



Freedom

Franzen, Jonathan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jonathan Franzen

FREEDOM

Roman



boréal

Jonathan Franzen

Freedom

Roman

traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Wicke



Boréal

© Jonathan Franzen 2010

© Les Éditions du Boréal 2011 pour l'édition en langue française au
Canada

© Les Éditions de l'Olivier 2011 pour la traduction en langue française

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2010
par Farrar, Straus and Giroux sous le titre *Freedom*.

À Susan Golomb et Jonathan Galassi

Allez ensemble,
Vous tous, ô chers vainqueurs. Et votre ivresse,
Faites-la partager à tous. Moi, vieille tourterelle,
Je vais gagner quelque branche flétrie
Et là pleurer mon compagnon, irretrouvable,
Jusqu'à périr, à mon tour.

Un Conte d'hiver
(traduction Yves Bonnefoy, 1996)

DE BONS VOISINS

Les nouvelles concernant Walter Berglund ne furent pas découvertes dans un quotidien local – Patty et lui étaient partis pour Washington deux ans plus tôt et ils ne signifiaient dorénavant plus rien pour St. Paul – mais la bonne société urbaine de Ramsey Hill n'était pas loyale à sa ville au point de ne pas lire le *New York Times*. Selon un long article vraiment peu flatteur de ce journal, Walter avait assez gravement mis en péril sa vie professionnelle dans la capitale du pays. Ses anciens voisins eurent bien du mal à concilier les mots et expressions le qualifiant dans l'article (« arrogant », « autoritaire », « corrompu sur le plan éthique ») avec le cadre de la 3M dont ils gardaient le souvenir, généreux et souriant, au visage rougeaud, qui se rendait toujours à son travail en bicyclette, remontant Summit Avenue sous la neige de février ; il paraissait bien étrange que Walter, qui était plus vert que Greenpeace et dont les racines étaient rurales, pût maintenant avoir des ennuis pour collusion avec l'industrie du charbon et mauvais traitements envers les gens de la campagne. Mais il y avait toujours eu quelque chose de bizarre chez les Berglund.

Walter et Patty étaient les pionniers de Ramsey Hill – les premiers jeunes diplômés de l'université à acheter une maison dans Barrier Street depuis que le cœur historique de St. Paul avait commencé à connaître des jours difficiles quelque trois décennies plus tôt. Ils avaient eu cette maison victorienne pour une bouchée de pain puis s'étaient échinés pendant dix ans à la rénover. Au début, une personne extrêmement déterminée mit le feu à leur garage et fractura à deux reprises leur voiture avant qu'ils ne le fassent reconstruire. Des motards à la peau tannée par le soleil envahissaient le terrain vague qui se trouvait de l'autre côté de la ruelle pour y boire de la Schlitz et y griller des saucisses, tout en faisant rugir leurs moteurs aux petites heures de la nuit, jusqu'au moment où Patty sortait en survêtement pour leur dire, « Hé les gars, ça va comme vous voulez ? » Patty ne faisait peur à personne, mais elle avait été une athlète d'exception au lycée puis à l'université et elle possédait encore une sorte d'intrépidité sportive. Dès sa première journée passée dans le quartier, elle avait été désespérément voyante. Grande, coiffée d'une queue-de-cheval, d'une jeunesse absurde, faufilant sa poussette entre les voitures désossées, les bouteilles de bière cassées et les vieilles plaques de neige souillées de vomi, elle aurait très bien pu transporter sa journée heure par heure dans les filets suspendus à sa poussette. Derrière elle, les

préparatifs, gênés par le bébé, d'une matinée de courses, elles-mêmes gênées par le bébé ; devant elle, un après-midi à écouter la radio publique, son livre de cuisine du Silver Palate, des couches en tissu, du composé à joints, de la peinture au latex ; ensuite, quelques pages du livre *Goodnight Moon*, et enfin, un petit verre de zinfandel. Elle était déjà totalement ce qui n'était qu'un balbutiement dans cette rue.

Durant les premières années, quand on pouvait encore conduire une Volvo 240 sans se sentir embarrassé, l'occupation générale à Ramsey Hill consistait à réapprendre certaines habitudes de vie que vos parents avaient précisément cherché à oublier en partant s'installer dans les banlieues, comme, par exemple, convaincre les flics locaux de vraiment faire leur boulot, ou bien protéger une bicyclette d'un voleur très motivé, ou encore chasser un ivrogne ayant choisi de s'affaler sur vos meubles de jardin, encourager des chats errants à aller chier dans le bac à sable des enfants d'un voisin, ou bien sûr savoir évaluer si une école publique craignait déjà trop pour qu'on se donne la peine de chercher à l'améliorer.

Il y avait également des questions plus contemporaines, comme, et ces couches en tissu ? Ça valait le coup de se compliquer la vie ? Et aussi, était-il vrai que l'on pouvait toujours se faire livrer son lait dans des bouteilles de verre ? Les scouts, politiquement, c'était correct ? Le boulgour était-il un aliment vraiment nécessaire ? Où fallait-il recycler les piles ? Comment répondre quand une personne de couleur démunie vous accusait de détruire son quartier ? Était-il vrai que le vernis des bonnes vieilles assiettes en porcelaine Fiestaware contenait une quantité de plomb dangereuse ? Quel degré de sophistication devait avoir un filtre à eau de cuisine ? Est-ce qu'il arrivait parfois à votre 240 de ne pas passer la surmultipliée quand vous pressiez le bouton ? Que valait-il mieux, donner de la nourriture aux mendiants, ou rien du tout ? Était-il possible d'élever des enfants brillants, confiants et heureux comme jamais, tout en travaillant à plein temps ? Pouvait-on moudre les grains de café la veille de leur utilisation, ou fallait-il le faire le matin même ? Existait-il une seule personne, dans toute l'histoire de St. Paul, qui avait connu une expérience positive avec un couvreur ? Et où trouver un bon mécano spécialiste des Volvo ? Votre 240, est-ce qu'elle avait aussi un problème, avec le câble de frein à main qui se bloquait ? Et ce bouton, sur le tableau de bord, signalé de manière fort énigmatique, qui faisait un petit clic suédois très satisfaisant mais qui semblait toutefois n'être relié à rien : c'était quoi, ça ?

Pour toutes ces questions, Patty Berglund était la personne à consulter, la diffuseuse rayonnante du pollen socioculturel, une affable abeille. Elle était l'une des rares mères au foyer de Ramsey Hill et était bien connue pour refuser obstinément de dire du bien d'elle-même

comme du mal d'autrui. Elle disait qu'elle s'attendait à être un jour « décapitée » par une des fenêtres à guillotine dont elle avait remplacé les mécanismes de sécurité. Ses enfants se mouraient « sans doute » de trichinose, après avoir consommé du porc qu'elle n'avait pas fait assez cuire. Elle se demandait si son « accoutumance » aux vapeurs de décapants à peinture pouvait avoir quelque chose à voir avec le fait qu'elle ne lisait « jamais » plus le moindre livre. Elle avouait qu'elle « n'avait plus le droit » de mettre du fertilisant sur les fleurs de Walter après ce qui s'était passé « la dernière fois ». Il y en avait bien certains qui n'appréciaient pas vraiment sa façon de toujours se dénigrer – qui y détectaient une sorte de condescendance, comme si Patty, en exagérant ses petits défauts, tentait de manière trop ostensible de ménager les susceptibilités de maîtresses de maison moins accomplies. Mais la plupart des gens jugeaient son humilité sincère ou du moins amusante, en tout cas il était difficile de résister à une femme que vos enfants adoraient, qui se souvenait non seulement de leurs anniversaires mais également des vôtres et qui apparaissait à votre porte chargée d'un plat de cookies, d'une carte ou de quelques brins de muguet plongés dans un petit vase déniché dans un dépôt-vente, qu'elle vous disait de ne pas vous soucier de lui rendre.

Tout le monde savait que Patty avait grandi dans l'Est, dans une banlieue de New York, qu'elle avait été une des premières femmes à recevoir une bourse prenant en charge la totalité de ses études pour aller jouer au basket-ball dans le Minnesota, où, durant sa deuxième année d'études, selon une plaque accrochée sur un mur du bureau de Walter, elle avait été élue deuxième meilleure joueuse du pays à son poste. Chose étrange chez Patty, étant donné son sens très prononcé de la famille, elle ne semblait pas avoir de liens vraiment perceptibles avec ses racines. Des saisons entières s'écoulaient sans qu'elle ne fit un pas hors de St. Paul, et on ne savait pas trop si des visiteurs venus de l'Est, pas même ses parents, étaient jamais venus leur rendre visite. Si vous l'interrogiez sans détour sur ses parents, elle vous répondait qu'ils faisaient tous les deux beaucoup de bonnes choses pour beaucoup de gens, que son père avait un cabinet d'avocats à White Plains, que sa mère était dans la politique, oui, c'était une représentante de l'État de New York. Elle hochait ensuite la tête avec beaucoup de conviction, en déclarant, « Voilà, voilà ce qu'ils font dans la vie », comme si le sujet était ainsi épuisé.

On aurait pu inventer un jeu qui aurait consisté à pousser Patty à dire que quelqu'un se comportait « mal ». Lorsqu'on lui avait appris que Seth et Merrie Paulsen organisaient une grande fête d'Halloween pour leurs jumeaux et qu'ils avaient délibérément invité tous les gosses de la rue sauf Connie Monaghan, Patty s'était contentée de répondre que c'était vraiment très « étrange ». Quand elle croisa

ensuite les Paulsen dans la rue, ils lui expliquèrent qu'ils avaient essayé absolument tout l'été de convaincre Carol, la mère de Connie Monaghan, de cesser de balancer ses mégots de la fenêtre de sa chambre dans la petite pataugeoire des jumeaux. « C'est vraiment étrange », avait acquiescé Patty, en secouant la tête, « mais, tout de même, ce n'est pas la faute de Connie. » Les Paulsen, cependant, ne pouvaient s'accommoder d'un adjectif comme « étrange ». Ils voulaient du « sociopathe », ils voulaient du « passif-agressif », ils voulaient du « mauvais ». Ils voulaient que Patty choisisse une de ces épithètes et qu'avec eux elle l'applique à Carol Monaghan, mais Patty fut incapable d'aller plus loin qu'« étrange » et en conséquence les Paulsen refusèrent d'ajouter Connie à leur liste d'invités. Une injustice qui mit Patty suffisamment en colère pour que, le jour de la fête, elle emmène ses propres enfants, plus Connie et un camarade de classe, jusqu'à une ferme spécialisée dans la culture des citrouilles, mais le pire qu'elle ait alors pu dire sur les Paulsen, c'était que leur méchanceté vis-à-vis d'une fillette de sept ans était réellement très étrange.

Carol était la seule autre mère de Barrier Street à vivre dans le coin depuis aussi longtemps que Patty. Elle était arrivée à Ramsey Hill dans le cadre d'un programme d'échange, pourrait-on dire : elle avait été la secrétaire de quelqu'un de très haut placé dans le comté de Hennepin qui l'avait chassée de son district après l'avoir mise enceinte. Dans les Twin Cities, à la fin des années soixante-dix, il n'y avait plus tant de juridictions que ça où le fait d'employer la mère de votre enfant illégitime était encore considéré comme allant de pair avec une forme de gouvernance saine. Carol devint alors une de ces employées peu scrupuleuses du bureau des permis de la ville, enclines à prendre des pauses, tandis qu'une personne ayant des connexions tout aussi fortes à St. Paul fut engagée à sa place de l'autre côté du fleuve. La maison en location de Barrier Street, près des Berglund, avait sans doute été incluse dans le marché ; il était sinon difficile de comprendre pourquoi Carol aurait accepté de vivre dans ce qui était encore au fond un quartier misérable. Une fois par semaine, en été, un jeune homme au regard vide, vêtu d'une combinaison du Service des espaces verts, arrivait à la fin de la journée dans un 4 × 4 banalisé et lui tondait sa pelouse ; en hiver, le même jeune type réapparaissait pour dégager à la souffleuse la neige qui recouvrait son allée.

Vers la fin des années quatre-vingt, Carol se trouva être la dernière habitante non bobo du quartier. Elle fumait des Parliament, se décolorait les cheveux, faisait de ses ongles des serres terrifiantes, donnait à sa fille une nourriture extrêmement industrielle et rentrait très tard chez elle le jeudi soir (« C'est le soir où maman sort », expliquait-elle, comme si toutes les mamans avaient ainsi un soir), elle pénétrait sans bruit chez les Berglund avec la clé qu'ils lui avaient

donnée et récupérerait une Connie endormie sur le canapé où Patty l'avait installée avec des couvertures. Patty avait été d'une immense générosité en proposant de s'occuper de Connie pendant que Carol travaillait, faisait ses courses ou se rendait à ses rendez-vous du jeudi soir, et Carol était devenue extrêmement dépendante de Patty pour d'innombrables heures de baby-sitting gratuit. Il n'aurait pu échapper à Patty que Carol rendait cette générosité en ignorant totalement la fille de Patty, Jessica, et en cajolant de manière fort inconvenante son fils, Joey (« Je peux avoir un autre petit bisou de notre tombeur ? »), tout comme en se tenant très près de Walter lors des réunions entre voisins, avec ses chemisiers très fins et ses talons aiguilles de serveuse de bar, chantant les louanges des prouesses bricoleuses de Walter et hurlant de rire à chaque mot qu'il prononçait ; mais, pendant nombre d'années, le pire que Patty ait pu dire de Carol, c'était que les mères célibataires avaient une vie difficile et que si Carol lui semblait parfois étrange, c'était sans doute dans le simple but de préserver sa fierté.

De l'avis de Seth Paulsen, qui parlait un peu trop souvent de Patty au goût de sa femme, les Berglund étaient ce genre de progressistes qui se sentaient excessivement coupables et qui avaient besoin de pardonner à tout le monde pour que leur bonne fortune personnelle puisse leur être pardonnée ; des gens qui n'avaient pas le courage d'assumer leurs privilèges. Un des problèmes, avec la théorie de Seth, c'était que les Berglund n'étaient pas si privilégiés que ça ; leur seul bien connu était leur maison, qu'ils avaient reconstruite de leurs propres mains. Un autre problème, comme le faisait remarquer Merrie Paulsen, c'était que Patty n'était pas si progressiste, au fond, elle n'était en aucun cas féministe (elle qui restait au foyer avec son calendrier d'anniversaires, à faire ses foutus cookies d'anniversaire) et elle semblait être totalement allergique à la politique. Si on lui parlait d'une élection ou d'un candidat, on voyait bien qu'elle luttait vainement pour conserver sa jovialité habituelle – il fallait la voir s'agiter et hocher frénétiquement la tête, avec bien trop de oui-oui-oui. Merrie, qui avait dix ans de plus que Patty et qui aurait difficilement pu le nier, avait milité avec les étudiants démocrates à Madison et était maintenant très active dans l'engouement général pour le beaujolais nouveau. Lorsque Seth, au cours d'un dîner, mentionna pour la troisième ou quatrième fois le nom de Patty, le visage de Merrie devint aussi rouge que le breuvage nouveau et elle déclara qu'il n'y avait absolument aucune trace de conscience éclairée, aucune solidarité, aucune substance politique, aucune structure fongible, aucun communautarisme réel dans la soi-disant convivialité de Patty Berglund, tout ça c'était juste des conneries régressives de mère au foyer, et franchement, d'après Merrie, si on grattait un peu sous la jolie surface, on serait sans doute surpris de trouver quelque

chose de plutôt dur et égoïste, de compétitif et de reaganien chez Patty ; il était évident que tout ce qui lui importait, c'étaient ses enfants et sa maison – pas ses voisins, pas les pauvres, pas son pays, pas ses parents, pas même son propre mari.

Et Patty était incontestablement folle de son fils. Bien que Jessica fût de manière plus évidente une source de satisfaction pour ses parents – amoureuse des livres, proche de la nature, flûtiste talentueuse, vaillante sur le terrain de football, baby-sitter très prisée, pas assez jolie pour que cela puisse avoir sur elle un impact moral négatif, admirée même par Merrie Paulsen –, Joey était pourtant l'enfant dont Patty ne pouvait s'empêcher de parler. En gloussant, sur son éternel ton de confiance plein d'autodénigrement, elle déversait quantité de détails sur les difficultés que Walter et elle rencontraient avec Joey. La plupart des anecdotes donnaient dans la complainte, et pourtant personne ne doutait qu'elle adorait ce garçon. Elle était un peu comme une femme se plaignant de son sublime mais volage petit ami. Comme si elle était fière de le voir lui piétiner le cœur : comme si son acceptation de ce piétinement était la chose la plus importante, peut-être même la seule chose, qu'elle souhaitait que le monde connût.

« C'est un vrai petit con », déclara-t-elle aux autres mères durant le long hiver de la Guerre du dodo, alors que Joey revendiquait le droit de se coucher aussi tard que Patty et Walter.

— Il pique des crises ? Il pleure ? demandèrent les autres mères.

— Vous voulez rire ? répondit Patty. J'aimerais bien, qu'il pleure. Ce serait normal, qu'il pleure, et puis, surtout, il finirait par s'arrêter.

— Il fait quoi, alors ? demandèrent les mères.

— Il conteste les fondements de notre autorité. On le force à éteindre sa lumière, mais selon lui il ne devrait pas être obligé de dormir tant que nous n'avons pas éteint notre lumière, parce qu'il est exactement comme nous. Et je vous assure, c'est comme une pendule, tous les quarts d'heure, je vous jure, il est là allongé dans son lit, les yeux rivés sur son réveil, et tous les quarts d'heure, il crie, “J'dors toujours pas ! J'dors toujours pas !”. Et en plus sur un ton méprisant, ou je dirais plutôt sarcastique, c'est vraiment très étrange. Je supplie Walter de ne pas mordre à l'hameçon, mais non, il est minuit moins le quart, et voilà Walter dans le noir près de Joey, et ils repartent une fois de plus dans une discussion sur la différence entre les adultes et les enfants, sur la famille comme démocratie ou comme dictature bienveillante, et au bout du compte, c'est moi qui m'écroule, vous voyez ce que je veux dire, je suis dans mon lit et je gémis, “Je vous en prie, arrêtez, je vous en prie !” ».

L'histoire de Patty n'amusa pas Merrie Paulsen. Tard ce soir-là, alors qu'elle remplissait le lave-vaisselle avec les plats du dîner, elle fit

remarquer à Seth qu'il n'était pas vraiment surprenant que Joey soit un peu perturbé quant à la distinction entre enfants et adultes... dans la mesure où sa propre mère semblait également souffrir d'une certaine confusion entre les deux et se demander à quelle catégorie elle appartenait. Est-ce que Seth avait remarqué que, dans les histoires de Patty, la discipline venait toujours de Walter, comme si Patty n'était qu'un témoin inepte dont le rôle consistait uniquement à être adorable ?

« Je me demande si elle est vraiment amoureuse de Walter, songea Seth avec entrain, tout en débouchant une ultime bouteille. Sur le plan physique, je veux dire.

— Le sous-texte, c'est toujours, "Mon fils est extraordinaire", dit Merrie. Elle se plaint constamment de son seuil d'attention.

— Enfin, pour honnête, dit Seth, ça a plutôt à voir avec l'entêtement de ce garçon. Son infinie patience dès qu'il s'agit de provoquer l'autorité de Walter.

— Chaque mot qu'elle prononce à son sujet est une sorte de fanfaronnade déguisée.

— Et toi, tu ne fanfaronnes jamais ? la taquina Seth.

— Sans doute, dit Merrie, mais j'ai au moins conscience un minimum de l'image que je renvoie aux autres. Et je ne mesure pas ma valeur à celle de mes enfants.

— Tu es la mère parfaite, s'amusa Seth.

— Non, ça, c'est Patty, dit Merrie, tout en acceptant un autre verre de vin. Moi, je suis juste une très bonne mère. »

Les choses étaient trop faciles pour Joey, se plaignait Patty. Il avait des cheveux dorés, il était beau et semblait posséder naturellement les réponses à tous les tests qu'une école pouvait lui faire passer, comme si les séries de A, de B et de C des questionnaires à choix multiple étaient inscrites dans son ADN. Il était incroyablement à l'aise avec des voisins qui avaient cinq fois son âge. Lorsque son école ou son groupe de luveteaux le forçait à aller de porte en porte pour vendre des bonbons ou des billets de tombola, il se montrait très franc quant à l'« escroquerie » dont il était alors complice. Il avait mis au point un sourire condescendant tout à fait exaspérant lorsqu'il se trouvait face à des jouets ou à des jeux appartenant à d'autres garçons, mais que Patty et Walter refusaient de lui acheter. Pour effacer ce sourire, ses amis tenaient absolument à partager leurs biens, c'est ainsi qu'il devint un as des jeux vidéo alors même que ses parents étaient opposés à ce type de jeux ; il finit aussi par acquérir une connaissance encyclopédique de la musique urbaine que ses parents tentaient, avec le plus grand mal, d'éloigner de ses oreilles de pré-ado. Il n'avait pas plus de onze ou douze ans quand un soir, à la table du dîner, selon Patty, il avait, accidentellement ou

délibérément, appelé son père « mec ».

« Ouh-la-la, ça n'a pas beaucoup plu à Walter, dit-elle aux autres mères.

— C'est comme ça que les ados se parlent, aujourd'hui, dirent les mères. Ça vient du rap.

— C'est ce que Joey a dit, confirma Patty. Il a dit que c'était juste un mot, et même pas un gros mot. Et bien sûr, Walter s'est permis d'exprimer son désaccord. Et moi, je suis là, assise à table, et je me dis, "Wal-ter, Wal-ter, ne-fais-pas-ça, ça-ne-sert-à-rien-de-discuter" ; mais non, il faut qu'il explique que, par exemple, même si "boy" n'est pas un gros mot, il ne faut pas pour autant l'employer avec un adulte, surtout si c'est un Noir, mais bien sûr, le problème avec Joey, c'est qu'il refuse de reconnaître la moindre différence entre enfants et adultes, et on en arrive donc au stade où Walter lui dit qu'il n'aura pas de dessert, ce à quoi Joey réplique qu'il n'en veut pas, qu'en fait, il n'aime pas vraiment les desserts, et moi je me dis, "Wal-ter, Wal-ter, ne-fais-pas-ça", mais Walter ne peut pas s'en empêcher, il faut qu'il essaie de prouver à Joey par $a + b$ qu'en fait il adore les desserts. Mais Joey refuse toutes les preuves de Walter. Il ment effrontément, bien sûr, et il prétend que s'il s'est jamais resservi en dessert, c'est uniquement parce que ça se fait, pas parce qu'il aime vraiment ça, et le pauvre Walter, qui ne supporte pas qu'on lui mente, lui dit, "D'accord, alors si tu n'aimes pas ça, qu'est-ce que tu dirais d'un mois entier sans dessert ?". Et moi je pense, "Wal-ter, Wal-ter, ça-va-mal-finir", parce que Joey répond, "On peut même dire un an sans dessert, je ne mangerai plus jamais de dessert, sauf pour être poli si je suis invité chez quelqu'un", ce qui, bizarrement, est une menace crédible... il est tellement têtu qu'il le ferait sans doute. Et moi je dis, "Bon, allez, les gars, on arrête, le dessert, ça fait partie d'un groupe d'aliments importants, ne vous emballez pas", ce qui sape immédiatement l'autorité de Walter, et, dans la mesure où la discussion portait sur son autorité, j'ai encore réussi à détruire tout ce qu'il avait pu accomplir de positif. »

Une autre personne aimait particulièrement Joey, c'était Connie, la fille Monaghan. C'était une petite personne grave et silencieuse, qui avait l'habitude déconcertante de soutenir votre regard sans ciller, comme si vous n'aviez rien en commun. Elle était une présence régulière l'après-midi dans la cuisine de Patty, s'évertuant à modeler de la pâte à cookie en sphères parfaitement géométriques, déployant tant d'efforts que le beurre se liquéfiait et donnait un brillant sombre à la pâte. Patty faisait onze boulettes pour chaque boulette confectionnée par Connie, et quand les cookies sortaient du four Patty ne manquait jamais de demander à Connie la permission de manger l'unique cookie « vraiment génial » (plus petit, plus plat, plus dur).

Jessica, qui avait un an de plus que Connie, semblait heureuse de céder la cuisine à la petite voisine pour aller lire ou jouer avec ses vivariums. Connie ne présentait aucune menace pour une fille aussi épanouie que Jessica. Connie n'avait aucune notion de complétude – elle n'était que profondeur, sans largeur de vue. Quand elle coloriait, elle se perdait dans le remplissage à outrance d'une ou deux zones avec son feutre et laissait le reste en blanc, sans tenir compte des joyeuses injonctions de Patty qui lui conseillait d'essayer d'autres couleurs.

Le vif intérêt que Connie portait à Joey était évident pour toutes les mères du coin sauf, apparemment, pour Patty, peut-être parce que Patty lui portait elle-même un intérêt tout aussi vif. À Linwood Park, où Patty organisait parfois des compétitions sportives pour les enfants, Connie restait assise toute seule sur la pelouse et s'occupait en confectionnant des bagues en trèfle pour le plaisir, elle laissait s'écouler les minutes jusqu'à ce que ce fût le tour de Joey de prendre la batte ou de lancer le ballon de foot au bout du terrain, ce qui réveillait momentanément son attention. Elle était comme une amie imaginaire qui se trouverait être visible. Joey, avec cette maîtrise de lui-même si précoce, trouvait rarement indispensable de se montrer méchant avec elle devant ses amis et Connie, pour sa part, chaque fois que les garçons s'apprêtaient manifestement à faire des trucs de garçons, était assez sage pour se retirer et se dématérialiser sans reproche ni supplication. Elle se contenterait d'attendre le lendemain. Pendant longtemps, elle se contenta aussi de Patty, agenouillée au milieu de ses légumes ou bien perchée sur une échelle avec sa chemise de flanelle tachée de peinture, Patty plongée dans le labeur sisyphéen de l'entretien des peintures d'une maison victorienne. Si Connie ne pouvait pas être à côté de Joey, elle pouvait au moins lui être utile en tenant compagnie à sa mère quand il n'était pas là.

« Où tu en es, avec tes devoirs ? lui demandait Patty du haut de son échelle. Tu as besoin d'aide ?

— Ma mère m'aidera quand elle rentrera.

— Elle va être fatiguée, il sera tard. Tu pourrais lui faire la surprise et t'y mettre maintenant. Ça te dit ?

— Non, je vais attendre. »

Le moment précis où Connie et Joey ont commencé à baisser restait inconnu. Seth Paulsen, sans aucune preuve, uniquement pour choquer les gens, adorait émettre l'avis que Joey avait onze ans et Connie douze. Les spéculations de Seth reposaient sur l'intimité offerte par une cabane que Walter avait aidé Joey à construire dans un vieux pommier sauvage du terrain vague. À la fin de son année de quatrième, le nom de Joey ne cessait de revenir dans les réponses que faisaient les garçons du voisinage aux questions parentales faussement

innocentes quant au comportement sexuel de leurs camarades de classe, et il parut par la suite probable que Jessica savait quelque chose dès la fin de cet été-là – soudain, sans dire pourquoi, elle se montra étonnamment méprisante envers son frère et Connie. Mais personne ne les a jamais réellement vus ensemble avant l'hiver suivant, lorsqu'ils se lancèrent dans les affaires.

D'après Patty, la leçon que Joey avait tirée de ses sempiternelles discussions avec Walter était que les enfants devaient obéir à leurs parents parce que c'était les parents qui avaient l'argent. Ce qui fournit un exemple supplémentaire de la personnalité extraordinaire de Joey : tandis que les autres mères se lamentaient sur la propension de leurs enfants à demander de l'argent comme si cela leur était dû, Patty brodait d'hilarantes caricatures du chagrin de Joey quand il devait supplier Walter pour quelques fonds. Les voisins qui embauchaient Joey trouvaient qu'il dégageait la neige et ratissait les feuilles avec une diligence surprenante, mais Patty disait qu'au fond il détestait ces maigres émoluments et jugeait que dégager la neige de l'allée d'un adulte le plaçait dans une position peu enviable vis-à-vis de l'adulte en question. Les ridicules projets visant à gagner de l'argent suggérés dans les publications des boy-scouts – vendre au porte-à-porte des abonnements à des magazines, apprendre des tours de magie et vendre des billets pour des spectacles de prestidigitation, se former à l'art de la taxidermie et empailler les perches dorées de vos voisins susceptibles d'être primées dans des concours – tout cela pouvait soit la vassalité (« Je suis l'empailleur de la classe dirigeante »), soit, pire encore, la charité. Et donc, dans sa quête pour se libérer de la tutelle de Walter, il fut inévitablement attiré par la création d'entreprise.

Quelqu'un, peut-être était-ce même Carol Monaghan, payait les frais de scolarité de Connie dans une petite institution catholique, St. Catherine's, où les filles portaient un uniforme et n'avaient pas le droit d'avoir de bijoux, sauf une bague (« simple, en métal »), une montre (« simple, sans ornements ») et une paire de boucles d'oreilles (« simples, en métal, ne devant pas dépasser un centimètre et demi »). Il se trouva qu'un jour une des plus populaires filles de troisième de l'école de Joey, Central High, était rentrée d'un voyage familial à New York avec une montre bon marché, très admirée à la pause déjeuner, une montre dotée d'un bracelet jaune en caoutchouc sur lequel un vendeur de Canal Street avait incrusté de minuscules lettres couleur rose bonbon pour former une phrase d'une chanson de Pearl Jam, DON'T CALL ME DAUGHTER, à la demande de la fille. Comme Joey allait plus tard le rappeler dans les lettres de motivation de ses dossiers de candidature universitaire, il avait immédiatement pris l'initiative de rechercher le grossiste vendant ces montres et le prix d'une presse à

thermo-impression. Il avait investi en équipement quatre cents dollars puisés dans ses économies, avait fabriqué pour Connie un simple bracelet de plastique (qui annonçait *READY FOR THE PUSH*) pour qu'elle l'exhibe à St. Catherine's ; ensuite, se servant de Connie comme intermédiaire, il avait vendu des montres personnalisées à un bon quart de ses camarades, trente dollars pièce, avant que les bonnes sœurs s'en avisent et modifient le code vestimentaire pour interdire les montres avec texte thermo-incrusté. Ce que, bien sûr – comme Patty le dit aux autres mères –, Joey jugea scandaleux.

« Ce n'est pas scandaleux, dit Walter à Joey. Tu bénéficiais là d'une absence de régulation commerciale. Je n'ai jamais remarqué que tu te plainais des règles quand elles étaient en ta faveur.

— J'ai fait un investissement. J'ai pris un risque.

— Tu exploitais un créneau, et ils ont bouché ce créneau. Tu ne les as pas vus venir ?

— Et toi, pourquoi tu ne m'as pas prévenu ?

— Je t'ai prévenu.

— Tu m'as juste dit que je pourrais perdre de l'argent.

— Et en fait tu n'as même pas perdu d'argent. C'est simplement que tu n'en as pas gagné autant que tu l'aurais voulu.

— Oui, mais ça reste de l'argent que j'aurais dû gagner.

— Joey, gagner de l'argent n'est pas un droit. Tu vends des cochonneries dont ces filles n'ont pas vraiment besoin et que certaines ne peuvent sans doute pas s'offrir. C'est pour ça que l'école de Connie a un règlement vestimentaire – pour être juste envers tout le monde.

— C'est ça, juste envers tout le monde sauf moi. »

À la façon dont Patty rapporta la conversation, riant de l'indignation innocente de Joey, il fut évident pour Merrie Paulsen que Patty n'avait toujours aucune idée de ce que son fils faisait avec Connie Monaghan. Pour s'en assurer, Merrie poussa un peu dans les détails. De l'avis de Patty, qu'est-ce que Connie avait touché pour la peine ? Est-ce qu'elle travaillait à la commission ?

« Mais oui, nous avons dit à Joey qu'il devait lui donner la moitié de ses bénéfices, dit Patty. Mais il l'aurait fait, de toute façon. Il a toujours été très protecteur avec elle, même s'il est plus jeune.

— Il est comme un frère pour elle...

— Non, en fait, plaisanta Patty, il est beaucoup plus gentil que ça. Demande donc à Jessica ce que c'est, d'être sa sœur.

— Ah, oui, je vois, ha-ha-ha. »

Plus tard ce jour-là, Merrie s'en ouvrit à Seth.

« C'est dingue, elle n'a vraiment aucune idée de ce qui se passe.

— Ce n'est pas bien de s'amuser de l'ignorance d'un autre parent, dit Seth. C'est tenter le diable, tu ne crois pas ?

— Excuse-moi, mais c'est juste que c'est trop drôle, c'est trop bon.

Il va falloir que tu compatisses pour deux et que tu t'occupes du diable.

— Je suis gêné pour elle.

— Eh bien, pardonne-moi mais moi, je trouve ça hilarant. »

Vers la fin de cet hiver-là, à Grand Rapids, la mère de Walter, terrassée par une embolie pulmonaire, s'effondra sur le sol de la boutique de vêtements pour dames dans laquelle elle travaillait. Mrs. Berglund était connue à Barrier Street car elle venait à Noël, pour les anniversaires des enfants, et pour le sien, l'occasion pour Patty de l'emmener chaque fois dans un salon de massage du quartier et de la couvrir de réglisse, de noix de macadamia et de chocolat blanc, ses confiseries préférées. Merrie Paulsen l'appelait, non sans tendresse, « Miss Bianca », en référence à la grand-mère souris à béciles des livres de Margery Sharp. Elle avait un visage très ridé, qui avait été joli en son temps, et était agitée de tremblements dans la mâchoire et les mains, dont l'une avait été méchamment ratatinée par de l'arthrite juvénile. Elle était usée, physiquement démolie, disait amèrement Walter, par une vie entière de dur labeur pour son ivrogne de mari, dans le motel de bord de route qu'ils avaient géré près de Hibbing, mais elle était résolue à demeurer une veuve indépendante et élégante et avait donc continué à se rendre à la boutique dans sa vieille Chevy Cavalier. Lorsqu'ils apprirent la nouvelle, Patty et Walter prirent immédiatement la route vers le nord, laissant Joey sous la surveillance de sa grande sœur méprisante. Ce fut peu après le festival de baise juvénile qui suivit, entrepris par Joey dans sa chambre pour provoquer ouvertement Jessica, et qui ne se termina qu'avec le décès soudain et l'enterrement de Mrs. Berglund, que Patty devint une voisine tout à fait différente, une voisine beaucoup plus sarcastique.

« Ah oui, Connie, disait-elle maintenant, une petite fille vraiment adorable, une petite fille si calme, si innocente, avec une mère si exemplaire. Vous savez, j'ai appris que Carol avait un nouveau petit ami, un gars très viril, quasiment deux fois plus jeune qu'elle. Ce serait terrible s'ils démenageaient maintenant, après tout ce que Carol a fait pour illuminer nos vies, pas vrai ? Et Connie, ouahou, sûr qu'elle me manquerait aussi. Ha-ha-ha... Si calme, si gentille et tellement pleine de gratitude. »

Patty avait vraiment triste mine, le teint grisâtre, marqué par le manque de sommeil et de nourriture. Elle avait mis une éternité avant de commencer à faire son âge, mais Merrie Paulsen était finalement récompensée d'avoir attendu si patiemment pour voir ça.

« Je crois qu'on peut maintenant dire qu'elle a enfin compris, dit Merrie à Seth.

— Le vol de son petit, voilà le crime impardonnable, dit Seth.

— Un vol, c'est bien le mot, dit Merrie. Le pauvre Joey, innocent

comme un agneau, volé par cette petite bombe intellectuelle de voisine.

— Oui, mais elle a un an et demi de plus que lui.

— Selon le calendrier.

— Tu peux dire tout ce que tu veux, dit Seth, mais Patty aimait vraiment la mère de Walter. Elle doit être bien malheureuse.

— Je sais, Seth, je sais. Et maintenant, je peux sincèrement être triste pour elle. »

Des voisins plus proches des Berglund que ne l'étaient les Paulsen rapportèrent que Miss Bianca avait légué sa maison de souris, située au bord d'un petit lac près de Grand Rapids, exclusivement à Walter et rien à ses deux frères. On disait aussi que Walter et Patty n'étaient pas d'accord sur la façon de gérer cette histoire, Walter voulant vendre la maison et partager l'argent avec ses frères, Patty insistant pour qu'il honore le souhait de sa mère qui avait ainsi voulu le récompenser d'avoir été le bon fils. Le plus jeune frère était militaire de carrière et vivait dans le désert de Mojave, sur une base aérienne, tandis que l'aîné avait passé sa vie d'adulte à poursuivre le programme inauguré par leur père : absorption immodérée d'alcool et exploitation financière de leur mère, tout en la négligeant par ailleurs. Walter et Patty avaient toujours amené les enfants chez la mère de Walter une semaine ou deux durant l'été, invitant également souvent une ou deux amies de Jessica, qui décrivaient la propriété comme rustique et pas terrible côté insectes. Par gentillesse pour Patty, peut-être, qui semblait à son tour se livrer à une absorption immodérée d'alcool – son teint, le matin, quand elle sortait devant chez elle pour prendre le *New York Times* dans son enveloppe de plastique bleue et le *Star Tribune* dans son enveloppe de plastique vert, trahissait le chardonnay –, Walter finit par accepter de garder la maison comme résidence de vacances et en juin, dès la fin des cours, Patty emmena Joey dans le nord pour qu'il l'aide à vider les tiroirs, à nettoyer et à repeindre, tandis que Jessica restait à la maison avec Walter et suivait un cours optionnel de poésie.

Plusieurs voisins, mais pas les Paulsen, conduisirent leurs garçons à la maison du lac cet été-là. Ils trouvèrent une Patty avec un bien meilleur moral. Un des pères invita Seth en privé à l'imaginer, bronzée, pieds nus, dans un maillot de bain une pièce noir et un jean sans ceinture, un genre qui était tout à fait du goût de Seth. Officiellement, tout le monde remarqua combien Joey était prévenant et souriant, et à quel point Patty et lui semblaient s'amuser. Tous deux conviaient leurs invités à participer à un jeu de société compliqué qu'ils appelaient Associations, un genre de portrait chinois. Patty veillait tard devant le meuble abritant la télévision de sa belle-mère et faisait beaucoup rire Joey avec sa connaissance encyclopédique des

sitcoms des années soixante et soixante-dix. Joey, ayant découvert que leur lac ne figurait pas sur les cartes locales – au fond, c'était juste une grande mare, avec une seule autre maison sur ses rives –, avait judicieusement baptisé ce lac Nameless Lake et Patty l'évoquait tendrement, sentimentalement, parlant de « notre lac anonyme ». Lorsque Seth Paulsen apprit, au retour de l'un des pères, que Joey travaillait beaucoup là-bas, qu'il nettoyait les gouttières, taillait la broussaille et grattait les peintures, il se demanda si par hasard Patty ne versait pas à Joey un bon salaire pour ses services, et si cela ne faisait pas partie du contrat passé entre eux. Mais personne n'aurait pu le dire.

Quant à Connie, les Paulsen ne pouvaient pas jeter un coup d'œil vers une fenêtre latérale des Monaghan sans la voir qui attendait. C'était une fille vraiment patiente, dotée du métabolisme d'un poisson en hiver. Le soir, elle travaillait chez W. A. Frost, où elle nettoyait les tables, mais les après-midi de semaine, elle restait assise sur son perron et elle attendait, tandis que passaient les camions de glaciers et que jouaient les enfants ; le week-end, elle s'installait sur une chaise longue derrière la maison, jetant occasionnellement un coup d'œil sur les violents et bruyants travaux d'arrachage d'arbres et de construction entrepris sans grande cohérence par le nouveau petit ami de sa mère, Blake, avec ses copains non syndiqués du bâtiment, mais la plupart du temps, elle attendait tout court.

« Alors Connie, quoi de neuf ? lui demanda un jour Seth, de la ruelle séparant leurs maisons.

— À part Blake, vous voulez dire ?

— Oui, à part Blake. »

Connie réfléchit un instant, avant de secouer la tête.

« Rien, dit-elle.

— Tu t'ennuies ?

— Pas vraiment.

— Tu vas au cinéma ? Tu lis des livres ? »

Connie fixa Seth de son regard appuyé, genre « nous n'avons rien en commun ».

« J'ai vu *Batman*.

— Et Joey ? Vous étiez assez proches, tous les deux, je parie qu'il te manque.

— Il va revenir », dit-elle.

Une fois réglé le vieux différend des mégots – Seth et Merrie finirent par admettre qu'ils avaient peut-être exagéré sur l'inventaire estival de mégots flottant dans la pataugeoire, qu'ils s'étaient peut-être emportés –, ils découvrirent en Carol Monaghan une source précieuse de détails sur la politique locale des démocrates, avec lesquels Merrie s'impliquait de plus en plus. Carol leur raconta sans s'émouvoir des

histoires à vous faire dresser les cheveux sur la tête, d'une machine politique plutôt sale, avec de la corruption en sous-main, des appels d'offres trafiqués, des conflits d'intérêts, des calculs avantageux, en prenant son pied devant l'air horrifié de Merrie. Cette dernière en vint à chérir Carol comme l'incarnation vivante de la corruption civique qu'elle entendait combattre. Ce qui était très bien, avec Carol, c'est qu'elle ne semblait jamais changer – elle continuait à se pomponner le jeudi soir pour Dieu sait qui, année après année, maintenant ainsi vivante la tradition patriarcale en vigueur dans la vie politique de la ville.

Et puis, un jour, elle changea bel et bien. Elle ne fut pas la seule, dans le coin. Le maire de la ville, Norm Coleman, s'était transformé en Républicain, et un ancien catcheur professionnel se préparait à entrer dans la demeure du gouverneur. Dans le cas de Carol, le catalyseur fut le nouveau petit ami, Blake, un conducteur de pelleteuse doté d'un bouc, qu'elle avait rencontré au bureau des permis, et pour lequel elle changea son allure de manière tout à fait étonnante. Finies les coiffures compliquées et les robes d'escort-girl, bonjour les pantalons confortables, la coupe dégradée toute simple, et aussi moins de maquillage. Une Carole que personne n'avait jamais vue, une Carole réellement heureuse, surgit un jour gaillardement du pick-up F-250 de Blake, laissant échapper du bon vieux rock dans toute la rue, avant de claquer énergiquement la portière. Bientôt, Blake commença à passer ses nuits chez elle, traînaillant dont un maillot des Vikings, avec des chaussures de chantier délacées et une canette de bière à la main ; rapidement, il entreprit de passer à la tronçonneuse tous les arbres du jardin de Carol et de s'exciter aux manettes d'une pelleteuse de location. Sur le pare-chocs de son pick-up, un autocollant proclamait : JE SUIS BLANC ET JE VOTE.

Les Paulsen, ayant eux-mêmes récemment terminé la rénovation prolongée de leur maison, hésitaient à se plaindre du bruit et de la saleté, et Walter, de son côté, était trop gentil ou trop occupé pour le faire, mais lorsque Patty rentra à la maison, à la fin du mois d'août, après des semaines passées à la campagne avec Joey, elle se mit à faire les cent pas dans la rue, quasiment ivre de consternation, sonnant à chaque porte, les yeux fous, pour vilipender Carol Monaghan. « Excusez-moi, disait-elle, mais qu'est-ce qui s'est passé, ici ? Quelqu'un peut me dire ce qui s'est passé ? Quelqu'un aurait-il déclaré la guerre aux arbres sans me le dire ? C'est qui, ce Paul Bunyan, là, avec son camion ? C'est quoi, cette histoire ? Elle n'est donc plus locataire ? On a le droit, de détruire les arbres, si on est seulement locataire ? Comment peut-on abattre le mur arrière d'une maison qu'on ne possède même pas ? Elle aurait réussi à acheter la maison sans qu'on le sache ? Comment a-t-elle fait ? Elle ne sait même pas

changer une ampoule sans appeler mon mari ! “Désolée de te déranger à l’heure du dîner, Walter, mais quand j’appuie sur l’interrupteur, il ne se passe rien. Tu veux bien venir voir tout de suite ? Et pendant que tu es là, mon chou, tu veux bien m’aider, aussi, pour mes impôts ? Je dois payer demain et mes ongles ne sont pas secs.” Comment une femme pareille a-t-elle pu obtenir un prêt ? Avec toutes les factures qu’elle doit payer chez Victoria’s Secret ? Comment peut-on même l’autoriser à avoir un petit ami ? Et ce gros type, à Minneapolis ? Peut-être que quelqu’un devrait aller le dire au gros type, non ? »

Ce n’est qu’en atteignant la porte des Paulsen, les derniers sur sa liste des voisins à consulter, que Patty obtint enfin quelques réponses. Merrie lui expliqua que Carol Monaghan n’était plus locataire. La maison de Carol se trouvait faire partie des centaines d’habitations que les services du logement de la ville avaient fini par acquérir durant les années de crise et qu’ils revendaient maintenant à des prix très avantageux.

« Comment ça se fait que je n’en savais rien ? s’étonna Patty.

— Tu n’as jamais demandé, dit Merrie. Tu n’as jamais paru t’intéresser aux affaires de la ville, ne put-elle se retenir d’ajouter.

— Et tu dis qu’elle l’a eue à bon prix ?

— À très bon prix. Ça aide, de connaître les bonnes personnes.

— Et qu’est-ce que tu en penses, toi ?

— Je pense que ça craint, fiscalement, et aussi sur le plan philosophique, dit Merrie. C’est une des raisons pour lesquelles je travaille avec Jim Schiebel.

— Tu sais, j’ai toujours adoré ce quartier, dit Patty. J’adorais vivre ici, même au début. Et maintenant, tout me semble soudain très sale et très moche.

— Faut pas déprimer, faut t’impliquer », dit Merrie en lui donnant quelques tracts.

« Je ne voudrais pas être à la place de Walter, là, tout de suite, fit remarquer Seth dès que Patty eut tourné le dos.

— Je suis franchement contente de te l’entendre dire, répliqua Merrie.

— Je m’abuse ou tu as bien entendu toi aussi une petite note de mécontentement conjugal ? Attends, il aidait Carol, pour ses impôts ? Tu savais ça, toi ? J’ai trouvé ça très intéressant. Je ne savais pas du tout. Et en plus, il n’a même pas réussi à protéger leur jolie vue sur les arbres de Carol.

— Tout ça me paraît vraiment très reagano-régressif, dit Merrie. Elle pensait pouvoir vivre dans sa petite bulle à elle, se faire son petit monde à elle. Dans sa petite maison de poupée à elle. »

La structure ajoutée à la maison, qui surgit du bournier qu’était devenu le jardin de Carol, week-end après week-end durant les neuf

mois qui suivirent, ressemblait à un abri à bateaux géant, avec trois fenêtres toutes simples ponctuant l'immense étendue de revêtement en plastique. Carol et Blake l'appelaient la « grande salle », concept jusque-là inconnu dans Ramsey Hill. Suite à la controverse des mégots, les Paulsen avaient installé une haute clôture et planté une haie d'épicéas qui avaient depuis suffisamment poussé pour leur épargner le spectacle. Seul le champ de vision des Berglund restait encore libre et, très vite, les autres voisins se mirent à éviter toute conversation avec Patty, chose tout à fait inédite, à cause de sa fixation sur ce qu'elle appelait le « hangar ». Ils lui faisaient des signes de la rue et criaient de grands bonjours mais prenaient bien soin de ne pas ralentir l'allure et de ne pas se faire aspirer dans le tourbillon. Le sentiment commun, parmi les mères qui travaillaient, était que Patty avait trop de temps libre. Autrefois, elle avait été formidable avec les gamins, elle leur avait appris différents sports et des activités domestiques, mais la plupart des enfants de la rue étaient maintenant des adolescents. Quelle que fût la façon dont elle tentait d'occuper ses journées, elle se retrouvait toujours à portée de regard ou d'oreille des travaux menés par les voisins. Toutes les deux ou trois heures, elle sortait de chez elle et circulait dans son jardin, tout en étudiant la grande salle comme un animal dont le nid aurait été dérangé, et il lui arrivait parfois, le soir, d'aller taper à la porte provisoire en contreplaqué.

« Alors, Blake, ça avance ?

— Oui, ça avance très bien.

— On dirait ! Hé, vous savez, cette scie Skilsaw est un peu bruyante pour vingt heures trente. Vous ne voudriez pas vous arrêter pour aujourd'hui ?

— Pas vraiment, en fait.

— Bon, et si je vous demandais d'arrêter, dans ce cas ?

— Je ne sais pas. Vous ne voudriez pas plutôt me laisser finir mon boulot ?

— Pas vraiment non plus, parce que le bruit nous gêne en fait.

— Oui eh bien, vous savez quoi ? Tant pis. »

Patty laissa échapper un rire sonore frisant le gémissement.

« Ha-ha-ha ! Comment ça, tant pis ?

— Oui, écoutez, je suis désolé pour le bruit. Mais Carol m'a dit que pendant environ cinq ans il y a eu du bruit venant de chez vous, quand vous retapiez votre maison.

— Ha-ha-ha ! Je ne me souviens pas qu'elle s'en soit plainte.

— Vous faisiez ce que vous aviez à faire. Et maintenant, je fais ce que j'ai à faire.

— Ce que vous faites est vraiment moche, cela dit. Désolée, mais c'est plutôt hideux. C'est tout bonnement... horrible et hideux.

Sincèrement. C'est la pure vérité. Mais ce n'est pas vraiment ça, le problème. Le problème, c'est la Skilsaw.

— Vous êtes sur une propriété privée, je dois vous demander de partir, maintenant.

— D'accord, dans ce cas, je pense que je vais prévenir les flics.

— Pas de problème, allez-y. »

Tout le monde put alors la voir arpenter la ruelle séparant les deux maisons, tremblante de frustration. Elle appela bien la police à plusieurs reprises, et ils vinrent bien plusieurs fois dire deux mots à Blake, mais ils se lassèrent vite des appels de Patty et ne revinrent pas avant le mois de février suivant, lorsque quelqu'un lacéra les quatre magnifiques pneus neige neufs du F-250 de Blake et que Blake et Carol indiquèrent aux policiers la voisine d'à côté qui leur avait si souvent téléphoné pour se plaindre. Par conséquent, Patty recommença son porte-à-porte dans la rue, ainsi que ses récriminations. « La suspecte évidente, pas vrai ? La mère qui habite à côté avec ses deux adolescents. Je suis donc une dangereuse criminelle, pas vrai ? Une folle, pas vrai ? Il a le pick-up le plus gros et le plus moche de toute la rue, avec des autocollants qui sont une offense pour à peu près tout le monde sauf pour les suprématistes blancs, mais, mon Dieu, quel mystère, qui d'autre que moi pouvait bien vouloir lui lacérer ses pneus ? »

Merrie Paulsen était convaincue que Patty était bien la coupable.

« Je ne crois pas, dit Seth. D'accord, on voit bien qu'elle souffre, mais ce n'est pas une menteuse.

— C'est vrai, sauf que je ne l'ai pas vraiment entendue dire que ce n'était pas elle. Il faut espérer qu'elle a trouvé un bon thérapeute. Elle en a besoin, c'est sûr. De ça et d'un boulot à plein temps.

— Moi, ma question, c'est, mais où est Walter ?

— Walter se tue au travail pour gagner assez d'argent afin qu'elle puisse rester chez elle toute la journée et jouer les mères au foyer complètement cinglée. C'est un bon père pour Jessica et une sorte de principe de réalité pour Joey. Je dirais qu'il a déjà sa part. »

La qualité la plus évidente de Walter, en dehors de son amour pour Patty, était sa gentillesse. Il était bon public, le genre d'homme qui semble trouver tout le monde plus intéressant et plus impressionnant que lui. Il avait la peau d'une pâleur ridicule, un menton peu prononcé, des boucles de chérubin sur le crâne et portait depuis une éternité les mêmes lunettes rondes à monture en acier. Il avait commencé sa carrière à la 3M comme avocat au service juridique, sans trop de réussite, et s'était ensuite retrouvé au service philanthropie de proximité, un cul-de-sac dans le monde de l'entreprise, où la gentillesse était un atout. Il passait son temps dans Barrier Street à distribuer d'excellentes places gratuites pour le

Guthrie ou l'Orchestre de chambre, tout en racontant aux voisins ses rencontres avec des célébrités locales comme Garrison Keillor ou Kirby Puckett, et même, une fois, Prince. Récemment, de manière surprenante, il avait quitté la 3M pour rentrer comme responsable du développement au Nature Conservancy. Personne, à part les Paulsen, n'avait soupçonné qu'il pût nourrir de telles réserves de mécontentement, mais Walter n'éprouva pas plus d'enthousiasme pour la nature qu'il n'en avait eu pour la culture, et le seul changement visible dans sa vie fut la rareté inédite de sa présence à la maison le week-end.

Cette rareté fut peut-être justement l'une des raisons pour lesquelles il n'était pas intervenu, comme on aurait pu le supposer, dans le conflit entre Patty et Carol Monaghan. Sa réaction, si vous lui posiez la question de but en blanc, consistait à glousser nerveusement. « Je suis un peu comme un observateur neutre, sur ce coup », disait-il. Et observateur neutre il le demeura tout au long du printemps et de l'été de la deuxième année de lycée de Joey et même jusque dans l'automne qui suivit, lorsque Jessica partit étudier dans l'Est et que Joey quitta la maison de ses parents pour emménager avec Carol, Blake et Connie.

Ce déménagement fut un acte de sédition stupéfiant, ainsi qu'un coup de poignard dans le cœur de Patty – le début de la fin de sa vie à Ramsey Hill. Joey avait passé les mois de juillet et d'août dans le Montana, à travailler dans le ranch de montagne appartenant à l'un des principaux donateurs de Walter au Nature Conservancy ; il était revenu avec de larges et viriles épaules et cinq centimètres de plus. Walter, d'ordinaire peu enclin à la vantardise, s'était laissé aller à raconter aux Paulsen, lors d'un pique-nique d'août, que le donateur l'avait appelé pour dire combien il était « bluffé » par la témérité et la résistance physique de Joey lorsqu'il s'agissait de coucher les veaux à terre pour la castration ou de baigner les moutons dans de l'insecticide. Patty, quant à elle, lors de ce même pique-nique, avait déjà le regard vide de douleur. En juin, avant que Joey parte pour le Montana, elle l'avait emmené une fois de plus au Nameless Lake pour qu'il l'aide à embellir la propriété, et l'unique voisin qui les avait vus là-bas décrivit un terrible après-midi passé à regarder la mère et le fils se déchirer impitoyablement, sans aucune retenue ni pudeur, avec Joey qui se moquait des manies de sa mère et qui, pour finir, l'avait traitée d'« idiote » sans mollir, ce à quoi Patty avait répondu en hurlant, « Ha-ha-ha ! Idiote ! Mais mon Dieu, Joey ! Ta maturité ne cessera jamais de m'étonner ! Traiter ta mère d'idiote devant les gens. Voilà quelque chose qui fait de toi quelqu'un de très séduisant ! Quel homme fort, costaud et indépendant tu fais ! »

À la fin de l'été, Blake avait presque fini son travail dans la

grande salle et il l'équipait à présent de tout un matériel très blakien, comme une PlayStation, un baby-foot, un tonneau de bière pression réfrigéré, une télévision grand écran, une table d'air-hockey, une suspension en vitrail à l'effigie des Vikings et des fauteuils de relaxation. Les voisins ne purent qu'imaginer les sarcasmes fusant à la table de Patty sur ces équipements, ainsi que les déclarations de Joey l'accusant d'être idiot et injuste, suivies de l'insistance courroucée de Walter pour que Joey présente ses excuses à Patty ; mais le soir où Joey s'enfuit pour la maison d'à côté n'eut pas du tout besoin d'être imaginé, parce que Carol Monaghan se fit un plaisir de le décrire, d'une voix forte et quelque peu jubilatoire, à tout voisin suffisamment déloyal envers les Berglund pour l'écouter.

« Joey a toujours été très calme, très très calme, dit Carol, je vous assure, jamais un mot de trop. J'y suis allée avec Connie pour le soutenir et faire savoir à tout le monde que je suis totalement en faveur de cet arrangement, parce que, vous connaissez Walter, il a tellement de tact, il va avoir peur de me déranger. Et Joey a été totalement responsable, comme toujours. Il voulait simplement qu'on soit tous d'accord et s'assurer qu'on jouait bien cartes sur table. Il a expliqué que lui et Connie avaient discuté de tout ça avec moi et j'ai dit à Walter – parce que je savais bien qu'il s'inquiéterait de ça – je lui ai dit que la nourriture n'était pas un problème. Blake et moi formons une famille, maintenant, et nous sommes contents de nourrir une bouche de plus, et puis Joey aide bien pour la vaisselle et les ordures, il range ses affaires, et puis j'ai dit à Walter que lui et Patty avaient aussi été très généreux avec Connie, ils l'avaient nourrie et tout. Je voulais le souligner parce qu'ils ont vraiment été très généreux quand j'étais à côté de mes pompes et je n'avais jamais pu vraiment les remercier. Et puis Joey est si responsable, si calme... Il a dit que puisque Patty ne permettait même pas à Connie d'entrer chez eux il n'avait pas vraiment d'autre solution s'il voulait passer du temps avec elle, alors moi je suis intervenue pour dire que je soutenais totalement cette relation – si seulement tous les jeunes, sur cette terre, étaient aussi responsables que ces deux-là, le monde serait bien meilleur – et qu'il était préférable qu'ils soient sous mon toit, en sécurité, responsables, au lieu d'aller n'importe où en douce et de s'attirer des ennuis. Je suis très reconnaissante envers Joey, il sera toujours le bienvenu dans ma maison. Je leur ai dit ça. Et je sais bien que Patty ne m'aime pas, elle m'a toujours regardée de haut et elle a toujours snobé Connie. Je le sais. Je sais aussi une ou deux choses que Patty est capable de faire. Je savais qu'elle allait piquer une crise. Et là elle a le visage qui se chiffonne, et elle me sort, “Parce que tu crois qu'il aime ta fille ? Parce que tu crois qu'il est amoureux d'elle ?”. Avec sa petite voix haut perchée. Comme si c'était impossible que quelqu'un comme

Joey soit amoureux de Connie, parce que je n'ai pas fait d'études ou je ne sais quoi, ou parce que je n'ai pas une maison aussi grande que la sienne ou que je ne viens pas de New York ou je ne sais quoi, ou que je suis obligée de me taper un vrai boulot quarante heures par semaine, pas comme elle. Patty n'a aucun respect pour moi, vous n' imaginez pas. Mais je pensais pouvoir parler avec Walter. C'est vraiment un amour. Il est rouge comme une betterave, je crois que c'est parce qu'il est gêné, et il dit, "Carol, toi et Connie vous allez sortir pour qu'on puisse parler avec Joey entre nous". Moi, ça me va. Je ne suis pas là pour faire des histoires, je ne suis pas quelqu'un qui fait des histoires. Sauf que Joey refuse. Il dit qu'il n'est pas en train de demander la permission, mais qu'il les informe simplement de ce qu'il va faire, et qu'il n'y a pas à discuter. Et c'est là que Walter perd les pédales. Il perd totalement les pédales. Il a des larmes qui lui coulent sur les joues tellement il est bouleversé – et je peux comprendre ça, Joey c'est son petit dernier, et c'est pas la faute de Walter si Patty est aussi peu raisonnable et si elle est si méchante avec Connie que Joey ne peut plus supporter l'idée de vivre avec eux. Mais alors, il se met à hurler à pleins poumons, genre, TU AS SEIZE ANS ET IL N'EST PAS QUESTION QUE TU AILLES OÙ QUE CE SOIT AVANT D'AVOIR FINI LE LYCÉE. Joey se contente de lui sourire, pas un mot de trop, je vous dis. Joey dit que ce n'est pas illégal s'il part et en plus il va juste dans la maison d'à côté. Totalement raisonnable. J'aurais bien voulu avoir un pour cent de son intelligence et de son calme quand j'avais seize ans. Je veux dire, c'est vraiment un gosse super. Ça m'a fait un peu de peine pour Walter quand il s'est mis à hurler des tas de trucs, qu'il n'allait pas payer les études de Joey, et que Joey ne retournerait pas dans le Montana l'été prochain, et que tout ce qu'il demandait c'était que Joey vienne prendre ses repas, qu'il dorme dans sa chambre et qu'il fasse partie de la famille. Et Joey, il lui dit un truc du genre, "Je fais toujours partie de la famille", et, au passage, il n'a jamais dit le contraire. Mais Walter fait les cent pas dans la cuisine, l'espace d'un instant je crois vraiment qu'il va le frapper, mais il a simplement perdu les pédales, il hurle, PARS, MAIS PARS, J'EN AI MA CLAQUE, FOUS LE CAMP, et puis il s'en va et on l'entend en haut dans la chambre de Joey, il ouvre les tiroirs, je crois, Patty monte l'escalier quatre à quatre et ils se mettent à se disputer, et Connie et moi on prend Joey dans nos bras, parce que c'est la seule personne raisonnable de cette famille et on est vraiment désolées pour lui, et du coup je suis tout à fait sûre que c'est la meilleure chose à faire, pour lui, que d'emménager avec nous. Walter redescend en trombe et on entend Patty qui hurle comme une folle – elle est en pleine crise – et Walter se remet à hurler, TU VOIS CE QUE TU FAIS À TA MÈRE ? Parce que tout ça, ça tourne autour de Patty, il faut toujours qu'elle

soit la victime. Et Joey, il reste là, à secouer la tête, parce que tout ça, c'est tellement clair. Pourquoi voudrait-il vivre dans un endroit pareil ? »

Même si certains voisins tirèrent une indéniable satisfaction à voir Patty subir de plein fouet l'intelligence exceptionnelle de son fils, il n'en restait pas moins que Carol Monaghan n'avait jamais été très aimée dans Barrier Street, qu'on déplorait généralement la présence de Blake, qu'on trouvait Connie sinistre et que personne n'avait jamais jugé Joey très fiable. Comme se répandait la nouvelle de l'insurrection de Joey, les émotions dominantes parmi la bonne société de Ramsey Hill furent un mélange de pitié pour Walter, d'inquiétude pour l'état psychologique de Patty, et surtout un très fort sentiment de soulagement et de gratitude à voir combien leurs propres enfants étaient normaux – trop heureux d'accepter les largesses parentales, demandant avec beaucoup d'innocence de l'aide pour leurs devoirs ou leurs candidatures à l'université, les informant docilement lorsqu'ils ne rentraient pas tout de suite après l'école, n'hésitant pas à divulguer leurs petits accrochages de tous les jours, tellement prévisibles dans leur éveil à la sexualité, à la drogue ou à l'alcool. La douleur qui émanait de la maison des Berglund était proprement *sui generis*. Walter – ignorant, espérons-le, les bavardages de Carol sur la nuit où elle a perdu les pédales – admit maladroitement à plusieurs voisins que lui et Patty avaient été « virés » comme parents et qu'ils faisaient de leur mieux pour ne pas le prendre trop personnellement.

« Il lui arrive de revenir pour étudier, dit Walter, mais pour le moment il préfère passer ses nuits chez Carol. On va voir combien de temps ça va durer.

— Et Patty, comment elle prend ça ? lui demanda Seth Paulsen.

— Pas très bien.

— Ça nous ferait bien plaisir de vous avoir tous les deux à dîner, un de ces soirs.

— Ça serait super, dit Walter, mais je crois que Patty va aller passer quelque temps dans la maison de ma mère. Tu sais qu'elle s'occupe de la restaurer.

— Je me fais du souci pour elle, dit Seth, d'une voix brisée par l'émotion.

— Moi aussi, un petit peu. Cela dit, je l'ai déjà vue jouer alors qu'elle était blessée. Elle s'est déchiré le genou en troisième année et elle a voulu jouer deux matchs dans cet état.

— Euh... mais après elle n'a pas subi une opération qui a mis fin à sa carrière ?

— Je voulais dire qu'elle était dure à la douleur, Seth. Qu'elle peut continuer à jouer alors qu'elle souffre.

— Ah, d'accord. »

Walter et Patty ne sont jamais allés dîner chez les Paulsen. Patty s'absenta de Barrier Street, alla se cacher au bord du Nameless Lake, durant de longues périodes au cours de l'hiver et du printemps qui suivirent, et même lorsque sa voiture était garée dans l'allée – comme à Noël, par exemple, quand Jessica est rentrée de l'université et que, d'après ses amis, elle a eu une « énorme dispute » avec Joey, qui est alors resté plus d'une semaine dans son ancienne chambre, offrant ainsi à sa redoutable sœur des vacances telles qu'elle les souhaitait – Patty évitait les fêtes des voisins dont ses pâtisseries et son affabilité avaient jadis été des éléments incontournables et bienvenus. On la voyait parfois recevoir la visite de femmes d'une quarantaine d'années qui, d'après leurs coiffures et les autocollants sur les pare-chocs de leurs Subaru, étaient sans doute d'anciennes coéquipières de basket, et la rumeur circulait qu'elle s'était remise à boire, mais cela restait une rumeur puisque, malgré toute son amabilité, elle ne s'était jamais fait d'amis proches dans Ramsey Hill.

Au premier de l'an, Joey retourna chez Carol et Blake. On se disait qu'une bonne partie de la séduction qu'exerçait sur lui cette demeure résidait dans le lit qu'il y partageait avec Connie. Ses amis savaient qu'il faisait montre d'une étrange et militante hostilité envers la masturbation, la simple mention du mot ne manquant jamais de faire naître chez lui un sourire condescendant ; il déclarait qu'il avait comme ambition de traverser l'existence sans jamais y avoir recours. Les voisins les plus sagaces, dont les Paulsen faisaient partie, soupçonnaient également Joey de se complaire dans l'idée qu'il était la personne la plus intelligente de la maisonnée. Il devint le prince de la grande salle, il en proposait les plaisirs à tous ceux qu'il honorait de son amitié (faisant ainsi du tonneau de bière laissé sans surveillance adulte un sujet de discorde à tous les dîners familiaux du quartier). Son attitude vis-à-vis de Carol tendait de manière troublante vers le flirt ; quant à Blake, il le charmait en adorant toutes les choses que Blake adorait, surtout les outils électriques de Blake et le pick-up de Blake, au volant duquel il apprit à conduire. À en juger par sa façon agaçante de sourire devant l'enthousiasme de ses congénères pour Al Gore et le sénateur Wellstone, comme si le progressisme était une faiblesse comparable à l'onanisme, on aurait pu penser qu'il avait même adopté certaines des vues politiques de Blake. L'été suivant, il travailla dans le bâtiment au lieu de retourner dans le Montana.

Et tout le monde avait l'impression, à tort ou à raison, que Walter – sa gentillesse précisément – était plus ou moins à blâmer. Au lieu de ramener Joey à la maison en le traînant par les cheveux et de le forcer à se tenir un peu, au lieu de taper à coups de cailloux sur la tête de Patty et de la forcer à se tenir un peu, il s'immergea dans son travail au Nature Conservancy, où il devint assez rapidement le

directeur général de l'agence de l'État, il abandonna la maison soir après soir, laissa les plates-bandes monter en graine, les haies devenir hirsutes et les vitres sales, laissa la neige noire de la rue avaler le vieux panneau GORE LIEBERMAN toujours planté dans le jardin devant la maison. Même les Paulsen finirent par perdre tout intérêt pour les Berglund, maintenant que Merrie était candidate au conseil municipal. Patty passa l'été suivant au Nameless Lake et, peu de temps après son retour – un mois après le départ de Joey pour l'université de Virginie, dans des circonstances financières qui demeurèrent inconnues à Ramsey Hill, et deux mois après la grande tragédie nationale –, un panneau À VENDRE se dressa devant la maison victorienne dans laquelle Walter et elle avaient littéralement engouffré une moitié de leur vie. Walter avait déjà commencé à faire les allers et retours à Washington pour son nouvel emploi. Alors que les prix de l'immobilier allaient bientôt remonter et atteindre des sommets sans précédent, le marché local était encore presque au fond de son gouffre post-11 Septembre. Patty supervisa la vente de la maison, à vil prix, à un couple de Noirs sérieux, deux cadres supérieurs avec des jumeaux de trois ans. En février, le couple Berglund alla une ultime fois de porte en porte dans la rue, pour faire ses adieux avec une politesse guindée. Walter demanda des nouvelles des enfants de tout le monde et souhaita à chacun le meilleur pour l'avenir, Patty ne dit pas grand-chose mais avait étrangement retrouvé un air juvénile, celui de la fille qui se baladait avec une poussette avant que ce quartier soit même un quartier.

« C'est un miracle, fit par la suite remarquer Seth à Merrie, que ces deux-là soient toujours ensemble. »

Merrie secoua la tête.

« Je ne crois pas qu'ils aient encore compris comment vivre. »

DES ERREURS FURENT COMMISES

Autobiographie de Patty Berglund
par Patty Berglund
(Rédigée sur les conseils de son thérapeute)

Chapitre 1 : Accommodante

Si Patty n'était pas athée, elle remercierait le Seigneur pour les programmes sportifs scolaires, parce qu'ils lui avaient, au fond, sauvé la vie et donné une chance de se réaliser en tant que personne. Elle est tout spécialement reconnaissante envers Sandra Mosher de la North Chappaqua Middle School, envers Elaine Carver et à Jane Nagel du lycée Horace Greeley, Ernie et Rose Salvatore du Gettysburg Girls Basketball Camp, ainsi qu'Irene Treadwell de l'université du Minnesota. C'est auprès de ces merveilleux entraîneurs que Patty a appris la discipline, la patience, la concentration, le jeu collectif, et les idéaux de fair-play sportif qui l'ont aidée à compenser son esprit de compétition maladif et son manque d'estime d'elle-même.

Patty a grandi dans le comté de Westchester, dans l'État de New York. Elle était l'aînée de quatre enfants, et les trois autres correspondaient davantage à ce que leurs parents avaient pu espérer. Elle était notablement Plus Costaute que tout le monde, mais aussi bien Moins Originale, et enfin indéniablement Plus Stupide. Pas réellement stupide, mais relativement plus stupide. Elle finit par friser le mètre soixante-quinze, presque la même taille que son frère, dépassant les autres de plusieurs centimètres, et il lui arrivait parfois de regretter de ne pas avoir atteint le mètre quatre-vingts, puisque de toute façon elle n'allait jamais correspondre aux critères familiaux. Mieux voir le panier, mieux se placer sur le terrain et pivoter plus librement en défense auraient pu rendre sa fibre compétitive un peu moins agressive, ce qui aurait pu lui offrir une vie post-universitaire plus heureuse ; sans doute pas, mais c'était intéressant d'y réfléchir. Quand elle arriva au niveau universitaire, elle se retrouva souvent parmi les plus petites joueuses du terrain, ce qui, curieusement, lui rappelait sa position dans sa famille et l'aidait à maintenir son adrénaline au sommet.

Le premier souvenir que Patty ait d'avoir joué à un jeu d'équipe en présence de sa mère est également un de ses derniers. Elle était inscrite au centre de loisirs sportifs pour enfants ordinaires, situé dans le même bâtiment que le centre de loisirs artistiques pour enfants extraordinaires que fréquentaient ses deux sœurs, et un jour, sa mère et ses sœurs vinrent assister aux dernières manches d'un match de softball. Patty était très frustrée de devoir se tenir dans le champ

gauche tandis que des filles moins douées commettaient des erreurs dans le champ intérieur et elle attendait que quelqu'un frappe une balle profonde. Elle entreprit de se rapprocher du centre en toute discrétion, vers la fin du match. Avec les coureuses sur les première et seconde bases. La batteuse frappa une balle au rebond et l'envoya en direction de la joueuse plutôt mal coordonnée postée entre la deuxième et la troisième base, et Patty courut devant pour attraper la balle elle-même et filer après la coureuse de tête avant de se mettre à pourchasser l'autre coureuse, une gentille fille qui était probablement arrivée en premier suite à une erreur de placement. Patty fondit sur elle et la fille partit en glapissant dans le champ extérieur, laissant la voie libre jusqu'à la base et entraînant ainsi l'élimination automatique, mais Patty continua à la pourchasser et finit par la toucher tandis que la fille se ratatinait en hurlant sous la douleur visiblement insoutenable causée par un léger frôlement de gant.

Patty était bien consciente qu'elle n'était pas un exemple de fair-play sur ce coup. Quelque chose s'était emparé d'elle parce que sa famille la regardait. Dans le break familial, d'une voix encore plus tremblante que d'habitude, sa mère lui demanda si elle était vraiment obligée de se montrer aussi... *agressive*. S'il était absolument nécessaire de, eh bien, de se montrer aussi... *agressive*. Est-ce que cela aurait gêné Patty de partager un peu la balle avec ses coéquipières ? Patty répondit qu'elle n'avait eu absolument AUCUNE balle, dans le champ gauche. Et sa mère lui dit alors, « Cela ne me dérange pas du tout que tu fasses du sport, mais uniquement si ça peut t'apprendre la coopération et l'esprit de groupe ». Et Patty répliqua, « Alors, il faut m'envoyer dans un VRAI centre, où je ne serai pas la seule à savoir jouer ! Je ne peux pas coopérer avec des filles qui ne savent pas attraper une balle ! ». Et sa mère dit, « Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée d'encourager comme ça l'agressivité et la compétition. J'imagine que c'est parce que je ne suis pas fana de sport, mais je ne vois pas où est le plaisir dans le fait de vaincre quelqu'un juste pour le vaincre. Est-ce que ça ne serait pas beaucoup plus amusant de travailler tous ensemble pour construire collectivement quelque chose ? ».

La mère de Patty était une démocrate professionnelle. Elle est même, maintenant, au moment où s'écrit ce récit, une élue de l'État, l'Honorable Joyce Emerson, connue pour sa défense des espaces verts, des enfants pauvres et des arts. Pour Joyce, le paradis, c'est un espace vert où les enfants pauvres peuvent s'ébattre et s'exprimer artistiquement aux frais de l'État. Joyce est née Joyce Markowitz, à Brooklyn en 1934, mais elle détestait être juive et le manifesta dès les premiers balbutiements de sa conscience. (L'autobiographe se demande si une des raisons pour lesquelles la voix de Joyce tremble

constamment ne viendrait pas du fait d'avoir lutté si dur toute sa vie pour ne pas avoir l'accent de Brooklyn.) Joyce obtint une bourse pour aller étudier les beaux-arts dans les bois du Maine où elle rencontra l'excessivement goy futur papa de Patty, qu'elle épousa à l'église unitarienne Universaliste de Tous les Saints de l'Upper East Side de Manhattan. De l'avis de l'autobiographe, Joyce eut son premier bébé avant d'être émotionnellement prête à la maternité, même si l'autobiographe elle-même ne devrait pas trop jeter de pierres à qui que ce soit dans ce domaine. Lorsque Jack Kennedy fut nommé candidat démocrate, en 1960, cela donna à Joyce une noble et vibrante excuse pour quitter une maison quelle ne semblait pas pouvoir s'empêcher de remplir de bébés. Après, ce furent les droits civiques, le Vietnam, et Bobby Kennedy – autant de bonnes raisons de ne pas rester dans une maison loin d'être assez grande pour quatre enfants plus une nounou de la Barbade logée dans le sous-sol. Joyce participa à sa première convention en 1968 comme déléguée toute dévouée à feu Bobby. Elle fut trésorière du parti pour le comté, puis responsable, et enfin elle milita pour Teddy en 1972 puis en 1980. Chaque été, toute la journée, des hordes de bénévoles entraient et sortaient par les portes ouvertes de la maison en portant des caisses pleines de matériel de campagne. Patty pouvait s'entraîner au dribble et au tir en course six heures d'affilée sans que quiconque ne le remarque ni ne s'en soucie.

Le père de Patty, Ray Emerson, était avocat et humoriste amateur. Son répertoire comprenait des blagues sur les pets et de mauvaises imitations des enseignants de ses enfants, de voisins, ou d'amis. Il aimait tout particulièrement tourmenter Patty en imitant Eulalie, la nounou de la Barbade, quand elle avait à peine le dos tourné, en disant, « On awête de jouer, on awête de jouer ! », d'une voix de plus en plus forte jusqu'au moment où Patty, mortifiée, se levait de table d'un bond, tandis que le reste de la fratrie hurlait d'excitation. Il semblait ne jamais se lasser de faire rire en se moquant de l'entraîneur et mentor de Patty, Sandy Mosher, que Ray aimait appeler Saaaandra. Il ne cessait de demander à Patty si Saaaandra avait reçu des appels de messieurs ces temps-ci ou peut-être, ouh-ouh-ouh, de dames ? Et la fratrie de faire le chœur : Saaaandra, Saaaandra ! Parmi les autres méthodes amusantes visant à torturer Patty, on cachait le chien, Elmo, et on disait qu'Elmo avait été euthanasié pendant que Patty était à son entraînement du soir. Ou alors on taquinait Patty sur des erreurs factuelles qu'elle avait commises de nombreuses années auparavant – on lui demandait comment se portaient les kangourous en Autriche ou si elle avait lu le dernier livre de la célèbre romancière contemporaine Louisa May Alcott, et si elle pensait toujours que les champignons faisaient partie

du règne animal. « J'ai vu un des champignons de Patty courir après un camion, l'autre jour, disait son père. Regardez, regardez-moi bien, c'est comme ça que le champignon de Patty court après un camion. »

Presque tous les soirs, son père quittait la maison après le dîner pour aller retrouver les pauvres gens qu'il défendait au tribunal pour très peu d'argent, voire pour rien du tout. Il avait son cabinet juste en face du tribunal de White Plains. Parmi ses clients qui ne payaient pas il y avait des Portoricains, des Haïtiens, des travestis, ainsi que des handicapés mentaux ou physiques. Certains étaient dans un tel pétrin qu'il ne se moquait même pas d'eux quand ils avaient le dos tourné. Mais, dans la mesure du possible, cela dit, il trouvait leurs problèmes amusants. Lors de son année de seconde, pour un projet scolaire, Patty assista à deux procès auxquels participait son père. L'un de ces procès était une affaire impliquant un chômeur de Yonkers qui avait trop bu le jour de la fête nationale de Puerto Rico, et qui était ensuite parti à la recherche du frère de sa femme, dans l'intention de le poignarder, mais il n'avait pas réussi à le trouver et avait fini par planter un inconnu dans un bar à la place. Son père, mais aussi le juge et même le procureur semblaient trouver très drôles la stupidité et la malchance de l'accusé. Ils ne cessaient d'échanger des clins d'œil entendus. Comme si la misère, le handicap et la prison n'étaient que de petits spectacles proposés par les classes malheureuses pour égayer une journée un peu morne par ailleurs.

Durant le trajet de retour en train, Patty demanda à son père de quel côté il se trouvait.

« Ha-ha, bonne question, répondit-il. Il faut que tu comprennes que mon client est un menteur. La victime est un menteur. Et le patron du bar est un menteur. Ce sont tous des menteurs. Certes, mon client a droit à une défense vigoureuse. Mais il faut aussi essayer de servir la justice. Il arrive que le procureur, le juge et moi travaillions ensemble, ou que le procureur travaille pour la victime ou que je travaille pour l'accusé. Tu as entendu parler de notre système de justice accusatoire ?

— Oui.

— Bon. Eh bien, parfois le procureur, le juge et moi, nous avons tous les trois le même adversaire. On essaie de trier les faits et d'éviter l'erreur judiciaire. Sauf que, euh... Ne mets pas ça dans ton devoir.

— Je croyais que trier les faits, c'était ce que faisaient le grand jury et le jury.

— C'est vrai. Ça, tu peux le mettre dans ton devoir. Jugé par un jury de vos pairs. C'est important.

— Mais la plupart de tes clients sont innocents, pas vrai ?

— Il n'y en a pas beaucoup qui méritent un châtimement aussi sévère que ce qu'on veut leur infliger.

— Mais il y en a beaucoup qui sont totalement innocents, pas vrai ? Maman dit qu'ils ont du mal avec notre langue, ou que les policiers ne font pas très attention aux gens qu'ils arrêtent, qu'il y a des préjugés contre eux, et qu'on ne leur laisse pas assez leurs chances.

— Tout cela est totalement vrai, Pattycakes. Cela dit, euh... Ta mère peut aussi être un peu naïve. »

Patty était moins gênée par les moqueries de son père quand sa mère en était l'objet.

« Tu sais bien, tu les as vus, ces gens, lui dit-il. Doux Jésus ! *El ron me puso loco.* »

Fait important concernant la famille de Ray : elle avait beaucoup d'argent. Sa mère et son père vivaient sur le grand domaine ancestral au cœur des collines du nord-ouest du New Jersey, dans une jolie maison moderniste en pierre censée avoir été dessinée par Frank Lloyd Wright, et qui était décorée de tableaux mineurs peints par de célèbres impressionnistes français. Chaque été, tout le clan Emerson se retrouvait sur le domaine au bord du lac pour des pique-niques que Patty ne parvenait jamais vraiment à apprécier. Son grand-père, August, aimait attraper l'aînée de ses petites-filles par la taille pour l'asseoir sur sa cuisse bondissante et en éprouver Dieu sait quel petit frisson ; il n'était certainement pas très respectueux de l'intégrité physique de Patty. Dès son année de cinquième, elle avait dû disputer des doubles avec Ray, son jeune associé et l'épouse dudit associé, sur le court de tennis des grands-parents, se faire reluquer par le jeune associé dans ses tenues de tennis dénudées, et elle se sentait embarrassée par ces regards baladeurs.

Tout comme Ray, le grand-père de Patty avait acheté le droit d'être excentrique dans sa vie privée en accomplissant un bon travail légal dans la sphère publique ; il s'était fait un nom en défendant des objecteurs de conscience connus et des déserteurs à la conscription dans trois guerres. Pendant son temps libre, dont il ne manquait pas, il cultivait de la vigne sur ses terres et faisait fermenter les raisins dans l'une de ses dépendances. Son « exploitation viticole » avait pour nom « Cuisse de Biche » et était l'objet de toutes les plaisanteries familiales. Lors des pique-niques estivaux, August circulait d'un pas chancelant en tongs et en caleçons de bain très amples, serrant dans sa main une de ses bouteilles aux grossières étiquettes, remplissant une fois de plus des verres que ses invités avaient discrètement vidés dans l'herbe ou dans des buissons. « Qu'en pensez-vous ? demandait-il. C'est du bon vin ? Vous l'aimez ? » Il tenait à la fois de l'amateur juvénile et enthousiaste et du bourreau déterminé à punir de la même façon chaque victime. Évoquant la coutume européenne, August était partisan de donner du vin aux enfants, et lorsque les jeunes mères

étaient occupés à éplucher le maïs ou à décorer des salades de compétition, il coupait d'eau sa Réserve Cuisse de Biche et l'imposait aux gamins dès l'âge de trois ans, leur soutenant gentiment le menton si nécessaire pour verser la mixture dans leurs bouches, tout en s'assurant qu'ils avalaient bien. « Tu sais ce que c'est ? disait-il. C'est du vin. » Si l'enfant commençait à se comporter étrangement, il disait, « Ce que tu ressens, ça s'appelle être soûl. Tu as trop bu. Tu es soûl ». Le tout avec un dégoût aussi sincère qu'amical. Patty, qui fut toujours l'aînée des enfants, observait ces scènes dans un silence horrifié, laissant à un frère, à une sœur ou à un cousin plus jeune le soin de sonner l'alerte : « Grand-père est en train de soûler les petits ! » Tandis que les mères arrivaient en courant pour gronder August et éloigner leur progéniture, que les pères gloussaient à leurs propres blagues salaces sur l'obsession d'August pour les arrière-trains des biches, Patty se glissait dans le lac et flottait longuement dans les coins peu profonds les plus chauds, laissant l'eau lui boucher les oreilles et la rendre sourde à sa famille.

Parce que ça se passait toujours comme ça : à chaque pique-nique, dans la cuisine de la maison de pierre, il y avait toujours une bouteille ou deux d'un vieux bordeaux fabuleux, venant de la cave d'August. Le vin était monté à la demande insistante du père de Patty, au prix de cajoleries et de supplications inouïes, et c'était toujours Ray qui donnait le signal, un hochement de tête subtil, à ses frères ou à tout ami mâle avec lequel il était venu, que c'était le moment de s'échapper du pique-nique et de le suivre. Les hommes revenaient quelques minutes plus tard avec de gros verres ballon pleins à ras bord d'un rouge merveilleux ; Ray avait également à la main une bouteille française dans laquelle il ne restait plus qu'un fond de vin, à partager entre les épouses et autres visiteurs moins favorisés. On avait beau supplier August, personne ne parvenait à le convaincre d'aller chercher une autre bouteille dans sa cave ; il proposait, à la place, sa Réserve Cuisse de Biche.

Et la même chose se reproduisait à chaque Noël : les grands-parents arrivaient du New Jersey dans leur Mercedes dernier cri (August revendait sa voiture après un ou deux ans), ils débarquaient dans la maison de campagne surpeuplée de Ray et de Joyce avant l'heure que Joyce les avait suppliés de respecter, et se mettaient à distribuer des cadeaux insultants. Joyce, cela resta célèbre, reçut une année deux torchons déjà bien usagés. Ray avait souvent droit à l'un de ces gros livres d'art trouvés en promotion chez Barnes & Noble, parfois même avec l'étiquette \$3,99 bien visible. Les enfants avaient leurs petites saletés en plastique fabriquées en Asie : de minuscules réveils de voyage qui ne fonctionnaient pas, des porte-monnaie siglés au nom d'une compagnie d'assurances du New Jersey, des

marionnettes chinoises pour les doigts effroyablement grossières, des piques à cocktail assorties. Pendant ce temps, dans l'université où August avait fait ses études, on construisait une bibliothèque qui porterait son nom. Parce que la fratrie de Patty était scandalisée par la radinerie des grands-parents, ce qu'elle compensait par des demandes tout aussi scandaleuses pour les rétributions parentales de fin d'année – Joyce ne se couchait jamais avant trois heures du matin la veille de Noël, et empaquetait des cadeaux choisis dans des listes interminables et extrêmement détaillées –, Patty adopta une autre politique et décida de ne plus s'intéresser qu'au sport.

Son grand-père avait jadis été un véritable athlète, une vedette universitaire en course à pied et un ailier rapproché au football, c'est probablement de là que venaient la taille et les réflexes de Patty. Ray avait également joué au football, mais c'était dans le Maine et pour une fac qui pouvait à peine mettre en place une équipe. Son sport à lui, c'était le tennis, le sport que Patty haïssait, même si elle était douée. Elle était persuadée que Björn Borg était au fond un faible rentré. À part de rares exceptions (comme Joe Namath, par exemple), elle n'était pas vraiment impressionnée par les athlètes hommes en général. Sa spécialité, c'était les coups de cœur pour des garçons populaires suffisamment âgés ou mignons pour être complètement inaccessibles. Cela dit, comme elle était une personne très accommodante, elle sortait pratiquement avec quiconque le lui demandait. Elle se disait que les garçons timides ou peu populaires avaient une vie difficile et elle les prenait en pitié autant qu'il était humainement possible de le faire. Pour une raison étrange, c'étaient souvent des lutteurs. D'après l'expérience de Patty, les lutteurs étaient courageux, taciturnes, allumés, renfrognés, polis, ne craignant pas les sportives. L'un d'eux lui confia un jour qu'au lycée, ses amis et lui la connaissaient sous le nom de la Guenon.

Pour ce qui est de la sexualité à proprement parler, la première expérience de Patty fut un viol commis lors d'une fête, quand elle avait dix-sept ans, par un interne plus âgé du nom d'Ethan Post. Ethan ne pratiquait aucun sport à part le golf, mais Patty lui rendait bien trente centimètres et vingt-cinq kilos et ce garçon offrait de très décourageantes perspectives quant à la force musculaire des femmes comparée à celle des hommes. Ce qu'il fit à Patty lui apparut clairement comme un viol. Lorsqu'elle se mit à lutter, elle lutta vraiment, quoique pas très efficacement, ni très longtemps, parce qu'elle était ivre pour l'une des premières fois de sa vie. Elle s'était sentie si merveilleusement libre ! Très probablement, dans la grande piscine de Kim McClusky, par une belle et chaude soirée de mai, Patty avait donné à Ethan Post une fausse impression. Même sobre, elle était déjà beaucoup trop accommodante. Dans la piscine, elle avait dû être

tout étourdie à force d'être accommodante. Au bout du compte, elle y était vraiment pour quelque chose. Ses idées sur l'amour faisaient penser à *L'Île aux naufragés* : « dans leur genre, plutôt primitives ». À mi-chemin entre Blanche-Neige et les aventures d'Alice détective. Et en plus, Ethan avait indubitablement cet air arrogant qui attirait Patty à ce stade de sa vie. Il ressemblait à l'être aimé dans les romans pour filles, ceux avec des voiliers sur la couverture. Après avoir violé Patty, il lui dit qu'il était désolé que « ça » ait été plus rude qu'il l'aurait voulu, il était désolé pour « ça ».

Ce ne fut qu'une fois les effets des *piña coladas* dissipés, tôt le lendemain matin, dans cette chambre que Patty, en personne accommodante qu'elle était, partageait avec sa sœur cadette pour que leur autre sœur ait sa propre chambre afin de pouvoir s'adonner à la créativité et au fouillis ; ce ne fut qu'à ce moment-là qu'elle s'indigna. Une indignation née du fait qu'Ethan trouvait qu'elle était tellement une rien-du-tout qu'il pouvait bien la violer et la reconduire ensuite chez elle. Mais justement, elle n'était pas une rien-du-tout. Entre autres choses, elle était déjà, en tant que junior, la détentrice du record absolu de passes décisives sur une saison entière au lycée Horace Greeley. Un record qu'elle allait une fois encore pulvériser l'année suivante ! Elle était aussi meilleure joueuse à son poste de l'État, un État qui *comprendait Brooklyn et le Bronx*, s'il vous plaît. Et malgré cela, un garçon qui faisait du golf et qu'elle connaissait à peine avait trouvé que cela ne posait aucun problème de la violer.

Pour ne pas réveiller sa petite sœur, elle alla pleurer dans la douche. Ce fut, sans exagération aucune, le moment le plus misérable de sa vie. Aujourd'hui encore, quand elle pense aux gens qui sont opprimés dans le monde ou à ceux qui sont victimes d'injustices, quand elle pense à ce qu'ils doivent ressentir, son esprit revient toujours sur ce moment-là. Des choses auxquelles elle n'avait jusque-là jamais pensé, comme l'injustice de devoir, en tant que fille aînée, partager une chambre au lieu de récupérer l'ancienne chambre d'Eulalie au sous-sol, encombrée maintenant de vieux matériel de campagne électorale, ou comme cette autre injustice, aussi, de voir sa mère s'emballer indûment pour les talents de comédienne de sa fille cadette, alors qu'elle n'allait jamais voir aucun match de Patty, tout cela lui revint en tête. Elle était si indignée qu'elle avait presque envie de parler à quelqu'un. Mais elle n'osait pas avouer à sa coach ou à ses coéquipières qu'elle avait bu.

L'histoire sortit pourtant au grand jour, malgré ses efforts désespérés pour la maintenir enfouie, parce que sa coach Nagel, nourrissant quelques soupçons, l'espionna dans les vestiaires après le match du lendemain. Elle força Patty à venir dans son bureau et l'interrogea à propos de ses ecchymoses et de son air triste. Patty

s'humilia toute seule en confessant immédiatement toute l'histoire dans des torrents de larmes. La coach proposa alors de l'emmener à l'hôpital et d'avertir la police, ce qui la plongea dans un état de choc total. Patty venait de réussir trois frappes gagnantes sur quatre, de marquer deux home runs et d'accomplir plusieurs actions défensives exceptionnelles. De toute évidence, elle n'était pas gravement blessée. En plus, ses parents étaient des amis politiques des parents d'Ethan, ce n'était donc pas du tout une bonne idée. Elle osait espérer que de plates excuses abjectes pour avoir transgressé les règles de l'entraînement en buvant de l'alcool, ajoutées à la pitié et à la clémence de la coach, suffiraient à clore l'affaire. Mais comme elle se trompait...

La coach appela chez Patty et parla à sa mère qui, comme toujours, était essoufflée et prête à partir pour une réunion et n'avait donc ni le temps de parler, ni les ressources morales nécessaires pour admettre qu'elle n'avait pas le temps de parler ; et donc la coach, dans le téléphone beige du Département d'éducation physique, prononça ces paroles indélébiles : « Votre fille vient de me dire qu'elle avait été violée hier soir par un garçon du nom d'Ethan Post. » La coach écouta ensuite pendant une minute et dit, « Non, elle vient juste de me le dire... Oui, c'est ça... Hier soir, oui... Oui, elle est là. » Puis, elle tendit le téléphone à Patty.

« Patty ? dit sa mère. Tu vas... bien ?

— Oui, ça va.

— Mrs. Nagel me dit qu'il y a eu un incident hier soir ?

— L'incident, c'est que j'ai été violée.

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu. Hier soir ?

— Oui.

— J'étais à la maison, ce matin. Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi, mais pourquoi ? Pourquoi tu ne m'as rien dit, à moi ?

— Peut-être que ça ne me semblait pas si important que ça, à ce moment-là.

— Oui, mais tu en as parlé à Mrs. Nagel.

— Non, dit Patty. Elle est juste plus observatrice que toi.

— Je t'ai à peine vue, ce matin.

— Je ne te fais pas de reproches. Je te le dis, c'est tout.

— Et tu crois que tu as pu être... Tu as peut-être été...

— Violée.

— Je n'arrive pas à y croire, dit sa mère. Je vais venir te chercher.

— La coach veut que j'aille à l'hôpital.

— Quelque chose ne va pas ?

— Je te l'ai déjà dit. Ça va.

— Bon, tu restes où tu es, et qu'aucune de vous deux ne s'avise de faire quoi que ce soit avant que j'arrive. »

Patty raccrocha et annonça à la coach que sa mère arrivait.

« On va mettre ce garçon en prison pour un long, un très long moment, dit la coach.

— Ah non, non et non, dit Patty. Ça risque pas.

— Patty...

— Ça ne marchera pas comme ça.

— Si, si tu le veux.

— Non, c'est vrai, ça ne se fera pas. Mes parents et les Post sont des amis politiques.

— Écoute-moi bien, dit la coach. Ça n'a absolument rien à voir. Tu comprends ce que je veux dire ? »

Patty était tout à fait sûre que la coach se trompait, là-dessus. Le docteur Post était cardiologue et sa femme venait d'une famille très fortunée. Ils avaient une de ces maisons que des gens comme Ted Kennedy, Ed Musky et Walter Mondale allaient visiter quand ils avaient besoin de fonds. Au fil des ans, Patty avait beaucoup entendu parler du « jardin » qui s'étendait derrière la maison des Post. Ce « jardin » était à peu près aussi grand que Central Park, mais en plus joli. On pouvait peut-être concevoir qu'une des sœurs de Patty, ces filles qui n'avaient que des A, qui sautaient des classes et qui donnaient dans l'art, aurait pu causer des ennuis aux Post, mais il était absurde d'imaginer que la sportive de la famille, la lycéenne baraquée qui n'obtenait que des B aurait pu creuser une entaille dans l'armure des Post.

« Je ne boirai plus jamais, dit-elle, et ça résoudra le problème.

— Pour toi peut-être, dit la coach. Mais pas pour quelqu'un d'autre. Regarde tes bras ! Regarde ce qu'il a fait... Il fera ça à quelqu'un d'autre si tu ne l'arrêtes pas.

— C'est des bleus et des griffures, c'est tout. »

La coach se lança alors dans un discours remotivant la poussant à se battre pour ses coéquipières, terme qui, dans ce cas, désignait toutes les jeunes femmes qu'Ethan pourrait un jour rencontrer. Résultat des courses, il fallait que Patty aille encaisser pour l'équipe, quelle porte plainte et laisse la coach informer l'école chic du New Hampshire que fréquentait Ethan, de façon à ce qu'il soit renvoyé et qu'on lui refuse un diplôme, et si Patty ne faisait pas ça, ça voulait dire qu'elle laissait tomber son équipe.

Patty se remit à pleurer, parce qu'elle aurait préféré mourir plutôt que de laisser tomber l'équipe. Plus tôt dans l'hiver, grippée, elle avait joué presque la moitié d'un match avant de se trouver mal sur la ligne de touche et de devoir se faire réhydrater par intraveineuse. Mais le

problème, cette fois-ci, c'est qu'elle n'était pas avec son équipe, la veille au soir. Elle était allée à la fête avec Amanda, son amie du hockey, dont l'âme, apparemment, n'aurait jamais pu connaître le repos tant qu'elle n'aurait pas convaincu Patty d'essayer la *piña colada*, annoncée par baquets entiers chez les McClusky. *El ron me puso loca*. Aucune des autres filles, dans la piscine des McClusky, n'était sportive. Rien qu'en se montrant là, pour ainsi dire, Patty avait trahi sa seule vraie équipe. Et maintenant elle était punie pour ça. Ethan n'avait pas violé une des filles faciles, il avait violé Patty, parce qu'elle ne faisait pas partie de ce monde-là, elle ne savait même pas boire.

Elle promit à la coach de réfléchir à la question.

Il était très surprenant de voir sa mère dans le gymnase et de toute évidence très surprenant aussi pour sa mère de se trouver là. Elle portait ses chaussures habituelles et ressemblait à une Boucle d'Or perdue dans une forêt terrifiante, elle regardait tout autour d'elle, l'air incertain, elle étudiait le matériel de métal nu, les sols qui étaient des nids à champignons et les grappes de ballons enfermés dans des filets. Patty alla à sa rencontre et se soumit à son étreinte. Sa mère étant beaucoup plus petite, Patty eut un peu l'impression d'être une pendule de grand-père que Joyce entreprenait de soulever et de déplacer. Elle se dégagea et conduisit Joyce jusqu'au petit bureau aux parois vitrées de la coach, pour que l'entretien indispensable puisse avoir lieu.

« Bonjour, je suis Jane Nagel, dit la coach.

— Oui, on s'est déjà... rencontrées, dit Joyce.

— C'est vrai, vous avez raison, on s'est vues une fois », dit la coach.

En plus de son élocution étudiée, Joyce avait une posture de circonstance tout aussi étudiée et le masque type « Sourire Gentil » qui pouvait convenir pour quasiment toutes les occasions, publiques comme privées. Parce qu'elle n'élevait jamais la voix, pas même lorsqu'elle était en colère (sa voix se faisait simplement plus tremblante et plus tendue), son « Sourire Gentil » pouvait être utilisé même dans les moments de conflits les plus pénibles.

« Non, plus d'une fois, dit-elle. Plusieurs fois, en fait.

— Vraiment ?

— J'en suis presque sûre.

— Pour ma part, je ne crois pas, dit la coach.

— Je sors », dit Patty en fermant la porte derrière elle.

L'entretien parent-coach ne dura pas longtemps. Joyce sortit rapidement en faisant claquer ses talons et dit, « On y va ».

La coach, se tenant sur le pas de la porte derrière Joyce, envoya à Patty un coup d'œil éloquent. Un coup d'œil qui voulait dire, *N'oublie pas ce que j'ai dit sur le collectif*.

La voiture de Joyce était la dernière garée sur la partie du

parking réservée aux visiteurs. Elle mit la clé de contact mais ne la tourna pas. Patty demanda ce qui allait se passer maintenant.

« Ton père est à son cabinet, dit Joyce. On y va tout de suite. »

Mais elle ne tourna pas la clé.

« Je suis désolée, pour tout ça, dit Patty.

— Ce que je ne comprends pas, explosa sa mère, c'est comment une athlète d'exception comme toi, je veux dire comment Ethan a pu, ou qui que ce soit d'autre, d'ailleurs...

— Ethan. C'était Ethan.

— Comment quelqu'un a pu... ou Ethan, dit-elle. Tu dis que c'est certainement Ethan. Comment... si c'est bien Ethan... a-t-il pu... ? »

Sa mère mit ses doigts devant sa bouche.

« Oh... J'en suis à souhaiter que ça ait été n'importe qui d'autre. Le docteur et Mrs. Post sont de si bons amis... et nous avons passé tant de bons moments. Et je ne connais pas bien Ethan, mais...

— Et moi, je le connais encore moins !

— Dans ce cas, comment cela a-t-il pu se produire ?

— Allez, on rentre à la maison.

— Non. Tu dois me le dire. Je suis ta mère. »

En s'entendant prononcer ces mots, Joyce eut l'air embarrassé. Elle semblait se rendre compte qu'il était très étrange de devoir rappeler à Patty qui était sa mère. Et Patty, pour sa part, était contente de voir enfin ce doute exposé au grand jour. Si Joyce était sa mère, alors comment se faisait-il qu'elle ne fût pas venue au premier match du tournoi de l'État, lorsque Patty avait pulvérisé le record des tournois de filles du lycée Horace Greeley avec un score de 32 points ? Comme par hasard, les autres mères avaient trouvé le temps de venir à ce match.

Elle montra ses poignets à Joyce.

« Voilà, ce qui s'est passé, dit-elle, enfin, une partie de ce qui s'est passé. »

Joyce regarda brièvement les marques, frissonna, avant de détourner les yeux, comme pour respecter l'intimité de Patty.

« C'est terrible, dit-elle. Tu as raison. C'est terrible.

— La coach dit que je devrais aller aux urgences et tout raconter à la police et au proviseur d'Ethan.

— Oui, je sais ce que veut ta coach. Elle semble penser que la castration serait une punition appropriée. Ce que je veux savoir, c'est ce que toi, tu penses.

— Je ne sais pas ce que je pense.

— Si tu veux aller à la police maintenant, dit Joyce, on va à la police. Il faut juste que tu me dises ce que tu veux.

— Je crois qu'on devrait raconter ça à papa, avant. »

Elles s'engagèrent donc sur la Saw Mill Parkway. Joyce passait

son temps à conduire la fratrie de Patty à des simulacres de procès, aux cours de peinture, de guitare, de danse, de japonais, d'éloquence, de théâtre, de piano, d'escrime, mais Patty, quant à elle, ne se retrouvait plus que rarement en voiture avec Joyce. Les jours de semaine, elle rentrait généralement très tard avec le bus du club de sport. Si elle avait un match, la mère ou le père de quelqu'un d'autre la déposait. Si elle et ses amies restaient en rade, elle savait qu'il était inutile de prendre la peine d'appeler ses parents et qu'il valait mieux s'adresser directement au centre de taxis de Westchester et se servir d'un des billets de vingt dollars que sa mère lui faisait toujours emporter. Il ne lui venait jamais à l'idée d'utiliser ces billets pour autre chose que pour les taxis, ni d'aller ailleurs que chez elle après un match, où elle déballait son dîner de la feuille de papier alu vers dix ou onze heures et descendait au sous-sol laver sa tenue tout en mangeant et en regardant des rediffusions. Elle s'endormait souvent toute seule en bas.

« J'ai une question hypothétique, dit Joyce, tout en conduisant. Tu crois que ça suffirait si Ethan te présentait des excuses en bonne et due forme ?

— Il s'est déjà excusé.

— Pour...

— Pour s'être montré brutal.

— Et qu'est-ce que tu as dit ?

— Je n'ai rien dit. J'ai dit que je voulais rentrer chez moi.

— Mais il s'est bien excusé pour s'être montré brutal ?

— Ce n'était pas de vraies excuses.

— Très bien. Je te crois sur parole.

— Je veux juste qu'il sache que j'existe, c'est tout.

— Tout ce que tu veux... ma chérie. »

Joyce prononça ce « chérie », comme s'il s'agissait du premier mot d'une langue étrangère quelle était en train d'apprendre.

« Peut-être, dit Patty en guise de test ou alors de châtiment, j' imagine que s'il s'excusait de manière vraiment sincère, peut-être que ça suffirait. »

Et elle regarda sa mère avec attention, sa mère qui luttait (c'était l'impression de Patty) pour juguler son enthousiasme.

« Cela me paraît une solution presque idéale, dit Joyce. Mais seulement si tu crois que c'est suffisant pour toi.

— Ça ne le sera pas, dit Patty.

— Je te demande pardon ?

— Je dis que ça ne suffira pas.

— Je croyais que tu venais de dire que ça suffirait. »

Patty se remit à pleurer, plongée dans un immense chagrin.

« Je suis désolée, dit Joyce. J'ai mal compris ?

— IL M'A VIOLÉE COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT. JE NE SUIS SÛREMENT MÊME PAS LA PREMIÈRE.

— Tu n'en sais rien, Patty.

— Je veux aller à l'hôpital.

— Attends, on est presque arrivées au cabinet de papa. Sauf si tu es vraiment blessée, on pourrait...

— Mais je sais déjà ce qu'il va dire. Je sais ce qu'il voudra que je fasse.

— Il voudra faire ce qui est le mieux pour toi. Il a parfois du mal à l'exprimer, mais il t'aime plus que tout. »

Joyce aurait difficilement pu trouver une affirmation que Patty aurait plus ardemment voulu croire vraie. Elle aurait souhaité, de tout son être, qu'elle fut vraie. Son père ne se moquait-il pas d'elle et ne la ridiculisait-il pas d'une façon qui aurait été cruelle s'il ne l'avait pas en secret aimée plus que tout ? Mais elle avait maintenant dix-sept ans et n'était pas vraiment stupide. Elle savait bien qu'on pouvait aimer quelqu'un plus que tout et au bout du compte ne pas aimer tant que ça cette personne, si on avait d'autres préoccupations.

Une odeur de naphtaline régnait dans son sanctuaire, qu'il avait repris à son associé principal maintenant décédé, sans changer les moquettes ni les rideaux. D'où provenait cette odeur de naphtaline restait un mystère.

« Quelle sale petite merde ! »

Telle fut la réaction de Ray à l'annonce faite par sa fille et sa femme du crime d'Ethan Post.

« Pas si petit que ça, malheureusement, dit Joyce, avec un rire sec.

— C'est une sale petite ordure de merde, dit Ray. De la mauvaise graine !

— Bon, alors, on y va maintenant, à l'hôpital ? demanda Patty. Ou alors à la police ? »

Son père dit à sa mère d'appeler le docteur Sipperstein, le vieux pédiatre, partisan des démocrates depuis Roosevelt, pour demander si on pouvait aller le voir en urgence. Pendant que Joyce appelait, Ray demanda à Patty si elle savait ce qu'était le viol.

Elle le regarda fixement.

« Je m'en assure, c'est tout, dit-il. Tu connais la définition légale, bien sûr.

— Il a eu une relation sexuelle avec moi contre ma volonté.

— Tu lui as réellement dit non ?

— “Non”, “Pas ça”, “Arrête !”. De toute façon, c'était évident. J'essayais de le griffer et de l'éloigner de moi.

— Dans ce cas, c'est une sale petite merde. »

Elle n'avait jamais entendu son père parler ainsi, elle appréciait,

mais de façon abstraite uniquement, parce que cela ne lui ressemblait pas.

« Dave Sipperstein dit qu'on peut passer à son cabinet à dix-sept heures, déclara Joyce. Il aime tellement Patty que je crois qu'il aurait annulé ses projets pour le dîner si nécessaire.

— Ouais, dit Patty, je suis sa préférée parmi ses douze mille patients, c'est sûr. »

Puis elle raconta son histoire à son père et son père lui expliqua pourquoi la coach se trompait et pourquoi elle ne pouvait pas aller voir la police.

« Chester Post n'est pas une personne facile, dit Ray, mais il fait beaucoup pour le comté. Vu, euh, disons, sa position, ce genre d'accusation va générer une médiatisation extraordinaire. Tout le monde saura qui porte l'accusation. Tout le monde. Bon, ce qui peut faire du tort aux Post, ce n'est pas ton problème. Mais il est pratiquement certain qu'au bout du compte tu te sentiras bien plus violée par tout ce qui précède le procès, par le procès lui-même et par la médiatisation. Même si tu gagnes. Même avec un sursis, même avec une injonction au silence face à la presse. Il y aura toujours les minutes du procès.

— Mais c'est à elle de décider, dit Joyce, pas...

— Joyce, dit Ray en l'interrompant d'une main tendue. Les Post peuvent se payer n'importe quel avocat du pays. Et dès que l'accusation est rendue publique, le pire est passé, pour l'accusé. Il n'a aucun intérêt à faire accélérer les choses. En fait, son but sera de s'assurer que ta réputation va souffrir le plus possible avant une comparution ou un procès. »

Patty courba l'échine et demanda à son père ce qu'elle devrait faire d'après lui.

« Moi, je vais appeler Chester, tout de suite, dit-il. Toi, tu vas voir le docteur Sipperstein, pour vérifier que tout va bien.

— Et pour m'en faire un témoin, dit Patty.

— Oui, il pourrait témoigner, si nécessaire. Mais il n'y aura pas de procès, Patty.

— Alors, il va s'en tirer comme ça ? Et refaire la même chose à quelqu'un d'autre le week-end prochain ? »

Ray leva les deux mains.

« Attends, attends. Laisse-moi parler avec Mr. Post. Il pourrait être ouvert à l'idée d'un accord. Comme un genre de probation. Une épée de Damoclès au-dessus de la tête d'Ethan.

— Mais ça, c'est rien du tout.

— En fait, Pattycakes, c'est déjà pas mal. Ce serait ta garantie qu'il ne refera pas ça à quelqu'un d'autre. Et ça exige un aveu de culpabilité, aussi. »

Il paraissait effectivement absurde d'imaginer Ethan vêtu d'une combinaison orange, assis dans une cellule pour avoir infligé une souffrance qui se trouvait dans la tête de Patty, de toute façon. Elle avait déjà fait des sprints poussés qui lui avaient fait aussi mal que le viol. Elle se sentait plus endolorie après un match de basket-ball difficile que maintenant. En plus, en tant que sportive, on finissait par s'habituer à sentir les mains des autres sur son corps – qu'il s'agisse de masser un muscle souffrant d'une crampe, de jouer une défense serrée, de lutter pour un ballon, de bander une cheville, de corriger une position, ou d'étirer un tendon.

Mais voilà : le sentiment d'injustice, en soi, se révélait être étrangement physique. Plus réel même, d'une certaine manière, que son corps douloureux, odorant, transpirant. L'injustice avait une forme, un poids, une température, une texture, et un très mauvais goût.

Dans le cabinet du docteur Sipperstein, elle se soumit à l'examen comme une bonne petite sportive. Une fois qu'elle eut remis ses vêtements, il lui demanda si elle avait déjà eu des relations sexuelles avant ça.

« Non.

— C'est ce que je pensais. Et pour la contraception ? Est-ce que l'autre personne a utilisé quelque chose ? »

Elle hocha la tête.

« C'est à ce moment-là que j'ai essayé de m'en aller. Quand j'ai vu ce qu'il avait.

— Un préservatif.

— Oui. »

Le docteur Sipperstein nota tout cela et plus encore dans le dossier de Patty. Puis il enleva ses lunettes.

« Tu vas avoir une vie heureuse, Patty, lui dit-il. La sexualité, c'est une très bonne chose et tu vas en profiter toute ta vie. Mais là, ce n'était pas un bon jour, n'est-ce pas ? »

À la maison, un des membres de la fratrie, dans le jardin derrière la maison, était apparemment occupé à jongler avec des tournevis de tailles différentes. Un autre lisait Gibbon en version non abrégée. La sœur qui ne se nourrissait plus que de Yoplait et de radis était dans la salle de bains, elle changeait une fois de plus de couleur de cheveux. Le vrai foyer de Patty, au milieu de toute cette brillante excentricité, était une banquette encastrée aux coussins de kapok tout moisis, dans le coin télévision du sous-sol. La banquette sentait toujours vaguement l'huile qu'Eulalie utilisait pour ses cheveux, des années après le départ de cette dernière. Patty emporta un gros pot de glace à la vanille et aux noix de pécan jusqu'à sa banquette et répondit par la négative quand sa mère l'appela de l'étage pour savoir si elle venait dîner.

L'émission de Mary Tyler Moore démarrait juste quand son père descendit après son martini et son dîner pour lui proposer d'aller faire un tour en voiture tous les deux. À ce moment-là, Mary Tyler Moore était à peu près tout ce que Patty connaissait du Minnesota.

« Je peux regarder l'émission, d'abord ? dit-elle.

— Patty... »

Tout en se sentant cruellement brimée, elle éteignit la télévision. Son père roula jusqu'au lycée et s'arrêta sur le parking, sous un réverbère aveuglant. Ils baissèrent leurs vitres, laissant pénétrer l'odeur des pelouses de printemps, comme celle sur laquelle elle avait été violée quelques heures auparavant.

« Alors, dit-elle.

— Alors, Ethan nie, dit son père. Il dit que c'était juste un peu brutal mais consensuel. »

L'autobiographe décrirait les larmes de la jeune fille, dans cette voiture, comme une pluie qui se met à tomber sans qu'on le remarque mais qui, étrangement, détrempe tout très vite. Elle demanda si son père avait parlé directement à Ethan.

« Non, juste à son père, deux fois, dit-il. Je mentirais si je disais que la conversation s'est bien passée.

— Donc, apparemment, Mr. Post ne me croit pas.

— Patty, Ethan est son fils. Il ne te connaît pas aussi bien que nous.

— Tu me crois, toi ?

— Oui, je te crois.

— Et maman ?

— Bien sûr qu'elle te croit.

— Alors, qu'est-ce que je fais ? »

Son père se tourna vers elle comme un avocat. Comme un adulte s'adressant à un autre adulte.

« Tu laisses tomber, dit-il. Tu oublies tout ça. Tu avances.

— Quoi ?

— Tu chasses tout ça de ta tête. Tu avances. Tu apprends à faire plus attention.

— Comme si ça ne s'était jamais passé ?

— Patty, les gens qui étaient à la fête sont tous ses amis à lui. Ils vont dire qu'ils t'ont vue te soûler et te montrer entreprenante avec lui. Ils diront que tu étais derrière un abri qui se trouvait à moins de vingt mètres de la piscine et qu'ils n'ont rien entendu de bizarre.

— Y avait beaucoup de bruit. Y avait de la musique et des cris.

— Ils diront aussi qu'ils vous ont vus partir tous les deux un peu plus tard et monter dans sa voiture. Tout ce que les gens verront, c'est un garçon d'Exeter qui va aller à Princeton, et qui a été assez responsable pour utiliser un préservatif et assez bien élevé pour

quitter la fête et te reconduire chez toi. »

La petite pluie surnoise trempait l'encolure du tee-shirt de Patty.

« Tu n'es pas vraiment de mon côté, hein ? dit-elle.

— Bien sûr que je suis de ton côté.

— Tu n'arrêtes pas de dire “Bien sûr”, “Bien sûr”.

— Écoute-moi. Le procureur voudra savoir pourquoi tu n'as pas hurlé.

— J'étais gênée ! Ces gens-là n'étaient pas mes amis !

— Mais tu saisis bien que ça va être difficile pour un juge ou un jury de comprendre ça, non ? Il suffisait que tu hurles, et tu ne risquais plus rien. »

Patty ne se souvenait absolument plus de la raison pour laquelle elle n'avait pas hurlé. Elle devait admettre que, après coup, elle donnait l'impression d'être tout à fait consentante.

« Mais je me suis débattue.

— Oui, mais tu es une jeune athlète de haut niveau. En défense, on se fait griffer et cogner sans arrêt, non ? Sur les bras ? Sur les cuisses ?

— Tu as dit à Mr. Post que je suis vierge ? Enfin que je l'étais ?

— J'ai trouvé que cela ne le regardait absolument pas.

— Tu devrais peut-être le rappeler pour le lui dire.

— Écoute-moi bien, dit son père. Mon petit chou. Je sais que c'est horriblement injuste. Je me sens très mal pour toi. Mais il arrive que la meilleure chose à faire soit de retenir la leçon et de s'assurer de ne plus jamais se retrouver dans la même situation. De te dire, “J'ai commis une erreur, je n'ai pas eu de chance”, avant de laisser... De laisser, euh, tomber. »

Il tourna à moitié la clé de contact, ce qui éclaira le tableau de bord. Il garda la main serrée sur la clé.

« Mais il a commis un crime, dit Patty.

— Oui, mais mieux vaut, euh... La vie n'est pas toujours juste, Pattycakes. Mr. Post a dit qu'il pensait qu'Ethan pourrait accepter de s'excuser pour ne pas s'être montré très gentleman. Mais... bon. Est-ce que ça t'irait, ça ?

— Non.

— C'est ce que je pensais.

— La coach dit que je devrais aller à la police.

— La coach devrait s'en tenir à ses dribbles.

— Softball, dit Patty. C'est la saison du softball, en ce moment.

— Sauf si tu veux passer toute ta dernière année de lycée à te faire humilier en public.

— Le basket, c'est l'hiver. Le softball, c'est au printemps, quand il fait meilleur, OK ?

— Je te le redemande : c'est comme ça que tu veux passer ta

dernière année de lycée ?

— La coach de basket, c'est Carver, dit Patty. Celle du softball, c'est Nagel. Tu me suis ? »

Son père démarra.

Durant sa dernière année, au lieu de se faire humilier en public, Patty devint une vraie joueuse, et pas seulement un jeune talent. Elle vivait quasiment au club. Elle eut une suspension de trois matchs de basket pour avoir enfoncé l'épaule dans le dos d'une avant de New Rochelle qui avait filé un coup de coude à la coéquipière de Patty, Stephanie, et elle pulvérisa malgré cela tous les records du lycée qu'elle avait déjà battus l'année précédente, et manqua de peu de battre tous les records au score. Ce qui augmenta son périmètre prononcé de tir fut un goût de plus en plus fort pour le panier. Il n'était plus du tout question de douleur physique.

Au printemps, lorsque l'élus local de l'État jeta l'éponge après un long service et que la direction du parti choisit la mère de Patty pour se porter candidate à son remplacement, les Post proposèrent d'organiser ensemble une collecte de fonds pour Joyce dans la verdure luxuriante de leur jardin. Joyce demanda la permission de Patty avant d'accepter l'offre, en disant qu'elle ne ferait jamais quoi que ce soit qui puisse mettre Patty mal à l'aise, mais il y avait longtemps que Patty ne se souciait plus de ce que Joyce faisait, et elle le lui dit. Lorsque la famille de la candidate posa pour la photo de famille obligatoire, on ne chercha pas à empêcher Patty de s'absenter. Son expression amère n'aurait pas aidé la cause de Joyce.

Chapitre 2 : Les meilleures amies du monde

Se fondant sur son incapacité à se souvenir de son niveau de conscience durant ses trois premières années d'université, l'autobiographe se soupçonne de tout simplement ne pas avoir eu de niveau de conscience. Elle avait la sensation d'être éveillée, mais en fait elle avait dû traverser ces années en somnambule. Il est sinon difficile de comprendre comment, pour ne prendre qu'un seul exemple, elle est devenue, et ce de manière très intense, la meilleure amie d'une fille dérangée qui, en réalité, avait entrepris de la harceler.

Une partie de la faute – même si l'autobiographe déteste l'admettre – peut sans doute incomber au monde des sportifs universitaires de haut niveau du Big Ten et à l'univers artificiel créé pour les étudiants qui en font partie, pour les garçons, surtout, mais également, même à la fin des années soixante-dix, pour les filles. Patty s'en alla à l'université du Minnesota en juillet, dans un camp d'été spécial sports, suivi d'une orientation spécifique et précoce vers une première année de fac réservée aux athlètes, elle vécut ensuite dans une résidence universitaire destinée aux sportives, ne se fit que des amies sportives, ne mangeait qu'à des tables de sportives, dansait en groupe, lors des fêtes, avec ses coéquipières, et prenait grand soin de ne jamais se choisir un cours dans lequel il n'y avait pas un bon nombre d'athlètes, à la fois pour suivre le cours et (s'il y avait le temps) étudier. Les athlètes n'étaient absolument pas obligées de vivre ainsi, mais la plupart, à l'université du Minnesota, le faisaient et Patty se lança encore plus à fond que les autres dans le Pays des Sportives, parce qu'elle le pouvait ! Parce qu'elle avait fini par échapper à Westchester ! « Tu devrais aller là où tu veux », avait dit Joyce à Patty, ce qui signifiait : il est grotesque et consternant de s'inscrire dans un établissement d'État aussi médiocre que l'université du Minnesota quand tu as de superbes propositions de Vanderbilt et de Northwestern (qui seraient également des choix plus flatteurs pour moi). « Cette décision te revient entièrement, et nous te soutiendrons, quoi que tu choisisses », avait dit Joyce, ce qui signifiait : ne viens pas nous faire de reproches à papa ou à moi si tu fous ta vie en l'air avec tes décisions stupides. L'aversion évidente de Joyce pour l'université du Minnesota, ainsi que la distance entre le Minnesota et New York, fut un facteur décisif dans la décision de Patty d'aller là-bas. En

regardant aujourd'hui en arrière, l'autobiographe voit la jeune personne quelle était hier comme une de ces malheureuses adolescentes si en colère contre ses parents quelle avait eu besoin de rejoindre une secte où elle pourrait être plus gentille et plus amicale, plus généreuse et soumise que chez elle. Il se trouve que sa secte, ce fut le basket-ball.

La première des non-sportives à l'entraîner hors de la secte à force de persuasion, à devenir importante pour elle, fut Eliza, la fille dérangée, que Patty, bien sûr, n'avait pas sentie aussi dérangée. Eliza était à moitié jolie. Son visage démarrait magnifiquement en haut et se dégradait implacablement à mesure que vous baissiez les yeux. Elle avait une incroyable chevelure brune, épaisse et bouclée, et des yeux étonnamment grands, puis un tout petit nez assez mignon, mais ensuite, autour de la bouche, le visage s'écrasait un peu et se miniaturisait, rappelant désagréablement un prématuré et, pour finir, elle avait très peu de menton. Elle portait en permanence de larges pantalons de velours qui lui glissaient le long des hanches, des chemises étriquées à manches courtes quelle achetait dans des friperies au rayon des garçons, dont elle ne boutonnait que les boutons du milieu, des Keds rouges aux pieds, ainsi qu'une grosse veste en peau retournée vert avocat. Elle sentait le vieux cendrier mais s'efforçait de ne pas fumer près de Patty sauf si elles étaient dehors. Par une ironie alors invisible à Patty mais maintenant tout à fait remarquable pour l'autobiographe, Eliza avait beaucoup de points communs avec les petites sœurs artistes de Patty. Elle possédait une guitare électrique noire et un mignon petit ampli, mais les rares fois où Patty la persuada de jouer en sa présence, Eliza se mit en rage contre elle, ce qui ne se produisait quasiment jamais par ailleurs (en tout cas pas au début). Elle disait que Patty lui donnait le sentiment de subir une pression, ce qui l'inhibait et expliquait pourquoi elle ne cessait de merder après les premières mesures de sa chanson. Elle ordonna à Patty de ne pas écouter de manière aussi évidente, mais même lorsque Patty se détournait et faisait semblant de lire un magazine, cela ne suffisait pas. Eliza jurait qu'à la minute où Patty aurait quitté la pièce elle pourrait à nouveau jouer sa chanson à la perfection.

« Mais là, maintenant ? Pas question.

— Je suis désolée, dit Patty. Je suis désolée de te faire cet effet.

— Je joue cette chanson génialement quand tu n'écoutes pas.

— Je sais, je sais. Je suis sûre que tu y arrives.

— C'est vrai, c'est tout. Ça n'a pas d'importance si tu ne me crois pas.

— Mais je te crois !

— Ce que je dis, reprit Eliza, c'est que ça n'a pas d'importance

que tu me croies ou non, parce que ma capacité à jouer génialement cette chanson quand tu n'écoutes pas est tout simplement un fait objectif.

— Essaie peut-être une autre chanson, alors », plaïda Patty.

Mais Eliza était déjà en train de tirer violemment sur les prises.

« T'arrêtes, OK ? Je n'ai pas besoin que tu me rassures.

— Désolée, désolée », dit Patty.

Elle avait rencontré Eliza dans le seul cours où une athlète et une poétesse pouvaient se rencontrer : Introduction aux sciences de la Terre. Patty suivait ce cours particulièrement fréquenté avec dix autres sportives inscrites en première année, un troupeau de filles presque toutes plus grandes qu'elle, qui portaient toutes des survêtements marron à l'effigie des Golden Gophers ou bien des sweat-shirts gris uni, et avaient toujours les cheveux plus ou moins humides. Il y avait des filles intelligentes dans le lot, dont l'amie de toujours de l'autobiographe, Cathy Schmidt, qui devint par la suite avocate commise d'office et apparut une fois à la télévision nationale, deux soirs de suite à *Jeopardy !*, mais l'amphithéâtre surchauffé, ces survêtements, ces cheveux mouillés et la proximité d'autres corps fatigués de sportives ne manquaient jamais de donner à Patty un sentiment de lassitude communicative. Un coup de déprime immédiat.

Eliza aimait s'asseoir dans la rangée derrière les sportives, juste dans le dos de Patty, mais elle s'affalait tellement sur son siège que seules ses volumineuses boucles sombres étaient visibles. C'est de cette position qu'elle prononça ses premiers mots à l'oreille de Patty, au début d'un cours. Elle dit, « Tu es la meilleure ».

Patty se tourna pour voir qui lui parlait et ne vit qu'une masse de cheveux.

« Pardon ?

— Je t'ai vue hier soir, dit la chevelure. Tu es très forte et très belle.

— Ouahou ! Merci beaucoup.

— Il faut qu'ils te donnent plus de temps de jeu.

— C'est drôle, ça, c'est exactement ce que je pense aussi.

— Il faut que tu exiges qu'ils te donnent plus de temps de jeu. D'accord ?

— Oui, mais on a beaucoup de bonnes joueuses dans l'équipe. Ce n'est pas moi qui décide.

— Oui, mais tu es la meilleure, dit la chevelure.

— Eh ben ! Merci pour le compliment », répondit joyusement Patty, pour mettre fin à la conversation.

À l'époque, elle croyait que c'était parce qu'elle était si altruiste, et dotée d'un esprit d'équipe si fort, que les compliments personnels directs la mettaient aussi mal à l'aise. L'autobiographe pense

aujourd'hui que les compliments étaient comme un breuvage qu'inconsciemment elle était assez intelligente pour en refuser ne serait-ce qu'une goutte, parce que sa soif de compliments était inextinguible.

Après le cours, elle se fondit parmi ses amies sportives et prit soin de ne pas se retourner vers la personne à la chevelure. Elle se dit que c'était juste une coïncidence étrange si une de ses vraies fans était assise pile derrière elle au cours de sciences de la Terre. Il y avait cinquante mille étudiants à l'université, mais ils étaient sans doute moins de cinq cents (sans compter les anciennes joueuses, ni les amis ou les familles des joueuses du moment) à penser que les rencontres sportives féminines étaient un choix de divertissement possible. Si vous étiez Eliza et que vous vouliez vous asseoir juste derrière le banc des Gophers (pour que Patty, en sortant du terrain, ne puisse vous manquer, vous et vos cheveux, penchés sur un cahier), il vous suffisait d'arriver quinze minutes avant le début du match. Ensuite, après le coup de sifflet final et la série rituelle de tapes dans les mains, il n'y avait rien de plus facile au monde que d'intercepter Patty près de la porte des vestiaires et de lui tendre un bout de feuille du cahier en lui disant, « Tu as demandé plus de temps de jeu, comme je t'ai dit de le faire ? ».

Patty ne connaissait toujours pas le nom de cette personne qui, de toute évidence connaissait le sien, parce que le mot PATTY était écrit près de cent fois sur la feuille du cahier, tracé en lettres dentelées de dessin animé avec des contours concentriques au crayon qui produisaient un effet sonore, comme si toute une foule en folie hurlait son nom dans le gymnase, ce qui n'aurait pas pu être plus éloigné de la réalité : le gymnase était généralement vide à quatre-vingt-dix pour cent, Patty était en première année et jouait donc en moyenne moins de dix minutes par match, et du coup, son nom n'était pas exactement connu de tous. Les petits cris de crayon remplissaient toute la feuille, sauf à l'endroit où se trouvait l'esquisse d'une joueuse en train de dribbler. Patty voyait bien que la joueuse était censée être elle, parce qu'elle portait son numéro et aussi parce que qui d'autre aurait pu être dessiné sur une page couverte du mot PATTY ? Comme tout ce que faisait Eliza (ce que Patty allait apprendre assez vite), le dessin était en partie très élaboré et en partie maladroit et mauvais. La façon dont le corps de la joueuse frôlait le sol en une violente oblique comme si elle virait brusquement était excellente, mais le visage et la tête faisaient penser à n'importe quelle femme dans un dépliant de premier secours.

En regardant la feuille de papier, Patty eut un avant-goût de la sensation de chute qu'elle allait éprouver quelques mois plus tard après avoir mangé des brownies au shit avec Eliza. Quelque chose

d'effrayant qui n'allait vraiment pas, mais contre lequel il était difficile de lutter.

« Merci pour ce dessin, dit-elle.

— Pourquoi ils ne te font pas jouer plus ? demanda Eliza. Tu es restée sur le banc pratiquement toute la deuxième période.

— Une fois qu'on menait largement...

— Tu es douée et ils te font cirer le banc ? Je ne comprends pas ça. »

Les boucles d'Eliza s'agitaient comme un saule pleureur par grand vent ; elle était assez remontée.

« Dawn, Cathy et Shawna ont eu du temps, dit Patty. Elles ont très bien joué, on a gardé l'avantage.

— Oui mais tu es tellement meilleure qu'elles.

— Il faut que j'aille à la douche. Encore merci pour le dessin.

— Peut-être pas cette année, mais l'an prochain, au plus tard, tout le monde va vouloir avoir un peu de toi, dit Eliza. Tu vas attirer l'attention. Il faut que tu apprennes dès maintenant à te protéger. »

Tout cela était si ridicule que Patty ne put que s'arrêter pour rectifier.

« Recevoir trop d'attention, ce n'est vraiment pas un problème que rencontrent les femmes au basket.

— Et les hommes ? Tu sais comment te protéger des hommes ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce que je veux dire, c'est, est-ce que tu y vois clair, quand il s'agit des hommes ?

— En ce moment, je n'ai pas le temps pour grand-chose d'autre que le sport.

— Tu n'as pas l'air de te rendre compte que tu es vraiment exceptionnelle. Ni que c'est très dangereux.

— Ce dont je me rends compte, c'est que je suis bonne en sport.

— Ça tient un peu du miracle si on n'a pas encore abusé de toi.

— Je ne bois pas, ça aide bien.

— Pourquoi tu ne bois pas ? demanda immédiatement Eliza.

— Parce que je ne peux pas, quand je m'entraîne. Pas même une gorgée.

— Et tu t'entraînes tous les jours de l'année ?

— En fait, j'ai eu une mauvaise expérience avec la boisson au lycée, alors...

— Qu'est-ce qui s'est passé... Tu t'es fait violer ? »

Le visage de Patty s'embrasa et arbora cinq expressions différentes en même temps.

« Oh là..., dit-elle.

— C'est ça ? C'est ça qui s'est passé ?

— Je vais me doucher.

— Tu vois, c'est exactement de ça que je parle ! cria Eliza, très énervée. Tu ne me connais pas du tout, on n'a pas parlé plus de deux minutes, et tu viens de me sortir que tu avais subi un viol. Tu n'es absolument pas protégée ! »

Patty était trop troublée et trop honteuse, à ce moment-là, pour repérer les failles dans cette logique.

« Je peux me protéger toute seule, dit-elle. Je me débrouille très bien.

— Bien sûr. D'accord, dit Eliza en haussant les épaules. C'est ta sécurité, pas la mienne. »

Le gymnase résonna des claquements des gros interrupteurs, à mesure que les rangs de spots s'éteignaient.

« Tu pratiques un sport ? » demanda Patty, pour se racheter de ne pas avoir été très agréable.

Eliza baissa les yeux sur son corps. Elle était large et plate au niveau du bassin et avait un peu les genoux cagneux, avec ses minuscules pieds chaussés de Keds.

« J'en ai l'air ?

— Je ne sais pas. Du badminton ?

— Je déteste le sport, dit Eliza en riant. Je déteste tous les sports. »

Patty rit aussi, soulagée d'avoir réussi à changer de sujet, même si elle se sentait maintenant assez perplexe.

« Je ne lançais même pas la balle "comme une fille", je ne courais même pas "comme une fille", dit Eliza. Je refusais de courir ou de lancer, point barre. Si une balle m'atterrissait dans les mains, j'attendais simplement que quelqu'un vienne me la reprendre. Quand je devais courir, genre, jusqu'à la première base, je restais plantée là une seconde et puis je me mettais parfois à marcher.

— Mon Dieu, dit Patty.

— Oui, et j'ai presque failli ne pas avoir mon diplôme à cause de ça. La seule raison pour laquelle je l'ai eu, c'est parce que mes parents connaissaient la psychologue du lycée. On a fini par me donner le module parce que je faisais du vélo tous les jours. »

Patty hocha la tête, ne sachant trop que penser.

« Mais tu aimes le basket, en fait, pas vrai ?

— Oui, c'est vrai, dit Eliza. C'est assez fascinant, le basket.

— Alors, c'est clair que tu ne détestes pas vraiment le sport. Ce que tu détestes, c'est l'exercice physique, on dirait.

— Tu as raison. C'est ça.

— Enfin, bon...

— Oui, enfin, bon, on va être amies ? »

Patty se mit à rire.

« Si je dis oui, je ne fais que prouver que tu as raison, je ne me

méfie pas assez des gens que je connais à peine.

— On dirait que c'est non, là.

— Pourquoi on n'attendrait pas de voir ?

— Bien. Voilà qui est prudent... j'aime ça.

— Tu vois, hein, tu vois ! dit Patty en se remettant à rire. Je suis plus prudente que ce que tu pensais ! »

L'autobiographe ne doute pas que si Patty avait eu une conscience d'elle-même plus claire et si elle avait porté une attention à peine raisonnable au monde qui l'entourait, elle n'aurait pas vraiment été une aussi bonne basketteuse universitaire. Le succès sportif relève du domaine des têtes presque vides. Atteindre le stade où elle aurait vu Eliza pour ce qu'elle était réellement (à savoir dérangée) aurait nui à son jeu. On n'atteint pas 88 % de réussite au lancer franc en accordant une profonde réflexion à la moindre petite chose.

Il s'avéra qu'Eliza n'aimait aucune des autres amies de Patty et ne voulait même pas traîner avec elles. Elle les appelait « tes lesbiennes » ou « les lesbiennes », bien que la moitié fût hétéro. Patty en vint très rapidement à avoir le sentiment de vivre dans deux mondes qui s'excluaient mutuellement. Il y avait le Pays des Sportives, où elle passait la grande majorité de son temps et où elle préférerait rater l'examen de mi-trimestre en psycho plutôt que ne pas aller au magasin chercher les produits et médicaments dont avait besoin une coéquipière qui s'était foulé la cheville ou qui était clouée au lit avec la grippe, et il y avait le sombre petit Pays d'Eliza, où elle n'avait pas besoin de se donner le mal d'être aussi gentille. Le seul point de contact entre ces deux mondes était le Williams Arena, où Patty, lorsqu'elle se faufilait au travers d'une défense peu solide pour effectuer un tir en course facile ou bien une passe aveugle, ressentait une petite bouffée supplémentaire de fierté et de plaisir si Eliza était là pour la regarder. Même ce point de contact fut éphémère, parce que plus Eliza passait de temps avec Patty, moins elle semblait se souvenir qu'elle était intéressée par le basket-ball.

Patty avait toujours connu des amitiés multiples, jamais rien de profond. Elle se réjouissait de tout son cœur quand elle voyait Eliza l'attendre à la sortie du gymnase après l'entraînement, elle savait qu'une soirée instructive s'annonçait. Eliza l'emmenait au cinéma voir des films avec des sous-titres et lui faisait écouter avec grande attention les disques de Patti Smith (« J'adore l'idée que tu aies le même prénom que mon artiste préférée », disait-elle, ignorant l'orthographe différente et le fait que le vrai prénom de Patty, pour l'état civil, était Patrizia, que Joyce lui avait donné par souci d'originalité et que Patty était gênée de dire à haute voix) et elle lui prêtait ses recueils de poèmes de Denise Levertov et de Frank O'Hara. Après que l'équipe de basket eut terminé avec un score de huit

victoires contre onze défaites et une élimination au premier tour du tournoi (malgré les 14 points et les nombreuses passes décisives de Patty), Eliza lui apprit également à aimer, mais alors à aimer vraiment le chablis Paul Masson.

Comment Eliza occupait le reste de son temps libre demeurait quelque peu vague. Il semblait y avoir plusieurs « hommes » (c'est-à-dire, des garçons) dans sa vie, et elle parlait parfois de concerts où elle était allée, mais lorsque Patty exprimait de la curiosité pour ces concerts, Eliza répondait que Patty devait d'abord écouter toutes les cassettes qu'elle lui enregistrerait ; et Patty avait un peu de mal avec ces cassettes. Elle aimait bien Patti Smith, qui semblait comprendre ce qu'elle avait pu ressentir dans la salle de bains le lendemain matin après le viol, mais le Velvet Underground, par exemple, lui donnait un sentiment de solitude. Elle avoua un jour à Eliza que son groupe préféré était les Eagles, et Eliza lui dit, « Y a pas de mal à ça, les Eagles sont super », mais il était certain qu'on ne voyait aucun album des Eagles dans la chambre d'Eliza à la résidence universitaire.

Les parents d'Eliza étaient de célèbres psychothérapeutes des Twin Cities et vivaient en banlieue, à Wayzata, là où tout le monde était riche, et elle avait un frère aîné, en première année à Bard College, qu'elle décrivait comme spécial. Quand Patty demandait, « Spécial dans quel sens ? », Eliza répondait, « Dans tous les sens ». Eliza elle-même avait réussi à terminer son éducation secondaire en fréquentant trois établissements locaux différents et elle s'était inscrite à l'université parce que ses parents refusaient de l'entretenir si elle ne faisait pas d'études. C'était une étudiante moyenne mais pas au même titre que Patty, qui avait des B dans toutes les matières, tandis qu'Eliza obtenait des A + en littérature anglaise et des D partout ailleurs. Ses seuls intérêts connus en dehors du basket-ball étaient la poésie et le plaisir.

Eliza avait décidé que Patty devait fumer de l'herbe, mais Patty était extrêmement protectrice vis-à-vis de ses poumons, et c'est ainsi que l'affaire des brownies éclata. Elles s'étaient rendues dans la Coccinelle d'Eliza à la maison de Wayzata, pleine de sculptures africaines et vide de parents, partis à un colloque pour le week-end. L'idée de départ avait été de se faire un dîner de gala à la Julia Child, mais elles avaient bu trop de vin pour réussir dans leur entreprise et avaient fini par dîner de crackers et de fromage, avant de faire les brownies et d'ingérer des doses probablement massives de drogue. Une partie de Patty pensa, tout au long des seize heures où elle se retrouva totalement à côté de ses pompes, « Je ne ferai plus jamais une chose pareille ». Elle avait l'impression d'avoir tellement transgressé les règles de l'entraînement qu'elle ne pourrait plus jamais le reprendre comme avant, un sentiment très triste, de fait. Elle était

également inquiète au sujet d'Eliza – elle se rendait soudain compte qu'elle ressentait une sorte d'entichement étrange pour elle et qu'il était donc de la plus haute importance de rester assise bien immobile, de se contenir et de ne surtout pas découvrir qu'elle était bisexuelle. Eliza ne cessait de lui demander comment elle allait et elle ne cessait de répondre, « Ça va, ça va, merci », ce qui lui paraissait chaque fois absolument hilarant. En écoutant alors le Velvet Underground, Patty comprit mieux le groupe, c'était un groupe vraiment super, et leur musique, de manière assez réconfortante, ressemblait à ce qu'elle éprouvait là, à Wayzata, entourée de masques africains. Ce fut un soulagement de constater, alors qu'elle atterrissait progressivement, que même lorsqu'elle était complètement défoncée elle avait réussi à se contenir et qu'Eliza ne l'avait pas touchée : rien de lesbien ne se produirait jamais.

Patty était curieuse d'en savoir plus sur les parents d'Eliza et voulait rester dans la maison pour les rencontrer, mais Eliza était formelle sur le fait que c'était une très mauvaise idée.

« Ils sont complètement fusionnels, dit-elle. Ils font tout ensemble. Ils ont des bureaux semblables au même étage, ils écrivent à deux tous leurs articles et tous leurs livres, ils font des présentations conjointes aux colloques et ils ne peuvent absolument jamais parler boulot à la maison à cause du secret professionnel. Ils ont même un tandem.

— Et alors ?

— Et alors ils sont bizarres et tu ne vas pas les aimer, et puis après tu ne m'aimeras plus.

— Mes parents ne sont pas si géniaux que ça non plus, dit Patty.

— Crois-moi, c'est pas la même chose. Je sais de quoi je parle. »

Sur la route du retour, dans la Coccinelle, sous le soleil printanier sans chaleur du Minnesota, elles connurent plus ou moins leur première dispute.

« Il faut que tu restes ici cet été, dit Eliza. Tu ne peux pas partir.

— Ce n'est pas très réaliste, dit Patty. Je suis censée travailler dans le cabinet de mon père et je serai à Gettysburg en juillet.

— Pourquoi tu ne restes pas ici ? Tu peux aller à ton camp directement d'ici ? On peut trouver des boulots et tu peux aller t'entraîner tous les jours.

— Il faut que je rentre chez moi.

— Mais pourquoi ? Tu détestes être là-bas.

— Si je reste ici, je boirai du vin tous les soirs.

— Non, pas du tout. On aura des règles très strictes. On aura toutes les règles que tu veux.

— Mais je reviens à l'automne.

— Et on pourra vivre ensemble, alors ?

— Non, j'ai déjà promis à Cathy que je serai dans son aile.

— Tu n'as qu'à lui dire que tu as changé d'idée.
— Je ne peux pas faire ça.
— Mais c'est dingue ! Je ne te vois quasiment jamais !
— Je te vois pratiquement plus que n'importe qui d'autre. Et j'aime beaucoup te voir.

— Dans ce cas, pourquoi tu ne restes pas cet été ? Tu n'as pas confiance en moi ?

— Et pourquoi je n'aurais pas confiance en toi ?

— Je ne sais pas. C'est juste que je ne comprends pas pourquoi tu préfères travailler chez ton père. Il ne s'est pas occupé de toi, il ne t'a pas protégée, moi, je le ferai. Ce qui est le mieux pour toi ne l'intéresse pas tellement, moi si. »

Il était vrai que Patty déprimait un peu à l'idée de rentrer chez elle, mais il lui semblait nécessaire de se punir pour avoir mangé les brownies. Son père avait par ailleurs fait un effort avec elle, il lui avait envoyé de vraies lettres écrites à la main (« Tu nous manques sur le court de tennis ») et lui avait proposé la vieille voiture de sa grand-mère, que ladite grand-mère ne devait plus conduire, estimait-il. Après une année passée loin de chez elle, elle éprouvait des remords de s'être montrée si froide avec lui. Peut-être avait-elle commis une erreur ? C'est ainsi qu'elle rentra à la maison pour l'été, qu'elle constata que rien n'avait changé et qu'elle n'avait pas fait d'erreur. Elle regarda la télévision jusqu'à minuit, se leva tous les matins à sept heures pour aller courir huit kilomètres, et passa ses journées à stabiloter des noms sur des documents juridiques et à guetter le courrier du jour qui, le plus souvent, contenait une longue lettre d'Eliza tapée à la machine, disant combien elle lui manquait, lui racontant des anecdotes sur le patron « lubrique » du cinéma d'art et d'essai où elle travaillait au guichet, l'exhortant à répondre immédiatement, ce que Patty s'efforçait de faire, sur du vieux papier à en-tête, avec la Selectric qui se trouvait dans le cabinet sentant la naphthaline de son père.

Dans une lettre, Eliza écrivit, *Je crois que nous devons instaurer des règles l'une pour l'autre, dans un but de protection et de développement personnel*. Patty était sceptique là-dessus, mais répondit avec trois règles pour son amie. *Pas de cigarette avant le dîner. Faire de l'exercice tous les jours et développer tes capacités athlétiques. Et Assister à tous les cours et faire tous les devoirs pour TOUTES les matières (pas seulement la littérature)*. Elle aurait indubitablement dû être troublée par les règles qu'Eliza imaginait pour elle, des règles fort différentes – *Ne boire que le samedi et uniquement en présence d'Eliza ; ne pas aller à des fêtes mixtes, sauf accompagnée par Eliza* –, et *TOUT dire à Eliza* –, mais son jugement était un peu altéré et elle se sentit au contraire toute contente d'avoir une meilleure amie aussi fervente. Entre autres choses, avoir cette

amie donnait à Patty une armure et des munitions contre sa sœur cadette.

« Alors, comment va la vie dans le Minn-e-sooooo-tah ? »

Typique entrée en matière à chaque rencontre avec la sœur.

« Tu as mangé beaucoup de maïs ? Tu as vu Babe, le bœuf bleu ? Tu as été à Brainerd ? »

On pourrait penser que Patty, étant une compétitrice aguerrie et ayant trois ans et demi de plus que la sœur (même si elle ne la devançait que de deux ans dans les études), aurait pu développer des moyens de faire face à l'attitude méprisante de cette sœur. Mais le cœur de Patty souffrait d'une sorte de vulnérabilité congénitale – elle ne laissait pas d'être choquée par l'absence de sentiment familial chez sa sœur. En plus, la sœur était vraiment une Créative et donc douée pour trouver des moyens inattendus de clouer le bec à Patty.

« Pourquoi tu me parles toujours avec cette voix bizarre ? »

C'était, pour l'heure, la meilleure défense de Patty.

« Je te demandais juste comment ça se passait dans ce bon vieux Minn-e-sooooo-tah.

— Tu caquettes, voilà ce que tu fais. Un caquètement. »

La réplique fut accueillie par un silence doublé d'un regard brillant. Puis : « C'est le pays des dix mille lacs !

— Laisse-moi, s'il te plaît.

— Tu as un petit copain, là-bas ?

— Non.

— Une petite amie ?

— Non, mais je me suis fait une amie super.

— Tu parles de celle qui t'écrit toutes ces lettres ? C'est une sportive ?

— Non. Elle est poète.

— Ouaouh ! dit la sœur qui parut un brin intéressée. Elle s'appelle comment ?

— Eliza.

— Eliza Doolittle. C'est sûr qu'elle écrit un paquet de lettres. Tu es vraiment sûre que ce n'est pas ta petite amie ?

— Elle est écrivain, OK ? Un écrivain vraiment très intéressant.

— On entend des choses, dans les vestiaires. Des saletés qui n'osent pas dire leur nom.

— Tu es vraiment dégoûtante, dit Patty. Elle a au moins trois petits amis différents, elle est très cool.

— Brainerd, Minn-e-sooooo-tah, fut la réponse de la sœur. Il faut que tu m'envoies une carte postale avec Babe le bœuf bleu de Brainerd. »

Et de s'éloigner en chantant « I'm Getting Married in the Morning », avec de fort beaux trémolos.

À l'automne suivant, de retour à la fac, Patty fit la connaissance du garçon qui s'appelait Carter et qui devint, faute d'un meilleur terme, son premier petit ami. Il semble maintenant à l'autobiographe qu'il n'y ait rien d'accidentel dans le fait qu'elle l'ait rencontré immédiatement après avoir obéi à la troisième règle d'Eliza en lui disant qu'un gars qu'elle connaissait du gymnase, un étudiant de deuxième année qui appartenait à l'équipe de lutte, l'avait invitée à dîner. Eliza avait tenu à rencontrer le lutteur avant toute chose, mais il y avait des limites, même au caractère accommodant de Patty.

« Il a vraiment l'air d'un gentil garçon, dit-elle.

— Je suis désolée, mais côté mecs, tu es toujours en conditionnelle, dit Eliza. Tu pensais que celui qui t'a violée était un gentil garçon.

— Je ne suis pas sûre d'avoir vraiment formulé cette pensée-là. J'étais juste contente parce qu'il s'intéressait à moi.

— Oui, et en voilà un autre qui s'intéresse à toi.

— Oui, mais cette fois je suis sobre. »

Elles arrivèrent à un compromis et se mirent d'accord sur le fait que Patty se rendrait à la chambre d'Eliza qui se trouvait hors du campus (une récompense de ses parents parce qu'elle s'était trouvé un job d'été) directement après le dîner et que si elle n'était pas là à vingt-deux heures, Eliza viendrait la chercher. Lorsqu'elle arriva à la maison en question à vingt-et-une heure trente, après un dîner pas vraiment transcendant, elle trouva Eliza dans sa chambre au dernier étage avec le garçon nommé Carter. Ils se tenaient chacun à un bout du sofa, leurs pieds en chaussettes se touchant plante contre plante sur le coussin central, et se livraient à un mouvement de pédalo qui aurait pu, ou pas, être un jeu entre frère et sœur. Le nouvel album de DEVO passait sur la stéréo d'Eliza.

Patty hésita sur le seuil.

« Je devrais peut-être vous laisser tous les deux ?

— Oh mon Dieu, mais non, non, non, on te veut avec nous, cria Eliza. Carter et moi, c'est de l'histoire ancienne, pas vrai ?

— Très ancienne », dit Carter avec dignité et, comme Patty le pensa par la suite, avec une légère irritation.

Il balança ses pieds sur le sol.

« Un volcan éteint », dit Eliza en bondissant pour faire les présentations. Patty n'avait encore jamais vu son amie avec un garçon et elle fut frappée de constater combien sa personnalité était changée – le visage rougissant, elle trébuchait sur les mots et émettait régulièrement des gloussements plutôt artificiels. Apparemment, elle avait oublié que Patty était venue là pour un débriefing sur son dîner. On ne parlait plus que de Carter, un ami de lycée qui faisait une petite pause dans ses études, travaillait dans une librairie et allait voir des

spectacles. Carter avait des cheveux extrêmement raides d'une teinte sombre intéressante (du henné, en fait), de beaux yeux aux longs cils (du mascara, en fait) et aucune tare physique apparente à part ses dents, un peu en désordre et étrangement petites et pointues (les soins de base à apporter aux enfants, comme l'orthodontie, avaient disparu dans la trappe du divorce difficile de ses parents, en fait). Patty aimait d'emblée qu'il ne semble pas gêné par ses dents. Elle avait l'intention de faire bonne impression sur lui, voulait se montrer digne d'être l'amie d'Eliza, quand cette dernière lui planta un énorme verre à pied plein de vin sous le nez.

« Non, merci, dit Patty.

— Mais c'est samedi soir », dit Eliza.

Patty voulut faire remarquer que les règles ne l'obligeaient pas à boire le samedi, mais en présence de Carter elle eut un aperçu objectif de l'étrangeté des règles d'Eliza, et de combien il était bizarre, au passage, de devoir aller raconter à Eliza son dîner avec le lutteur. Elle changea donc d'avis et but le vin, puis vida un autre énorme verre et se sentit alors réchauffée et très à l'aise. L'autobiographe ne perd pas de vue qu'il est très ennuyeux de lire que quelqu'un est en train de boire, mais c'est parfois pertinent pour l'histoire. Lorsque Carter se leva pour partir, vers minuit, il proposa à Patty de la reconduire à sa résidence, et à la porte de l'immeuble il lui demanda s'il pouvait l'embrasser pour lui souhaiter une bonne nuit (« C'est bon, pensa-t-elle alors très précisément, c'est un ami d'Eliza »), et après qu'ils se furent roulés des pelles pendant un bon moment, plantés dans l'air froid d'octobre, il demanda s'il pouvait la voir le lendemain, et elle pensa, « Ouah ! Ce gars ne perd vraiment pas de temps ».

Pour rendre à César ce qui appartient à César : cet hiver-là fut la meilleure saison sportive de la vie de Patty. Elle n'avait pas de problèmes de santé et la coach Treadwell, après lui avoir débité un sermon sévère sur la nécessité de penser moins à l'équipe et de se comporter davantage en leader, lui fit commencer comme arrière tous les matchs sans exception. Patty elle-même fut très surprise de constater combien les joueuses les plus costaudes fonctionnaient soudain au ralenti, combien il était facile de tout simplement tendre le bras et de leur voler le ballon, et combien ses tirs en suspension entraient aisément dans le panier, match après match.

Même lorsqu'elle était coincée entre deux défenseurs, ce qui se produisait de plus en plus souvent, elle sentait un lien spécial avec le panier, elle savait toujours exactement où il se trouvait et était toujours persuadée qu'elle était la joueuse préférée de ce panier sur le terrain, celle qui savait le mieux nourrir sa bouche circulaire. Même en dehors du terrain, elle restait dans le coup, ce qu'elle ressentait par une sorte de pression lancinante derrière ses sourcils, une somnolence

aux aguets ou un engourdissement concentré qui persistait quoi qu'elle fût en train de faire. Tout cet hiver-là, elle dormit merveilleusement sans jamais vraiment se réveiller. Même lorsqu'elle recevait un coup de coude dans la tête ou se trouvait prise d'assaut à la sonnerie finale par ses coéquipières folles de joie, elle s'en rendait à peine compte.

Et son histoire avec Carter avait tout à voir avec ça. Carter ne s'intéressait absolument pas au sport et ne semblait pas être gêné par le fait que, durant les semaines les plus chargées de la saison, elle n'avait pas plus de quelques heures à lui consacrer, parfois juste assez pour faire l'amour chez lui avant de courir jusqu'au campus. À certains égards, même maintenant, cela paraît être à l'autobiographe une relation idéale, quoiqu'en fait bien moins idéale quand elle s'autorise à estimer de manière réaliste le nombre d'autres filles avec lesquelles Carter a fait l'amour durant les six mois où Patty l'a considéré comme son petit ami. Ces six mois constituèrent la première des deux périodes indiscutablement heureuses de la vie de Patty, quand tout semblait en place. Elle aimait les dents irrégulières de Carter, son authentique humilité, ses caresses habiles, sa patience avec elle. Il avait de nombreuses qualités remarquables, ce Carter ! Qu'il fût en train de lui donner quelque conseil technique incroyablement agréable en matière de sexe ou bien de confesser son manque total de plan de carrière (« Je suis sans doute qualifié pour devenir un genre de maître chanteur tranquille »), sa voix était toujours douce et retenue, pleine d'autodérision – ce pauvre Carter corrompu ne pensait pas grand-chose de lui-même en tant que membre de la race humaine.

Patty continua quant à elle à le tenir en estime, à ses risques et périls, jusqu'à ce samedi soir d'avril, lorsqu'elle rentra de bonne heure de Chicago, où elle et la coach Treadwell s'étaient rendues en avion pour assister au déjeuner et à la cérémonie de remise des prix des meilleures joueuses (Patty avait été élue deuxième meilleure arrière), pour faire la surprise à Carter qui donnait une fête pour son anniversaire. De la rue, elle vit les lumières dans son appartement, mais elle dut sonner quatre fois, et la voix qui finit par répondre à l'interphone fut celle d'Eliza.

« Patty ? Mais tu n'es pas à Chicago ?

— Je suis rentrée tôt. Ouvre-moi. »

Il y eut un craquement dans l'interphone, suivi d'un silence si long que Patty sonna encore deux fois. Pour finir, Eliza, avec ses Keds et sa veste de peau retournée, arriva en courant et sortit.

« Salut ! Salut ! dit-elle. Je n'y crois pas, que tu sois là !

— Pourquoi tu ne m'as pas ouvert ? demanda Patty.

— Je ne sais pas, je me suis dit que j'allais descendre à ta rencontre, c'est un peu dingue, là-haut, je me suis dit que j'allais

descendre pour qu'on puisse se parler, dit Eliza, les yeux brillants, en agitant les mains dans tous les sens. Il y a pas mal de drogue, là-haut, pourquoi on n'irait pas ailleurs, c'est si bon de te voir, je veux dire, hé ! Salut ! Comment ça va ? Comment c'était, Chicago ? Comment était le déjeuner ? »

Patty fronçait les sourcils.

« Tu es en train de me dire que je ne peux pas monter voir mon petit ami ?

— Eh bien non, mais quoi... petit ami ? C'est un mot un peu fort, tu ne crois pas ? Je croyais que c'était juste Carter. Je veux dire, je sais que tu l'aimes bien, mais...

— Y a qui d'autre, là-haut ?

— Oh, tu sais, des gens...

— Qui ?

— Pas des gens que tu connais. Allez, on va ailleurs, d'accord ?

— Mais comme qui ?

— Il ne pensait pas que tu rentrais avant demain. Vous dînez ensemble demain soir, c'est ça ?

— Je suis rentrée vite pour le voir.

— Mais, mon Dieu, tu n'es tout de même pas amoureuse de lui, si ? Il faut vraiment qu'on parle, il faut que tu te protèges plus, je croyais que vous deux, c'était juste pour passer de bons moments, je veux dire, tu n'as jamais vraiment utilisé l'expression "petit ami", sans quoi j'aurais dû en être informée, pas vrai ? Et si tu ne me dis pas tout, je ne peux pas te protéger. Tu as transgressé une règle, tu ne crois pas ?

— Tu n'as pas suivi mes règles non plus, dit Patty.

— Parce que, je le jure devant Dieu, ce n'est pas ce que tu crois. Je suis ton amie. Mais il y a quelqu'un d'autre qui n'est vraiment pas ton amie.

— Une fille ?

— Attends, je vais la faire partir. On va se débarrasser d'elle et après, tous les trois, on pourra faire la fête, gloussa Eliza. Il a de la coke vraiment, vraiment, mais vraiment excellente pour son anniversaire.

— Attends une seconde. Vous êtes tous les trois. C'est ça, la fête ?

— C'est si bon, c'est si bon, il faut que tu essaies. Ta saison est finie, pas vrai ? On va se débarrasser d'elle et tu vas pouvoir monter faire la fête. Ou alors on peut aller chez moi, juste toi et moi, si tu veux bien attendre une seconde, je monte chercher de la came et on va chez moi. Il faut que tu essaies. Tu ne peux pas comprendre ce que c'est tant que tu n'auras pas essayé.

— Laisser Carter avec quelqu'un d'autre pour prendre des drogues dures avec toi. Ça c'est un bon plan.

— Oh mon Dieu, Patty, je suis désolée. Ce n'est pas ce que tu penses. Il a dit qu'il faisait une fête, et puis après il a eu la coke et il a un peu changé ses plans et après il s'est trouvé qu'il m'a demandé de venir juste parce que l'autre personne ne voulait pas venir s'ils n'étaient que tous les deux.

— Tu aurais pu partir, dit Patty.

— On était déjà en pleine fête, et si tu essayais tu comprendrais pourquoi je ne suis pas partie. Je te jure que c'est la seule raison pour laquelle je suis ici. »

La soirée ne se termina pas, comme cela aurait dû être le cas, par un froid, ni par une rupture entre Patty et Eliza mais, au lieu de cela, Patty jura de ne plus revoir Carter et s'excusa de ne pas avoir davantage fait part à Eliza des sentiments qu'elle éprouvait pour lui, et Eliza s'excusa de ne pas lui avoir prêté plus d'attention et promit de mieux suivre ses règles et de ne plus prendre de drogues dures. Il est maintenant clair pour l'autobiographe qu'une partie à deux avec une amie complaisante et un monticule de poudre blanche sur sa table de nuit étaient exactement l'idée que Carter se faisait du cadeau d'anniversaire génial. Mais Eliza était si folle de remords et d'inquiétude qu'elle racontait ses mensonges avec une grande conviction, et pas plus tard que le lendemain matin, avant même que Patty ait eu une heure pour réfléchir et en conclure que sa supposée meilleure amie avait fait quelque chose de tordu avec son supposé petit ami, Eliza apparut tout essoufflée à la porte de l'aile où se trouvait la chambre de Patty, portant ce qui était son idée des vêtements pour courir (un tee-shirt Lena Lovich, un short de boxe qui lui arrivait aux genoux, des chaussettes noires, les Keds), pour annoncer qu'elle venait de courir trois tours de piste et demander avec insistance que Patty lui apprenne quelques mouvements de gymnastique. Elle était folle d'excitation à l'idée qu'elles étudient toutes les deux chaque soir, submergée par son affection pour Patty et par sa peur de la perdre ; et Patty, ayant douloureusement ouvert les yeux sur la vraie nature de Carter, ne trouva rien d'autre à faire que de les fermer sur celle d'Eliza.

Le forcing tous azimuts d'Eliza continua jusqu'à ce que Patty accepte de vivre avec elle à Minneapolis pendant l'été ; Eliza se fit alors plus rare et perdit tout intérêt pour les sports et la forme. Patty passa une bonne partie de cet été caniculaire seule dans une sous-location sordide de Dinkytown, s'apitoyant sur son sort et traversant une période de manque d'estime de soi. Elle ne comprenait pas pourquoi Eliza avait tellement insisté pour vivre avec elle si elle ne rentrait quasiment jamais à la maison avant deux heures du matin, quand toutefois elle rentrait. Eliza continua bel et bien, c'est vrai, à suggérer à Patty d'essayer de nouvelles drogues, d'aller au spectacle

ou de se trouver un autre mec avec qui coucher, mais Patty était dégoûtée provisoirement du sexe et à jamais des drogues et de la fumée de cigarette. En plus, son job d'été au département de sport payait à peine le loyer, et elle refusait d'imiter Eliza et de supplier ses parents d'envoyer des perfusions d'argent, elle finit donc par se sentir de plus en plus mal dans sa peau, et de plus en plus seule.

« Pourquoi sommes-nous amies ? finit-elle par demander un soir, alors qu'Eliza se déguisait en punk pour une nouvelle fête.

— Parce que tu es brillante et belle, dit Eliza. Tu es ma personne préférée au monde.

— Je suis une sportive. Je suis ennuyeuse.

— Non ! Tu es Patty Emerson, et on vit ensemble, et c'est super. »

Ce furent littéralement ses mots, l'autobiographe s'en souvient avec précision.

« Mais on ne fait jamais rien, dit Patty.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Je pense rentrer un peu chez moi voir mes parents.

— Quoi ? Tu veux rire ? Tu ne les aimes pas ! Tu dois rester ici avec moi.

— Mais tu es de sortie presque tous les soirs.

— Bon, eh bien on n'a qu'à commencer à faire plus de choses ensemble.

— Mais tu sais bien que je ne veux pas faire ces choses-là.

— Eh bien, on n'a qu'à aller au cinéma, alors. On n'a qu'à aller au cinéma tout de suite. Qu'est-ce que tu veux voir ? Tu veux voir *Les Moissons du ciel* ? »

Ainsi commença un nouveau forcing d'Eliza, qui dura juste assez longtemps pour que Patty passe le gros de l'été avec elle et qu'il soit bien sûr qu'elle ne fuirait pas. Ce fut durant cette troisième lune de miel faite de doubles séances de cinéma et de vin coupé d'eau pétillante, tandis que les sillons des albums de Blondie s'usaient jusqu'à la corde, que Patty commença à entendre parler de Richard Katz, le musicien.

« Oh mon Dieu, dit Eliza. Je crois que je pourrais bien être amoureuse. Je crois qu'il va peut-être falloir que je devienne sage. Il est si grand, c'est comme être percutée par une étoile à neutrons. C'est comme être gommée par une gomme géante. »

La gomme géante venait de terminer ses études à Macalester College, travaillait sur des chantiers de démolition, et avait formé un groupe punk appelé les Traumatic, qu'Eliza pensait promis à un grand avenir. La seule chose qui battait en brèche son idéalisation de Katz était les amis qu'il se choisissait.

« Il vit avec ce Walter, un parasite intello, dit-elle, une sorte de groupie coincée, c'est bizarre, je ne pige pas. J'ai d'abord cru que

c'était le manager de Katz, ou un truc dans le genre, mais il est bien trop coincé pour ça. Je sors de la chambre de Katz le matin et y a ce Walter assis à la table de la cuisine devant la grande salade de fruits qu'il vient de se faire. Il lit le *New York Times* et la première chose qu'il me demande, c'est ce que j'ai vu de bien au théâtre récemment. Tu vois ce que je veux dire, genre, des pièces. Ils se la jouent vraiment « Drôle de couple », tous les deux. Il faut que tu voies Katz pour comprendre comme c'est bizarre. »

Peu de circonstances se sont avérées plus douloureuses pour l'autobiographe, sur le long terme, que l'intensité de l'amitié liant Walter et Richard. En surface, au moins, ces deux-là formaient effectivement un drôle de couple, plus encore que Patty et Eliza. Un génie, au bureau du logement de Macalester College, avait placé un garçon du Minnesota, un garçon de la campagne désespérément trop responsable, dans la même chambre qu'un guitariste égocentrique, enclin à la toxicomanie, fort peu fiable mais très malin, venu de Yonkers, dans l'État de New York. Le seul point commun qu'aurait pu leur trouver la personne du bureau de logement était leur statut de boursiers.

Walter était plutôt blond et plutôt longiligne, et bien qu'il fut plus grand que Patty, ce n'était rien en comparaison de Richard, qui faisait plus d'un mètre quatre-vingt-dix, avec de larges épaules, et qui était aussi sombre de peau que Walter était clair. Richard présentait une forte ressemblance (remarquée et commentée, au fil des ans, par bien plus de gens que la seule Patty) avec le dictateur libyen Mouammar Kadhafi. Il avait les mêmes cheveux noirs, les mêmes joues hâlées et grêlées, le même sourire figé satisfait de l'homme fort qui passe en revue ses troupes et ses lance-missiles^[1], et il paraissait avoir quinze ans de plus que son ami. Walter avait plutôt l'air du « responsable des élèves » officieux que les lycées ont parfois, le jeune pas très sportif qui aide l'entraîneur, qui porte une veste et une cravate pour aller aux matchs et qui reste sur la ligne de touche avec son bloc-notes. Les sportifs tolèrent en général ce genre de responsable parce qu'il est inmanquablement un grand spécialiste du jeu, et cela semblait bien être un des éléments du lien Walter-Richard, parce que Richard, aussi irritable et peu fiable qu'il pouvait l'être dans la plupart des domaines, était totalement sérieux avec sa musique, et Walter était suffisamment expert dans ce domaine pour être fan de ce que faisait Richard. Plus tard, quand Patty finit par les connaître mieux, elle vit qu'ils n'étaient peut-être pas si différents que ça, sous la surface – ils luttaient tous les deux, quoique de manière différente, pour être de bonnes personnes.

Patty rencontra la gomme géante dans la moiteur d'un dimanche matin d'août, en rentrant de sa séance de jogging ; elle le trouva assis sur le canapé du salon, qu'il rendait tout petit par sa grande taille,

tandis qu'Eliza prenait une douche dans leur ineffable salle de bains. Richard portait un tee-shirt noir et lisait un livre de poche avec un grand V sur la couverture. Les premiers mots qu'il adressa à Patty, prononcés seulement après que Patty se fut versé un verre de thé glacé et se fut plantée là, en sueur, pour le boire, furent :

« Et tu fais quoi, toi ?

— Je te demande pardon ?

— Tu fais quoi, ici ?

— Moi, je vis ici, dit-elle.

— Oui, je vois ça. »

Richard l'examina avec attention, morceau par morceau. Elle avait l'impression, au fil de l'inspection, qu'elle était de plus en plus clouée au mur qui se trouvait derrière elle, si bien que, lorsqu'il eut fini de l'examiner, elle était devenue complètement bidimensionnelle et plaquée contre le mur.

« T'as vu le classeur ? dit-il.

— Euh. Quel classeur ?

— Je vais te le montrer, dit-il. Ça va t'intéresser. »

Il alla dans la chambre d'Eliza, revint et tendit à Patty un classeur à trois anneaux, se rassit et se replongea dans son roman comme s'il avait oublié qu'elle était là. Le classeur était faussement ancien avec une couverture tissée bleu pâle, sur laquelle le mot PATTY était écrit à l'encre en lettres capitales. Il contenait, pour ce que Patty pouvait voir, tous les clichés d'elle jamais publiés dans les pages sportives du *Minnesota Daily*, toutes les cartes postales qu'elle avait envoyées à Eliza, toutes les séries de Photomaton qu'elles avaient faites en se serrant dans une cabine, et toutes les photos prises d'elles défoncées lors du week-end aux brownies. Le classeur parut un peu bizarre et excessif à Patty, mais, surtout, elle fut triste pour Eliza – triste et désolée d'avoir remis en cause l'ampleur de son attachement pour elle.

« C'est une petite fille étrange, fit remarquer Richard, toujours assis sur le canapé.

— Où as-tu trouvé ça ? dit Patty. Tu fouilles toujours dans les affaires des gens chez qui tu dors ? »

Il rit.

« J'accuse !

— C'est ça ?

— Hé, relax Max ! C'était juste derrière le lit. En évidence, comme disent les flics. »

Le bruit de la douche d'Eliza avait cessé.

« Va le ranger, dit Patty. S'il te plaît.

— Je pensais que ça t'intéresserait, dit Richard sans bouger le moins du monde du canapé.

— S'il te plaît, va le remettre où tu l'as trouvé.

— Je commence à avoir l'impression que tu n'as pas de classeur de ton côté.

— Maintenant, s'il te plaît.

— Une petite fille très étrange, dit Richard en lui reprenant le classeur. C'est pour ça que je voulais savoir qui tu étais. »

La fausseté des manières d'Eliza avec les hommes, l'émission régulière de gloussements, l'exubérance et les grands mouvements de cheveux, était quelque chose qu'une amie pouvait très rapidement détester. Son ardeur désespérée pour plaire à Richard se mêla dans l'esprit de Patty avec l'étrangeté du classeur, la forte demande qu'il exprimait, et elle fut, pour la première fois, quelque peu embarrassée d'être l'amie d'Eliza. Ce qui était curieux, dans la mesure où ça ne semblait pas gêner Richard de coucher avec elle, et, de toute façon, pourquoi Patty aurait-elle dû se soucier de ce qu'il pensait de leur amitié ?

Ce fut quasiment lors du dernier jour quelle passa dans le gourbi à cafards qu'elle revit Richard. Il était à nouveau assis sur le canapé, les bras croisés, battant lourdement la mesure de sa boots droite, grimaçant devant Eliza qui jouait de la guitare de manière plus qu'improbable, la seule façon dont Patty l'avait vu jouer.

« Rentre dans le rythme, dit-il. Tape du pied ! »

Mais Eliza, qui transpirait de concentration, cessa de jouer dès qu'elle s'aperçut que Patty était là.

« Je ne peux pas jouer devant elle.

— Bien sûr que si, dit Richard.

— C'est vrai, elle ne peut pas, dit Patty. Je la rends nerveuse.

— Intéressant. Et pourquoi ça ?

— Aucune idée, dit Patty.

— Elle est trop encourageante, dit Eliza. Je sens trop qu'elle veut que je réussisse.

— C'est très mal de ta part, dit Richard. Il faut vouloir qu'elle se plante.

— D'accord, dit Patty. Je veux que tu te plantes. Tu peux y arriver ? Tu me parais assez douée pour ça. »

Eliza la regarda avec surprise. Patty se surprenait également.

« Désolée, je vais dans ma chambre, dit-elle.

— D'abord, on doit la voir se planter », dit Richard.

Mais Eliza détachait et débranchait déjà sa guitare.

« Il faut que tu travailles avec un métronome, lui dit Richard. Tu as un métronome ?

— C'était vraiment une mauvaise idée, dit Eliza.

— Et pourquoi tu ne jouerais pas quelque chose, toi ? dit Patty à Richard.

— Une autre fois », dit-il.

Mais Patty se souvenait de la gêne qu'elle avait ressentie quand il avait sorti le classeur de souvenirs.

« Une chanson, dit Patty. Une mesure, simplement. Joue une mesure. Eliza dit que tu es génial. »

Il secoua la tête.

« Viens à un concert, un jour.

— Patty ne va pas aux concerts, dit Eliza. Elle n'aime pas la fumée.

— Je suis une sportive, dit Patty.

— Ça, j'ai vu, dit Richard en lui lançant un regard éloquent. Une star du basket. Tu es quoi... avant ? Arrière ? Je n'ai aucune idée de ce qui est considéré comme grand, chez les nanas.

— Je ne suis pas considérée comme grande.

— Et pourtant, tu es plutôt grande.

— Oui.

— On allait partir, dit Eliza en se levant.

— Toi, tu as un physique à jouer au basket, dit Patty à Richard.

— Pas mieux, pour se casser un doigt.

— Ce n'est pas vrai, dit-elle. Ça n'arrive presque jamais. »

Ce qu'elle venait de dire n'était ni intéressant ni propre à faire avancer le débat, se rendit-elle compte immédiatement, vu que Richard se foutait complètement du fait qu'elle jouait au basket.

« J'irai peut-être à un de tes concerts, dit-elle. C'est quand, le prochain ?

— Tu ne peux pas y aller, y a trop de fumée pour toi, dit Eliza, d'un ton sec.

— Ça ne me dérange pas, dit Patty.

— Ah bon ? C'est nouveau, ça.

— Apporte des bouchons pour les oreilles », dit Richard.

Une fois dans sa chambre, après les avoir entendus partir, Patty se mit à pleurer pour des raisons trop désespérantes pour y réfléchir. Quand elle revit Eliza, trente-six heures plus tard, elle s'excusa de s'être montrée aussi garce, mais Eliza était alors d'excellente humeur et lui dit de ne pas se tracasser pour ça, elle songeait à vendre sa guitare et était contente d'emmener Patty écouter Richard.

Le prochain concert avait lieu un soir de semaine, en septembre, dans un club mal aéré appelé le Longhorn ; les Traumatic étaient en première partie des Buzzcocks. La première personne qu'elle vit réellement quand elle arriva avec Eliza fut Carter. Il tenait par le cou une blonde ridiculement jolie vêtue d'une minijupe à paillettes. « Et merde ! » s'exclama Eliza. Patty fit bravement un signe à Carter, qui lui montra ses vilaines dents et se dirigea, l'incarnation de l'affabilité, vers elle, avec la pailletée en remorque. Eliza baissa la tête et entraîna Patty à travers une grappe de punks tirant sur leur clope pour l'amener jusqu'à la scène. Elles y retrouvèrent un garçon aux cheveux clairs que Patty identifia comme le fameux colocataire de Richard, avant même qu'Eliza dise, d'une voix forte et monocorde, « Bonjour Walter comment ça va ? ».

Ne connaissant pas encore Walter, Patty ne pouvait absolument

pas se rendre compte combien il était inhabituel qu'il lui rende son bonjour avec un hochement de tête froid plutôt que par un sourire amical type Middle West.

« C'est Patty, ma meilleure amie, lui dit Eliza. Elle peut rester un peu ici avec toi pendant que je vais backstage ?

— Je crois qu'ils sont sur le point de monter sur scène, dit Walter.

— C'est juste pour une seconde, dit Eliza. Tu t'occupes d'elle, OK ?

— Pourquoi on n'irait pas tous ensemble ? dit Walter.

— Non, il faut que tu me gardes ma place ici, dit Eliza à Patty. Je reviens tout de suite. »

Walter la regarda d'un air malheureux se frayer un chemin à travers les corps puis disparaître. Il n'avait pas autant l'air d'un intello que ce qu'Eliza avait conduit Patty à imaginer – il portait un pull à col en V et avait une touffe de cheveux blond-roux trop longs qui lui donnait l'air de ce qu'il était, un étudiant en première année de droit – mais il détonnait vraiment au milieu des punks, avec leur chevelure et leurs vêtements mutilés, et Patty, qui se sentit soudain gênée par ses propres vêtements, qu'elle avait toujours aimés jusqu'à il y avait encore une minute, fut heureuse de l'apparence ordinaire de Walter.

« Merci de rester avec moi, dit-elle.

— J'ai l'impression qu'on est coincés ici pour un moment, maintenant, dit Walter.

— Je suis contente de faire ta connaissance.

— Moi aussi. C'est toi, la star du basket ?

— Oui, c'est moi.

— Richard m'a parlé de toi, dit-il en se tournant vers elle. Tu te drogues beaucoup ?

— Mon Dieu non ! Pourquoi ?

— Parce que ta copine, elle... »

Patty ne sut quelle expression afficher en guise de réponse.

« Pas avec moi, en tout cas.

— En tout cas c'est pour ça qu'elle est partie backstage.

— Ah, d'accord.

— Désolé. Je sais que c'est ton amie.

— Non, c'est bon à savoir.

— Elle a l'air d'avoir pas mal d'argent.

— Oui, c'est ses parents qui lui en donnent.

— Bien sûr, les parents. »

Walter semblait tellement préoccupé par la disparition d'Eliza que Patty en resta silencieuse. Elle se sentait à nouveau prise dans un esprit de compétition morbide. Elle était encore à peine consciente d'être intéressée par Richard, et pourtant il lui paraissait injuste qu'Eliza puisse se servir d'éléments extérieurs à sa petite personne à

moitié jolie – utiliser les ressources parentales – pour retenir l'attention de Richard et s'acheter ainsi l'accès jusqu'à lui. Comme Patty pouvait être naïve ! Comme elle était loin derrière les autres ! Et comme tout semblait moche sur cette scène ! Les guitares nues, le chrome froid de la batterie, les micros tout simples, le large adhésif gris de kidnappeur et les spots gros comme des canons, tout cela lui semblait vraiment très hard.

« Tu vas à beaucoup de concerts ? dit Walter.

— Non, jamais. Une seule fois avant ce soir.

— Tu as pris des bouchons d'oreilles ?

— Non. Y en a besoin ?

— Richard joue très fort. Tu peux prendre les miens. Ils sont presque neufs. »

Il sortit de sa poche de chemise un petit sachet contenant deux larves blanchâtres en mousse de polyuréthane. Patty les regarda et fit de son mieux pour sourire gentiment.

« Non merci, dit-elle.

— Je suis une personne très propre, dit-il sérieusement. Il n'y a pas de risque sanitaire.

— Oui, mais après tu n'en auras plus pour toi.

— Je vais les couper en deux. Il faut que tu te protèges. »

Patty le regarda diviser les bouchons avec soin.

« Je vais les garder dans ma main et je verrai si j'en ai besoin », dit-elle.

Ils restèrent ainsi une quinzaine de minutes. Eliza finit par réapparaître en ondulant et en se tortillant, l'air radieux, juste au moment où les lumières baissaient et où le public se pressait contre la scène. La première chose que fit Patty fut de laisser tomber les bouchons d'oreilles. Il y avait globalement bien plus d'agitation que nécessaire. Une grosse personne vêtue de cuir lui fonça dans le dos et la coinça contre la scène. Eliza secouait déjà ses cheveux et sautillait dans l'attente de la musique, il revint donc à Walter de repousser le gros type pour faire de la place à Patty et lui permettre de se redresser.

Les Traumatic, qui entrèrent sur scène en courant, étaient composés de Richard, de son bassiste de toujours, Herrera, et de deux garçons maigrichons qui semblaient à peine sortis du lycée. Richard était à cette époque plus « bête de scène » qu'il ne le serait plus tard, lorsqu'il fut clair qu'il ne deviendrait jamais une star et qu'il valait donc mieux jouer les antistars. Il rebondissait sur la pointe des pieds, se livrait à des demi-pirouettes plongeantes, la main posée sur le manche de sa guitare, etc. Il annonça au public que son groupe allait jouer toutes les chansons qu'il connaissait et que cela prendrait vingt-cinq minutes. Ensuite, lui et son groupe envoyèrent la sauce,

produisant une méchante attaque sonore dans laquelle Patty ne percevait aucun rythme. Cette musique était comme une nourriture trop chaude pour avoir le moindre goût, mais le manque de rythme ou de mélodie n'empêchait pas la grappe centrale de punks mâles de faire leur pogo, bousculant à tout va et piétinant toutes les chevilles femelles sur lesquelles ils tombaient. En essayant de ne pas se trouver sur leur chemin, Patty fut séparée de Walter comme d'Eliza. Le bruit était tout simplement insupportable. Richard et deux autres Traumatic hurlaient dans leurs micros, « *I hate sunshine ! I hate sunshine !* », et Patty qui aimait plutôt bien le soleil, convoqua son savoir-faire de basketteuse pour réussir une échappée immédiate. Elle fendit la foule en levant les coudes et émergea du magma pour retomber nez à nez sur Carter et sa copine pailletée, puis elle continua sa route jusqu'à atterrir sur le trottoir, dans l'air chaud et frais de septembre, sous le ciel du Minnesota qui ce soir-là avait étonnamment toujours en lui la lumière du crépuscule.

Elle s'attarda à la porte du Longhorn et regarda arriver les fans en retard des Buzzcocks, en attendant de voir si Eliza allait venir à sa recherche. Mais ce fut Walter et non Eliza qui sortit.

« Ça va, lui dit-elle. C'est juste que ce n'est pas mon truc, finalement.

— Je peux te raccompagner chez toi ?

— Non, tu devrais y retourner. Tu diras à Eliza que je rentre toute seule, pour ne pas qu'elle s'inquiète.

— Elle n'a pas vraiment l'air de s'inquiéter. Je vais te raccompagner. »

Patty dit non, Walter insista, elle continua à refuser, il insista. Puis elle se souvint qu'il n'avait pas de voiture et qu'il proposait de l'accompagner en bus, et elle refusa de nouveau, mais il insista encore. Il lui dit bien plus tard qu'il était déjà en train de tomber amoureux d'elle pendant qu'ils attendaient le bus, mais aucune symphonie équivalente ne s'était fait entendre dans la tête de Patty. Elle se sentait coupable d'abandonner Eliza et regrettait d'avoir laissé tomber les bouchons et de ne pas être restée pour écouter un peu plus Richard.

« J'ai comme l'impression d'avoir raté un test, là, dit-elle.

— Mais en fait est-ce que tu aimes vraiment ce genre de musique ?

— J'aime bien Blondie. J'aime bien Patti Smith. Je pense dans le fond que non, je n'aime pas ce genre de musique.

— Et dans ce cas, est-il permis de te demander pourquoi tu es venue ?

— Eh bien, Richard m'avait invitée. »

Walter hocha la tête comme si cela avait un sens connu de lui seul.

« Est-ce que Richard est une personne sympa ? demanda Patty.

— Extrêmement sympa ! dit Walter. Je veux dire, enfin, ça dépend. Tu sais, sa mère est partie quand il était petit, pour devenir une folle de Dieu. Son père travaillait à la poste, il buvait et il a eu un cancer des poumons quand Richard était au lycée. Richard s'est occupé de lui jusqu'à sa mort. C'est une personne très loyale, quoique peut-être pas toujours avec les femmes. Il n'est pas si sympa que ça avec les femmes, en fait, si c'est ce que tu veux savoir. »

Patty l'avait déjà compris intuitivement et d'une certaine manière ne se sentit pas surprise de l'entendre.

« Et toi ? dit Walter.

— Quoi, et moi ?

— Tu es une personne sympa ? Tu en as l'air. Et pourtant...

— Et pourtant ?

— Je déteste ton amie ! explosa-t-il. Je ne pense pas que ce soit une bonne personne. En fait, je crois quelle est même plutôt horrible. Elle est menteuse et elle est mauvaise.

— Oui, mais c'est ma meilleure amie, dit Patty, froissée. Elle n'est pas horrible avec moi. Peut-être que vous êtes partis du mauvais pied.

— Quand elle t'emmène quelque part, elle te laisse toujours pour aller prendre de la coke avec quelqu'un d'autre ?

— Non, ça, ça ne s'est jamais produit avant ce soir. »

Walter ne dit rien, mais il bouillonnait de haine. Aucun bus en vue.

« Parfois, ça me rend vraiment très, très heureuse, de voir combien elle fait attention à moi, dit Patty après un moment. La plupart du temps, ce n'est pas le cas. Mais quand ça l'est...

— Je n'arrive pas à imaginer que ce soit difficile de trouver des gens qui fassent attention à toi », dit Walter.

Elle secoua la tête.

« Il y a quelque chose qui ne va pas, chez moi. J'aime tous mes autres amis, mais je sens toujours comme un mur entre nous. Comme s'ils étaient tous le même genre de personnes et moi une autre sorte de personne. Plus compétitive et plus égoïste. Moins bonne, fondamentalement. D'une manière ou d'une autre, je finis toujours par avoir l'impression de faire semblant quand je suis avec eux. Je n'ai pas du tout ce sentiment avec Eliza. Je peux simplement être moi-même et être tout de même meilleure quelle. Je veux dire, je ne suis pas idiote, je vois bien quelle est plutôt barrée. Mais il y a une partie de moi qui aime beaucoup être avec elle. Tu sens un truc comme ça, parfois, avec Richard ?

— Non, dit Walter. En réalité, il est très désagréable, la plupart du temps. Mais il y a quelque chose que j'ai aimé chez lui dès le premier jour, quand on était en première année. Il se consacre

totale à sa musique, mais il est aussi très curieux sur le plan intellectuel. J'admire ça.

— C'est parce que tu es sans doute une personne vraiment sympa, dit Patty. Tu l'aimes pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il provoque chez toi. C'est sans doute la différence entre toi et moi.

— Mais tu sembles être une personne vraiment sympa ! » dit Walter.

Patty savait, au fond d'elle-même, qu'il se trompait. Et l'erreur qu'elle fit à ce moment-là, la vraie grosse erreur de sa vie, fut d'adhérer à cette version que Walter avait d'elle, alors qu'elle la savait fautive. Il paraissait si certain de sa bonté qu'il finit par venir à bout de ses résistances.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin sur le campus, ce premier soir, Patty se rendit compte qu'elle avait parlé d'elle pendant une heure sans même remarquer que Walter ne faisait que poser des questions, sans jamais répondre lui-même. L'idée de tenter d'être sympa en retour et de s'intéresser à Walter lui paraissait fatigante à présent, parce qu'elle n'était pas attirée par lui.

« Je peux t'appeler, un de ces jours ? » dit-il à la porte de son bâtiment.

Elle lui expliqua qu'elle ne serait pas très sociable durant les prochains mois, à cause de l'entraînement.

« Mais c'était très gentil de ta part de me raccompagner, dit-elle. J'apprécie vraiment.

— Tu aimes le théâtre ? Je vais souvent au théâtre avec des amies. Ce n'est pas comme un rendez-vous, dans ce cas.

— Je suis trop occupée.

— C'est une ville super, pour le théâtre, insista-t-il. Je parie que tu aimerais bien ça. »

Oh Walter... Savait-il que la chose la plus attirante chez lui, durant ces mois où Patty apprenait à le connaître, était le fait qu'il était l'ami de Richard Katz ? Remarquait-il que, chaque fois que Patty le voyait, elle s'arrangeait pour trouver des moyens détournés de recentrer la conversation sur Richard ? Avait-il le moindre soupçon, ce premier soir, quand elle accepta l'idée qu'il l'appelle, qu'elle pensait en fait à Richard ?

Chez elle, elle trouva un mot l'informant qu'Eliza avait appelé, sur la porte de sa chambre. Elle s'assit, les yeux larmoyants à cause de toute la fumée qui imprégnait ses cheveux et ses vêtements, jusqu'au moment où Eliza rappela sur le téléphone du couloir, avec le bruit du club en arrière-fond, et la houspilla pour lui avoir foutu la trouille de sa vie en disparaissant.

« C'est toi qui as disparu, dit Patty.

— Je disais juste bonjour à Richard.

— Tu es partie une demi-heure environ.

— Et Walter ? dit Eliza. Il est parti avec toi ?

— Il m'a raccompagnée.

— Euh, merde... Il t'a dit combien il me déteste ? Je crois qu'en fait il est jaloux de moi. Je crois qu'il a un truc pour Richard. C'est peut-être un truc gay. »

Patty regarda de chaque côté du couloir pour s'assurer que personne n'écoutait.

« C'est toi qui as apporté la drogue pour l'anniversaire de Carter ?

— Quoi ? Je ne t'entends pas.

— C'est toi qui as apporté le truc que Carter et toi avez pris, à son anniversaire ?

— Je ne t'entends pas !

— CETTE COKE, À L'ANNIVERSAIRE DE CARTER. C'EST TOI QUI LUI AS APPORTÉE ?

— Mais non, mon Dieu ! C'est pour ça que tu es partie ? C'est ça qui t'a choquée ? C'est ce que Walter t'a dit ? »

Patty, la mâchoire tremblante, raccrocha et alla se doucher pendant une heure.

Il s'ensuivit encore un autre forcing de la part d'Eliza, mais peu motivé dans la mesure où elle poursuivait aussi Richard. Lorsque Walter mit à exécution sa menace de rappeler Patty, elle se trouva tentée de le voir, à la fois pour son lien avec Richard et pour le frisson de se montrer déloyale envers Eliza. Walter avait trop de tact pour reparler d'Eliza, mais Patty était constamment consciente de ce qu'il pensait de son amie, et une partie plus vertueuse de sa personne appréciait de sortir pour se cultiver au lieu de boire du vin coupé à l'eau pétillante en écoutant sans arrêt les mêmes disques. Au bout du compte, elle vit deux pièces et un film avec Walter cet automne-là. Une fois sa saison commencée, elle le vit également assis seul dans les gradins, tout rouge, qui s'amusait et qui lui faisait des grands signes chaque fois qu'elle regardait vers lui. Il prit l'habitude de l'appeler le lendemain des matchs pour s'extasier sur sa prestation et déployer cette compréhension subtile de la stratégie de jeu qu'Eliza n'avait même jamais pris la peine de feindre. S'il ne la trouvait pas et qu'il devait laisser un message, Patty le rappelait avec un petit frisson supplémentaire car elle espérait tomber sur Richard, mais Richard, hélas, ne semblait jamais se trouver à la maison en l'absence de Walter.

Dans les minuscules silences entre deux réponses aux questions de Walter, elle réussit à apprendre qu'il venait de Hibbing, dans le Minnesota, et qu'il payait une partie de ses études de droit en travaillant à temps partiel comme aide charpentier pour la même entreprise qui employait Richard comme ouvrier, et qu'il devait se

lever à quatre heures chaque matin pour étudier. Il commençait toujours à bâiller vers neuf heures du soir, ce que Patty, avec son propre emploi du temps très lourd, appréciait quand elle sortait avec lui. Ils étaient accompagnés, comme il l'avait promis, par trois amies de Walter, du lycée et de la fac, trois filles intelligentes et créatives dont les problèmes de poids et les robes chasubles auraient suscité des commentaires acerbes de la part d'Eliza. Ce fut grâce à cette troïka en adoration que Patty commença à prendre la mesure de l'homme miraculeusement bon qu'était Walter.

D'après ses amies, Walter avait grandi dans un étroit logement situé derrière le bureau d'un motel, le Whispering Pines, avec un père alcoolique, un frère aîné qui le tabassait régulièrement, un frère cadet qui imitait l'aîné avec beaucoup d'application, et une mère dont les handicaps physiques et le moral en berne entravaient son travail de patronne et gérante de nuit du motel au point que durant la haute saison, l'été, Walter passait souvent tous ses après-midi à nettoyer les chambres avant de s'occuper des arrivées tardives, tandis que son père buvait avec ses potes anciens combattants et que sa mère dormait. Cela venait s'ajouter à ses tâches familiales habituelles, qui consistaient à aider son père à maintenir l'infrastructure en état, autrement dit il faisait tout, du rafistolage du parking aux réparations des canalisations, en passant par l'entretien de la chaudière. Son père dépendait de son aide, et Walter la lui apportait dans l'espoir constant de gagner son approbation, ce que ses amies déclaraient impossible, cependant, parce que Walter était un intello trop sensible, pas assez branché chasse, camions et bière (comme les frères). Malgré ce qui revenait à un emploi à temps complet, douze mois sur douze, non payé, Walter avait aussi réussi à être la vedette de pièces et de comédies musicales montées au lycée, à inspirer une dévotion éternelle à de nombreux amis d'enfance, à apprendre la cuisine et des rudiments de couture auprès de sa mère, à cultiver son intérêt pour la nature (poissons tropicaux ; fourmilières ; soins d'urgence pour oisillons orphelins ; préparations de plantes séchées pour herbiers), et à terminer ses études major de sa promotion. Il obtint une offre de bourse pour une grande université de l'Ivy League mais choisit plutôt d'aller à Macalester, situé suffisamment près de Hibbing pour pouvoir prendre le bus le week-end et aller aider sa mère à lutter contre le délabrement impitoyable du motel (le père apparemment faisait de l'emphysème et était du coup inutile). Walter avait rêvé de devenir réalisateur, voire acteur, mais finit par étudier le droit à l'université parce que, comme il l'avait expliqué, semble-t-il, « Il faut bien que quelqu'un dans la famille ait un vrai salaire ».

De manière perverse – puisqu'elle n'était pas attirée par Walter – Patty se sentait malgré tout en proie à l'esprit de compétition et était

donc vaguement offensée par la présence d'autres filles lors de ces pseudo rendez-vous, et elle était contente de noter que c'était elle, et non pas les autres, qui faisait briller les yeux de Walter et surgir son irrépressible rougissement. Elle aimait vraiment beaucoup être la vedette, Patty. En toutes circonstances, ou presque. Lors de la dernière des pièces qu'ils ont vues, en décembre au Guthrie, Walter arriva juste avant le lever de rideau, tout couvert de neige, avec des livres de poche comme cadeaux de Noël pour les autres filles et, pour Patty, un énorme poinsettia qu'il avait porté dans le bus puis dans les rues boueuses et qu'il avait eu du mal à faire accepter au vestiaire. Il fut clair pour tout le monde, même pour Patty, que le fait de donner aux autres filles des livres intéressants et une plante à elle traduisait tout le contraire d'un manque de respect. Que Walter ne dirigeât pas son enthousiasme vers une version plus mince de ses gentilles amies en adoration pour lui, mais plutôt vers Patty, qui mettait toute son intelligence et toute sa créativité à surtout élaborer de nouveaux moyens de mentionner, l'air de rien, Richard Katz, était incompréhensible et inquiétant, mais aussi indéniablement flatteur. Après le spectacle, Walter porta le poinsettia jusque chez elle, dans le bus et dans d'autres rues boueuses. La carte attachée à la plante, qu'elle ouvrit une fois dans sa chambre, disait, *Pour Patty, avec beaucoup d'affection, de la part de son fan admiratif.*

Ce fut à peu près à ce moment-là que Richard finit par plaquer Eliza. C'était apparemment un plaqueur assez brutal. Eliza était hors d'elle lorsqu'elle appela Patty pour lui annoncer en gémissant que « la pédale » avait monté Richard contre elle, que Richard ne lui laissait pas la moindre chance, et que Patty devait l'aider à lui arranger une rencontre avec lui, car il refusait de lui parler, de lui ouvrir la porte de chez lui ou de...

« J'ai mes examens, répondit froidement Patty.

— Tu peux y aller et j'irai avec toi, dit Eliza. Il faut juste que je le voie et que je lui explique.

— Lui expliquer quoi ?

— Qu'il doit me laisser une chance ! Que j'ai le droit d'être entendue !

— Walter n'est pas gay, dit Patty. C'est juste un truc que tu as inventé dans ta tête.

— Mon Dieu, il t'a aussi montée contre moi !

— Non, dit Patty. Ça n'a rien à voir.

— J'arrive et on va mettre quelque chose sur pied.

— J'ai mon examen d'histoire demain matin. Il faut que je révise. »

Patty apprit alors qu'Eliza avait cessé d'aller en cours six semaines auparavant, parce qu'elle était trop folle de Richard. Et lui, il

lui avait fait ça, alors qu'elle avait tout abandonné pour lui, et maintenant il la plantait là et elle devait cacher à ses parents qu'elle échouait partout, elle arrivait chez Patty et Patty ne devait pas bouger, elle devait l'attendre, pour qu'elles mettent quelque chose sur pied.

« Je suis vraiment fatiguée, dit Patty. Il faut que je révise et que je dorme.

— Non mais j'y crois pas ! Il vous a montés tous les deux contre moi ! Mes deux personnes préférées au monde ! »

Patty réussit à lâcher le téléphone, à se ruer à la bibliothèque et à y rester jusqu'à la fermeture. Elle était sûre qu'Eliza l'attendrait devant sa résidence, en fumant, décidée à la maintenir éveillée la moitié de la nuit. Elle redoutait de devoir payer ces gages d'amitié, mais elle y était également résignée, et elle fut donc étrangement déçue de rentrer chez elle et de n'y voir aucune trace d'Eliza. Elle faillit même l'appeler, mais son soulagement et sa fatigue eurent raison de son sentiment de culpabilité.

Trois jours s'écoulèrent sans un mot d'Eliza. Le soir précédant son départ pour les vacances de Noël, Patty finit par appeler Eliza pour s'assurer que tout allait bien, mais le téléphone sonna encore et encore, dans le vide. Elle prit l'avion pour aller chez elle à Westchester, perdue dans un nuage de culpabilité et d'inquiétude qui ne fit que s'épaissir à chaque tentative vaine, depuis le téléphone de la cuisine de ses parents, de joindre son amie. La veille de Noël, elle alla jusqu'à appeler le motel Whispering Pines à Hibbing, dans le Minnesota.

« Quel merveilleux cadeau de Noël de t'entendre ! dit Walter.

— Oh, merci. En fait j'appelle à propos d'Eliza. On dirait qu'elle a disparu.

— Tu en as de la chance, dit Walter. Richard et moi on a fini par débrancher notre téléphone.

— Quand ça ?

— Il y a deux jours.

— Ça me rassure. »

Patty continua à parler à Walter, elle répondit à ses nombreuses questions, décrivant la folie acheteuse de Noël de sa fratrie, les rappels annuels humiliants de la famille qui trouvait très amusant quelle ait cru si longtemps au Père Noël, les réparties sexuelles et scatologiques douteuses de son père avec sa sœur cadette, les « doléances » de la même sœur cadette sur le fait que les cours de première année de Yale n'étaient pas du tout stimulants, les arrière-pensées de sa mère quant à sa décision, prise vingt ans plus tôt, de cesser de fêter Hanouka et autres fêtes juives.

« Et toi comment ça va ? demanda Patty à Walter au bout d'une demi-heure.

— Ça va, dit-il. Avec ma mère, on fait des gâteaux. Richard joue aux dames avec mon père.

— Ça a l'air sympa. J'aimerais bien être avec vous.

— J'aimerais bien que tu sois là, aussi. On pourrait aller randonner avec des raquettes.

— Ça a l'air très sympa. »

Elle le pensait sincèrement et n'aurait plus su dire si c'était la présence de Richard qui rendait Walter attirant ou s'il pouvait lui-même être attirant – par sa capacité à rendre chaleureux tous les endroits où il se trouvait.

Le terrible appel d'Eliza arriva le soir de Noël. Patty répondit sur le poste du sous-sol, où elle regardait toute seule un match de la NBA. Avant même qu'elle ait le temps de s'excuser, ce fut Eliza qui lui présenta ses excuses pour son silence, puis elle lui annonça qu'elle avait été occupée à voir des médecins.

« Ils disent que j'ai une leucémie, dit-elle.

— Non.

— Je commence le traitement après le Nouvel An. Mes parents sont les seuls à savoir, à part toi, et tu ne dois le dire à personne. Et surtout pas à Richard. Tu me jures que tu ne le diras à personne ? »

Le nuage de culpabilité et d'inquiétude se condensa alors en une tempête d'émotions. Elle pleura à chaudes larmes, demanda à Eliza si elle était vraiment sûre, si les médecins étaient vraiment sûrs. Eliza expliqua qu'elle s'était sentie de plus en plus lasse durant l'automne, mais qu'elle n'avait voulu le dire à personne, parce qu'elle avait peur que Richard ne la plaque s'il s'avérait qu'elle avait la mononucléose, mais elle avait fini par se trouver si mal qu'elle était allée voir un médecin, et le verdict était tombé, deux jours plus tôt : une leucémie.

« La mauvaise ?

— Elles sont toutes mauvaises.

— Mais c'est celle où on peut guérir ?

— Il y a de bonnes chances que le traitement marche, dit Eliza. J'en saurai plus dans une semaine.

— Je vais rentrer plus tôt. Je peux rester avec toi. »

Mais Eliza, bizarrement, ne voulait plus que Patty reste avec elle.

En ce qui concerne l'affaire du Père Noël : l'autobiographe n'a aucune sympathie pour les parents qui mentent, et pourtant, il y a des nuances. Il y a les mensonges que vous dites à une personne pour lui organiser une fête surprise, les mensonges racontés pour s'amuser, et puis il y a les mensonges que vous dites à quelqu'un pour que cette personne ait l'air ridicule parce qu'elle y croit. Un Noël, alors qu'elle était adolescente, Patty se vexa tellement d'être toujours taquinée pour sa croyance enfantine incroyablement tardive au Père Noël (qui avait persisté même après que deux membres plus jeunes de la fratrie

l'avaient perdue) qu'elle refusa de quitter sa chambre pour le dîner. Son père, venu plaider auprès d'elle, cessa pour une fois de sourire et lui dit très sérieusement que la famille avait préservé ses illusions parce que son innocence était si belle et qu'ils l'aimaient tous pour cette raison. Ce fut à la fois une chose agréable à entendre et une évidente connerie démentie par le plaisir que tout le monde prenait à se moquer d'elle. Patty croyait que les parents avaient le devoir d'apprendre à leurs enfants à affronter la réalité.

Qu'il suffise de dire que Patty, durant les nombreuses semaines d'hiver où elle a joué les Florence Nightingale auprès d'Eliza – luttant contre le blizzard pour lui apporter de la soupe, lui nettoyant sa cuisine et sa salle de bains, restant tard avec elle à regarder la télévision alors qu'elle aurait dû dormir la veille d'un match, s'endormant parfois en étreignant son amie émaciée, acceptant son sentimentalisme extrême (« Tu es mon ange chéri », « Voir ton visage, c'est comme être au ciel », etc.) et refusant, durant tout ce temps, de répondre aux appels téléphoniques de Walter et de lui expliquer pourquoi elle n'avait plus le temps de traîner avec lui –, ne remarqua absolument pas un certain nombre de signes annonciateurs. Non, disait Eliza, cette chimiothérapie n'est pas celle qui fait tomber les cheveux des gens. Et non, il n'était pas possible de programmer les séances de traitements à des moments où Patty était libre pour la raccompagner chez elle après l'hôpital. Et non, elle ne voulait pas lâcher son appartement pour aller chez ses parents, et oui, ses parents venaient la voir sans arrêt, c'était juste une coïncidence si Patty ne les croisait jamais, et non, il n'était pas inhabituel pour des cancéreux de s'administrer eux-mêmes des antiémétiques avec une seringue hypodermique comme celle que Patty avait repérée par terre sous la table de chevet d'Eliza.

On pourrait dire que le plus gros avertissement fut la façon dont elle, Patty, évitait Walter. Elle le vit à deux matchs en janvier et lui parla brièvement, mais il manqua un certain nombre de matchs après cela, et la raison manifeste pour laquelle elle ne répondit pas à ses nombreux messages était quelle était gênée d'admettre qu'elle voyait autant Eliza. Mais pourquoi aurait-il dû être gênant de s'occuper d'une amie frappée par le cancer ? Et de la même manière : aurait-il été si difficile que ça, quand elle avait dix ans, d'ouvrir les oreilles au cynisme de ses camarades de classe concernant le Père Noël, si elle avait eu la moindre envie d'apprendre la vérité ? Elle jeta le gros poinsettia, qui n'était pourtant pas mort.

Walter finit par venir la voir à la fin de février, au terme de la journée enneigée du grand match des Gophers contre UCLA, leur rival le mieux classé de la saison. Patty était déjà fort mal disposée envers le monde ce jour-là, à cause d'une conversation téléphonique matinale

avec sa mère, dont c'était l'anniversaire. Patty avait décidé de ne rien dévoiler de sa vie et découvrit qu'une fois de plus Joyce n'écoutait pas, qu'elle n'avait rien à foutre du classement de l'adversaire de son équipe, mais elle n'avait même pas eu la chance d'exercer cette retenue, parce que Joyce était trop excitée à propos de la sœur cadette de Patty, qui avait passé un casting pour le premier rôle dans une reprise off-Broadway de *L'Invité à la noce*, poussée tout spécialement par son professeur de Yale, et avait décroché le rôle de doublure, ce qui était apparemment un truc gigantesque qui pourrait avoir pour conséquence que la sœur quitte Yale quelques mois et vienne vivre à la maison pour faire du théâtre à plein temps ; Joyce était absolument ravie.

Lorsque Patty aperçut Walter qui tournait au coin du lugubre bâtiment en brique de la Wilson Library, elle pivota et s'éloigna très vite, mais il lui courut après. De la neige s'était déposée sur sa grosse toque de fourrure ; son visage était aussi rouge qu'une balise de navigation. Il essaya de sourire et de se montrer amical, mais sa voix tremblait quand il demanda à Patty si elle avait eu ses messages téléphoniques.

« C'est juste que je suis très occupée, dit-elle. Je suis vraiment désolée de ne pas t'avoir appelé.

— J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? Je t'ai offensée, d'une manière ou d'une autre ? »

Il était malheureux et en colère, et elle détestait ça.

« Non, non, pas du tout, dit-elle.

— J'aurais bien continué à appeler sauf que je ne voulais pas t'ennuyer.

— Juste très, très occupée, murmura-t-elle tandis que tombait la neige.

— La personne qui répondait à ton téléphone a commencé à avoir l'air vraiment agacé, parce que je laissais toujours le même message.

— Oui, elle a sa chambre juste à côté du téléphone. Tu peux comprendre ça. Elle doit prendre beaucoup de messages.

— Non, je ne comprends pas, justement, dit Walter, presque en pleurs. Tu veux que je te laisse tranquille, c'est ça ? »

Elle détestait les scènes de ce genre.

« Je suis juste vraiment très occupée, dit-elle. Et d'ailleurs, j'ai un match important ce soir, alors...

— Non, dit Walter, il y a quelque chose qui ne va pas. C'est quoi ? Tu as l'air si malheureuse ! »

Elle ne voulait pas mentionner la conversation avec sa mère, parce qu'elle s'efforçait de se préparer mentalement pour le match et il valait mieux ne pas s'attarder sur ce genre de choses. Mais Walter insistait si désespérément pour avoir une explication – il insistait

d'une façon qui allait au-delà des sentiments qu'il éprouvait, il insistait quasiment au nom de la justice – qu'elle sentit qu'elle devait dire quelque chose.

« Bon, tu dois me jurer de ne pas le dire à Richard, dit-elle tout en se rendant compte, au moment même où elle prononçait ces mots, qu'elle n'avait jamais vraiment compris cette interdiction, mais Eliza a une leucémie. C'est terrible. »

À la grande surprise de Patty, Walter éclata de rire.

« Ça m'étonnerait.

— Eh bien c'est vrai, dit-elle, même si ça t'étonne.

— D'accord. Et elle prend toujours de l'héroïne ? »

Un fait auquel elle avait rarement prêté attention auparavant se fit soudainement sentir ; il avait deux ans de plus qu'elle.

« Elle a une leucémie, dit Patty. Et je ne sais rien sur l'héroïne.

— Même Richard est assez malin pour ne pas en prendre. Ce qui, crois-moi, veut dire quelque chose.

— Je ne sais rien de tout ça. »

Walter hocha la tête et sourit.

« C'est parce que tu es vraiment une gentille personne.

— Ça, je n'en sais rien, dit-elle. Mais maintenant, il faut que j'aille manger et que je me prépare pour le match.

— Je ne peux pas aller te voir jouer, ce soir, dit-il comme elle se tournait pour partir. Je voulais venir, mais Harry Blackmun fait une conférence. Je dois y aller. »

Elle pivota vers lui, irritée.

« Pas de problème.

— Il est à la Cour suprême. Il a écrit *Roe v. Wade*.

— Je le sais, dit-elle. Ma mère lui a quasiment dressé un autel où elle fait brûler de l'encens. T'as pas besoin de me dire qui est Harry Blackmun.

— D'accord. Désolé. »

La neige tourbillonnait entre eux.

« D'accord, c'est bon, je ne te dérangerai plus, dit Walter. Je suis désolé pour Eliza. J'espère qu'elle va bien. »

L'autobiographe n'en veut qu'à elle-même – pas à Eliza, ni à Joyce, ni à Walter – pour ce qui s'est produit ensuite. Comme toute sportive, elle avait subi bien des galères et eu sa part de matchs médiocres, mais même lors des pires soirées, elle s'était sentie confortablement installée dans quelque chose de plus vaste – dans l'équipe, dans l'esprit du sport, dans l'idée que le sport avait vraiment de l'importance – et avait retiré un vrai réconfort dans les cris d'encouragement de ses coéquipières, dans leurs moqueries visant à inverser le sort à la mi-temps, dans les variations sur les thèmes des bras cassés et des empotées, toutes ces expressions clichés quelle

s'était elle-même entendue hurler des milliers de fois auparavant. Elle avait toujours couru après le ballon, parce que le ballon l'avait toujours sauvée, le ballon était ce qu'elle était sûre d'avoir dans sa vie, le ballon avait été son compagnon loyal lors de tous ses interminables étés de fillette. Et toutes ces activités répétitives que les gens font à l'église et qui semblent insignifiantes ou fausses aux non-croyants – se taper dans les mains après chaque panier, s'étreindre après chaque lancer franc, se taper dans les mains à bras levés pour chaque coéquipière qui quitte le terrain, ou hurler sans arrêt, « C'est tout bon, SHAWNA ! », « Ça, c'est du jeu, CATHY ! » et « SWISH, Ouauh ! » –, tout cela était devenu une seconde nature pour elle et avait un tel sens, comme autant d'aides nécessaires à de grandes performances spontanées, qu'il ne lui serait pas davantage venu à l'idée d'être gênée par ça que par le fait de transpirer beaucoup parce qu'elle courait d'un bout à l'autre du terrain. Le sport féminin n'était pas que douceur, bien sûr. Sous les embrassades bouillonnaient les rivalités, les jugements moraux et une très forte impatience : Shawna reprochait à Patty de filer trop de passes d'ouverture sur rebond à Cathy et pas assez à elle, Patty enrageait quand cette crétine de pivot de réserve, Abbie Smith, s'emparait une fois de plus d'un entre-deux qu'elle ne pouvait plus contrôler ensuite, Mary Jane Rorabacker nourrissait une rancune éternelle envers Cathy qui ne l'avait pas invitée dans sa chambre avec Patty et Shawna en deuxième année, alors qu'elles avaient été ensemble les vedettes de St. Paul Central, chaque titulaire se sentait coupable d'être soulagée quand une recrue prometteuse et donc une potentielle rivale avait mal supporté la pression lors d'un match, etc. Mais le sport de compétition est fondé sur une histoire de dévotion, sur une méthode de croyance, et une fois que cela a été totalement martelé en vous, à l'école ou au lycée au plus tard, vous n'avez plus à vous poser de questions sur quoi que ce soit d'important quand vous partez au gymnase et que vous vous mettez en tenue, vous connaissez la Réponse à la Question, la Réponse, c'est l'Équipe, et tous vos petits soucis personnels doivent être mis de côté.

Il est possible que Patty, dans l'agitation due à sa rencontre avec Walter, ait oublié de manger assez. Incontestablement, il y avait quelque chose qui n'allait pas dès son arrivée au William Arena. Les joueuses de UCLA étaient gigantesques, très physiques, avec trois titulaires d'un mètre quatre-vingts ou plus, et la stratégie de la coach Treadwell consistait à les épuiser par un jeu de transition et à laisser ses joueuses plus petites, tout spécialement Patty, s'agiter et frapper avant que les Bruins aient pu mettre en place leur défense. Par la suite, il s'agirait d'être encore plus agressives et de tenter de pousser très vite à la faute les deux meilleures marqueuses des Bruins. On ne

s'attendait pas à ce que les Gophers gagnent, mais si elles gagnaient, elles pouvaient grimper dans les vingt premières des classements nationaux officiels – et donc plus haut que ce qu'elles avaient jamais été depuis que Patty était titulaire. Ce n'était donc vraiment pas le soir où Patty pouvait se permettre de flancher.

Elle ressentit une étrange faiblesse au plus profond d'elle-même. Certes, elle conservait son habituelle variété de mouvements en extension, mais ses muscles paraissaient d'une certaine façon manquer d'élasticité. L'énergie bruyante de ses coéquipières lui tapait sur les nerfs, et un serrement dans la poitrine, une sorte d'inhibition, l'empêchait de crier à leur adresse à son tour. Elle réussit à chasser toute pensée d'Eliza, mais se retrouva du coup à se dire que, alors que sa propre carrière serait terminée pour toujours dans une saison et demie, sa sœur cadette allait continuer et devenir une actrice célèbre pour toute sa vie, et que donc l'investissement de son temps et de ses ressources athlétiques avait été bien hasardeux, et qu'elle avait si allègrement ignoré les allusions proférées pendant des années par sa mère et allant dans ce sens. Rien de tout cela, il convient de le dire, n'est recommandé avant un grand match.

« Sois toi-même, c'est tout, lui dit la coach Treadwell. C'est qui, le leader ?

— C'est moi, le leader.

— Plus fort.

— C'est moi, le leader.

— Plus fort !

— C'est MOI, le leader. »

Si vous avez jamais pratiqué des sports d'équipe, vous saurez que Patty s'est sentie immédiatement plus forte et plus concentrée, gagnant en autorité, pour avoir dit ça. C'est drôle comme le truc fonctionne bien – la transfusion de confiance par de simples mots. Elle se sentit bien pendant son échauffement, bien quand elle échangea les poignées de main avec les capitaines des Bruins tout en étant consciente des regards qui la jaugeaient, sachant qu'on l'avait présentée comme une grosse menace pour le score et comme la chef des Gophers en attaque ; elle se glissa dans sa réputation de bonne joueuse comme s'il s'agissait d'une armure. Une fois que vous êtes dans le match, cela dit, et que commence l'hémorragie de confiance, la perfusion venant de la ligne de touche n'est plus possible. Patty réussit un panier sur un tir en course facile de contre-attaque, ce qui marqua, au bout du compte, la fin de sa soirée. Dès la seconde minute, elle devina, à cause de la boule qu'elle avait dans la gorge, qu'elle allait merder comme jamais. Son homologue chez les Bruins avait cinq centimètres, quinze kilos et un nombre ahurissant de sauts verticaux de plus qu'elle, mais le problème n'était pas seulement physique. Le

problème, c'était la défaite, là, dans son cœur. Au lieu de réagir par un embrasement compétitif face à l'injustice que représentait l'avantage en taille des Bruins et de poursuivre impitoyablement le ballon, comme la coach lui avait dit de le faire, elle se sentit vaincue par l'injustice : elle s'apitoya sur elle-même. Les Bruins tentèrent la pression sur tout le terrain et découvrirent que cela marchait du feu de Dieu. Shawna prit un rebond et fit une passe à Patty, mais elle se fit coincer dans un angle et abandonna le ballon. Elle l'eut à nouveau et le lança à l'extérieur. Elle le récupéra encore et l'envoya directement dans les mains d'une défenseuse, comme si elle lui faisait un petit cadeau. La coach demanda un temps mort et lui dit de se poster plus haut sur le terrain pour jouer en transition ; mais les Bruins l'attendaient là. Une longue passe lui échappa et le ballon atterrit dans les gradins. Luttant contre la boule coincée dans sa gorge, essayant de se mettre en colère, elle fit une faute en attaquant. Elle n'avait aucun ressort dans son tir en suspension. Elle envoya deux fois la balle dans la zone restrictive et la coach la fit sortir pour lui dire deux mots.

« Eh t'es où, là ? Où il est mon leader ?

— Je n'y suis pas, ce soir.

— Tu y es, absolument, il faut juste que tu t'en persuades. C'est là. Tu dois t'en persuader.

— D'accord.

— Hurle-moi dessus. Lâche tout. »

Patty secoua la tête.

« Je ne veux rien lâcher. »

La coach s'accroupit et la regarda bien dans les yeux ; Patty, par un gros effort de volonté, se força à croiser son regard.

« C'est qui, notre leader ?

— C'est moi.

— Crie-le.

— Je ne peux pas.

— Tu veux que je te laisse sur le banc de touche ? C'est ça que tu veux ?

— Non !

— Alors vas-y ! On a besoin de toi. Quel que soit le problème, on en parlera plus tard. D'accord ?

— D'accord. »

Cette nouvelle transfusion alla droit à l'hémorragie sans même circuler une seule fois dans le corps de Patty. Pour ses coéquipières, elle resta dans le match, mais elle revint à ses vieilles habitudes d'abnégation, elle suivit le jeu au lieu de le mener, elle fit des passes plutôt que des tirs, puis elle retrouva sa manie encore plus ancienne qui consistait à traîner autour du périmètre et à tenter de longues passes en extension, dont certaines auraient pu marcher un autre soir, mais pas celui-là. Comme il est difficile de se cacher sur un terrain de basket ! Patty se fit battre et battre encore en défense, chaque défaite semblait rendre la suivante encore plus probable. Ce quelle ressentit alors allait lui devenir beaucoup plus familier plus tard dans sa vie, lorsqu'elle connut une grave dépression ; mais, lors de cette soirée de février, ce fut pour elle une horrible nouveauté que de sentir le jeu tourner autour d'elle, alors qu'elle ne contrôlait plus rien, et de comprendre intuitivement que la signification de tout ce qui se passait, chaque avancée et chaque recul du ballon, chacun de ses pas lourds sur le terrain, chaque fois qu'elle tentait de bloquer une Bruin déterminée et totalement concentrée, chaque tape chaleureuse d'une coéquipière à la mi-temps relevait de sa propre incompetence, du vide de son avenir et de la futilité de son combat.

La coach la fit sortir pour de bon vers la fin du troisième quart, alors que les Gophers étaient menées de vingt-cinq points. Elle se sentit un peu revivre dès qu'elle se retrouva à l'abri sur le banc de touche. Elle retrouva sa voix pour exhorter ses coéquipières et leur claqua la main comme une débutante enthousiaste, jouissant de la dégradation qui la réduisait au rôle de pom-pom girl lors d'un match dont elle aurait dû être la vedette, épousant l'affront de se faire consoler un peu trop délicatement par ses camarades apitoyées. Elle avait l'impression de mériter totalement d'être rabaissée et plongée ainsi dans la honte, vu comme elle avait merdé. Patauger dans cette merde, c'était ce qui lui était arrivé de mieux ce jour-là.

Plus tard, dans les vestiaires, elle subit le sermon de la coach les oreilles bouchées, avant de s'asseoir sur un banc pour sangloter pendant une demi-heure. Ses amies eurent le tact de la laisser

tranquille.

Dans sa doudoune et avec son bonnet des Gophers, elle se rendit au Northrop Auditorium, espérant que la conférence de Blackmun ne soit pas encore terminée, mais elle trouva le bâtiment éteint et verrouillé. Elle pensa regagner sa résidence pour appeler Walter, mais elle se rendit compte que ce qu'elle voulait vraiment, maintenant, c'était transgresser les règles de l'entraînement et aller se murger au vin. Elle arpenta les rues enneigées jusqu'à l'appartement d'Eliza, et là elle comprit que ce qu'elle voulait vraiment, vraiment, c'était hurler des insanités à son amie.

Eliza, à l'interphone, objecta qu'il était tard et qu'elle était fatiguée.

« Non, tu dois me laisser monter, dit Patty. Tu n'as pas le choix. »

Eliza la fit entrer et alla se rallonger sur son canapé. Elle était en pyjama et écoutait un jazz syncopé. L'air était lourd de léthargie et de vieilles cigarettes. Patty se planta devant le canapé, emmitouflée dans sa doudoune, avec la neige qui fondait de ses tennnis, elle regarda Eliza respirer très lentement et constata que le temps qu'il lui fallait pour se mettre à parler était fort long – une série de mouvements faciaux imprécis devenant graduellement un peu moins imprécis et finissant par produire une question murmurée.

« Comment s'est passé ton match ? »

Patty ne répondit pas. Après un moment, il devint apparent qu'Eliza l'avait oubliée.

Il ne semblait pas y avoir beaucoup de sens à lui hurler des insanités, là, tout de suite ; Patty mit donc à sac l'appartement à la place. La drogue et le matériel apparurent immédiatement, par terre au bord du canapé – Eliza s'était contentée de jeter un coussin par-dessus. Sous un nid de revues poétiques et de magazines de musique reposait le classeur bleu à trois anneaux sur le bureau d'Eliza. Pour autant que Patty puisse en juger, rien n'y avait été ajouté depuis l'été. Elle fouilla dans les papiers et les factures d'Eliza, cherchant un document médical, mais elle ne trouva rien. Le disque de jazz passait en boucle. Patty l'arrêta et s'assit sur la table basse avec le classeur et la drogue traînant par terre devant elle.

« Réveille-toi ! » dit-elle.

Eliza ferma plus fort les paupières.

Patty lui donna un coup sur la jambe.

« Réveille-toi !

— J'ai besoin d'une cigarette. La chimio m'a vraiment cassée. »

Patty la redressa en la tirant par les épaules.

« Hé ! dit Eliza avec un vague sourire. Ça fait plaisir de te voir.

— Je ne veux plus être ton amie, dit Patty. Je ne veux plus te voir.

— Mais pourquoi ?

— Je ne veux plus, c'est tout. »

Eliza ferma les yeux et secoua la tête.

« J'ai besoin de ton aide, dit-elle. Je prends de la drogue à cause de la douleur. À cause du cancer. Je voulais te le dire. Mais j'étais trop gênée. »

Elle se poussa sur le côté et se rallongea.

« Tu n'as pas de cancer, dit Patty. C'est juste un mensonge que tu as inventé parce que tu délirais sur moi.

— Non, j'ai une leucémie. J'ai vraiment une leucémie.

— Je suis venue te le dire en personne, par courtoisie. Mais maintenant, je vais partir.

— Non. Il faut que tu restes. J'ai un problème de drogue et tu dois m'aider.

— Je ne peux pas t'aider. Tu vas devoir aller chez tes parents. »

Il y eut un long silence.

« Donne-moi une cigarette, dit Eliza.

— Je déteste tes cigarettes.

— Je croyais que tu comprenais, pour les parents, dit Eliza. Quand on n'est pas la personne qu'ils veulent.

— Je ne comprends rien de toi. »

Il y eut un autre silence. Puis Eliza parla.

« Tu sais ce qui va se passer si tu t'en vas ? Je vais me tuer.

— Oh, mais voilà une bonne raison de continuer à être ton amie, dit Patty. Ça semble très amusant pour nous deux.

— Je dis juste que c'est probablement ce que je vais faire. Tu es la seule chose qui soit belle et vraie dans ma vie.

— Je ne suis pas une chose, dit Patty très sérieusement.

— Tu as déjà vu quelqu'un se shooter ? Je suis assez bonne à ça, maintenant. »

Patty prit la seringue et la drogue et les mit dans la poche de sa doudoune.

« C'est quoi, le numéro de téléphone de tes parents ?

— Ne les appelle pas.

— Je vais les appeler. Il n'y a pas d'alternative.

— Tu vas rester avec moi ? Tu viendras me voir ?

— Oui, mentit Patty. Mais tu me donnes le numéro.

— Ils me demandent de tes nouvelles sans arrêt. Ils pensent que tu as une bonne influence sur moi. Tu vas rester avec moi ?

— Oui, mentit à nouveau Patty. C'est quoi, leur numéro ? »

Lorsque les parents arrivèrent, après minuit, ils avaient l'air lugubre des gens interrompus dans leur bonheur de jouir d'un long répit durant lequel ils n'avaient plus, justement, à gérer ce genre de choses. Patty fut fascinée de les rencontrer enfin, mais de toute

évidence la réciproque n'était pas vraie. Le père avait une barbe fournie et des yeux sombres enfoncés, la mère, une toute petite femme, portait des bottes en cuir à hauts talons et, ensemble, ils dégageaient une forte vibration sexuelle qui rappela à Patty certains films français et les commentaires d'Eliza sur le fait qu'ils étaient fusionnels. Patty n'aurait pas craché sur quelques mots d'excuses de leur part pour avoir abandonné leur fille perturbée à un tiers ne soupçonnant rien, ou bien quelques paroles de gratitude parce qu'elle les avait libérés de leur fille durant ces deux dernières années, ou bien encore quelques mots de reconnaissance pour l'argent qui avait financé la dernière crise. Mais dès que le noyau familial se reconstitua dans le salon, il s'ensuivit un étrange drame-consultation dans lequel Patty n'avait visiblement aucun rôle à jouer.

« Alors, c'est quoi, comme drogue ? dit son père.

— Euh, de l'héro, dit Eliza.

— Héro, cigarette, alcool. Et quoi d'autre ? Y a autre chose ?

— Un peu de coke de temps en temps. Plus beaucoup, maintenant.

— Autre chose ?

— Non, c'est tout.

— Et ton amie ? Elle en prend aussi ?

— Non, elle, c'est une grande star du basket, dit Eliza. Je te l'ai déjà dit. Elle est complètement clean, elle est super. Elle est vraiment étonnante.

— Elle savait que tu en prenais ?

— Non, je lui ai dit que j'avais un cancer. Elle ne sait rien.

— Et ça dure depuis quand ?

— Depuis Noël.

— Donc, elle te croyait. Tu as inventé un mensonge très compliqué qu'elle a cru. »

Eliza gloussa.

« Oui, je la croyais », dit Patty.

Le père ne regarda même pas dans sa direction.

« Et c'est quoi, ça ? dit-il en brandissant le classeur bleu.

— Ça, c'est mon livre de Patty, dit Eliza.

— On dirait un album souvenir plutôt obsessionnel, dit le père à la mère.

— Et donc elle a dit qu'elle allait te laisser tomber, dit la mère, et toi tu as dit que tu allais te tuer.

— Quelque chose comme ça, oui, admit Eliza.

— C'est vraiment obsessionnel, commenta le père en feuilletant les pages.

— Tu es réellement suicidaire ? dit la mère. Ou c'est juste une menace pour empêcher ton amie de partir ?

— C'est surtout une menace, dit Eliza.

— Surtout ?

— OK, OK, je ne suis pas réellement suicidaire.

— Tu es tout de même consciente que nous devons prendre tout ça très au sérieux, maintenant, dit la mère. Nous n'avons pas le choix.

— Vous savez, je crois que je vais y aller, dit Patty. J'ai cours tôt demain matin, alors...

— Quel cancer as-tu prétendu avoir ? dit le père. C'était situé où, dans le corps ?

— J'ai dit que c'était une leucémie.

— Dans le sang, donc. Un cancer fictif dans le sang. »

Patty reposa la drogue et le matériel sur le coussin d'un fauteuil.

« Je vais laisser ça là, dit-elle. Il faut vraiment que j'y aille. »

Les parents la regardèrent, se regardèrent et hochèrent la tête.

Eliza se leva du canapé.

« Je te revois quand ? Je te revois demain ?

— Non, dit Patty. Je ne crois pas.

— Attends ! cria Eliza en bondissant pour saisir Patty par la main. J'ai tout foutu en l'air, mais je vais aller mieux, et alors on pourra recommencer à se voir. OK ?

— Oui, OK », mentit Patty, tandis que les parents s'avançaient pour détacher leur fille d'elle.

Dehors, le ciel s'était éclairci et la température avait chuté presque jusqu'à moins dix-sept. Patty fit pénétrer, respiration après respiration, l'air propre tout au fond de ses poumons. Elle était libre ! Elle était libre ! Et, oh, mais comme elle aurait voulu pouvoir revenir en arrière et rejouer ce match contre UCLA. Même à une heure du matin, même avec l'estomac vide, elle se sentait prête à faire des merveilles. Elle descendit au pas de course la rue d'Eliza, portée par la pure exaltation de sa liberté, elle entendait les paroles de la coach dans son oreille pour la première fois, trois heures après qu'elles eurent été prononcées, elle l'entendait dire que ce n'était qu'un match, que tout le monde ratait des matchs, qu'elle serait à nouveau elle-même demain. Elle se sentait prête à se consacrer plus intensément que jamais à rester en forme et à améliorer son jeu, prête à aller plus souvent au théâtre avec Walter, prête à dire à sa mère, « C'est vraiment une super nouvelle, pour *L'Invité à la noce* ! ». Prête à être une personne bien sous tous rapports. Dans son exaltation, elle courait si aveuglément qu'elle ne vit la plaque de verglas sur le trottoir que lorsque sa jambe gauche glissa complètement sur le côté derrière la jambe droite, et qu'elle s'écroula au sol, le genou bousillé.

Il y a peu de chose à dire sur les six semaines qui suivirent. Elle subit deux opérations, la seconde suivant une infection occasionnée par la première, et devint experte dans le maniement des cannes

anglaises. Sa mère prit l'avion pour venir la voir à la première opération et traita le personnel de l'hôpital comme s'il se fût agi de péquenauds du Middle West à l'intelligence contestable, forçant Patty à s'excuser pour elle et à se montrer tout particulièrement accommodante chaque fois qu'elle ne se trouvait pas dans la chambre. Lorsqu'il s'avéra que Joyce avait peut-être eu raison de ne pas faire confiance aux médecins, Patty se sentit si triste qu'elle lui parla de la seconde opération seulement la veille. Elle assura Joyce qu'il n'y avait aucun besoin qu'elle revienne – elle avait plein d'amis pour s'occuper d'elle.

Walter Berglund avait appris auprès de sa mère à être attentionné envers les femmes affligées de maladies, et il profita de l'invalidité prolongée de Patty pour se reglisser dans sa vie. Le lendemain de la première opération, il apparut avec un pin de Norfolk haut de plus d'un mètre en suggérant qu'elle préférerait peut-être une plante vivante à des fleurs coupées qui n'allaient pas durer. Après cela, il s'arrangea pour voir Patty presque tous les jours sauf le week-end, quand il repartait à Hibbing aider ses parents, et il se fit rapidement aimer par les amies sportives de Patty pour sa gentillesse. Les amies moins jolies de Patty appréciaient l'attention avec laquelle il les écoutait, bien plus importante que celle de tous les gars qui ne voyaient pas plus loin que leur physique, et Cathy Schmidt, son amie la plus subtile, déclara que Walter était assez intelligent pour siéger à la Cour suprême. C'était une nouveauté, au Pays des Sportives, que d'avoir un gars parmi elles, avec lequel elles se sentaient toutes aussi à l'aise et détendues, un gars qui pouvait traîner dans le salon pendant les vacances et être comme l'une des leurs. Et tout le monde voyait bien qu'il était fou de Patty, et tout le monde sauf Cathy Schmidt était d'accord pour penser que c'était là une chose excellente.

Cathy, comme on l'a dit, était plus maligne que les autres.

« T'es pas vraiment mordue, si ? dit-elle.

— Dans un sens oui, dit Patty. Mais dans un autre sens non.

— Alors... vous deux, vous ne...

— Non ! Y a rien du tout ! Je n'aurais sans doute jamais dû lui dire que j'avais été violée. Il est devenu tout bizarre quand je le lui ai dit. Tout... tendre, et... gentil et... bouleversé. Et maintenant c'est comme s'il attendait une permission écrite, ou bien que je fasse le premier pas. Et les cannes n'arrangent sans doute pas les choses. Mais c'est comme si j'étais suivie partout par un chien très gentil et très bien dressé.

— Ce n'est pas si génial que ça, dit Cathy.

— Non. Mais je ne peux pas le lâcher non plus, parce qu'il est incroyablement gentil avec moi, et j'adore vraiment discuter avec lui.

— T'es un peu mordue, quoi.

- Exactement. Peut-être même un peu plus qu'un peu. Mais...
- Mais pas follement plus.
- Exactement. »

Walter s'intéressait à tout. Il lisait chaque ligne des journaux et du *Time*, et, en avril, une fois que Patty fut à nouveau presque valide, il se mit à l'inviter à des conférences, à des projections de films d'art et d'essai et de documentaires qu'elle n'aurait autrement jamais rêvé voir. Que ce fût parce qu'il l'aimait ou à cause du vide dans l'emploi du temps de Patty, ou bien encore à cause de sa blessure, c'était la première fois qu'une personne regardait vraiment au-delà de son apparence de sportive et découvrait la lumière qui était en elle. Même si elle se sentait inférieure à Walter dans presque tous les domaines du savoir humain excepté les sports, elle lui était reconnaissante de montrer qu'elle avait vraiment des opinions et que ses opinions pouvaient différer des siennes. (Ce qui offrait un contraste rafraîchissant avec Eliza qui, si vous lui demandiez qui était l'actuel président des États-Unis, aurait éclaté de rire en disant qu'elle n'en avait aucune idée, avant de mettre un autre disque sur sa stéréo.) Walter regorgeait de toutes sortes d'idées sérieuses et singulières – il détestait le pape et l'Église catholique mais approuvait la révolution islamique en Iran, espérant quelle mènerait les États-Unis à une meilleure gestion de l'énergie ; il aimait la nouvelle politique de contrôle des naissances en Chine et trouvait que les États-Unis devraient adopter quelque chose de semblable ; il se souciait moins de l'accident à la centrale nucléaire de Three Mile Island que du prix bas de l'essence et du besoin d'un système ferroviaire à grande vitesse qui rendrait la voiture obsolète, etc. – et Patty se trouva un rôle dans l'approbation obstinée de tout ce qu'il désapprouvait. Elle aimait tout spécialement ne pas être d'accord avec lui sur la question de l'Oppression des Femmes. Un après-midi, vers la fin du semestre, devant un café à la Student Union, ils eurent tous deux une discussion mémorable sur le professeur d'art primitif de Patty, qui décrivit à Walter ses cours de manière laudatrice, faisant une subtile allusion à ce qu'elle trouvait manquer dans sa personnalité à lui.

« Beurk... dit Walter. C'est encore un de ces profs quinquagénaires qui ne peuvent s'empêcher de parler de sexe.

— Sauf qu'en fait il parle de figures de fertilité, dit Patty. Ce n'est pas sa faute si la seule sculpture qu'on a datant d'il y a cinquante mille ans a à voir avec le sexe. En plus, il a une barbe blanche et ça suffit pour que je le plaigne. Enfin, pense un peu à ça. Il est là et y a toutes ces cochonneries qu'il veut dire sur "les jeunes femmes d'aujourd'hui", tu sais, et "nos cuisses décharnées" et tout ça, il sait qu'il nous met mal à l'aise, et il sait qu'il a cette barbe, qu'il a cinquante ans et qu'on est toutes, tu vois, plus jeunes. Mais il ne peut pas s'empêcher de dire

ces choses malgré tout. Je trouve que c'est trop dur. Être incapable de ne pas s'humilier.

— Mais c'est vraiment choquant !

— Et aussi, dit Patty, je crois qu'en fait ce qui le branche c'est les grosses cuisses. Je crois que la question est là : il est dans un trip âge de pierre. Tu vois ce que je veux dire : les grosses. Ce qui est mignon et qui fend un peu le cœur, c'est qu'il soit tellement branché art ancien.

— Mais tu ne te sens pas agressée, en tant que féministe ?

— Je ne me considère pas vraiment comme une féministe.

— C'est incroyable, ça ! dit Walter en rougissant. Tu ne soutiens pas l'amendement pour l'égalité des droits ?

— Tu sais, je ne m'intéresse pas trop à la politique.

— Mais la raison pour laquelle tu es ici dans le Minnesota, c'est uniquement parce que tu as eu une bourse pour le sport, ce qui aurait été impossible il y a à peine cinq ans. Tu es ici grâce à une législation fédérale féministe. Tu es ici grâce à l'article neuf.

— Mais l'article neuf, c'est la justice élémentaire, dit Patty. Si la moitié des étudiants sont des filles, elles devraient avoir la moitié des bourses pour le sport.

— Ça, c'est du féminisme ?

— Non, c'est de la justice élémentaire. Tu connais Ann Meyers ? Tu as entendu parler d'elle ? C'était une grande star à UCLA et elle vient de signer un contrat avec la NBA, ce qui est ridicule. Elle fait un mètre soixante-cinq et c'est une fille. Elle ne jouera jamais. Les hommes restent de meilleurs athlètes que les femmes et ils le seront toujours. C'est pour ça qu'il y a cent fois plus de gens qui vont voir du basket masculin que du basket féminin – les hommes peuvent en faire tellement plus, sur le plan athlétique. C'est tout simplement stupide de le nier.

— Mais que se passe-t-il si tu veux devenir médecin, et qu'ils ne te laissent pas entrer en fac de médecine parce qu'ils préfèrent les étudiants garçons ?

— Ce serait injuste, ça aussi, même si je ne veux pas devenir médecin.

— Et qu'est-ce que tu veux vraiment, alors ? »

Plus ou moins par défaut, parce que sa mère ne cessait de suggérer des carrières impressionnantes à ses filles, et aussi parce que sa mère avait été, de l'avis de Patty, un parent médiocre, Patty était tentée de vouloir devenir une femme au foyer et une mère exceptionnelle.

« Je veux vivre dans une belle maison ancienne et avoir deux enfants, dit-elle à Walter. Et je veux être une très, très bonne maman.

— Et tu veux une carrière, aussi ?

— Élever des enfants serait ma carrière. »

Il fronça les sourcils en hochant la tête.

« Tu vois bien, dit-elle, je ne suis pas très intéressante. Je suis loin d'être aussi intéressante que tes autres amies.

— Ce n'est absolument pas vrai, dit-il. Tu es terriblement intéressante.

— C'est gentil de ta part de me dire ça, mais je ne crois pas que cela ait beaucoup de sens.

— Je crois qu'il y a beaucoup plus en toi que ce que tu veux bien t'accorder.

— J'ai peur que tu ne sois pas très réaliste à mon sujet, dit Patty. Je parie que tu ne peux même pas citer une chose intéressante sur moi.

— Eh bien tes dons athlétiques pour commencer, dit Walter.

— Dribbler, dribbler... C'est vraiment intéressant.

— Et ta manière de penser. Le fait que tu penses que cet affreux prof est gentil et attendrissant.

— Mais tu n'es pas d'accord avec moi, là-dessus !

— Et ta façon de parler de ta famille. De raconter des histoires sur eux. Le fait que tu sois si loin d'eux et que tu mènes ta propre vie ici. Tout cela est incroyablement intéressant. »

Patty n'avait jamais rencontré un homme aussi amoureux d'elle. Ce dont ils parlaient secrètement, bien sûr, c'était du désir de Walter de la toucher. Et pourtant, plus elle passait de temps avec lui, plus elle se rendait compte que même si elle n'était pas gentille – ou justement peut-être parce qu'elle n'était pas gentille, parce qu'elle aimait maladivement la compétition et était attirée par des choses malsaines – elle était une personne plutôt intéressante, au fond. Et Walter, en insistant avec tant d'ardeur sur ce côté intéressant, progressait indéniablement et allait finir par se rendre intéressant aux yeux de Patty.

« Si tu es si féministe, dit-elle, pourquoi c'est Richard, ton meilleur ami ? Il manque un peu de respect pour les femmes, non ? »

Le visage de Walter se rembrunit.

« C'est sûr que si j'avais une sœur, je ferais tout pour qu'il ne la rencontre pas.

— Pourquoi ? dit Patty. Parce qu'il la traiterait mal ? Il est méchant avec les femmes ?

— Il ne le fait pas exprès. Il aime les femmes. Il passe simplement de l'une à l'autre assez vite.

— On est interchangeable, c'est ça ? On est juste des objets ?

— Ça n'a rien de politique, dit Walter. Il est en faveur de l'égalité des droits. C'est plus comme si c'était sa drogue à lui, ou une de ses drogues. Tu sais, son père était un grand alcool, et Richard ne boit

pas. Mais c'est la même chose que de vider tout ton bar dans l'évier après une murge. C'est comme ça qu'il fait avec une fille, une fois qu'il en a fini avec elle.

— C'est horrible.

— Oui, je n'aime pas vraiment ça chez lui.

— Mais tu es toujours ami avec lui, alors que tu es féministe.

— On reste fidèle à un ami même s'il n'est pas parfait.

— Oui, mais on l'aide à devenir une meilleure personne. On lui explique pourquoi ce qu'il fait est mal.

— C'est ce que tu as fait avec Eliza ?

— OK, tu marques un point, là. »

Lorsqu'elle reparla avec Walter, il l'invita enfin à un vrai rendez-vous, ciné plus dîner. Le film (et ça c'est très Walter) s'avéra être un film indépendant, un truc en noir et blanc, en grec, intitulé *L'Ogre d'Athènes*. Assis dans la salle de cinéma du département des Beaux-Arts, entourés de sièges vides, en attendant que démarre le film, Patty lui fit part de ses projets pour l'été, elle allait rester avec Cathy Schmidt chez les parents de cette dernière dans leur maison de banlieue, continuer sa rééducation et préparer son retour la saison prochaine. Soudain, dans le cinéma vide, Walter lui demanda si elle ne voudrait pas plutôt s'installer dans la chambre libérée par Richard, qui emménageait à New York.

« Richard s'en va ?

— Ouais, dit Walter. C'est à New York que se fait la musique intéressante. Avec Herrera, ils veulent reformer le groupe et essayer de percer là-bas. Et j'ai encore trois mois de bail.

— Ouahouh, dit Patty en se donnant une contenance très étudiée. Et moi je vivrais dans sa chambre.

— Oui, enfin ce ne serait plus sa chambre, dit Walter. Ce serait la tienne. C'est pas loin du gymnase à pied. Je trouve que ça serait bien plus commode que d'aller et venir d'Edina.

— Et donc tu es en train de me demander de vivre avec toi. »

Walter rougit en évitant le regard de Patty.

« Tu aurais ta propre chambre. Mais oui, si jamais tu voulais dîner et traîner avec moi, ce serait super, aussi. Je crois que tu peux me faire confiance, je respecterais ton espace, et je serais là si tu voulais de la compagnie. »

Patty le regarda attentivement, elle peinait à comprendre. Elle se sentait à la fois a) offensée, et b) très triste d'apprendre que Richard partait. Elle faillit suggérer à Walter de l'embrasser d'abord, s'il devait lui demander de vivre avec lui, mais elle était si offensée qu'elle n'avait pas du tout envie d'être embrassée. C'est alors que les lumières de la salle s'éteignirent.

D'après les souvenirs de l'autobiographe, l'intrigue de *L'Ogre*

d'Athènes tournait autour d'un employé de banque athénien aux manières douces, avec des lunettes à monture d'écaille qui, en se rendant à son travail un matin, découvre sa photo à la une d'un journal, avec le titre « L'Ogre d'Athènes toujours en liberté ». Les Athéniens dans la rue se mettent immédiatement à le montrer du doigt et à le pourchasser, et il est sur le point de se faire arrêter lorsqu'il est sauvé par un groupe de terroristes ou de criminels qui le prennent pour leur terrible leader. Le gang a un plan audacieux, quelque chose comme faire sauter le Parthénon, et le héros ne cesse d'essayer de leur expliquer qu'il est juste un employé de banque aux douces manières, qu'il n'est pas l'Ogre, mais le gang compte tellement sur son aide, et le reste de la ville insiste tellement pour le tuer que finit par arriver ce moment étonnant où il enlève brusquement ses lunettes et devient leur chef implacable – l'Ogre d'Athènes ! Il dit, « OK les gars, voilà comment on va faire ».

Patty, en regardant le film, vit Walter dans le personnage de l'employé de banque et l'imagina retirant soudain brusquement ses lunettes. Plus tard, durant le dîner chez Vescio, Walter interpréta le film comme une parabole du communisme dans la Grèce de l'après-guerre et il expliqua à Patty comment les États-Unis, qui avaient besoin d'alliés de l'OTAN dans le sud-est de l'Europe, soutenaient depuis longtemps la répression politique dans ce coin. L'employé de banque, dit-il, représentait un monsieur Tout-le-monde qui en vient à accepter sa responsabilité et rejoint la lutte violente contre la répression d'extrême droite.

Patty buvait du vin.

« Je ne suis pas du tout d'accord avec ça, dit-elle. Je crois que ça parle de ce personnage principal qui n'a jamais eu de vraie vie, parce qu'il était trop responsable et trop timide et qu'il n'avait aucune idée de ses capacités. Il n'avait jamais été vraiment en vie avant d'avoir été pris pour l'Ogre. Même s'il n'a vécu que quelques jours par la suite, cela ne lui faisait rien de mourir, parce qu'il avait enfin fait quelque chose de sa vie, et il avait utilisé son potentiel. »

Walter parut étonné par ces propos.

« Cette manière de mourir n'a absolument aucun sens, dit-il. Il n'a rien accompli.

— Mais alors pourquoi il l'a fait ?

— Parce qu'il se sentait solidaire du gang qui lui avait sauvé la vie. Il s'est rendu compte qu'il avait une responsabilité envers eux. C'étaient des sous-fifres et ils avaient besoin de lui, et il a été loyal envers eux. Il est mort à cause de cette loyauté.

— Mon Dieu, s'émerveilla Patty. Tu es vraiment quelqu'un d'incroyablement bien.

— Ce n'est pas ce que je ressens, dit Walter. J'ai parfois

l'impression d'être la personne la plus stupide de la terre. J'aimerais bien pouvoir tricher. J'aimerais bien être centré sur moi-même comme Richard, et essayer de devenir un artiste. Et ce n'est pas juste parce que je suis un type bien que je n'y arrive pas. Je n'ai tout simplement pas les épaules pour ça.

— Mais l'employé de banque ne pensait pas non plus avoir les épaules pour ça. Il s'est étonné lui-même !

— Oui, mais ce n'est pas un film réaliste. La photo dans le journal ne faisait pas que ressembler à l'acteur, c'était vraiment lui. Et s'il s'était simplement rendu aux autorités, il aurait pu tout rectifier, au bout du compte. Son erreur, c'est d'avoir commencé à courir. C'est pour ça que je dis que c'est une parabole. Ce n'est pas une histoire réaliste. »

Patty trouvait étrange de boire du vin avec Walter, puisqu'il ne buvait jamais d'alcool, mais elle était d'une humeur d'ogresse et avait déjà avalé une bonne dose.

« Enlève tes lunettes, dit-elle.

— Non. Après je ne pourrai plus te voir.

— Ce n'est pas grave. C'est juste moi. Juste Patty. Enlève-les.

— Mais j'adore te voir ! J'adore te regarder ! »

Leurs yeux se croisèrent.

« C'est pour ça que tu veux que je vive avec toi ? » dit Patty.

Il rougit.

« Oui.

— Bon, on devrait peut-être aller voir ton appartement, pour que je puisse me décider.

— Ce soir ?

— Oui.

— Tu n'es pas fatiguée ?

— Non, je ne suis pas fatiguée.

— Et comment va ton genou ?

— Mon genou va très bien, merci. »

Pour une fois, elle ne pensait qu'à Walter. Si vous lui aviez demandé, tandis qu'elle clopinait avec ses cannes dans la 4^e Rue, dans l'air doux et propice de mai, si elle espérait à moitié tomber sur Richard à l'appartement, elle aurait répondu que non. Elle voulait faire l'amour tout de suite, et si Walter avait eu une once de bon sens il aurait fait demi-tour devant l'appartement en entendant la télévision de l'autre côté de la porte – il aurait emmené Patty ailleurs, n'importe où, dans sa chambre à elle, n'importe où. Mais Walter croyait en l'amour vrai et il avait apparemment peur de la toucher avant d'être sûr que ses sentiments étaient réciproques. Il fit entrer Patty dans l'appartement, où Richard était assis dans le salon, les pieds nus posés sur la table basse, une guitare sur ses genoux et un cahier à spirale à

côté de lui sur le canapé. Il regardait un film de guerre en sirotant un grand verre de Pepsi et en crachant du jus de tabac dans une grosse boîte de conserve ayant contenu des tomates. La pièce, à part ça, était rangée et propre.

« Je croyais que tu étais à un concert ? dit Walter.

— Le concert était pourri.

— Tu te souviens de Patty, non ? »

Patty, timidement, s'aïda de ses cannes pour approcher et se montrer.

« Salut, Richard.

— Patty qui n'est pas considérée comme grande, dit Richard.

— C'est moi.

— Et pourtant tu es plutôt grande. Je suis content de voir que Walter a enfin réussi à t'attirer ici. Je commençais à avoir peur que ça ne se produise jamais.

— Patty songe à s'installer ici pour l'été », dit Walter.

Richard haussa les sourcils.

« Vraiment ? »

Il était plus mince, plus jeune et plus sexy que dans le souvenir de Patty. C'était terrible comme elle voulait soudain nier qu'elle avait songé à vivre ici avec Walter ou qu'elle comptait se retrouver au lit avec lui ce soir-là. Mais il était impossible de nier l'évidence, elle se trouvait bien là.

« Je cherche un endroit proche du gymnase, dit-elle.

— Bien sûr. C'est logique.

— Elle espérait voir ta chambre, dit Walter.

— Ma chambre est un peu en fouillis, en ce moment.

— Tu dis ça comme s'il y avait des moments où elle ne l'était pas, dit Walter avec un rire joyeux.

— Il y a des périodes de relative absence de fouillis, dit Richard en éteignant la télévision du bout de son pied tendu. Comment va ta copine Eliza ? demanda-t-il à Patty.

— Ce n'est plus mon amie.

— Je te l'ai dit, ajouta Walter.

— Je voulais l'entendre de sa bouche. C'est une petite nana bien givrée, pas vrai ? On se rendait pas immédiatement compte des dégâts, mais merde... C'est vite devenu très clair.

— J'ai fait la même erreur, dit Patty.

— Y a que Walter qui a tout de suite vu la vérité. La Vérité sur Eliza. Ce n'est pas un mauvais titre.

— J'avais un avantage, elle m'a haï au premier regard, dit Walter. Donc j'étais plus lucide. »

Richard ferma son cahier et cracha de la salive brune dans sa boîte.

« Bon, je vous laisse, les jeunes.

— Tu travailles sur quoi ? demanda Patty.

— La merde inaudible habituelle. Je voulais faire quelque chose sur cette nana, Margaret Thatcher. C'est le nouveau Premier ministre anglais, non ?

— Nana est un mot un peu étrange pour Margaret Thatcher, dit Walter. Il faudrait plutôt parler de douairière.

— Qu'est-ce que tu penses du mot "nana" ? demanda Richard à Patty.

— Je ne suis pas une pinailleuse.

— Walter dit que je ne devrais pas l'utiliser. Il dit que c'est avilissant, même si, d'après mon expérience, les nanas elles-mêmes ne semblent pas s'offusquer.

— Ça te donne un petit côté années soixante, dit Patty.

— Ça lui donne un petit côté Néandertal, dit Walter.

— On dit bien que les hommes de Néandertal avaient de très grandes boîtes crâniennes, dit Richard.

— Les bœufs aussi, dit Walter. Ainsi que d'autres ruminants. »

Richard éclata de rire.

« Je pensais qu'il n'y avait que les joueurs de base-ball qui chiquaient encore du tabac, dit Patty. C'est comment ?

— Sens-toi très libre d'essayer, si tu es d'humeur à vomir, dit Richard en se levant. Bon, j'y vais. Je vous laisse, les gars.

— Attends ! Je veux essayer, dit Patty.

— Pas vraiment une bonne idée, dit Richard.

— Je veux essayer, je t'assure. »

L'humeur dans laquelle elle s'était trouvée avec Walter était irrémédiablement brisée à présent et elle était plutôt curieuse de voir si elle avait le pouvoir de faire rester Richard. Elle avait enfin trouvé l'occasion de prouver à Walter ce qu'elle essayait de lui expliquer depuis leur première rencontre – qu'elle n'était pas une personne assez bonne pour lui. C'était aussi l'occasion, bien sûr, pour Walter d'enlever brusquement ses lunettes, de se comporter comme un ogre et de chasser son rival. Mais Walter, là, comme toujours, voulait simplement que Patty ait ce qu'elle voulait.

« Laisse-la essayer », dit-il.

Elle lui adressa un sourire plein de gratitude.

« Merci, Walter. »

La chique était parfumée à la menthe et lui brûla atrocement les gencives. Walter lui apporta une tasse à café dans laquelle cracher, et elle s'assit sur le canapé comme si elle était le sujet d'une expérience, dans l'attente de sentir la nicotine faire effet, tout en savourant l'attention qu'elle suscitait. Mais Walter observait également Richard et, tandis que son cœur commençait à battre plus vite, Patty songea

soudain à Eliza et aux sentiments qu'elle prêtait à Walter pour son ami ; elle se souvint de la jalousie d'Eliza.

« Richard est à fond sur Margaret Thatcher, dit Walter. Il dit qu'elle représente les excès du capitalisme qui mèneront inévitablement à son autodestruction. J'imagine qu'il est en train de lui écrire une chanson d'amour.

— Tu me connais bien, dit Richard. Une chanson d'amour pour la dame au casque de cheveux.

— Nous ne sommes pas d'accord sur la probabilité d'une révolution marxiste, expliqua Walter à Patty.

— Mmmm... fit-elle en crachant.

— Walter pense que l'État libéral peut s'autocorriger, dit Richard. Il pense que la bourgeoisie américaine acceptera d'elle-même des restrictions croissantes sur ses libertés personnelles.

— J'ai plein de grandes idées de chansons que Richard rejette sans raison chaque fois.

— La chanson sur le rendement énergétique, la chanson sur les transports en commun, la chanson sur le système national de santé publique. La chanson sur les allocations familiales.

— C'est un territoire plutôt vierge, dans le rock, dit Walter.

— Deux gosses, ça va, quatre, bonjour les dégâts.

— Deux gosses, ça va... pas de gosses, c'est mieux.

— Je vois déjà les masses descendre dans la rue.

— Il suffit simplement que tu deviennes incroyablement célèbre, dit Walter. Après, les gens t'écouteront.

— Je vais écrire ça pour y penser, dit Richard en se tournant vers Patty. Alors, comment ça se passe ?

— Mmm ! dit-elle en éjectant la boule dans la tasse. Je vois ce que tu entends par vomir.

— Essaie de ne pas le faire sur le canapé.

— Ça va ? » demanda Walter.

La pièce flottait et palpitait.

« Je comprends pas comment tu peux aimer ça, dit Patty à Richard.

— Et pourtant j'aime ça.

— Tu vas bien ? lui redemanda Walter.

— Oui, ça va. Il faut juste que je reste assise bien tranquille. »

En réalité, elle se sentait assez malade. Il n'y avait rien d'autre à faire que de rester sur le canapé et écouter Walter et Richard bavarder et rivaliser d'esprit à propos de politique et de musique. Walter, avec un grand enthousiasme, montra à Patty le single des Traumatic et força Richard à passer les deux faces sur la stéréo. La première chanson s'intitulait « I Hate Sunshine », elle l'avait entendue au club l'automne dernier et elle lui paraissait aujourd'hui l'équivalent sonore

d'une trop forte absorption de nicotine. Même à bas volume (Walter, inutile de le dire, était pathologiquement attentionné envers ses voisins), cette chanson lui procurait maintenant une sensation malsaine et effrayante. Elle sentait les yeux de Richard posés sur elle tandis qu'elle écoutait sa terrible voix de baryton, et elle comprit qu'elle ne s'était pas trompée sur sa manière de la regarder les autres fois.

Vers onze heures, Walter se mit à bâiller irrémédiablement.

« Je suis vraiment désolé, dit-il. Il va falloir que je te raccompagne.

— Je peux très bien rentrer toute seule. J'ai mes cannes pour me défendre.

— Non, dit-il. On va prendre la voiture de Richard.

— Mais non, tu as besoin de dormir, mon pauvre. Richard peut me ramener. Tu pourrais faire ça pour moi ? » lui demanda-t-elle.

Walter ferma les yeux et soupira tristement, comme s'il avait été poussé au-delà de ses limites.

« Bien sûr, dit Richard. Je vais te ramener.

— Il faut qu'elle voie ta chambre, d'abord, dit Walter, les yeux toujours fermés.

— Quand elle veut, dit Richard. L'état de la chambre parle de lui-même.

— Non, je veux la visite guidée », dit Patty en lui lançant un regard appuyé.

Les murs et le plafond de la chambre étaient peints en noir, et le désordre punk que l'influence de Walter avait éradiqué dans le salon se déployait ici de plus belle. Il y avait des disques et des pochettes d'albums partout, ainsi que plusieurs canettes pleines de crachats, une autre guitare, des étagères surchargées de livres, une jungle de chaussettes et de sous-vêtements, et des draps sombres emmêlés dont il était intéressant et pas déplaisant, au bout du compte, de penser qu'Eliza avait été vigoureusement gommée.

« C'est joli et joyeux comme couleur ! » dit Patty.

Walter bâilla à nouveau.

« Bien évidemment, je vais repeindre.

— Sauf si Patty préfère le noir, dit Richard du pas de la porte.

— Je n'aurais jamais pensé au noir, dit-elle. C'est intéressant, le noir.

— Une couleur très apaisante, à mon avis, dit Richard.

— Comme ça, tu pars t'installer à New York.

— Oui.

— C'est super. Quand ?

— Dans deux semaines.

— Oh mais j'y serai exactement à ce moment-là. C'est le vingt-

cinquième anniversaire de mariage de mes parents. Ils ont organisé un genre d'horrible Événement.

— Tu es de New York ?

— Du comté de Westchester.

— Comme moi. Mais sans doute d'un autre coin du comté.

— La banlieue.

— C'est vraiment différent de Yonkers.

— J'ai vu Yonkers du train un paquet de fois.

— C'est exactement ce que je veux dire.

— Et tu y vas en voiture, à New York ? demanda Patty.

— Pourquoi ? dit Richard. Tu veux que je t'emmène ?

— Mais, peut-être ! Tu me le proposes ? »

Il secoua la tête.

« Je dois y réfléchir. »

Les yeux de ce pauvre Walter se fermaient tout seuls, et donc il ne pouvait littéralement rien voir de cette négociation. Patty avait quant à elle le souffle coupé par la culpabilité et l'embarras et elle gagna la porte rapidement, aidée de ses cannes, puis, de loin, elle lui cria un merci pour la soirée.

« Désolé d'être si fatigué, dit-il. Tu es sûre que tu ne veux pas que je te ramène ?

— J'y vais, dit Richard. Va te coucher. »

Walter avait vraiment un air malheureux, mais c'était peut-être dû à son seul épuisement. Une fois dans la rue, dans l'air propice, Patty et Richard marchèrent en silence jusqu'à l'impala rouillée de Richard. Il parut faire attention à ne pas la toucher tandis qu'elle s'asseyait dans la voiture, puis il lui passa ses cannes.

« Je t'imaginais avec un van, dit-elle alors qu'il s'installait à côté d'elle. Je croyais que tous les groupes avaient des vans.

— C'est Herrera qui a le van. Ça, c'est mon moyen de transport perso.

— C'est donc là-dedans que je vais aller à New York ?

— Oui, mais écoute, dit-il en mettant le contact. Là, il va falloir que tu décides si tu veux le beurre ou l'argent du beurre. Tu vois ce que je veux dire ? Sinon, ce n'est pas juste pour Walter. »

Elle regarda droit devant elle à travers le pare-brise.

« Qu'est-ce qui n'est pas juste ?

— De lui donner des espoirs. De le mener par le bout du nez.

— C'est ce que tu crois que je fais ?

— C'est une personne extraordinaire. Il est très, très sérieux. Tu dois faire attention, avec lui.

— Je le sais, dit-elle. Tu n'as pas besoin de me le dire.

— Pourquoi tu es venue ici, alors ? J'ai eu l'impression...

— Quoi ? T'as eu l'impression de quoi ?

— J'ai eu l'impression d'interrompre quelque chose. Mais après, quand j'ai voulu m'en aller...

— Mon Dieu, t'es vraiment un con. »

Richard hocha la tête comme s'il n'en avait rien à faire de ce qu'elle pouvait penser de lui ou comme s'il en avait assez des femmes stupides qui lui disaient des choses stupides.

« Quand j'ai voulu m'en aller, dit-il, tu as eu l'air de ne pas vouloir comprendre. Mais c'est bon, c'est ton choix. Je veux juste être sûr que tu sais que tu es en train de bousiller Walter.

— Je ne veux vraiment pas parler de ça avec toi.

— Très bien. On n'en parlera plus. Mais tu le vois beaucoup, ces temps-ci, pas vrai ? Pratiquement tous les jours, pas vrai ? Depuis des semaines et des semaines.

— On est amis. On traîne ensemble.

— Sympa. Et tu connais la situation à Hibbing.

— Oui. Sa mère a besoin d'aide à l'hôtel. »

Richard sourit de manière désagréable.

« C'est ce que tu sais ?

— Oui, et puis son père ne va pas bien, et ses frères ne font rien.

— C'est ça ce qu'il t'a dit. Rien de plus.

— Son père a de l'emphysème. Sa mère est handicapée.

— Et il travaille sur un chantier vingt-cinq heures par semaine et n'a que des A à la fac de droit. Et il est là, tous les jours, avec tout ce temps libre à passer avec toi. C'est vraiment bien pour toi, qu'il ait tout ce temps libre. Mais t'es une belle nana, tu le mérites, pas vrai ? Et en plus tu as cette terrible blessure. Ça et le fait que tu sois belle : ça te donne le droit de ne même pas lui poser de questions. »

Patty brûlait d'un sentiment d'injustice.

« Tu sais, dit-elle, peu assurée, il dit que tu es vraiment un con avec les femmes. Il le dit. »

Cela ne parut pas intéresser Richard le moins du monde.

« Je veux juste essayer de comprendre, tout en gardant en tête ta grande amitié avec notre petite Eliza, dit-il. C'est plus clair, maintenant. Ça ne l'était pas du tout quand je t'ai vue pour la première fois. T'avais l'air d'une vraie fille des banlieues chics.

— Et donc, je suis une conne, moi aussi. C'est ça que tu veux dire ? Je suis une conne et tu es un con.

— D'accord. Comme tu voudras. Je suis pas impec. Tu n'es pas impec. Comme tu veux. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas déconner avec Walter.

— Je ne déconne pas !

— Je te dis ce que je vois, c'est tout.

— Eh bien, tu vois mal. J'aime vraiment beaucoup Walter. J'ai de l'affection pour lui.

— Et pourtant, tu n’as pas l’air de savoir que son père est en train de mourir d’une maladie du foie, que son frère aîné est en prison pour violence routière et que son autre frère dépense ses chèques de l’armée pour payer sa Corvette vintage. Et Walter dort quatre heures par nuit en moyenne, alors que vous êtes amis, que vous traînez ensemble, tout ça pour que tu viennes ici flirter avec moi. »

Patty devint très silencieuse.

« C’est vrai que je ne savais pas tout ça, dit-elle après un moment. Toutes ces informations. Mais tu ne devrais pas être ami avec lui si ça te pose un problème que les gens flirtent avec toi.

— D’accord, comme ça c’est ma faute. Pigé.

— Oui, eh bien, je suis désolée, mais c’est un peu ça.

— Je renonce, dit Richard. Il faut que tu réfléchisses un peu à tout ça.

— J’en suis bien consciente, dit Patty. Mais ça n’empêche pas que tu sois un con.

— D’accord. Je vais te conduire à New York, si c’est ce que tu veux. Deux cons sur la route. Ça pourrait être marrant. Mais si c’est vraiment ce que tu veux, sois gentille et arrête de faire lanterner Walter.

— Bien. Ramène-moi, maintenant. »

Peut-être à cause de la nicotine, elle passa la nuit entière éveillée, à rejouer la soirée dans sa tête, essayant d’obéir à Richard et de réfléchir un peu. Mais tout cela restait un étrange kabuki mental, parce qu’alors même qu’elle tournait et retournait la question (quel genre de personne elle était et quel genre de vie elle se préparait), un fait brut demeurerait, immuable, au centre de son esprit : elle voulait faire ce voyage avec Richard et, mieux encore, elle allait le faire. La triste vérité était que leur conversation dans la voiture l’avait à la fois excitée et soulagée – excitée parce que Richard était excitant et soulagée parce que, au bout du compte, après des mois passés à s’efforcer d’être quelqu’un qu’elle n’était pas, ou qu’elle n’était pas tout à fait, elle s’était sentie agir et parler comme ce qu’elle était réellement et profondément. Elle savait quelle trouverait un moyen d’effectuer ce voyage. Tout ce qu’elle avait maintenant à faire, c’était surmonter sa culpabilité envers Walter et le chagrin qu’elle éprouvait de ne pas être le genre de personne qu’ils auraient tous deux voulu qu’elle fût. Comme il avait eu raison de prendre son temps avec elle ! Comme il avait deviné subtilement sa duplicité cachée ! Quand elle pensait à l’intelligence avec laquelle il l’avait percée à jour, elle se sentait d’autant plus triste et coupable de le décevoir, et replongeait dans le tourbillon de l’indécision.

Pendant presque une semaine, elle n’entendit plus parler de Walter. Elle suspecta qu’il prenait ses distances sur les conseils de

Richard – que Richard lui avait délivré une conférence misogyne sur la déloyauté des femmes et la nécessité de mieux protéger son cœur. Dans l'imagination de Patty, c'était à la fois un service précieux rendu par Richard et une terrible désillusion causée à Walter. Elle ne pouvait s'empêcher de repenser à Walter transportant pour elle de grosses plantes dans les bus, avec ses joues rouges comme les poinsettias. Elle pensait aux soirées, dans le salon de sa résidence universitaire, où il s'était fait piéger par la Grande Raseuse, Suzanne Storrs, qui coiffait ses cheveux sur le côté, avec une raie très basse, juste au-dessus de l'oreille ; il avait écouté patiemment le bourdonnement aigri de Suzanne, sur son régime, sur les duretés de l'inflation, sur le chauffage trop élevé de sa chambre et sur sa profonde déception causée par les administrateurs et les professeurs de l'université, tandis que Patty, Cathy et d'autres amies riaient devant *L'Île fantastique* : Patty, ostensiblement handicapée par son genou, avait refusé de se lever pour aller sauver Walter de Suzanne, de peur que celui-ci ne vienne ensuite les retrouver et raser tout le monde ; et Walter, bien que parfaitement capable de blaguer avec Patty sur les défauts de Suzanne et bien qu'indéniablement soucieux de tout le travail qu'il avait à faire et de son obligation de se lever très tôt le lendemain matin, se laissa à nouveau piéger d'autres soirs, parce que Suzanne s'était entichée de lui et qu'il était désolé pour elle.

Disons donc que Patty ne pouvait pas vraiment se résoudre à choisir entre le beurre et l'argent du beurre. Ils ne communiquèrent à nouveau que lorsque Walter appela de Hibbing pour s'excuser de son silence et annoncer que son père était dans le coma.

« Walter, tu me manques ! s'exclama-t-elle bien que ce fût exactement le genre de choses que Richard l'aurait enjointe de ne pas dire.

— Tu me manques aussi ! »

Elle pensa à lui demander des détails sur la santé de son père, même si poser les bonnes questions n'avait de sens que si elle avait l'intention de continuer quelque chose avec lui. Walter parla de foie foutu, d'œdème pulmonaire, et de pronostic merdique.

« Je suis vraiment désolée, dit-elle. Mais écoute... Pour la chambre...

— Oh, mais tu n'as pas besoin de te décider maintenant.

— Non, mais toi tu as besoin d'une réponse. Si jamais tu veux la louer à quelqu'un d'autre...

— Mais je préfère te la louer à toi !

— Oui bien sûr, et ça m'arrangerait certainement, mais je dois rentrer chez moi la semaine prochaine et je pensais faire la route jusqu'à New York avec Richard. Puisqu'il y va aussi à ce moment-là avec sa voiture. »

Toute inquiétude que Walter pourrait ne pas saisir le message ici fut alors dissipée par son soudain silence.

« Tu n'avais pas déjà un billet d'avion ? finit-il par dire.

— C'est un billet remboursable, mentit-elle.

— Bon, c'est bien, dit-il. Mais tu sais, Richard n'est pas très fiable.

— Je sais, je sais, dit-elle. Tu as raison. Je me suis juste dit que je pouvais économiser un peu d'argent, que je pourrais ensuite consacrer au loyer. (Élaboration plus avant du mensonge. Ses parents avaient payé le billet.) Je vais payer le loyer de juin quoi qu'il arrive.

— Ça n'a aucun sens si tu ne dois pas vivre ici.

— Mais c'est ce que je vais sans doute faire, je te dis. C'est juste que je ne suis pas encore sûre.

— D'accord.

— Je le veux vraiment. C'est juste que je ne suis pas sûre. Et donc, si tu trouves un autre locataire intéressé, tu devrais probablement accepter. Mais je tiens à payer juin. »

Il y eut un autre silence, puis Walter, d'une voix où perçait le découragement, dit qu'il devait raccrocher.

Ragaillardie d'être venue à bout de cette difficile conversation, elle appela Richard et l'assura qu'elle avait fait son choix, et c'est à ce moment-là que Richard indiqua que sa date de départ était plus ou moins incertaine et qu'il y avait un ou deux spectacles à Chicago qu'il espérait voir.

« Du moment que je suis à New York samedi prochain..., dit Patty.

— Ah oui, la fête pour l'anniversaire de mariage. Ça se passe où ?

— À la Mohonk Mountain House, mais je dois juste aller jusqu'à Westchester.

— Je vais voir ce que je peux faire. »

Ce n'est pas très marrant de voyager en voiture avec un conducteur qui pense que vous, et peut-être aussi toutes les femmes, êtes très chiantes, mais Patty n'en fit la découverte qu'en essayant. Les ennuis commencèrent avec la date de départ, qui dut être avancée pour elle. Puis un problème mécanique avec le van retarda Herrera et, puisque c'était chez des amis d'Herrera que Richard était censé rester à Chicago et puisque Patty n'avait jamais été prévue dans le projet, les choses promettaient d'être plutôt pénibles. Par ailleurs, Patty n'était pas très bonne pour calculer les distances et donc, quand Richard vint la chercher avec trois heures de retard et qu'ils ne quittèrent Minneapolis qu'en fin d'après-midi, Patty ne comprit pas qu'ils allaient arriver très tard à Chicago et qu'il était très important de filer sur l'I-94. Ce n'était pas sa faute à elle s'ils étaient partis en retard. Elle ne trouva pas excessif de demander, près d'Eau Claire, une pause-pipi, puis, une heure plus tard, au milieu de nulle part, un arrêt pour dîner.

C'était son voyage en voiture et elle comptait bien en profiter ! Mais le siège arrière était plein de matériel que Richard n'osait pas quitter d'un œil, et ses propres besoins essentiels étaient satisfaits par son tabac à chiquer (il avait une grosse boîte de conserve dans laquelle cracher posée sur le sol), et même s'il ne critiquait pas le fait que ses cannes ralentissaient et compliquaient beaucoup tout ce qu'elle entreprenait, il ne lui disait pas non plus de se détendre et de prendre son temps. En traversant le Wisconsin, à chaque minute du trajet, en dépit de l'attitude sèche de Richard et de son irritation à peine voilée devant les besoins humains tout à fait raisonnables de Patty, elle sentit la pression presque physique de l'intérêt porté par Richard à l'idée de baiser, et cela n'améliora pas beaucoup l'ambiance dans la voiture non plus. Non qu'elle ne fût pas très attirée par lui. Mais elle avait besoin d'un minimum de temps et d'espace vital, et même en tenant compte de sa jeunesse et de son inexpérience, l'autobiographe est gênée de devoir rapporter que le moyen qu'elle trouva pour acheter ce temps et cet espace vital fut d'amener la conversation, de manière perverse, sur Walter.

Richard ne voulut tout d'abord pas parler de son ami, mais une fois qu'elle eut réussi à le lancer, elle apprit plein de choses sur la vie d'étudiant de Walter. Les colloques qu'il avait organisés – sur la surpopulation, sur la réforme du collège électoral – auxquels quasiment aucun étudiant n'avait assisté. La toute nouvelle musique New Wave qu'il avait soutenue pendant quatre ans sur la station de radio du campus. Sa pétition en faveur de fenêtres mieux isolées dans les résidences universitaires de Macalester. Les éditoriaux qu'il avait écrits pour le journal de la fac, concernant, par exemple, les plateaux de nourriture qu'il devait nettoyer à la chaîne quand il travaillait à la cafétéria : il avait calculé combien de familles de St. Paul pourraient être nourries avec le gâchis d'une seule soirée et il avait rappelé à ses camarades étudiants que d'autres êtres humains devaient s'occuper des traces de beurre de cacahuète qu'ils laissaient partout, il avait aussi fait une étude philosophique sur l'habitude de ses camarades étudiants de verser trois fois trop de lait sur leurs céréales froides pour laisser ensuite des bols pleins à ras bord de lait inutilisable sur leurs plateaux – pensaient-ils vraiment que le lait était un produit gratuit et illimité comme l'eau, sans aucune conséquence environnementale ? Richard raconta tout ça avec le même ton protecteur qu'il avait pris avec Patty deux semaines plus tôt, un ton de regret étrangement tendre envers Walter, comme s'il grimaçait sous la douleur que Walter s'infligeait en venant buter contre la dure réalité.

« Il a eu des petites amies ? demanda Patty.

— Il n'a jamais su très bien les choisir, dit Richard. Il flashait pour des nanas impossibles. Celles qui ont déjà des mecs. Les branchés

art qui évoluent dans un cercle différent. Il y a eu une fille de troisième année dont il a été fou durant toute sa dernière année de fac. Il lui a donné sa tranche du vendredi soir à la radio et en a pris une le mardi après-midi. J'ai découvert ça trop tard pour l'en empêcher. Il lui récrivait ses devoirs, l'emmenait à des spectacles. C'était terrible de voir ça, de voir comment elle le menait par le bout du nez. Elle entraînait toujours dans notre chambre quand il ne fallait pas.

— C'est drôle, dit Patty. Je me demande pourquoi c'est comme ça.

— Il ne fait jamais attention à mes mises en garde. Il est très buté. Et on ne le devinerait probablement pas, mais il a un faible pour les beautés. Pour les filles jolies et bien faites. Dans ce domaine, il est ambitieux. Ça ne lui a pas valu que de bons moments à la fac.

— Et cette fille qui n'arrêtait pas d'entrer dans votre chambre ? Tu l'aimais bien ?

— Je n'aimais pas ce qu'elle faisait à Walter.

— C'est ton truc, ça, pas vrai ?

— Elle avait un goût de merde et avait récupéré la tranche du vendredi soir. À un certain stade, il n'y a eu qu'un moyen de faire comprendre les choses à Walter : lui montrer à quel genre de nana il avait affaire.

— Tu lui as donc rendu service. Je vois.

— On est tous plus ou moins des moralistes.

— Non, sérieusement, je vois pourquoi tu ne nous respectes pas. Si tout ce que tu vois, année après année, ce sont des filles qui veulent que tu trahisses ton meilleur ami. Je comprends que ce soit une situation étrange.

— Je te respecte, toi, dit Richard.

— Ah-ah-ah.

— Tu es une maligne. Ça ne me déplairait pas de te voir cet été, si tu veux tenter New York.

— Ça ne me semble pas très faisable.

— Je dis juste que ce serait sympa. »

Elle eut à peu près trois heures pour entretenir ce fantasme – tout en regardant les feux arrière des voitures se ruer vers la grande métropole, elle se demandait l'effet que ça ferait d'être la nana de Richard, elle se demandait si une femme qu'il respectait pourrait réussir à le changer, elle s'imaginait ne jamais retourner dans le Minnesota, tentait de visualiser l'appartement qu'ils pourraient trouver, se délectait à la pensée de lâcher Richard sur sa méprisante sœur cadette, se représentait la consternation de la famille découvrant combien elle était devenue cool, et imaginait son gommage quotidien, chaque soir – avant leur atterrissage dans la réalité du South Side de

Chicago. Il était deux heures du matin et Richard n'arrivait pas à trouver l'immeuble des amis d'Herrera. Des voies de chemin de fer et un sombre fleuve hanté ne cessaient de leur bloquer la route. Les rues étaient désertes, à part des taxis en maraude et des Jeunes Noirs Effrayants du genre dont on lisait les exploits dans les journaux.

« Une carte nous aurait été utile, dit Patty.

— C'est une rue qui porte un numéro. Ça devrait pas être si difficile que ça. »

Les amis d'Herrera étaient des artistes. Leur immeuble, que Richard avait fini par localiser avec l'aide d'un chauffeur de taxi, semblait inhabité. Une sonnette pendait à deux fils qui, de manière surprenante, étaient en état de marche. Quelqu'un écarta un morceau de toile masquant une fenêtre de la façade puis descendit échanger quelques remarques peu amènes avec Richard.

« Désolé, mon vieux, dit Richard. On a été retenus, on ne pouvait rien y faire. On a juste besoin de crécher ici une nuit ou deux. »

L'artiste portait un caleçon flottant bon marché.

« On a juste commencé à enduire la pièce aujourd'hui, dit-il. C'est encore assez humide. Herrera avait plutôt parlé du week-end.

— Il ne t'a pas appelé hier ?

— Ouais, il a appelé. Je lui ai dit que la chambre d'amis était un sacré foutoir.

— C'est pas un problème. Nous, ça nous va quand même. J'ai du matos à rentrer. »

Patty, qui ne pouvait rien porter, garda la voiture pendant que Richard la vidait lentement. La pièce qu'on leur alloua avait une odeur lourde qu'elle était encore trop jeune pour reconnaître comme étant de l'enduit à joints, trop jeune pour la trouver familière et réconfortante. La seule lumière venait d'un projecteur de chantier aveuglant en aluminium, attaché à une échelle couverte d'enduit.

« Mon Dieu, dit Richard. C'est quoi, ça, c'est des chimpanzés qui passent l'enduit ? »

Sous une pile de bâches protectrices en plastique poussiéreuses et pleines de taches d'enduit se trouvait un matelas à deux places piqué de rouille.

« Pas vraiment tes critères Sheraton habituels, j'imagine, dit Richard.

— Il y a des draps ? » demanda timidement Patty.

Il s'en alla fourrager dans la pièce principale et revint avec une couverture au crochet, un jeté de lit indien et un coussin en velours frappé.

« Toi tu dors ici, dit-il. Ils ont un canapé, je peux dormir dessus. »

Elle lui lança un regard interrogateur.

« Il est tard, dit-il. T'as besoin de dormir.

— Tu es sûr ? Il y a de la place, ici. Le canapé, ça va être trop court pour toi. »

Elle tombait de sommeil mais elle le désirait, elle était équipée pour, et son instinct lui disait d'y aller tout de suite, d'inscrire ça pour toujours sur les tablettes, avant qu'elle ait le temps d'y penser vraiment et de changer d'avis. Et il allait s'écouler de nombreuses années, pratiquement la moitié d'une existence, avant qu'elle apprenne, ce qui la plongerait dans la confusion la plus totale, la raison pour laquelle Richard s'était montré soudain aussi gentleman ce soir-là. Sur le coup, dans ce chantier humide d'enduit, elle ne put que se dire qu'elle avait dû se tromper sur son compte, ou qu'elle l'avait rebuté en se montrant chiante et inutile pour porter ses affaires.

« Il y a quelque chose qui ressemble à une salle de bains, par là, dit-il. Tu auras peut-être plus de chance que moi pour trouver l'interrupteur. »

Elle lui adressa un regard languissant, dont il se détourna sur le champ, délibérément. La surprise cuisante de cette réaction, la fatigue du trajet, le stress de l'arrivée, l'aspect lugubre de la pièce : c'en fut trop, elle éteignit la lumière et s'allongea tout habillée, elle pleura un long moment, en prenant bien soin qu'on ne l'entende pas, jusqu'au moment où sa désillusion s'évanouit dans le sommeil.

Le lendemain matin, réveillée à six heures par un soleil féroce et de fort mauvaise humeur après avoir attendu pendant des heures et des heures que quelqu'un s'agite dans l'appartement, elle devint réellement chiante. La journée tout entière finit par représenter le degré zéro de la convivialité. Les amis d'Herrera étaient physiquement plutôt bruts de décoffrage et face à eux elle se sentait toute petite car elle ne comprenait aucune de leurs références culturelles branchées. On lui accorda trois brèves occasions de faire ses preuves, après quoi on l'ignora sèchement, puis, à son grand soulagement, ils quittèrent l'appartement avec Richard, qui revint seul, un carton de beignets pour le petit déjeuner à la main.

« Je vais travailler dans cette pièce, aujourd'hui, dit-il. Ça me rend malade de voir le boulot de merde qu'ils sont en train de faire. Tu veux poncer ?

— Je pensais qu'on aurait pu aller jusqu'au lac, ou ailleurs. Je veux dire, il fait tellement chaud, ici. Ou au musée, peut-être. »

Il la regarda avec gravité.

« Tu veux aller au musée ?

— Juste faire un truc, sortir et profiter de Chicago.

— On peut faire ça ce soir. Y a Magazine qui joue. Tu connais Magazine ?

— Je ne connais rien. Ça ne se voit pas ?

— Tu es de mauvaise humeur. Tu veux tailler la route.

- Je ne veux rien faire du tout.
- Si on nettoie la pièce, tu dormiras mieux ce soir.
- Je m'en fiche. J'ai juste pas envie de poncer. »

L'espace cuisine était une vraie porcherie, jamais nettoyée, qui puait la mort. Assise sur le canapé qui avait servi de lit à Richard, Patty tenta de lire un des livres qu'elle avait apportés dans l'espoir de l'impressionner, un roman d'Hemingway sur lequel, à cause de la chaleur et de l'odeur, de sa fatigue, de la boule dans sa gorge et des albums de Magazine que Richard ne cessait de passer, il lui était impossible de se concentrer. Lorsque la chaleur lui devint carrément intolérable, elle alla dans la pièce qu'il était en train d'enduire et lui annonça qu'elle allait se promener.

Il était torse nu, les poils de sa poitrine étaient raides et aplatis par la sueur qui coulait.

« Pas terrible comme quartier, pour ça, dit-il.

— Eh bien tu pourrais peut-être venir avec moi.

— Donne-moi encore une heure.

— Non, c'est bon, dit-elle, je vais y aller toute seule. On a une clé pour ici ?

— Tu veux vraiment sortir toute seule avec tes cannes ?

— Oui, sauf si tu veux venir avec moi.

— Je viens de te le dire, laisse-moi une heure.

— Oui, mais je n'ai pas envie d'attendre une heure.

— Dans ce cas, dit Richard, la clé est sur la table de la cuisine.

— Pourquoi es-tu aussi méchant avec moi ? »

Il ferma les yeux et parut compter silencieusement jusqu'à dix. Il détestait les femmes et tout ce qu'elles pouvaient raconter, c'était évident.

« Pourquoi tu ne prendrais pas une douche froide, dit-il, en attendant que je termine ?

— Tu sais, hier, pendant un moment, j'ai eu l'impression que tu m'aimais bien.

— Mais je t'aime bien, c'est vrai. C'est juste que je travaille, là.

— Bien, dit-elle. Travaille ! »

Dans le soleil de l'après-midi, les rues étaient encore plus étouffantes que l'appartement. Patty adopta une allure étonnamment rapide, en s'efforçant de ne pas pleurer de manière trop visible, en essayant d'avoir l'air de savoir où elle allait. Quand elle atteignit la rive du fleuve, il lui parut moins dangereux que dans la nuit, il semblait plein d'algues et pollué plutôt que maléfique et capable de tout engloutir. De l'autre côté se trouvaient des rues mexicaines décorées pour une fête mexicaine imminente ou récente, ou peut-être étaient-elles simplement décorées ainsi en permanence. Elle dénicha une *taqueria* climatisée où on la dévisagea sans toutefois l'ennuyer et

où elle put boire un Coca en se vautrant dans ses malheurs de jeune fille. Son corps désirait ardemment Richard, mais le reste d'elle-même voyait bien qu'elle avait fait une Erreur Majeure en venant avec lui : tout ce qu'elle avait espéré de lui et de Chicago n'avait été qu'une de ses bonnes grosses rêveries. Des expressions familières apprises en cours d'espagnol au lycée, *lo siento*, *hace mucho calor*, ou ¿ *qué quiere la señora* ? émergeaient dans le brouhaha ambiant. Elle rassembla son courage pour commander trois *tacos* qu'elle dévora tout en regardant d'innombrables bus passer devant les fenêtres, chacun soulevant un sillage de crasse scintillante. Le temps s'écoula de cette manière particulière que l'autobiographe, qui a maintenant une expérience assez riche d'après-midi foutus en l'air, est capable d'identifier comme « dépressive » (à la fois interminable et passant à une vitesse étourdissante, plein à ras bord seconde par seconde, mais vide de tout contenu heure par heure), jusqu'à ce que pour finir, comme la journée de travail se terminait, des groupes de jeunes ouvriers arrivent et se mettent à lui prêter trop d'attention, en parlant de ses *muletas*, et elle dut alors s'en aller.

Quand elle rebroussa chemin, le soleil était une boule orange au bout des rues allant d'est en ouest. Son intention, comme elle s'autorisait maintenant à s'en rendre compte, avait été de rester dehors assez longtemps pour que Richard soit très inquiet à son sujet, et il sembla bien que son plan ait totalement échoué. Il n'y avait personne dans l'appartement. Les murs de sa pièce étaient presque terminés, le sol soigneusement balayé, le lit fait pour elle avec soin, avec de vrais draps et de vrais oreillers. Sur le couvre-lit indien se trouvait un petit mot de Richard, écrit en lettres majuscules microscopiques, lui donnant l'adresse d'un club et les indications pour prendre le E1 afin de s'y rendre. Le message concluait : ATTENTION, J'AI DÛ AMENER NOS HÔTES.

Avant de décider de sortir ou pas, Patty s'allongea pour faire une courte sieste et fut réveillée des heures plus tard, totalement désorientée, par le retour des amis d'Herrera. Elle clopina, sur une jambe, jusqu'à la grande pièce où elle apprit, de la bouche du plus désagréable d'entre eux, celui en caleçon de la veille, que Richard était parti avec d'autres gens et avait demandé qu'on dise à Patty de ne pas l'attendre – il serait de retour à temps pour l'emmener à New York.

« Il est quelle heure, là ? dit-elle.

— Environ une heure.

— Du matin ? »

L'ami d'Herrera la regarda d'un air mauvais.

« Non, c'est une éclipse totale du soleil.

— Et où est Richard ?

— Il est parti avec deux filles qu'il a rencontrées. Il n'a pas dit où. »

Comme cela a déjà été évoqué, Patty n'était pas douée pour estimer les distances en voiture. Afin d'arriver à Westchester à temps pour aller avec sa famille à la Mohonk Mountain House, elle et Richard auraient dû quitter Chicago à cinq heures ce matin-là. Elle dormit bien au-delà de cette heure et s'éveilla pour découvrir un temps gris et orageux, une ville différente, une saison différente. Toujours pas de Richard. Elle mangea des beignets rassis et tourna quelques pages d'Hemingway jusque vers onze heures mais elle comprit tout de même que mathématiquement ça ne pouvait plus marcher.

Elle prit la mesure du fiasco et appela ses parents en PCV.

« Chicago ! dit Joyce. Je n'arrive pas à y croire. Tu es près d'un aéroport ? Tu peux prendre un avion ? On pensait que tu serais là, à cette heure. Papa veut partir de bonne heure, à cause des embouteillages du week-end.

— J'ai foiré, dit Patty. Je suis désolée.

— Bon, tu peux être là demain matin ? Le grand dîner, c'est demain soir.

— Je vais vraiment faire mon possible », dit Patty.

Joyce était députée de l'État depuis trois ans maintenant. Si elle n'avait pas continué à énumérer à Patty tous les parents et amis de la famille en train de converger vers Mohonk pour cet important hommage à un mariage, à préciser l'excitation extraordinaire avec laquelle la fratrie de Patty attendait le week-end, et combien elle (Joyce) se sentait honorée par ce déluge de sentiments venant littéralement des quatre coins du pays, il est possible que Patty eût fait le nécessaire pour arriver à temps à Mohonk. Les choses étant ce qu'elles étaient, cela dit, une paix et une certitude étranges l'envahirent pendant qu'elle écoutait sa mère. Une pluie légère avait commencé à tomber sur Chicago ; de bonnes odeurs émanant du béton détrempé et du lac Michigan étaient apportées jusque dans l'appartement par le vent qui agitait les rideaux de toile.

Avec un manque de ressenti totalement nouveau, un regard très distancié, Patty plongeait en elle-même et vit que rien de grave ni de douloureux n'arriverait à quiconque si elle manquait tout simplement la fête. La majeure partie du chemin avait déjà été faite. Elle vit qu'elle était presque libre, et faire le dernier pas fut certes assez terrible, mais pas dans le mauvais sens du terme, si jamais cela signifie quelque chose.

Elle était assise à une fenêtre, respirant la pluie et regardant le vent courber les mauvaises herbes et les buissons sur le toit d'une usine abandonnée depuis longtemps, quand vint l'appel de Richard.

« Vraiment désolé, dit-il. Je suis là dans l'heure.

— Pas besoin de te dépêcher, dit-elle. C'est déjà bien trop tard.

— Mais ta fête, c'est demain soir.

— Non, Richard, ça, c'était le dîner. Je devais y être aujourd'hui.

Aujourd'hui à cinq heures.

— Merde ! Tu me charries ?

— T'as vraiment oublié ?

— C'est un peu embrouillé dans ma tête, là. Je manque un peu de sommeil.

— Ça va, c'est bon. Y a plus du tout besoin de se dépêcher. Je crois que je vais rentrer chez moi. »

Et elle rentra effectivement chez elle. Elle descendit sa valise en la poussant dans l'escalier puis la suivit avec ses cannes, héla un taxi clandestin dans Halstead, elle prit ensuite un bus pour Minneapolis, puis un autre pour Hibbing, où Gene Berglund se mourait dans un hôpital luthérien. Il faisait moins de cinq degrés et il pleuvait à verse dans les rues vides du centre de Hibbing au petit matin. Les joues de Walter étaient plus roses que jamais. Devant la gare routière, dans la vieille caisse puant la cigarette du père de Walter, Patty se jeta au cou de Walter, se lança à la découverte de sa manière d'embrasser, et fut heureuse de constater qu'il faisait ça fort gentiment.

Chapitre 3 : Le libre-échange engendre la compétition

Si de légers griefs, voire de véritables reproches envers les parents de Patty ont pu se glisser dans ces pages, l'autobiographe reconnaît cependant ici sa profonde gratitude envers Joyce et Ray pour une chose au moins : ils ne l'ont jamais encouragée à être Créative dans un Domaine Artistique, comme ils l'ont fait avec ses sœurs. Que Joyce et Ray aient négligé Patty, aussi douloureux que cela ait pu être quand elle était plus jeune, semble maintenant de plus en plus insignifiant lorsqu'elle regarde ses sœurs, qui ont maintenant la quarantaine et vivent seules à New York, trop excentriques et/ou trop sûres de ce qu'elles valent pour pouvoir maintenir une relation sur le long terme, et qui acceptent toujours les subsides parentaux tout en courant après un succès artistique qu'on leur a fait miroiter. Il vaut bien mieux, après tout, avoir été considérée comme stupide et terne plutôt que brillante et extraordinaire. Quand Patty est un tant soit peu Créative, on ne lui reproche pas de ne pas l'être davantage ; au contraire, c'est une agréable surprise.

Ce qui était très beau, chez le jeune Walter, c'était combien il voulait que Patty gagne. Là où Eliza avait jadis réuni d'insatisfaisantes petites gouttelettes de partialité en sa faveur, Walter l'inondait de flots d'hostilité envers quiconque (ses parents, ses sœurs) la rendait malheureuse. Et puisqu'il était si intellectuellement honnête dans d'autres domaines de la vie, il jouissait d'une excellente crédibilité lorsqu'il critiquait la famille de Patty et la suivait dans les stratagèmes contestables qu'elle mettait en place pour affronter cette famille. Il n'était peut-être pas exactement le genre d'homme qu'elle recherchait, mais il était imbattable pour donner à Patty cette adoration de fan enragé dont elle avait, à l'époque, encore plus besoin que d'amour.

Il est aujourd'hui facile de voir que Patty aurait été bien inspirée de consacrer quelques années à se construire une carrière et une identité post-compétition sportive plus solide, de se faire une expérience avec d'autres types d'hommes et, de manière générale, d'acquérir plus de maturité avant de s'embarquer dans la maternité. Mais même si elle était finie comme joueuse interuniversités, elle avait toujours un chrono des trente secondes dans la tête, elle était toujours sous l'emprise de la sonnerie de fin de match, elle avait plus que jamais besoin de continuer à gagner. Et la plus belle façon de gagner –

de toute évidence son meilleur tir décisif contre ses sœurs et sa mère – c'était d'épouser le garçon le plus gentil du Minnesota, de vivre dans une maison plus grande, plus belle et plus intéressante que quiconque dans sa famille, d'enchaîner les bébés et d'accomplir, en tant que parent, tout ce que Joyce avait raté. Et Walter, bien qu'il fût un féministe convaincu et qu'il renouvelât chaque année en tant qu'étudiant sa carte de membre de Zero Population Growth, adopta totalement le programme domestique de Patty, sans aucune réserve, parce qu'elle était exactement le genre de femme qu'il recherchait.

Ils se marièrent trois mois après qu'elle eut obtenu son diplôme universitaire – quasiment un an jour pour jour après avoir pris le bus pour Hibbing. C'est à la mère de Walter, Dorothy, qu'avait incombé la tâche de sourciller et d'exprimer sa gêne, à sa manière délicate et hésitante et cependant assez entêtée, devant la détermination de Patty de se marier à la mairie du comté de Hennepin au lieu d'avoir un mariage digne de ce nom organisé par ses parents à Westchester. Ne serait-il pas mieux, se demandait doucement Dorothy, d'inclure les Emerson ? Elle le comprenait bien, Patty n'était pas proche de sa famille, mais il n'empêche, ne pourrait-elle pas plus tard en venir à regretter de les avoir exclus d'un événement aussi mémorable ? Patty tenta de décrire à Dorothy ce que pourrait être un mariage à Westchester : environ deux cents des amis les plus proches de Joyce et de Ray, ainsi que les plus importants contributeurs à la campagne de Joyce ; Joyce faisant pression sur Patty pour qu'elle choisisse sa sœur cadette comme témoin et qu'elle laisse l'autre sœur présenter une petite chorégraphie symboliste durant la cérémonie ; une absorption immodérée de champagne qui pousserait Ray à faire une blague sur les lesbiennes à portée d'oreille des amies basketteuses de Patty. Les yeux de Dorothy s'embruèrent un peu, peut-être par sympathie pour Patty, peut-être aussi de tristesse devant la froideur et la dureté de Patty au sujet de sa famille. Ne serait-il pas possible, persista Dorothy avec douceur, d'insister pour avoir une petite cérémonie intime où tout serait exactement comme Patty le voulait ?

Parmi toutes les raisons pour lesquelles Patty voulait éviter un grand mariage, le fait que Richard devrait être le témoin de Walter n'était pas la moindre. Son avis sur ce point était évident, mais cela avait également à voir avec sa peur de ce qui pourrait se passer si jamais Richard rencontrait sa sœur cadette. (L'autobiographe prend ici enfin son courage à deux mains pour dire le nom de la sœur, Abigail.) C'était déjà assez dur d'encaisser qu'Eliza ait eu Richard ; le voir s'envoyer en l'air avec Abigail, même pour une nuit, aurait tout simplement achevé Patty. Inutile de le dire, elle ne mentionna pas cela à Dorothy. Elle répondit simplement qu'elle n'était pas très portée sur les cérémonies.

Elle fit toutefois une concession et emmena Walter rencontrer sa famille durant le printemps précédant le mariage. Il est douloureux pour l'autobiographe d'admettre qu'elle était un tout petit peu embarrassée que sa famille le voie et, pire encore, que cela ait pu jouer dans son refus d'un mariage. Elle l'aimait (et elle l'aime toujours, oui, elle l'aime toujours) pour des qualités primordiales dans son petit monde peuplé de deux personnes, mais qui n'étaient pas nécessairement apparentes au genre de regard critique que ses sœurs, et Abigail en particulier, allaient sans aucun doute poser sur lui. Le gloussement nerveux de Walter, son visage qui rougissait trop facilement, sa gentillesse : ces attributs étaient chers à Patty, humainement parlant. Une source de fierté, même. Mais le côté moins vertueux de Patty, que le contact avec sa famille ne manquait jamais de raviver, ne pouvait s'empêcher de regretter qu'il ne fût pas un mètre quatre-vingt-dix et ne fût pas très cool.

Joyce et Ray, c'est à mettre à leur crédit, peut-être aussi à cause de leur soulagement secret de voir que Patty se révélait être hétérosexuelle (secret, parce que Joyce, pour sa part, se tenait prête à être une fervente Supportrice de la Différence), se comportèrent impeccablement. En apprenant que Walter n'était jamais allé à New York, ils se transformèrent en de gracieux ambassadeurs de cette ville, enjoignant Patty de l'emmener voir des expositions que Joyce elle-même avait été trop occupée à Albany pour aller voir, avant de les retrouver pour dîner dans des restaurants recommandés par le *Times*, y compris un établissement de SoHo, qui était encore un quartier sombre et excitant à l'époque. La crainte de Patty, que ses parents se moquent de Walter, s'effaça devant une autre peur, celle que Walter ne se mette de leur côté et ne voie pas pourquoi ils lui étaient insupportables : qu'il commence à soupçonner que le vrai problème était Patty, et qu'il perde sa foi aveugle en la bonté de Patty, foi sur laquelle, en moins d'une année passée avec lui, elle s'était déjà désespérément mise à compter.

Heureusement, Abigail, qui était fana de restaurants haut de gamme et qui insista pour transformer plusieurs dîners en délicates réunions à cinq, se montra d'une antipathie éblouissante. Incapable d'imaginer que des gens puissent se rassembler pour toute autre raison que pour l'écouter, elle babillait sur l'univers du théâtre new-yorkais (univers par définition injuste puisqu'elle n'y avait fait absolument aucune percée depuis ses débuts comme doublure) ; sur le professeur de Yale, cette « sordide raclure », avec lequel elle avait des Différends Créatifs insurmontables ; sur une de ses amies prénommée Tammy qui avait autofinancé une mise en scène de *Hedda Gabier* dans laquelle elle (Tammy) avait brillé dans le premier rôle ; sur des gueules de bois, le contrôle des loyers et sur de troublants incidents sexuels arrivés à des

tiers, dont Ray, qui ne cessait de remplir son verre de vin, demandait tous les détails croustillants. Au milieu de l'ultime dîner, dans SoHo, Patty en eut tellement assez de la façon dont Abigail monopolisait une attention qui aurait dû être tout entière consacrée à Walter (qui avait poliment écouté chaque parole d'Abigail) qu'elle dit carrément à sa sœur de la fermer et de laisser parler les autres. S'ensuivit un méchant interlude de manipulation silencieuse de couverts. Puis Patty, en mimant de façon comique un mouvement de rame, finit par amener Walter à parler de lui-même. Ce qui fut une erreur, en y repensant, parce que Walter, qui était un passionné de politique, mais ne connaissait pas les véritables politiciens, croyait qu'une députée de l'État serait intéressée d'entendre ses idées.

Il demanda à Joyce si elle était familière du Club de Rome. Joyce confessa que non. Walter lui expliqua que ce Club (dont il avait invité un des membres à Macalester pour une conférence, deux ans plus tôt) s'attachait à réfléchir sur les limites de la croissance. Les théories économiques courantes, qu'elles soient marxistes ou partisans de la libre entreprise, dit Walter, tenaient pour acquis l'idée que la croissance économique était toujours une chose positive. Un taux de croissance du produit intérieur brut d'un ou deux pour cent était considéré comme modeste et un taux de croissance démographique d'un pour cent était considéré comme souhaitable, et pourtant, dit-il, si vous combiniez ces taux sur une centaine d'années, les chiffres étaient terribles : une population mondiale de dix-huit milliards et une consommation mondiale d'énergie dix fois plus importante qu'aujourd'hui. Et avec une centaine d'années de plus, avec une croissance régulière, eh bien, ces chiffres devenaient tout simplement inconcevables. Le Club de Rome cherchait donc des moyens rationnels et humains de freiner la croissance plutôt que simplement détruire la planète, laisser tout le monde mourir de faim ou se tuer les uns les autres.

« Le Club de Rome, dit Abigail, c'est comme un Club Playboy italien ?

— Non, dit tranquillement Walter. C'est un groupe de personnes qui interrogent nos préoccupations à propos de la croissance. Je veux dire, tout le monde est très obsédé par la croissance, mais quand on y pense, pour un organisme mature, la croissance, c'est fondamentalement un cancer, non ? Si vous avez quelque chose qui vous pousse dans la bouche, ou dans le côlon, c'est une mauvaise nouvelle, pas vrai ? Donc, il y a ce petit groupe d'intellectuels et de philanthropes qui tentent de nous enlever nos œillères et d'influencer les politiques gouvernementales au plus haut niveau, en Europe et dans l'hémisphère Nord.

— Les Bunnies de Rome, dit Abigail.

— Qui se reproduisent comme des lapins ! » dit Ray avec un accent italien grotesque.

Joyce s'éclaircit la gorge bruyamment. *En famille*, quand Ray devenait idiot et grossier à cause du vin, elle pouvait se contenter de se retirer dans ses joyeuses rêveries intimes, mais en présence de son futur gendre, elle n'avait d'autre choix que d'être embarrassée.

« Walter évoque une idée intéressante, dit-elle. Je ne suis pas très familière avec cette idée, ni avec ce... club. Mais c'est certainement une perspective très stimulante sur la situation de notre monde. »

Walter, ne voyant pas le petit geste de Patty qui faisait mine de se trancher la gorge, poursuivit.

« La raison pour laquelle nous avons grand besoin de quelque chose comme le Club de Rome, dit-il, c'est surtout parce que toute conversation rationnelle sur la croissance va devoir s'initier en dehors du processus politique ordinaire. De toute évidence, vous savez ça, Joyce. Si vous voulez être élue, vous ne pouvez même pas évoquer un ralentissement du taux de croissance, pour ne rien dire d'un renversement. C'est un poison politique absolu.

— Comme vous dites, répliqua Joyce avec un rire sec.

— Mais il faut bien que quelqu'un en parle et essaie d'influencer la politique, parce que sinon nous allons tuer la planète. Nous allons nous étouffer avec notre propre développement.

— En parlant de s'étouffer, papa, dit Abigail, c'est ta bouteille perso, là, ou on peut en avoir aussi ?

— On va en commander une autre, dit Ray.

— Je ne crois pas qu'on en ait besoin », intervint Joyce.

Ray leva la main, son geste visant à apaiser Joyce.

« Joyce... on se calme... on se calme. On est bien, ici. »

Patty, un sourire figé aux lèvres, regardait les groupes séduisants et ploutocrates installés aux autres tables, sous la jolie lumière tamisée du restaurant. Il n'y avait, bien sûr, pas de meilleur endroit au monde que New York. C'était la base de l'autosatisfaction de sa famille, l'estrade du haut de laquelle tout le reste pouvait être ridiculisé, l'effet collatéral de l'âge adulte et de sa sophistication qui leur achetait le droit de se comporter comme des enfants. Pour Patty, être ce qu'elle était et se trouver assise dans ce restaurant de SoHo revenait à affronter une force contre laquelle elle n'avait pas la moindre chance. Sa famille avait choisi New York et ne bougerait plus jamais. Ne plus jamais revenir ici – oublier que des scènes de restaurant comme celle-ci pouvaient même exister – était sa seule option.

« Vous n'êtes pas amateur de vin, dit Ray à Walter.

— Je suis sûr que je pourrais le devenir si je le voulais, dit Walter.

— C'est un très bon *amarone*, si vous voulez le goûter.

— Non merci.

— Vous êtes sûr ? demanda Ray en agitant la bouteille dans la direction de Walter.

— Oui, il est sûr ! cria Patty. Ça ne fait que quatre soirs qu'il le répète ! Coucou, Ray ! Tout le monde ne souhaite pas se soûler et être dégoûtant et grossier. Il y a des gens qui aiment vraiment avoir une conversation adulte au lieu de faire des blagues salaces pendant deux heures. »

Ray sourit comme si elle venait de faire une plaisanterie. Joyce déplia ses lunettes demi-lunes pour étudier la carte des desserts tandis que Walter rougissait et qu'Abigail, affligée d'une torsion spasmodique du cou et d'un froncement de sourcils amer, disait, « Ray ? Ray ? On l'appelle Ray, maintenant ? »

Le lendemain matin, Joyce, toute tremblante, parla à Patty. « Walter est beaucoup plus... je ne sais pas si le bon mot est conservateur, ou quoi, je crois que ce n'est pas exactement conservateur, en fait, en réalité, du point de vue du processus démocratique, et du pouvoir qui monte du peuple, ou de la prospérité pour tous, pas exactement autocrate, mais d'une certaine façon, oui, presque plus conservateur... que ce à quoi je m'étais attendue. » Deux mois plus tard, à la cérémonie de remise de diplôme de Patty, Ray s'adressa à elle, dans un ricanement mal dissimulé.

« Walter était si rouge, quand il a parlé de cette histoire de croissance, mon Dieu, j'ai cru qu'il allait avoir une attaque. »

Et Abigail, six mois plus tard, lors de l'unique Thanksgiving que Patty et Walter furent assez idiots pour aller célébrer à Westchester, dit à Patty : « Comment ça va, avec le Club de Rome ? Vous êtes membres du Club de Rome, maintenant ? Vous avez les mots de passe ? Vous avez pu vous asseoir dans les fauteuils en cuir ? » Patty, à l'aéroport La Guardia, dit à Walter en sanglotant : « Je déteste ma famille ! »

Et Walter, vaillamment, de lui répondre : « On va fonder notre propre famille ! »

Pauvre Walter. Il avait tout d'abord abandonné ses rêves d'acteur et de réalisateur, mû par un sentiment d'obligation financière vis-à-vis de ses parents, et maintenant, alors que son père venait de le libérer en mourant, il se mettait à faire équipe avec Patty et oubliait son désir de sauver la planète, pour aller travailler à la 3M, afin que Patty puisse avoir sa magnifique demeure ancienne et rester à la maison avec leur progéniture. Tout se passa presque sans aucune discussion. Il s'enthousiasma pour les projets qui enthousiasmaient Patty, se lança dans la rénovation de la maison et protégea Patty de sa propre famille. Ce ne fut que des années plus tard – après que Patty avait commencé à le Décevoir – qu'il devint plus indulgent envers les autres Emerson et

qu'il insista pour lui dire qu'elle était la mieux lotie, la seule Emerson à avoir échappé au naufrage et à avoir survécu pour raconter l'histoire. Il dit qu'Abigail, réduite à finir seule, abandonnée, à jouer les charognards pour chaparder des repas émotionnels sur une île de grande pauvreté (l'île de Manhattan !), devrait être pardonnée si elle monopolisait les conversations dans sa tentative de se sustenter. Il dit que Patty devrait avoir pitié de sa fratrie, au lieu de les accabler de reproches, parce qu'ils n'avaient pas eu la force ou la chance de s'en aller, parce qu'ils avaient si faim. Mais tout cela vint bien plus tard. Durant les premières années, il était tellement emballé par Patty, qu'elle ne pouvait absolument rien faire de mal. Et ce furent des années très agréables.

L'esprit de compétition de Walter n'était pas orienté famille. Quand Patty l'avait rencontré, il avait déjà gagné à ce jeu-là. À la table de poker des Berglund, on lui avait distribué tous les as, sauf peut-être le physique et l'aisance avec les femmes. (Son frère aîné – qui en est maintenant à sa troisième jeune épouse, laquelle travaille dur pour subvenir aux besoins de son mari – avait reçu ces cartes-là.) Walter non seulement connaissait le Club de Rome, lisait des romans difficiles et appréciait Igor Stravinski, mais il savait également souder des tuyaux en cuivre, figoler une charpente, identifier les oiseaux grâce à leur chant et prendre soin d'une femme à problèmes. Il était le gagnant de la famille, à tel point qu'il pouvait se permettre d'y retourner régulièrement pour aider les autres.

« Maintenant tu vas être obligée d'aller voir où j'ai grandi », avait-il dit à Patty en sortant de la gare routière de Hibbing, après le voyage avorté avec Richard.

Ils se trouvaient dans la Crown Victoria du père de Walter, qu'ils avaient remplie de buée avec leurs respirations chaudes et lourdes.

« Je veux voir ta chambre, dit Patty. Je veux tout voir. Je trouve que tu es une personne merveilleuse ! »

En entendant ça, il dut l'embrasser une fois de plus fort longuement, avant de retrouver son angoisse.

« Il n'empêche, dit-il. Je suis quand même gêné de t'emmener à la maison.

— Tu n'as pas à être gêné. Tu devrais voir chez moi. Un vrai Barnum.

— Oui, enfin, ici c'est loin d'être aussi intéressant que ça. C'est juste la sinistrose basique de l'Iron Range.

— Allez, on y va. Je veux voir ça. Je veux coucher avec toi.

— Joli programme, dit-il, mais je crois que ma mère pourrait ne pas apprécier.

— Je veux dormir près de toi. Et ensuite je veux prendre mon petit déjeuner avec toi.

— Ça, ça peut s'arranger. »

À la vérité, le motel Whispering Pines eut un effet dégrisant sur Patty et engendra un moment de doute quant à sa décision de venir à Hibbing ; tout cela perturba cette indépendance d'esprit avec laquelle elle était allée retrouver un type qui ne lui plaisait pas autant physiquement que le meilleur ami de ce type. Le motel n'était pas si moche, de l'extérieur, et le nombre de voitures garées sur le parking pas si déprimant que ça, mais le logement, derrière le bureau, n'avait vraiment rien à voir avec Westchester. Il mettait en lumière tout un univers de privilèges jusque-là invisibles, ses propres privilèges de fille des banlieues chics, et elle en éprouva un accès inattendu de nostalgie. Les sols étaient recouverts de moquette spongieuse et penchaient sensiblement vers le ruisseau qui se trouvait juste derrière. Dans la zone salon-salle à manger, se trouvait un cendrier de céramique très travaillé, de la taille d'un enjoliveur, à portée de main du canapé davenport sur lequel Gene Berglund avait lu ses magazines de chasse et de pêche et regardé tous les programmes relayés par les stations des Twin Cities et de Duluth que l'antenne du motel (arrimée, comme Patty devait le découvrir le lendemain matin, à la cime d'un pin décapité derrière la fosse septique) pouvait capter. La petite chambre de Walter, qu'il avait partagée avec son plus jeune frère, se trouvait tout en bas de la pente et était perpétuellement humide à cause de la proximité du ruisseau. Courant sur le milieu de la moquette demeurait une ligne de résidu gluant de la bande adhésive que Walter avait collée au sol étant enfant, pour délimiter son espace privé. Des souvenirs variés de son enfance difficile s'alignaient toujours le long du mur opposé : des manuels et des récompenses de boy-scout, une collection complète de biographies présidentielles en éditions abrégées, une série incomplète de volumes de la World Book Encyclopedia, des squelettes de petits animaux, un aquarium vide, des collections de pièces et de timbres, un thermomètre / baromètre scientifique dont les fils menaient jusqu'à une fenêtre. Sur la porte défraîchie de la chambre se trouvait un panneau jauni « No Smoking » fait maison, aux lettres tracées au gros crayon rouge, avec le N et le S hésitants mais assez grands pour suggérer le défi.

« Mon premier acte de rébellion, dit Walter.

— Tu avais quel âge ? demanda Patty.

— Je ne sais pas. Peut-être dix ans. Mon petit frère était gravement asthmatique. »

Dehors, la pluie tombait dru. Dorothy dormait dans sa chambre, mais Walter et Patty étaient toujours très agités de désir. Il lui montra le bar où son père avait trôné, l'impressionnante grande perche dorée naturalisée accrochée au mur, le comptoir en contre-plaqué de bouleau qu'il avait aidé son père à construire. Jusqu'à récemment,

jusqu'à son hospitalisation, Gene avait passé ses fins d'après-midi à fumer et à boire derrière son bar, en attendant que ses copains sortent du travail pour venir lui en donner un peu.

« Voilà, c'est moi, dit Walter. Voilà d'où je viens.

— Ça me plaît que tu viennes d'ici.

— Je ne suis pas sûr de ce que tu veux dire par là, mais ça me va.

— Juste que je t'admire beaucoup.

— C'est bien. Enfin, je crois, dit-il avant d'aller au comptoir de la réception pour regarder les clés. Ça te dit la chambre 21 ?

— C'est une belle chambre ?

— Elle est comme toutes les autres, en fait.

— J'ai vingt et un ans. C'est donc parfait. »

La chambre 21 n'était que surfaces défraîchies et usées qui, au lieu d'avoir été restaurées, avaient été soumises à des décennies de récurage vigoureux. L'humidité était perceptible mais pas dominante. Les lits, assez bas, étaient de taille standard, même pas *queen size*.

« Tu n'es pas obligée de rester si tu n'en as pas envie, dit Walter en posant le sac de Patty. Je peux te raccompagner à la gare demain matin.

— Mais non ! C'est très bien comme ça. Je ne suis pas ici en vacances. Je suis ici pour te voir, et pour essayer de me rendre utile.

— Bon. Ce qui m'inquiète, c'est de ne pas vraiment correspondre à ce que tu veux.

— Eh bien, ne t'inquiète plus.

— Pourtant, je m'inquiète toujours. »

Elle le fit s'allonger sur un des lits et tenta de le rassurer avec son corps. Mais très vite, l'inquiétude de Walter entra à nouveau en ébullition. Il se redressa et lui demanda pourquoi elle s'était lancée dans ce voyage en voiture avec Richard. Elle s'était autorisée à espérer qu'il ne lui poserait pas cette question.

« Je ne sais pas, dit-elle. J'imagine que je voulais savoir à quoi ça ressemblait, ce genre de voyage.

— Hum...

— Il fallait que je m'assure de quelque chose. C'est la seule façon pour moi d'expliquer ça. Il fallait que je sois sûre de quelque chose. Et j'ai eu ma réponse, et maintenant me voilà.

— Qu'est-ce que tu as découvert ?

— J'ai découvert où je voulais être, et avec qui je voulais être.

— Eh ben, ça a été rapide.

— C'était une erreur stupide, dit-elle. Il a une façon de regarder les gens, je suis sûre que tu le sais. Il faut un peu de temps pour se rendre compte de ce qu'on veut vraiment. Je t'en prie, ne m'en veux pas.

— Je suis juste épaté que tu aies ouvert les yeux aussi vite. »

Elle fut prise d'une forte envie de pleurer à laquelle elle céda, et Walter, pendant un moment, la consola à la perfection.

« Il n'a pas été gentil avec moi, dit-elle à travers ses larmes. Et toi tu es tout le contraire de ça. Et moi, j'ai tellement, mais tellement besoin du contraire de ça, tout de suite. Tu veux bien être gentil, s'il te plaît ?

— Je veux bien être gentil, dit-il, en lui caressant la tête.

— Je te jure que tu ne le regretteras pas. »

Ce furent ses paroles exactes, d'après le souvenir navré de l'autobiographe.

Mais voilà autre chose dont l'autobiographe se souvient très vivement : la violence avec laquelle Walter lui saisit ensuite les épaules et la fit rouler sur le dos avant de se pencher au-dessus d'elle et de se presser entre ses jambes, avec une expression totalement nouvelle sur le visage. Une expression de rage, et soudain ce fut tout à fait lui. Comme des rideaux qui s'ouvrent brusquement sur quelque chose de beau et de viril.

« Ça n'a rien à voir avec toi, dit-il. Tu comprends ? J'aime tout chez toi. Chaque centimètre de toi. Chaque centimètre, je te dis. Dès la minute où je t'ai vue. Tu comprends ça ?

— Oui, dit-elle, je veux dire, merci. Je m'en étais plus ou moins aperçue, mais c'est vraiment bon à entendre. »

Mais il n'en avait pas terminé.

« Est-ce que tu comprends que j'ai un... un... »

Il cherchait ses mots.

« Un problème. Avec Richard. J'ai un problème.

— Quel problème ?

— Je n'ai pas confiance en lui. Je l'aime, mais je n'ai pas confiance en lui.

— Mais mon Dieu, dit Patty, tu devrais vraiment avoir confiance en lui. De toute évidence il tient à toi. Il est incroyablement protecteur avec toi.

— Pas toujours.

— En tout cas il l'a été quand il était avec moi. Tu te rends compte combien il t'admire ? »

Walter baissa les yeux sur elle d'un air furieux.

« Alors, pourquoi tu es partie avec lui ? Pourquoi il était à Chicago avec toi ? Pourquoi, bordel ! Je ne comprends pas ! »

En l'entendant dire « bordel » et en voyant comme il avait l'air horrifié par sa propre colère, elle se remit à pleurer.

« Mon Dieu, je t'en prie, mon Dieu, je t'en prie, dit-elle. Je suis ici, d'accord ? Je suis ici pour toi ! Et rien ne s'est passé à Chicago. Vraiment rien. »

Elle l'attira plus près d'elle, en lui enserrant les hanches. Mais au

lieu de lui toucher les seins ou de lui retirer son jean comme Richard l'aurait sans doute fait, il se releva et se mit à arpenter la chambre 21.

« Je ne suis pas sûr que ça soit bien, tout ça, dit-il. Parce que tu sais, je ne suis pas idiot. J'ai des yeux et des oreilles, je ne suis pas idiot. Je ne sais vraiment pas quoi faire, là, tout de suite. » C'était un soulagement d'entendre qu'il n'était pas idiot, au sujet de Richard, mais elle avait l'impression d'avoir épuisé tous les moyens de le rassurer. Elle resta simplement allongée sur le lit, en écoutant la pluie tomber sur le toit, consciente qu'elle aurait pu éviter toute cette scène en ne montant jamais dans la voiture avec Richard ; consciente qu'elle méritait un certain châtiment. Et pourtant, il était difficile de ne pas imaginer une meilleure issue. Tout cela était un véritable avant-goût des scènes de fin de nuit dans les années à venir. La belle fureur de Walter qui s'épuisait pendant qu'elle pleurait, pendant qu'il la punissait puis s'excusait de la punir, en disant qu'ils étaient tous les deux exténués et qu'il était très tard, ce qui était réellement le cas : si tard qu'il était déjà tôt. « Je vais prendre un bain », finit-elle par dire.

Il était assis sur l'autre lit, le visage dans les mains.

« Je suis désolé, dit-il. Vraiment, ça n'a rien à voir avec toi. – Tu sais quoi, en fait ? Ce n'est pas exactement ce que j'ai envie d'entendre.

— Désolé. Crois-le ou pas, c'est gentil quand je dis ça.

— Et “désolé” n'est pas non plus en très bonne place sur ma liste, à ce stade. »

Sans lever le visage de ses mains, il lui demanda si elle avait besoin d'aide pour son bain.

« Non, ça va », dit-elle, même si c'était toute une affaire de se baigner avec son genou bandé et appareillé maintenu hors de l'eau.

Lorsqu'elle émergea de la salle de bains en pyjama, une demi-heure plus tard, Walter sembla ne pas avoir bougé d'un pouce. Elle se posta devant lui, baissa les yeux sur ses mèches claires et ses épaules étroites.

« Écoute-moi, Walter, dit-elle, je peux très bien partir demain matin, si tu veux. Mais il faut que je dorme, maintenant. Tu devrais aller au lit, toi aussi. »

Il hocha la tête.

« Je regrette d'être allée à Chicago avec Richard. C'était mon idée, pas la sienne. C'est à moi que tu dois le reprocher, pas à lui. Mais là, tout de suite, tu me fais me sentir vraiment comme une merde. »

Il hocha la tête et se leva.

« Tu m'embrasses pour me dire bonne nuit ? » dit-elle.

Il le fit, et ce fut bien mieux que de se battre, tellement mieux que très vite ils se retrouvèrent tous les deux sous les couvertures et éteignirent la lampe. La lumière du jour filtrait autour des rideaux –

en mai l'aube venait tôt dans le nord de l'État.

« Je ne sais pratiquement rien question sexe, confessa Walter.

— Eh bien, dit-elle, ce n'est pas très compliqué. »

C'est ainsi que commencèrent les années les plus heureuses de leur vie. Pour Walter, surtout, ce fut une période vertigineuse. Il prit possession de la fille qu'il désirait, de la fille qui aurait pu aller avec Richard mais qui l'avait choisi, lui, et puis, trois jours plus tard, à l'hôpital luthérien, le combat de toute une vie contre son père prit fin avec la mort de ce dernier. (Un père ne peut pas être plus vaincu que lorsqu'il est mort.) Ce matin-là, Patty était à l'hôpital avec Walter et Dorothy, elle fut émue par leurs larmes, au point de pleurer un peu aussi, et elle eut l'impression, tandis qu'ils roulaient vers le motel presque en silence, d'être déjà pratiquement mariée.

Dorothy alla se reposer à l'intérieur et, sur le parking du motel, Patty regarda Walter faire quelque chose d'étrange. Il piqua un sprint d'un bout à l'autre du parking, tout en sautant, rebondissant sur la pointe des pieds avant de repartir en courant. C'était un matin glorieusement clair, avec une brise du nord forte et régulière, et les pins longeant le ruisseau murmuraient littéralement. Après un de ses sprints, Walter sauta une ou deux fois puis s'éloigna de Patty et se mit à courir sur la Route 73, bien au-delà du virage, et il disparut pendant une heure.

Le lendemain après-midi, dans la chambre 21, en plein jour, avec les fenêtres ouvertes et les rideaux pâlis qui se gonflaient, ils rirent, pleurèrent et baisèrent avec une joie dont la gravité et l'innocence désolent franchement l'autobiographe quand elle y repense, ils pleurèrent encore et baisèrent encore puis restèrent allongés côte à côte, le corps en sueur et le cœur débordant, pour écouter les soupirs des pins. Patty avait l'impression d'avoir pris une drogue puissante qui ne se dissipait pas, ou bien d'être plongée dans un rêve incroyablement réel dont elle ne s'éveillait pas, sauf qu'elle était tout à fait consciente, seconde après seconde, qu'il ne s'agissait ni d'une drogue ni d'un rêve, mais que c'était juste sa vie, une vie qui n'avait qu'un présent et pas de passé, une histoire d'amour qui ne ressemblait à aucune histoire d'amour qu'elle aurait pu imaginer. À cause de la chambre 21 ! Comment aurait-elle pu imaginer la chambre 21 ? C'était une pièce si soignée et démodée, et Walter était une personne si soignée et démodée. En plus, elle avait vingt et un ans et sentait ses vingt et une années dans le vent jeune, propre et fort qui soufflait du Canada. Son petit goût d'éternité à elle.

Plus de quatre cents personnes vinrent à l'enterrement du père de Walter. Pour Gene, bien qu'elle ne l'eût même pas connu, Patty fut fière de cette énorme affluence. (Mourir tôt aide, si vous voulez un grand enterrement.) Gene avait été un gars chaleureux qui aimait bien

pêcher, chasser et traîner avec ses potes, des vétérans pour la plupart, et qui avait eu le malheur d'être alcoolique, d'avoir peu d'instruction et d'avoir épousé une personne qui avait investi tous ses espoirs, ses rêves et le meilleur de son amour sur son fils cadet, plutôt que sur lui. Walter n'allait jamais pardonner à Gene d'avoir fait travailler Dorothy si dur au motel, mais franchement, de l'avis de l'autobiographe, même si Dorothy était incroyablement douce, elle était également du genre martyr. La réception qui suivit l'enterrement, dans une salle paroissiale luthérienne, constitua le cours d'immersion totale de Patty dans la famille élargie de Walter, un festival de gros gâteaux type kouglof et de détermination à voir le bon côté des choses. Les cinq frères et sœurs vivants de Dorothy étaient tous là, tout comme le frère aîné de Walter, récemment sorti de prison, avec sa (première) femme à la beauté vulgaire et leurs deux petits enfants, ainsi que le plus jeune frère taciturne dans son uniforme de l'armée. La seule personne importante à ne pas être là, en fait, était Richard.

Walter l'avait appelé pour lui annoncer la nouvelle, bien sûr, même si cela aussi avait été compliqué, dans la mesure où il fallait d'abord pister Herrera, le bassiste toujours en vadrouille de Richard, dans Minneapolis. Richard venait juste d'arriver à Hoboken, dans le New Jersey. Il présenta ses condoléances à Walter par téléphone, avant d'ajouter qu'il était fauché comme les blés et désolé de ne pouvoir venir à l'enterrement. Walter lui certifia que cela n'était pas grave du tout, avant de lui en tenir rigueur pendant des années, ce qui n'était pas tout à fait juste, dans la mesure où Walter était déjà secrètement furieux contre Richard et ne voulait même pas le voir à l'enterrement. Mais Patty se garda bien de souligner ce point.

Lorsqu'ils firent leur voyage à New York, un an plus tard, elle suggéra à Walter de contacter Richard et de passer un après-midi avec lui, mais Walter fit remarquer qu'il avait appelé deux fois Richard ces derniers mois, alors que Richard n'avait jamais pris la peine de décrocher son téléphone. Patty lui dit, « Mais c'est ton meilleur ami », et Walter dit, « Non, c'est toi, ma meilleure amie », et Patty dit, « Oui, mais c'est lui ton meilleur ami garçon, et tu devrais le contacter ». Mais Walter tint bon et dit que cela avait toujours été comme ça – qu'il s'était toujours davantage senti comme le poursuivant plutôt que comme le poursuivi, qu'il y avait une sorte de corde raide entre eux, une compétition pour ne pas être le premier à ciller et à se montrer en demande – et il en avait marre de ça. Il dit que ce n'était pas la première fois que Richard disparaissait ainsi. S'il voulait qu'ils soient toujours amis, ajouta Walter, alors peut-être, pour une fois, qu'il pouvait se donner la peine d'appeler. Patty soupçonna que Richard se sentait morveux à propos de l'épisode de Chicago et ne souhaitait pas s'imposer dans le bonheur conjugal de Walter, c'était donc peut-être à

Walter de l'assurer qu'il était toujours le bienvenu – mais elle savait bien, une fois encore, qu'il valait mieux ne pas insister.

Là où Eliza imaginait une histoire gay entre Walter et Richard, l'autobiographe voit plutôt maintenant une affaire fraternelle. Une fois que Walter était devenu trop grand pour que son frère aîné s'assoie sur lui et lui bourre la tête de coups de poing et pour, à son tour, s'asseoir sur son petit frère et lui bourrer la tête de coups de poing, il n'y avait plus de compétition satisfaisante pour lui dans sa propre famille. Il avait besoin d'un autre frère à aimer, à haïr, et avec lequel rivaliser. Et la question qui ne cessait de torturer Walter, de l'avis de l'autobiographe, était de savoir si Richard était le petit frère ou le grand frère, le foireux ou le héros, l'ami adoré blessé ou le dangereux rival.

Comme avec Patty, Walter prétendait avoir aimé Richard dès qu'il l'avait rencontré. Cette rencontre avait eu lieu le premier soir que Walter avait passé à Macalester, après que son père l'eut déposé et se fut dépêché de rentrer à Hibbing, où le Canadian Club l'appelait de son bar. Walter avait envoyé à Richard une gentille lettre durant l'été, à une adresse donnée par le bureau de logement, mais Richard n'avait pas répondu. Sur l'un des lits de leur chambre se trouvait un étui à guitare, une boîte en carton et un sac de paquetage. Walter ne vit le propriétaire de ces bagages minimalistes qu'après le dîner, lors d'une réunion de la résidence universitaire. Plus tard, il allait décrire ce moment à Patty bien des fois : debout dans un coin, isolé de tous les autres, il y avait ce garçon dont il ne pouvait détacher son regard, un très grand type plein d'acné avec une grosse tignasse noire toute bouclée et un tee-shirt Iggy Pop, qui ne ressemblait en rien aux autres étudiants de première année, qui ne riait pas, qui ne souriait même pas poliment au baratin blagueur de leur responsable de dortoir. Walter éprouvait quant à lui une grande compassion pour les gens qui essayaient d'être drôles et il riait très fort pour les remercier de leurs efforts, et pourtant il sut tout de suite qu'il voulait être ami avec ce grand type pas souriant. Il espéra qu'il s'agissait de son camarade de chambre, et ce fut le cas.

Bizarrement, Richard l'aima bien. Par hasard, Walter venait de la ville où Bob Dylan avait grandi et tout commença comme ça. Dans leur chambre, après la réunion, Richard le bombarda de questions sur Hibbing, et comment c'était là-bas et si Walter avait personnellement connu un ou plusieurs Zimmerman. Walter expliqua que le motel se trouvait à quelques kilomètres de la ville, mais le motel en soi impressionnait Richard, tout comme le fait que Walter était un étudiant avec une bourse complète et un père alcoolique. Richard dit qu'il n'avait pas répondu à Walter parce que son père était mort d'un cancer du poumon cinq semaines plus tôt. Il déclara que puisque Bob

Dylan était un magnifique connard, le genre de beau et parfait connard qui donnait envie à un jeune musicien de devenir lui-même un magnifique connard, il avait toujours imaginé que Hibbing était un nid à connards. Walter aux joues si douces, assis dans cette chambre d'étudiants, écoutant avec passion son nouveau camarade de chambre et voulant absolument l'impressionner, était la réfutation vivante de cette théorie.

Déjà, dès cette première soirée, Richard avait fait des commentaires sur les filles, que Walter n'avait jamais oubliés. Il dit qu'il était impressionné par le pourcentage catastrophique de nanas en surcharge pondérale qu'on trouvait à Macalester. Il dit qu'il avait passé l'après-midi à arpenter les rues environnantes, en essayant de deviner où pouvaient tramer les nanas un peu branchées de la ville. Il dit qu'il avait été étonné du nombre de gens qui lui avaient souri et dit bonjour. Même les jolies nanas avaient souri et dit bonjour. C'était aussi comme ça, à Hibbing ? Il dit qu'à l'enterrement de son père, il avait fait la connaissance d'une cousine très chaude qui malheureusement n'avait que treize ans et lui envoyait maintenant des lettres sur ses aventures masturbatoires. Même si Walter n'eut jamais besoin qu'on le pousse beaucoup en matière de sollicitude envers les femmes, l'autobiographe ne peut s'empêcher de penser au caractère polarisant de la rivalité fraternelle, et de se demander si l'obsession de Richard de se taper des filles n'aurait pas pu donner à Walter une raison de plus de ne pas lutter sur ce terrain particulier.

Un fait important : Richard n'avait aucune relation avec sa mère. Elle n'était même pas venue à l'enterrement de son père. D'après le récit fait par Richard à Patty (bien plus tard), la mère était une personne instable qui avait fini par devenir une folle de Dieu, mais pas avant d'avoir pourri la vie du type qui l'avait mise enceinte à dix-neuf ans. Le père de Richard avait été saxophoniste et avait vécu la vie d'artiste à Greenwich Village. La mère était une grande fille de bonne famille WASP, une rebelle qui se contrôlait mal. Après quatre années mouvementées de boisson et d'infidélité chronique, elle planta Mr. Katz en lui laissant le soin d'élever leur fils (d'abord dans le Village, puis à Yonkers) pour partir en Californie où elle rencontra Jésus et mit au monde quatre autres enfants. Mr. Katz cessa de jouer de la musique mais malheureusement pas de boire. Il finit par travailler pour les services postaux et ne se remaria jamais, et l'on peut dire avec certitude que les différentes, et jeunes, petites amies qu'il eut avant que l'alcool ne le détruise ne firent pas grand-chose pour apporter la présence maternelle stabilisante dont Richard avait besoin. L'une d'elles dévalisa leur appartement avant de disparaître ; une autre débarrassa Richard de sa virginité pendant qu'elle le gardait. Peu après cet épisode, Mr. Katz envoya Richard passer l'été chez sa belle-

famille, mais il ne tint pas une semaine avec eux. Lors de sa première journée en Californie, toute la tribu se rassembla autour de lui et joignit les mains pour remercier Dieu de son arrivée saine et sauve, et apparemment les choses devinrent de plus en plus dingues à partir de là.

Les parents de Walter, qui ne pratiquaient leur religion que de manière sociale, ouvrirent leur maison au grand orphelin. Dorothy s'était particulièrement attachée à Richard – il est possible qu'elle ait éprouvé un petit truc timide à la Dorothy pour lui – et l'encouragea à passer ses vacances à Hibbing. Richard n'avait pas besoin de se faire beaucoup prier, dans la mesure où il n'avait nulle part où aller. Il ravit Gene en montrant de l'intérêt pour les armes à feu et, plus généralement, en n'étant pas le genre de personne prout-prout avec laquelle Gene craignait que Walter se lie d'amitié, et il impressionna Dorothy en l'aidant dans ses tâches. Comme cela a déjà été évoqué, Richard avait un fort (quoique extrêmement occasionnel) désir d'être une bonne personne, et il faisait montre d'une politesse scrupuleuse envers les gens comme Dorothy qu'il considérait comme Bons. Ses manières envers elle, comme lorsqu'il lui posait des questions sur un plat mijoté qu'elle avait concocté, lui demandant où elle avait trouvé la recette et où on pouvait apprendre à se nourrir de façon équilibrée, paraissaient fausses et condescendantes à Walter, dans la mesure où les chances pour que Richard aille vraiment un jour faire des courses afin de préparer lui-même un plat mijoté étaient nulles, et dans la mesure aussi où Richard retrouvait son habituelle dureté dès que Dorothy quittait la pièce. Mais Walter était en compétition avec lui, et bien qu'il n'ait peut-être pas excellé à emballer des nanas un peu branchées de la ville, lorsqu'il s'agissait d'écouter les femmes avec une attention sincère, il était réellement sur son terrain, et il le défendait farouchement. L'autobiographe se juge donc plus fiable que Walter pour juger de l'authenticité du respect de Richard pour la bonté.

Ce qui était sans conteste admirable chez Richard, c'était son désir de s'améliorer et de combler le vide créé par le manque parental. Il avait survécu à son enfance en jouant de la musique, en lisant des livres correspondant à ses choix tout à fait personnels, et une partie de ce qui l'attirait en Walter était l'intelligence et l'éthique de travail de ce dernier. Richard avait beaucoup lu dans certains domaines (l'existentialisme français, la littérature d'Amérique latine), mais il n'avait aucune méthode, aucun système, et il était réellement très impressionné par la cohérence intellectuelle de Walter. Bien qu'il respectât assez Walter pour ne jamais le traiter avec l'hyperpolitesse qu'il réservait à ceux qu'il considérait comme Bons, il adorait entendre les idées de Walter et le poussait à développer ses convictions politiques inhabituelles.

L'autobiographe soupçonne qu'il y avait également un avantage compétitif pervers pour Richard dans le lien d'amitié qu'il entretenait avec un jeune pas très cool venu du nord rural de l'État. C'était une façon de se positionner différemment des gars dans le coup de Macalester, issus de milieux plus privilégiés. Richard méprisait ces gens-là (les filles aussi, ce qui n'excluait pourtant pas le fait de les baiser si l'occasion se présentait) avec la même intensité que les gens dans le coup méprisaient les types comme Walter. Le documentaire sur Bob Dylan, *Don't Look Back*, fut tellement important pour Richard comme pour Walter que Patty finit par le louer et le regarda avec Walter, un soir quand les enfants étaient petits, afin de voir la célèbre scène dans laquelle Dylan éclipsait et humiliait le chanteur Donovan lors d'une fête pour gens très cool, à Londres, uniquement pour le plaisir de se comporter en grand trou du cul. Même si Walter était désolé pour Donovan – il culpabilisait de ne pas vouloir ressembler davantage à Dylan, et moins à Donovan – Patty trouva la scène épâtante. La nudité époustouflante de l'esprit de compétition de Dylan ! Voilà les sentiments de Patty : regardons les choses en face, la victoire est toujours très douce. Cette scène l'aida à comprendre pourquoi Richard avait préféré passer du temps en compagnie d'un Walter si peu musicien, plutôt qu'avec les gars dans le coup.

Sur le plan intellectuel, Walter était incontestablement le grand frère et Richard le disciple. Et pourtant, pour Richard, être intelligent, tout comme être bon, n'était qu'une attraction mineure au sein de la grande compétition. C'était exactement ce que Walter avait en tête quand il disait qu'il n'avait pas confiance en son ami. Il ne put jamais se débarrasser de l'idée que Richard lui cachait des choses ; qu'il y avait en lui un côté sombre qui s'élançait toujours dans la nuit pour entreprendre des quêtes qu'il n'admettrait jamais ; qu'il était heureux d'être l'ami de Walter tant qu'il était le dominant. Richard n'était plus du tout fiable dès qu'une fille entrait dans le tableau, et Walter en voulait à ces filles d'être même provisoirement encore plus irrésistibles que lui. Richard quant à lui ne voyait jamais les choses de cette façon, parce qu'il se lassait des filles très rapidement et finissait toujours par les virer ; il revenait ensuite vers Walter, dont il ne se lassait pas. Mais aux yeux de Walter, cela paraissait déloyal de la part de son ami de dépenser autant d'énergie à pourchasser des gens qu'il n'aimait même pas. Du coup, Walter se sentait faible et petit d'être toujours disponible pour Richard quand il revenait vers lui. Il était torturé par le soupçon d'aimer plus Richard que Richard ne l'aimait, d'en faire plus que Richard pour que leur amitié tienne.

La première grande crise survint alors qu'ils étaient en troisième année, deux ans avant que Patty fasse leur connaissance, quand Walter s'enticha de la maléfique étudiante de deuxième année qui s'appelait

Nomi. À entendre Richard raconter l'histoire (comme Patty l'entendit un jour) la situation était claire : son ami sexuellement naïf était exploité par une femme sans intérêt qui ne l'aimait pas, et Richard finit par prendre sur lui de révéler à Walter le peu de valeur de la créature. D'après Richard, la fille ne méritait pas qu'on se batte pour elle, c'était juste un moustique qu'il fallait écraser d'une claque. Mais Walter ne voyait pas du tout les choses de cette façon. Il fut si en colère contre Richard qu'il refusa de lui parler pendant des semaines. Ils partageaient alors un appartement de deux chambres comme ceux qui sont réservés aux étudiants de dernière année, et chaque soir, quand Richard traversait la chambre de Walter pour gagner la sienne, plus indépendante, il s'arrêtait pour se lancer dans un monologue qu'un observateur impartial aurait sans doute trouvé amusant.

Richard : « Tu ne me parles toujours pas. C'est remarquable. Combien de temps ça va durer ? »

Walter : silence.

Richard : « Si tu ne veux pas que je m'installe pour te regarder lire, tu n'as qu'un mot à dire. »

Walter : silence.

Richard : « Intéressant, ce livre ? Tu n'as pas l'air de beaucoup tourner les pages. »

Walter : silence.

Richard : « Tu sais ce que tu fais ? Tu fais comme les filles. Les filles, elles font ça. C'est de la connerie, Walter. Et ça commence à me faire chier. »

Walter : silence.

Richard : « Si tu attends que je te présente des excuses, tu peux courir. Je te le dis tout de suite ; je suis désolé si tu souffres, mais j'ai ma conscience pour moi. »

Walter : silence.

Richard : « Tu comprends, j'espère, que tu es la seule raison pour laquelle je suis encore ici. Si tu m'avais demandé il y a quatre ans quelles sont les chances pour que je termine la fac, j'aurais dit faibles à nulles. »

Walter : silence.

Richard : « Sérieusement, je suis un peu déçu. »

Walter : silence.

Richard : « OK. Et puis merde ! Fais la fille. Je m'en fous. »

Walter : silence.

Richard : « Bon, si j'avais un problème de drogue et que tu avais jeté ma came, je serais furieux contre toi, mais je comprendrais aussi que tu essayais de m'aider. »

Walter : silence.

Richard : « D'accord... l'analogie n'est pas parfaite, dans le sens

où, en réalité, pour ainsi dire, j'ai consommé la came au lieu de la jeter. Mais si tu étais la proie d'une addiction invalidante, alors que je me contentais de faire ça pour le plaisir, en suivant la théorie que c'est une honte de jeter de la bonne came... »

Walter : silence.

Richard : « D'accord, c'est une analogie stupide. »

Walter : silence.

Richard : « C'était drôle. Ça devrait te faire rire. »

Walter : silence.

C'est en tout cas ce qu'imagine l'autobiographe, en se fondant sur les témoignages des deux camps. Walter maintint son silence jusqu'aux vacances de Pâques, quand il rentra seul chez lui et que Dorothy réussit à lui soutirer la raison pour laquelle il n'avait pas amené Richard. « Il faut que tu prennes les gens comme ils sont, lui dit Dorothy. Richard est un bon ami, et tu devrais lui être loyal. » (Dorothy était très forte, côté loyauté – ce qui donnait un certain sens à sa vie par ailleurs pas si agréable que ça –, et Patty entendit souvent Walter citer cette admonestation ; il semblait lui prêter l'importance d'une parole d'Évangile.) Il fit remarquer que Richard lui-même avait été extrêmement déloyal en volant une fille qui était importante pour Walter, mais Dorothy, peut-être sous le charme katzien, dit qu'elle ne pensait pas que Richard avait fait ça exprès pour lui faire du mal. « C'est bon d'avoir des amis dans la vie, dit-elle. Si tu veux avoir des amis, il faut te souvenir que personne n'est parfait. »

Une autre épine agaçante, toujours sur la question des filles : celles que Richard attirait étaient presque invariablement de grandes fans de musique^[2], et Walter, étant le plus grand et le plus ancien fan de Richard, se retrouvait en compétition féroce avec elles. Des filles qui auraient pu se montrer amicales avec le meilleur ami d'un amant, qui en tout cas auraient pu le tolérer, trouvaient nécessaire de se montrer glaciales avec Walter, parce que les vrais fans ont toujours besoin de se sentir liés de manière exclusive à l'objet de leur adoration ; ils défendent jalousement les points de connexion, aussi minuscules ou imaginaires soient-ils, qui justifient le sentiment d'unicité. Les filles, on le comprendra, considéraient impossible d'être davantage connectées à Richard que lorsqu'elles étaient prises dans le coït avec lui, lorsqu'ils mêlaient réellement leurs fluides corporels. À leurs yeux, Walter n'était qu'un petit insecte insignifiant mais exaspérant, même si c'était bel et bien Walter qui avait branché Richard sur Anton von Webern et Benjamin Britten, même si c'était bel et bien Walter qui avait fourni à Richard une charpente politique pour ses premières chansons, les plus enragées, même si c'était bel et bien Walter que Richard aimait vraiment et sérieusement. Il était déjà pénible d'être traité avec une froideur constante par des filles sexy,

mais pire encore était le soupçon de Walter – qu’il avait confessé à Patty durant les années où ils n’avaient plus eu de secrets l’un pour l’autre – qu’il n’était au fond absolument pas différent de toutes ces filles : lui aussi était une sorte de parasite de Richard, qui voulait se sentir mieux, plus cool, grâce à un lien unique avec lui. Et, pire que tout, il soupçonnait que Richard savait ça, ce qui le rendait encore plus solitaire, encore plus prudent.

La situation fut tout spécialement toxique avec Eliza, qui ne se contentait pas d’ignorer Walter, mais qui faisait son possible pour qu’il se sente mal. Comment, se demandait Walter, Richard pouvait-il continuer à coucher avec une fille qui était aussi délibérément mauvaise avec son meilleur ami ? Walter était alors assez adulte pour ne plus sombrer dans le mutisme, mais il cessa néanmoins de préparer des repas pour Richard, et il continua d’aller aux concerts de Richard uniquement pour montrer sa désapprobation face à Eliza et, plus tard, pour tenter de faire honte à Richard et qu’il cesse ainsi de consommer la coke qu’elle lui apportait continuellement. Bien sûr, il était tout à fait impossible de faire honte à Richard pour qu’il modifie sa conduite dans un domaine ou un autre. Ni alors, ni plus tard.

Les détails de leurs conversations sur Patty sont, malheureusement, inconnus, mais l’autobiographe se plaît à penser qu’elles ne ressemblaient en rien à leurs conversations sur Nomi ou Eliza. Il est possible que Richard ait suggéré à Walter de se montrer plus décidé avec elle, et que Walter ait répondu une bêtise quelconque sur le fait qu’elle avait été violée, ou qu’elle avait des cannes, mais peu de choses sont plus difficiles à imaginer que les conversations des autres sur vous-même. Ce que Richard éprouvait pour elle dans son for intérieur devint un jour plus clair aux yeux de Patty – l’autobiographe y arrive, même si elle y arrive plutôt lentement. Pour l’heure, il est suffisant de noter qu’il s’en est allé à New York et qu’il y est resté, et que pendant un certain nombre d’années Walter a été si occupé à la construction de sa vie avec Patty que Richard sembla même à peine lui manquer.

Ce qui se passait, c’est que Richard devenait de plus en plus Richard et Walter de plus en plus Walter. Richard s’installa à Jersey City, décida qu’il était finalement inoffensif d’expérimenter l’alcoolisme mondain, et ensuite, après une période qu’il décrit plus tard comme « plutôt dissolue », il décida que non, ce n’était pas si inoffensif que ça après tout. Tant qu’il avait vécu avec Walter, il avait évité l’alcool qui avait détruit son père, n’avait pris de la coke que lorsque les autres l’achetaient, et il avait régulièrement avancé dans sa musique. Une fois seul, il fut une épave durant un certain temps. Il leur fallut, à lui et à Herrera, trois ans pour reformer les Traumatic, avec Molly Tremain, une jolie blonde un peu dérangée qui chantait

avec lui, et sortir leur premier album, *Greetings from the Bottom of the Mine Shaft*, produit par le plus petit des plus petits labels. Walter alla voir jouer le groupe à l'Entry lorsqu'ils passèrent à Minneapolis, mais il fut de retour à la maison, auprès de Patty et du bébé Jessica, chargé de six exemplaires de l'album, à vingt-deux heures trente. Richard s'était trouvé un boulot alimentaire, il fabriquait des decks sur des toits d'immeubles pour le genre de bobos du Lower Manhattan devenus plutôt cool à force de fréquenter des artistes et des musiciens, à savoir qu'ils ne se formalisaient pas si la journée de travail de leur ouvrier commençait à quatorze heures et se terminait quelques heures plus tard, et si par voie de conséquence il lui fallait trois semaines pour faire un travail de cinq jours. Le deuxième album du groupe, *In Case You Hadn't Noticed*, ne fut pas plus remarqué que le premier, mais le troisième, *Reactionary Splendor*, fut produit par un label un peu moins petit et figura plusieurs fois sur les listes des dix meilleurs albums de l'année. Cette fois-là, quand Richard refit un crochet par le Minnesota, il appela à l'avance et put passer un après-midi chez Walter et Patty, avec la courtoisie mais très blasée et surtout très silencieuse Molly, qui était ou pas sa petite amie, impossible de le savoir.

Cet après-midi-là – dont, étonnamment, l'autobiographe se souvient peu – fut particulièrement agréable pour Walter. Patty était mobilisée par les gosses et par ses tentatives de pousser Molly à proférer des mots polysyllabiques, mais Walter put montrer tout le travail qu'il faisait dans la maison, ainsi que les beaux et énergiques rejets qu'il avait conçus avec Patty, regarder Richard et Molly déguster le meilleur repas de toute leur tournée, et surtout obtenir de Richard de précieuses informations sur la scène musicale alternative, des informations dont Walter allait faire bon usage dans les mois qui suivirent, achetant les disques de tous les artistes que Richard avait mentionnés, les passant en boucle tandis qu'il rénove la maison, impressionnant les voisins et collègues mâles qui s'imaginaient dans le coup sur le plan musical, et sentant qu'il avait ainsi le meilleur des deux mondes. L'état de leur rivalité s'avéra très satisfaisant pour Walter ce jour-là. Richard était pauvre, calmé et trop mince, et la femme qui l'accompagnait était bizarre et malheureuse. Walter, maintenant incontestablement le grand frère, put se détendre et savourer le succès de Richard comme un accessoire piquant de son succès à lui, qui de surcroît le rendait plus à la mode.

À ce stade, la seule chose qui aurait pu faire replonger Walter dans ses anciens travers, quand il était torturé par son impression de perdre face à la personne qu'il aimait trop pour ne pas songer à la vaincre, aurait été une succession bizarre et pathologique d'événements. Il aurait fallu que les choses, à la maison, tournent

vraiment à l'aigre. Il aurait fallu que Walter connaisse de terribles conflits avec Joey, qu'il ne parvienne pas à le comprendre et à gagner son respect, qu'il se retrouve en gros à revivre sa relation avec son propre père, il aurait aussi fallu que la carrière de Richard prenne un tour positif inattendu et tardif, et il aurait enfin fallu que Patty tombe violemment amoureuse de Richard. Quelles étaient les chances pour que tout cela se produise ?

Hélas, elles n'étaient pas nulles.

On hésite à accorder trop d'importance explicative à la sexualité, et pourtant l'autobiographe faillirait à ses devoirs si elle n'y consacrait pas un embarrassant paragraphe. La regrettable vérité est que Patty en était rapidement venue à trouver le sexe plus ou moins rasant et dénué d'intérêt – toujours la même vieille rengaine – et à ne plus s'y adonner que pour faire plaisir à Walter. Et oui, indéniablement, ne pas s'y adonner très bien. Elle semblait toujours avoir mieux à faire. Le plus souvent, elle aurait préféré dormir. Ou alors un bruit perturbant et vaguement inquiétant venait de la chambre de l'un des enfants. Ou bien elle calculait mentalement le nombre de minutes divertissantes qui resteraient d'un match de basket universitaire de la côte Ouest quand elle serait enfin autorisée à rallumer la télé. Mais même les tâches basiques comme le jardinage, le nettoyage ou les courses pouvaient paraître délicieuses et urgentes comparées à la baise, et à partir du moment où vous vous mettiez en tête que vous deviez vous détendre très rapidement et être comblée tout aussi rapidement afin de pouvoir descendre planter les impatiens qui flétrissaient dans leurs petits pots de plastique, c'était terminé. Elle tenta des raccourcis, tenta de manière préventive de satisfaire Walter avec sa bouche, tenta de lui dire qu'elle était fatiguée et qu'il n'avait qu'à y aller et prendre son plaisir sans se soucier d'elle. Mais le pauvre Walter était fait de telle façon qu'il se souciait moins de sa satisfaction personnelle que de celle de Patty, ou disons qu'il calait son plaisir sur celui de Patty, et elle ne semblait jamais parvenir à trouver une gentille façon de lui expliquer combien cela la mettait dans une position difficile, parce que, au bout du compte, cela revenait à dire à Walter qu'elle ne le désirait pas comme lui la désirait : qu'une sexualité ardente avec son compagnon était une des choses (d'accord, la chose principale) auxquelles elle avait renoncé en échange de tous les bons aspects de leur vie ensemble. Et il s'avérait que c'était là un aveu plutôt difficile à faire à l'homme que vous aimiez. Walter essaya tout ce qu'il put pour rendre les relations sexuelles plus agréables pour elle, sauf la seule chose qui aurait sans doute pu marcher, à savoir cesser de s'inquiéter de rendre ça plus agréable pour elle et se contenter de la plaquer sur la table de la cuisine et de la prendre par-derrière. Mais le Walter qui aurait pu faire ça n'aurait pas été Walter. Il était ce qu'il était, et il voulait que

ce qu'il était corresponde à ce que Patty voulait. Il voulait que les choses soient mutuelles ! Et donc, l'inconvénient, quand elle le suçait, c'était qu'il voulait toujours lui rendre la politesse ensuite, ce qui la rendait incroyablement chatouilleuse. Pour finir, après des années de résistance, elle parvint à obtenir de lui qu'il cesse toute tentative. Elle se sentit terriblement coupable, mais aussi furieuse et agacée d'avoir l'impression d'être une telle ratée. La fatigue de Richard et de Molly, l'après-midi de leur visite, parut être à Patty la fatigue de ceux qui avaient baisé toute la nuit, et ce qui en dit long sur son état d'esprit à ce moment-là, sur le fait que le sexe était vraiment mort pour elle, sur la totalité de son immersion dans le rôle de mère de Joey et de Jessica, c'est qu'elle ne les envia même pas. Maintenant, la sexualité lui semblait être une distraction pour jeunes gens qui n'ont rien de mieux à faire. De toute évidence, leurs ébats ne semblaient exalter ni Richard ni Molly.

Puis les Traumatic repartirent – vers leur concert suivant, à Madison, vers la production d'autres disques aux titres ironiques qu'un certain type de critiques et environ cinq mille autres personnes dans le monde aimaient bien écouter, vers d'autres petits concerts confidentiels auxquels se rendaient des Blancs débraillés et instruits qui n'étaient plus aussi jeunes qu'avant – tandis que Patty et Walter reprirent leur vie quotidienne bien remplie, dans laquelle les trente minutes hebdomadaires de stress sexuel représentaient un inconfort chronique mais minime, un peu comme l'humidité en Floride. L'autobiographe reconnaît bien volontiers le lien possible entre ce léger inconfort et les grosses erreurs que Patty commettait en tant que mère durant ces années-là. Là où les parents d'Eliza, jadis, s'étaient trompés en étant trop absorbés l'un par l'autre et pas assez par Eliza, on peut sans doute dire que Patty a commis l'erreur inverse avec Joey. Mais il y a tant d'autres erreurs non parentales à relater dans ces pages qu'il semble tout simplement inhumain et douloureux de s'attarder en plus sur les erreurs de Patty avec Joey ; l'autobiographe craint que cela puisse l'inciter à s'allonger par terre pour ne plus jamais se relever.

Ce qui se produisit tout d'abord, c'est que Walter et Richard redevinrent de grands amis. Walter connaissait beaucoup de gens, mais la voix qu'il voulait le plus entendre sur le répondeur de son foyer était celle de Richard, lui disant des choses comme, « Yo ! Ici Jersey City. Je me demande si tu peux me rassurer sur la situation au Koweït. Appelle-moi ! » À la fois à cause de la fréquence des appels de Richard et de la manière moins distanciée avec laquelle il lui parlait maintenant – il lui disait qu'il ne connaissait personne comme Patty et lui, que tous deux étaient son lien vital avec un monde sain et plein d'espoir –, Walter finit par se convaincre que Richard l'aimait

réellement et avait réellement besoin de lui, qu'il ne se contentait pas passivement d'être son ami. (Voilà le contexte dans lequel Walter, plein de reconnaissance, citait le conseil de sa mère sur la loyauté.) Chaque fois qu'une nouvelle tournée amenait les Traumatic en ville, Richard prenait le temps de passer les voir, généralement seul. Il se prit d'un intérêt particulier pour Jessica, qu'il considérait comme une Authentique Bonne Âme, coulée dans le moule de sa grand-mère, et la bombardait de questions sur ses écrivains préférés et sur son travail de bénévole à la soupe populaire locale. Même si Patty avait pu souhaiter avoir une fille qui lui ressemblât davantage, et pour laquelle la riche expérience maternelle en matière d'erreurs aurait pu être une ressource rassurante, elle était malgré tout très fière d'avoir une fille qui comprenait si bien comment marchait le monde. Elle aimait voir Jessica à travers les yeux admiratifs de Richard, et quand ce dernier sortait avec Walter, Patty se sentait en sécurité en voyant ces deux-là monter dans la voiture, le type super qu'elle avait épousé et le type sexy qu'elle n'avait pas épousé. Grâce à l'affection de Richard pour Walter, elle-même se sentait mieux avec Walter ; le charisme de Richard en quelque sorte ratifiait tout ce qu'il touchait.

Une ombre notable au tableau : la désapprobation de Walter face à la situation de Richard avec Molly Tremain. Elle avait une belle voix mais elle était dépressive voire bipolaire et elle passait beaucoup de temps seule dans son appartement du Lower East Side de Manhattan, à corriger des épreuves en free lance la nuit et à tuer le temps en dormant la journée. Molly était toujours disponible quand Richard voulait passer, et Richard affirmait qu'elle était contente d'être sa maîtresse à temps partiel, mais Walter ne pouvait chasser le soupçon que cette relation était fondée sur des malentendus. Au fil des ans, Patty arracha à Walter plusieurs aveux troublants que Richard lui avait faits en privé, dont, « Parfois je pense que le but de mon existence est de mettre mon pénis dans le plus de vagins possible », ou, « L'idée de faire l'amour avec la même personne pour le restant de mes jours, c'est comme la mort, pour moi ». Le soupçon nourri par Walter selon lequel Molly croyait en secret que Richard dépasserait ces sentiments s'avéra correct. Molly avait deux ans de plus que Richard, et quand elle décida soudain qu'elle voulait un bébé avant qu'il soit trop tard, Richard fut obligé d'expliquer pourquoi cela ne se produirait jamais. Les choses, entre eux, devinrent vite si terribles qu'il la plaqua purement et simplement et qu'elle quitta ensuite le groupe.

Il se trouvait que la mère de Molly était de longue date responsable des pages artistiques du *New York Times*, un fait qui peut expliquer pourquoi les Traumatic, malgré des ventes de disques dépassant péniblement quatre chiffres et moins d'une centaine de fans,

avaient bénéficié de plusieurs bons articles dans le *Times* (« Toujours originaux, Éternellement inédits », « Courageux devant l'indifférence, les Traumatic continuent de se battre »), plus de brefs comptes rendus de chacun de leurs disques à partir de *In Case You Hadn't Noticed*. Coïncidence ou pas, *Insanely Happy* – leur premier disque sans Molly, et, de fait, leur dernier opus – fut ignoré non seulement par le *Times* mais aussi par les hebdomadaires urbains gratuits qui depuis longtemps représentaient le bastion du soutien au groupe. Ce qui s'était passé, comme Richard le théorisa lors d'un dîner pris de bonne heure avec Walter et Patty quand le groupe se traîna une fois encore vers les Twin Cities, c'est qu'il avait de tout temps acheté l'attention de la presse à crédit, sans même s'en rendre compte, que la presse avait fini par conclure que connaître les Traumatic ne serait jamais nécessaire à la culture ou à la crédibilité sociale de quiconque, et qu'il n'y avait donc aucune raison de lui accorder davantage de crédit.

Patty, munie de bouchons d'oreilles, alla au concert avec Walter ce soir-là. Les Sick Chelseas, un quatuor de filles du cru chantant bien faux, à peine plus âgées que Jessica, firent la première partie des Traumatics, et Patty se surprit à essayer de deviner laquelle des quatre Richard avait tenté d'emballer backstage. Elle ne se sentait pas jalouse des filles, elle était triste pour Richard. Il finissait par devenir clair, pour elle comme pour Walter, que même s'il était un bon musicien et un bon parolier, Richard n'était pas très heureux dans la vie : il n'avait pas tout à fait blagué quand il s'était tant dénigré et avait avoué toute son admiration et son envie pour elle et Walter. Lorsque les Sick Chelseas en eurent fini, leurs amis, des gamins entre quinze et vingt ans, quittèrent le club, ne laissant derrière eux pas plus de trente fans enragés des Traumatics – blancs, mâles, débraillés et encore moins jeunes qu'avant – pour entendre les plaisanteries cyniques de Richard (« Nous voulons vous remercier, vous tous, d'être venus dans ce 400 Bar et non dans l'autre 400 Bar, plus populaire... Il semble que nous ayons fait la même erreur ») avant une joyeuse version de la chanson-titre de leur nouvel album...

Que de petites têtes, dans ces gros 4 × 4 !

Mes amis, vous avez l'air heureux comme des fous au volant !

Et ce magasin, ce Circuit City,

avec les 100 sourires de Kathy Lee !

Et un mur entier de Regis Philbin ! Je vous le dis

Je commence à me sentir heureux comme un fou ! HEUREUX

COMME UN FOU !

... suivie, après, par un morceau interminable et plus typiquement désagréable, « TCBY », qui consistait avant tout en bruits de guitare

évoquant des lames de rasoir et du verre brisé, sur lesquels Richard déclamait de la poésie...

*Ils peuvent bien t'acheter
Ils peuvent bien te massacrer*

*Un yaourt à la marque rigolote et banale
Le chat a dégueulé hier*

*Crème techno, jaune beige
Délice créé par les béni-oui-oui*

*Ils peuvent bien te brutaliser
Ils peuvent bien t'enterrer*

*Jeunesse écrasée étouffée maudite
Qui apprend la consommation auprès des Yahoos*

*Ce ne peut pas être la crème du pays
Ce ne peut pas être la crème du pays*

... et pour finir, sa chanson lente aux accents country, « Dark Side of the Bar », qui fit monter les larmes aux yeux de Patty tant elle était triste pour lui...

*Il y a une porte sans signe qui ne mène nulle part
Du côté sombre du bar
Tout ce que j'ai jamais voulu
C'était me perdre dans l'espace avec toi
Les nouvelles de notre disparition
Nous poursuivent dans le vide
Nous avons pris la mauvaise direction aux cabines téléphoniques
On ne nous a plus jamais revus.*

Le groupe était bon – cela faisait presque vingt ans que Richard et Herrera jouaient ensemble – mais il était difficile d'imaginer un groupe assez bon pour surmonter la désolation de ce lieu trop petit. Après un unique rappel, « I Hate Sunshine », Richard ne sortit pas par le côté de la scène, mais il se contenta de poser sa guitare sur un socle, il alluma une cigarette et sauta à terre d'un bond.

« C'est gentil à vous d'être restés, dit-il aux Berglund. Je sais que vous devez vous lever tôt.

— C'était super ! Tu as été super ! dit Patty.

— Sérieux, je crois que c'est votre meilleur album, dit Walter. Ce sont des chansons géniales. C'est encore un grand pas en avant.

— Ouais. »

Richard, distrait, observait le fond du club, cherchant si une des Sick Chelseas traînait encore. Oui, il y en avait bien une. Non pas la bassiste à la beauté conventionnelle sur laquelle Patty aurait parié, mais la grande batteuse à l'air aigri et blasé, ce qui bien sûr était plus logique, si Patty prend la peine d'y réfléchir.

« Il y a quelqu'un qui m'attend pour discuter un peu, dit Richard. Vous devez sans doute vouloir rentrer directement chez vous, mais on peut sortir tous ensemble si ça vous dit.

— Non, non, vas-y, dit Walter.

— Vraiment merveilleux d'avoir pu t'entendre, Richard », dit Patty.

Elle posa une main amicale sur le bras de Richard avant de le regarder partir vers la batteuse à l'air aigri et blasé.

Sur la route du retour vers Ramsey Hill, dans la Volvo familiale, Walter s'extasia sur l'excellence de *Insanely Happy* et sur les goûts dénaturés d'un public américain qui s'excitait par millions sur le Dave Matthews Band et qui ne savait même pas que Richard Katz existait.

« Excuse-moi, dit Patty. Tu me rappelles ce qui ne va pas avec Dave Matthews ?

— En fait tout, sauf la compétence technique, dit Walter.

— D'accord.

— Mais peut-être surtout la banalité des paroles. "*Gotta be free, so free, yeah, yeah, yeah. Can't live without my freedom, yeah, yeah*". C'est un peu comme ça dans toutes les chansons. »

Patty éclata de rire.

« Tu crois que Richard va coucher avec cette fille ?

— Je suis sûr qu'il va essayer, dit Walter. Et probablement réussir.

— Je n'ai pas trouvé qu'elles étaient très douées. Ces filles.

— Non, pas douées du tout. Si Richard couche avec elle, ce ne sera pas pour autant un plébiscite de leur talent. »

Une fois à la maison, après avoir vérifié que les enfants allaient bien, elle enfila un haut sans manches, un petit short en coton et alla se blottir contre Walter au lit. C'était très inhabituel de sa part, mais heureusement pas inédit au point de provoquer commentaires ou étonnement ; et Walter n'avait nul besoin d'être beaucoup poussé pour lui faire plaisir. Ce n'était pas très important, juste une petite surprise de fin de soirée, et pourtant, dans l'après-coup autobiographique, cela apparaît presque être le point culminant de leur vie ensemble. Ou peut-être, pour être plus exact, le point final : la dernière fois où elle s'est sentie bien, en sécurité, dans le mariage. Le fait d'avoir été si proche de Walter au 400 Bar, le souvenir de la scène de leur toute première rencontre, l'aisance avec Richard, le couple chaleureux qu'il formait, le plaisir simple d'avoir un vieil ami si cher, et puis enfin le

cadeau rare, pour tous les deux, de son désir aussi soudain qu'intense de sentir Walter en elle : le mariage marchait, donc. Et il ne semblait y avoir aucune raison valable pour que cela ne continue pas à marcher, et peut-être même de mieux en mieux.

Quelques semaines plus tard, Dorothy s'effondra à la boutique de vêtements de Grand Rapids. Patty, ressemblant là à sa mère, fit part à Walter de ses inquiétudes quant aux soins qu'elle recevrait à l'hôpital, ce qui se vérifia tragiquement quand Dorothy fut victime de multiples défaillances aux organes vitaux et mourut. Le chagrin de Walter fut total, embrassant non seulement la perte de sa mère mais aussi la pauvre vie de cette dernière, pourtant il fut quelque peu atténué par le soulagement et la libération qu'engendrait cette mort – c'était la fin des responsabilités de Walter vis-à-vis d'elle, et son lien principal avec le Minnesota était dorénavant tranché. Patty fut surprise par l'intensité de son propre chagrin. Comme Walter, Dorothy avait toujours pensé du bien d'elle, et Patty était navrée que pour une personne aussi généreuse que Dorothy une exception n'ait pas pu être faite à cette règle qui veut qu'au bout du compte on meure toujours seul. Que Dorothy, avec sa gentillesse candide, ait dû passer les portes amères de la mort sans accompagnement : cela brisait tout simplement le cœur de Patty.

Elle s'apitoyait sur elle-même aussi, bien sûr, comme les gens le font toujours quand ils plaignent les autres pour leur mort solitaire. Elle s'occupa de l'organisation de l'enterrement dans un état de fragilité qui explique en partie, selon l'autobiographe, la malheureuse réaction de Patty face aux assauts sexuels sur Joey entrepris par Connie Monaghan, la fille un peu plus âgée des voisins. La série des erreurs que Patty se mit alors à commettre dans le sillage de cette découverte excéderait la longueur actuelle de ce document déjà substantiel. L'autobiographe a toujours tellement honte de ce qu'elle a fait à Joey qu'elle ne peut même pas commencer à en faire un récit raisonnable. Lorsque vous vous retrouvez dans la ruelle derrière la maison de votre voisin à trois heures du matin, avec un cutter à la main, pour bousiller les pneus de son pick-up, vous pouvez plaider la folie comme défense sur le plan légal. Mais sur le plan moral ?

Pour la défense : Patty avait tenté, dès le départ, de mettre Walter en garde contre le genre de personne qu'elle était. Elle lui avait bien dit qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas chez elle.

Pour l'accusation : Walter était prudent à juste titre. C'est Patty qui était allée le chercher à Hibbing et qui s'était jetée à son cou.

Pour la défense : Mais elle voulait être bonne et construire une belle vie ! Et après elle a abandonné tout le reste et a travaillé dur pour être une bonne mère et une bonne maîtresse de maison.

Pour l'accusation : Ses motivations étaient mauvaises. Elle était

en compétition avec sa mère et ses sœurs. Elle voulait que ses enfants soient un reproche vivant adressé à ces dernières.

Pour la défense : Elle adorait ses enfants !

Pour l'accusation : Elle aimait Jessica comme il convenait, mais Joey, elle l'aimait bien trop. Elle savait ce qu'elle faisait mais n'a pas renoncé pour autant, parce qu'elle était folle de rage contre Walter qui n'était pas celui qu'elle voulait vraiment, parce qu'elle avait mauvais caractère et trouvait qu'elle méritait une compensation pour être une vedette et une sportive de haut niveau piégée dans la vie d'une femme au foyer.

Pour la défense : Mais l'amour, ça arrive, et puis c'est tout. Ce n'était pas sa faute à elle si chaque petite chose chez Joey la ravissait à ce point.

Pour l'accusation : C'était bien sa faute. On ne peut pas aimer excessivement les cookies et la glace et dire après que ce n'est pas votre faute si vous finissez par peser cent cinquante kilos.

Pour la défense : Mais elle ne savait pas ça ! Elle pensait qu'elle faisait ce qu'il fallait en donnant à ses enfants l'attention et l'amour que ses propres parents ne lui avaient pas donnés.

Pour l'accusation : Elle le savait bien, parce que Walter lui avait dit, et redit et redit encore.

Pour la défense : Mais on ne pouvait pas faire confiance à Walter. Elle pensait qu'elle devait soutenir Joey et faire le bon flic parce que Walter jouait le méchant.

Pour l'accusation : Le problème ne se situait pas entre Walter et Joey. Le problème se situait entre Patty et Walter, et elle le savait.

Pour la défense : Elle aime Walter !

Pour l'accusation : Les preuves suggèrent le contraire.

Pour la défense : Eh bien dans ce cas, Walter ne l'aime pas non plus. Il n'aime pas la vraie Patty. Il aime une idée fausse de Patty.

Pour l'accusation : Ce serait commode si seulement c'était vrai. Malheureusement pour Patty, il ne l'a pas épousée en dépit de qui elle était, il l'a épousée *pour* ce qu'elle était. Les gens gentils ne tombent pas nécessairement amoureux de gens gentils.

Pour la défense : Il n'est pas juste de dire qu'elle ne l'aime pas !

Pour l'accusation : Si elle ne peut pas se comporter correctement, cela n'a pas d'importance qu'elle l'aime ou pas.

Walter savait que Patty avait lacéré les pneus de l'horrible pick-up de leurs horribles voisins. Ils n'en parlèrent jamais, mais il savait. C'est parce qu'ils n'en ont jamais parlé qu'elle savait qu'il savait. Le voisin, Blake, était en train de construire une horrible extension derrière la maison de son horrible petite amie, l'horrible mère de Connie Monaghan, et Patty, cet hiver-là, trouvait opportun de boire une bouteille de vin ou plus chaque soir, pour ensuite s'éveiller au

milieu de la nuit transpirant de rage et d'angoisse, et arpenter le rez-de-chaussée de la maison le cœur battant la chamade. Il y avait chez Blake une suffisance stupide que, le manque de sommeil aidant, elle assimilait à la suffisance stupide du procureur spécial qui avait fait mentir Bill Clinton à propos de Monica Lewinsky et à la suffisance stupide des élus du Congrès qui l'avaient récemment condamné pour ça. Bill Clinton était le seul homme politique qui ne paraissait pas moralisateur à Patty – qui ne prétendait pas être Monsieur Propre – et elle faisait partie de ces millions d'Américaines qui auraient sur-le-champ couché avec lui. Crever les pneus de l'horrible Blake était le moindre des coups qu'elle avait envie de frapper pour la défense de son président. Cela ne vise en aucune manière à la disculper, mais juste à élucider son état d'esprit.

Un facteur plus directement irritant était le fait que Joey, cet hiver-là, feignait d'admirer Blake. Joey était trop intelligent pour réellement admirer Blake, mais il traversait une crise d'adolescence qui exigeait qu'il aime précisément les choses que Patty détestait le plus, afin de la repousser. Elle le méritait sans doute, à cause des milliers d'erreurs qu'elle avait commises en l'aimant trop, mais, à l'époque, elle n'avait pas l'impression de mériter ça. Elle avait l'impression d'avoir le visage lacéré de coups de fouet. Et, à cause de choses monstrueusement méchantes qu'elle s'était vue capable de dire à Joey, à plusieurs reprises quand il l'avait titillée au point de lui faire perdre le contrôle et qu'elle s'était déchaînée contre lui, elle faisait de son mieux pour diriger sa peine et sa colère vers des tiers plus inoffensifs, comme Blake ou Walter.

Elle ne pensait pas être alcoolique. Elle n'était pas alcoolique. Elle devenait juste comme son père, qui s'échappait parfois de sa famille en buvant trop. Jadis, Walter avait vraiment aimé qu'elle apprécie un verre de vin ou deux après avoir mis les enfants au lit. Il disait que l'odeur d'alcool avait fini par lui donner la nausée mais qu'il avait appris à pardonner à cette odeur et à l'aimer sur le souffle de Patty, parce qu'il aimait son souffle, parce que son souffle venait du plus profond d'elle-même et qu'il aimait ces profondeurs. C'était le genre de choses qu'il lui disait – le genre d'aveu qu'elle ne pouvait rendre mais qui l'enivrait malgré tout. Mais quand un verre ou deux sont devenus six ou huit, tout a changé. Walter avait besoin qu'elle soit sobre le soir pour qu'elle puisse écouter toutes les choses qu'il trouvait moralement défaillantes chez leur fils, tandis qu'elle avait besoin de ne pas être sobre pour ne pas avoir à écouter. Ce n'était pas de l'alcoolisme, c'était de l'autodéfense.

Car voilà, voilà une vraie faille grave chez Walter : il ne pouvait accepter que Joey ne fût pas comme lui. Si Joey avait été timide et méfiant vis-à-vis des filles, si Joey avait aimé jouer le rôle de l'enfant,

si Joey avait voulu un père qui lui apprenne des choses, si Joey avait été désespérément honnête, si Joey avait pris le parti des perdants, si Joey avait aimé la nature, si Joey avait été indifférent à l'argent, lui et Walter se seraient merveilleusement entendus. Mais Joey, depuis sa plus tendre enfance, était une personne plutôt coulée dans le moule Richard Katz – naturellement cool, invariablement sûr de lui, totalement fixé sur ce qu'il désirait, imperméable à toute leçon de morale, qui ne craignait absolument pas les filles – et Walter reportait sur Patty toute la frustration et la déception causées par son fils et posait le tout à ses pieds, comme si elle devait en être blâmée. Cela faisait quinze ans qu'il la suppliait de le soutenir quand il tentait de discipliner Joey, de l'aider à appliquer les interdictions familiales sur les jeux vidéo, l'excès de télévision et la musique aux paroles dégradantes pour les femmes, mais Patty ne pouvait s'empêcher d'aimer Joey comme il était. Elle admirait ses ruses pour échapper aux interdictions et s'en amusait : il lui faisait l'effet d'un garçon assez extraordinaire. Très bon élève, travailleur, populaire à l'école, avec un merveilleux esprit d'entreprise. Peut-être, si elle avait été mère célibataire, se serait-elle davantage souciée de le discipliner. Mais Walter s'était emparé de cette tâche, et elle s'était autorisée à sentir qu'elle vivait une amitié étonnante avec son fils. Elle en rajoutait sur ses méchants commentaires à propos des professeurs qu'il n'aimait pas, elle le gratifiait de ragots salaces non censurés venant des voisins, elle s'asseyait sur son lit, les bras serrés autour des genoux, et ne reculait devant rien pour le faire rire ; même Walter n'était pas un sujet tabou. Elle n'avait pas l'impression d'être déloyale envers Walter quand elle faisait rire Joey des excentricités de son père – son côté antialcoolique, son insistance pour aller au travail à vélo même en plein blizzard, son incapacité à se défendre contre les raseurs, sa haine des chats, sa désapprobation des serviettes en papier, son enthousiasme pour le théâtre hermétique – parce que c'étaient des choses qu'elle-même avait appris à aimer chez lui, ou au moins à trouver désuètes et amusantes, et elle voulait que Joey voie Walter de la même façon. Du moins s'en persuadait-elle, car, si elle était honnête, elle admettrait que ce qu'elle voulait vraiment, c'était que Joey n'ait d'yeux que pour elle.

Elle ne comprenait pas comment il pouvait être aussi loyal et dévoué envers la fille d'à côté. Elle trouvait que Connie Monaghan, cette petite compétiatrice sournoise, avait réussi à avoir provisoirement une sale emprise sur lui. Elle saisit terriblement tard le caractère sérieux de la menace Monaghan, et durant les mois où elle avait sous-estimé les sentiments de Joey pour cette fille – quand elle pensait encore qu'elle pouvait faire disparaître Connie et se moquer allègrement de son idiot de mère et de son crétin de petit ami, et que

Joey très vite l'imiterait – elle avait simplement réussi à détruire quinze années d'efforts pour être une bonne mère. Elle avait merdé dans les grandes largeurs, Patty, et avait ensuite entrepris de devenir plus ou moins cinglée. Elle eut de terribles disputes avec Walter durant lesquelles il lui reprochait d'avoir rendu Joey ingérable et elle était incapable de se défendre vraiment, parce qu'elle ne s'autorisait pas à exprimer la conviction malsaine qu'elle avait dans le cœur, à savoir que Walter avait détruit son amitié avec son fils. En dormant dans le même lit qu'elle, en étant son mari, en la revendiquant pour la placer du côté des adultes, Walter avait fait croire à Joey que Patty était dans le camp ennemi. Elle haïssait Walter pour ça, elle regrettait son mariage, et maintenant Joey avait quitté la maison pour aller s'installer chez les Monaghan et faisait verser à chacun des larmes amères pour leurs erreurs.

Bien que cela ne fasse qu'effleurer le problème, c'est déjà plus que ce que l'autobiographe comptait dire sur ces années, et elle va maintenant bravement continuer.

Avoir la maison pour elle seule comportait un petit avantage : Patty pouvait écouter la musique qu'elle voulait, surtout la country qui faisait hurler Joey de douleur et de révolusion dès les premières notes, et dont Walter, avec ses goûts formés aux radios universitaires, ne tolérait qu'un maigre et ancien échantillon : Patsy Cline, Hank Williams, Roy Orbison, Johnny Cash. Patty elle-même aimait ces chanteurs, mais elle adorait surtout Garth Brooks et les Dixie Chicks. Dès que Walter partait au travail le matin, elle montait le volume à un niveau incompatible avec toute activité de pensée et se plongeait dans des histoires de cœurs brisés assez proches de la sienne pour être réconfortantes mais assez différentes pour être un peu drôles. Patty était une fille strictement paroles-et-histoires – cela faisait longtemps que Walter avait cessé de tenter de l'intéresser à Ligeti et à Yo La Tengo – et elle ne se lassait jamais d'hommes infidèles, de femmes fortes et de l'indomptable esprit humain.

Exactement à la même époque, Richard était en train de former Walnut Surprise, son nouveau groupe de country alternative, avec trois jeunes dont les âges additionnés n'étaient pas beaucoup plus élevés que le sien. Richard aurait pu continuer avec les Traumatic et lancer d'autres disques dans le néant, sans un étrange accident qui ne pouvait arriver qu'à Herrera, son vieil ami et bassiste, dont la désorganisation échevelée faisait passer Richard pour l'homme au complet gris en comparaison. Décidant que Jersey City était trop bourgeois (!) et pas assez déprimant, Herrera avait déménagé à Bridgeport, dans le Connecticut, et s'était installé dans un taudis. Un jour, il était allé à Hartford à un meeting pour Ralph Nader et d'autres candidats du Green Party, et avait monté un spectacle qu'il intitula le

Dopplerpus, qui consistait en un vieux manège forain en forme de pieuvre. Sur les tentacules, lui et sept amis étaient assis et jouaient des mélopées funèbres diffusées par des amplis portatifs tandis que le manège les faisait tourner en déformant les sons de manière intéressante. La petite amie de Herrera raconta plus tard à Richard que le Dopplerpus avait été une chose « étonnante » et un « grand succès » auprès de la centaine de personnes qui avaient assisté au meeting, mais après, alors qu'Herrera était en train de ranger son matériel, son van a commencé à dévaler une pente et Herrera lui a couru après, il s'est agrippé à la fenêtre et a pu attraper le volant, ce qui a fait virer le van contre un mur de brique et il s'est retrouvé écrasé comme une crêpe. Il a réussi malgré tout à ranger le matériel tant bien que mal et à conduire jusqu'à Bridgeport, en crachant du sang, et il a failli mourir là, avec la rate explosée, cinq côtes cassées, une clavicule brisée et un poumon perforé avant que sa petite amie l'amène à l'hôpital. L'accident, après les déceptions d'*Insanely Happy*, parut être à Richard un signe cosmique, et puisqu'il ne pouvait pas vivre sans faire de musique, il s'associa avec un de ses jeunes fans, un tueur à la *pedal steel guitar*, et c'est ainsi que naquit Walnut Surprise.

La vie personnelle de Richard était à peine plus reluisante que celle de Walter et de Patty. Il avait perdu plusieurs milliers de dollars avec la dernière tournée des Traumatic puis il avait « prêté » à Herrera, qui n'avait aucune assurance, quelques milliers de dollars de plus pour les dépenses médicales, et sa situation personnelle, telle qu'il la décrivit au téléphone à Walter, s'effondrait. Ce qui avait rendu toute son existence viable, depuis presque vingt ans, c'était le grand appartement du rez-de-chaussée à Jersey City pour lequel il payait un loyer si bas qu'il en était presque virtuel. Richard ne pouvait jamais se résoudre à se débarrasser des choses, et son appartement était assez grand pour qu'il n'ait pas à le faire. Walter l'avait vu lors d'un de ses voyages à New York et avait raconté que le couloir, devant la porte de Richard, était encombré de vieux matériel stéréo foutu, de matelas, de pièces détachées pour son pick-up et que la cour arrière s'emplissait petit à petit de matériel provenant de son affaire de construction de decks. Et le mieux, c'est qu'il y avait une pièce au sous-sol, juste sous son appartement, où les Traumatic avaient pu répéter (et par la suite enregistrer) sans déranger indûment les autres locataires. Richard avait toujours pris grand soin de demeurer en bons termes avec eux, mais dans le sillage de sa rupture avec Molly il avait commis la terrible erreur de franchir la ligne blanche et de se lier à l'une de ses voisines.

Sur le coup, cela n'avait paru être une erreur qu'à Walter, qui se considérait seul qualifié pour détecter les conneries dans le comportement de son ami avec les femmes. Quand Richard lui dit, au

téléphone, qu'il était temps pour lui d'en finir avec les enfantillages et de construire une vraie relation avec une femme adulte, les sonnettes d'alarme avaient retenti dans la tête de Walter. La femme était une Équatorienne s'appelant Ellie Posada. Elle approchait des quarante ans, avait deux enfants dont le père, chauffeur de limousine, avait été percuté et tué lorsque sa voiture était tombée en panne sur le Pulaski Skyway. (Il n'échappa pas à l'attention de Patty que, si Richard baisait plein de filles très jeunes pour le plaisir, les femmes avec lesquelles il avait des relations à plus long terme étaient de son âge, voire plus âgées que lui.) Ellie travaillait pour une compagnie d'assurances et vivait sur le même palier que Richard. Pendant presque un an, il fit à Walter des rapports enjoués : à sa grande surprise les enfants d'Ellie l'adoraient et réciproquement, il prenait plaisir à rentrer à la maison retrouver Ellie, les femmes qui n'étaient pas Ellie étaient devenues totalement inintéressantes à ses yeux, il n'avait pas mangé aussi bien ni ne s'était senti en aussi bonne santé depuis le temps où il vivait avec Walter, et (cela fit définitivement résonner la sonnette d'alarme de Walter) le domaine des assurances était absolument fascinant. Walter dit à Patty qu'il percevait quelque chose de révélateur dans le ton de voix distraît, théorique ou distant de Richard durant cette année ostensiblement heureuse, et il ne fut pas surpris quand la vraie nature de Richard finit par le rattraper. La musique qu'il avait commencé à faire avec les Walnut Surprise se révéla encore plus fascinante que le domaine des assurances, et les nanas toutes minces tournant dans l'orbite de ses jeunes collègues musiciens ne se révélèrent pas si inintéressantes après tout ; Ellie se révéla par ailleurs être une constructiviste pure et dure quant aux contrats sexuels exclusifs, et il eut longtemps peur de rentrer chez lui le soir, dans son propre immeuble, parce qu'Ellie l'attendait en embuscade. Peu après, Ellie poussa les autres locataires de l'immeuble à se plaindre de l'appropriation excessive faite par Richard de leur espace collectif, le propriétaire jusque-là absent lui envoya de sévères lettres recommandées, et Richard finit sans-abri, à l'âge de quarante-quatre ans, au milieu de l'hiver, avec des cartes de crédit dont il avait tiré le maximum et une facture mensuelle de trois cents dollars pour entreposer toutes ses saletés.

Vint alors la plus belle heure de Walter en tant que grand frère de Richard. Il lui offrit un moyen de vivre sans avoir à payer de loyer, de se consacrer à l'écriture de chansons dans la solitude, et de se faire pas mal d'argent tout en mettant un peu d'ordre dans sa vie. Walter avait hérité de Dorothy son adorable petite maison, au bord d'un lac près de Grand Rapids. Il avait des projets de grandes améliorations intérieures et extérieures mais, depuis qu'il avait quitté la 3M et intégré le Nature Conservancy, il désespérait de trouver le temps de les faire lui-même,

et il proposa à Richard de venir s'installer dans la maison, de se mettre sérieusement à la rénovation de la cuisine, pour ensuite, quand fondraient les neiges, construire un grand deck derrière la maison, donnant sur le lac. Richard serait payé trente dollars de l'heure, plus l'électricité et le chauffage gratuits, et ses horaires seraient libres. Richard, qui était dans la panade, et qui (comme il le confia plus tard à Patty, avec une touchante simplicité) en était venu à considérer les Berglund comme ce qui s'approchait le plus d'une famille pour lui, ne prit qu'une journée pour y réfléchir avant d'accepter l'offre. Pour Walter, cette réponse fut une autre douce confirmation que Richard l'aimait vraiment. Pour Patty, cela dit, le moment était dangereux.

En montant vers le nord, Richard s'arrêta, avec son vieux pick-up Toyota surchargé, pour une nuit à St. Paul. Patty avait déjà commencé à attaquer une bouteille quand il arriva, vers trois heures de l'après-midi, et ne s'acquitta pas très bien de son rôle d'hôtesse. Walter prépara le repas pendant qu'elle buvait pour eux trois. C'était comme s'ils avaient tous deux attendu de voir leur vieil ami pour exprimer leurs versions conflictuelles des raisons pour lesquelles Joey, au lieu de se joindre à eux pour le dîner, allait jouer au air-hockey avec un bourrin de droite dans la maison d'à côté. Richard, abasourdi, ne cessait de sortir pour aller fumer des cigarettes et reprendre des forces en vue du round suivant au festival des horreurs Berglund.

« Ça va s'arranger, dit-il en rentrant. Vous êtes des parents super. C'est juste, vous savez bien, quand un gosse a une forte personnalité, il peut y avoir de gros drames dans la construction de l'individu. Il faut du temps pour régler ces choses-là.

— Mon Dieu ! dit Patty. Mais depuis quand tu es devenu si sage ?

— Richard est l'un de ces êtres bizarres qui lisent encore vraiment des livres et qui réfléchissent vraiment aux choses, dit Walter.

— C'est vrai, c'est pas comme moi, je sais, dit-elle en se tournant vers Richard. De temps à autre, il arrive que je ne lise pas tous les livres qu'il me recommande. Parfois, je décide simplement... de faire l'impasse. Je crois que c'est ça, le sous-texte, là. L'infériorité de mon intelligence. »

Richard lui jeta un coup d'œil mauvais.

« Tu devrais freiner, sur la boisson », dit-il.

Il aurait pu tout aussi bien lui envoyer un coup de poing dans le sternum. Là où la désapprobation de Walter nourrissait activement son comportement erratique, celle de Richard eut pour effet de la surprendre dans son infantilisme, de mettre au grand jour ce qui n'était pas très reluisant en elle.

« Patty souffre beaucoup, dit Walter calmement, comme pour avertir Richard que sa loyauté, aussi incroyable que cela soit, était toujours du côté de sa femme.

— Tu peux boire autant que tu veux, pour ce que j'en ai à faire, dit Richard. Je dis juste que si tu veux que le gosse revienne, ça pourrait aider de mettre un peu d'ordre chez toi.

— Je ne suis même pas sûr de vouloir qu'il rentre, à ce stade, dit Walter. Je dois dire que j'apprécie que me soit épargné son mépris.

— Bon, voyons un peu, dit Patty. On a la construction de l'individu pour Joey, on a du soulagement pour Walter, et pour Patty, on a quoi ? Qu'est-ce qu'elle a, elle ? Du vin, j'imagine. C'est ça ? Patty, elle a du vin.

— Ouauh, dit Richard. Une petite séance d'apitoiement sur soi ?

— Je t'en prie », dit Walter.

Il était terrible de voir, à travers les yeux de Richard, ce qu'elle était devenue. D'une distance de presque deux mille kilomètres, cela avait été facile de sourire des chagrins d'amour de Richard, de son éternelle adolescence, de l'échec de ses résolutions de laisser derrière lui les enfantillages et de sentir qu'ici, à Ramsey Hill, on menait une vie plus adulte. Mais maintenant, elle se trouvait dans la cuisine avec lui – la grande taille de Richard la surprenait toujours autant, ses traits à la Kadhafi plus marqués et plus profonds, sa masse de cheveux noirs grisonnant de manière séduisante – et il lui montra en un éclair révélateur la petite fille centrée sur elle-même qu'elle était restée en s'enfermant dans sa si jolie maison. Elle avait fui la puérité de sa famille mais elle n'était devenue qu'un gros bébé. Elle n'avait pas de travail, ses enfants étaient plus adultes qu'elle, elle n'avait quasiment pas de vie sexuelle. Elle avait honte qu'il la voie. Durant toutes ces années, elle avait chéri son souvenir de leur petit voyage en voiture, elle l'avait enfermé en sécurité tout au fond d'elle, le laissant se bonifier comme du vin, si bien que, d'une manière symbolique, ce qui aurait pu se passer était resté vivant et vieillissait avec eux. La nature de la possibilité changeait en prenant de l'âge dans sa bouteille bien bouchée, mais le vin ne se gâtait pas, il demeurerait potentiellement buvable, c'était une sorte de réconfort : ce libertin de Richard Katz l'avait jadis invitée à s'installer à New York avec lui, et elle avait dit non. Et maintenant, elle voyait bien que ce n'était pas comme ça que marchaient les choses. Elle avait quarante-deux ans et le nez tout rouge à force de boire.

Elle se leva avec précaution, en essayant de ne pas chanceler, et vida une bouteille à moitié finie dans l'évier. Elle posa son verre vide et dit qu'elle montait s'allonger un moment, et que les hommes n'avaient qu'à commencer à dîner.

« Patty... dit Walter.

— Ça va. Vraiment. C'est juste que j'ai un peu trop bu. Je descendrai peut-être plus tard. Je suis navrée, Richard. C'est merveilleux de te voir. Je suis juste pas très bien. »

Elle aimait beaucoup leur maison au bord du lac, elle y était déjà allée toute seule pour y passer plusieurs semaines, mais elle ne s'y rendit pas une seule fois durant le printemps que Richard passa là-bas à travailler. Walter trouva le temps de monter plusieurs longs week-ends pour aider, mais Patty était trop gênée. Elle restait à la maison et tentait de retrouver la forme : elle suivit le conseil de Richard quant à la boisson, se remit à courir et à manger, reprit assez de poids pour remplir les rides les plus sinistres qui s'étaient creusées sur son visage, et, de manière générale, reconnut certaines réalités concernant son apparence physique qu'elle avait ignorées dans son univers imaginaire. Une des raisons pour lesquelles elle avait résisté à toute entreprise de relooking était que sa détestable voisine, Carol Monaghan, en avait subi un quand son détestable toy-boy, Blake, avait fait son apparition. Tout ce que faisait Carol était irrémédiablement de l'ordre de l'anathème pour Patty, mais elle fit taire sa fierté et suivit l'exemple de Carol. Elle abandonna la queue-de-cheval, alla chez le coiffeur, et se fit faire une coupe de cheveux allant bien avec son âge. Elle fit des efforts pour voir davantage ses anciennes amies basketteuses, et elles la récompensèrent en lui disant quelle était beaucoup mieux maintenant.

Richard avait eu l'intention de repartir vers l'est à la fin mai, mais, Richard étant Richard, il travaillait encore sur le deck à la mi-juin lorsque Patty monta profiter de la campagne pendant quelques semaines. Walter l'accompagna les quatre premiers jours, en route pour une partie de pêche de VIP visant à récolter des fonds, organisée par un des principaux donateurs du Nature Conservancy, à son « camp » haut de gamme de la Saskatchewan. Pour rattraper sa médiocre prestation de l'hiver dernier, Patty se transforma en un tourbillon d'hospitalité à la maison du lac, préparant de splendides repas pour Walter et Richard, tandis qu'ils sciaient et donnaient des coups de marteau dans le jardin, derrière la maison. Elle fut fière de sa sobriété durant tout ce temps. Le soir, sans Joey avec elle dans la maison, elle n'avait aucun intérêt pour la télévision. Elle s'installait dans le fauteuil préféré de Dorothy, et lisait *Guerre et Paix* sur la recommandation de longue date de Walter, pendant que les deux hommes jouaient aux échecs. Heureusement pour toutes les forces en présence, Walter était meilleur aux échecs que Richard et il gagnait le plus souvent, mais Richard s'obstinait et ne cessait de réclamer une autre partie, et Patty savait bien que c'était dur pour Walter – parce qu'il luttait fort pour gagner, il s'énervait, et du coup ne s'endormirait pas avant des heures par la suite.

« Encore cette technique de merde du blocage par le milieu, dit Richard. T'attaques toujours par le milieu. J'ai horreur de ça.

— Je suis un bloqueur du milieu, affirma Walter d'une voix

fébrile à force de cacher le plaisir que lui donnait la compétition.

— Ça me rend fou.

— Oui, parce que c'est efficace, dit Walter.

— C'est efficace uniquement parce que je n'ai pas assez de discipline pour te le faire payer.

— Tu joues d'une manière très divertissante. Je ne sais jamais ce qui va venir.

— Ouais, et puis je perds tout le temps. »

Les jours étaient lumineux et longs, les nuits étonnamment fraîches. Patty aimait beaucoup ces débuts d'été dans le nord, cela lui rappelait les premiers temps passés à Hibbing avec Walter. L'air piquant et la terre humide, l'odeur des conifères, le matin de sa vie. Elle avait l'impression qu'elle n'avait jamais été aussi jeune que lorsqu'elle avait vingt et un ans. C'était comme si son enfance de Westchester, bien que chronologiquement antérieure, avait malgré tout eu lieu à une époque plus tardive et moins heureuse. Dans la maison flottait une agréable odeur de renfermé rappelant Dorothy. Dehors, s'étendait le lac anonyme que Joey et Patty avaient choisi d'appeler le Nameless Lake, dont les glaces avaient récemment fondu, assombri par les écorces et les aiguilles, reflétant les clairs nuages de beau temps. En été, les arbres à feuilles caduques cachaient la seule maison proche de la leur, qu'une famille du nom de Lundner utilisait le week-end et le mois d'août. Entre la maison des Berglund et le lac s'élevait une butte herbeuse, hérissée de quelques vieux bouleaux, et, lorsque le soleil ou une brise décourageaient les moustiques, Patty s'allongeait sur l'herbe pendant des heures avec un livre et elle se sentait alors complètement en dehors du monde, sauf quand un rare avion passait au-dessus d'elle ou quand une voiture encore plus rare circulait sur la route de terre départementale.

La veille du départ de Walter pour la Saskatchewan, le cœur de Patty se mit à battre plus vite. C'était juste un truc de son cœur, de battre plus vite, comme ça. Le lendemain, à son retour à la maison après avoir conduit Walter jusqu'au minuscule aéroport de Grand Rapids, son cœur battait si vite qu'un œuf lui échappa et tomba par terre alors qu'elle faisait de la pâte à pancakes. Elle posa les mains sur le plan de travail et respira une ou deux fois très profondément avant de s'agenouiller pour nettoyer. Les finitions de la cuisine incombaient à Walter qui devait s'y mettre plus tard, mais jointoyer les carreaux aurait dû être dans les cordes de Richard, et il ne s'y était pas encore mis. Dans la colonne des plus, comme il le leur avait dit, il avait appris tout seul à jouer du banjo.

Le soleil était levé depuis plusieurs heures, mais il était encore tôt lorsqu'il émergea de sa chambre en jean, avec un tee-shirt vantant son soutien au sous-commandant Marcos et à la libération du Chiapas.

« Des pancakes ? dit Patty d'un ton jovial.

— Super.

— Je peux te faire des œufs au plat si tu préfères.

— J'aime bien les pancakes.

— Et du bacon, si tu veux.

— Je ne dirais pas non à du bacon.

— D'accord, alors ce sera pancakes et bacon. »

Si le cœur de Richard battait très vite aussi, il n'en donna aucun signe. Debout, elle le regarda engloutir deux piles de pancakes, en tenant sa fourchette de cette façon civilisée que Walter, elle le savait, lui avait enseignée lorsqu'ils étaient en première année de fac.

« Quels sont tes plans pour la journée ? lui demanda-t-il avec un intérêt allant de faible à modéré.

— Mon Dieu, je n'y ai pas pensé. Rien ! Je suis en vacances. Je crois que je ne vais rien faire de la matinée, et puis je te préparerai à déjeuner. »

Il hocha la tête et continua à manger, et elle prit alors conscience qu'elle était une personne qui vivait essentiellement dans le rêve, sans aucun lien avec la réalité. Elle alla dans la salle de bains et resta assise sur la lunette fermée des toilettes, le cœur battant la chamade, jusqu'au moment où elle entendit Richard sortir et se mettre à manipuler les planches de bois. Il y a une tristesse dangereuse dans les premiers bruits produits par le travail de quelqu'un le matin ; c'est comme si le silence souffrait d'être brisé. La première minute d'une journée de travail vous rappelle toutes les autres minutes qui composent une journée, et ce n'est jamais une bonne chose de penser à chaque minute séparément. Ce n'est que lorsque d'autres minutes ont rejoint la première, nue et solitaire, que la journée s'intègre plus sûrement dans le quotidien. Patty attendit que cela se produise avant de quitter la salle de bains.

Elle prit *Guerre et Paix* et sortit s'installer sur la butte herbeuse, avec la vague et ancienne motivation d'épater Richard avec sa culture, mais elle était embourbée dans un passage militaire et ne cessait de lire et de relire la même page. Un oiseau au chant mélodieux dont Walter avait fini par désespérer de lui apprendre le nom, une grive fauve, ou bien alors c'était un viréo, s'habitua à sa présence et se mit à chanter dans l'arbre qui se trouvait juste au-dessus de sa tête. Son chant était comme une idée fixe qu'il ne pouvait ôter de son petit crâne.

Voilà comment elle se sentait : comme si une impitoyable armée de résistants, bien organisée, s'était rassemblée et cachée dans les ténèbres de son esprit ; il était donc absolument impératif de ne pas laisser le projecteur de sa conscience briller près d'eux, pas même une seconde. Son amour pour Walter et sa loyauté envers lui, son désir

d'être une bonne personne, sa compréhension de la compétition de toujours entre Walter et Richard, sa calme évaluation du caractère de Richard, et enfin la merde générale qui arrive quand vous couchez avec le meilleur ami de votre mari : ces considérations supérieures se dressaient, prêtes à annihiler les résistants. Il lui fallait donc constamment détourner l'attention des forces de la conscience. Elle ne se permettait même pas de penser à la façon dont elle s'habillait – elle devait immédiatement écarter l'idée de mettre une petite chose flatteuse sans manches avant d'aller porter le café et les cookies du milieu de la matinée à Richard, elle devait chasser totalement cette pensée – parce que la plus petite touche de flirt ordinaire attirerait le projecteur et le spectacle qu'elle illuminerait serait tout simplement trop révoltant, honteux et pathétique. Même si Richard n'en était pas dégoûté, elle le serait. Et si jamais il le remarquait et qu'il lui en parlait, comme il lui avait parlé de la boisson, ce serait le désastre, l'humiliation, le pire.

Son poulx, néanmoins, savait – et le lui disait par sa vitesse – qu'elle n'aurait probablement plus jamais une chance pareille. Pas avant de tomber du mauvais côté de la pente, physiquement parlant. Son poulx prenait note du fait qu'elle savait sans se le formuler que le camp de pêche de la Saskatchewan ne pouvait être atteint qu'en biplan, radio, ou téléphone satellite, et que Walter ne l'appellerait pas durant les cinq jours à venir, sauf urgence.

Elle posa le déjeuner de Richard sur la table et partit en voiture jusqu'au minuscule village tout proche de Fen City. Elle s'imaginait facilement avoir un accident et se perdit dans une rêverie où elle était tuée, où Walter pleurait sur son corps mutilé et où Richard le réconfortait stoïquement, à tel point qu'elle faillit brûler le seul stop de Fen City ; elle entendit vaguement le hurlement de ses freins.

Tout était dans sa tête, tout était dans sa tête ! La seule chose qui pouvait lui donner de l'espoir, c'était sa grande capacité à cacher son bouleversement intérieur. Elle avait peut-être été un peu vague et confuse ces quatre derniers jours, mais s'était infiniment mieux comportée qu'en février. Si elle-même parvenait à maintenir dissimulées ses propres zones ténébreuses, on pouvait supposer que Richard avait des zones correspondantes mais qu'il parvenait tout aussi bien à les cacher. Mais ce n'était là qu'un tout petit espoir ; cette manière folle de raisonner qu'ont les gens perdus dans leurs fantasmes.

Plantée devant la maigre sélection de bières américaines, les Miller, les Coors et les Budweiser, de la coopérative de Fen City, elle essayait de se décider. Elle soupesa un pack de six comme si elle pouvait être capable de juger à l'avance, à travers l'aluminium des canettes, ce qu'elle ressentirait si elle les buvait toutes. Richard lui

avait dit de freiner sur la boisson ; ivre, elle lui avait paru laide. Elle reposa le pack et se força à s'éloigner vers des rayons moins attirants, mais il est difficile de prévoir un dîner quand on est sur le point de vomir. Elle revint vers le rayon des bières comme un oiseau qui répète son chant. Les canettes avaient des décorations différentes mais contenaient toutes le même breuvage faiblard. Il lui vint à l'idée d'aller jusqu'à Grand Rapids pour acheter du vin. Il lui vint à l'idée de rentrer à la maison sans rien acheter du tout. Mais, alors, où en serait-elle ? Une lassitude l'envahit qui la fit vaciller : le pressentiment qu'aucune des issues possibles n'apporterait assez de soulagement ou de plaisir pour justifier le désespoir qui lui faisait battre le cœur. Elle vit, en d'autres termes, ce que cela signifiait d'être une personne profondément malheureuse. Et pourtant aujourd'hui, l'autobiographe envie et prend en pitié la jeune Patty plantée là dans la coopérative de Fen City, croyant innocemment qu'elle a touché le fond : parce que, d'une façon ou d'une autre, la crise serait résolue dans les cinq prochains jours.

Une adolescente aux joues rebondies, à la caisse, s'était prise d'intérêt pour la paralysie de Patty. Cette dernière lui adressa un sourire de folle et partit chercher un poulet enveloppé de cellophane, cinq vilaines pommes de terre et quelques pauvres poireaux mollassons. La seule chose qui pouvait être pire que traverser cette anxiété en étant sobre, décida-t-elle, c'était de se saouler et de continuer à la traverser malgré tout.

« Je vais nous faire un poulet rôti », annonça-t-elle à Richard en rentrant à la maison.

Il avait des flocons de sciure dans les cheveux, sur les sourcils, et collés sur son large front en sueur.

« C'est très gentil de ta part, dit-il.

— Le deck est vraiment très beau, dit-elle. C'est un aménagement merveilleux pour la maison. Combien de temps il va encore te falloir, à ton avis ?

— Deux jours, peut-être.

— Tu sais, Walter et moi, on peut finir si tu veux rentrer à New York. Je sais que tu voulais être rentré, à l'heure qu'il est.

— C'est agréable de voir son travail terminé, dit-il. Ça ne prendra pas plus d'un jour ou deux. Sauf si tu veux être toute seule ?

— Est-ce que je veux être toute seule ?

— Oui, je veux dire, je fais beaucoup de bruit.

— Non, non, j'aime bien les bruits de travaux. D'une certaine façon, c'est réconfortant.

— Sauf si ça vient de tes voisins.

— Oui, mais je hais ces voisins, c'est différent.

— C'est vrai.

— Bon, je vais peut-être m'occuper de ce poulet. »

Elle avait dû trahir quelque chose dans sa façon de dire cela, parce que Richard fronça un peu les sourcils.

« Ça va ?

— Oui, oui, dit-elle. J'adore être ici. J'adore. C'est mon endroit préféré au monde. Cela ne résout rien, si tu vois ce que je veux dire. Mais j'adore me lever le matin. J'adore respirer cet air.

— Non, je veux dire, ça te va que je sois là ?

— Oh, oui, absolument. Mon Dieu. Oui, absolument. Oui, je veux dire, tu sais combien Walter t'aime. J'ai l'impression qu'on est amis depuis très longtemps, mais que je ne t'ai jamais vraiment parlé. C'est une bonne occasion. Mais vraiment, tu ne dois pas te sentir obligé de rester, si tu veux rentrer à New York. Je suis habituée à être toute seule ici. Pas de problème. »

Cette tirade sembla lui avoir demandé un long effort pour la mener à son terme. Un bref silence suivit et s'installa entre eux.

« J'essaie simplement d'entendre ce que tu dis réellement, dit Richard. Savoir si tu veux réellement que je sois ici ou pas.

— Mon Dieu, dit-elle, je n'arrête pas de le dire, non ? Je ne viens pas de le dire ? »

Elle voyait bien que la patience qu'il déployait avec elle, sa patience avec une femme, touchait à ses limites. Il leva les yeux au ciel et ramassa un bout de solive.

« Je vais terminer ça et puis j'irai nager un peu.

— Tu vas avoir froid.

— J'ai un peu moins froid à chaque fois. »

En rentrant dans la maison, elle ressentit une crispation d'envie envers Walter, qui pouvait se permettre de dire à Richard qu'il l'aimait, et qui ne voulait rien de déstabilisant en retour, rien de pire que d'être aimé. Comme c'était facile pour les hommes ! Elle eut l'impression, en comparaison, d'être une araignée sédentaire bouffie, tissant sa toile sèche année après année, dans l'attente. Elle comprit soudain ce qu'avaient dû ressentir les filles il y avait des années, ces étudiantes qui avaient mal vécu l'accès libre à Richard qu'avait Walter et qui avaient été irritées par sa présence dérangeante. L'espace d'un instant, elle vit Walter comme Eliza l'avait vu.

Je pourrais bien être obligée de le faire, je pourrais bien être obligée de le faire, je pourrais bien être obligée de le faire, se disait-elle en préparant le poulet, tout en se répétant qu'elle ne le pensait pas vraiment. Elle entendit un plongeon venant du lac et regarda Richard nager et s'éloigner dans l'ombre des arbres vers une eau que la lumière de l'après-midi dorait encore. Si vraiment il détestait le soleil, comme il le prétendait dans sa vieille chanson, le nord du Minnesota en juin était un endroit éprouvant pour lui. Les jours

étaient si longs que vous vous étonniez que le soleil ne manque pas de carburant en fin de journée. Il ne cessait de brûler encore et encore. Elle céda au mouvement impulsif de mettre la main entre ses jambes, pour tenter quelque chose de nouveau, pour le choc, au lieu d'aller elle aussi nager. Suis-je en vie ? Ai-je un corps ?

Elle découpait ses pommes de terre en dessinant des angles fort curieux. Elles ressemblaient à des casse-tête géométriques.

Richard, après sa douche, entra dans la cuisine vêtu d'un tee-shirt uni qui avait dû être rouge vif quelques décennies auparavant. Ses cheveux, provisoirement domptés, étaient d'un noir brillant et juvénile.

« Tu as changé de look, cet hiver, fit-il remarquer à Patty.

— Non.

— Comment ça, non ? Tu as changé de coiffure, tu es superbe.

— Ce n'est pas vraiment différent. Juste un tout petit peu différent.

— Et... t'aurais pas pris un peu de poids ?

— Non. Enfin... Un petit peu.

— Ça te va bien. Tu es mieux, un peu moins maigre.

— Est-ce que c'est une manière gentille de me dire que je suis grosse ? »

Il ferma les yeux et grimaça comme s'il s'efforçait de ne pas perdre patience. Puis il les rouvrit.

« Bon, c'est quoi, ces conneries ?

— Hein ?

— Tu veux que je parte ? C'est ça ? Tu fais des choses un peu bizarres qui me donnent l'impression que tu n'es pas à l'aise avec moi, ici. »

Le poulet en train de rôtir sentait un peu comme ce qu'elle mangeait, avant. Elle se lava les mains et les essuya, fouilla dans le fond d'un placard pas complètement achevé et trouva une bouteille de sherry, recouverte de la poussière des travaux. Elle en versa dans un verre à jus de fruit et s'assit à la table.

« Bon, franchement ? Ta présence me rend un peu nerveuse.

— Faut pas.

— Je ne peux pas m'en empêcher.

— Tu n'as aucune raison d'être nerveuse. »

C'était exactement ce qu'elle ne voulait pas entendre.

« Je bois juste ce verre, dit-elle.

— Tu te trompes si tu crois que j'en ai quelque chose à foutre de ce que tu bois. »

Elle hocha la tête.

« OK. Bien. C'est bon à savoir.

— Comme ça, depuis le début, tu veux boire un coup ? Bon sang, mais vas-y !

— Mais c'est ce que je fais.

— Tu sais, tu es une personne très étrange. Pour moi, c'est un compliment.

— Je le prends comme ça.

— Walter a beaucoup, beaucoup de chance.

— Oui, mais c'est là que ça cloche, pas vrai ? Je ne suis pas sûre qu'il voie toujours les choses comme ça.

— Bien sûr que si. Crois-moi, bien sûr que si. »

Elle secoua la tête.

« J'allais dire que je ne pense pas qu'il aime ce qui est étrange en moi. Il aime bien le bon étrange, oui, mais se passerait bien du mauvais étrange, et le mauvais étrange, c'est un peu tout ce qu'il a, ces temps-ci. L'ironie du sort, j'allais dire, c'est que tu n'as pas l'air d'être gêné par le mauvais étrange, et tu n'es pas la personne que j'ai épousée.

— Tu ne voudrais vraiment pas être mariée avec moi.

— Non, je suis certaine que ça ne marcherait pas du tout. J'ai entendu des histoires sur toi.

— Je suis désolé de l'apprendre, mais pas surpris.

— Walter me dit tout.

— J'en suis sûr. »

Au loin, sur le lac, un canard cancanait pour une raison quelconque. Des colverts nichaient dans les roseaux, de l'autre côté.

« Est-ce que Walter t'a dit que j'avais crevé les pneus neige de Blake ? » demanda Patty.

Richard haussa les sourcils, et elle lui raconta l'histoire.

« C'est vraiment con, dit-il avec admiration, quand elle eut terminé.

— Je sais. N'est-ce pas ?

— Walter sait tout ça ?

— Euh... Bonne question.

— J'imagine que tu ne lui dis pas tout.

— Mon Dieu, Richard, je ne lui dis rien du tout.

— Mais tu pourrais, je crois. Tu verrais peut-être qu'il en sait beaucoup plus que ce que tu crois. »

Elle inspira profondément et demanda quel genre de secrets Walter savait d'elle.

« Il sait que tu n'es pas heureuse, dit Richard.

— Je pense que ça ne demande pas un grand discernement. Quoi d'autre ?

— Il sait que tu lui mets sur le dos le départ de Joey.

— Oh ça, dit-elle. Ça, je lui ai plus ou moins dit. Ça ne compte pas vraiment.

— D'accord. Alors pourquoi tu ne me dirais pas, à moi ? Mis à part le fait que tu crèves des pneus, qu'est-ce qu'il ne sait pas sur toi ? »

Patty réfléchit à la question, mais ne vit rien d'autre que le grand vide de sa vie, le grand vide de son nid, l'inutilité de son existence maintenant que les enfants étaient partis. Le sherry l'avait rendue triste.

« Pourquoi tu ne me chanterais pas quelque chose pendant que j'apporte le dîner ? Tu veux bien ?

— Je ne sais pas, dit Richard. Je trouve ça un peu bizarre.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je trouve ça bizarre, c'est tout.

— Tu es chanteur. C'est ton boulot. Tu chantes.

— Peut-être que je n'ai jamais eu l'impression que tu aimais particulièrement mes chansons.

— Chante-moi "Dark Side of the Bar". J'adore cette chanson. »

Il soupira en baissant la tête, croisa les bras et parut s'endormir.

« Quoi ? dit-elle.

— Je crois que je vais partir demain, si ça te va.

— D'accord.

— Il ne reste pas plus de deux jours de travail. On peut déjà se servir du deck en l'état.

— D'accord, dit-elle en se levant pour poser le verre de sherry dans l'évier. Mais je peux te demander pourquoi ? Parce que, tu vois, c'est vraiment sympa de t'avoir ici.

— Il vaut mieux que je parte, c'est tout.

— D'accord. Comme tu voudras. Il faut encore dix minutes, pour le poulet, si tu veux bien nous mettre la table. »

Il ne bougea pas de sa place.

« C'est Molly qui a écrit cette chanson, dit-il après un moment. C'était pas à moi de l'enregistrer. C'était plutôt dégueu de ma part, de faire ça. Une dégueulasserie délibérée et calculée.

— Elle est vraiment jolie et triste. Et tu voulais faire quoi ? Ne pas la prendre ?

— Oui, en fait. Ne pas la prendre. C'est ça qui aurait été sympa.

— Je suis désolée pour vous deux. Vous êtes restés ensemble longtemps, tous les deux.

— Oui et non, pas tout le temps.

— C'est vrai, je le sais, mais n'empêche. »

Il resta assis à méditer pendant qu'elle mit la table, remua la salade et découpa le poulet. Elle s'était dit qu'elle n'aurait pas d'appétit, mais après la première bouchée de poulet elle se souvint qu'elle n'avait rien mangé depuis la veille au soir et que sa journée avait démarré à cinq heures du matin. Richard mangea également, en silence. Leur silence finit, à un certain point, par devenir remarquable et excitant, puis la minute d'après, épuisant et décourageant. Elle débarrassa la table, rangea les restes, fit la vaisselle, et constata que Richard s'était retiré pour fumer sur la petite terrasse abritée par une moustiquaire. Le soleil avait enfin disparu, mais le ciel était encore clair. Oui, se dit-elle, il valait mieux qu'il s'en aille. Bien mieux, bien mieux.

Elle sortit sur la terrasse.

« Je crois que je vais aller lire au lit », dit-elle.

Richard fit un signe de tête.

« Bon programme. Je te vois demain matin.

— Les soirées sont vraiment longues, dit-elle. La lumière ne veut pas mourir, on dirait.

— C'était vraiment super d'être ici. Vous êtes très généreux, tous les deux.

— Oh, c'est surtout Walter. Cela ne m'était pas venu à l'idée, de te proposer ça.

— Il a confiance en toi, dit Richard. Si tu as confiance en lui, tout ira bien.

— Oui, enfin, peut-être que oui, peut-être que non.

— Tu ne veux plus être avec lui ? »

C'était une bonne question.

« Je ne veux pas le perdre, dit-elle, si c'est ce que tu veux dire. Je ne passe pas mon temps à songer à le quitter. En fait, je compte plus ou moins les jours en attendant que Joey se lasse des Monaghan. Il a encore une année complète de lycée à faire.

— Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Juste que je me dois encore à ma famille.

— Tant mieux. C'est une belle famille.

— Bien, bon, à demain matin.

— Patty... »

Il éteignit sa cigarette dans le compotier de Noël danois de Dorothy qui lui servait de cendrier.

« Je ne veux pas être celui qui fout en l'air le couple de mon meilleur ami.

— Non ! Mon Dieu, non ! s'exclama-t-elle en pleurant presque sous l'effet de la déception. Mais vraiment, Richard, je suis désolée, mais qu'est-ce que j'ai dit ? J'ai dit que j'allais me coucher et que je te verrais demain matin. C'est tout ce que j'ai dit ! J'ai dit que ma famille

était importante pour moi. Voilà exactement ce que j'ai dit. »

Il lui adressa un coup d'œil très impatient et très sceptique.

« Sérieusement !

— OK, bien sûr, dit-il. Je ne voulais pas sous-entendre quoi que ce soit. J'essayais juste de comprendre la tension qu'il y a ici. Tu te souviens peut-être qu'on a déjà eu une conversation de ce genre.

— Je m'en souviens, oui.

— Je pensais qu'il valait mieux l'évoquer que de ne pas l'évoquer.

— Pas de problème. J'apprécie. Tu es vraiment un bon ami. Et tu ne devrais pas te sentir obligé de partir demain à cause de moi. Pas de raison d'avoir peur de quoi que ce soit. Pas de raison de fuir.

— Merci. Mais je vais peut-être partir quand même.

— Pas de problème. »

Elle rentra pour gagner le lit de Dorothy, où dormait Richard avant que Walter et elle n'arrivent pour l'en chasser. De l'air frais sortait des recoins où il s'était tapi durant la longue journée, mais le crépuscule bleuté s'attardait avec insistance à toutes les fenêtres. C'était une lumière de rêve, une lumière de folie, qui refusait de s'en aller. Elle alluma une lampe pour la diminuer. Les résistants avaient été démasqués ! On était percés à jour ! Vêtue de son pyjama de flanelle, allongée sur le lit, elle se joua tout ce qu'elle avait dit durant ces dernières heures et fut horrifiée par quasiment chaque phrase. Elle entendit l'écho sonore des toilettes quand Richard alla y vider sa vessie, puis la chasse d'eau, les eaux chantant dans les tuyaux, et la pompe qui peine brièvement sur une note plus grave. Uniquement pour trouver un peu de répit, elle prit *Guerre et Paix* et lut un long moment.

L'autobiographe se demande si les choses auraient tourné différemment si elle n'avait pas atteint les pages précises dans lesquelles Natacha Rostov, qui de toute évidence était promise à ce gentil idiot de Pierre, tombe amoureuse du grand ami de ce dernier, le très cool prince Andreï. Patty n'avait pas vu ça venir. La perte de Pierre lui fit l'impression, à mesure qu'elle lisait, d'une catastrophe au ralenti. Les choses n'auraient sans doute pas été différentes pour finir, mais l'effet que ces pages eurent sur elle, leur pertinence, fut quasiment psychédélique. Elle lut jusqu'après minuit, s'absorbant même dans les passages militaires, et fut soulagée de voir, quand elle éteignit enfin sa lampe, que le crépuscule avait fini par disparaître.

Plus tard, dans son sommeil, à une heure encore sombre, elle se leva, traversa le couloir, entra dans la chambre de Richard et se glissa dans le lit à côté de lui. La pièce était froide et elle se colla contre lui.

« Patty... »

Mais elle dormait et secoua la tête, ne voulant pas se réveiller, il n'y avait rien à faire contre elle, elle était très déterminée dans son

sommeil. Elle s'étala sur et autour de lui, cherchant un contact maximum, se sentant assez grande pour le recouvrir entièrement, pressant son visage contre la tête de Richard.

« Patty...

— Mmmm...

— Si tu dors, il faut te réveiller.

— Non, je dors... vraiment. Ne me réveille pas. »

Son pénis luttait pour s'échapper de son caleçon. Elle frotta son ventre contre lui.

« Je suis désolé, dit-il en se tortillant sous elle. Il faut que tu te réveilles.

— Non, ne me réveille pas. Baise-moi.

— Mon Dieu... »

Il essaya de se dégager, mais elle se recolla à lui comme une amibe. Il lui attrapa les poignets pour la maintenir à distance.

« Les gens inconscients, tu me crois ou pas, mais pour moi, c'est ma limite.

— Mmm... dit-elle en déboutonnant son pyjama. On dort tous les deux. On est tous les deux en train de faire un rêve magnifique.

— Oui, mais les gens se réveillent le matin et ils se souviennent de leurs rêves.

— Mais si ce ne sont que des rêves... je suis en train de rêver. Je me rendors. Tu te rendors aussi. Tu dors. On dort tous les deux... et après je repars. »

Qu'elle puisse dire ça, et non seulement le dire mais s'en souvenir très clairement par la suite, jette un doute certain sur l'authenticité de son état de sommeil. Mais l'autobiographe maintient qu'elle n'était pas éveillée au moment où elle a trahi Walter et où elle a senti l'ami de ce dernier la pénétrer violemment. Peut-être imitait-elle la légendaire autruche en gardant les yeux bien fermés, ou peut-être était-ce parce qu'elle ne conserva aucun souvenir d'un plaisir particulier, juste une conscience abstraite que la chose avait été faite, mais si elle se lance dans une expérience de pensée et qu'elle imagine une sonnerie de téléphone retentissant en pleine action, l'état dans lequel elle imagine se retrouver à cause du choc est un état de réveil, d'où il découle logiquement que, en l'absence de toute sonnerie de téléphone, l'état dans lequel elle se trouvait était le sommeil.

Ce n'est qu'une fois la chose faite qu'elle se réveilla, alarmée, qu'elle se reprit et regagna très vite son propre lit. Et l'instant d'après, elle constata qu'il y avait de la lumière aux fenêtres. Elle entendit Richard se lever et aller uriner aux toilettes. Elle s'efforça ensuite de déchiffrer les bruits qu'il fit – chargeait-il son camion ou se remettait-il au travail ? On aurait bien dit qu'il se remettait au travail ! Lorsqu'elle parvint enfin à rassembler assez de courage pour sortir de

sa cachette, elle le trouva agenouillé derrière la maison, qui triait un tas de chutes de bois. Le soleil brillait mais c'était un disque flou entouré de nuages légers. Un changement de temps ridait la surface du lac. Sans tous les reflets et les éclats de lumière, les bois paraissaient plus clairsemés et plus vides.

« Hé ! Bonjour, dit Patty.

— Bonjour, dit Richard sans lever les yeux vers elle.

— Tu as pris ton petit déjeuner ? Tu as faim ? Je te fais des œufs ?

— J'ai pris du café, merci.

— Je vais te faire des œufs. »

Il se releva, cala les mains sur ses hanches et regarda le bois. Il n'avait toujours pas posé les yeux sur elle.

« Je remets les choses en place pour Walter, pour qu'il sache ce qu'il y a, là.

— D'accord.

— Il va me falloir une heure ou deux pour charger. Fais ce que tu as à faire.

— D'accord. Tu as besoin d'aide ? »

Il fit non de la tête.

« Et tu es sûr, pour le petit déjeuner ? »

Il n'offrit aucune réponse d'aucune sorte à cette question-là.

Il vint alors à Patty, avec une curieuse netteté, une sorte de liste de noms sur PowerPoint, classés par ordre décroissant de bonté, à la tête de laquelle se trouvait bien sûr Walter, suivi de près par Jessica puis plus loin par Joey et Richard et ensuite, tout au fond de la cave, loin derrière tout le monde, son vilain nom à elle.

Elle but son café dans sa chambre et resta assise à écouter les bruits produits par les préparatifs de Richard, le cliquetis des clous que l'on range, le bruit plus sonore des caisses à outils. Plus tard dans la matinée, elle s'aventura à sortir pour lui demander s'il n'allait pas au moins rester déjeuner avant de partir. Il accepta, mais pas de manière très amicale. Elle avait trop peur pour avoir envie de pleurer, elle alla donc faire des œufs durs pour une salade. Son plan, son espoir ou bien son fantasme, si toutefois elle s'autorisait à être consciente d'en avoir un, avait été que Richard oublierait son intention de partir ce jour-là, qu'elle referait la somnambule la nuit prochaine, et que tout serait à nouveau agréable et non dit le lendemain, qu'il y aurait ensuite une autre séance de somnambulisme, puis une autre journée agréable, et ensuite Richard chargerait son camion et rentrerait à New York, et bien plus tard dans sa vie, elle se souviendrait des rêves intenses et étonnants qu'elle avait faits durant quelques nuits à Nameless Lake, et elle se demanderait, une fois tout danger disparu, si quelque chose s'était vraiment passé. Ce vieux plan (ou espoir, ou

fantasme) était maintenant en ruine. Le nouveau exigeait d'elle de s'efforcer d'oublier la nuit précédente et de feindre que rien ne s'était jamais passé.

Une chose dont on peut dire avec certitude qu'elle n'était pas incluse dans le nouveau plan était de laisser le déjeuner à moitié consommé sur la table, puis de retrouver son jean par terre et l'entrejambe de son maillot de bain douloureusement coincé sur le côté pendant qu'il la baisait jusqu'à l'extase contre le mur au papier peint innocent du vieux salon de Dorothy, en plein jour, alors qu'elle était aussi éveillée qu'on pût l'être. Nulle trace sur le mur, mais pourtant l'endroit demeura pour toujours clair et distinct. C'était un petit corrélat de l'univers changé et altéré pour toujours par son histoire. Il devint, cet endroit, une troisième et discrète présence dans la pièce, avec elle et Walter, lors des week-ends qu'ils passèrent seuls ici par la suite. Elle, en tout cas, avait eu l'impression d'avoir un rapport sexuel pour la première fois de sa vie. Ce qui vous ouvre les yeux, bien sûr. Elle était donc dorénavant perdue, bien qu'il dût s'écouler du temps avant que cela apparaisse clairement.

« Bien, bon, dit-elle, une fois assise par terre, la tête contre l'endroit où s'était appuyé son derrière. C'était intéressant. »

Richard avait remis son pantalon et faisait les cent pas autour d'elle sans raison.

« Je crois que je vais me permettre de fumer dans ta maison, si tu veux bien.

— Je crois qu'étant donné les circonstances, on fera bien une exception. »

Le temps avait fini par se couvrir, avec une brise fraîche qui entrait par les moustiquaires. Tout chant d'oiseau avait cessé, et le lac semblait désolé. La nature attendait que le coup de frais passe.

« Pourquoi tu portes un maillot de bain, en fait ? » demanda Richard en allumant sa cigarette.

Patty rit.

« Je pensais aller me baigner, une fois que tu serais parti.

— Il gèle.

— Oui, enfin pas un long bain, bien sûr.

— Juste une petite mortification de la chair.

— Exactement. »

La brise fraîche et la fumée de la Camel de Richard se mêlaient comme la joie au remords. Patty se remit à rire sans raison, puis elle trouva quelque chose de drôle à dire.

« Tu crains peut-être aux échecs, dit-elle, mais tu es vraiment fort à l'autre jeu.

— Ferme-la, bordel ! » dit Richard.

Elle ne put vraiment juger le ton de Richard, mais, craignant d'y

déceler de la colère, elle lutta pour cesser de rire.

Richard s'assit sur la table basse et fuma avec une grande détermination.

« On ne doit plus jamais refaire ça », dit-il.

Un nouveau ricanement échappa à Patty ; elle ne put le réprimer.

« Ou alors encore juste une ou deux fois et puis plus jamais.

— Ouais, et où ça nous mène ?

— On peut dire qu'on gratterait là où ça nous démange, ce serait déjà ça.

— C'est pas comme ça que ça marche, d'après mon expérience.

— Et j'imagine que je dois me fier à ton expérience, pas vrai ? Puisque je n'en ai pas moi-même.

— Voilà les options, dit Richard. On s'arrête maintenant, ou tu quittes Walter. Et puisque ça, ça n'est pas acceptable, on s'arrête maintenant.

— Ou, troisième possibilité, on pourrait ne pas s'arrêter et ne rien lui dire.

— Je ne veux pas vivre comme ça. Toi si ?

— Il est vrai qu'on est deux des personnes qu'il aime le plus au monde.

— La troisième étant Jessica.

— C'est une consolation de penser, dit Patty, qu'elle me haïrait pour le restant de mes jours et se mettrait totalement de son côté. Il aurait toujours ça.

— Ce n'est pas ce qu'il veut, et je ne vais pas lui faire ça. »

Patty rit à nouveau en pensant à Jessica. C'était une jeune personne très bonne, douloureusement sérieuse et péniblement mûre, et l'exaspération qu'elle ressentait envers Patty et Joey – sa mère inepte et son frère insupportable – était souvent extrême au point d'en paraître comique. Patty aimait beaucoup sa fille et aurait été réellement dévastée si elle avait perdu son estime. Mais malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher de s'amuser de l'opprobre de Jessica. Ça faisait partie de leur fonctionnement à toutes les deux ; et Jessica était trop absorbée par son propre sérieux pour s'en soucier.

« Dis-moi, demanda-t-elle à Richard, tu crois que c'est possible, que tu sois homosexuel ?

— Tu me demandes ça maintenant ?

— Je ne sais pas. C'est juste que des fois les types qui se sentent obligés de baiser un million de femmes essaient de prouver quelque chose. De réfuter quelque chose. Et j'ai l'impression que tu te soucies plus du bonheur de Walter que du mien.

— Fais-moi confiance, là-dessus. Ça ne m'intéresse pas du tout d'embrasser Walter.

— Non, je sais, je sais. Mais il n'empêche. Je veux dire, je suis

sûre que tu te lasserai très vite de moi. Tu me verras nue à quarante-cinq ans, et tu te diras, Mmm... Est-ce que je veux encore ça ? Je ne crois pas ! Tandis qu'avec Walter, tu ne te lasserai jamais, parce que tu n'as pas envie de l'embrasser. Tu peux donc juste rester proche de lui pour toujours.

— C'est du D. H. Lawrence, ça, dit Richard, agacé.

— Encore un auteur qu'il faut que je lise.

— Ou pas. »

Elle frotta ses yeux fatigués et sa bouche gercée. Elle était, au bout du compte, très heureuse du tour que les choses avaient pris.

« Tu es vraiment très doué, avec tes outils », dit-elle en ricanant à nouveau.

Richard se remit à faire les cent pas.

« Essaie d'être un peu sérieuse, d'accord ? Fais un effort.

— Mais c'est notre moment, là, Richard. C'est tout ce que je dis. Il nous reste un ou deux jours, on en profite, ou pas. Ils seront vite passés, d'une manière ou d'une autre.

— J'ai fait une erreur, dit-il. Je n'ai pas assez réfléchi. J'aurais dû partir hier matin.

— Et une partie de moi aurait été contente que tu le fasses. Et cette partie est assez importante.

— J'aime bien te voir, dit-il. J'aime bien être près de toi. Je suis heureux de penser que Walter est avec toi... parce que tu es spéciale. Je me suis dit que ce serait chouette de rester un ou deux jours de plus. Mais c'était une erreur.

— Bienvenue à Pattyland. Le Pays des Erreurs.

— Il ne m'était pas venu à l'idée que tu serais somnambule. »

Elle éclata de rire.

« C'était un coup assez génial, non ?

— Bon sang, calme-toi, d'accord ? Tu m'énerves.

— Oui, mais le mieux, c'est que ça n'a même pas d'importance. Qu'est-ce qui peut arriver de pire, maintenant ? Tu vas t'énervier et tu vas partir. »

Il la regarda alors, puis sourit, et la pièce s'emplit (métaphoriquement) de soleil. De l'avis de Patty, c'était un très bel homme.

« Je t'aime beaucoup, dit-il. Vraiment. Je t'ai toujours bien aimée.

— Je te renvoie le compliment.

— Je voulais que tu aies une bonne vie. Tu comprends ? Je trouvais que tu étais une personne qui méritait vraiment Walter.

— Et c'est donc pour ça que tu es sorti ce soir-là à Chicago et que tu n'es jamais revenu.

— Ça n'aurait pas marché à New York. Ça se serait mal terminé.

— Si tu le dis.

— Je le dis. »

Patty hocha la tête.

« Alors, tu voulais vraiment coucher avec moi, ce soir-là.

— Oui. Vraiment. Mais pas seulement coucher. Te parler. T'écouter. C'est ça, la différence.

— Eh bien, c'est sans doute bon à savoir. Je peux rayer cette inquiétude de ma liste, là, vingt ans après. »

Richard alluma une autre cigarette et ils restèrent assis un moment, séparés par un vieux tapis oriental bon marché ayant appartenu à Dorothy. Il y avait des soupirs dans les arbres, la voix d'un automne qui n'était jamais loin dans le nord du Minnesota.

« Potentiellement, c'est une situation un peu difficile, alors, finit par dire Patty.

— Oui.

— Plus difficile que je ne l'avais peut-être pensé.

— Oui.

— Donc, il aurait mieux valu que je ne fasse pas de somnambulisme.

— Oui. »

Elle se mit à pleurer en pensant à Walter. Depuis des années, ils avaient passé si peu de nuits séparés qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de regretter son absence et de l'apprécier, comme elle regrettait son absence et l'appréciait en ce moment. Cela allait marquer le début d'une terrible confusion sentimentale, une confusion dont l'autobiographe souffre encore. Déjà, ici, au Nameless Lake, dans la lumière d'un soleil toujours couvert, elle voyait très clairement le problème. Elle était tombée amoureuse du seul homme au monde qui aimait Walter et qui désirait le protéger autant qu'elle ; n'importe qui d'autre aurait tenté de la monter contre lui. Et pire encore, dans un sens, elle se sentait une certaine responsabilité envers Richard, sachant qu'il n'y avait personne comme Walter dans sa vie, et que la loyauté de Richard envers Walter, il le disait lui-même, était une des rares choses, avec la musique, qui le sauvaient en tant qu'être humain. Et tout cela, dans son sommeil et son égoïsme, elle l'avait mis en danger. Elle avait profité d'une personne qui était perturbée et fragile mais qui essayait malgré tout de maintenir une sorte d'ordre moral dans sa vie. Et elle pleurait donc pour Richard, aussi, mais plus encore pour Walter, et pour elle-même et sa pauvre personne malchanceuse et mal avisée.

« Ça fait du bien de pleurer, dit Richard, même si je ne pense pas avoir un jour essayé.

— C'est un peu comme un puits sans fond, une fois qu'on est dedans », dit Patty en reniflant.

Elle eut soudain froid, dans son maillot de bain, et elle ne se

sentit pas bien. Elle alla entourer de ses bras les larges et chaudes épaules de Richard, et s'allongea avec lui sur le tapis oriental, et c'est ainsi que s'écoula ce long après-midi d'un gris argenté.

Trois fois, en tout. Une, deux, trois. Une fois en dormant, une fois violemment, et puis une fois avec tout l'orchestre. Trois : un petit nombre pathétique. L'autobiographe a maintenant passé une bonne partie de ces dernières années à compter et à recompter, mais ça ne va jamais au-delà de trois.

Il n'y a par ailleurs pas grand-chose à raconter, et la majeure partie de ce qui reste à dire consiste en d'autres erreurs. La première, elle la fit de concert avec Richard, alors qu'ils étaient toujours étendus sur le tapis. Ils ont décidé ensemble – d'un commun accord – qu'il devait partir. Ils ont décidé ça rapidement, alors qu'ils étaient courbaturés et épuisés, il devait partir tout de suite, avant qu'ils s'enfoncent davantage, ils réfléchiraient ensuite tous les deux très sérieusement à la situation et aboutiraient à une décision raisonnable, qui, si elle s'avérait négative, ne serait que plus douloureuse au cas où il resterait plus longtemps.

Ayant pris cette décision, Patty se redressa et fut surprise de constater que les arbres et le deck étaient trempés. La pluie était si fine qu'elle ne l'avait pas entendue taper sur le toit, si douce qu'elle ne s'était pas écoulée dans les gouttières. Elle enfila le tee-shirt rouge délavé de Richard et lui demanda si elle pouvait le garder.

« Pourquoi tu veux mon tee-shirt ?

— Il sent ton odeur.

— Ce qui n'est généralement pas considéré comme un plus.

— Je veux juste un truc à toi.

— D'accord. Espérons que ce sera le seul truc.

— J'ai quarante-deux ans, dit-elle. Ça me coûterait vingt mille dollars pour tomber enceinte. Sans vouloir te casser ton rêve.

— Je suis très fier de mon score de zéro. Ne le fous pas en l'air, d'accord ?

— Et moi ? dit-elle. Je dois me demander si je n'ai pas amené une maladie dans la maison ?

— Je suis à jour dans mes vaccins, si c'est ce à quoi tu penses. Je suis en général d'une prudence paranoïaque.

— Je parie que tu dis ça à toutes les filles. »

Et ainsi de suite. Dans l'ensemble, très bavardage entre potes, et, dans la légèreté du moment, elle lui dit qu'il n'avait pas d'excuse maintenant pour ne pas lui chanter une chanson avant de partir. Il sortit son banjo et gratta l'instrument pendant qu'elle faisait des sandwiches qu'elle enveloppa dans du papier aluminium.

« Tu devrais peut-être passer la nuit ici et partir tôt demain matin », lui dit-elle.

Il sourit comme s'il refusait d'honorer la proposition d'une réponse.

« Je suis sérieuse, dit-elle. Il pleut, il va faire noir.

— Aucune chance, dit-il. Désolé. Je ne te ferai plus jamais confiance. Il va juste falloir que tu vives avec ça.

— Ah-ah-ah, dit-elle. Pourquoi tu ne chantes pas ? Je veux entendre ta voix. »

Pour lui faire plaisir, il chanta « Shady Grove ». Il était devenu, avec les années, contrairement à ses attentes initiales, un chanteur doué et assez nuancé, et il avait un tel coffre qu'il pouvait vraiment faire exploser votre maison.

« Bien, je vois ce que tu veux dire, dit-elle quand il eut fini. Mais ça ne rend pas les choses plus faciles pour moi. »

Une fois que les musiciens sont lancés, cela dit, ils détestent s'arrêter. Richard accorda sa guitare et chanta trois chansons country que Walnut Surprise enregistra plus tard pour *Nameless Lake*. Certaines paroles étaient à peine plus que des syllabes sans aucun sens, qui seraient rejetées et remplacées par de bien meilleures choses, mais Patty fut pourtant si touchée et enthousiasmée par sa voix, dans ce style country qu'elle reconnaissait et adorait, qu'elle se mit à crier au milieu de la troisième chanson, « STOP ! D'ACCORD ! ASSEZ ! STOP ! ASSEZ ! D'ACCORD ! ». Mais il ne voulait pas s'arrêter et il était absorbé dans sa musique au point qu'elle se sentit très seule et abandonnée et se mit à pleurer à gros sanglots ; elle devint si hystérique qu'il n'eut plus d'autre choix que cesser de chanter – bien qu'il fût de toute évidence toujours furieux de l'interruption – pour tenter, en vain, de la calmer.

« Tiens, voilà tes sandwichs, dit-elle en les lui jetant dans les bras, et voilà la porte. On a dit que tu partais, alors tu pars. D'accord ? Maintenant ! Je suis sérieuse ! Maintenant. Je suis désolée de t'avoir demandé de chanter, C'EST ENCORE MA FAUTE, mais on va essayer de tirer les leçons de nos erreurs, d'accord ? »

Il inspira profondément et se redressa comme s'il allait dire quelque chose, mais ses épaules s'affaissèrent et il laissa la grande déclaration s'échapper en silence de ses poumons.

« Tu as raison, dit-il irrité. Je n'ai pas besoin de ça.

— On a pris la bonne décision, tu ne crois pas ?

— Sans doute, oui.

— Alors vas-y. »

Et il est parti.

Et elle devint une bien meilleure lectrice. Tout d'abord par besoin désespéré de s'échapper, plus tard pour trouver de l'aide. Lorsque Walter rentra de la Saskatchewan, elle avait liquidé le reste de *Guerre et Paix* en un marathon de trois jours. Natacha s'était promise à

Andrei, mais avait ensuite été séduite par le méchant Anatole et Andrei, désespéré, était parti recevoir une blessure mortelle à la guerre, ne survivant que le temps d'être soigné par Natacha et de lui pardonner ; sur ce, le bon vieux Pierre, qui avait un peu grandi et beaucoup réfléchi quand il était prisonnier de guerre, surgit pour se présenter à Natacha comme prix de consolation ; et ils eurent des flopees de bébés. Patty avait l'impression d'avoir vécu une existence entière condensée en trois jours, et lorsque son Pierre à elle revint des grandes étendues sauvages, méchamment brûlé par le soleil malgré de religieuses applications d'écran total indice maximum, elle était prête à l'aimer de nouveau. Elle alla le chercher à Duluth et l'écoula lui raconter ses journées passées avec ses millionnaires écolos, qui lui avaient généreusement ouvert leurs portefeuilles.

« C'est incroyable, dit Walter, une fois rentré à la maison, quand il vit le deck pratiquement terminé. Il vient là quatre mois et il n'est pas capable de faire les huit dernières heures de travail.

— Je crois qu'il n'en pouvait plus, des bois, dit Patty. Je lui ai dit qu'il valait mieux qu'il rentre à New York. Il a écrit des chansons géniales, ici. Il était prêt à repartir. »

Walter fronça les sourcils.

« Il t'a chanté des chansons ?

— Trois, dit-elle en se détournant de lui.

— Et elles étaient bonnes ?

— Vraiment bonnes. »

Elle se dirigea vers le lac, Walter la suivit. Il n'était pas difficile de garder ses distances avec lui. Ils avaient été un de ces couples qui s'embrassaient et s'étreignaient à chaque retrouvaille uniquement au début de leur relation.

« Vous vous êtes bien entendus, tous les deux ? demanda Walter.

— C'était un peu difficile. J'étais contente qu'il parte. J'ai dû boire un grand verre de sherry le soir où il était là.

— Ce n'est pas si mal. Un verre. »

Une partie du contrat qu'elle avait signé avec elle-même consistait à ne pas raconter de mensonges à Walter, pas même de petits mensonges, de ne prononcer aucun mot qui ne pourrait être interprété comme la vérité.

« J'ai lu comme une folle, dit-elle. Je crois que *Guerre et Paix* est vraiment le meilleur livre que j'aie jamais lu.

— Je suis jaloux, dit Walter.

— Ah bon ?

— Jaloux de ne plus pouvoir lire ce livre pour la première fois. Et de ne plus avoir des journées entières pour le faire.

— C'était génial. J'ai l'impression que ça m'a changée.

— Tu as l'air un peu changée, en fait.

— Pas dans le mauvais sens, j'espère.

— Non. Juste différente. »

Une fois au lit avec lui ce soir-là, elle enleva son pyjama et fut soulagée de constater quelle le désirait davantage, et pas moins, après ce qu'elle avait fait. Faire l'amour avec lui, c'était bien. Il n'y avait rien de mal à ça.

« Il faut qu'on le fasse plus souvent, dit-elle.

— Quand tu veux. Absolument quand tu veux. »

Cet été-là, ils connurent une sorte de seconde lune de miel, alimentée par les remords et l'ennui sexuel de Patty. Elle fit de son mieux pour être une bonne épouse, pour faire plaisir à son excellent mari, mais un récit exhaustif de la réussite de ces efforts doit inclure les e-mails qu'elle et Richard commencèrent à échanger dans les jours qui ont suivi le départ de ce dernier, et la permission qu'elle lui donna plus ou moins, quelques semaines plus tard, de prendre un avion pour Minneapolis et de monter au Nameless Lake avec elle pendant que Walter organisait un autre séjour de VIP vers les Boundary Waters. Elle effaça immédiatement l'e-mail contenant les informations de vol de Richard, tout comme elle avait effacé tous les autres, mais pas avant d'avoir mémorisé le numéro de vol et l'heure d'arrivée.

Une semaine avant la date prévue, elle retrouva le lac et la solitude et s'abandonna entièrement à son malaise. Ce qui consista à se soûler sévèrement tous les soirs, pour se réveiller plus tard prise de panique, de remords et d'indécision, avant de passer la matinée à dormir, puis de lire des romans dans un état de calme factice, comme en suspens, pour finir par bondir et faire les cent pas pendant une heure ou plus auprès du téléphone, en essayant de décider s'il fallait appeler Richard pour lui dire de ne pas venir, et ouvrir finalement une bouteille dans le but de chasser le tout pendant quelques heures.

Lentement, le nombre des jours qui restaient s'approcha de zéro. La veille au soir, elle se soûla au point de vomir, s'endormit dans le salon et reprit brusquement conscience juste avant l'aube. Afin d'empêcher ses mains et ses bras de trembler trop pour pouvoir faire le numéro de Richard, elle dut s'allonger sur le sol toujours pas jointoyé de la cuisine.

Elle tomba sur sa boîte vocale. Il avait trouvé un autre appartement plus petit, à quelques rues du précédent. Tout ce qu'elle pouvait imaginer de ce nouvel endroit était une version plus grande de la chambre noire de l'appartement qu'il avait jadis partagé avec Walter, l'appartement d'où elle l'avait délogé. Elle fit à nouveau le numéro, et tomba une fois encore sur la boîte vocale. Elle fit le numéro une troisième fois, et là, Richard répondit.

« Ne viens pas, dit-elle. Je ne peux pas faire ça. »

Il ne dit rien, mais elle l'entendit respirer.

« Je suis désolée, dit-elle.

— Tu veux pas me rappeler dans une heure ou deux ? Pour voir comment tu te sens dans la matinée.

— J'ai été malade. J'ai vomi.

— Désolé de l'apprendre.

— Je t'en prie, ne viens pas. Je te promets que je ne t'ennuierai plus. Je crois que j'avais juste besoin de toucher la limite pour voir que je ne pouvais pas faire ça.

— J'imagine que ça fait sens.

— C'est ce qu'il faut faire, non ?

— Probablement. Oui. Probablement.

— Je ne peux pas lui faire ça.

— Bon. Dans ce cas, je ne viens pas.

— Ce n'est pas que je ne veux pas. Je te demande simplement de ne pas venir.

— Je ferai comme tu veux.

— Mais non, mon Dieu, écoute-moi. Je te demande de faire ce que je ne veux pas, précisément. »

Il est possible que, dans le New Jersey, il ait levé les yeux au ciel en entendant cela. Mais elle savait qu'il voulait la voir, qu'il était prêt à prendre un avion dans la matinée, et la seule façon pour qu'ils tombent définitivement d'accord consistait à prolonger la conversation pendant deux heures, en tournant autour du sujet, en jouant ce conflit insoluble, jusqu'à ce que tous deux se sentent si sales, si épuisés et si dégoûtés l'un de l'autre que l'idée de se retrouver devienne réellement peu plaisante.

L'un des principaux ingrédients contribuant au malheur de Patty, lorsqu'ils finirent par raccrocher, fut l'impression qu'elle avait de gaspiller l'amour de Richard. Elle savait que c'était un homme que la connerie féminine irritait suprêmement, et le fait qu'il ait dû supporter la sienne pendant deux heures non-stop, c'est-à-dire cent dix-neuf minutes de plus que ce que la constitution de Richard lui permettait de supporter, emplissait Patty de gratitude et de chagrin, en pensant à ce gâchis, un vrai gâchis. Le gâchis de l'amour de Richard.

Ce qui poussa Patty – cela va presque sans dire – à l'appeler à nouveau vingt minutes plus tard et à l'entraîner dans une version un peu plus courte mais encore plus misérable du premier appel. Un petit avant-goût de ce qu'elle ferait plus tard un peu plus longuement avec Walter à Washington : plus elle s'échinait à lui faire perdre patience, plus il montrait de patience, et plus il montrait de patience, plus il était difficile de le lâcher. Heureusement, la patience que Richard avait avec elle, contrairement à celle de Walter, n'avait rien d'infini. Il finit par tout simplement lui raccrocher au nez et ne répondit pas quand elle rappela, une heure plus tard, peu de temps avant l'heure

supposée à laquelle il devait partir vers l'aéroport de Newark pour prendre son avion.

Malgré le fait qu'elle avait à peine dormi, et vomi le peu qu'elle avait mangé la veille, elle se sentit immédiatement plus fraîche, plus énergique, avec les idées plus claires. Elle nettoya la maison, lut la moitié d'un roman de Joseph Conrad que Walter lui avait recommandé, et n'alla pas acheter de vin. Quand Walter revint des Boundary Waters, elle prépara un superbe repas, se jeta à son cou et – chose rare – le fit se tortiller un peu sous l'intensité de son affection.

Ce qu'elle aurait dû alors faire, c'était trouver un travail, reprendre ses études ou se lancer dans le bénévolat. Mais il semblait toujours y avoir quelque chose qui se mettait en travers. Il y avait la possibilité que Joey se reprenne et revienne à la maison pour sa dernière année de lycée. Il y avait la maison et le jardin qu'elle avait négligés durant cette année de dépression imbibée. Il y avait la liberté qu'elle chérissait de pouvoir aller à Nameless Lake pendant des semaines d'affilée quand bon lui semblait. Il y avait une liberté plus générale qui la tuait, elle le voyait bien, mais à laquelle elle ne pouvait pourtant pas renoncer. Il y avait le week-end des parents à la fac de Jessica à Philadelphie, auquel Walter ne pouvait se rendre, mais il était ravi que Patty montre un certain intérêt à y aller, car il avait parfois peur que Patty et Jessica ne soient pas assez proches. Et ensuite il y avait les semaines menant à ce week-end des parents, des semaines d'e-mails échangés avec Richard, des semaines à imaginer une chambre d'hôtel de Philadelphie dans laquelle ils allaient rester tout un jour et toute une nuit hors d'atteinte de tout radar. Ensuite, il y eut les mois de dépression sérieuse après ce fameux week-end des parents.

Elle avait pris l'avion pour Philadelphie un jeudi, pour passer, comme elle l'avait soigneusement expliqué à Walter, une vraie journée toute seule à jouer les touristes. En prenant un taxi pour gagner le centre-ville, elle ressentit de manière inattendue une pointe de regret à l'idée de ne pas faire exactement ça, justement : se promener dans les rues comme une femme indépendante, cultiver une vie indépendante, être une touriste raisonnable et curieuse et non une folle à la poursuite de l'amour.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, elle ne s'était pas retrouvée seule dans un hôtel depuis l'époque de la chambre 21, et fut très impressionnée par sa chambre confortable et douillette du Sofitel. Elle examina avec soin toutes les prestations en attendant l'arrivée de Richard, puis les étudia à nouveau quand l'heure prévue arriva et passa. Elle essaya de regarder la télévision, mais en fut incapable. Elle n'était plus qu'un tas de nerfs en vrac quand le téléphone finit par sonner.

« Y a eu un problème, dit Richard.

— D'accord. Bien. Y a eu un problème. D'accord, dit-elle en allant à la fenêtre pour regarder Philadelphie. Un problème avec quoi ? La jupe de quelqu'un ?

— C'est malin, ça ! dit Richard.

— Tu me donnes juste un peu de temps, dit-elle, et je te sers tous les clichés. On n'a pas encore fait dans la jalousie. C'est un peu, genre, La Première Crise de Jalousie.

— Il n'y a personne d'autre.

— Personne ? Tu veux dire qu'il n'y a eu personne ? Mon Dieu, même moi, je ne peux pas en dire autant. En tant que femme mariée, s'entend.

— Je n'ai pas dit qu'il n'y avait eu personne. J'ai dit qu'il n'y avait personne. »

Elle appuya sa tête contre la vitre.

« Je suis désolée, dit-elle. Tout ça me fait simplement me sentir trop vieille, trop laide, trop stupide, trop jalouse. Je ne supporte pas d'entendre ce qui sort de ma bouche.

— Il m'a appelé ce matin, dit Richard.

— Qui ?

— Walter. J'aurais dû laisser sonner, mais j'ai décroché. Il m'a dit qu'il s'était levé tôt pour te conduire à l'aéroport, et que tu lui manquais. Il a dit que ça se passait vraiment bien entre vous deux. "Mieux que depuis des années", je crois que c'est ce qu'il a dit. »

Patty ne dit rien.

« Il a dit que tu allais voir Jessica, que Jessica en était secrètement très heureuse, même si elle s'inquiétait que tu puisses dire quelque chose de bizarre qui la gênerait, ou que tu n'allais peut-être pas aimer son nouveau petit ami. Walter, lui, est très heureux que tu fasses ça pour elle. »

Patty s'agitait à la fenêtre, elle luttait pour écouter.

« Il a dit qu'il regrettait de m'avoir dit certaines choses l'hiver dernier. Qu'il ne voulait pas que je me fasse une mauvaise opinion de toi. Que l'hiver dernier avait été terrible, à cause de Joey, mais que ça allait beaucoup mieux maintenant. "Mieux que depuis des années", je suis presque sûr que c'est ce qu'il a dit. »

Un mélange d'étouffement et de sanglot produisit une ridicule et douloureuse éructation chez Patty.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Richard.

— Rien. Désolée.

— Bon, enfin tu vois...

— Je vois.

— J'ai décidé de ne pas venir.

— Oui. Je comprends. Bien sûr.

— Bien.

— Mais pourquoi tu ne viens pas quand même... Je veux dire, puisque je suis là. Et après je peux reprendre ma vie incroyablement heureuse et tu peux rentrer dans le New Jersey.

— Je te dis juste ce qu'il m'a dit.

— Ma vie incroyablement, si incroyablement heureuse. »

Ah, la tentation de l'apitoiement sur soi... Si doux pour elle, si irrésistible de donner voix à cela, si moche pour lui. Elle perçut précisément le moment où elle avait fait un pas de trop. Si elle avait gardé son calme, elle aurait pu, à force de charme et de cajoleries, le convaincre de venir à Philadelphie. Qui sait ? Elle ne serait peut-être jamais rentrée à la maison. Mais elle avait tout foutu en l'air en s'apitoyant sur elle-même. Elle l'avait senti devenir plus froid, plus distant, et elle s'était sentie encore plus désolée pour elle-même, et ainsi de suite, jusqu'au moment où elle avait dû laisser le téléphone pour s'abandonner entièrement à cette autre douceur.

D'où venait l'apitoiement sur soi ? Cette quantité extraordinaire d'apitoiement sur soi ? Selon presque tous les critères possibles, elle menait une vie très heureuse. Elle avait toutes ses journées pour penser à une façon décente et satisfaisante de vivre, et pourtant tout ce qu'elle semblait récolter avec tous ses choix et toute sa liberté, c'était de plus en plus de malheur. Du coup, l'autobiographe en arrive presque à la conclusion qu'elle se lamentait d'avoir autant de liberté.

Ce soir-là à Philadelphie, il y eut un bref mais sinistre épisode : elle descendit au bar de l'hôtel avec l'intention de lever quelqu'un. Elle découvrit rapidement que le monde est divisé entre ceux qui savent comment être à l'aise sur un tabouret de bar et ceux qui ne savent pas. En plus, les hommes avaient tous l'air vraiment stupide, et pour la première fois depuis longtemps elle se mit à penser à ce que cela faisait d'être ivre et violée, et elle rentra dans sa chambre douillette pour jouir d'autres sommets d'apitoiement sur elle-même.

Le lendemain matin, elle prit un train de banlieue pour aller à la fac de Jessica, dans un état de manque dont il ne pouvait sortir rien de bon. Bien qu'elle essayât, depuis dix-neuf ans, de faire pour Jessica tout ce que sa propre mère n'avait pas fait pour elle – elle n'avait jamais manqué un match de sa fille, l'avait inondée de son approbation, s'était familiarisée avec les arcanes de sa vie sociale, l'avait soutenue à chaque douleur et à chaque déception, s'était totalement impliquée dans le drame de ses demandes d'inscription en fac – il y avait, comme il a déjà été remarqué, une absence de réelle proximité. C'était en partie dû à la nature autonome de Jessica et en partie à l'attitude excessive de Patty avec Joey. C'était vers Joey, et non Jessica, qu'était allé son cœur débordant d'amour. Mais la porte menant à Joey était maintenant close et verrouillée à cause des

erreurs qu'elle avait commises, et elle arriva sur le magnifique campus quaker en se fichant complètement du Week-end des Parents. Elle voulait juste passer un peu de temps avec sa fille.

Malheureusement, William, le nouveau petit ami de Jessica, ne comprit pas vraiment. William était un footballeur californien, un blond d'une bonne nature, dont les parents n'étaient pas venus au week-end. Il suivit Patty et Jessica au déjeuner, à la conférence d'histoire de l'art de Jessica dans l'après-midi, à sa résidence universitaire, et lorsque Patty proposa avec insistance d'emmener Jessica dîner en ville, cette dernière répondit qu'elle avait déjà réservé pour trois dans un restaurant du coin. Au restaurant, Patty écouta stoïquement Jessica pousser William à décrire l'organisation caritative qu'il avait fondée alors qu'il était encore au lycée – un programme grotesquement plein de bonnes intentions qui allait permettre à de pauvres filles du Malawi de voir leur éducation sponsorisée par des clubs de football de San Francisco. Patty n'eut pas vraiment d'autre choix que de boire du vin. À la moitié de son quatrième verre, elle décida que William devait savoir qu'elle-même avait jadis excellé dans la compétition sportive estudiantine. Dans la mesure où Jessica déclina d'apporter l'information qu'elle avait été deuxième meilleure joueuse du pays à son poste, elle se sentit obligée de le faire elle-même, et dans la mesure où cela avait l'air d'une vantardise, elle se sentit obligée de mettre un bémol en racontant l'histoire de sa groupie, ce qui la mena à la toxicomanie d'Eliza, à ses mensonges sur la leucémie, et de là, à la destruction de son genou. Elle parlait fort et, croyait-elle, de manière divertissante, mais William, au lieu de rire, ne cessait de jeter des coups d'œil nerveux à Jessica, assise les bras croisés avec un air morose.

« Oui, et alors ? » finit par dire Jessica.

— Rien, dit Patty. Je ne fais que vous raconter comment se passaient les choses quand j'étais étudiante. Je ne me rendais pas compte que cela ne vous intéressait pas.

— Ça m'intéresse, eut-il la gentillesse de dire.

— Ce qui m'intéresse, dit Jessica, c'est que je n'ai jamais rien entendu de tout ça.

— Je ne t'ai jamais parlé d'Eliza ?

— Non. Tu as dû en parler à Joey.

— Je suis sûre que j'en ai parlé.

— Non, maman. Désolée, mais non.

— Bon, en tout cas, là, j'en parle, mais j'en ai peut-être dit assez.

— Peut-être ! »

Patty savait qu'elle se comportait mal, mais elle ne pouvait s'en empêcher. En voyant la tendresse qui unissait Jessica et William, elle se revit à dix-neuf ans, pensa à ses études médiocres, à ses relations

malsaines avec Carter et Eliza, regretta sa vie, et s'apitoya sur son sort. Elle allait sombrer dans une dépression qui s'aggrava dangereusement le lendemain, quand elle retourna à l'université pour y subir la visite du somptueux domaine, le pique-nique sur la pelouse de la maison du président et ensuite un colloque l'après-midi (« Trouver son identité dans un monde polyvalent ») auquel assistèrent des hordes d'autres parents. Tout le monde avait l'air radieusement mieux adapté qu'elle. Les étudiants semblaient tous épanouis et compétents dans tous les domaines, y compris sans aucun doute pour ce qui était d'être à l'aise sur un tabouret de bar, et tous les parents paraissaient très fiers d'eux, très heureux d'être leurs amis, et même l'université semblait immensément fière de sa richesse et de sa mission altruiste. Patty avait certes été un bon parent ; elle avait réussi à préparer sa fille à une vie plus heureuse et plus facile que la sienne ; mais il était clair, à en juger par le langage corporel des autres familles, quelle n'avait pas été une mère géniale dans les domaines qui comptaient le plus. Tandis que les autres mères et filles avançaient épaule contre épaule dans les allées pavées, en riant ou en comparant leurs téléphones portables, Jessica marchait dans l'herbe un ou deux pas devant Patty. Le seul rôle qu'elle offrit à Patty ce week-end fut celui du parent impressionné par sa fabuleuse université. Patty fit de son mieux pour s'acquitter de cette tâche, mais, pour finir, dans un accès dépressif, elle s'assit dans l'un des fauteuils Adirondack qui ornaient la grande pelouse et supplia Jessica de venir dîner en ville avec elle sans William, qui, Dieu merci, avait un match cet après-midi-là.

Jessica se tenait à distance et la regarda, sur la défensive.

« William et moi devons étudier ce soir, dit-elle. Normalement j'aurais dû travailler tout hier et aujourd'hui.

— Je suis désolée de t'avoir empêchée de le faire, dit Patty avec une sincérité dépressive.

— Non, c'est bon, dit Jessica. Je voulais vraiment que tu viennes. Je voulais vraiment que tu voies où je passe quatre années de ma vie. C'est juste que la quantité de boulot est assez énorme.

— Non, bien sûr. C'est très bien. C'est très bien que tu puisses gérer ça. Je suis très fière de toi. Vraiment, Jessica. Je te trouve géniale.

— Euh, merci.

— C'est juste que... et si on allait dans ma chambre d'hôtel ? C'est vraiment une chambre très chouette. On peut commander au room service, regarder des films et boire ce qu'il y a dans le minibar. Enfin tu peux boire ce qu'il y a dans le minibar, je ne vais pas boire ce soir. Mais tu vois, juste une soirée entre filles, nous deux, rien qu'un soir. Tu pourras travailler tout le reste du trimestre. »

Les yeux rivés sur le sol, elle attendit le verdict de Jessica. Elle

avait douloureusement conscience de proposer quelque chose de nouveau pour elles deux.

« Je crois vraiment qu'il vaudrait mieux que j'aille travailler, dit Jessica. J'ai déjà promis à William.

— Je t'en prie, Jessie. Un soir, ça ne va pas te tuer. Pour moi, ce serait beaucoup. »

Lorsque Jessica ne répondit rien à cela, Patty se força à lever les yeux. Sa fille regardait avec une maîtrise désolée le bâtiment principal de l'université. Sur un mur extérieur, Patty avait remarqué une plaque gravée des sages paroles de la promotion 1920 : FAIS BON USAGE DE TA LIBERTÉ.

« Je t'en prie, dit-elle.

— Non, dit Jessica, sans la regarder. Non ! Je n'en ai pas envie.

— Je suis désolée d'avoir trop bu et d'avoir dit ces idioties hier soir. J'aimerais que tu me laisses me rattraper.

— Je ne suis pas en train d'essayer de te punir, dit Jessica. Mais tu vois, c'est clair que tu n'aimes pas ma fac, c'est clair que tu n'aimes pas mon copain...

— Mais non, il est très bien, il est sympa, je l'aime bien. Mais c'est juste que je suis venue ici pour te voir, toi, pas lui.

— Maman, tu sais, je te rends la vie très facile. Est-ce que tu en as idée ? Je ne prends pas de drogues, je ne fais aucune des conneries que fait Joey, je ne te mets pas dans des situations embarrassantes, je ne fais pas de scènes, je ne fais rien de tout ça...

— Je le sais ! Et je t'en suis vraiment reconnaissante.

— D'accord, alors ne va pas te plaindre parce que j'ai ma vie et mes amis et que je n'ai pas envie de tout chambouler d'un coup pour toi. Je me prends en charge, tu en as tous les avantages, donc le moins que tu puisses faire, c'est de ne pas me culpabiliser là-dessus.

— Mais enfin, Jessie, on parle d'une soirée. C'est idiot d'en faire tout un fromage comme ça.

— Alors n'en fais pas un fromage. »

La maîtrise et la froideur de Jessica semblaient à Patty une juste punition pour la froideur et la rigidité quelle avait montrées à sa propre mère quand elle avait dix-neuf ans. Elle se sentait si mal, en réalité, que pratiquement tout châtiment lui aurait paru approprié. Gardant ses larmes pour plus tard – sentant quelle ne méritait aucun avantage émotionnel qu'elle aurait pu tirer de ces pleurs, ou d'un départ à la gare, l'air maussade – elle mobilisa sa propre maîtrise d'elle-même et dîna de bonne heure à l'université avec Jessica et sa camarade de chambre. Elle se comporta en adulte alors qu'elle avait pourtant le sentiment que Jessica était la véritable adulte des deux.

De retour à St. Paul, elle continua à plonger dans le puits sans fond du mal-être, et il n'y avait plus d'e-mails de Richard.

L'autobiographe aimerait pouvoir dire que Patty ne lui envoya plus d'e-mails non plus, mais il devrait maintenant être clair que sa propension à l'erreur, à la souffrance et à l'auto-flagellation était sans limites. Le seul message qu'elle ne se sentit pas mal à l'aise d'envoyer fut écrit quand Walter lui annonça que Molly Tremain s'était tuée avec ses somnifères dans son appartement du Lower East Side. Patty fut très bonne dans cet e-mail et elle espère que c'est ainsi que Richard se souvient d'elle.

Le reste de l'histoire, ce que Richard a pu faire cet hiver et ce printemps-là a été raconté ailleurs, entre autres dans *People*, dans *Spin* et dans *Entertainment Weekly* après la sortie de *Nameless Lake* et l'émergence d'un « culte Richard Katz ». Michael Stipe et Jeff Tweedy furent parmi les personnalités qui vinrent soutenir Walnut Surprise en avouant avoir longtemps été des admirateurs secrets des Traumatic. Les fans mâles, blancs, cultivés et débraillés de Richard n'étaient peut-être plus aussi jeunes, mais il y en avait un certain nombre qui étaient maintenant des rédacteurs en chef importants dans la presse culturelle.

Quant à Walter, le ressentiment que l'on peut éprouver lorsque votre groupe inconnu préféré se retrouve soudain sur les playlists de tout le monde fut multiplié par mille. Walter était fier, bien sûr, que le nouveau disque porte le nom du lac de Dorothy et que tant de chansons aient été écrites dans la maison. Richard avait aussi, heureusement, arrangé les paroles afin que le « tu » des chansons, qui s'adressait à Patty, semble renvoyer à feu Molly ; c'était l'angle qu'il avait choisi pour les journalistes, sachant que Walter lisait et gardait le moindre article de presse que son ami récoltait. Mais Walter fut surtout déçu et peiné par le moment de gloire de Richard. Il dit bien qu'il comprenait pourquoi Richard ne l'appelait quasiment plus, il comprenait que Richard avait maintenant beaucoup à faire, mais en réalité il ne comprenait pas. L'état véritable dans lequel se trouvait leur amitié s'avérait être exactement ce qu'il avait toujours craint. Richard, même quand il semblait très déprimé, ne l'était jamais vraiment. Richard avait toujours eu son projet musical secret, un projet qui n'incluait pas Walter, et il finissait toujours par s'adresser avant tout à ses fans, gardant les yeux rivés sur son objectif. Un ou deux journalistes musicaux mineurs furent assez diligents pour appeler Walter en vue d'une interview, et son nom se retrouva dans des endroits improbables, le plus souvent en ligne, mais Richard, dans les interviews que lut Walter, faisait simplement référence à lui comme à « un très bon ami de fac », et aucun des grands magazines ne mentionna même son nom. Walter n'aurait pas détesté recevoir un peu plus de reconnaissance pour avoir été un soutien aussi important, moralement, intellectuellement et même financièrement, mais ce qui

le fit le plus souffrir fut de voir combien il comptait peu pour Richard, comparé à l'importance que Richard avait pour lui. Et Patty ne pouvait bien évidemment pas lui apporter la plus belle preuve de l'importance que Walter avait vraiment pour Richard. Lorsque Richard trouva le temps de l'appeler, la douleur de Walter empoisonna leurs conversations et rendit Richard beaucoup moins enclin à un autre coup de fil.

C'est ainsi que Walter retrouva l'esprit de compétition. Il s'était leurré en se croyant le grand frère, et maintenant Richard le remettait à sa place. Richard avait peut-être, dans le privé, été nul aux échecs comme pour les relations à long terme et l'esprit citoyen, mais il était publiquement adoré, admiré et célébré pour sa ténacité, pour la pureté de son projet et pour ses merveilleuses nouvelles chansons. Tout cela fit que Walter se mit soudain à haïr la maison, le jardin et les petits enjeux à l'échelle du Minnesota dans lesquels il avait engouffré une si grande part de sa vie et de son énergie ; Patty fut choquée de voir l'amertume avec laquelle il rabaisait ses propres réussites. Quelques semaines après la sortie de *Nameless Lake*, il prenait l'avion pour Houston afin de rencontrer le multimillionnaire Vin Haven, et un mois après cela il commença à passer ses semaines de travail à Washington. Il était évident pour Patty, sinon pour Walter lui-même, que cette décision d'aller à Washington créer le Cerulean Mountain Trust et jouer à un niveau international plus ambitieux fut nourrie par un désir de compétition. En décembre, quand Walnut Surprise joua avec Wilco à l'Orpheum un vendredi soir, il ne rentra même pas à St. Paul à temps pour les voir.

Patty elle-même manqua le spectacle. Elle ne pouvait supporter d'écouter le nouveau disque – ne pouvait supporter les verbes au passé de la seconde chanson...

*Il n'y avait personne comme toi
Pour moi. Personne
Je ne vis avec personne. N'aime
Personne. Tu étais cette personne
Qui ne ressemblait à personne
Tu étais cette personne, ce corps
Ce corps pour moi
Il n'y avait personne comme toi*

... elle fit donc de son mieux pour imiter Richard et le reléguer dans le passé. Il y avait quelque chose d'excitant, presque Ogre d'Athènes, dans l'énergie nouvelle de Walter, et elle parvint à espérer qu'ils pourraient tous les deux démarrer une vie nouvelle à Washington. Elle aimait toujours la maison de *Nameless Lake*, mais

elle en avait fini avec celle de Barrier Street, qui n'avait pas suffi à retenir Joey. Elle alla visiter Georgetown un après-midi, par un clair et beau samedi d'automne alors qu'un vent venu du Minnesota secouait les arbres virant au jaune, et se dit, Bien, je peux le faire. (Avait-elle également conscience de la proximité de l'université de Virginie, où Joey venait juste de s'inscrire ? Sa maîtrise de la géographie n'était peut-être pas aussi mauvaise que ce qu'elle avait toujours pensé.) Étonnamment, ce ne fut que lorsqu'elle vint pour de bon à Washington – elle traversa Rock Creek en taxi avec deux valises – qu'elle se souvint qu'elle avait toujours détesté la politique et les politiciens. Elle entra dans la maison de la 29^e Rue et comprit, le cœur battant, qu'elle venait encore de faire une erreur.

2004

EXPLOITATION À CIEL OUVERT

Lorsque le retour en studio de Richard et de ses ardents jeunes musiciens, en vue de l'enregistrement d'un second album de Walnut Surprise, devint inévitable – lorsqu'il eut épuisé tous les modes de procrastination et de fuite, tout d'abord en jouant dans chaque ville un tant soit peu réceptive d'Amérique, puis en faisant des tournées dans des pays étrangers de plus en plus éloignés, jusqu'au moment où ses musiciens se sont rebellés quand il a ajouté Chypre à leur tournée turque, puis en se cassant l'index gauche quand il réceptionna un exemplaire de poche de l'étude essentielle de Samantha Power sur les génocides, lancé trop violemment par Tim, le batteur du groupe, à travers une chambre d'hôtel d'Ankara, avant de se retirer seul dans une petite maison en bois des Adirondacks afin de composer la bande musicale d'un film d'art et d'essai danois, et, totalement mort d'ennui avec ce projet, de se lancer à la recherche d'un dealer de coke dans Plattsburgh puis de piquer cinq mille euros de subvention du gouvernement danois pour se les mettre dans le nez, et de disparaître soudainement durant une période de débauche coûteuse à New York puis en Floride, qui ne se termina que lorsqu'il fut arrêté à Miami pour conduite sous influence et possession de drogue et qu'il alla s'inscrire à la Gubser Clinic de Tallahassee pour y passer six semaines de désintoxication et de résistance narquoise à l'évangile de la guérison, et enfin se remettre du zona qu'il n'avait pas été assez prudent pour éviter lors d'une épidémie de varicelle à la Gubser, et effectuer deux cent cinquante heures de travail d'intérêt général agréablement peu prise de tête dans un parc du comté de Dade, et, pour finir, en refusant tout simplement de répondre au téléphone ou de regarder ses e-mails pendant qu'il lisait des livres dans son appartement sous prétexte de renforcer ses défenses contre les nanas et les drogues que ses copains du groupe semblaient tous capables de consommer sans trop gravement dépasser les bornes – il envoya alors à Tim une carte postale lui demandant de dire aux autres qu'il était fauché comme les blés et reprenait à plein temps son travail de construction de decks sur les toits ; les autres membres de Walnut Surprise commencèrent à se sentir un peu idiots d'avoir attendu.

Non que cela fût important, mais Katz était réellement fauché. Recettes et dépenses s'étaient plus ou moins équilibrées durant les dix-

huit mois de tournée avec le groupe ; chaque fois qu'il y avait eu danger de gagner de l'argent, il avait choisi des hôtels plus luxueux et payé des verres dans des bars pleins de fans et d'inconnus. Bien que *Nameless Lake* et l'intérêt nouvellement ravivé du consommateur pour les vieux enregistrements des Traumatic lui aient rapporté plus d'argent que ses vingt précédentes années de travail additionnées, il avait réussi à claquer chaque cent dans sa quête visant à retrouver ce moi qu'il avait égaré. Les événements les plus traumatiques à avoir accablé le leader de toujours des Traumatic avaient été 1) être nommé aux Grammy, 2) entendre sa musique sur la National Public Radio, et 3) déduire, à partir des chiffres des ventes de décembre, que *Nameless Lake* était devenu le petit cadeau de Noël idéal à déposer sous des arbres élégamment décorés dans plusieurs centaines de milliers de maisons d'auditeurs de la NPR. La nomination aux Grammy avait été particulièrement embarrassante et perturbante.

Katz avait lu énormément d'ouvrages de vulgarisation sur la sociobiologie, et sa conception de la personnalité dépressive et de la persistance apparemment perverse de cette structure psychologique dans les gènes humains lui donnait à penser que la dépression était une adaptation réussie à des épreuves et à des douleurs constantes.

Pessimisme, manque d'estime de soi et sentiment d'illégitimité, incapacité à tirer de la satisfaction du plaisir, conscience tourmentée de l'état merdique général du monde : pour les ancêtres paternels juifs de Katz, qui avaient été pourchassés de shtetl en shtetl par d'implacables antisémites, tout comme pour les anciens Angles et Saxons de la lignée maternelle, qui avaient trimé pour faire pousser du seigle et de l'orge sur des sols pauvres durant les courts étés de l'Europe du Nord, se sentir mal tout le temps et s'attendre au pire avaient été des moyens naturels de s'adapter à leurs conditions de vie piteuses. Peu de choses faisaient plus plaisir aux dépressifs, après tout, que des nouvelles vraiment mauvaises. De toute évidence, ce n'était pas la meilleure façon de vivre, mais cela comportait certains avantages sur le plan de l'évolution. Les dépressifs plongés dans des situations sinistres transmettaient leurs gènes, même au plus profond du désespoir, tandis que les tenants du progrès personnel se convertissaient au christianisme ou partaient vivre sous des cieux plus ensoleillés. Les situations sinistres étaient à Katz ce que les eaux troubles sont à la carpe. Ses plus belles années avec les Traumatic avaient coïncidé avec Reagan I, Reagan II et Bush I ; Bill Clinton (au moins le Clinton pré-Lewinsky) avait été une sorte d'épreuve pour lui. Et maintenant, c'était Bush II, le pire des régimes, et il aurait sans doute pu se remettre à faire de la musique, sans cet accident qu'avait été le succès. Il s'agitait par terre, comme une grosse carpe, et ses branchies psychiques luttaient vainement pour tirer une sombre

subsistance de cette atmosphère d'approbation et de plénitude. Il était à la fois plus libre qu'il ne l'avait été depuis la puberté et plus près que jamais du suicide. Durant les derniers jours de l'année 2003, il se remit à construire des decks.

Il eut de la chance avec ses deux premiers clients, deux garçons travaillant dans les fonds propres, fans des Red Hot Chili Peppers, qui n'auraient pas su faire la différence entre Richard Katz et Ludwig van Beethoven. Il put scier et clouer avec sa machine sur leur toit dans une paix relative. Ce n'est qu'avec son troisième contrat, qui démarra en février, qu'il eut l'infortune de travailler pour des gens qui pensaient savoir qui il était. Le bâtiment en question se trouvait dans White Street, entre Church et Broadway, et le client, un riche éditeur indépendant de livres d'art, possédait les œuvres complètes des Traumatiques sur vinyle et parut peiné que Katz ne se souvienne pas d'avoir vu son visage parmi différentes foules clairsemées au Maxwell's, ou à Hoboken, au fil des années.

« Il y a tellement de visages, dit Katz. J'ai du mal avec les visages.

— La nuit où Molly est tombée de la scène, on a tous bu ensemble après. J'ai toujours quelque part la serviette tachée de sang de Molly. Tu ne te souviens pas ?

— Absolument pas. Désolé.

— Bon, en tout cas, c'est super de te voir récolter un peu de la reconnaissance que tu mérites.

— Je préférerais ne pas parler de ça, dit Katz. Parlons de ton toit, plutôt.

— En fait, ce que je veux, c'est que tu sois créatif et puis tu me donnes la facture, dit le client. Je veux avoir un deck construit par Richard Katz. Ça m'étonnerait que tu fasses ce boulot longtemps. Je ne pouvais pas y croire quand j'ai appris que tu étais dans ce business.

— Faut quand même une idée grosso modo de la surface et de tes préférences pour les matériaux, ça serait utile.

— Vraiment tu fais comme tu veux. Sois créatif, c'est tout. Le reste n'a aucune importance.

— Fais-moi plaisir, et fais semblant de croire que ça en a, dit Katz. Parce que si ça n'a vraiment aucune importance, je ne suis pas sûr de...

— Tu couvres le toit, d'accord ? Tu fais dans le vaste, dit le client qui semblait agacé par Katz. Lucy veut pouvoir faire des fêtes, ici. C'est une des raisons pour lesquelles on a acheté cet endroit. »

Le client avait un fils, Zachary, en dernière année à Stuy High, futur gars dans le coup et plus ou moins guitariste. Il vint sur le toit voir Katz dès le premier jour après les cours, tout en restant à une distance prudente, comme si Katz était un lion enchaîné, afin de l'accabler de questions visant à faire la démonstration de ses propres

connaissances en matière de guitares vintage, ce que Katz trouva être une forme de fétichisme particulièrement assommante. Il le lui dit, et le gosse repartit très agacé.

Lors du second jour de travail de Katz, alors qu'il transportait du bois et des planches Trex vers le toit, la mère de Zachary, Lucy, le coinça sur le palier du second pour lui faire part, sans qu'on lui ait rien demandé, de son opinion, à savoir que les Traumatic avaient été le genre de groupe de jeunes mecs à la posture adolescente, faisant de l'angoisse leur fonds de commerce, qui ne l'avaient jamais intéressée. Puis elle attendit, bouche entrouverte, regard insolent et provocateur, de voir l'effet que sa présence – sa présence théâtrale – pouvait bien produire. Comme souvent chez ce type de nanas, elle semblait persuadée de l'originalité de sa provocation. Katz avait entendu les mêmes attaques presque mot pour mot des centaines de fois, ce qui le mettait maintenant dans la position ridicule de se sentir mal à l'aise parce qu'incapable de faire semblant d'être provoqué : le vaillant petit ego de Lucy, flottant sur l'océan d'insécurité de la maturité féminine, lui faisait pitié. Il ne pensait pas pouvoir aller où que ce soit avec elle, quand bien même il aurait eu envie d'essayer, mais il savait que la fierté de Lucy serait touchée s'il ne faisait pas au moins un effort visible pour être désagréable.

« Je sais, dit-il en calant les planches Trex contre le mur. C'est pour ça que ça a été si important pour moi de produire un disque avec d'authentiques sentiments adultes que les femmes, aussi, pourraient apprécier.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que j'ai aimé *Nameless Lake* ? dit Lucy.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que ça a de l'importance pour moi ? » répliqua courageusement Katz.

Il avait monté et descendu l'escalier toute la matinée, mais ce qui l'épuisait réellement était d'avoir à jouer son rôle.

— J'ai bien aimé, dit-elle. Je crois juste qu'on l'a un peu trop encensé.

— Je ne pourrais pas être plus d'accord avec vous », dit Katz.

Elle s'éloigna, agacée.

Dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, pour éviter de brader ses meilleurs atouts comme entrepreneur – il faisait une musique confidentielle nécessitant un soutien financier – Katz avait presque été forcé de se comporter de manière non professionnelle. La clientèle qui lui apportait son pain quotidien avait été des artistes de Tribeca ou des gens de cinéma qui lui avaient donné de la nourriture et parfois de la drogue, et qui se seraient interrogés sur sa fibre artistique s'il était venu travailler avant le milieu de l'après-midi, s'il s'était abstenu de sauter sur des femmes qui n'étaient pas disponibles,

ou s'il avait terminé à temps sans exploser le budget. Mais, maintenant que Tribeca était totalement annexé par l'industrie de la finance, alors que Lucy se prélassait sur son lit DUX toute la matinée, assise en tailleur en débardeur et mini-slip tout en lisant le *Times* ou en discutant au téléphone, et en lui faisant des signes par la lucarne chaque fois qu'il passait, sa toison à peine couverte et ses jambes remarquables offertes à sa vue, il devint un démon de professionnalisme et de vertu protestante, il arrivait ponctuellement à neuf heures et travaillait plusieurs heures après le coucher du soleil, dans l'espoir de gagner un jour ou deux sur le projet et de se tirer de là.

Il était revenu de Floride aussi hostile au sexe qu'à la musique. Ce type d'aversion était nouveau pour lui, et il était assez rationnel pour reconnaître que cela avait tout à voir avec son état mental et peu ou rien avec la réalité. Tout comme la similitude fondamentale des corps féminins n'empêchait en rien une variété infinie, il n'y avait aucune raison rationnelle de désespérer de la similitude fondamentale de la musique populaire, les accords majeurs et mineurs, les mesures à deux ou quatre temps, le schéma A-B-A-B-C. À chaque heure du jour, quelque part dans l'agglomération new-yorkaise, une jeune personne impétueuse travaillait sur une chanson qui aurait l'air, en tout cas lors des quelques premières écoutes – peut-être même vingt ou trente écoutes – aussi nouvelle que le premier matin du monde. Depuis qu'il avait reçu ses papiers du centre de liberté conditionnelle de Floride et qu'il avait pris congé de Marta Molina, sa surveillante aux gros nichons du Service des parcs, Katz n'avait plus été capable d'allumer sa stéréo, de toucher un instrument ou d'imaginer laisser entrer quelqu'un dans son lit. Il ne se passait pas un jour sans qu'il entende un son nouveau et intéressant montant d'un sous-sol où répétait quelqu'un, ou même (cela pouvait se produire) émanant des portes ouvertes d'une boutique Banana Republic ou Gap, et sans qu'il voie, dans les rues du sud de Manhattan, une jeune nana qui allait bientôt changer la vie de quelqu'un ; mais il avait cessé de croire que ce quelqu'un pourrait être lui.

Arriva alors un jeudi après-midi glacial, avec un ciel d'un gris uniforme, une neige légère qui rendait l'espace négatif de la ligne d'horizon des tours du centre-ville moins négatif, plongeant dans le flou le Woolworth Building et ses tourelles de conte de fées, inclinant doucement les tenseurs climatiques vers l'Hudson et le sombre Atlantique, et isolant Katz de la mêlée des piétons et de la circulation, quatre étages plus bas. Dans les rues, l'humidité de la neige fondue élevait agréablement les graves des sifflements de la circulation et lui supprimait presque totalement ses acouphènes. Il se sentait doublement enveloppé, par la neige et par son travail manuel, alors

qu'il sciait et calait les Trex dans des espaces aux contours compliqués, entre trois cheminées. Le milieu du jour devint crépuscule avant même qu'il ait pensé une seule fois aux cigarettes, et puisque l'intervalle entre deux cigarettes était ce qui lui permettait de découper ses journées en portions digestes, il eut l'impression qu'il ne s'était pas écoulé plus de quinze minutes entre son sandwich du midi et l'apparition soudaine et malvenue de Zachary.

Il portait un sweat à capuche et un jean slim à taille basse, comme ceux que Katz avait vus pour la première fois à Londres.

« Tu penses quoi, de Tutsi Picnic, dit-il. Tu kiffes ?

— Connais pas, dit Katz.

— Pas possible ! J'te crois pas.

— C'est pourtant la vérité, dit Katz.

— Et les Flagrants ? Ils ne sont pas géniaux ? Avec leur chanson de trente-sept minutes ?

— Je n'ai pas eu le plaisir.

— Hé ! dit Zachary, toujours pas découragé, t'en penses quoi, de ces groupes psychédéliques de Houston qui enregistraient sur Pink Pillow à la fin des années soixante ? Leur son me rappelle pas mal ce que tu faisais au début.

— J'ai besoin de la planche sur laquelle tu as les pieds, dit Katz.

— Je me suis dit que certains avaient pu t'influencer. Surtout Peshawar Rickshaw.

— Si tu veux bien lever le pied gauche, juste une seconde.

— Hé, je peux te poser encore une question ?

— La scie va faire du bruit, là.

— Juste une question.

— D'accord.

— Est-ce que ça fait partie de ta trajectoire musicale ? De reprendre ton ancien boulot ?

— Je n'y ai pas vraiment pensé.

— Je te dis ça parce que mes amis, au bahut, ils me demandent. Je leur ai dit qu'à mon avis ça faisait partie de ta trajectoire. Genre, tu te reconnectes avec l'ouvrier pour trouver du matos pour ton prochain disque.

— Sois gentil, dit Katz, tu dis à tes amis de dire à leurs parents de m'appeler s'ils veulent que je leur construise un deck. Je travaille partout au sud de la quatorzième et à l'ouest de Broadway.

— Sérieusement, c'est pour ça que tu fais ça ?

— La scie fait beaucoup de bruit.

— D'accord, mais juste une question ? Je jure que c'est ma dernière. Je peux t'interviewer ? »

Katz mit la scie en route.

« S'il te plaît... dit Zachary. Il y a une fille dans ma classe qui est

folle de *Nameless Lake*. Ça m'aiderait bien, pour qu'elle me parle, si je pouvais enregistrer une petite interview que je mettrais en ligne. »

Katz posa la scie et regarda Zachary d'un air grave.

« Tu joues de la guitare et tu me dis que tu as du mal avec les filles ?

— Enfin, avec celle-là, oui. Elle a des goûts plus conformistes. Je galère vraiment avec elle.

— Et c'est celle-là que tu veux, sans laquelle tu ne peux pas vivre ?

— C'est un peu ça.

— Et elle est en terminale, dit Katz mû par un vieux réflexe de calcul, avant de se dire de ne pas faire ça. Elle a sauté des classes ?

— Pas à ma connaissance.

— Elle s'appelle ?

— Caitlyn.

— Amène-la ici après les cours, demain.

— Mais elle ne voudra pas croire que tu es là. C'est pour ça que je veux faire l'interview, pour prouver que tu es là. Après, elle voudra bien venir te rencontrer. »

Katz était à deux jours de huit semaines de célibat. Durant les sept semaines précédentes, renoncer au sexe avait été comme le complément naturel du renoncement à l'alcool ou à la drogue – une forme de vertu soutenant l'autre. Moins de cinq heures plus tôt, en jetant un coup d'œil par la lucarne sur la mère exhibitionniste de Zachary, il avait ressenti un manque d'intérêt frisant la légère nausée. Mais là, soudain, avec une clarté divinatoire, il sut qu'il allait flancher à la veille de franchir le cap des huit semaines : il allait s'adonner à l'acquisition méticuleuse de Caitlyn, oblitérant les innombrables moments de conscience entre cet instant et le lendemain soir en imaginant les millions de visages et de corps subtilement différents qu'elle pourrait se trouver posséder, puis en exerçant sa maestria et en récoltant les fruits d'un tel exercice, le tout dans le but assez louable de rabattre son caquet à Zachary et de désillusionner une fan de dix-huit ans aux goûts « conformistes ». Il sut qu'il avait simplement fait une vertu de son désintérêt pour le vice.

« On va faire comme ça, dit-il. Toi, tu réfléchis à tes petites questions, et moi j'ai fini dans environ deux heures. Mais il faut que je voie les résultats dès demain. Il faut que je voie que c'est pas simplement une de tes conneries.

— Super, dit Zachary.

— Tu entends bien ce que je dis, on est d'accord ? Je ne fais plus d'interviews. Si je fais une exception, il me faut des résultats.

— Je te jure qu'elle voudra venir. C'est sûr qu'elle va vouloir te rencontrer.

— Bien, va méditer un peu sur l'énorme faveur que je te fais. Je descends vers sept heures. »

L'obscurité était tombée. La neige n'était plus qu'une averse poudreuse, et le cauchemar vespéral quotidien du Holland Tunnel avait déjà commencé. Presque toutes les lignes de métro de la ville, à deux près, tout comme l'indispensable train PATH, convergeaient à moins de trois cents mètres de l'endroit où se trouvait Katz. C'était toujours le centre du monde, ce quartier. Ici se trouvait la cicatrice inondée de lumière du World Trade Center, ici le tas d'or de la Federal Reserve, ici la prison des Tombs, la Bourse et l'Hôtel de Ville, là la Morgan Stanley, l'American Express et les blocs monolithiques dépourvus de fenêtres de Verizon, là enfin des perspectives étourdissantes vers le port et la lointaine statue de la Liberté dans sa longue robe vert oxydé. Les bureaucrates – des femmes robustes et des hommes filiformes – qui faisaient fonctionner la ville envahissaient Chambers Street avec leurs petits parapluies aux couleurs vives, filant vers leurs foyers de Queens et de Brooklyn. L'espace d'un moment, avant d'allumer ses lampes de chantier, Katz se sentit presque heureux, à nouveau presque en paix avec lui-même ; mais deux heures plus tard, alors qu'il rangeait ses outils, il se rendit compte de toutes les façons dont il haïssait déjà Caitlyn, ainsi que de l'étrangeté et de la cruauté de cet univers qui lui donnait envie de baiser une nana parce qu'il la haïssait, il comprit combien cet épisode allait mal finir, comme tant d'autres auparavant, et le gâchis de temps purifié patiemment accumulé que cela provoquerait. Il détestait encore plus Caitlyn pour ce gâchis.

Et pourtant, il était important de rabattre son caquet à Zachary. Ce gosse avait sa propre pièce pour faire de la musique, un espace cubique capitonné de polystyrène et rempli de plus de guitares que ce que Katz avait possédé en trente ans. Déjà, sur le plan de la pure technique, à en juger par ce que Katz avait entendu au cours de ses allées et venues, le gamin était un bien meilleur soliste que Katz ne l'avait jamais été ou ne le serait jamais. Mais c'était le cas de centaines de milliers de jeunes lycéens américains. Et alors ? Plutôt que de contrarier les ambitions indirectes du père en matière de rock'n'roll en se lançant dans l'entomologie ou en s'intéressant aux dérivatifs financiers, Zachary singeait docilement Jimi Hendrix. Quelque part, il y avait eu un échec de l'imagination.

Le gosse attendait dans sa pièce avec un ordi portable Apple et une liste imprimée de questions, lorsque Katz entra, la goutte au nez et les mains gelées, douloureuses dans la chaleur de la maison. Zachary lui montra la chaise pliante sur laquelle il devait s'asseoir.

« Je me demandais, dit-il, si tu pourrais pas commencer par chanter une chanson et puis peut-être après une autre et ce serait bon.

— Non, je ne vais pas faire ça, dit Katz.
— Une chanson. Ce serait vraiment cool.
— Tu me poses tes questions, et c'est tout. C'est déjà assez humiliant comme ça. »

Q : Et donc, Richard Katz, cela fait trois ans depuis *Nameless Lake*, et deux ans exactement depuis que Walnut Surprise a été nommé pour les Grammy. Tu peux nous dire un peu comment ta vie a changé depuis ce moment-là ?

R : Je ne peux pas répondre à cette question. Tu dois me poser de meilleures questions.

Q : Bon, alors peut-être que tu peux me parler un peu de ta décision de reprendre ton travail manuel. Tu te sens en panne sur le plan artistique ?

R : Là, faut vraiment que tu changes de direction.

Q : Que penses-tu de la révolution du MP3 ?

R : Révolution, ouaouh ! C'est super d'entendre le mot « révolution » à nouveau. C'est super qu'aujourd'hui une chanson coûte exactement la même chose qu'un paquet de chewing-gum et quelle dure exactement aussi longtemps, avant de perdre son goût et qu'il faille alors dépenser un autre dollar. L'époque qui a fini par se terminer... quand, disons hier – tu sais, cette époque où on prétendait que le rock était le fléau du conformisme et du consumérisme, au lieu d'en être le serviteur béni –, cette époque m'irritait beaucoup. Je crois qu'il est bon pour l'honnêteté du rock'n'roll comme pour le pays en général qu'on puisse enfin voir Bob Dylan et Iggy Pop pour ce qu'ils ont vraiment été : des fabricants de Chiclets à la menthe.

Q : Tu penses donc que le rock a perdu sa dimension subversive ?

R : Je dis qu'il n'a jamais eu de dimension subversive. Ça a toujours été des Chiclets à la menthe, on aimait juste se dire que c'était autre chose.

Q : Et quand Dylan est passé à l'électrique ?

R : Si tu veux parler d'histoire ancienne, revenons à la Révolution française. Tu te souviens quand, j'ai oublié son nom, mais quand ce rocker qui a écrit "La Marseillaise", Jean-Jacques Machin – tu te

souviens quand sa chanson a commencé à vraiment marcher en 1792, et puis soudain les paysans se sont soulevés et ont renversé l'aristocratie ? Ça, c'est une chanson qui a changé le monde. Mais ce qui manquait aux paysans, c'était une attitude. Ils avaient déjà tout le reste – une servitude humiliante, une pauvreté terrible, des dettes impossibles à rembourser, des conditions de travail atroces. Mais sans une chanson, mec, ça n'aboutissait à rien. Le style sans-culotte, c'est ce qui a vraiment changé le monde.

Q : Quelle est la prochaine étape pour Richard Katz, alors ?

R : Je vais me lancer dans la politique avec les Républicains.

Q : Ah ah ah...

R : Sérieusement. Être nommé aux Grammy était un honneur tellement inattendu, que je me sens le devoir d'en tirer le plus grand parti possible en cette année électorale critique. On m'a donné la possibilité de participer au grand courant de la pop music et de faire des Chiclets, d'aider à convaincre des ados de quatorze ans que le look et le toucher des produits de Apple Computer traduisent l'engagement d'Apple Computer à contribuer à bâtir un monde meilleur. Parce que bâtir un monde meilleur, c'est cool, non ? Et Apple Computer doit être très engagé là-dedans, parce que les iPods sont bien plus cool d'aspect que les autres MP3, ce qui explique pourquoi ils sont bien plus chers et incompatibles avec les logiciels des autres compagnies, parce que... En fait, on ne voit pas trop clairement pourquoi, dans un monde meilleur, les produits les plus cool devraient apporter les profits les plus obscènes à un minuscule groupe d'habitants de ce monde meilleur. C'est peut-être un cas où il faut reculer et prendre un peu de distance pour comprendre pourquoi avoir ton propre iPod est ce qui précisément contribue à un monde meilleur. Et c'est ce que je trouve si rafraîchissant dans le parti républicain. Ils laissent l'individu décider ce que ce monde meilleur pourrait être. C'est le parti de la liberté, pas vrai ? C'est pour ça que je ne comprends pas pourquoi ces moralistes chrétiens intolérants ont tant d'influence sur le parti. Ces gens-là sont l'inverse du choix. Certains sont même opposés à la vénération de l'argent et des biens matériels. Je crois que le iPod est le vrai visage de la politique des républicains, et je suis pour que l'industrie de la musique monte vraiment au créneau sur ce coup, en devenant plus active sur le plan politique, en se levant bien fièrement pour le crier très fort : Nous, dans le business de la fabrication des Chiclets, nous ne nous occupons pas de justice sociale, nous ne nous occupons pas d'information exacte ou objectivement vérifiable, nous ne nous

occupons pas d'emplois intéressants, nous ne nous occupons pas d'un ensemble cohérent d'idéaux nationaux, nous ne nous occupons pas de sagesse. Nous nous occupons de choisir ce que NOUS voulons écouter, en ignorant tout le reste. Nous nous occupons de ridiculiser ceux qui ont la mauvaise habitude de ne pas vouloir être cool comme nous. Nous nous occupons de nous offrir une gentille petite douceur toutes les cinq minutes. Nous nous occupons sans cesse du renforcement et de l'exploitation de nos droits de propriété intellectuelle. Nous nous occupons de persuader des enfants de dix ans de dépenser vingt-cinq dollars pour un petit étui d'iPod très cool en silicone dont la fabrication a coûté trente-neuf cents à un sous-traitant officiel d'Apple Computer.

Q : Plus sérieusement, maintenant. Il y a eu un esprit antiguerre très fort lors de la dernière soirée des Grammy. De nombreux nominés ont été très clairs. Pensez-vous que les musiciens qui ont du succès ont une responsabilité en tant que modèles ?

R : Moi, moi, moi, achetez, achetez, achetez, fête, fête, fête... Restez bien au chaud dans votre petit monde, tranquilles, les yeux fermés. Ce que je voulais dire, c'est qu'on est déjà de parfaits modèles républicains.

Q : Si c'est bien le cas, alors pourquoi y avait-il un censeur à la remise des prix l'an dernier, pour s'assurer que personne ne parlait contre la guerre ? Tu es en train de dire que Sheryl Crow est républicaine ?

R : Je l'espère bien. Elle a vraiment l'air d'être une gentille fille. Je n'aimerais pas du tout apprendre qu'elle est démocrate.

Q : Elle s'est exprimée très clairement contre la guerre.

R : Tu penses que George Bush déteste vraiment les gays ? Tu penses qu'il en a personnellement quelque chose à faire, de l'avortement ? Tu penses que Dick Cheney croit vraiment que Saddam Hussein est à l'origine du 11-Septembre ? Sheryl Crow fabrique des chewing-gums et je dis ça car j'en fabrique moi-même depuis longtemps. La personne qui se soucie de savoir ce que Sheryl Crow pense de la guerre en Irak est la même personne qui va acheter un MP3 à un prix obscène parce que Bono Vox le sponsorise.

Q : Mais il y a aussi une place pour les leaders dans la société, n'est-ce pas ? Est-ce que ce n'est pas ce que l'Amérique du capital

voulait faire taire aux Grammy ? Les voix des leaders potentiels d'un mouvement antiguerre ?

R : Tu veux que le PDG de Chiclets devienne un leader dans la lutte contre les caries ? Qu'il utilise les mêmes techniques publicitaires pour vendre des chewing-gums et pour dire au monde que le chewing-gum est mauvais pour la santé ? Je sais que je viens d'envoyer une vanne sur Bono, mais il a plus d'intégrité que le monde de la musique tout entier. Si tu fais une fortune en vendant des Chiclets, tu pourrais tout aussi bien continuer à aller vendre des iPods trop chers, devenir encore plus riche, et ensuite te servir de ton argent et de ton statut pour avoir tes entrées à la Maison-Blanche et essayer de faire vraiment un peu de bien en Afrique. Genre : sois un homme, serre les dents, reconnais que tu aimes faire partie de la classe dirigeante, que tu crois en la classe dirigeante et que tu feras tout ce qui sera nécessaire pour renforcer ta position dans cette classe.

Q : Tu es en train de dire que tu étais pour l'invasion de l'Irak ?

R : Je dis que si envahir l'Irak avait été le genre de choses qu'une personne comme moi soutenait, ça ne se serait jamais produit.

Q : Revenons une minute à Richard Katz, la personne.

R : Non, on va éteindre ta petite machine. Je crois qu'on a fini.

« C'était super, dit Zachary, en appuyant sur le bouton. Parfait. Je mets ça en ligne et j'envoie le lien à Caitlyn.

— Tu as son adresse e-mail ?

— Non, mais je connais quelqu'un qui l'a.

— Bien, je vous verrai tous les deux demain après les cours. »

Katz descendit Church Street vers le train PATH sous le nuage familial des remords post-interviews. Il ne s'inquiétait certes pas d'avoir offensé quelqu'un ; c'était son fonds de commerce, que d'offenser les gens. Il avait peur d'avoir eu l'air pathétique – d'avoir eu l'air trop évident du talent lessivé dont le seul recours était de salir ceux qui avaient plus de succès que lui. Il éprouvait une forte aversion pour la personne qu'il venait à nouveau de démontrer qu'il était malheureusement. Et cela, bien sûr, était la définition la plus simple de la dépression qu'il connaissait : une forte aversion pour soi-même.

De retour à Jersey City, il s'arrêta chez le marchand de kebab qui lui fournissait trois ou quatre de ses dîners chaque semaine, et repartit avec un sac puant, lourd d'une viande de la pire qualité et de pita, il grimpa l'escalier menant à son appartement dont il avait été si éloigné

durant les deux ans et demi passés que le lieu semblait s'être retourné contre lui, ne plus vouloir être son chez-lui. Un petit peu de coke aurait pu changer ça – cela aurait pu rendre à l'appartement son lustre perdu de convivialité – mais juste pour quelques heures, quelques jours au plus, après quoi cela n'aurait fait que rendre les choses bien pires encore. La seule pièce qu'il aimait encore à moitié était la cuisine, dont le violent éclairage fluorescent convenait à son humeur. Il s'installa à la vieille table au plateau émaillé pour se distraire du goût de son dîner en lisant Thomas Bernhard, son nouvel écrivain préféré.

Derrière lui, sur un comptoir jonché de plats sales, son téléphone fixe sonna. Le petit écran annonçait WALTER BERGLUND.

« Walter, ma conscience ! dit Katz. Pourquoi tu viens m'emmerder, là ? »

Il fut tenté, malgré lui, de décrocher, parce que récemment il s'était aperçu que Walter lui manquait, mais il se souvint, en un éclair, que ce pouvait tout aussi bien être Patty qui l'appelait de la maison. De son expérience avec Molly Tremain, il avait appris qu'il ne faut pas tenter de sauver une femme qui se noie sauf si vous êtes prêt à vous noyer vous-même, et c'est ainsi qu'il était resté sur le quai à regarder Patty se débattre et appeler à l'aide. Il ne voulait pas entendre parler de l'état dans lequel elle pouvait maintenant se trouver. Le grand bénéfice d'avoir poussé à mort cette tournée *Nameless Lake* – vers la fin, il était capable de poursuivre de longues ruminations tout en jouant, capable de passer en revue les finances du groupe et de penser à essayer de nouvelles drogues ou de s'en vouloir pour la dernière interview, sans perdre une mesure ni sauter une ligne – avait été de vider de toute signification les paroles, de séparer pour toujours les chansons de l'état de tristesse (pour Molly, pour Patty) dans lequel il les avait écrites. Il en avait même été jusqu'à penser que cette tournée avait pu épuiser la tristesse. Mais il n'était pas question qu'il touche au téléphone tant qu'il sonnait.

Cela dit, il écouta sa boîte vocale.

Richard ? C'est Walter... Berglund. Je ne sais pas si tu es là, tu es probablement à l'étranger, mais je me demandais si tu serais dans le coin demain. Je passe à New York pour le travail, et j'ai une petite proposition à te faire. Désolé de te prévenir si tard. Enfin, c'est surtout pour dire bonjour. Patty te dit bonjour aussi. J'espère que tout va bien pour toi !

Pour effacer ce message, tapez 3.

Cela faisait deux ans que Katz n'avait pas entendu parler de Walter. Comme le silence s'était prolongé, il s'était mis à se dire que Patty, dans un moment de stupidité ou de malheur, avait confessé à son mari ce qui s'était passé au *Nameless Lake*. Walter, féministe comme il l'était, et avec ses exaspérants doubles critères inversés,

aurait rapidement pardonné à Patty et laissé Katz porter seul le fardeau de la trahison. C'était toujours comme ça, avec Walter : les circonstances ne cessaient de conspirer pour que Katz, qui par ailleurs n'avait peur de personne, se sente rabaissé et intimidé par lui. En renonçant à Patty, en sacrifiant son propre plaisir et en la décevant brutalement pour préserver son mariage, il s'était momentanément hissé au niveau de l'excellence de Walter, mais tout ce qu'il avait récolté pour sa peine était d'envier son ami qui prenait pour acquise la possession de sa femme. Il tenta de se convaincre qu'il rendait service aux Berglund en cessant toute communication avec eux, mais en fait il ne voulait surtout pas entendre dire qu'ils étaient heureux dans leur solide mariage.

Katz n'aurait pas su dire exactement pourquoi Walter lui importait autant. Sans aucun doute, c'était en partie à mettre sur le compte d'un simple accident de chronologie : d'avoir formé un lien affectif à un âge impressionnable, avant que les contours de sa personnalité aient été véritablement établis. Walter s'était glissé dans sa vie avant qu'il ait fermé la porte sur le monde des gens ordinaires et mêlé son sort à celui des désaxés et des marginaux. Non que Walter fut lui-même aussi ordinaire que ça. Il était à la fois désespérément naïf et très rusé, obstiné et instruit. Vint ensuite la complication posée par Patty, qui, même si elle avait longtemps tout fait pour prétendre le contraire, était encore moins ordinaire que Walter, et la complication supplémentaire due au fait que Katz n'était pas moins attiré par Patty que ne l'était Walter, voire notablement plus attiré par Walter que ne l'était Patty. C'était vraiment très étrange. Aucun autre homme n'avait jamais réchauffé le creux des reins de Katz comme pouvait le faire la vue de Walter après une longue absence. Cette sensation n'avait pas plus à voir avec le sexe à proprement parler, elle n'était pas plus homo qu'une érection après un rail de poudre longtemps attendu, mais il y avait indéniablement quelque chose de très profondément chimique là-dedans. Quelque chose qui insistait pour se faire appeler amour. Katz avait aimé voir la famille des Berglund s'agrandir, il avait aimé les connaître, il avait aimé savoir qu'ils se trouvaient là-bas, dans le Middle West, menant une vie heureuse dans laquelle il pouvait s'inviter lorsqu'il ne se sentait pas très bien. Et puis il avait tout détruit en s'autorisant à passer une nuit dans une maison de vacances, seul avec une ancienne joueuse de basket, habile à se faufiler dans les allées étroites des occasions à saisir. Ce qui avait vaguement été son univers chaleureux et son refuge domestique s'était effondré, en une nuit, dans le microcosme chaud et avide du con de Patty. Auquel il ne pouvait toujours pas croire avoir eu un accès aussi cruellement éphémère.

Patty te dit bonjour aussi.

« De la merde ! » dit Katz en mangeant son kebab.

Mais dès que son appétit eut cédé la place à un profond malaise gastrique dû aux moyens choisis pour le satisfaire, il rappela Walter. Heureusement, ce fut Walter qui répondit.

« Quoi de neuf ? dit Katz.

— Quoi de neuf pour toi ? contra Walter avec une gentillesse légère. On dirait que tu n'as pas arrêté de te balader.

— Oui, “j’ai vraiment chanté le corps électrique”, comme dit Whitman. Des moments forts.

— Et “dansé avec une légèreté fantastique”.

— Exactement. Dans une cellule d’une prison du comté de Dade.

— Oui, j’ai lu ça. Mais qu’est-ce que tu foutais en Floride, pour commencer ?

— Une nana sud-américaine que j’ai prise par erreur pour un être humain.

— Je m’étais dit que ça faisait partie du trip de la célébrité, dit Walter. “La célébrité exige toutes sortes d’excès.” Je me souviens qu’on parlait de ça, dans le temps.

— Enfin, heureusement, tout ça c’est derrière moi. Je ne suis plus là-dedans.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Je me suis remis à la construction de decks.

— Des decks ? Tu blagues ou quoi ? Mais c’est fou, ça ! Tu devrais être en train de mettre à sac des chambres d’hôtel et d’enregistrer tes chansons les plus allez-tous-vous-faire-foutre !

— Y en a marre, de tout ça, mon vieux. Je fais la seule chose honorable que je peux imaginer.

— Mais c’est un tel gâchis !

— Attention à ce que tu dis. Tu pourrais m’offenser.

— Sérieusement, Richard, tu as un très grand talent. Tu ne peux pas t’arrêter parce qu’il se trouve que des gens ont aimé un de tes disques.

— Un très grand talent. C’est comme dire à quelqu’un que c’est un génie au morpion. On parle de pop, je te rappelle.

— Oh, ouaouh ! dit Walter. Ce n’est pas ce que je m’attendais à entendre. Je pensais que tu finissais un disque et que tu te préparais pour une autre tournée. Je t’aurais appelé avant si j’avais su que tu faisais des decks. Je ne voulais pas t’ennuyer.

— Tu ne dois jamais penser ça.

— Oui, mais comme je n’avais pas de nouvelles, je me disais que tu étais occupé.

— Mea culpa, dit Katz. Et vous, comment ça va ? Tout va bien chez vous ?

— Plus ou moins. Tu sais qu’on a déménagé à Washington,

non ? »

Katz ferma les yeux et se creusa les méninges pour pouvoir produire un souvenir confirmant cela.

« Oui, dit-il. Je crois que je le savais.

— Eh bien, les choses sont devenues un peu complexes, ici, en fait. C'est même ça qui m'a poussé à t'appeler. J'ai un truc à te proposer. Tu as un peu de temps demain après-midi ? En fin de journée ?

— En fin d'après-midi, non. Le matin ? »

Walter lui expliqua qu'il devait rencontrer Robert Kennedy Jr. à midi et ensuite rentrer à Washington le soir car il avait un avion pour le Texas le samedi matin.

« On pourrait se parler maintenant au téléphone, dit-il, mais mon assistante veut vraiment te rencontrer. C'est avec elle que tu travaillerais. Je ne voudrais pas lui couper l'herbe sous le pied en disant quelque chose maintenant.

— Ton assistante... dit Katz.

— Lalitha. Elle est incroyablement jeune et brillante. En fait, elle vit juste à l'étage au-dessus de chez nous. Je suis sûr que tu vas l'aimer. »

La vivacité et l'excitation dans la voix de Walter, la touche de culpabilité ou le petit frisson dans les mots « en fait », n'échappèrent pas à Katz.

« Lalitha, dit-il. C'est quoi, ça, comme nom ?

— Indien. Bengali. Elle a grandi dans le Missouri. Elle est vraiment très jolie.

— Je vois. Et c'est quoi, sa proposition ?

— Sauver la planète.

— Je vois. »

Katz soupçonna que Walter agitait délibérément cette Lalitha comme appât, et il fut irrité qu'on le pense si aisément manipulable. Et pourtant – connaissant Walter comme un homme qui ne disait pas d'une femme qu'elle était jolie sans une bonne raison – il fut bien manipulé, il fut intrigué.

« Laisse-moi voir si je peux arranger ça pour demain après-midi, dit-il.

— Fantastique », dit Walter.

Advienne que pourra. D'après l'expérience de Katz, ce n'était jamais très grave de faire attendre les nanas. Il appela White Street et annonça à Zachary que la rencontre avec Caitlyn devait être repoussée.

Le lendemain après-midi, à trois heures quinze, avec à peine un quart d'heure de retard, il entra chez Walker's et il vit Walter avec l'Indienne qui attendaient à une table dans un coin. Avant même

d'atteindre la table, il avait compris qu'il n'avait aucune chance avec elle. Il y avait dix-huit mots dans le langage corporel avec lesquels les femmes signifiaient leur disponibilité et leur soumission, et Lalitha en utilisait alors une bonne douzaine en même temps à l'adresse de Walter. Elle avait l'air de l'illustration vivante de l'expression *suspendue à ses lèvres*. Quand Walter se leva pour prendre Katz dans ses bras, les yeux de la fille restèrent fixés sur Walter ; l'univers avait vraiment pris un tour très bizarre. Jamais auparavant Katz n'avait vu Walter en mode tombeur, faisant tourner une jolie tête. Il portait un costume noir bien coupé et avait pris le léger embonpoint de la maturité. Ses épaules avaient une largeur nouvelle, sa poitrine un allant nouveau.

« Richard, Lalitha, dit-il.

— Ravie de faire votre connaissance », dit Lalitha en lui serrant mollement la main, sans rien ajouter sur un éventuel honneur ou un éventuel plaisir, rien ne pouvant signifier qu'elle était une grande fan.

Katz s'effondra dans un fauteuil avec l'impression d'avoir reçu l'uppercut de la révélation destructrice : contrairement aux mensonges qu'il s'était toujours dits, il désirait les femmes de Walter non pas en dépit de son amitié, mais à cause de cette amitié. Pendant deux ans, il avait été constamment opprimé par des déclarations de fans, et là, soudain, il était déçu de ne pas recevoir une de ces déclarations de la part de Lalitha, à cause de sa façon de regarder Walter. Elle avait la peau sombre et était, de manière complexe, à la fois ronde et mince. Les yeux ronds, le visage rond, les seins ronds ; mais le cou et les bras minces. Un bon B + qui pourrait devenir un A - si elle se donnait un peu de mal. Katz se passa la main dans les cheveux, faisant voler quelques particules de poussière de bois. Son vieil ami et ennemi rayonnait du plaisir sans mélange de le revoir.

« Alors, quoi de neuf ? dit-il.

— Eh bien, pas mal de choses, dit Walter. Mais par où commencer ?

— C'est un beau costume, au passage. Ça te va bien.

— Ah oui, tu aimes bien ? dit Walter en baissant les yeux sur son costume. C'est Lalitha qui me l'a fait acheter.

— Je n'arrêtais pas de lui dire que sa garde-robe craignait, dit la fille. Ça faisait dix ans qu'il ne s'était pas acheté un costume. »

Elle avait une pointe d'accent du sous-continent, elle était percutante, elle avait les pieds sur terre et regardait Walter avec un air de propriétaire. Si son corps n'avait pas exprimé un tel désir de plaire, Katz aurait pu croire qu'elle le possédait déjà.

« Toi aussi, tu es bien, dit Walter.

— Merci de ce mensonge.

— Non, c'est vrai, c'est un genre de look à la Keith Richards.

— Voilà, là on est honnête. Keith Richards a l'air d'un loup qui aurait mis le bonnet de la mère-grand. Le bandeau ? »

Walter consulta Lalitha.

« Vous trouvez que Richard ressemble à une grand-mère ?

— Non, dit-elle, avec un son ON bref et nasal.

— Comme ça, vous êtes à Washington, maintenant, dit Katz.

— Oui, c'est un peu étrange, comme situation, dit Walter. Je travaille pour un type qui s'appelle Vin Haven et qui est basé à Houston, c'est une grosse légume dans le pétrole et le gaz. Le père de sa femme était un républicain vieille école. Il a servi sous Nixon, Ford et Reagan. Il lui a laissé une grande maison à Georgetown, qu'ils n'habitaient presque jamais. Quand Vin a monté le Trust, il a installé les bureaux au rez-de-chaussée et il nous a vendu à Patty et à moi le premier et le second à un prix inférieur au marché. Il y a aussi un petit appartement au dernier étage, où vit Lalitha.

— J'ai le troisième meilleur rapport maison-lieu de travail, dit Lalitha. Avec Walter, c'est encore mieux qu'avec le président. On partage tous la même cuisine.

— Ça a l'air sympa, dit Katz en lançant à Walter un coup d'œil éloquent que ce dernier ne sembla pas capter. Et c'est quoi, ce Trust ?

— Je crois que je t'en ai dit quelques mots, la dernière fois qu'on s'est parlé.

— À ce moment-là je prenais plein de drogues, il va falloir tout me redire au moins deux fois.

— C'est le Cerulean Mountain Trust, dit Lalitha. C'est une toute nouvelle approche de la protection de la nature. C'est l'idée de Walter.

— En fait, c'était plutôt l'idée de Vin, en tout cas au début.

— Mais les idées vraiment originales sont toutes de Walter », insista Lalitha à l'adresse de Katz.

Une serveuse (rien de spécial, déjà connue de Katz et dénuée de tout intérêt) prit la commande des cafés, et Walter se lança dans l'histoire du Cerulean Mountain Trust. Vin Haven, dit-il, était un homme vraiment hors du commun. Lui et sa femme, Kiki, étaient des passionnés d'oiseaux qui se trouvaient également être des amis proches de George et de Laura Bush, et de Dick et de Lynne Cheney. Vin avait accumulé une fortune à neuf chiffres en perdant de l'argent avec profit ultérieur sur des forages pétroliers et gaziers au Texas et en Oklahoma. Il commençait à se faire vieux et, n'ayant pas eu d'enfant avec Kiki, il avait décidé de consacrer plus de la moitié de son magot à la préservation d'une seule espèce d'oiseau, la paruline azurée qui, précisa Walter, n'était pas seulement une belle petite créature, mais aussi l'oiseau chanteur au déclin le plus rapide en Amérique du Nord.

« C'est l'oiseau de notre campagne », dit Lalitha en sortant une brochure de son attaché-case.

L'oiseau, sur la couverture, ne parla pas du tout à Katz. Bleuté, petit, l'air peu intelligent.

« Oui, c'est un oiseau, quoi, dit-il.

— Attendez, dit Lalitha. Il ne s'agit pas seulement de l'oiseau. C'est bien plus important que ça. Attendez donc d'entendre la vision de Walter. »

La vision ! Katz commençait à penser que l'objectif réel de Walter, dans l'organisation de cette rencontre, avait simplement été de lui infliger le fait qu'il était vénéré par une jeune femme de vingt-cinq ans plutôt jolie.

La paruline azurée, dit Walter, vivait exclusivement dans les forêts de feuillus anciennes et tempérées du nord, avec une prédilection pour les Appalaches centrales. Il y avait une population particulièrement résistante dans le sud de la Virginie-Occidentale, et Vin Haven, à cause de ses liens avec l'industrie de l'énergie non renouvelable, avait vu là l'occasion de s'associer avec des compagnies houillères afin de créer une très vaste réserve privée permanente pour la paruline et les autres espèces menacées de ces forêts de feuillus. Les houillères avaient des raisons de craindre que la paruline soit bientôt classée en tant qu'espèce menacée, avec des conséquences potentiellement délétères sur leur liberté d'abattre des forêts et de faire exploser des cimes de montagnes. Vin pensait qu'on pourrait les persuader d'aider la paruline, afin que l'oiseau ne figure pas sur la liste et qu'ils puissent recevoir la bonne presse dont ils avaient bien besoin, du moment qu'on les autorisait à continuer d'extraire du charbon. Et c'est ainsi que Walter avait obtenu ce poste de directeur général du Trust. Dans le Minnesota, quand il travaillait pour le Nature Conservancy, il avait noué de bonnes relations avec les intérêts miniers, et il était exceptionnellement ouvert à une relation constructive avec les gens des houillères.

« Mr. Haven a auditionné une demi-douzaine d'autres candidats avant Walter, dit Lalitha. Certains se sont levés et sont sortis sous son nez, en plein milieu de l'entretien. Ils avaient l'esprit trop étroit et ils craignaient d'être critiqués ! Seul Walter a été capable de voir le potentiel pour quelqu'un qui est désireux de prendre un grand risque sans se soucier trop de la sagesse populaire. »

Walter grimaça sous l'effet du compliment, mais il était de toute évidence content.

« Ces gens avaient tous de meilleurs postes que moi. Ils avaient plus à perdre.

— Oui mais quel écologiste se soucie davantage de sauver son travail que de sauver la Terre ?

— Eh bien, ils sont nombreux, malheureusement. Ils ont des familles et des responsabilités.

— Mais vous aussi !

— Regarde les choses en face, mon vieux, tu es trop parfait », dit Katz, sans aménité.

Il nourrissait encore l'espoir de constater que, quand ils se lèveraient pour partir, Lalitha se révélerait dotée d'un gros postérieur ou de cuisses épaisses.

Pour aider à sauver la paruline azurée, dit Walter, le Trust entendait créer un territoire de cent miles carrés, sans aucune route – Haven's Hundred en était le nom de travail – dans le comté du Wyoming en Virginie-Occidentale, entouré d'une « zone tampon » plus vaste ouverte à la chasse et aux loisirs motorisés. Pour pouvoir payer à la fois le terrain et les droits d'exploitation d'une zone aussi vaste, le Trust allait devoir d'abord autoriser l'extraction du charbon sur à peu près un tiers de la surface, par exploitation à ciel ouvert avec explosifs. C'était ça qui avait fait fuir les autres candidats. Ce type d'exploitation, tel qu'il était couramment pratiqué, était déplorable sur le plan écologique – on faisait sauter la roche des crêtes des montagnes, ce qui mettait à nu les couches sous-jacentes de charbon, les vallées environnantes se couvraient alors de débris et des cours d'eau biologiquement riches disparaissaient. Walter, cela dit, pensait que des efforts de réhabilitation correctement gérés pourraient atténuer les dégâts bien davantage que ce que croyaient les gens ; et le grand avantage d'une terre complètement exploitée, c'était que personne n'allait à nouveau la faire exploser.

Katz se souvenait qu'une des choses qui lui avaient le plus manqué avec Walter, c'était une bonne discussion sur de vraies idées.

« Mais on ne veut pas laisser le charbon dans la terre ? demanda-t-il. Je croyais qu'on détestait le charbon.

— Ça, ce serait une discussion plus longue, pour un autre jour, dit Walter.

— Walter a d'excellentes idées sur l'utilisation des carburants fossiles pour remplacer le nucléaire et le vent, dit Lalitha.

— Disons juste que nous sommes réalistes sur le charbon », dit Walter.

Encore plus passionnant, continua-t-il, le Trust allait investir un tas d'argent en Amérique du Sud, où la paruline azurée, comme tant d'autres oiseaux chanteurs nord-américains, passait ses hivers. Les forêts andines disparaissaient à un rythme catastrophique et, ces deux dernières années, Walter avait effectué des trajets mensuels vers la Colombie, pour acheter de vastes surfaces de terre et s'entendre avec des ONG locales qui encourageaient l'écotourisme et aidaient les paysans à remplacer leurs poêles à bois par du chauffage solaire. Un dollar valait encore beaucoup d'argent dans l'hémisphère sud, et la moitié sud-américaine du parc panaméricain de la paruline était déjà

en place.

« Mr. Haven n'avait pas projeté de faire quoi que ce soit en Amérique du Sud, dit Lalitha. Il avait complètement négligé cette partie du tableau, avant que Walter le lui signale.

— Tout le reste mis à part, dit Walter, je trouvais qu'il pouvait y avoir un bénéfice éducatif dans la création d'un parc reliant les deux continents. Pour bien montrer que tout est lié. Nous comptons aussi pouvoir financer des réserves plus petites sur la route migratoire de la paruline, au Texas et au Mexique.

— C'est bien, dit Katz, d'un ton monocorde. C'est une bonne idée.

— C'est une très bonne idée, dit Lalitha, en jetant un coup d'œil à Walter.

— Le problème, dit Walter, c'est que les terres disparaissent si vite qu'il serait vain d'attendre que les gouvernements s'occupent enfin de préservation de la nature. Le souci, avec les gouvernements, c'est qu'ils sont élus par des majorités qui n'en ont rien à foutre, de la biodiversité. Alors que les milliardaires ont tendance à s'en préoccuper. C'est important pour eux que la planète ne soit pas complètement bousillée, parce que ce sont eux et leurs héritiers qui auront assez d'argent pour en profiter, de cette planète. La raison pour laquelle Vin Haven a commencé à s'occuper de préservation de la nature dans ses ranches du Texas, c'est qu'il aime chasser les gros oiseaux et observer les petits. C'est son intérêt personnel, certes, mais c'est totalement gagnant-gagnant. Quand on parle de fermer l'habitat pour le sauver du développement, c'est beaucoup plus facile de brancher quelques milliardaires que d'éduquer les électeurs américains qui sont parfaitement heureux avec leur câble, leurs Xbox et leur haut débit.

— En plus, qui voudrait voir trois cents millions d'Américains courir partout dans des territoires sauvages, de toute façon ? dit Katz.

— Exactement. Ce ne serait plus sauvage, dans ce cas.

— En fait, ce que tu me dis, c'est que tu as rejoint le côté obscur de la force. »

Walter éclata de rire.

« C'est bien ça.

— Il faut que vous rencontriez Mr. Haven, dit Lalitha à Katz. C'est vraiment un personnage intéressant.

— Qu'il soit copain avec George et Dick me dit à peu près tout ce que j'ai besoin de savoir.

— Non, Richard, ce n'est pas vrai, dit-elle. Cela ne vous dit pas tout. »

Sa manière charmante de dire « non » donna envie à Katz de la contredire encore.

« Et en plus ce type est un chasseur, dit-il. Il chasse même probablement avec Dick, non ?

— En fait oui, il chasse parfois avec Dick, dit Walter. Mais les Haven mangent ce qu'ils chassent et ils s'occupent des animaux sauvages sur leurs terres. La chasse n'est pas le problème. Les Bush ne sont pas le problème non plus. Quand Vin vient en ville, il va à la Maison-Blanche regarder les matchs des Longhorns et à la mi-temps il parle à Laura. Il a réussi à l'intéresser aux oiseaux marins d'Hawaï. Je crois que nous allons aussi agir là-bas, bientôt. Le lien avec Bush n'est pas un problème en soi.

— Quel est le problème, alors ? » dit Katz.

Walter et Lalitha échangèrent des regards embarrassés.

« Eh bien, il y en a plusieurs, dit Walter. L'argent en est un. Étant donné les sommes que nous engloutissons en Amérique du Sud, ça nous aurait bien aidés d'avoir des fonds publics en Virginie-Occidentale. Et la question de l'exploitation à ciel ouvert se révèle être une vraie patate chaude. Les groupes militants locaux ont tous diabolisé l'industrie du charbon et surtout ce type d'exploitation.

— À ciel ouvert et par explosion, précisa Lalitha.

— Le *New York Times* donne à Bush et à Cheney carte blanche sur l'Irak mais n'arrête pas de publier des putains d'éditoriaux sur les ravages de ce type d'exploitation, dit Walter. Personne, que ce soit au niveau de l'État, au niveau du pouvoir fédéral ou des particuliers ne veut toucher à un projet qui implique de sacrifier des crêtes de montagnes et de chasser de pauvres familles de leurs foyers ancestraux. Ils ne veulent pas entendre parler de réhabilitation forestière, ils ne veulent pas entendre parler d'emplois verts durables. Le comté du Wyoming est très, très vide – le nombre total de familles directement impactées par notre projet ne dépasse pas les deux cents. Mais tout ça, ça devient les méchantes corporations contre l'homme du peuple sans défense.

— C'est aussi stupide que déraisonnable, dit Lalitha. Ils ne veulent même pas écouter Walter. Il a vraiment de bonnes nouvelles sur la réhabilitation, mais les gens se bouchent les oreilles quand nous entrons dans une pièce.

— Il y a un truc qui s'appelle l'initiative régionale pour la reforestation des Appalaches, dit Walter. Les détails t'intéresseraient ?

— Ce qui m'intéresse, c'est de vous regarder tous les deux en parler, dit Katz.

— Bon, en deux mots, ce qui a donné une réputation aussi mauvaise à l'exploitation à ciel ouvert, c'est que la plupart de ceux qui ont des droits de superficie ne se battent pas pour la bonne forme de réhabilitation. Avant qu'une entreprise houillère puisse exercer ses droits d'exploitation et foutre en l'air une montagne, elle doit déposer une somme qui ne peut être remboursée que lorsque la terre a été réhabilitée. Et le problème, c'est que ces propriétaires continuent à

opter pour les pâturages plats, nus et enclins à l'affaissement, dans l'espoir qu'un promoteur va arriver et construire des copropriétés de luxe, même au milieu de nulle part. Le fait est, pourtant, qu'on peut vraiment avoir une très belle forêt sur le plan de la biodiversité si on procède à une bonne réhabilitation. Si on prend un mètre vingt de couche arable et de grès érodé, au lieu des vingt centimètres habituels. Si on fait attention à ne pas trop compacter le sol. Et si on plante à la bonne saison le bon mélange d'espèces d'arbres à croissance lente et à croissance rapide. Nous avons des éléments qui nous permettent de penser que de telles forêts seraient en fait bien préférables pour les familles de parulines que les forêts secondaires qu'elles remplaceraient. Notre projet ne vise donc pas uniquement à protéger la paruline, c'est aussi la création d'une campagne promouvant l'idée de bien faire les choses. Mais le courant écolo majoritaire ne veut pas parler de bien faire les choses, parce que bien faire les choses redorerait l'image des houillères, ainsi que celle de l'exploitation à ciel ouvert, sur le plan politique. C'est pour ça que nous n'avons pas obtenu des fonds extérieurs, et que l'opinion publique nous accable.

— Mais le problème de base, dit Lalitha, c'est que soit on visait un parc beaucoup plus petit, trop petit pour devenir une place forte pour la paruline, soit on faisait trop de concessions aux houillères.

— Et elles sont très néfastes, dit Walter.

— Donc on ne pouvait pas se poser trop de questions sur l'argent de Mr. Haven.

— On dirait que vous avez de quoi faire, dit Katz. Si j'étais milliardaire, je sortirais tout de suite mon chéquier.

— Il y a bien pire, cela dit, ajouta Lalitha, les yeux étrangement brillants.

— Tu en as marre, non ? dit Walter.

— Pas du tout, dit Katz. Pour parler franchement, je suis un peu en manque de stimulants intellectuels.

— En fait, le problème, c'est que, malheureusement, Vin s'est révélé avoir d'autres motivations.

— Les riches sont comme des petits bébés, dit Lalitha. Des putains de petits bébés.

— Redites-moi ça, dit Katz.

— Quoi ?

— Putain. J'aime bien votre façon de dire ce mot. »

Elle rougit ; Mr. Katz l'avait touchée.

« Putain, putain, putain, dit-elle joyeusement, pour lui. Avant, je travaillais au Nature Conservancy, et lors de notre gala annuel, les riches étaient contents de payer vingt mille dollars pour une table, mais à condition d'avoir leur petit paquet cadeau à la fin de la soirée. Ces paquets cadeaux étaient pleins de choses sans valeur données par

quelqu'un d'autre. Mais s'ils n'avaient pas leur paquet, ils ne donneraient pas leurs vingt mille dollars l'année suivante.

— J'ai besoin que tu me promettes, dit Walter à Katz, que tu ne parleras de tout ça à personne.

— Promis. »

Le Cerulean Mountain Trust, dit Walter, avait été conçu au printemps 2001, lorsque Vin Haven était venu à Washington pour participer au célèbre groupe de travail du vice-président sur le développement énergétique, celui pour lequel Dick Cheney dépensait toujours l'argent du contribuable, pour le défendre contre la loi sur la liberté de l'information. Autour d'un verre, un soir, après une longue journée de réunion du groupe, Vin avait parlé aux présidents de Nardone Energy et de Blasco, il les avait sondés sur le sujet de la paruline azurée. Une fois qu'il les eut convaincus qu'il ne se moquait pas d'eux – qu'il était réellement sérieux dans son désir de sauver un oiseau que l'on ne chassait pas – un accord de principe avait été établi : Vin allait chercher à acheter un très grand terrain dont le cœur serait dans un premier temps laissé à l'exploitation du charbon à ciel ouvert, pour être ensuite réhabilité et préservé à l'état sauvage. Walter avait été mis au courant de cet accord quand il avait obtenu le job comme directeur général du Trust. Ce qu'il ne savait pas alors – et qu'il n'avait découvert que récemment – c'était que le vice-président, durant cette même semaine de 2001, avait en privé mentionné à Vin Haven que le président avait l'intention d'effectuer certains changements dans la régulation fiscale visant à rendre l'exploitation du gaz naturel dans les Appalaches économiquement possible. Et Vin avait alors procédé à l'achat de très nombreux droits d'exploitation, non seulement dans le comté du Wyoming, mais aussi dans plusieurs autres parties de la Virginie-Occidentale qui étaient apparemment dépourvues de charbon ou dont les veines avaient déjà été épuisées. Ces gros achats de droits apparemment inutiles auraient dû leur mettre la puce à l'oreille, dit Walter, si Vin n'avait pas réussi à leur faire croire qu'il sauvegardait de possibles futurs sites pour le Trust.

« En deux mots, dit Lalitha, il se servait de nous comme couverture.

— Gardons en tête, bien sûr, dit Walter, que Vin aime vraiment les oiseaux et qu'il fait beaucoup pour la paruline azurée.

— Il voulait juste son petit paquet cadeau, lui aussi, dit Lalitha.

— Pas si petit, le paquet cadeau, au bout du compte, dit Walter. C'est encore officieux, tu n'en as donc probablement pas entendu parler, mais on est sur le point de vider les entrailles de la Virginie-Occidentale. Des centaines de milliers d'hectares, dont on pensait tous qu'ils étaient protégés pour toujours, sont maintenant en cours de destruction, au moment où on parle. En termes de fragmentation et de

destruction, c'est aussi mauvais que tout ce qu'a pu faire l'industrie du charbon. Si vous possédez les droits d'exploitation, vous pouvez faire tout ce que vous voulez pour exercer ces putains de droits, même sur des terres publiques. De nouvelles routes partout, des milliers de têtes de puits, un équipement bruyant qui fonctionne nuit et jour, des lumières aveuglantes toute la nuit.

— Et pendant ce temps, les droits d'exploitation de votre patron prennent soudain beaucoup plus de valeur, dit Katz.

— Exactement.

— Et maintenant, il vend la terre qu'il était censé avoir achetée pour vous ?

— Une partie, oui.

— Incroyable.

— Enfin, il dépense toujours des tonnes d'argent. Et il va prendre des mesures pour limiter l'impact des forages là où il possède toujours les droits. Mais il a dû vendre un grand nombre de droits pour couvrir de grosses dépenses que nous espérions ne pas avoir à engager, si l'opinion publique nous avait suivis. Le fond du problème, c'est qu'il n'avait jamais imaginé que le coût réel de son investissement dans le Trust serait aussi important que ce que j'avais pensé au départ.

— En d'autres termes, tu t'es fait manipuler.

— Je me suis fait manipuler, un petit peu. Nous allons bien avoir le Parc, mais je me suis fait manipuler. Et je t'en prie, n'en parle à personne.

— Mais alors, ça veut dire quoi, tout ça ? dit Katz. Enfin, à part le fait que j'avais raison de penser que les amis de Bush sont des sales types.

— Ça veut dire que Walter et moi, on est devenus des employés voyous, dit Lalitha avec son étrange regard brillant.

— Pas voyous, corrigea vivement Walter. Ne dites pas ça. Nous ne sommes pas des voyous.

— Si, en fait on est pas mal voyous.

— J'aime bien votre façon de dire "voyou", aussi, fit remarquer Katz à Lalitha.

— On aime toujours bien Vin, dit Walter. C'est un homme spécial. On se dit juste que, puisqu'il n'a pas été totalement franc du collier avec nous, nous n'avons pas à être totalement francs du collier avec lui.

— Il faut qu'on vous montre des cartes et des graphiques », dit Lalitha en fouillant dans son attaché-case.

Les premiers clients de Walker's, les livreurs et les flics du commissariat du coin, occupaient les tables et assiégeaient le bar. Dehors, dans la lumière durable de fin d'hiver d'un après-midi de février, les rues s'encombraient à cause des embouteillages du tunnel

classiques du vendredi. Dans un univers parallèle, vague et irréel, Katz se trouvait toujours sur le toit de White Street, à flirter allègrement avec la nubile Caitlyn. Elle semblait à peine valoir le coup, maintenant. Même si la nature lui importait peu, Katz ne pouvait s'empêcher d'envier Walter qui s'attaquait aux potes de Bush et qui tentait de les battre à leur propre jeu. Comparé à la fabrication de Chiclets, ou à la construction de decks pour des gens méprisables, cela semblait vraiment intéressant.

« En fait, j'ai surtout pris le boulot, dit Walter, parce que je ne dormais plus la nuit. Je ne supportais plus ce qui se passait dans le pays. Clinton avait fait moins que zéro pour l'environnement. Un putain de bilan négatif. Clinton voulait juste que tout le monde danse sur Fleetwood Mac, *«Don't stop thinking about tomorrow»*. Quelle connerie ! Ne pas penser au lendemain, c'est exactement ce qu'il a fait sur le plan environnemental. Et Gore était trop lavette pour hisser son drapeau vert, et un trop chic type pour la sale bagarre en Floride. Ça allait à peu près tant que j'étais à St. Paul, mais je devais aller sans arrêt aux quatre coins de l'État pour le Conservancy, et c'était comme une giclée d'acide en plein visage chaque fois que je sortais de la ville. Je ne parle pas simplement de l'agriculture industrielle, mais de l'étalement, cet étalement tentaculaire... Le développement à faible densité, c'est vraiment le pire. Et les 4 × 4 partout, les scooters des neiges partout, les jet-skis partout, les tout-terrain partout, des pelouses gigantesques partout. Ces putains de pelouses vertes à espèce unique et saturées de produits chimiques.

— Voici les cartes, dit Lalitha.

— Oui, elles montrent bien la fragmentation, dit Walter, en tendant à Katz deux cartes plastifiées. Celle-ci représente l'habitat resté intact en 1900, celle-là l'habitat resté intact en 2000.

— C'est la rançon de la prospérité, dit Katz.

— C'est surtout que le développement a été mené de manière stupide, dit Walter. On aurait sans doute encore assez de terre pour la survie des autres espèces si tout n'était pas aussi fragmenté.

— Joli fantasme, je suis d'accord avec toi », dit Katz.

En y repensant, il se disait qu'il était inévitable que son ami devienne une de ces personnes qui trimballaient des cartes plastifiées. Mais il était malgré tout surpris de voir le cinglé furieux qu'était devenu Walter durant ces deux dernières années.

« C'est ça qui m'empêchait de dormir la nuit, dit Walter. Cette fragmentation. Parce que c'est le même problème partout. C'est comme Internet, ou la télé par câble – il n'y a jamais de centre, aucun accord communal, juste des milliards de petits bruits perturbants. On ne peut jamais s'asseoir pour avoir une conversation soutenue, tout n'est plus que saletés bon marché et développement merdique. Toutes

les choses vraies, les choses authentiques, les choses honnêtes sont en train de disparaître. Intellectuellement et culturellement, on ne fait que rebondir partout comme des balles de billard, réagissant au dernier stimulus aléatoire.

— Y a du porno assez bon, sur Internet, fit Katz. C'est ce qu'on m'a dit, en tout cas.

— Je n'accomplissais rien de structuré, dans le Minnesota. On ne faisait que réunir des petites miettes de jolies choses isolées. Il y a environ six cents espèces d'oiseaux en Amérique du Nord, et peut-être un tiers d'entre elles sont durement touchées par la fragmentation. L'idée de Vin, c'était que si deux cents personnes vraiment riches choisissaient chacune une espèce et tentaient d'arrêter la fragmentation de leurs lieux de vie, on pourrait peut-être toutes les sauver.

— La paruline azurée est un petit oiseau très difficile à satisfaire, dit Lalitha.

— Elle se reproduit à la cime des arbres des forêts de feuillus adultes, dit Walter. Et après, dès que les petits peuvent voler, la famille déménage vers le sous-bois pour se mettre à l'abri. Mais les forêts primaires ont toutes été abattues pour le bois et le charbon de bois, et les forêts secondaires n'offrent pas le bon sous-bois, elles sont toutes fragmentées, avec des routes, des fermes, des partitions et des mines de charbon, ce qui rend la paruline vulnérable aux chats, aux rats laveurs et aux corbeaux.

— Et donc, le temps qu'on s'en rende compte, plus de paruline azurée, dit Lalitha.

— C'est dur, dit Katz. Même si c'est juste un oiseau.

— Chaque espèce a un droit inaliénable à l'existence, dit Walter.

— Certes. Bien sûr. J'essaie juste de comprendre d'où tout cela peut venir. Je ne me rappelle pas que tu te souciais autant des oiseaux quand on était étudiants. À l'époque, si je me souviens bien, c'était plutôt la surpopulation et les limites à poser à la croissance. »

Une fois de plus, Walter et Lalitha échangèrent un regard.

« La surpopulation, c'est exactement ce sur quoi nous voulons que vous nous aidiez », dit Lalitha.

Katz se mit à rire.

« Je fais déjà de mon mieux, sur cette question. »

Walter fouillait dans ses graphiques plastifiés.

« J'ai commencé à y repenser, dit-il, parce que je ne pouvais toujours pas dormir. Tu te souviens d'Aristote et des différentes sortes de causes ? Efficente, formelle et finale ? Eh bien, le pillage des nids par les corbeaux et les chats errants est une cause efficiente du déclin de la paruline. Et la fragmentation de l'habitat en est une cause formelle. Mais quelle est la cause finale ? La cause finale est la racine

de presque tous les problèmes que nous rencontrons. La cause finale, c'est qu'il y a trop de putains de gens sur cette planète. C'est particulièrement clair quand on va en Amérique du Sud. Oui, la consommation *per capita* augmente. Oui, les Chinois vident illégalement les ressources là-bas. Mais le vrai problème, c'est la pression de la population. Six enfants par famille contre un virgule cinq. Les gens ne savent plus comment nourrir les enfants que le pape, dans son infinie sagesse, leur fait avoir, alors ils foutent en l'air l'environnement.

— Vous devriez venir avec nous en Amérique du Sud, dit Lalitha. Quand on roule sur les petites routes, on voit une pollution terrible avec ces moteurs pourris et leur essence de mauvaise qualité, les flancs de collines sont dénudés, les familles comptent toutes huit ou dix enfants, ça rend vraiment malade de voir ça. Vous devriez venir avec nous un jour et voir si vous aimez ce que vous voyez. Parce que ça se jouera bientôt près de chez vous. »

Une dingue, se dit Katz. Une petite dingue bien sexy.

Walter lui tendit une feuille plastifiée avec des graphiques.

« Rien qu'en Amérique, dit-il, la population va augmenter de cinquante pour cent durant les quatre prochaines décennies. Pense donc au monde dans les banlieues résidentielles, pense à la circulation, à l'étalement des zones d'habitation, à la dégradation environnementale et à la dépendance au pétrole étranger. Et tu ajoutes cinquante pour cent. Et c'est juste l'Amérique, qui peut théoriquement faire vivre une population plus importante. Ensuite, pense aux émissions de carbone dans le monde, au génocide et à la famine en Afrique, au sous-prolétariat du monde arabe radicalisé et bloqué dans une impasse, à la pêche sans limite dans les océans, aux colonies israéliennes illégales, aux Chinois Han qui oppriment le Tibet, aux cent millions de pauvres dans un Pakistan qui possède le nucléaire : il n'y a pas un problème dans le monde qui ne pourrait être résolu ou au moins grandement atténué si on était moins nombreux. Et pourtant – il tendit un autre graphique à Katz – on va encore ajouter trois milliards d'humains d'ici 2050. En d'autres termes, on va ajouter l'équivalent de toute la population mondiale de l'époque où toi et moi, gamins, on mettait nos pièces de monnaie dans les boîtes de l'Unicef. Toutes les petites choses que nous pourrions faire maintenant pour tenter de sauver une partie de la nature et de préserver une certaine qualité de vie vont être noyées sous le nombre, parce que les gens peuvent bien changer leurs habitudes de consommation – ça demande du temps et des efforts, mais ça peut se faire –, mais si la population continue d'augmenter, rien de ce que nous ferons n'aura d'importance. Et pourtant, personne, absolument personne ne parle de ce problème publiquement. C'est gros comme une maison, et ça va

nous tuer.

— Tout ça me semble plus familier, dit Katz. Je me souviens de discussions plutôt longues.

— J'étais vraiment là-dedans, à la fac. Mais ensuite, comme tu le sais, je me suis moi-même reproduit. »

Katz haussa les sourcils. Se reproduire, voilà un terme intéressant pour parler de sa femme et de ses enfants.

« À ma façon, dit Walter, je crois que je faisais partie d'une mouvance culturelle plus vaste dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. La surpopulation faisait vraiment partie des conversations publiques des années soixante-dix, avec Paul Ehrlich, le Club de Rome et la planification démographique. Et puis, soudain, ça a été fini. Il ne fallait tout simplement plus en parler. En partie à cause de la Révolution verte – tu sais, toujours plein de famines, mais rien d'apocalyptique. Après, le contrôle de la population a pris un aspect terrible, politiquement parlant. La Chine totalitaire avec sa politique de l'enfant unique, Indira Gandhi et les stérilisations forcées, les malthusiens américains caricaturés comme nativistes et racistes. Les progressistes ont pris peur et se sont tus. Même le Sierra Club a pris peur. Et les conservateurs, bien entendu, n'en ont jamais rien eu à foutre, parce que toute leur idéologie est fondée sur un égoïsme à court terme, sur le plan de Dieu et ainsi de suite. C'est comme ça que le problème est devenu ce cancer, tu sais qu'il grandit en toi mais tu décides de ne rien y faire.

— Et qu'est-ce que tout cela a à voir avec votre paruline azurée ? demanda Katz.

— Cela a tout à voir, tout, dit Lalitha.

— Comme je l'ai dit, reprit Walter, on a décidé de prendre quelques libertés dans l'interprétation de la mission du Trust, qui consiste à assurer la survie de la paruline. On continue à remonter vers l'origine du problème, on remonte. Et ce à quoi on arrive, enfin, en termes de cause finale ou de cause première, en 2004, c'est qu'il est devenu complètement toxique et ringard de parler d'inverser la croissance de la population.

— Et alors moi, je demande à Walter, dit Lalitha, qui est la personne la plus cool que vous connaissez ? »

Katz éclata de rire et secoua la tête.

« Oh non. Non, non, non.

— Écoute, Richard, dit Walter. Les conservateurs ont gagné. Ils ont fait des démocrates un parti de centre droit. Ils font chanter à tout le pays « *God Bless America* », avec l'accent sur « *God* », à chaque match de base-ball national. Ils ont gagné sur tous les fronts, putain, mais ils ont surtout gagné culturellement, et en particulier en ce qui concerne les bébés. En 1970, c'était cool de se préoccuper de l'avenir

de la planète et de ne pas avoir d'enfants. Maintenant la chose sur laquelle tout le monde est d'accord, à droite comme à gauche, c'est que c'est beau d'avoir beaucoup de bébés. Plus il y en a, mieux c'est. Kate Winslet est enceinte, hurra, hurra. Une attardée mentale de l'Iowa vient d'avoir des octuplés, hurra, hurra. Le débat sur l'inanité des 4×4 s'arrête net dès que les gens disent qu'ils les achètent pour protéger leurs précieux bébés.

— Un bébé mort, ce n'est pas bien beau, dit Katz. Je veux dire, vous n'en êtes quand même pas à prôner l'infanticide ?

— Bien sûr que non, dit Walter. On veut juste dire que le fait d'avoir des bébés vous place dans une position gênante. Tout comme fumer vous met dans une position gênante. Tout comme être obèse est gênant. Tout comme conduire une Escalade deviendrait gênant sans l'argument des enfants. Tout comme vivre dans une maison de quatre cents mètres carrés posée sur une pelouse d'un hectare devrait vous mettre dans une position gênante.

— “Vous le faites si vous y tenez absolument, dit Lalitha, mais ne vous attendez plus à être félicité.” Voilà le message qu'on doit faire passer. »

Katz scruta ses yeux de cinglée.

« Et vous ne voulez pas d'enfants, vous ?

— Non, dit-elle, soutenant son regard.

— Vous avez quoi, vingt-cinq ans ?

— Vingt-sept.

— Vous pourriez voir les choses différemment dans cinq ans. L'horloge du four se met en marche vers trente ans. C'est en tout cas ce que j'ai vécu avec les femmes.

— Ce ne sera pas le cas avec moi, dit-elle en écarquillant, pour insister, des yeux déjà très ronds.

— Les enfants, c'est très beau, dit Walter. Les enfants ont toujours été le sens de la vie. Vous tombez amoureux, vous vous reproduisez, et puis vos gosses tombent amoureux et se reproduisent. Ça a toujours été ça, le sens de la vie. La grossesse. Plus de vie. Mais le problème, maintenant, c'est que plus de vie, c'est toujours aussi beau et plein de sens sur le plan individuel, mais pour le monde dans son ensemble, ça veut seulement dire plus de mort. Et pas une mort sympa, en plus. On va perdre la moitié des espèces de cette planète d'ici les cent prochaines années. Nous allons affronter la plus grande extinction de masse depuis au moins le crétacé tertiaire. On aura d'abord la disparition totale des écosystèmes du monde, puis une famine massive et/ou les maladies et/ou les massacres. Ce qui est encore “normal” sur le plan individuel est atroce et sans précédent sur le plan mondial.

— C'est comme le problème de *Richard*, sembla dire Lalitha.

— Quoi, mon problème ?

— Le problème des *p'tits chats*, rectifia-t-elle. Les CHATS. Tout le monde aime son petit chat et le laisse vadrouiller dehors. C'est juste un chat... combien d'oiseaux peut-il tuer ? Eh bien, chaque année, aux États-Unis, un milliard d'oiseaux chanteurs sont tués par des chats domestiques ou redevenus sauvages. C'est l'une des causes principales du déclin des oiseaux chanteurs en Amérique du Nord. Mais tout le monde s'en fout parce qu'ils aiment tous leur petit chat à eux.

— Personne ne veut y penser, dit Walter. Les gens veulent juste avoir une vie normale.

— Nous voulons que vous nous aidiez à faire réfléchir les gens, dit Lalitha. Qu'ils pensent à la surpopulation. Nous n'avons pas les moyens de faire du planning familial ou d'éduquer les femmes à l'étranger. Nous sommes un groupe orienté vers la conservation des espèces. Comment pouvons-nous avoir de l'influence ? Comment pousser les gouvernements et les ONG à quintupler leur implication en matière de contrôle démographique ? »

Katz sourit à Walter.

« Tu lui as dit qu'on a déjà passé tout ça en revue ? Tu lui as parlé des chansons que tu voulais me faire écrire ?

— Non, dit Walter. Mais tu te souviens de ce que tu disais ? Tu disais que personne ne se souciait de tes chansons parce que tu n'étais pas célèbre.

— On vous a googlé, dit Lalitha. Il y a une liste très impressionnante de musiciens connus qui disent vous admirer, vous et les Traumatic.

— Les Traumatic sont morts, chérie. Walnut Surprise est mort aussi.

— Bon, voilà la proposition, dit Walter. Quel que soit l'argent que tu gagnes en construisant des decks, nous te paierons un bon multiple de cette somme, pour tout le temps où tu voudras travailler pour nous. On pense à un genre de festival d'été, à la fois musical et politique, peut-être en Virginie-Occidentale, avec une brochette de têtes d'affiche bien cool, pour élever la prise de conscience sur les questions démographiques. Le tout entièrement centré sur les jeunes.

— Nous sommes prêts à proposer des stages à des étudiants dans tout le pays, dit Lalitha. Et aussi au Canada et en Amérique latine. Nous pouvons financer vingt ou trente stages avec les fonds discrétionnaires de Walter. Mais on doit d'abord présenter ces stages comme quelque chose de très cool. Comme *la* chose à faire cet été pour les jeunes très cool.

— Vin me laisse carte blanche sur ces fonds, dit Walter. Tant qu'on parle de la paruline azurée dans notre documentation, je peux faire ce que je veux.

— Mais il faut faire vite, dit Lalitha. Les jeunes sont déjà en train

de faire des plans pour cet été. On doit les toucher dans les semaines à venir.

— On a besoin au minimum de ton nom et de ton image, dit Walter. Si tu pouvais faire une vidéo pour nous, ce serait mieux. Si tu pouvais nous écrire une ou deux chansons, encore mieux. Si tu pouvais appeler Jeff Tweedy, Ben Gibbard, et Jack White aussi, et nous trouver des gens pour travailler bénévolement pour le festival, ou pour le sponsoriser, là ce serait carrément génial.

— Ce serait super, aussi, si on pouvait dire aux éventuels stagiaires qu'ils travailleront directement avec vous, dit Lalitha.

— Même la simple promesse d'un contact minimum avec eux serait fantastique, dit Walter.

— Si on pouvait mettre sur l'affiche, "Rejoignez la légende du rock Richard Katz à Washington cet été", ou quelque chose comme ça, dit Lalitha.

— Il faut que ça fasse cool, et il faut que ça fasse du bruit », dit Walter.

Katz, sous le feu de ce bombardement, se sentait triste et à des années lumière. Walter et la fille semblaient avoir pété un câble sous la pression à force de penser trop en détail à l'état de ce putain de monde. Ils avaient été absorbés par un concept et s'étaient persuadés mutuellement d'y croire. Ils avaient fabriqué une bulle qui s'était libérée de la réalité et qui les avait emportés. Ils ne paraissaient pas se rendre compte qu'ils vivaient maintenant dans un monde peuplé de deux personnes.

« Je ne sais pas quoi dire, fit Katz.

— Dites oui ! dit Lalitha, rayonnante.

— Je vais passer quelques jours à Houston, dit Walter, mais je vais t'envoyer des liens, et on peut en reparler mardi.

— Ou alors vous dites oui maintenant », dit Lalitha.

Leur attente pleine d'espoir était comme une ampoule électrique à la clarté insupportable. Katz s'en détourna.

« Je vais y réfléchir », dit-il.

Sur le trottoir, devant chez Walker's, en prenant congé de la fille, il s'assura qu'il n'y avait pas de problème avec la partie inférieure de son corps, mais cela ne semblait plus avoir d'importance maintenant, cela ne faisait qu'ajouter à sa tristesse à propos de Walter. La fille allait à Brooklyn voir une de ses amies de fac. Puisque Katz pouvait tout aussi facilement prendre le PATH à Penn Station, il marcha avec Walter vers Canal Street. Devant eux, dans le crépuscule qui tombait, se déployaient les amicales fenêtres illuminées de l'île la plus peuplée du monde.

« Bon sang, j'adore New York, dit Walter. Il y a quelque chose qui ne va pas du tout à Washington.

— Il y a plein de choses qui ne vont pas ici non plus, dit Katz, en évitant vivement un attelage mère-poussette lancé à pleine vitesse.

— Mais au moins, c'est un vrai endroit. Washington, c'est abstrait. Ce n'est qu'un accès au pouvoir et rien d'autre. Je veux dire, je suis sûr que c'est sympa de vivre à côté de Seinfeld, ou de Tom Wolfe, ou de Mike Bloomberg, mais être leur voisin, ce n'est pas ça, New York. À Washington, les gens parlent littéralement du nombre de mètres qui séparent leur maison de celle de John Kerry. Les voisins sont tous prout-prout, la seule chose qui branche les gens, c'est la proximité du pouvoir. C'est une culture totalement fétichiste. Les gens ont un frisson orgasmique quand ils vous disent qu'ils étaient assis à côté de Paul Wolfowitz à une conférence, ou qu'ils ont été invités au petit déjeuner de Grover Norquist. Ils sont tous en mode obsession, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à essayer de se positionner par rapport au pouvoir. Même la communauté noire est affectée. C'est forcément plus décourageant d'être un Noir pauvre à Washington que partout ailleurs dans le pays. Tu ne fais même pas peur. Tu fais juste partie du décor.

— Je me permets de te rappeler que Bad Brains et Ian MacKaye viennent de Washington.

— Ouais, c'est un genre d'accident historique bizarre.

— Et pourtant on les admirait dans notre jeunesse.

— Bon sang, j'adore le métro de New York ! dit Walter en suivant Katz vers le quai puant l'urine du train allant vers le nord de la ville. C'est comme ça que les humains sont censés vivre. Haute densité ! Haute efficacité ! » s'exclama-t-il en posant un sourire bienveillant sur les usagers fatigués du métro.

Katz eut envie de demander des nouvelles de Patty, mais il se sentait trop lâche pour prononcer son nom.

« Et donc, cette nana, elle est célibataire, ou quoi ? dit-il.

— Qui ? Lalitha ? Non, elle a le même petit copain depuis la fac.

— Et il vit avec vous aussi ?

— Non, il est à Nashville. Il faisait sa médecine à Baltimore et maintenant il est interne.

— Et pourtant elle est restée à Washington.

— Elle est très impliquée dans le projet, dit Walter. Et franchement, je crois que le petit copain est sur la sellette. C'est un Indien, très vieille école. Il a piqué une grosse, très grosse crise quand elle ne l'a pas suivi à Nashville.

— Et qu'est-ce que tu lui as conseillé ?

— Je voulais qu'elle se défende. Il aurait pu décrocher quelque chose à Washington, s'il avait vraiment voulu. Je lui ai dit qu'elle n'avait pas à tout sacrifier pour sa carrière à lui. Elle et moi, on a un genre de truc père-fille. Ses parents sont très conservateurs. Je crois

quelle est contente de travailler pour quelqu'un qui croit en elle et qui ne la voit pas seulement comme la future épouse de quelqu'un.

— Et juste pour que les choses soient claires, dit Katz, tu es conscient qu'elle est amoureuse de toi ? »

Walter rougit.

« Je ne sais pas. Peut-être un peu. Je crois vraiment que c'est plus comme une idéalisation intellectuelle. Plus un truc père-fille.

— Allez, rêve, mon vieux. Tu veux me faire croire que tu n'as jamais imaginé ses yeux brillants qui se lèvent vers toi alors que sa tête s'agite entre tes cuisses ?

— Mon Dieu non ! J'essaie de ne pas imaginer des choses pareilles. Surtout pas avec une employée.

— Mais tu ne réussis peut-être pas toujours à ne pas imaginer ces choses. »

Walter regarda autour de lui pour voir si personne n'écoutait sur le quai.

« En dehors de tout le reste, dit-il en baissant la voix, je trouve qu'il y a quelque chose d'humiliant pour une femme à se mettre à genoux.

— Pourquoi tu n'essaierais pas, une fois, pour la laisser juger de ça ?

— Eh bien, Richard, dit Walter, toujours rougissant, mais en émettant aussi un petit rire désagréable, parce qu'il se trouve que je comprends que les femmes ne sont pas faites comme les hommes.

— Et l'égalité des sexes ? Il me semble me souvenir que c'était aussi ton truc.

— Je pense simplement que si tu avais un jour une fille, tu pourrais peut-être envisager la position des femmes avec un peu plus de sympathie.

— Tu viens de citer ma meilleure raison pour ne jamais avoir de fille.

— Oui mais si tu en avais une, tu pourrais t'autoriser à reconnaître le fait pas-si-terriblement-difficile-à-reconnaître que de très jeunes femmes peuvent parfois tomber dans la plus grande confusion quant à leur désir, leur admiration et leur amour pour quelqu'un, et ne pas comprendre...

— Ne pas comprendre quoi ?

— Que pour le type elles ne sont que des objets. Que le type peut-être ne veut que, tu vois... – la voix de Walter se fit murmure – se faire sucer par quelqu'un de jeune et de mignon. Que cela pourrait bien être son seul intérêt dans l'affaire.

— Désolé, je ne pige pas, dit Katz. Qu'y a-t-il de mal à être admiré ? Non, je ne pige pas du tout.

— Je n'ai vraiment pas envie d'en parler. »

Un train A arriva et ils glissèrent dedans. Presque immédiatement, Katz perçut l'éclair de la reconnaissance dans les yeux d'un jeune ayant l'âge d'être étudiant, planté près des portes opposées. Katz baissa la tête et se détourna, mais le jeune eut la témérité de lui toucher l'épaule.

« Désolé, dit-il, mais vous êtes bien le musicien ? Vous êtes bien Richard Katz ?

— Pas aussi désolé que moi, sans doute, dit Katz.

— Je ne vais pas vous ennuyer. Je voulais juste vous dire que j'adore ce que vous faites.

— D'accord, merci mon vieux, dit Katz, les yeux rivés sur le sol.

— Surtout les trucs plus anciens, que je découvre juste. *Reactionary Splendor* ? Oh mon Dieu, c'est génial, putain ! C'est sur mon iPod, là. Je vais vous montrer.

— C'est bon, je te crois.

— Oui, oui, bien sûr. C'est vrai, je suis désolé de vous ennuyer. Je suis juste un très grand fan.

— Pas de souci. »

Walter suivait cet échange avec une expression sur le visage aussi ancienne que les fêtes d'étudiants auxquelles il avait été assez maso pour se rendre avec Katz, une expression d'étonnement mêlée de fierté, d'amour, de colère et de la solitude de celui qui est invisible, une expression absolument pas agréable pour Katz, déjà dans le passé et encore moins maintenant.

« Ce doit être très bizarre d'être toi, dit Walter tandis qu'ils sortaient à la station de la 34^e Rue.

— Je n'ai pas de point de comparaison.

— Mais quand même, ça doit être super. Je ne peux pas croire que quelque part tu n'adores pas ça. »

Katz réfléchit à la question honnêtement.

« C'est comme si je ne pouvais pas vivre sans mais que je n'aimais pas ça en soi.

— Moi, je pense que j'aimerais ça, dit Walter.

— Oui, moi aussi, je crois que tu aimerais ça. »

Incapable d'apporter la célébrité à Walter, Katz l'accompagna jusqu'au panneau des départs de l'Amtrak, qui annonçait un retard de quarante-cinq minutes pour le train Acela vers le sud.

« Je suis un fervent partisan du train, dit Walter. Et j'en paie souvent le prix.

— Je vais attendre avec toi, dit Katz.

— Pas la peine, pas la peine.

— Mais non, je t'offre un Coca. Ou bien est-ce que Washington a fini par faire de toi un soiffard ?

— Non, non, toujours abstinent. Quel mot stupide d'ailleurs. »

Pour Katz, le retard du train était un signe qu'il fallait aborder le sujet de Patty. Lorsqu'il l'aborda, cela dit, dans le bar de la gare, une chanson crispante d'Alanis Morissette en fond sonore, le regard de Walter se fit dur et distant. Il inspira comme s'il allait parler, mais aucun mot ne sortit.

« Ça doit être un peu bizarre pour vous, dit Katz. D'avoir la fille à l'étage et ton bureau en bas.

— Je ne sais pas quoi te dire, Richard. Je ne sais vraiment pas quoi te dire.

— Ça va bien entre vous ? Patty fait des choses intéressantes ?

— Elle travaille dans une salle de sport de Georgetown. Ça compte comme chose intéressante, ça ? dit Walter en hochant la tête d'un air sinistre. Ça fait maintenant très longtemps que je vis avec une dépressive. Je ne sais pas pourquoi elle est si malheureuse, je ne sais pas pourquoi elle n'arrive pas à s'en sortir. Il y a eu un court moment, à peu près quand on s'est installés à Washington, où elle a eu l'air d'aller mieux. Elle avait vu un thérapeute à St. Paul qui l'avait lancée dans un projet d'écriture. Un peu comme une histoire personnelle, un journal de sa vie, sur lequel elle est très taiseuse et secrète. Tant qu'elle y a travaillé, les choses n'allaient pas si mal. Mais ces deux dernières années, ça va vraiment très mal. L'idée, c'était qu'elle allait chercher un travail dès qu'on arriverait à Washington, pour démarrer comme une deuxième carrière, mais c'est un peu dur à son âge, et sans qualifications intéressant le marché du travail. Elle est très intelligente et très fière, elle ne supportait pas de se voir rejetée ou qu'on lui propose des postes pour débutants. Elle a essayé le bénévolat, en faisant du sport après les cours dans les écoles de Washington, mais ça n'a pas marché non plus. J'ai fini par la convaincre de prendre un antidépresseur, qui à mon avis l'aurait aidée si elle s'y était tenue, mais elle n'aimait pas l'état dans lequel ça la mettait, et elle était assez insupportable quand elle le prenait. Ça la rendait un peu loufoque, et elle a arrêté avant qu'ils aient trouvé le bon dosage. Et donc, pour finir, l'automne dernier, je l'ai plus ou moins forcée à trouver un boulot. Pas pour moi – je suis largement surpayé, Jessica a fini ses études, et je n'ai plus Joey à charge. Mais elle avait trop de temps libre, je voyais bien que ça la bousillait. Et le boulot qu'elle a choisi, c'est de travailler à la réception d'une salle de sport. Tu vois, c'est une salle de sport tout à fait bien – un des membres de mon conseil d'administration y va, et au moins un de mes donateurs importants aussi. Et elle, elle est là, ma femme, une des personnes les plus intelligentes que je connaisse, qui vérifie leurs cartes de membres et leur souhaite une bonne séance. Elle a développé aussi une assez forte addiction à l'exercice physique. Elle s'entraîne au moins une heure par jour, minimum – elle est en superforme. Elle rentre à la maison à onze

heures avec des plats tout prêts, si je suis en ville on mange ensemble, et elle me demande pourquoi je ne couche toujours pas avec mon assistante. Un peu comme tu l'as fait, mais pas aussi nettement cela dit. Pas aussi directement.

— Désolé. Je ne me rendais pas compte.

— Comment tu aurais pu ? Qui y penserait ? Je lui dis la même chose chaque fois, c'est elle la personne que j'aime, c'est elle la personne que je désire. Et puis on change de sujet. Tu vois, ces dernières semaines – je crois que c'est pour me foutre en boule – elle parle de se faire refaire les seins. Moi, ça me donne envie de pleurer, Richard. Enfin, elle est très bien, non ? En tout cas de l'extérieur. C'est vraiment fou. Mais elle dit qu'elle va mourir bientôt et elle pense que ça pourrait être intéressant, avant de mourir, de voir l'effet que ça fait, d'avoir de la poitrine. Elle dit que ça pourrait l'aider d'avoir un but pour lequel économiser, maintenant que... »

Walter secoua la tête.

« Maintenant que quoi...

— Rien. Elle faisait autre chose de son argent, avant, que je trouvais très mauvais.

— Elle est malade ? Y a un problème médical ?

— Non. Pas physiquement. Quand elle parle de mourir bientôt, elle veut dire dans les quarante prochaines années. Comme on peut dire qu'on va tous mourir bientôt.

— Je suis vraiment désolé, mon vieux. Je ne me doutais vraiment pas. »

Une balise de navigation, dans le Levi's noir de Katz, un transmetteur depuis longtemps endormi enterré par une civilisation plus avancée, était en train de revenir à la vie. Là où Katz aurait dû se sentir coupable, il se sentait bander. Ah, la clairvoyance de la bite : elle voyait l'avenir en un battement de cœur, laissant le cerveau essayer de la rattraper et de trouver le trajet nécessaire allant d'un présent bouché à un avenir prédéterminé. Katz comprenait que Patty, dans les méandres apparemment erratiques que Walter venait de lui décrire, avait en fait délibérément piétiné des symboles extraterrestres dans un champ de maïs, pour écrire un message que Walter, au niveau du sol, ne pouvait déchiffrer, mais qui était très clair de la hauteur où se trouvait Katz, CE N'EST PAS FINI, CE N'EST PAS FINI. Les parallèles entre la vie de Patty et la sienne étaient vraiment presque surnaturels : une brève période de productivité créative, suivie par un changement majeur qui se révéla être une déception et un chaos total, suivi par les drogues et le désespoir, puis par un travail stupide. Katz avait pensé que sa propre situation venait simplement du fait que le succès l'avait détruit, mais il était également vrai, il s'en rendait compte, que ses pires années comme compositeur avaient coïncidé exactement avec ses

années de séparation d'avec les Berglund. Et, non, il n'avait pas beaucoup pensé à Patty durant ces deux dernières années, mais il sentait, maintenant, dans son pantalon, que c'était surtout parce qu'il avait cru que leur histoire était terminée.

« Patty et la fille, elles s'entendent comment ?

— Elles ne se parlent pas, dit Walter.

— Pas vraiment copines, alors.

— Non, ce que je dis, c'est qu'elles ne se parlent littéralement pas.

Chacune sait quand l'autre est généralement dans la cuisine. Elles font tout pour s'éviter.

— Et laquelle a initié ça ?

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— D'accord. »

« That's What I Like About You » passait dans le bar. Katz avait l'impression que c'était la bande-son idéale pour les enseignes au néon vantant la Bud Light, les abat-jour en faux vitrail, les solides meubles merdiques en polyuréthane, avec la saleté incrustée des voyageurs. Il était encore peu exposé au risque d'entendre une de ses chansons jouée dans un tel endroit, mais il savait que c'était juste une question de degrés, pas de catégorie.

« Patty a décidé qu'elle n'aimait pas les gens de moins de trente ans, dit Walter. Elle s'est créé un préjugé contre une génération entière. Et, comme c'est Patty, elle est très drôle sur ce sujet. Mais c'est devenu assez méchant et elle ne se contrôle pas toujours.

— Alors que toi, tu sembles assez intéressé par la jeune génération, dit Katz.

— Pour rejeter une loi générale, il suffit d'un contre-exemple. J'en ai au moins deux très bons avec Jessica et Lalitha.

— Mais pas Joey.

— Et s'il y en a deux, dit Walter comme s'il n'avait même pas entendu le nom de son fils, il y en a forcément beaucoup plus. Ce sont les prémices de ce que je veux faire cet été. Faire confiance aux jeunes, me dire qu'ils ont toujours un cerveau et une conscience sociale, et leur donner quelque chose sur quoi travailler.

— Tu sais, on est très différents, toi et moi, dit Katz. Je ne fais pas dans la vision. Je ne fais pas dans la foi. Et moi, les jeunes, ils m'énervent. Tu te souviens que je suis comme ça, non ?

— Je me souviens que tu te trompes souvent sur ton compte. Je pense que tu crois en beaucoup plus de choses que ce que tu veux bien admettre. Il y a tout un culte autour de toi à cause de ton intégrité.

— L'intégrité est une valeur neutre. Les hyènes ont aussi de l'intégrité. Ce sont de pures hyènes.

— Alors, je n'aurais pas dû t'appeler ? dit Walter avec un tremblement dans la voix. Une partie de moi ne voulait pas t'ennuyer,

mais Lalitha m'a convaincu.

— Non, tu as eu raison d'appeler. Ça faisait bien trop longtemps.

— Je crois que je me disais qu'on ne t'intéressait plus. Je veux dire, je sais que je ne suis pas un type cool. Je croyais que tu en avais assez, de nous.

— Mais non, mon vieux. J'étais juste très occupé. »

Mais Walter était de plus en plus fébrile, au bord des larmes.

« C'est un peu comme si je t'embarrassais. Ce que je comprends, mais il n'empêche, ce n'est pas agréable, comme sentiment. Je pensais qu'on était amis.

— Je t'ai dit que j'étais désolé », dit Katz.

Il était en colère, à la fois à cause de l'émotion de Walter et à cause de l'ironie ou de l'injustice de ce besoin de s'excuser, et à deux reprises, pour avoir voulu lui rendre service. Il avait pour politique de ne jamais s'excuser.

« Je ne sais pas ce que j'attendais, dit Walter. Mais peut-être une sorte de reconnaissance du fait que Patty et moi t'avions aidé. Tu as écrit toutes ces chansons dans la maison de ma mère. Tu es notre plus vieil ami. Je ne vais pas m'attarder là-dessus, mais je veux être clair et te dire ce que j'ai ressenti, pour ne plus avoir à ressentir ça. »

L'agitation rageuse du sang de Katz allait de pair avec les intuitions de sa bite. Je vais te rendre un autre type de service, là, mon vieil ami, se dit-il. Nous allons terminer un travail inachevé, et toi et la fille, vous allez me remercier.

« C'est toujours bien, d'être clair », dit-il.

AU PAYS DES FEMMES

Durant son enfance et son adolescence, à St. Paul, Joey Berglund avait reçu d'innombrables assurances que sa vie était placée sous le signe de la chance. La façon dont les demis offensifs vedettes parlent d'une longue course à travers la défense adverse, cette impression de couper et de se faufiler à toute vitesse à travers une défense qui avance au ralenti, avec le terrain tout entier aussi visible et aussi immédiatement compréhensible que dans un jeu vidéo niveau débutant, voilà comment chaque facette de sa vie lui était apparue durant ses dix-huit premières années. Le monde se donnait à lui et il était content de le prendre. Il arriva comme étudiant de première année à Charlottesville avec les vêtements idéaux et la coupe de cheveux idéale, pour découvrir que la fac l'avait associé avec un coloc parfait de NoVa (comme les gens du coin appelaient les banlieues de Washington situées en Virginie). Pendant deux semaines et demie, la fac lui sembla être une extension du monde tel qu'il l'avait toujours connu, mais en mieux. Il en était si convaincu – prenant tout cela tellement pour acquis – que le matin du 11-Septembre il laissa Jonathan, son coloc, surveiller le World Trade Center et le Pentagone en flammes pour se dépêcher d'aller à son cours magistral d'éco niveau 2. Ce n'est qu'en arrivant au grand auditorium et en le trouvant désert qu'il comprit qu'un pépin vraiment sérieux s'était produit.

Malgré tous ses efforts, durant les semaines et les mois qui ont suivi, il ne parvint pas à se souvenir de ce qu'il avait pu penser en traversant le campus à moitié désert. C'était tout à fait étrange pour lui de se retrouver comme ça sans aucune idée, et le profond chagrin qu'il ressentit alors, sur les marches du bâtiment de chimie, devint le terreau de son ressentiment très personnel envers les attaques terroristes. Plus tard, quand ses ennuis se firent plus importants, il eut l'impression que cette bonne fortune, que son enfance lui avait appris à considérer comme un droit de naissance, avait été bafouée par un coup de malchance d'un ordre supérieur, mauvais au point de ne pas en être réel. Il ne cessait d'attendre que cette erreur, cette imposture, soit mise à nu, et que le monde retrouve son ordre originel, pour qu'il puisse connaître l'expérience estudiantine à laquelle il s'était attendu. Lorsque cela ne se produisit pas, il devint la proie d'une colère dont

l'objet spécifique se refusait à lui apparaître nettement. Le coupable, rétrospectivement, semblait presque être Ben Laden, mais pas tout à fait. Le coupable était quelque chose de plus profond, quelque chose qui n'était pas politique, une chose structurellement malveillante, comme la bosse du trottoir qui vous fait trébucher et atterrir sur le nez alors que vous vous promenez innocemment.

Dans les jours qui suivirent le 11-Septembre, tout parut soudain extrêmement stupide à Joey. Il était stupide qu'une « Veillée » se tienne sans aucune raison pratique concevable, il était stupide que les gens continuent à regarder encore et encore les mêmes images du désastre, il était stupide que les types de la fraternité Chi Phi suspendent une bannière de « soutien » à leur bâtiment, il était stupide que le match de football contre Penn State soit annulé, il était stupide que tant d'étudiants quittent « Le Terrain » pour retrouver leurs familles (et il était stupide que tout le monde, à Virginia, dise « Le Terrain » plutôt que le « campus »). Les quatre voisins de palier démocrates de Joey avaient des discussions aussi interminables que stupides avec les vingt autres gars conservateurs, comme si quiconque se souciait de ce que des jeunes de dix-huit ans pouvaient penser du Moyen-Orient. On fit bêtement tout un plat autour des étudiants qui avaient perdu des membres ou des amis de leur famille lors des attaques, comme si toutes les autres morts horribles qui ne cessaient de survenir dans le monde importaient moins, et il y eut des applaudissements stupides quand une voiturée d'étudiants de dernière année partit solennellement pour New York afin d'aider les sauveteurs à Ground Zéro, comme s'il n'y avait pas déjà assez de gens à New York pour faire le boulot. Joey voulait juste que la vie normale reprenne au plus vite. Il avait l'impression d'avoir cogné son vieux Discman contre un mur et que le laser avait sauté de la chanson qu'il écoutait pour une autre qu'il ne reconnaissait pas ou qu'il n'aimait pas, et qu'il ne pouvait plus arrêter l'engin. Il se sentit longtemps si esseulé, isolé et en manque de son univers familial qu'il commit l'erreur assez grave de donner à Connie Monaghan l'autorisation de prendre un car Greyhound pour venir le voir à Charlottesville, mettant à mal un été de travail de terrassement pour la préparer à la rupture inévitable.

Tout l'été, il avait trimé pour convaincre Connie de l'importance de ne plus se voir pendant au moins neuf mois, afin de tester leurs sentiments. L'idée, c'était de se construire comme sujets indépendants et de voir si ces sujets indépendants pouvaient toujours s'entendre, mais pour Joey ce n'était pas davantage un « test » qu'une « expérience » de chimie au lycée pouvait être de la recherche. Connie allait rester dans le Minnesota tandis qu'il se lancerait dans une carrière dans les affaires et qu'il rencontrerait des filles plus exotiques, plus sophistiquées, avec de meilleures relations. C'est en tout cas ce

qu'il avait imaginé avant le 11-Septembre.

Il prit bien garde de planifier la visite de Connie pendant que Jonathan était rentré chez lui à NoVa pour une fête juive. Elle passa tout le week-end à camper sur le lit de Joey, son petit sac de voyage à ses pieds, rangeant chaque chose dans le sac dès qu'elle n'en avait plus besoin, comme pour laisser le moins de traces possible. Pendant que Joey tentait de lire Platon pour un cours du lundi matin, elle étudia soigneusement les visages de l'album de première année de Joey, en riant de ceux qui avaient des expressions bizarres ou des noms ridicules. Bailey Bodsworth, Crampton Ott, Taylor Tuttle. Selon les calculs infaillobles de Joey, ils firent l'amour huit fois en quarante heures, tout en se défonçant à la marijuana hydroponique qu'elle avait apportée. Lorsque vint l'heure de la raccompagner à la gare routière, il téléchargea quelques chansons nouvelles sur le MP3 de Connie, pour les pénibles vingt heures du voyage de retour vers le Minnesota. La déplorable vérité, c'est qu'il se sentait responsable d'elle, mais qu'il était sûr qu'il devait malgré tout rompre avec elle, et il ne savait pas comment faire.

À la gare, il aborda le sujet des études de Connie, qu'elle avait promis de poursuivre mais que, à sa manière obstinée, elle n'avait pas fait, sans aucune explication.

« Tu dois reprendre les cours en janvier, lui dit-il. Tu commences à Inver Hills et puis peut-être que tu iras à la fac l'an prochain.

— D'accord, dit-elle.

— Tu es vraiment intelligente, dit-il. Tu ne peux pas être serveuse toute ta vie.

— D'accord, dit-elle en regardant d'un air désolé la file d'attente qui se formait devant son car. Je le ferai pour toi.

— Pas pour moi. Pour toi. Comme tu l'as promis. »

Elle secoua la tête.

« Tout ce que tu veux, c'est que je t'oublie.

— Ce n'est pas vrai, pas vrai du tout, dit Joey, bien que ce ne fût pas tout à fait faux.

— J'irai aux cours, dit-elle. Mais je ne t'oublierai pas pour autant. Rien ne peut me faire t'oublier.

— Bien, dit-il, mais il n'empêche qu'on doit trouver qui on est. On doit tous les deux grandir.

— Je sais déjà qui je suis.

— Mais tu te trompes, peut-être. Tu as peut-être encore besoin de...

— Non, dit-elle. Je ne me trompe pas. Je veux juste être avec toi. C'est tout ce que je veux, dans la vie. Tu es la meilleure personne au monde. Tu peux faire tout ce que tu veux, et moi je peux être là pour toi. Tu vas posséder beaucoup d'entreprises et je pourrai travailler

pour toi. Ou tu peux être candidat à la présidence, et je travaillerai pour ta campagne. Je ferai des choses que personne d'autre ne fera. Si tu as besoin que quelqu'un fasse quelque chose d'illégal, je le ferai pour toi. Si tu veux des enfants, je les élèverai pour toi. »

Joey avait bien conscience qu'il lui aurait fallu tous ses esprits pour répondre à cette déclaration plutôt inquiétante, mais il était malheureusement encore quelque peu défoncé.

« Tiens, voilà ce que je veux que tu fasses, dit-il. Je veux que tu ailles à la fac. Parce que, par exemple, ajouta-t-il imprudemment, si tu devais travailler pour moi, il faudrait que tu connaisses plein de choses.

— C'est pour ça que je dis que je ferai des études pour toi, dit Connie. Tu ne m'écoutais pas, ou quoi ? »

Il commençait à comprendre ce qui lui avait échappé à St. Paul, à savoir que le prix des choses n'était pas toujours évident au premier abord : le gros des intérêts à payer pour ses plaisirs de lycéen se trouvait peut-être encore devant lui.

« On devrait faire la queue, dit-il. Si tu veux une bonne place.

— D'accord.

— Et aussi, je trouve qu'on devrait passer au moins une semaine sans s'appeler. Il faut qu'on redevienne plus disciplinés.

— D'accord », dit-elle en marchant docilement vers le car.

Joey la suivit, portant le sac de voyage. Au moins, il n'avait pas à s'inquiéter de scènes qu'elle pourrait faire. Elle n'avait jamais rien négocié, n'avait jamais insisté pour qu'ils se donnent la main dans la rue, elle ne se plaignait jamais, ne boudait pas, ne faisait pas de reproches. Elle gardait totale son ardeur pour quand ils étaient tous les deux seuls, c'était un peu sa spécialité. Lorsque s'ouvrirent les portes du car, elle le transperça d'un regard brûlant, avant de tendre son sac au chauffeur et d'embarquer. Pas de conneries du genre signes de mains à la fenêtre ou envoi de bisous. Elle se fourra ses écouteurs dans les oreilles, s'affala et disparut de la vue de Joey.

Pas de conneries durant les semaines qui suivirent, non plus.

Connie s'abstint sagement de l'appeler et tandis que la fièvre nationale commençait à baisser et l'automne à recouvrir les montagnes de la Blue Ridge, s'attardant avec un soleil couleur jaune foin, de riches odeurs de pelouse chaude et de feuilles prenant une teinte dorée, Joey assista à des défaites cuisantes des Cavaliers, s'entraîna à la salle de sport et prit pas mal de kilos à cause de la bière. Socialement, il gravitait autour de camarades venant de familles prospères qui croyaient aux vertus du tapis de bombes déversé sur le monde islamique pour lui apprendre à se tenir. Il n'était pas de droite lui-même mais était à l'aise avec ceux qui l'étaient. Niquer l'Afghanistan n'était pas exactement ce que son idée de la dislocation

exigeait, mais c'en était suffisamment proche pour lui procurer quelque satisfaction.

Ce n'est que lorsqu'une quantité suffisante de bière avait été consommée pour amener la conversation d'un groupe sur le sexe qu'il se sentait isolé. Son histoire avec Connie était trop intense et trop étrange – trop sincère en fait, trop marquée par l'amour – pour devenir un sujet de vantardise. Il méprisait mais aussi enviait ses camarades pour leur assurance, leurs aveux salaces de ce qu'ils voulaient faire aux nanas les plus chouettes de l'album de la fac, ou de ce qu'ils étaient supposés avoir fait, dans des circonstances particulières, très imbibés, et apparemment sans regret ni conséquence, à des filles également très imbibées de leurs lycées ou écoles privées. Les désirs de ses camarades étaient toujours très centrés sur la pipe, que Joey était apparemment le seul à considérer comme à peine plus qu'une branlette glorifiée, un amusement de parking pendant la pause du déjeuner.

La masturbation en soi était une occupation dégradante dont il apprenait néanmoins à priser l'utilité alors qu'il tentait de se détacher de Connie. Son lieu préféré pour se soulager était les toilettes pour handicapés de la bibliothèque de science, où il récoltait 7,65 dollars de l'heure à lire des manuels et le *Wall Street Journal* tout en allant occasionnellement chercher des livres de science pour des polards à lunettes. Décrocher ce boulot d'étudiant à la bibliothèque lui avait paru une confirmation supplémentaire qu'il était destiné à être chanceux dans la vie. Il fut surpris de constater que la bibliothèque possédait toujours des textes imprimés d'une telle rareté et d'un intérêt si grand qu'ils devaient être gardés dans des lieux spéciaux et ne pouvaient quitter le bâtiment. Il apparaissait inévitable qu'ils soient numérisés dans les quelques années à venir. Bien des textes de la réserve étaient écrits dans des langues étrangères qui avaient été autrefois populaires, et illustrés de somptueuses pages en couleurs ; les Allemands du dix-neuvième siècle avaient été des recenseurs tout spécialement industrieux du savoir humain. Cela pourrait même conférer de la dignité à la masturbation, un petit peu au moins, que d'utiliser un atlas allemand sur l'anatomie sexuelle vieux d'un siècle comme adjuvant. Il savait que tôt ou tard il devrait briser le silence avec Connie, mais à la fin de chaque journée, après avoir utilisé les robinets à pédale spécial handicapés pour laver ses gamètes et ses fluides prostatiques et s'en débarrasser dans le lavabo, il décidait de risquer d'attendre vingt-quatre heures de plus, jusqu'au moment où, un soir, à son bureau de la réserve, le jour même où il s'était rendu compte qu'il avait sans doute attendu un jour de trop, il reçut un appel de la mère de Connie.

« Carole, dit-il aimablement. Bonjour.

— Salut Joey. Tu sais sans doute pourquoi je t'appelle.

— Non, en fait, je ne sais pas.

— Parce que tu viens de briser le petit cœur de notre amie, voilà pourquoi. »

L'estomac agité, il battit en retraite vers les rayonnages de livres.

« J'allais l'appeler ce soir, dit-il à Carol.

— Ce soir. Vraiment. Tu allais l'appeler ce soir.

— Oui.

— Et pourquoi je ne te crois pas ?

— Je ne sais pas.

— En tout cas, elle est couchée, alors tu as bien fait de ne pas appeler. Elle est allée se coucher sans dîner. Elle est allée se coucher à sept heures.

— J'ai bien fait de ne pas appeler, alors.

— Ce n'est pas drôle, Joey. Elle est très déprimée. Tu lui as filé une dépression et il faut que tu arrêtes de faire n'importe quoi. Tu comprends ce que je veux dire ? Ma fille n'est pas un chien que tu peux attacher à un parcimètre et oublier.

— Il faudrait peut-être lui donner des antidépresseurs.

— Ce n'est pas ton petit animal que tu peux laisser sur le siège arrière avec les vitres fermées, dit Carol, filant la métaphore. On fait partie de ta vie, Joey. Je crois qu'on mérite un peu plus que le rien que tu nous donnes. Cet automne a été terrible pour tout le monde, et toi tu es resté absent.

— Tu sais bien, j'ai des cours, et tout ça.

— Trop occupé pour appeler cinq minutes. Après trois semaines et demie de silence.

— J'allais vraiment l'appeler ce soir.

— Ne parlons même pas de Connie, dit Carol. Laissons Connie en dehors de tout ça une minute. Toi et moi on a vécu comme une famille pendant presque deux ans. Je n'aurais jamais cru m'entendre dire ça, mais je commence à avoir une idée de ce que tu as fait subir à ta mère. Sérieusement, ce n'est que cet automne que j'ai compris combien tu étais froid. »

Joey lança un sourire de pure oppression vers le plafond. Il y avait toujours eu quelque chose d'un peu bizarre dans ses relations avec Carol. Elle était ce que ses camarades sortis d'école privée et les gars de la fraternité avaient l'habitude d'appeler une MTFB (un acronyme qui, de l'avis de Joey, devenait parfaitement crétin du fait de l'omission du « à », dans « tout à fait baisable »). Même s'il avait généralement un très bon sommeil, il y avait eu certaines nuits, lorsqu'il résidait chez les Monaghan, où il s'était réveillé dans le lit de Connie avec d'étranges et angoissantes prémonitions sur son propre compte : il se retrouvait, horrifié, involontairement dans le lit de sa

sœur, par exemple, ou il plantait accidentellement un clou dans le front de Blake avec la cloueuse électrique de ce dernier, ou, plus étrange encore, il se voyait comme la grue la plus haute sur le quai d'un port des Grands Lacs, avec son membre horizontal qui balançait de lourds containers au-dessus des ponts d'un gros cargo pour les déposer doucement sur une barge plus petite et plus plate. Ces visions avaient tendance à survenir après des moments d'association inappropriée avec Carol – un aperçu fugitif de ses fesses nues à travers la porte mal fermée de sa chambre ; le clin d'œil complice qu'elle avait décoché à Joey à la suite d'un rot émis par Blake à la table du dîner ; l'argumentation longue et détaillée qu'elle lui avait présentée (illustrée d'histoires très vivantes sur sa propre jeunesse dissipée) pour expliquer pourquoi elle avait mis Connie sous pilule. Dans la mesure où Connie était foncièrement incapable d'être mécontente de Joey, il incombait à sa mère de verbaliser ses insatisfactions. Carol était l'organe bavard de Connie, son avocat au franc parler, et Joey avait parfois l'impression, les soirs de week-end quand Blake sortait avec ses potes, d'être pris en sandwich dans un trio virtuel, avec Carol qui ne cessait de dire tout ce que Connie ne disait pas, Connie qui en silence faisait avec Joey tout ce que Carol ne pouvait faire, et Joey qui, aux petites heures de la nuit, se réveillait en sursaut avec la sensation d'être piégé dans quelque chose qui n'allait pas vraiment. Mère Tout Fait Baisable.

« Alors, je suis censé faire quoi, moi ? dit-il.

— Eh bien, pour commencer, je veux que tu sois un petit ami plus responsable.

— Je ne suis pas son petit ami. On fait un break.

— C'est quoi, ça, un break ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'on fait l'expérience de la séparation.

— Ce n'est pas ce que me dit Connie. Connie me dit que tu veux qu'elle suive des cours pour avoir une qualification administrative et être ton assistante dans ce que tu vas entreprendre.

— Attends, dit Joey. Carol. J'étais défoncé quand j'ai dit ça. J'ai dit par erreur ce qu'il ne fallait pas parce que j'étais défoncé avec cette herbe incroyablement forte que Connie avait achetée.

— Parce que tu crois que je ne sais pas qu'elle fume ? Tu crois que Blake et moi on n'a pas de nez ? Tu n'es pas en train de m'apprendre quelque chose que je ne sais pas. Tout ce que tu fais, c'est te donner l'air du sale petit ami qui cafte.

— Ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas trouvé les bons mots. Et je n'ai pas eu l'occasion de me rattraper, puisqu'on avait décidé de ne pas se parler pendant un moment.

— Et qui est responsable de ça ? Tu sais que tu es comme un dieu pour elle. Littéralement comme un dieu, Joey. Tu lui dis de retenir son

souffle, elle retient son souffle jusqu'à l'évanouissement. Tu lui dis de s'asseoir dans un coin, elle s'assoit dans un coin jusqu'à ce qu'elle tombe d'inanition.

— Oui, et c'est la faute à qui ? dit Joey.

— C'est ta faute.

— Non, Carol, c'est ta faute à toi. C'est toi le parent. C'est dans ta maison qu'elle vit. Moi, je suis juste passé par là.

— Oui, et maintenant tu traces ta route, sans assumer tes responsabilités. Après avoir été quasiment marié avec elle. Après avoir fait partie de notre famille.

— Hola, hola, Carol. Je suis en première année de fac. Tu comprends ça ? Je veux dire, tu comprends la bizarrerie de cette conversation ?

— Je comprends que quand j'avais un an de plus que toi, j'avais déjà une petite fille et je devais me débrouiller dans la vie.

— Et ça a marché ?

— Pas si mal, en fait. Je n'allais pas t'en parler, parce qu'il est encore tôt, mais puisque tu le demandes, Blake et moi, on va avoir un bébé. Notre petite famille est sur le point de s'agrandir. »

Joey eut besoin d'un moment pour comprendre qu'elle lui annonçait qu'elle était enceinte.

« Écoute, dit-il, je suis encore au boulot. Enfin, félicitations et tout et tout. Mais je suis occupé, là.

— Occupé. C'est ça.

— Je promets, je vais l'appeler demain après-midi.

— Non, je suis désolée, dit Carol, ça, ça ne marche pas. Tu dois venir tout de suite et passer un peu de temps avec elle.

— C'est hors de question.

— Alors, tu viens une semaine à Thanksgiving. On va se faire un super Thanksgiving familial, tous les quatre. Comme ça, elle aura quelque chose à attendre, et toi tu pourras constater comme elle est déprimée. »

Joey avait le projet de passer ce congé à Washington avec son coloc, Jonathan, dont la sœur aînée, en deuxième année à Duke, était soit photographiée de manière admirablement trompeuse, soit quelqu'un qu'il fallait absolument rencontrer. La sœur s'appelait Jenna, ce qui, dans l'esprit de Joey, l'associait aux jumelles Bush, aux fêtes et aux mœurs relâchées que le nom de Bush connotait.

« Je n'ai pas de quoi payer le billet d'avion, dit-il.

— Tu peux prendre un bus, comme Connie. Ou alors, le bus, ce n'est pas assez bien pour Joey Berglund ?

— Et puis, j'ai d'autres projets.

— Eh bien, tu ferais mieux de changer tes projets, dit Carol. Ta petite amie depuis quatre ans est sérieusement déprimée. Elle pleure

pendant des heures, elle ne mange plus. J'ai dû parler à son patron chez Frost's pour qu'elle ne soit pas virée, parce qu'elle ne se souvient pas des commandes, elle se mélange les pinceaux, et elle ne sourit jamais. Peut-être qu'elle fume au boulot, ça ne m'étonnerait pas. Après, elle rentre à la maison, elle va se coucher direct et reste dans sa chambre. Quand elle travaille l'après-midi, je dois rentrer à la maison pendant ma pause-déjeuner pour m'assurer qu'elle est bien levée et habillée pour le boulot, parce qu'elle ne répond pas au téléphone. Et puis il faut que je la conduise chez Frost's, pour vérifier qu'elle entre bien. J'ai essayé de demander à Blake de le faire, mais elle ne lui parle plus et ne fait rien de ce qu'il dit. Parfois, je me dis qu'elle veut briser ma relation avec lui, juste par méchanceté, parce que tu es parti. Quand je lui dis d'aller voir le docteur, elle dit qu'elle n'a pas besoin de docteur. Quand je lui demande ce qu'elle cherche à prouver, et quels sont ses projets dans la vie, elle dit que son projet, c'est d'être avec toi. C'est son seul projet. Alors quel que soit ton petit programme de Thanksgiving, tu ferais mieux de le changer.

— J'ai dit que je l'appellerais demain.

— Tu crois vraiment que tu peux te servir de ma fille comme jouet sexuel pendant quatre ans et puis t'en aller quand ça te chante ? C'est vraiment ça, ce que tu penses ? C'était encore une enfant quand tu as commencé à avoir des relations avec elle. »

Joey repensa à ce jour fatidique, dans sa vieille cabane dans l'arbre, quand Connie avait frotté l'entrejambe de son short avant de prendre sa main à lui, un peu plus petite, pour lui montrer où la toucher : il n'avait vraiment pas eu besoin de la pousser beaucoup.

« J'étais un enfant, moi aussi, dit-il.

— Chéri, tu n'as jamais été un enfant, dit Carol. Tu as toujours été si cool et si maître de toi. Et ne crois pas que je ne te connaissais pas quand tu étais bébé. Tu ne pleurais même pas ! Je n'avais jamais rien vu de tel de toute ma vie. Tu ne pleurais même pas quand tu te cognais le doigt de pied. Tu faisais une grimace, mais pas un seul sanglot.

— Non, je pleurais. Je me rappelle très bien avoir pleuré.

— Tu t'es servi d'elle, tu t'es servi de moi, tu t'es servi de Blake. Et maintenant, tu crois que tu peux nous tourner le dos et poursuivre ta route ? Tu crois que c'est comme ça qu'il marche, le monde ? Tu crois qu'on est tous là juste pour ton bon plaisir ?

— Je vais essayer de la convaincre de voir un médecin pour un traitement. Mais, Carol, tu sais, notre conversation est vraiment bizarre. Ce n'est pas une conversation normale.

— Eh bien, tu ferais mieux de t'y habituer, parce qu'on va en avoir une autre demain, et après-demain, et après après-demain, jusqu'à ce que tu me dises que tu viens pour Thanksgiving.

- Je ne viens pas pour Thanksgiving.
- Alors il va falloir t'habituer à m'entendre. »

Après la fermeture de la bibliothèque, il sortit dans la nuit froide et alla s'asseoir sur un banc, devant sa résidence ; il caressa son téléphone en essayant de penser à quelqu'un qu'il pourrait appeler. À St. Paul, il avait clairement fait comprendre à tous ses amis qu'on ne parlait pas de Connie, et en Virginie il avait gardé ça secret. Presque tous ses camarades communiquaient quotidiennement avec leurs parents, quand ce n'était pas toutes les heures, et bien que cela lui fit ressentir une gratitude inattendue envers ses parents, qui avaient été bien plus cool et bien plus respectueux de ses souhaits qu'il n'avait été capable de l'apprécier tant qu'il vivait à côté de chez eux, cela déclenchait aussi chez lui une sorte de panique. Il avait demandé sa liberté, ils la lui avaient accordée, et il ne pouvait plus revenir en arrière, maintenant. Il y avait eu un bref épisode de coups de fil familiaux après le 11-Septembre, mais les conversations avaient surtout été impersonnelles, avec sa mère qui s'amusait à ressasser qu'elle ne pouvait s'empêcher de regarder CNN, même si elle était convaincue que trop regarder CNN lui faisait du mal, et avec son père qui saisisait l'occasion pour exprimer son hostilité de toujours envers toute religion organisée, et enfin avec Jessica qui étalait sa connaissance des cultures non-occidentales et expliquait la légitimité de leur hargne contre l'impérialisme américain. Jessica se trouvait tout en bas de la liste des gens que Joey appellerait en cas de détresse. Sauf, peut-être, si elle était sa dernière connaissance vivante, qu'il avait été arrêté en Corée du Nord et qu'il était prêt à supporter un pénible sermon, alors là oui, peut-être.

Comme pour se rassurer et se convaincre que Carol se trompait sur son compte, il pleura un peu dans le noir, sur son banc. Il pleura pour Connie et ses malheurs, il pleura pour l'avoir abandonnée à Carol – parce qu'il n'était pas la personne qui pouvait la sauver. Puis il se sécha les yeux et appela sa propre mère, dont Carol aurait sans doute pu entendre le téléphone sonner à condition de se tenir suffisamment près de la fenêtre, aux aguets.

« Joseph Berglund, dit sa mère. J'ai l'impression que ce nom me dit quelque chose.

— Salut m'man. »

Immédiatement, un silence.

« Désolé de ne pas avoir appelé depuis longtemps, dit-il.

— Oh, tu sais, il ne se passe pas grand-chose par ici, sauf des paniques à l'anthrax, un agent immobilier peu réaliste qui essaie de vendre notre maison, et ton père qui fait des allers-retours à Washington. Tu sais qu'ils forcent les gens qui prennent l'avion pour Washington à rester assis une heure avant l'atterrissage ? C'est un peu

bizarre, comme régulation. Enfin, qu'est-ce qu'ils pensent ? Que les terroristes vont renoncer à leur sombre projet parce qu'il y a le signe demandant d'attacher les ceintures ? Papa dit qu'ils ont à peine décollé que l'hôtesse se met à prévenir tout le monde d'aller aux toilettes tout de suite avant qu'il soit trop tard. Et après, ils distribuent des canettes de soda à tout le monde. »

On aurait dit une vieille dame bavarde, et non la force vitale qu'il imaginait encore lorsqu'il s'autorisait à penser à elle. Il dut fermer les yeux très fort pour ne pas se remettre à pleurer. Tout ce qu'il avait fait la concernant durant les trois dernières années avait été calculé pour supprimer les conversations intensément personnelles qu'ils avaient eues quand il était plus jeune : pour qu'elle la ferme, pour qu'elle apprenne à se contenir, pour qu'elle cesse de l'agacer avec son cœur débordant et son manque d'inhibition. Et maintenant que l'apprentissage avait été fait, qu'elle se montrait docilement triviale avec lui, il se sentait privé d'elle et voulait tout annuler.

« J'ai le droit de te demander si tout va bien pour toi ? dit-elle.

— Tout va bien pour moi.

— La vie est douce dans les anciens États esclavagistes ?

— Très douce. Il fait très beau.

— Bien sûr. C'est l'avantage d'avoir grandi dans le Minnesota. Où que tu ailles après il fait toujours plus beau.

— Ouais.

— Et tu te fais beaucoup d'amis ? Tu rencontres beaucoup de gens ?

— Ouais.

— Bien, très, très bien. C'est très, très bien. C'est gentil d'appeler, Joey. Je veux dire, tu n'es pas forcé, alors c'est gentil de le faire. Tu as de vrais fans, ici au pays. »

Une horde de mâles de première année surgit hors du dortoir et fonça sur la pelouse, les voix amplifiées par la bière.

« Jo-eeey, Jo-eeey ! » beuglèrent-ils avec affection.

Il leur fit un signe de tête en guise de réponse très cool.

« On dirait que tu as aussi des fans là-bas, dit sa mère.

— Ouais.

— Mon petit garçon est très populaire.

— Ouais. »

Un autre silence tomba tandis que la horde s'éloignait vers de nouveaux points d'eau. Joey eut une douloureuse impression de désavantage, en les regardant partir. Il avait déjà presque un mois d'avance sur ses dépenses prévisionnelles du trimestre d'automne. Il ne voulait pas être le gars pauvre qui ne buvait qu'une bière quand les autres en prenaient six, mais il ne voulait pas non plus avoir l'air d'un parasite. Il voulait être dominant et généreux ; et cela exigeait des

fonds.

« Papa, il aime bien son nouveau boulot ? fit-il l'effort de demander à sa mère.

— Oui, je crois qu'il l'aime bien. Ça le rend un peu fou. Tu sais, il se retrouve soudain avec des tonnes d'argent appartenant à d'autres, qu'il peut dépenser pour arranger tout ce qui ne va pas dans le monde selon lui. Avant, il pouvait se plaindre que personne ne faisait rien. Maintenant, c'est lui qui doit essayer de faire quelque chose, ce qui est impossible, bien sûr, puisqu'on fonce tous droit dans le mur, de toute façon. Il m'envoie des e-mails à trois heures du matin. Je ne crois pas qu'il dorme beaucoup.

— Et toi ? Comment ça va ?

— Ah mais c'est gentil de demander, sauf que tu n'as pas vraiment envie de savoir.

— Bien sûr que si.

— Mais non, crois-moi. Et ne te fais pas de souci, je ne dis pas ça méchamment. Ce n'est pas un reproche. Tu as ta vie et j'ai la mienne. C'est très, très bien comme ça.

— Non, mais je veux dire, tu fais quoi, toute la journée ?

— Pour ton information, dit sa mère, cela peut être une question maladroite à poser à quelqu'un. C'est comme de demander à un couple sans enfant pourquoi ils n'en ont pas, ou à une personne célibataire pourquoi elle ne s'est pas mariée. Il faut faire attention avec certaines questions qui peuvent te paraître tout à fait inoffensives.

— Hum...

— Je suis un peu dans les limbes en ce moment, dit-elle. C'est difficile d'engager de grands changements dans ma vie, alors que je sais que je vais déménager. J'ai démarré un petit projet d'écriture, pour m'amuser. Je dois aussi faire en sorte que la maison ait l'air d'un *bed and breakfast* au cas où un agent immobilier débarquerait avec une offre potentielle. Je passe beaucoup de temps à m'assurer que les magazines soient joliment présentés en éventail. »

Le sentiment d'abandon douloureux qu'éprouvait Joey cédait peu à peu place à l'irritation, parce que, elle avait beau le nier, elle ne semblait pas pouvoir s'empêcher de lui faire des reproches. Ces mères et leurs reproches, c'était toujours pareil. Il l'appelait pour avoir un peu de soutien et, en moins de deux, c'était presque lui qui la soutenait.

« Et pour l'argent, ça va ? dit-elle, comme si elle sentait son irritation. Tu as assez d'argent ?

— Je suis un peu juste, admit-il.

— Je me doute !

— Dès que je serai résident, les frais d'inscription baisseront bien.

C'est juste la première année qui est très dure.

— Tu veux que je t'envoie un peu d'argent ? »

Il sourit dans le noir. Il l'aimait bien, en dépit de tout ; il ne pouvait s'en empêcher.

« Je croyais que papa avait dit qu'il n'y aurait plus d'argent.

— Papa n'a pas besoin de tout savoir.

— Oui, mais la fac ne me considérera pas comme résident de l'État si j'ai quoi que ce soit de ta part.

— La fac n'a pas besoin de tout savoir non plus. Je pourrais t'envoyer un mandat, si ça peut t'aider.

— Oui, et après ?

— Et après, rien, promis. Rien en échange. Ce que je dis, c'est que tu as déjà été clair avec papa. Inutile de payer des intérêts si élevés, juste pour continuer à prouver quelque chose que tu as déjà prouvé.

— Laisse-moi le temps d'y réfléchir.

— Tu sais, je vais te mettre un mandat au courrier. Tu décides ensuite dans ton coin si tu veux l'encaisser ou pas. Tu n'auras pas besoin d'en discuter avec moi. »

Il sourit à nouveau.

« Pourquoi tu fais ça ?

— Eh bien, tu me crois ou pas, Joey, mais tu sais, je veux que tu aies la vie que tu désires. J'ai eu pas mal de temps libre pour me poser certaines questions, pendant que je disposais les magazines en éventail sur la table basse. Genre, si tu nous disais, à papa et à moi, que tu ne veux plus jamais nous voir, pour le restant de tes jours, est-ce que je voudrais toujours que tu sois heureux ?

— C'est une question hypothétique bizarre. Et ça n'a rien à voir avec la réalité.

— C'est sympa d'entendre ça, mais ce n'est pas ce que je veux dire. Ce que je veux dire, c'est que nous pensons tous connaître la réponse à la question. Les parents sont programmés pour vouloir le meilleur pour leurs enfants, quel que soit ce qu'ils reçoivent en retour. C'est ça l'amour, non ? Mais en fait, si on y réfléchit bien, c'est une idée étrange. Parce que nous savons comment les gens sont vraiment. Égoïstes, peu clairvoyants, égotistes et avides. Pourquoi le fait d'être un parent, en soi et pour soi, conférerait d'une manière ou d'une autre une supériorité de caractère sur tous les autres ? De toute évidence, ce n'est pas le cas. Je t'ai déjà un peu parlé de mes propres parents, par exemple...

— Pas beaucoup, dit Joey.

— Eh bien, peut-être qu'un jour je t'en dirai plus, si tu me le demandes gentiment. Mais ce que je veux dire, c'est que j'ai vraiment sérieusement pensé à cette question de l'amour, en ce qui te concerne. Et j'ai décidé...

— M'man, ça t'ennuie si on parle d'autre chose ?

— J'ai décidé...

— Ou plutôt, une autre fois ? La semaine prochaine, par exemple ? J'ai encore beaucoup de choses à faire avant d'aller au lit. »

Le silence de la blessure s'abattit sur St. Paul.

« Désolé, dit-il. C'est juste qu'il est très tard, je suis fatigué et j'ai encore plein de trucs à faire.

— J'étais juste en train d'expliquer, dit sa mère d'une voix beaucoup plus basse, pourquoi je vais t'envoyer un mandat.

— D'accord, merci. C'est gentil de ta part, on va dire. »

D'une voix encore plus tenue et blessée, sa mère le remercia d'avoir appelé et raccrocha.

Joey scruta la pelouse à la recherche d'un buisson ou d'un recoin architectural où il pourrait pleurer sans être vu par des meutes passant par là. Ne voyant rien, il courut à l'intérieur de son bâtiment et, à l'aveugle, comme s'il avait besoin de vomir, s'engouffra dans les premiers gogues qu'il vit, sur un palier qui n'était pas le sien, il s'enferma dans un box et pleura toute sa haine pour sa mère. Quelqu'un se douchait dans un nuage de savon déodorant et d'humidité. Une grosse érection au visage souriant, s'élevant dans les airs comme Superman, laissant échapper des gouttelettes, était dessinée au feutre sur la porte piquetée de rouille. En dessous, quelqu'un avait écrit TIRE TON COUP MAINTENANT OU REPRENDS TA PLACE DANS LA QUEUE.

La nature du reproche de sa mère n'était pas aussi simple que le reproche de Carol Monaghan. Carol, contrairement à sa fille, n'était pas très maligne. Connie possédait une intelligence concise et ironique, un petit clitoris bien ferme de discernement et de sensibilité auquel elle ne donnait accès à Joey que derrière des portes closes. Lorsque Connie, Carol, Blake et Joey dînaient tous ensemble, Connie mangeait les yeux baissés, apparemment perdue dans ses étranges pensées, mais après, une fois seule avec Joey dans leur chambre, elle pouvait reproduire jusqu'au dernier et déplorable détail le comportement à table de Carol et de Blake. Elle demanda un jour à Joey s'il avait remarqué que presque tous les commentaires de Blake avaient pour but de dire combien les gens étaient stupides et combien lui, Blake, était supérieur et sous-estimé. D'après Blake, la météo du matin sur KSTP était stupide, les Paulsen avaient mis leur caisse à recyclage dans un endroit stupide, le signal de la ceinture de sécurité dans son camion était stupide de ne pas s'arrêter après soixante secondes, les conducteurs qui respectaient la limite de vitesse dans Summit Avenue étaient stupides, le feu tricolore au carrefour de Summit et Lexington était stupidement programmé, son patron était stupide, les codes régissant la construction de la ville étaient stupides.

Joey se mit à rire tandis que Connie poursuivait, avec sa mémoire implacable, sa liste d'exemples : la nouvelle télécommande de la télé était stupidement conçue, les horaires du début de soirée sur NBC avaient été stupidement réorganisés, la National League était stupide de ne pas adopter la règle du frappeur désigné, les Vikings étaient stupides d'avoir laissé partir Brad Johnson et Jeff George, le modérateur du second débat présidentiel, avait été stupide de ne pas insister sur le fait qu'Al Gore était un fieffé menteur, le Minnesota était stupide de faire payer à ses citoyens qui travaillaient dur une couverture médicale gratuite haut de gamme pour les clandestins mexicains et les tricheurs à l'allocation, une couverture médicale gratuite haut de gamme...

— Et tu sais quoi ? conclut Connie.

— Quoi ? dit Joey.

— Tu ne fais jamais ça. Tu es vraiment plus intelligent que les autres, alors tu n'as pas besoin de dire qu'ils sont stupides. »

Joey accepta le compliment avec gêne. Tout d'abord, il ressentit une forte bouffée de compétition devant cette comparaison directe entre lui et Blake – le sentiment désagréable d'être un pion ou un prix dans une lutte complexe mère-fille. Et même s'il était vrai qu'il avait dû laisser pas mal de ses opinions et jugements à la porte lorsqu'il avait emménagé chez les Monaghan, il avait bien auparavant déclaré stupides toutes sortes de choses, en particulier sa propre mère, qui avait fini par lui sembler être un puits sans fond de bêtise exaspérante. Et voilà que Connie paraissait suggérer que ce qui poussait les gens à se plaindre de la stupidité était en fait leur propre stupidité.

En vérité, le seul domaine où sa mère avait été coupable de stupidité, ç'avait été avec Joey lui-même. D'accord, elle avait également été très bête, par exemple, de montrer si peu de respect pour Tupac, dont Joey voyait les meilleurs morceaux comme des pépites de pur génie, ou d'être aussi hostile à *Mariés, deux enfants*, dont la stupidité était si calculée et extrême que ça en devenait carrément brillant. Mais elle n'aurait jamais attaqué *Mariés, deux enfants* si Joey n'avait pas passé tout son temps à regarder des rediffusions, elle ne se serait jamais abaissée à faire ses mauvaises et embarrassantes caricatures de Tupac si Joey ne l'avait pas autant admiré. La cause véritable et originale de sa stupidité était son souhait que Joey continue à être son ami : qu'il continue à être plus divertit et plus fasciné par sa mère que par de grandes séries télé ou par un réel génie du rap. Là résidait l'origine malsaine de sa stupidité : elle était en compétition.

Au bout du compte, il avait été assez désespéré pour parvenir à lui faire entrer dans le crâne qu'il ne voulait plus être son ami. Cela n'avait même pas été un plan conscient, plus un genre de produit

dérivé de l'irritation que sa sœur moralisatrice avait suscitée chez lui : il ne pouvait penser à meilleur moyen de la mettre en rage et de l'horrifier que d'inviter un groupe de potes à la maison pour se soûler au Jim Beam pendant que les parents se trouvaient auprès de leur grand-mère souffrante à Grand Rapids, avant de baiser Connie le lendemain soir de manière tout spécialement sonore contre le mur mitoyen entre sa chambre et celle de Jessica, poussant cette dernière à monter le son insupportable de Belle and Sebastian à un volume digne d'une boîte de nuit et, plus tard, après minuit, à cogner à la porte verrouillée de la chambre de Joey avec ses phalanges vertueusement blanches...

« Bordel, Joey ! T'arrêtes ça tout de suite ! Tout de suite, tu m'entends ?

— Hé, du calme, je te rends service, sur ce coup.

— Quoi ?

— T'en as pas marre de ne jamais cafter ? Je te rends service ! Je te tends la perche !

— Je vais cafter tout de suite. Je vais appeler papa tout de suite.

— Vas-y ! Tu ne m'as pas entendu ? J'ai dit que je te rendais service.

— Espèce de con ! Espèce de sale petit con ! J'appelle papa tout de suite... »

Pendant ce temps, Connie, nue comme un ver, la lèvre et les mamelons rouge sang, restait assise et retenait son souffle en regardant Joey avec un mélange de peur, d'étonnement, d'excitation, d'allégeance et de plaisir qui le persuada, comme rien auparavant et peu de choses par la suite, qu'aucune règle, aucune bienséance, aucune loi morale n'importait à Connie, tant quelle était son élue et sa partenaire dans le péché.

Il ne s'était pas attendu à ce que sa grand-mère meure cette semaine-là – elle n'était pas si vieille que ça. En foutant la merde juste la veille de son trépas, il s'était mis dans une position tout à fait insoutenable. La preuve en fut qu'on ne lui cria même pas dessus. À Hibbing, lors de l'enterrement, ses parents l'ont simplement ignoré. Il resta tout seul, à mijoter dans sa culpabilité, pendant que le reste de sa famille se rassemblait dans un chagrin qu'il aurait dû partager avec eux. Dorothy avait été le seul grand-parent qu'il avait connu, elle l'avait impressionné, quand il était encore très jeune, en l'invitant à toucher sa main déformée pour voir que c'était toujours une main humaine dont il ne fallait pas avoir peur. Par la suite, il n'avait jamais objecté aux gentilleses que ses parents lui avaient demandé de lui prodiguer quand elle venait les voir. C'était une personne, peut-être la seule personne, avec laquelle il avait été bon à cent pour cent. Et maintenant, soudain, elle était morte.

L'enterrement fut suivi de plusieurs semaines de répit de la part de sa mère, plusieurs semaines de froideur bienvenue, mais peu à peu elle recommença à le chercher. Elle exploita le prétexte de la franchise de Joey à propos de Connie pour se montrer à son tour d'une franchise inappropriée avec lui. Elle tenta de faire de lui son Confident Désigné, ce qui s'avéra bien pire que d'être son ami. C'était sournois et irrésistible. Tout débuta par une confidence : elle vint s'asseoir sur le lit de Joey un après-midi et se mit à lui raconter comment elle avait été harcelée à la fac par une menteuse pathologique et droguée qu'elle aimait néanmoins et que le père de Joey n'approuvait pas. « Il fallait que je le dise à quelqu'un, dit-elle, et je ne voulais pas le dire à papa. J'allais chercher mon nouveau permis de conduire hier, et je me suis rendu compte qu'elle se trouvait devant moi dans la file d'attente. Je ne l'avais pas revue depuis le soir où je m'étais bousillé le genou. Ça fait quoi, vingt ans ? Elle a pris beaucoup de poids, mais c'est sûr, c'était elle. Et j'ai eu très peur, en la voyant. J'ai compris que je me sentais coupable.

— Pourquoi avoir peur ? se retrouva-t-il à dire, comme le psy de Tony Soprano. Pourquoi se sentir coupable ?

— Je ne sais pas. Je suis partie de là ventre à terre avant qu'elle ait le temps de me voir. Il va falloir que je revienne, pour mon permis. Mais j'étais terrifiée à l'idée qu'elle se retourne et qu'elle me voie. J'étais terrifiée de ce qui allait se passer. Parce que tu sais, je ne suis pas du tout lesbienne. Crois-moi, je le saurais si je l'étais – la moitié de mes vieilles amies sont gays. Ce qui n'est vraiment pas mon cas.

— C'est bon à entendre, dit-il avec un ricanement nerveux.

— Mais je me suis rendu compte, hier, en la voyant, que j'avais été amoureuse d'elle. Et je n'ai jamais su affronter ça. Et maintenant, elle a cette sorte de lourdeur due au lithium...

— C'est quoi, le lithium ?

— C'est pour les manico-dépressifs. Les bipolaires.

— Ah...

— Et je l'ai totalement abandonnée, parce que papa la détestait tant. Elle souffrait, et je ne l'ai jamais rappelée, et j'ai jeté ses lettres sans même les ouvrir.

— Mais elle t'a menti. Elle faisait peur.

— Je sais, je sais, mais n'empêche, je me sens coupable. »

Elle lui raconta bien d'autres secrets durant les mois qui suivirent. Des secrets qui se révélèrent être comme des bonbons empoisonnés à l'arsenic. Pendant un temps, il se trouva réellement chanceux d'avoir une mère si cool et si franche. En retour, il lui dévoila diverses perversions et petits délits de ses camarades de classe, pour tenter de l'impressionner en lui montrant combien ses pairs étaient plus blasés et plus débauchés que les jeunes des années soixante-dix. Et puis un

jour, lors d'une conversation sur le viol dans les campus, il avait semblé assez naturel à Patty de lui dire que cela lui était arrivé quand elle était adolescente, qu'il ne devait jamais en dire un mot à Jessica, parce que Jessica ne la comprenait pas comme lui la comprenait – personne ne la comprenait comme Joey la comprenait. Il avait passé les nuits qui avaient suivi cette conversation allongé sans dormir, nourrissant une colère meurtrière contre le violeur de sa mère, se sentant scandalisé par l'injustice du monde, coupable de toutes les choses négatives qu'il avait pu dire ou penser sur sa mère, mais aussi privilégié et important parce qu'il avait ainsi accès au monde des secrets des adultes. Et puis, un matin, il s'éveilla en la haïssant très violemment, au point qu'il en avait la chair de poule et l'estomac retourné quand il se trouvait dans la même pièce qu'elle. Ce fut comme une transformation chimique. Comme si de l'arsenic suintait de ses organes et de sa moelle épinière.

Ce qui l'avait décontenancé ce soir-là au téléphone, c'était le fait qu'elle lui avait semblé tout sauf stupide. Là, en effet, résidait la substance de son reproche. Elle ne paraissait pas être très douée pour vivre sa vie, mais ce n'était pas parce qu'elle était stupide. C'était presque le contraire, en réalité. Elle avait une conscience tragico-mique d'elle-même et semblait, qui plus est, sincèrement vouloir s'excuser d'être comme elle était. Et pourtant tout cela aboutissait à un reproche à son adresse à lui. Comme si elle parlait une langue aborigène sophistiquée mais mourante qu'il incombait à la jeune génération (c'est-à-dire à Joey) soit de perpétuer, soit de laisser disparaître en en assumant la responsabilité. Ou comme si elle était un des oiseaux menacés du père de Joey, chantant son chant obsolète dans les bois, dans l'espoir triste qu'un esprit ami passant par là l'entendrait. Il y avait elle, et puis il y avait le reste du monde, et à la façon même dont elle choisissait de lui parler, elle lui reprochait de prêter allégeance au reste du monde plutôt qu'à elle. Et qui pourrait le blâmer de préférer le monde ? Il devait tenter de vivre sa vie ! Le problème venait du fait que lorsqu'il était plus jeune, dans sa faiblesse, il lui avait laissé entendre qu'il comprenait la langue qu'elle parlait, qu'il reconnaissait son chant, et maintenant elle ne pouvait apparemment s'empêcher de lui rappeler que ces capacités-là se trouvaient toujours en lui, si jamais il voulait à nouveau les exploiter.

Celui qui se douchait dans la salle de bains du dortoir avait terminé et s'essuyait. La porte du palier s'ouvrit et se referma, s'ouvrit et se referma ; une odeur mentholée de brossage de dents s'éleva des lavabos et pénétra le compartiment de Joey. Sa crise de larmes lui avait donné une érection qu'il libéra de son caleçon et de son pantalon de coton pour s'y accrocher comme à sa vie. S'il appuyait assez fort à la base, il pouvait faire gonfler le bout jusqu'à le rendre énorme et

hideux, presque noir de sang veineux. Il aimait tellement regarder ça, il se délectait tellement du sentiment de protection et d'indépendance que cette beauté répugnante lui donnait, qu'il était réticent à l'idée de se finir et de perdre toute cette dureté. Marcher en bandant chaque minute de la journée, bien sûr, ferait de lui ce que les gens appelaient un queutard. Ce qu'était Blake. Joey ne voulait pas être comme Blake, mais il voulait encore moins être le Confident Désigné de sa mère. Avec des doigts silencieusement agités de spasmes, tout en regardant fixement son membre dur, il jouit dans les toilettes béantes et tira immédiatement la chasse.

En haut, dans sa chambre du coin de l'étage, il trouva Jonathan qui lisait John Stuart Mill tout en regardant la neuvième manche d'un match des World Series.

« La situation est très perturbante, ici, dit Jonathan. Je suis en train de ressentir de vraies bouffées de sympathie pour les Yankees. »

Joey, qui ne regardait jamais le base-ball tout seul mais qui n'était pas hostile à le regarder avec d'autres, s'assit sur son lit tandis que Randy Johnson balançait des balles rapides à un Yankee aux yeux de vaincu. Le score était de 4-0.

« Ils peuvent encore revenir, dit-il.

— Pas possible, dit Jonathan. Et je suis désolé, mais depuis quand les équipes nouvelles peuvent jouer dans les Series après quatre saisons ? Déjà, je n'ai pas encore réussi à accepter que l'Arizona ait une équipe.

— Je suis heureux de constater que tu vois enfin la lumière de la raison.

— Attends, comprends-moi bien. Il n'y a toujours rien de plus doux qu'une défaite yankee, de préférence d'un point, de préférence sur une balle passée par Jorge Posada, la merveille sans menton. Mais cette année est l'année où on voudrait malgré tout les voir gagner. C'est un sacrifice patriotique qu'on doit tous faire pour New York.

— Moi, je veux qu'ils gagnent chaque année, dit Joey, même s'il n'en était au fond pas si convaincu que ça.

— Mais, dis-moi, tu n'es pas censé aimer les Twins ?

— C'est sans doute surtout parce que mes parents détestent les Yankees. Mon père adore les Twins parce qu'ils ne sont pas bien payés du tout et naturellement les Yankees sont les ennemis quand on parle d'argent. Et ma mère, c'est une maniaque anti-New York de base. »

Jonathan lui lança un regard intéressé. Jusqu'alors, Joey avait révélé très peu de choses sur ses parents, juste assez pour éviter d'avoir l'air désagréablement mystérieux sur leur compte.

« Pourquoi déteste-t-elle New York ?

— Je ne sais pas. J'imagine que c'est parce qu'elle vient de là. »

Sur l'écran de Jonathan, Derek Jeter atteignit la seconde base et

ce fut la fin du match.

« On a un mélange très complexe d'émotions, là, dit Jonathan en éteignant le téléviseur.

— Tu sais, je ne connais même pas mes grands-parents, dit Joey. Ma mère est vraiment très bizarre, là-dessus. Durant toute mon enfance, ils ne sont venus nous voir qu'une fois, genre pour quarante-huit heures. Pendant tout le temps, ma mère s'est comportée de manière incroyablement névrotique et fausse. On est allés les voir une autre fois, quand on était en vacances à New York, et ça s'est mal passé, là aussi. Ils m'envoient des cartes d'anniversaire avec trois semaines de retard, et ma mère, elle, elle les maudit pour ce retard, même si ce n'est pas vraiment leur faute. Je veux dire, comment tu veux qu'ils se souviennent de la date d'anniversaire de quelqu'un qu'ils ne voient pratiquement jamais ? »

Jonathan fronçait les sourcils d'un air méditatif.

« Où, à New York ?

— Je ne sais pas. Quelque part en banlieue. Ma grand-mère fait de la politique, au niveau de l'État, quelque chose comme ça. C'est une gentille dame juive élégante, mais ma mère ne supporte pas de se trouver dans la même pièce qu'elle.

— Attends, redis-moi ça ? dit Jonathan en se redressant sur son lit. Ta mère est juive ?

— J'imagine que oui, sur un plan théorique.

— Mais alors mec, t'es juif ! Je n'en avais aucune idée !

— Oui, enfin, juste un quart, dit Joey. C'est vraiment très dilué.

— Tu pourrais émigrer en Israël dès maintenant, sans aucune question.

— Le rêve de ma vie.

— Je te le dis, c'est tout. Tu pourrais avoir un Desert Eagle, ou piloter un avion de combat et sortir avec une vraie sabra. »

Pour illustrer son idée, Jonathan ouvrit son ordinateur portable et se rendit sur un site consacré à des photos de déesses israéliennes bronzées, avec des cartouchières pour gros calibres en bandoulière sur leurs seins nus bonnets D.

« C'est pas mon truc, dit Joey.

— Pas le mien non plus, dit Jonathan avec une honnêteté peut-être pas tout à fait totale. Je te le dis, c'est tout, au cas où ce serait ton truc.

— En plus, y a pas un problème avec les colonies illégales et les Palestiniens qui n'ont aucun droit ?

— Oui ! Il y a un problème ! Le problème, c'est d'être un petit îlot démocratique et pro-occidental entouré de fanatiques musulmans et de dictateurs hostiles.

— Ouais, mais ça veut juste dire que c'était idiot de mettre cet

îlot à cet endroit, dit Joey. Si les Juifs n'étaient pas partis au Moyen-Orient, et si on n'était pas obligés de les soutenir, peut-être que les pays arabes ne seraient pas aussi hostiles à notre égard.

— Attends, mec. Ça te dit quelque chose, l'holocauste ?

— Oui, je sais. Mais pourquoi ne sont-ils pas plutôt allés à New York ? On les aurait laissés venir. Ils auraient pu installer leurs synagogues ici, et ainsi de suite, et on aurait pu avoir des relations normales avec les Arabes.

— Mais l'holocauste a eu lieu en Europe, qui était censée être civilisée. Quand tu perds la moitié de ta population mondiale dans un génocide, tu ne fais plus confiance qu'à toi-même pour te protéger. »

Joey se rendait compte avec embarras qu'il exposait là des opinions qui étaient plus celles de ses parents que les siennes, et qu'il était donc sur le point de perdre un débat qu'il se fichait de gagner pour commencer.

« D'accord, persista-t-il néanmoins, mais pourquoi faut-il que ce soit notre problème ?

— Parce que c'est notre affaire de soutenir la démocratie et les marchés libres partout où ils sont, dit Jonathan. C'est le problème en Arabie Saoudite – trop de gens en colère sans perspectives économiques. C'est pour ça que Ben Laden peut recruter là-bas. Je suis totalement d'accord avec toi sur les Palestiniens. C'est juste une putain de zone d'élevage géante pour terroristes. C'est pour ça qu'on doit essayer d'apporter la liberté à tous les pays arabes. Mais on ne commence pas à faire ça en lâchant la seule démocratie qui marche dans toute la région. »

Joey admirait Jonathan non seulement parce qu'il était cool, mais aussi parce qu'il avait assez confiance en lui pour ne pas faire semblant d'être stupide afin de rester cool. Il réussissait le coup difficile de rendre l'intelligence cool.

« Hé ! dit Joey, pour changer de sujet, je suis toujours invité pour Thanksgiving ?

— Invité ? Tu es doublement invité, maintenant. Ma famille n'est pas vraiment le genre de famille juive à détester les Juifs. Mes parents aiment vraiment, mais vraiment beaucoup les Juifs. Ils vont te dérouler le tapis rouge. »

Le lendemain après-midi, seul dans leur chambre, soucieux de ne pas avoir encore donné le coup de fil promis à Connie au sujet du docteur, Joey se retrouva à allumer l'ordinateur de Jonathan pour y chercher des photos de sa sœur, Jenna. Il ne considérait pas qu'aller directement aux photos de famille que Jonathan lui avait de toute façon déjà montrées était indiscret. L'excitation suscitée chez son coloc par sa judaïté pouvait présager une réception également chaleureuse de la part de Jenna, et il copia les deux photos les plus

alléchantes sur son propre disque dur, modifiant l'extension de fichier pour que lui seul puisse les retrouver, afin de s'imaginer une alternative concrète à Connie avant de lui passer l'appel redouté.

La population femelle de la fac ne s'était pas révélée satisfaisante jusque-là. Comparées à Connie, les filles vraiment jolies qu'il avait rencontrées en Virginie semblaient toutes avoir été arrosées de Teflon, enfermées dans leur suspicion quant aux motivations de Joey. Même les plus belles étaient trop maquillées, elles portaient des vêtements trop élégants et s'habillaient pour les matchs des Cavaliers comme pour aller au Kentucky Derby. Il était vrai que certaines filles de seconde catégorie, lors de fêtes où elles avaient trop bu, lui avaient laissé entendre qu'il était un garçon avec lequel il pouvait y avoir une ouverture. Mais pour une raison quelconque, parce qu'il était un gringalet, parce qu'il détestait crier plus fort que la musique, parce qu'il avait une trop haute idée de lui-même, ou encore parce qu'il était incapable de ne pas remarquer que trop d'alcool rendait les filles vraiment agaçantes et idiotes, il avait développé très tôt un préjugé contre ces fêtes et leurs ouvertures et décidé qu'il préférerait de loin traîner avec d'autres types.

Il resta assis un long moment, le téléphone à la main, peut-être pendant une demi-heure, tandis que le ciel, aux fenêtres, se couvrait, annonçant la pluie. Il attendit si longtemps et dans une telle stupeur réticente, que ce fut pratiquement du niveau du tir à l'arc zen quand son pousse, de son propre chef, pressa la touche du numéro de Connie et que la sonnerie le poussa à l'action.

« Hé, répondit-elle, d'une voix normale et joyeuse, une voix qui lui avait manqué. Tu es où ?

— Dans ma chambre.

— Il fait comment, chez toi ?

— Je ne sais pas. C'est plutôt gris.

— La vache, ici il neigeait ce matin. C'est déjà l'hiver.

— Ouais, écoute-moi, dit-il, tu vas bien ?

— Moi ? dit-elle, apparemment surprise par la question. Oui. Tu me manques à chaque minute de la journée, mais je m'habitue.

— Je suis désolé de ne pas avoir appelé pendant si longtemps.

— Pas de problème. J'adore te parler, mais je comprends pourquoi on doit être plus disciplinés. J'étais juste en train de m'occuper de ma demande pour Inver Hills. Je me suis aussi inscrite au SAT en décembre, comme tu l'as suggéré.

— J'ai suggéré ça ?

— Si je dois vraiment faire des études à l'automne, comme tu as dit, c'est ce que je dois faire. J'ai acheté un livre pour me préparer. Je vais travailler trois heures tous les jours.

— Donc tu vas vraiment bien.

— Oui ! Et toi ? »

Joey avait du mal à faire coller le récit de Carol sur Connie avec la clarté et le calme quelle manifestait là.

« J'ai parlé avec ta mère, hier soir, dit-il.

— Je sais. Elle m'a dit.

— Elle t'a dit qu'elle était enceinte ?

— Oui, c'est une bénédiction pour nous. Je crois que ça va être des jumeaux.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est juste une impression que j'ai. Ça va être vraiment horrible dans un sens.

— Toute la conversation a été assez bizarre, en fait.

— Je lui ai parlé, dit Connie. Elle ne t'appellera plus. Si elle le fait, tu me le dis et je ferai en sorte qu'elle arrête.

— Elle a dit que tu étais très déprimée », hasarda Joey.

Ce qui entraîna un silence soudain et total, avec cette dimension de trou noir que seule Connie savait apporter au silence.

« Elle a dit que tu dormais toute la journée et que tu ne mangeais pas assez, dit Joey. Elle avait l'air vraiment inquiète pour toi. »

Un autre silence.

« J'ai été un peu déprimée pendant un moment, dit Connie après quelques secondes. Mais ça ne regarde pas Carol. Et maintenant, je vais mieux.

— Mais tu as peut-être besoin d'antidépresseurs ou de trucs comme ça ?

— Non, je vais bien mieux.

— Bien, c'est super, dit Joey, même s'il sentait confusément que ce n'était pas du tout super – qu'une faiblesse et une dépendance morbide de la part de Connie auraient pu lui fournir une échappatoire.

— Et alors, tu as couché avec d'autres ? dit Connie. Je me suis dit que c'était peut-être pour ça que tu n'appelais pas.

— Non ! Non. Pas du tout.

— C'est pas un problème pour moi, si tu le fais. Je voulais déjà te le dire le mois dernier. T'es un mec, tu as des besoins. Je ne m'attends pas à ce que tu sois comme un moine. C'est juste du sexe, c'est pas important.

— Oui, enfin, c'est valable aussi pour toi, dit-il avec gratitude, sentant poindre une autre échappatoire.

— Sauf que ça n'arrivera pas avec moi, dit Connie. Personne d'autre ne me voit comme tu me vois. Je suis invisible pour les hommes.

— Je n'en crois pas un mot.

— Si, c'est vrai. Des fois, j'essaie d'être amicale, et même de flirter, au restaurant. Mais c'est comme si j'étais invisible. Je m'en

fiche, de toute façon. Je ne veux que toi. Je crois que les gens le sentent.

— Je te veux aussi, se surprit-il à murmurer, contrevenant ainsi à certaines règles de sécurité qu'il s'était fixées.

— Je sais, dit-elle. Mais les mecs, c'est différent, c'est tout ce que je dis. Il faut que tu te sentes libre.

— En fait, je me suis surtout beaucoup branlé.

— Ouais, moi aussi. Pendant des heures et des heures. Y a des jours, c'est la seule chose que j'ai envie de faire. C'est sans doute pour ça que Carol croit que je suis déprimée.

— Mais tu es peut-être déprimée, aussi.

— Non, c'est juste que j'aime beaucoup jouir. Je pense à toi et je jouis. Je pense encore à toi et je jouis encore. C'est tout. »

Très rapidement, la conversation tourna au sexe par téléphone, qu'ils n'avaient plus pratiqué depuis les premiers temps, quand ils se cachaient pour murmurer dans leurs chambres respectives. C'était devenu beaucoup plus intéressant par la suite, parce qu'ils savaient maintenant comment se parler. En même temps, c'était comme s'ils n'avaient jamais eu de relation sexuelle auparavant – c'était aussi cataclysmique que ça.

« J'aimerais bien pouvoir le lécher sur tes doigts, dit Connie quand ils eurent terminé.

— Je le lèche pour toi, dit Joey.

— Oui, c'est ça. Lèche-le pour moi. C'est bon ?

— Oui.

— Je te jure que j'ai le goût dans ma bouche.

— Je te goûte, aussi.

— Oh, chéri. »

Ce qui mena immédiatement à un deuxième round, une séance plus nerveuse, dans la mesure où le cours de l'après-midi de Jonathan se terminait et qu'il pouvait rentrer assez vite.

« Mon chéri, dit Connie. Oh mon chéri, mon chéri, mon chéri. »

Quand il jouit à nouveau, Joey se vit à la place de Connie dans sa chambre de Barrier Street, son dos arqué était le dos arqué de Connie, ses petits seins étaient les petits seins de Connie. Allongés, ils respiraient comme un seul corps dans leurs téléphones portables. Il s'était trompé, la veille au soir, quand il avait dit à Carol que c'était elle, et pas lui, qui était responsable de l'état de Connie. Il sentait maintenant dans son corps à quel point ils s'étaient mutuellement construits l'un et l'autre.

« Ta mère veut que je vienne passer Thanksgiving avec vous, dit-il après un moment.

— Tu n'es pas forcé de le faire, dit-elle. On a décidé qu'on allait essayer d'attendre neuf mois.

— Oui, enfin, elle fait un peu suer, là-dessus.

— Elle est comme ça. Elle fait suer. Mais je lui ai parlé, et ça ne se reproduira plus.

— Et donc, tu t'en fiches ?

— Tu sais ce que je veux. Thanksgiving n'a rien à voir là-dedans. »

Il avait espéré, pour des raisons paradoxalement opposées, que Connie se joindrait à Carol pour le presser de revenir pour le congé. Il avait bien envie, d'un côté, de la voir et de coucher avec elle, mais, de l'autre, de lui trouver des failles, pour avoir à résister à quelque chose et s'en éloigner. Ce qu'elle faisait, au lieu de cela, avec sa calme clairvoyance, c'était de renouer un lien dont, pendant un temps, ces dernières semaines, il avait réussi à se dégager à moitié. De le renouer plus fortement que jamais.

« Je devrais sans doute raccrocher, dit-il. Jonathan va rentrer.

— D'accord », dit Connie en le laissant faire.

Leur conversation avait été si différente de ce à quoi il s'était attendu qu'il ne pouvait même plus se souvenir de ce qu'il avait anticipé. Il se leva de son lit comme s'il refaisait surface par un trou de ver dans le tissu de la réalité, le cœur battant, la vision altérée, pour faire les cent pas dans la chambre sous les regards conjoints de Tupac et de Natalie Portman. Il avait toujours beaucoup aimé Connie. Toujours. Et alors, pourquoi était-il maintenant, parmi tous les moments inopportuns, saisi, comme pour la première fois, par une telle lame de fond titanique d'affection pour elle ? Comment était-il possible, après des années de relations sexuelles avec elle, des années de sentiments tendres et protecteurs, qu'il ne soit aspiré que maintenant dans ces eaux profondes de l'affection ? Qu'il se sente lié à elle d'une manière aussi terriblement lourde de conséquences ? Pourquoi maintenant ?

Ça n'allait pas, ça n'allait pas, il savait que ça n'allait pas. Il s'assit devant son ordinateur pour regarder les photos de la sœur de Jonathan en une tentative de rétablir un peu d'ordre. Heureusement, juste avant d'avoir le temps de réenregistrer le fichier au format JPG et de se faire prendre la main dans le sac, Jonathan lui-même entra.

« Mec, mon frère juif, dit-il en s'effondrant sur son lit comme la victime d'un tir. Ça boume ?

— Ça boume, dit Joey en refermant à la hâte une fenêtre sur son écran.

— Ouaouh, mince, c'est quoi cette odeur de chlore dans l'air ? T'es allé à la piscine ou quoi ? »

Joey faillit alors tout raconter à son coloc, toute son histoire avec Connie jusqu'au moment présent. Mais le monde imaginaire dans lequel il avait baigné, cet endroit onirique d'identités sexuellement

confondues, disparaissait rapidement devant la présence masculine de Jonathan.

« Je ne sais pas de quoi tu parles, dit-il avec un sourire.

— Ouvre donc une fenêtre, pour l'amour du ciel, je veux dire, je t'aime bien et tout, mais je ne suis pas encore prêt à aller jusqu'au bout. »

Prenant à cœur la plainte de Jonathan, Joey, par la suite, ouvrit les fenêtres. Il rappela Connie dès le lendemain, et une fois encore deux jours plus tard. Il mit tranquillement de côté ses arguments raisonnables contre des appels trop fréquents et plongea avec gratitude dans le sexe téléphonique, comme substitut à ses séances de masturbation solitaire dans la bibliothèque de science, qui lui paraissaient maintenant une aberration sordide, dont le souvenir était embarrassant. Il réussit à se persuader que, tant qu'ils évitaient les bavardages et les échanges de nouvelles ordinaires pour ne parler que de sexe, ce n'était pas un problème d'exploiter cette brèche dans son embargo par ailleurs strict sur des contacts excessifs. Cela dit, comme ils continuèrent à exploiter cette brèche, comme octobre devint novembre et que les jours se firent plus courts, il s'aperçut que cela rendait leur contact de plus en plus profond et de plus en plus vrai que d'entendre Connie finalement nommer les choses qu'ils avaient faites et les choses qu'elle imaginait qu'ils feraient dans l'avenir. Cet approfondissement était un peu étrange, puisque tout ce qu'ils faisaient, c'était prendre leur pied. Mais après coup, il avait l'impression qu'à St. Paul, le silence de Connie avait dressé comme une barrière protectrice : qu'il avait donné à leurs accouplements ce que les politiques appelaient un démenti. Découvrir, maintenant, que le sexe s'était totalement inscrit en elle comme un langage – comme des mots qu'elle pouvait dire à haute voix – la rendait bien plus vraie pour lui en tant que personne. Tous deux ne pouvaient plus feindre de croire qu'ils n'étaient que deux jeunes animaux sans voix en train de faire leur affaire. Les mots rendaient le tout moins inoffensif, les mots n'avaient pas de limites, les mots créaient leur propre monde. Un après-midi, tel que Connie le décrivit, son clitoris excité finit par faire douze centimètres de long, comme un crayon protubérant de tendresse avec lequel elle sépara doucement les lèvres de son pénis et se glissa jusqu'à la base du fourreau. Un autre jour, à la demande pressante de Connie, Joey lui décrivit la chaude et lisse fermeté des étrons de Connie lorsqu'ils glissaient de son anus pour tomber dans sa bouche ouverte à lui, où, puisque ce n'étaient que des mots, ils avaient le goût d'un excellent chocolat noir. Tant qu'il avait les mots de Connie dans l'oreille, qui le pressaient de continuer, il n'avait honte de rien. Il replongeait dans le trou de ver trois, quatre, voire cinq fois par semaine, disparaissait dans le monde qu'ils avaient tous les deux créé,

puis il émergeait à nouveau, fermait les fenêtres et se rendait dans la salle à manger ou dans le salon de la résidence pour se livrer sans effort à l'affabilité superficielle que la vie estudiantine exigeait de lui.

Comme l'avait dit Connie, ce n'était que sexuel. La permission qu'elle lui avait accordée de pouvoir s'y adonner avec d'autres était très présente dans l'esprit de Joey, tandis qu'il roulait avec Jonathan vers No Va pour Thanksgiving. Ils se trouvaient dans le Land Cruiser de Jonathan, qu'il avait reçu comme cadeau pour son diplôme de fin d'études secondaires et qu'il garait maintenant près du campus, transgressant ainsi ouvertement la règle interdisant les voitures aux premières années. Joey avait l'impression, forgée d'après des films et des livres, que bien des choses pouvaient très vite se passer quand des étudiants étaient laissés la bride sur le cou à Thanksgiving. Durant tout l'automne, il avait pris soin de ne pas poser de questions à Jonathan sur sa sœur Jenna, se disant qu'il n'avait rien à gagner à faire naître prématurément des soupçons chez Jonathan. Mais, dès qu'il mentionna Jenna dans le Land Cruiser, il comprit que toutes ses précautions avaient été inutiles. Jonathan lui envoya un coup d'œil entendu, avant de déclarer :

« Elle a un mec et c'est très sérieux.

— Bien sûr.

— En fait, non, désolé, j'aurais dû dire qu'elle prenait au sérieux un mec ridicule, une andouille de première classe. Je n'insulterai pas mon intelligence en te demandant pourquoi tu te renseignes sur elle.

— C'est juste par politesse, dit Joey.

— Ah-ah-ah... Ce qui est intéressant, quand elle a fini par aller à la fac, c'est que j'ai pu faire la différence entre mes vrais amis et ceux qui voulaient juste venir chez moi quand elle était là. Je dirais à peu près cinquante pour cent des gars.

— J'ai eu le même problème, mais pas avec ma sœur, dit Joey, en souriant à la pensée de Jessica. Pour moi, c'était le baby-foot, l'air-hockey et le tonneau de bière. »

Il poursuivit, tout à la liberté de se trouver sur la route, et dévoila à Jonathan les détails de ses deux dernières années de lycée. Jonathan écouta assez attentivement mais ne semblait intéressé que par une partie du récit, celle concernant sa vie avec sa petite amie.

« Et où est cette personne, maintenant ? demanda-t-il.

— À St. Paul. Elle est toujours à la maison.

— Sans blague, dit Jonathan, très impressionné. Mais attends... La fille que Casey a vue entrer dans notre chambre à Yom Kippour, c'était pas elle, si ?

— En fait si, dit Joey. On a cassé, mais on a un peu remis le couvert.

— Putain de petit menteur ! Tu m'avais dit que ce n'était qu'un

coup comme ça.

— Non. Tout ce que j'ai dit, c'est que je ne voulais pas en parler.

— Attends... tu m'as laissé croire que c'était juste un coup comme ça. J'arrive pas à croire que tu l'as réellement amenée chez nous pendant que je n'étais pas là.

— C'est ce que je t'ai dit, on a un peu remis le couvert. On a rompu, maintenant.

— Pour de bon ? Tu ne lui parles plus au téléphone ?

— Juste un tout petit peu. Elle est vraiment déprimée.

— Je suis vraiment impressionné de voir quel sale petit menteur tu es.

— Je ne suis pas un menteur, dit Joey.

— Comme dit le menteur. T'as une photo d'elle sur ton ordi ?

— Non, mentit Joey.

— Joey, l'étalon secret, dit Jonathan. Joey le fuyard. Bon sang ! Je te comprends mieux, maintenant.

— D'accord, mais je suis toujours juif, alors tu es toujours obligé de m'aimer.

— Je n'ai pas dit que je ne t'aimais pas. J'ai dit que je te comprenais mieux. Je m'en fous complètement, si tu as une nana – je ne vais rien dire à Jenna. Je veux juste te prévenir dès maintenant que tu n'as pas la clé de son cœur.

— Et ça serait quoi, cette clé ?

— Un boulot chez Goldman Sachs. Comme son copain. L'ambition déclarée de ce mec est de valoir cent millions à trente ans.

— Il sera chez tes parents ?

— Non, il est à Singapour. Il a fini ses études l'an dernier et ils l'envoient déjà à Singapour pour une putain de négociation à un milliard de dollars, genre. Elle sera toute seule à se languir à la maison, mon frère. »

Le père de Jonathan était le fondateur, le président et l'âme d'un groupe de réflexion qui se consacrait à promouvoir l'exercice unilatéral de la suprématie militaire américaine dans le but de rendre le monde plus libre et plus sûr, surtout pour l'Amérique et pour Israël. Il ne se passa quasiment pas une semaine, en octobre ou en novembre, sans que Jonathan signale à Joey un billet du *Times* ou du *Wall Street Journal* dans lequel son père exposait ses vues sur la menace posée par l'islam radical. Ils le regardèrent aussi à *NewsHour* et sur Fox News. Il avait une bouche pleine de dents exceptionnellement blanches qu'il dévoilait chaque fois qu'il se mettait à parler, et il avait l'air assez vieux pour être le grand-père de Jonathan. En plus de Jonathan et de Jenna, il avait trois autres enfants beaucoup plus vieux de mariages précédents, plus deux ex-femmes.

La maison de son troisième mariage se trouvait à McLean, en Virginie, dans une impasse arborée qui était un peu comme une vision de l'endroit où Joey voulait vivre dès qu'il serait riche. Dans la maison, dont les sols étaient en chêne au grain très fin, il semblait y avoir une suite infinie de pièces donnant sur une petite ravine boisée où les pics-verts volaient en piqué entre les arbres quasiment nus. Bien qu'il eût grandi dans une maison qu'il considérait comme pleine de livres et raffinée, Joey fut abasourdi par la quantité d'ouvrages brochés et par l'évidente qualité du butin multiculturel que le père de Jonathan avait amassé au cours de distingués séjours à l'étranger. Tout comme Jonathan avait été surpris d'apprendre les aventures de Joey au lycée, Joey était maintenant étonné de voir de quel luxe de grande classe était issu son coloc désordonné et pas toujours raffiné dans ses manières. Les seules vraies fausses notes étaient les objets traditionnels juifs plutôt tape-à-l'œil disposés dans différents endroits et recoins. En voyant Joey ricaner devant une ménorah assez monstrueuse peinte en argent, Jonathan l'assura qu'elle était très vieille, très rare et de grande valeur.

La mère de Jonathan, Tamara, qui, de toute évidence avait jadis été une vraie bombe et qui en était toujours plus ou moins une, montra à Joey la chambre avec salle de bains luxueuse qui serait exclusivement la sienne.

« Jonathan m'a dit que vous étiez juif, dit-elle.

— Oui, il paraît, dit Joey.

— Mais vous ne pratiquez pas ?

— Je n'étais même pas conscient de l'être il y a un mois encore. »

Tamara secoua la tête.

« Je ne comprends pas ça, dit-elle. Je sais que c'est très courant, mais je ne comprendrai jamais.

— Ça ne veut pas non plus dire que j'étais chrétien, dit Joey en guise d'excuse. Tout cela faisait partie du même non-problème.

— Eh bien, vous êtes tout à fait bienvenu chez nous. Je pense que vous pourriez trouver intéressant d'en apprendre un peu plus sur votre héritage. Vous verrez qu'Howard et moi ne sommes pas particulièrement conservateurs. Nous trouvons simplement qu'il est important de savoir et de toujours se souvenir.

— Ils vont te remettre dans le droit chemin à coups de fouet, dit Jonathan.

— Ne vous inquiétez pas, ce seront des coups de fouet très doux, dit Tamara avec un sourire assez MTFB.

— C'est super, dit Joey. Je suis partant pour tout. »

Dès qu'ils le purent, les deux garçons s'échappèrent au sous-sol, dans la salle de loisirs, dont l'agencement pouvait même faire honte à celui de la grande salle de Carol et de Blake. On aurait pratiquement pu jouer au tennis sur les étendues de feutre bleu du billard en acajou. Jonathan expliqua à Joey un jeu compliqué, interminable et plutôt frustrant appelé le « Cowboy Pool », pour lequel il fallait une table de billard sans mécanisme central de réception des billes. Joey était sur le point de suggérer de passer à une partie d'air-hockey, jeu pour lequel il était diaboliquement doué, lorsque la sœur, Jenna, apparut. Elle fit à peine attention à Joey, jouissant manifestement de ses deux ans de plus, et se mit à évoquer des questions familiales urgentes avec son frère.

Joey comprit soudain, comme jamais auparavant, ce que les gens voulaient dire par « à couper le souffle ». Jenna possédait le genre de beauté stupéfiante qui reléguait tout ce qui se trouvait autour d'elle, même les fonctions organiques de base de l'observateur, à un statut secondaire. La silhouette, le teint et la charpente osseuse de Jenna faisaient des caractéristiques qu'il avait tant admirées chez d'autres « jolies » filles un peu comme de grossiers brouillons de la beauté ; même les photos d'elle ne lui rendaient pas justice. Elle avait des cheveux épais, brillants, blond vénitien, et elle portait un tee-shirt de sport de Duke trop grand pour elle, avec un pantalon de pyjama en flanelle qui, loin de cacher la perfection de son corps, en démontrait le pouvoir de se jouer des vêtements les plus larges. Tout ce sur quoi Joey posait les yeux dans la pièce souffrait de la comparaison avec elle – tout relevait du même bling-bling de second ordre. Et pourtant, quand il la regardait à la dérobée, son esprit était si troublé qu'il ne

voyait pas grand-chose. Tout cela était étrangement fatigant. Il ne semblait pas y avoir moyen de se donner une contenance qui ne fût pas fausse ou coincée. Il avait douloureusement conscience de sourire bêtement en direction du sol, tandis qu'avec son frère étonnamment imperturbable elle se chamaillait au sujet de l'expédition shopping qu'elle comptait faire vendredi à New York.

« Tu ne peux pas nous laisser le Cabriolet, dit Jonathan. Joey et moi on va avoir l'air d'un couple, dans ce truc. »

L'unique évident défaut de Jenna était sa voix, une voix de petite fille pincée.

« Ouais, bien sûr, dit-elle. Un couple de mecs avec des jeans qui montrent la moitié de leur cul.

— Je ne vois pas pourquoi tu ne prendrais pas le Cabriolet pour aller à New York, dit Jonathan. Tu l'as déjà conduit pour aller là-bas.

— Parce que maman dit que ce n'est pas possible. Pas un week-end de fête. Le Land Cruiser est plus sûr. Je le ramène dimanche.

— Tu te fiches de moi ? Le Land Cruiser est un vrai culbuto. Pas sûr du tout.

— Eh bien, va dire ça à maman. Dis-lui que ta voiture d'étudiant de première année est un culbuto pas sûr du tout et que c'est pour ça que je ne peux pas la prendre pour aller à New York.

— Hé ! dit Jonathan en se tournant vers Joey. Tu veux aller à New York pour le week-end ?

— Bien sûr ! dit Joey.

— Tu n'as qu'à prendre le Cabriolet, dit Jenna. Ça ne te tuera pas, pour trois jours.

— Non, non, c'est super, dit Jonathan. On peut tous aller à New York avec le Land Cruiser et faire du shopping. Tu pourras m'aider à trouver des pantalons à la hauteur de tes critères.

— Vous voulez savoir pourquoi ce n'est pas possible ? dit Jenna. Un, vous n'avez même pas d'endroit où dormir.

— Et pourquoi on pieuterait pas avec toi chez Nick ? Il est pas à Singapour ?

— Nick ne va pas apprécier de trouver des premières années partout dans son appartement. En plus, il va peut-être rentrer samedi soir.

— On est deux, on sera pas partout. Juste moi et mon coloc incroyablement ordonné du Minnesota.

— Je suis très ordonné, lui confirma Joey.

— Je n'en doute pas », dit-elle avec un intérêt zéro, du haut de son pinacle.

La présence de Joey semblait cependant compliquer la résistance de Jenna – elle ne pouvait pas se montrer aussi expéditive avec un étranger qu'avec son frère.

« En fait, je m'en fous, dit-elle. Je vais demander à Nick. Mais s'il dit non, vous ne venez pas. »

Dès qu'elle repartit vers les étages, Jonathan présenta à Joey sa paume pour qu'il tape dedans.

« New York, New York ! dit-il. Je suis sûr qu'on peut pieuter chez Casey si Nick joue les connards comme d'habitude. La famille de Casey habite dans l'Upper East Side, je crois. »

Joey était stupéfait devant la beauté de Jenna. Il erra dans les recoins où elle s'était tenue, qui sentaient vaguement le patchouli. Qu'il puisse avoir la possibilité de passer tout un week-end près d'elle, simplement parce qu'il se trouvait être le coloc de Jonathan, lui semblait une sorte de miracle.

« Toi aussi, à ce que je vois, dit Jonathan en secouant tristement la tête. C'est l'histoire de ma jeune vie. »

Joey se sentit rougir.

« Ce que je ne comprends pas, c'est comment tu as fait pour être aussi laid. »

— Ouais, tu sais ce qu'on dit sur les parents âgés. Mon père avait cinquante et un ans quand je suis né. Il y a eu une détérioration génétique cruciale de deux ans. Et puis tous les garçons ne peuvent pas être aussi beaux gosses que toi.

— Je ne me rendais pas compte que tu vivais les choses comme ça.

— Que je vivais quoi comme quoi ? Moi, je ne fais que chercher la beauté chez les filles, là où elle est.

— Va te faire foutre, gosse de riche.

— Beau gosse, beau gosse.

— Va te faire foutre ! Allez viens, je te fous une branlée à l'air-hockey.

— Tant que c'est à ça. »

Malgré la menace de Tamara, il n'y eut heureusement que très peu d'instruction religieuse, ni d'interaction parentale invasive de quelque sorte que ce soit, durant le séjour de Joey à McLean. Lui et Jonathan s'installèrent dans la salle de cinéma familiale, qui avait des sièges inclinables et un écran de deux mètres cinquante, et ils y restèrent jusqu'à quatre heures du matin à regarder des programmes pourris et à s'envoyer des vannes sur leur hétérosexualité respective. Quand ils se reprirent enfin pour célébrer Thanksgiving, des foules de parents arrivaient déjà à la maison. Dans la mesure où Jonathan était bien obligé de leur parler, Joey se retrouva à flotter dans les pièces magnifiques comme une molécule d'hélium, s'occupant à mettre en place des trajectoires que Jenna pourrait traverser ou, mieux encore, où elle pourrait atterrir. L'excursion new-yorkaise à venir, pour laquelle, étonnamment, le petit ami avait donné son accord, était

comme de l'argent à la banque : il aurait, au moins, deux longs trajets en voiture pour faire impression sur elle. Pour l'heure, il souhaitait juste habituer son regard à Jenna, qu'il lui soit moins impossible de la regarder. Elle était vêtue d'une robe sage, ras du cou, une robe sympa, et soit elle était très habile dans l'art du maquillage, soit elle n'en portait pas beaucoup. Il prit note de ses bonnes manières, qui se manifestaient dans sa patience avec des oncles chauves et des tantes au visage lifté semblant tous avoir beaucoup à lui dire.

Avant que le dîner soit servi, il s'éclipsa dans sa chambre pour appeler St. Paul. Appeler Connie était hors de question, vu l'état dans lequel il se trouvait alors ; la honte de leurs conversations salaces, curieusement absente tout l'automne, refaisait maintenant sournoisement surface. Ses parents, c'était une autre histoire cela dit, ne serait-ce que pour les mandats de sa mère qu'il avait encaissés.

À St. Paul, son père décrocha le téléphone et ne lui parla pas plus de deux minutes avant de lui passer sa mère, ce que Joey prit pour une sorte de trahison. Il avait en fait pas mal de respect pour son père – pour la constance de sa désapprobation, pour le caractère strict de ses principes – et il en aurait peut-être éprouvé plus encore si son père n'avait pas toujours montré tant de déférence envers sa mère. Joey aurait bien eu besoin de soutien masculin, mais, au lieu de ça, son père ne cessait de lui passer sa mère et de se laver les mains de tout le reste.

« Bonjour, toi », dit-elle d'un ton chaleureux qui le fit frémir.

Il décida sur-le-champ de se montrer dur avec elle, mais, comme cela se passait si souvent, elle le désarma par son humour et ses rires en cascade. Avant même de s'en rendre compte, il lui avait décrit tout ce qui se passait à McLean, en excluant toutefois Jenna.

« Une maison pleine de Juifs ! dit-elle. Comme ça doit être intéressant pour toi.

— Tu es juive, toi aussi, dit Joey. Et ça fait de moi un Juif, aussi. Et Jessica aussi, et les enfants de Jessica aussi, si elle en a un jour.

— Non, ça c'est juste si tu t'es fait embrigader », dit sa mère.

Après trois mois passés dans l'Est, Joey discernait maintenant qu'elle avait un léger accent du Minnesota.

« Tu vois, dit-elle, je crois qu'en matière de religion, on n'est que ce qu'on dit être. Personne ne peut parler pour toi.

— Mais tu n'as pas de religion du tout, toi.

— C'est exactement ce que je veux dire. C'était là une des rares choses sur lesquelles mes parents et moi on était d'accord, qu'ils soient bénis. Que la religion, c'est stuuuu-pide. Quoique, apparemment, ma sœur ne soit plus d'accord avec moi, ce qui veut dire que notre record de divergence totale sur absolument tous les sujets est toujours intact.

— Quelle sœur ?

— Ta tante Abigail. Elle est apparemment plongée dans la Kabbale et redécouvre ses racines juives, quoi que ça puisse être. Comment je le sais, tu me demandes ? Parce que nous avons reçu une chaîne de l'amitié, un e-mail en fait, venant d'elle, sur la Kabbale. J'ai trouvé que la forme était plutôt mauvaise, alors je lui ai répondu en lui demandant d'arrêter de m'envoyer ce genre de lettres, et elle m'a renvoyé un e-mail sur son Voyage.

— Je ne sais même pas ce que c'est, la Kabbale, dit Joey.

— Oh, mais je suis sûre qu'elle serait heureuse de tout t'expliquer sur la question, si tu veux prendre contact avec elle. C'est très Important, très Mystique – je crois que Madonna est là-dedans, aussi, ce qui te dit à peu près tout ce que tu as besoin de savoir là-dessus.

— Madonna est juive ?

— Oui, Joey, d'où son nom, dit sa mère en se moquant de lui.

— Bon, moi en tout cas, j'essaie de garder un esprit ouvert sur ces questions. Je n'ai pas envie de rejeter quelque chose dont je ne sais encore rien.

— C'est bien. Et puis, qui sait ? Cela pourrait t'être utile ?

— Possible », dit-il froidement.

À la très longue table du dîner, il était assis du même côté que Jenna, ce qui lui épargnait d'avoir vue sur elle et lui permettait de se concentrer sur sa conversation avec un des oncles chauves, qui, pensant que Joey était juif, le gratifiait d'un récit de son récent voyage d'affaires-mais-pas-que-d'affaires en Israël. Joey fit semblant d'être très au fait et très impressionné par ce qui lui était en réalité totalement étranger : le Mur des Lamentations et ses tunnels, la Tour de David, Masada, Yad Vashem. Un vague ressentiment à retardement contre sa mère, associé au caractère fabuleux de la maison et à sa fascination pour Jenna, ainsi qu'à un certain sentiment peu familier de réelle curiosité intellectuelle, le poussait en fait à désirer être plus juif encore – pour voir à quoi ce genre d'appartenance pouvait ressembler.

Le père de Jonathan et de Jenna, à l'autre bout de la table, pérorait sur les affaires internationales, en s'étendant avec tant d'autorité que peu à peu les autres conversations s'épuisèrent. Les veines de son cou étaient plus visibles qu'à la télévision, et il apparut que c'était en fait la petitesse – presque une réduction – de son crâne qui rendait son sourire blanc, si blanc, aussi voyant. Le fait qu'un être aussi ratatiné ait pu engendrer l'époustouflante Jenna semblait pour Joey aller de pair avec l'importance du personnage. Il parlait d'une « nouvelle allégation antisémite » qui circulait dans le monde arabe, le mensonge sur le fait qu'il n'y avait pas eu de Juifs dans les tours jumelles le 11-Septembre, et du besoin, en ces temps d'urgence nationale, d'opposer à ces mensonges malfaisants de bienveillantes demi-vérités. Il évoquait Platon comme s'il avait personnellement reçu

la lumière à ses pieds athéniens. Il parlait de membres du cabinet du président en les nommant par leur prénom, expliquant comment « nous » nous étions « appuyés » sur le président pour profiter de ce moment historique unique et résoudre un nœud géopolitique insoluble, étendant ainsi radicalement la sphère de la liberté. En temps normal, dit-il, la grande masse de l'opinion publique américaine était isolationniste et ne voulait rien savoir, mais les attaques terroristes « nous » avaient donné une occasion en or, la première depuis la fin de la Guerre froide, pour que « le philosophe » (quel philosophe, exactement, Joey n'en était pas sûr, ou bien il avait loupé une référence antérieure) puisse intervenir et unir le pays derrière la mission que sa pensée avait révélée comme étant juste et nécessaire. « Nous devons apprendre à ne pas nous sentir gênés d'exagérer certaines choses », dit-il, avec son sourire, à un oncle qui avait mollement soulevé le problème des capacités nucléaires irakiennes. « Nos médias modernes sont comme des ombres très floues sur la paroi, et le philosophe doit être prêt à manipuler ces ombres au service d'une vérité supérieure. » Entre le désir impulsif de Joey d'impressionner Jenna et la manifestation de ce désir par des mots réels, il n'y eut qu'une courte seconde de peur panique de la chute libre.

« Mais comment savez-vous que c'est la vérité ? » dit-il soudain.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui, et son cœur se mit à battre plus fort.

« Nous n'en sommes jamais sûrs, dit le père de Joey, en lui faisant le coup du sourire. Vous avez raison, là-dessus. Mais quand on découvre que notre compréhension du monde, fondée sur des décennies d'études empiriques méticuleuses, entreprises par les meilleurs esprits, est en accord total avec le principe inductif de la liberté humaine universelle, c'est une solide indication que notre façon de penser est au moins approximativement sur la bonne voie. »

Joey hocha la tête avec ardeur, pour montrer son accord total et profond, et fut surpris de voir que, malgré lui, il allait persister.

« Mais il semble qu'à partir du moment où on commence à mentir sur l'Irak, on ne vaut pas mieux que les Arabes et leur mensonge sur le fait qu'aucun Juif n'a été tué le 11-Septembre.

— Vous êtes un jeune homme très intelligent, il me semble », dit le père de Jenna, pas ému le moins du monde.

Joey n'aurait su dire s'il était ironique ou pas.

« Jonathan dit que vous êtes un très bon étudiant, continua gentiment le vieil homme. Et donc je me dis que vous avez déjà fait l'expérience de vous retrouver frustré face à des gens qui ne sont pas aussi intelligents que vous. Des gens qui ne sont pas seulement incapables de le faire mais qui refusent d'admettre certaines vérités

dont la logique va de soi à vos yeux. Qui ne semblent même pas se soucier de savoir si leur propre logique est mauvaise. Vous n'avez jamais ressenti ce genre de frustration ?

— Mais c'est parce qu'ils sont libres, dit Joey. Ce n'est pas à ça que ça sert, la liberté ? Le droit de penser ce que vous voulez ? Cela dit, je veux bien admettre que parfois c'est chiant. »

Autour de la table, les convives gloussèrent à ces mots.

« C'est exactement ça, dit le père de Jenna. La liberté, c'est chiant. Et c'est précisément pour ça qu'il est aussi impératif que nous saisissons l'occasion qui nous a été offerte cet automne. Faire qu'une nation d'êtres libres abandonne sa mauvaise logique et s'engage dans une logique meilleure, par tous les moyens nécessaires. »

Incapable de supporter une seconde de plus d'être le centre d'attention, Joey hocha la tête avec encore plus d'ardeur.

« Vous avez raison, dit-il. Je vois, vous avez raison. »

Le père de Jenna continua de se libérer d'un fardeau d'autres faits exagérés et opinions péremptoires dont Joey ne perçut presque pas le moindre mot. Tout son corps palpitait de l'excitation d'avoir pris la parole et d'avoir été entendu par Jenna. Le sentiment qui lui avait fait défaut tout l'automne, le sentiment d'être un mec dans le coup, lui revenait. Lorsque Jonathan se leva de table, il se redressa avec hésitation et le suivit dans la cuisine, où ils récoltèrent suffisamment de vin parmi ce qui restait pour emplir deux grands verres.

« Hé, vieux, dit Joey, tu ne peux pas mélanger du rouge et du blanc comme ça.

— Ça fait du rosé, crétin, dit Jonathan. Depuis quand tu es monsieur le Sommelier ? »

Ils descendirent avec leurs verres pleins à ras bord dans le sous-sol et burent le vin tout en jouant au air-hockey. Joey était tellement ému qu'il en sentit à peine les effets, ce qui s'avéra une bonne chose quand le père de Jonathan descendit les rejoindre.

« Qu'est-ce qu'on dirait d'une petite partie de Cowboy Pool ? dit-il en se frottant les mains. J'imagine que Jonathan vous a déjà appris le jeu maison ?

— Oui, et je suis nul, dit Joey.

— C'est le roi de tous les jeux de billard, – ça combine ce qu'il y a de mieux dans le snooker et le billard américain », dit le vieil homme en déposant la bille 1, la bille 3 et la bille 5 sur leurs emplacements respectifs.

Jonathan semblait avoir un peu honte de son père, ce qui intéressa Joey, dans la mesure où il avait tendance à penser que seuls ses parents pouvaient vraiment faire honte à quelqu'un.

« Nous avons une règle supplémentaire maison que je vais m'appliquer à moi-même ce soir. Jonathan ? Qu'est-ce que tu en dis ?

La règle vise à empêcher un joueur vraiment doué de se placer derrière la 5 et de faire grimper le score. Vous deux, vous pourrez le faire, si tant est que vous maîtrisez le rétro sur la bille blanche, tandis que je serai obligé de tirer ou de virer une des autres billes chaque fois que je toucherai la 5. »

Jonathan leva les yeux au ciel.

« Ouais, ça a l'air cool, papa.

— On voit qui donne le premier coup de queue ? » dit son père, en passant de la craie sur sa queue de billard.

Joey et Jonathan se regardèrent et éclatèrent d'un ricanement explosif. Le vieil homme ne le remarqua même pas.

Joey souffrait d'être aussi nul à un jeu, et les effets du vin devinrent apparents quand le vieil homme lui donna quelques indications qui ne firent que le rendre encore plus nul. Jonathan, quant à lui, en pleine compétition, arborait un air des plus sérieux que Joey ne lui avait jamais vu. Durant une série de coups plus prolongés, son père prit Joey à part pour l'interroger sur ses plans pour l'été.

« C'est encore loin, dit Joey.

— Pas si loin que ça, vraiment. Quels sont vos principaux centres d'intérêt ?

— J'ai surtout besoin de gagner de l'argent, et de rester en Virginie. Je paie mes études.

— C'est ce que Jonathan m'a dit. C'est une ambition remarquable. Et pardonnez-moi si je vais trop loin, mais ma femme m'a dit que vous commenciez à ressentir un intérêt pour vos racines, après avoir été élevé en dehors de la foi. Je ne sais pas si cela a joué dans votre décision de tracer votre propre voie dans le monde, mais si c'est le cas, je veux vous féliciter de penser par vous-même et d'avoir le courage de faire ça. Avec le temps, vous pourriez arriver à guider les membres de votre famille dans leur propre exploration.

— Je regrette vraiment de n'avoir jamais rien appris sur la question. »

Le vieil homme secoua la tête, avec la même désapprobation que sa femme auparavant.

« Nous avons la tradition la plus merveilleuse et la plus durable du monde, dit-il. Je crois que pour un jeune d'aujourd'hui cela devrait avoir un attrait particulier, parce que ça porte essentiellement sur le choix personnel. Personne ne dit à un Juif ce qu'il doit croire. Chacun décide pour soi-même. Vous pouvez choisir vos propres applications et caractéristiques, pour ainsi dire.

— C'est vrai, c'est intéressant, dit Joey.

— Et quels sont vos autres projets ? Vous vous intéressez à une carrière dans les affaires comme tout le monde semble le faire ces temps-ci ?

— Oui, certainement. Je compte me spécialiser en économie.

— Bien, bien. Il n'y a rien de mal à vouloir gagner de l'argent. Moi, je n'ai pas eu besoin de le faire, même si cela ne me gêne pas de dire que je me suis assez bien débrouillé dans la gestion de ce qui m'a été donné. Je dois beaucoup à mon arrière-grand-père de Cincinnati, qui est arrivé ici avec rien. Ce pays lui a donné sa chance, il lui a donné la liberté de tirer le maximum de ses capacités. C'est pour cela que j'ai choisi de mener ma vie comme je le fais – d'honorer cette liberté et tenter de faire en sorte que le prochain siècle américain soit également béni. Rien de mal à gagner de l'argent, rien du tout. Mais il doit y avoir quelque chose de plus dans votre vie. Vous devez choisir de quel côté vous vous trouvez, et vous battre pour ça.

— C'est clair, dit Joey.

— Il y a peut-être des jobs d'été bien payés à l'Institut cet été, si ça vous intéresse de faire quelque chose pour votre pays. Nos collectes de fonds crèvent le plafond depuis les attaques. C'est très satisfaisant. Vous devriez penser à poser votre candidature, si cela vous chante.

— Mais bien sûr ! » dit Joey.

Il avait l'impression d'être l'un des jeunes interlocuteurs de Socrate, dont les répliques, page après page, consistaient en des variations autour de « Oui, sans conteste » et « Sans aucun doute, il ne peut en être qu'ainsi ».

« Ça a l'air génial, dit-il. Oui, je vais poser ma candidature. »

Ayant mis trop de craie sur la queue, Jonathan manqua son coup, perdant tous les points qu'il avait accumulés auparavant.

« Merde ! cria-t-il, en ajoutant, pour faire bonne mesure, merde et merde ! »

Il cogna la queue contre le bord de la table, et un moment plutôt embarrassant s'ensuivit.

« Tu dois faire très attention quand tu as déjà beaucoup marqué, dit son père.

— Je le sais, papa. JE LE SAIS ! Je faisais attention. J'ai juste été un peu distrait par votre conversation à tous les deux.

— Joey, c'est à vous ? »

Qu'y avait-il donc, à la vue de l'effondrement d'un ami, qui lui donnait une irrésistible envie de sourire ? Il éprouvait une merveilleuse sensation de libération, à l'idée de ne pas avoir à interagir avec son père de cette façon-là. Il sentait de plus en plus sa bonne fortune lui revenir à chaque seconde qui passait. Mais pour Jonathan, il fut heureux d'avoir immédiatement raté son coup suivant.

Jonathan se montra teigneux avec lui malgré tout. Une fois son père reparti aux étages, après deux victoires, il se mit à traiter Joey de tantouze de manière peu amène et finit par dire qu'il ne pensait pas qu'aller à New York avec Jenna soit une si bonne idée que ça.

« Pourquoi pas ? dit Joey, accablé.

— Je sais pas. J'en ai pas envie, c'est tout.

— Mais ça va être super. On peut aller à Ground Zéro et voir à quoi ça ressemble.

— Toute la zone est fermée. On ne voit rien.

— Je veux voir aussi où ils tournent les émissions de *Today*.

— Mais c'est stupide. C'est juste une vitrine.

— Attends, c'est New York. Il faut qu'on fasse ça.

— Eh bien, vas-y avec Jenna, alors. C'est ce que tu veux, de toute façon, pas vrai ? Tu vas aller à Manhattan avec ma sœur et après tu vas travailler pour mon père l'été prochain. Et y a ma mère, aussi, qui est une grande cavalière. Tu veux peut-être aller faire du cheval avec elle ? »

Le seul mauvais aspect de la bonne fortune de Joey, c'étaient ces moments où elle semblait lui venir aux dépens de quelqu'un d'autre. N'ayant jamais lui-même connu l'envie, il en vivait mal les manifestations chez les autres. Au lycée, plus d'une fois, il avait dû mettre fin à des amitiés avec des jeunes qui ne supportaient pas qu'il ait autant d'autres amis. Son sentiment était alors : Commence par grandir, putain ! Son amitié avec Jonathan, cependant, ne pouvait pas se terminer comme ça, en tout cas pas avant la fin de l'année universitaire, et même si Joey était agacé par la bouderie de Jonathan, il connaissait bien la douleur d'être fils.

« Bien, pas de problème, dit-il. On va rester ici. Tu vas me faire visiter Washington. Tu veux qu'on fasse ça, plutôt ? »

Jonathan haussa les épaules.

« Je suis sérieux. On va traîner dans Washington. »

Jonathan rumina la question un moment.

« Tu le tenais, mon vieux. Toute cette connerie sur le mensonge noble ? Tu le tenais et puis d'un coup, il a fallu que tu fasses ce sourire à la con. T'es qu'un petit connard de tarlouze.

— Ouais, je ne t'ai pas entendu dire grand-chose non plus, dit Joey.

— Moi j'ai déjà vécu ça.

— Et alors pourquoi je devrais le vivre aussi ?

— Parce que tu ne l'as pas encore vécu. Tu n'as pas gagné le droit de passer à travers. Tu n'as encore rien gagné, putain !

— ... dit le gars à la Land Cruiser.

— Écoute, je n'ai plus envie de parler de ça. Je vais aller lire un peu.

— Bien.

— Je vais aller à New York avec toi. Et je m'en fous si tu couches avec ma sœur. Vous vous méritez sans doute tous les deux.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu verras bien.

— Allez, on reste potes, d'accord ? Je ne suis pas forcé d'aller à New York.

— Non, on va y aller, dit Jonathan. C'est assez pathétique, mais je ne veux vraiment pas conduire le Cabriolet. »

À l'étage, dans sa chambre fleurant la dinde, Joey trouva une pile de livres sur la table de chevet – Elie Wiesel, Chaïm Potok, *Exodus, Une histoire du peuple juif* – ainsi qu'une note du père de Jonathan. *Un petit peu de bois d'allumage à votre attention. Sentez-vous libre de les garder ou de faire passer. Howard.* En les feuilletant, il éprouva à la fois un profond manque d'intérêt personnel et un respect de plus en plus marqué pour ceux qui étaient intéressés, et il sentit monter à nouveau la colère contre sa mère. Le manque de respect qu'elle avait pour la religion semblait à Joey n'être qu'un peu plus de son moi, moi, moi : son souhait compétitif copernicien d'être le soleil autour duquel tout tournait. Avant de se coucher, il fit le 411 pour avoir le numéro d'Abigail Emerson à Manhattan.

Le lendemain matin, tandis que Jonathan dormait encore, il appela Abigail, il se présenta comme le fils de sa sœur et lui annonça qu'il venait à New York. Pour toute réponse, sa tante gloussa bizarrement et lui demanda s'il était doué en plomberie.

« Je vous demande pardon ? »

— Ça tombe au fond mais ça n'y reste pas, dit Abigail. C'est un peu comme moi après trop de brandy. »

Elle entreprit de lui raconter le niveau trop bas et les égouts antiques de Greenwich Village, les plans de son gardien pour Thanksgiving, les avantages et inconvénients des appartements en rez-de-chaussée sur cour, et le « plaisir » de rentrer chez soi à minuit le soir de Thanksgiving pour trouver le contenu en partie désintégré des toilettes de ses voisins flottant dans sa baignoire et remontant dans l'évier de sa cuisine.

« Tout ça est vrrraaiiiment, vraiment génial, dit-elle. Le parfait coup d'envoi pour un long week-end sans gardien.

— Bon, en tout cas, je m'étais dit qu'on pouvait peut-être se voir », dit Joey.

Il regrettait déjà cette idée, mais sa tante se montrait maintenant réceptive, comme si son monologue n'avait été que quelque chose dont elle avait eu besoin de se libérer.

« Tu sais, dit-elle, j'ai vu des photos de toi et de ta sœur. De vrrraaiiiment belles photos, dans votre vrrraaiiiment belle maison. Je crois que je pourrais même te reconnaître dans la rue.

— Euh...

— Mon appartement n'est malheureusement pas aussi beau que ça, en ce moment. Et assez parfumé, en plus ! Mais si ça te dit de me

retrouver dans mon café préféré, d'être servie par le serveur le plus gay de tout le Village, qui est aussi mon meilleur ami, je serai vrrrrraaiiement contente. Je pourrai te dire tout ce que ta mère ne veut pas que tu saches sur nous. »

Tout cela semblait parfait à Joey, et ils fixèrent un rendez-vous.

Pour le voyage à New York, Jenna vint avec une amie de lycée, Bethany, dont le physique n'était ordinaire qu'en comparaison. Les deux filles s'installèrent à l'arrière, où Joey ne pouvait ni voir Jenna, ni, coincé entre les gémissements incessants de Slim Shady sur la stéréo et Jonathan qui psalmodiait les paroles, distinguer ce dont elle et Bethany parlaient. La seule interaction se produisant entre l'arrière et l'avant se résumait aux critiques de Jenna sur la façon de conduire de son frère. Comme si l'hostilité que Jonathan avait ressentie la veille contre Joey s'était transformée en rage routière, il collait aux voitures à cent vingt à l'heure en marmonnant des injures envers les conducteurs moins agressifs ; de manière générale, il semblait prendre un plaisir certain à se comporter en vrai connard.

« Merci de ne pas nous avoir tués », dit Jenna lorsque le véhicule s'arrêta dans un parking extraordinairement cher du centre-ville et que, par bonheur, la musique cessa enfin.

Le voyage s'avéra vite posséder tous les signes d'un fiasco. Le petit ami de Jenna, Nick, partageait un appartement délabré fait de bric et de broc dans la 54^e Rue avec deux autres stagiaires de Wall Street qui étaient également partis pour le week-end. Joey voulait voir la ville, et il voulait surtout ne pas avoir l'air du petit gamin fan d'Eminem aux yeux de Jenna, mais le salon était équipé d'une énorme télé plasma et d'une Xbox dernier modèle, et Jonathan insista pour qu'il se joigne à lui immédiatement pour une partie ou deux.

« À plus tard, les jeunes », dit Jenna en sortant avec Bethany pour aller retrouver des amis.

Trois heures plus tard, lorsque Joey suggéra d'aller se promener avant qu'il soit trop tard, Jonathan lui dit de ne pas jouer les tarlouzes comme ça.

« Mais c'est quoi, ton problème ? dit Joey.

— Non, je suis désolé, c'est quoi, ton problème à toi ? Fallait coller au train de Jenna si tu voulais faire des trucs de filles. »

Faire des trucs de filles était une idée plutôt attrayante pour Joey. Il aimait bien les filles, leur façon de parler des choses, leur compagnie ; Connie lui manquait.

« C'est toi qui avais dit que tu voulais faire du shopping.

— C'est quoi, le blème ? Mon pantalon me moule pas assez les fesses pour toi ?

— Ça pourrait aussi être assez sympa d'aller dîner.

— Ouais, un truc romantique, rien que nous deux.

— Une pizza new-yorkaise ? On ne dit pas que ce sont les meilleures du monde ?

— Non, ce sont celles de New Haven.

— Bon, un deli, alors. Un deli new-yorkais. Je meurs de faim.

— Va voir dans le frigo.

— Vas-y toi, voir dans le putain de frigo. Moi, je sors.

— D'accord, bien. Fais donc ça.

— Tu seras là quand je reviendrai ? Pour que je puisse entrer ?

— Oui, mon chou. »

Une boule dans la gorge, au bord des larmes comme une fille, Joey sortit dans la nuit. Le fait que Jonathan perde ainsi le contrôle était pour lui extrêmement décevant. Il était soudain conscient de sa plus grande maturité, et, tout en déambulant parmi les derniers badauds de la Cinquième Avenue, il se demanda comment montrer cette maturité à Jenna. Il acheta deux saucisses polonaises à un vendeur de rue et se fraya un chemin dans la foule plus dense du Rockefeller Center pour regarder les patineurs et admirer le gigantesque arbre de Noël éteint, ainsi que les hauteurs inondées de lumière de la tour NBC. Bon, il aimait faire des trucs de filles, et alors ? Cela ne faisait pas de lui une femmelette. Cela le rendait très seul, c'est tout. En regardant les patineurs, il ressentit de la nostalgie pour St. Paul et appela Connie. Elle travaillait chez Frost's et ne pouvait rester en ligne très longtemps, juste le temps de lui dire qu'elle lui manquait, de décrire où il se trouvait en ajoutant qu'il aimerait bien y être avec elle.

« Je t'aime, chéri, dit-elle.

— Je t'aime aussi. »

Le lendemain matin, il eut sa chance avec Jenna. Apparemment, elle se levait tôt et était déjà sortie acheter le petit déjeuner quand Joey, se levant lui-même de bonne heure, entra dans la cuisine, vêtu d'un tee-shirt UVA et d'un boxer motif cachemire. En la voyant lire un livre à la table de la cuisine, il se sentit plutôt nu.

« J'ai acheté des bagels pour toi et mon ingrat de frère.

— Merci », dit-il en se demandant s'il devait repartir mettre un pantalon ou simplement continuer à dévoiler ses avantages.

Puisqu'elle ne semblait pas s'intéresser plus avant à lui, il décida de risquer la petite tenue. Mais ensuite, alors qu'il attendait que son bagel grille, tout en jetant des coups d'œil à la dérobée sur les cheveux, les épaules et les jambes nues croisées de Jenna, il se mit à bander. Il était sur le point de s'échapper dans le salon quand elle leva les yeux et lui adressa la parole.

« Désolée, mais ce livre... est terriblement rasoir. »

Il se cacha derrière une chaise.

« C'est quoi, comme livre ?

— Je croyais que c'était sur l'esclavage. Maintenant, je ne suis pas sûre de savoir de quoi ça parle, dit-elle en lui montrant deux pages de prose bien dense. Le plus drôle ? C'est que c'est la deuxième fois que je le lis. Il figure, genre, sur la moitié des programmes de Duke. Et je ne comprends toujours pas de quoi ça parle vraiment. Tu sais, ce qui arrive vraiment aux personnages.

— J'ai lu *Le Chant de Salomon* pour les cours l'an dernier, dit Joey. J'ai trouvé ça plutôt étonnant. C'est sûrement le meilleur roman que j'aie lu. »

Elle lui adressa une expression compliquée mêlée d'indifférence pour lui et d'agacement pour le livre. Il s'assit à table en face d'elle, avala une bouchée de bagel qu'il mâcha un moment, avant de se rendre compte qu'avalier allait être un problème. Il n'y avait pas le feu, heureusement, puisque Jenna essayait toujours de lire.

« À ton avis, qu'est-ce qu'il a, ton frère ? dit-il après avoir réussi à faire glisser quelques bouts de bagel.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il se conduit un peu comme un con. Il est un peu immature. Tu ne trouves pas ?

— Ne me demande pas ça à moi. C'est ton ami. »

Elle continua à regarder son livre fixement. Sa distance méprisante ressemblait à celle des filles les plus canon de Virginie. La seule différence, c'est que Jenna était encore plus séduisante à ses yeux que ces autres filles, et qu'il se trouvait maintenant assez près d'elle pour sentir le parfum de son shampoing. Sous la table, dans son boxer, son demi-mât se dressait vers elle comme un ornement de capot de jaguar.

« Alors, qu'est-ce que tu fais, aujourd'hui ? » dit-il.

Elle ferma le livre comme si elle se résignait à sa présence persistante.

« Du shopping, dit-elle. Et il y a une fête ce soir à Brooklyn. Et toi ?

— Apparemment rien puisque ton frère ne veut pas quitter l'appartement. Je dois voir une tante à quatre heures, mais c'est tout.

— Je crois que c'est plus dur pour les mecs, dit Jenna. D'être à la maison. Mon père est vraiment étonnant, et ça ne me gêne pas. Ça ne me gêne pas qu'il soit célèbre. Mais je crois que Jonathan a toujours l'impression qu'il doit prouver quelque chose.

— En matant la télé dix heures d'affilée ? »

Elle fronça les sourcils et regarda Joey droit dans les yeux, peut-être pour la première fois.

« Mais en fait, tu l'aimes bien, mon frère ?

— Vraiment pas, non. Il est devenu bizarre depuis jeudi soir. T'as vu comme il conduisait hier ? Je pensais que tu avais une idée.

— Je crois que pour lui, le plus important c'est qu'il veut être aimé pour ce qu'il est. Tu vois ce que je veux dire, pas pour notre père.

— Je vois, dit Joey, qui se sentit inspiré et ajouta : ou pour sa sœur. »

Elle rougit ! Un tout petit peu. Puis elle secoua la tête.

« Je ne suis personne.

— Ah-ah-ah ! dit-il en rougissant aussi.

— Enfin, en tout cas, je ne suis certainement pas comme mon père. Je n'ai pas de grandes idées, ni de grande ambition. Je suis une petite personne égoïste, en fait. Une quarantaine d'hectares dans le Connecticut, des chevaux, un mari à plein temps, et peut-être un jet privé, c'est tout ce qu'il me faut. »

Joey remarqua qu'il avait suffi d'une seule allusion à sa beauté pour qu'elle s'ouvre et commence à parler d'elle. À partir du moment où la porte s'était ouverte d'un seul millimètre, et qu'il s'était glissé dans la fente, il savait comment faire. Comment écouter et comment comprendre. Et non pas feindre d'entendre ou de comprendre. C'était Joey au Pays des Femmes. Très vite, sous la sale lumière hivernale de la cuisine, alors que Jenna lui apprenait comment servir correctement un bagel, avec du saumon fumé, des oignons et des câpres, il ne se sentit pas vraiment moins à l'aise que s'il s'était trouvé en train de parler avec Connie, ou avec sa mère, sa grand-mère ou la mère de Connie. La beauté de Jenna était toujours aussi époustouflante, mais l'érection de Joey finit par se calmer totalement. Il offrit à Jenna quelques pépites sur sa propre famille, et en retour elle admit que ses parents n'étaient pas très emballés par son petit ami.

« C'est plutôt dingue, dit-elle. Je crois que c'est une des raisons pour lesquelles Jonathan voulait venir et qu'il ne quitte pas l'appartement. Il pense qu'il va pouvoir s'interposer entre Nick et moi. Un peu genre, s'il se met en travers et qu'il reste là, il peut faire casser les choses.

— Pourquoi ils n'aiment pas Nick ?

— Pour commencer, il est catholique. Et il était champion universitaire de lacrosse. Il est super intelligent, mais pas de la façon qui leur plaît, dit Jenna en riant. Je lui ai parlé une fois du *think tank*, le groupe de mon père, et à la première fête dans sa fraternité ils ont mis un signe sur le tonneau de bière qui annonçait "THINK TANK". J'ai trouvé ça assez hilarant. Mais ça te donne une idée.

— Tu bois beaucoup ?

— Non, je ne tiens pas du tout l'alcool. Nick a arrêté de boire, aussi, quand il a commencé à travailler. Il prend quoi, un whisky-Coca par semaine, maintenant. Il ne pense qu'à avancer. Il a été la première personne de sa famille à faire quatre ans d'université, le contraire

absolu de ma famille, où tu es un minable si tu n'as qu'un doctorat.

— Et il est gentil avec toi ? »

Elle détourna les yeux, une ombre sur le visage.

« Je me sens incroyablement en sécurité avec lui. Tu vois, je me disais, si on s'était trouvés dans les tours le 11-Septembre, même tout en haut, il aurait trouvé un moyen de nous faire sortir. C'est ça, ce que je ressens.

— Il y avait beaucoup de types comme ça, chez Cantor Fitzgerald, dit Joey. Des traders très durs. Mais ils ne s'en sont pas sortis.

— C'est qu'ils n'étaient pas comme Nick », dit-elle.

Sentant qu'elle se refermait, Joey se demanda quelle dureté il devrait afficher, combien il devrait gagner d'argent, afin simplement d'entrer dans la course pour les semblables de Jenna. Sa bite, dans son boxer, s'agita à nouveau, comme pour déclarer qu'elle se sentait à la hauteur du challenge. Mais les parties plus tendres, chez lui, le cœur et le cerveau, se noyaient dans le désespoir devant l'énormité du défi.

« Je crois que je vais peut-être aller à Wall Street aujourd'hui pour voir un peu, dit-il.

— Tout est fermé, le samedi.

— Je veux juste voir à quoi ça ressemble, puisque je finirai peut-être par travailler là.

— Sans vouloir te vexer, dit Jenna en rouvrant son livre, tu me sembles bien trop gentil pour ça. »

Quatre semaines plus tard, Joey était de retour à Manhattan, pour garder la maison de sa tante Abigail. Tout l'automne, il s'était beaucoup stressé en se demandant où aller passer les vacances de Noël, puisque ses deux foyers concurrents de St. Paul s'éliminaient mutuellement, et puisque trois semaines étaient un laps de temps bien trop long pour s'imposer à la famille d'un nouvel ami de fac. Il avait vaguement projeté de rester chez l'un de ses plus proches amis de lycée, ce qui lui aurait permis d'aller rendre des visites séparées à ses parents et aux Monaghan, mais il s'avéra qu'Abigail allait à Avignon pour les vacances afin de suivre un atelier international de mime, et qu'elle s'inquiétait déjà, quand ils s'étaient vus lors du week-end de Thanksgiving, de savoir qui resterait dans son appartement de Charles Street pour veiller aux exigences diététiques complexes de ses chats, Tigrou et Porcinet.

La rencontre avec sa tante avait été intéressante, quoique unilatérale. Abigail, bien que plus jeune que la mère de Joey, semblait considérablement plus vieille dans tous les domaines sauf les vêtements, qui donnaient un peu dans le genre adolescente délurée. Elle sentait la cigarette, et avait une manière désarmante de manger sa tranche de gâteau au chocolat, en détachant bien chaque petite

bouchée pour une délectation maximum, comme s'il s'agissait de ce qui allait lui arriver de mieux ce jour-là. Quant aux quelques questions qu'elle posa à Joey, elle y répondit pour lui avant qu'il ait la possibilité de placer un mot. Elle le gratifia surtout d'un monologue, avec commentaires ironiques et interjections calculées, qui était un peu comme un train dans lequel il avait la permission de sauter et de rouler un moment, en fournissant son propre contexte et en devinant les références. Avec son bavardage, elle lui faisait l'effet d'une triste version de dessin animé de sa mère, un avertissement de ce qu'elle pourrait devenir si elle n'y prêtait pas attention.

Apparemment, pour Abigail, le simple fait que Joey existe était un reproche nécessitant un long récit de sa vie à elle. Le trip traditionnel mariage-bébés-maison n'était pas pour elle, dit-elle, pas plus que l'univers superficiel et commercial du théâtre conventionnel – avec les auditions truquées dégradantes, les directeurs de casting qui ne cherchaient que le mannequin de l'année et qui n'avaient pas la moindre idée de ce que pouvait être l'originalité –, pas plus que l'univers du *stand-up*, qu'elle avait essayé de pénétrer sans succès, gâchant un temps vrrraaiiement infini, travaillant un matériau intéressant sur la vérité de l'enfance dans les banlieues américaines, avant de se rendre compte que tout cet univers n'était que testostérone et humour pipi-caca. Elle dénigra longuement Tina Fey et Sarah Silverman, avant d'exalter le génie de plusieurs « artistes » masculins – sûrement des mimes ou des clowns, se dit Joey –, et avec lesquels elle se déclara chanceuse d'être en contact toujours plus étroit, quoique surtout dans le cadre d'ateliers. Alors qu'elle continuait de parler, il se surprit à admirer sa détermination à survivre sans le type de succès auquel lui pouvait encore aspirer. Elle était si dingue et si centrée sur elle-même que fut épargné à Joey l'agacement de se sentir coupable et qu'il put passer directement à la compassion. Il comprit que, en tant que représentant non seulement de sa bonne fortune supérieure mais surtout de celle de la sœur d'Abigail, il ne pouvait faire de plus grande gentillesse à sa tante que de la laisser se justifier à ses yeux, de promettre de venir la voir sur scène dès que possible. Pour cela, elle le récompensa en lui proposant de garder sa maison.

Ses premiers jours en ville, alors qu'il allait de boutique en boutique avec son camarade de dortoir Casey, furent comme le prolongement hypervivant des rêves urbains qu'il faisait toute la nuit. L'humanité convergeait vers lui de toutes les directions. Des musiciens des Andes qui jouent de la flûte et du tambour dans Union Square. Des pompiers solennels qui font un signe de tête à la foule assemblée devant un sanctuaire pour le 11-Septembre aux portes d'une caserne. Deux dames à col de fourrure qui s'emparent avec culot d'un taxi que Casey avait hélé devant Bloomingdale's. Des lycéennes sexy portant

des jeans sous leur minijupe, affalées dans le métro les jambes largement écartées. Des jeunes du ghetto aux cheveux tressés, avec de gigantesques et menaçantes parkas. Des soldats de la Garde nationale qui patrouillent dans Grand Central avec des armes très sophistiquées. Et la grand-mère chinoise qui vend des DVD de films qui ne sont même pas encore sortis, ou encore le *breakdancer* qui vient de se déchirer un muscle ou un tendon et qui se balance de douleur, assis par terre dans le train 6, le saxophoniste insistant à qui Joey a donné cinq dollars pour son numéro, même si Casey l'a prévenu qu'il se faisait rouler : chaque rencontre était comme un poème qu'il mémorisait immédiatement.

Les parents de Casey vivaient dans un appartement avec un ascenseur privé, chose indispensable, décida Joey, si jamais il réussissait à New York. Il alla dîner chez eux la veille et le jour de Noël, consolidant ainsi les mensonges qu'il avait racontés à ses parents sur l'endroit où il passerait ses vacances. Casey et sa famille portaient cependant au ski le lendemain matin, et Joey savait qu'il commençait à abuser de leur hospitalité, de toute façon. Lorsqu'il retrouva l'appartement encombré et vicié d'Abigail et qu'il découvrit que Porcinet et/ou Tigrou avait vomi en plusieurs endroits, en une protestation féline punitive pour sa longue absence d'une journée, il maudit l'étrangeté stupide de son projet de passer deux semaines entières tout seul.

Il rendit les choses immédiatement encore pires en appelant sa mère et en reconnaissant qu'une partie de ses projets était tombée à l'eau et qu'« à la place » il gardait maintenant la maison de sa sœur.

« Tu es dans l'appartement d'Abigail ? dit-elle. Tout seul ? Sans même qu'elle m'en parle ? À New York ? Tout seul ?

— Ouais, dit Joey.

— Je suis désolée, dit-elle, mais tu dois lui dire que ce n'est pas acceptable. Dis-lui qu'il faut qu'elle m'appelle tout de suite. Ce soir. Tout de suite. Immédiatement. Impératif.

— Il est beaucoup trop tard pour ça. Elle est en France. Mais c'est bon. C'est un quartier très sûr. »

Mais sa mère ne l'écoutait plus. Elle se disputait déjà avec son père, une dispute que Joey ne distinguait pas mais qui paraissait cela dit assez hystérique. Et puis son père lui parla.

« Joey ? Tu m'écoutes ? Tu es là ?

— Où veux-tu que je sois ?

— Écoute-moi. Si tu n'as pas la décence de venir passer quelques jours avec ta mère dans une maison qui a signifié tant de choses pour elle et dans laquelle tu ne remettras plus jamais les pieds, ça me va. C'est ta terrible décision à toi et tu auras tout loisir de t'en repentir. Quant à ce que tu as laissé dans ta chambre, et on espérait que tu

viendrais t'en occuper – on le donnera à Goodwill, ou on laissera les éboueurs s'en charger. C'est une perte pour toi, pas pour nous. Mais être tout seul, à ton âge, dans une ville qui a été à plusieurs reprises attaquée par des terroristes, et qui plus est non pas pour une nuit ou deux mais pour deux semaines, voilà la recette parfaite pour plonger ta mère dans l'angoisse pendant tout ce temps.

— Papa, c'est un quartier très sûr. C'est Greenwich Village.

— Eh bien, tu as foutu en l'air les vacances de ta mère. Et tu vas foutre en l'air ses derniers jours dans cette maison. Je ne sais pas pourquoi je persiste à attendre quelque chose de toi, mais tu te montres d'un égoïsme inqualifiable envers une personne qui t'aime plus que tout ce que tu peux imaginer.

— Et pourquoi elle ne le dit pas elle-même, alors ? dit Joey. Pourquoi c'est toi qui dois le dire ? Comment je peux savoir si c'est vrai ?

— Si tu avais une once d'imagination, tu saurais que c'est vrai.

— Pas si elle ne le dit jamais elle-même ! Si tu as un problème avec moi, pourquoi ne pas me le dire plutôt que de toujours parler de ses problèmes à elle ?

— Parce que, franchement, je ne suis pas aussi inquiet qu'elle, dit son père. Je ne pense pas que tu sois aussi malin que tu le crois, je ne pense pas que tu sois conscient de tous les dangers qu'il y a dans ce monde. Mais je pense que tu es assez malin et que tu sais faire attention à toi. Si jamais tu avais des ennuis, j'espère que nous serions les premières personnes que tu appellerais. Sinon, tu as fait ton choix dans la vie, et je ne peux rien y faire.

— Bon, eh bien... merci, dit Joey, avec un ton à moitié sarcastique.

— Ne me remercie pas. J'ai très peu de respect pour ce que tu fais. Je reconnais simplement que tu as dix-huit ans et que tu es libre de faire ce que tu veux. Ce dont je parle, c'est de ma déception personnelle quand je vois qu'un de nos enfants n'a pas le cœur d'être plus gentil avec sa mère.

— POURQUOI TU NE LUI DEMANDES PAS POURQUOI ? opposa Joey sauvagement. ELLE LE SAIT ! Elle le sait, putain ! Papa, puisque tu es si merveilleusement soucieux de son bonheur et tout, pourquoi tu ne lui demandes pas, au lieu de me gaver, moi ?

— Ne me parle pas comme ça.

— Oui, eh bien alors ne me parle pas comme ça non plus.

— D'accord, j'arrête. »

Son père parut heureux de lâcher le sujet, et Joey aussi. Il savourait l'instant : il se sentait très cool, il contrôlait sa vie, et il était perturbant de découvrir qu'il y avait cette autre chose en lui, ce réservoir de rage, ce nœud complexe de sentiments familiaux qui

pouvait soudain exploser et prendre le dessus sur lui. Les mots rageurs qu'il avait dits à son père avaient eu l'air préformatés, comme s'il y avait vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept un second lui-même accablé de chagrin, d'ordinaire invisible, mais de toute évidence tout à fait sensible et prêt à s'exprimer, sans préavis, sous la forme de phrases indépendantes de sa volonté. Cela le poussait à se demander qui il était vraiment, ce qui était très perturbant.

« Si tu changes d'avis, dit son père quand ils eurent épuisé leurs réserves limitées de bavardage de Noël, je serais plus qu'heureux de t'acheter un billet d'avion pour que tu viennes passer quelques jours ici. Ce serait très important pour ta mère. Et pour moi, aussi. J'aimerais beaucoup cela aussi.

— Merci dit Joey, mais en fait, je ne peux pas. J'ai les chats.

— Tu peux les mettre dans une pension, ta tante n'en saura rien. Je paierai ça aussi.

— D'accord, peut-être. Probablement pas, mais peut-être.

— Très bien, donc, joyeux Noël, dit son père. Maman te souhaite aussi un joyeux Noël. »

Joey entendit sa mère le dire dans la pièce. Pourquoi donc, exactement, ne reprenait-elle pas le téléphone pour le lui dire directement ? C'était plutôt accablant pour elle. Comme un aveu inutile de plus de sa culpabilité.

Bien que l'appartement d'Abigail ne fût pas minuscule, il n'y avait pas un centimètre carré qui ne fût occupé par Abigail. Les chats patrouillaient sur les lieux comme ses plénipotentiaires, laissant des poils partout. La penderie de sa chambre était pleine à craquer de pantalons, de pulls en piles désordonnées qui coinçaient les manteaux et les robes suspendus aux cintres, et ses tiroirs ne s'ouvraient plus tant ils étaient pleins. Ses CD étaient tous des disques de chanteuses insupportables et de foutaises New Age, disposés en doubles rangées et calés de biais dans chaque recoin. Même ses livres étaient pleins d'Abigail, traitant de sujets comme le Flow, la visualisation créative et la conquête de la confiance en soi. Il y avait également toutes sortes d'accessoires mystiques, pas uniquement judaïques, mais aussi des encensoirs orientaux et des statuettes à tête d'éléphant. Les seuls articles qui n'étaient pas bien représentés étaient les articles comestibles. En circulant dans la cuisine, Joey commençait à se rendre compte que, sauf à vouloir manger de la pizza trois fois par jour, il allait devoir se rendre dans un supermarché et faire sa cuisine. Les réserves de nourriture d'Abigail se composaient de galettes de riz, de quarante-sept formes de chocolat et de cacao, de nouilles ramen instantanées, le genre qui lui donnait dix minutes de satisfaction avant de le laisser affamé d'une manière inédite et torturante.

Il pensa à la spacieuse maison de Barrier Street, il pensa aux

exceptionnels talents de cuisinière de sa mère, il pensa à renoncer et à accepter l'offre de billet d'avion de son père, mais il était également bien décidé à ne pas accorder à son double caché d'autres occasions de s'exprimer, et sa seule option, pour cesser de penser à St. Paul, fut de s'allonger sur le lit de cuivre d'Abigail et de se branler, et de se branler encore, tandis que les chats émettaient des feulements pleins de reproches de l'autre côté de la porte de la chambre, puis, toujours insatisfait, de brancher l'ordinateur de sa tante, puisqu'il ne pouvait avoir Internet sur le sien, et de chercher des sites pornos devant lesquels continuer à se branler. Comme c'est le cas dans ce domaine, chaque site gratuit sur lequel il tombait était lié à un site encore plus graveleux et plus attirant. Pour finir, un de ces bons sites se mit à générer des fenêtres comme dans le cauchemar d'un Apprenti Sorcier ; les choses s'emballèrent au point qu'il dut fermer l'ordinateur. Rallumant avec impatience, tandis que sa queue maltraitée et collante lui mollissait dans la main, il découvrit que le système était commandé par un virus surchargeant le disque dur et bloquant le clavier. Tant pis s'il avait infecté l'ordinateur de sa tante. Pour l'heure, il ne pouvait obtenir la seule chose qu'il désirait, voir un autre joli visage féminin déformé par l'extase, afin de pouvoir jouir une cinquième fois et essayer de dormir un peu. Il ferma les yeux et se caressa, tout en s'efforçant à grand-peine de faire jaillir assez d'images de sa mémoire pour terminer le boulot, mais les miaulements des chats le dérangeaient trop. Il alla à la cuisine et ouvrit une bouteille de brandy, qu'il espérait remplacer sans dépenser une fortune.

Se réveillant tard le lendemain matin avec la gueule de bois, il sentit ce qu'il espéra n'être que de la merde de chat mais qui s'avéra, lorsqu'il s'aventura dans la salle de bains exigüe et surchauffée, être du pur contenu d'égout. Il appela le gardien, Mr. Jiménez, qui arriva deux heures plus tard avec un caddie de supermarché rempli d'outils de plombier.

« Ce vieil immeuble a beaucoup de problèmes », dit Mr. Jiménez en secouant la tête d'un air fataliste.

Il dit à Joey de veiller à fermer la bonde de la baignoire et de bien boucher les éviers quand il ne les utilisait pas. Ces instructions se trouvaient en fait sur la liste d'Abigail, avec des protocoles compliqués concernant l'alimentation des chats, mais Joey, la veille, dans sa hâte de s'échapper de cet endroit et d'aller chez Casey, avait oublié de les suivre.

« Beaucoup, beaucoup de problèmes », dit Mr. Jiménez, en se servant d'une ventouse pour repousser les déchets du West Village dans la tuyauterie.

Dès que Joey se retrouva seul à nouveau, une fois encore face au spectre de deux semaines de solitude, d'abus de brandy et/ou de

masturbation, il appela Connie et lui dit qu'il voulait bien lui payer son billet de car si elle venait le voir. Elle accepta immédiatement, sauf en ce qui concernait le paiement ; les vacances de Joey furent ainsi sauvées.

Il engagea les services d'un *geek* pour remettre en état l'ordinateur de sa tante et reconfigurer le sien, il dépensa soixante dollars en plats cuisinés chez Dean & DeLuca, et en se rendant à la gare routière pour retrouver Connie à son arrivée, il se dit qu'il n'avait jamais été aussi heureux de la voir. Durant le mois précédent, en la comparant à l'incomparable Jenna, il avait oublié combien elle était pourtant jolie, à sa manière mince, retenue et ardente. Elle portait un caban qu'il ne lui connaissait pas et s'avança vers lui d'un bon pas, elle posa son visage contre celui de Joey et ses yeux grands ouverts contre ses yeux à lui, comme si elle se pressait contre un miroir. Une sorte de fusion radicale de tous ses organes se produisit en lui. Il était sur le point de baiser environ quarante fois, mais c'était aussi plus que ça. C'était comme si la gare routière et tous les voyageurs à revenus limités qui circulaient autour d'eux étaient équipés de systèmes de contrôle de la brillance et des couleurs, qui se trouvaient tous dramatiquement diminués par la simple présence de cette fille qu'il connaissait depuis toujours. Tout lui semblait vague et lointain, alors qu'il la guidait dans des couloirs et des salles qu'il avait vus dans des couleurs très vives moins de trente minutes plus tôt.

Dans les heures qui suivirent, Connie se livra à plusieurs révélations plus ou moins inquiétantes. La première vint alors qu'ils repartaient en métro vers Charles Street, quand il lui demanda comment elle était arrivée à avoir autant de temps libre au restaurant, si elle avait trouvé des gens pour la remplacer.

« Non, j'ai démissionné, c'est tout, dit-elle.

— Démissionné ? C'est pas un mauvais moment dans l'année pour leur faire ça ? »

Elle haussa les épaules.

« Tu avais besoin de moi ici. Je t'ai déjà dit que tout ce que tu avais à faire, c'était m'appeler. »

L'inquiétude de Joey devant cette révélation redonna de la brillance et de la couleur au wagon de métro. C'était comme quand son cerveau planant sous les effets de l'herbe redevenait conscient après s'être perdu dans une profonde rêverie : il voyait bien que les autres voyageurs vivaient leur vie, qu'ils poursuivaient leur quête et qu'il devait veiller à faire de même, lui aussi. Ne pas se faire aspirer trop loin dans quelque chose qu'il ne pourrait pas contrôler.

Se souvenant de l'une de leurs conversations téléphoniques sexuelles les plus folles, lors de laquelle les lèvres du vagin de Connie s'étaient ouvertes si fantastiquement qu'elles lui recouvraient tout le

visage, et que sa langue à lui était si longue qu'il pouvait atteindre le fond inscrutable de son vagin, il s'était très soigneusement rasé avant d'aller à la gare routière. Maintenant qu'ils se retrouvaient tous deux en chair et en os, cependant, ces fantasmes révélaient toute leur absurdité et étaient d'un souvenir désagréable. Dans l'appartement, au lieu d'emmener Connie directement au lit, comme il l'avait fait lors du week-end en Virginie, il alluma la télévision et surveilla le score d'un match universitaire qui ne lui importait en rien. Il lui parut ensuite d'une extrême urgence de vérifier ses e-mails pour voir si l'un de ses amis lui avait écrit durant les trois dernières heures. Connie, assise avec les chats sur le canapé, attendait patiemment tandis que l'ordinateur de Joey s'allumait.

« Tiens, dit-elle, ta mère a dit de te dire bonjour.

— QUOI ?

— Ta mère te dit bonjour. Elle cassait de la glace quand je suis sortie. Elle m'a vue avec mon sac et m'a demandé où j'allais.

— Et tu lui as dit, toi ? »

La surprise de Connie était innocente.

« Fallait pas ? Elle m'a dit de bien m'amuser et de te dire bonjour.

— Elle était sarcastique ?

— Je ne sais pas. Peut-être bien que oui, maintenant que j'y pense. J'étais juste contente qu'elle me parle, moi. Je sais quelle me déteste. Mais alors je me suis dit que peut-être elle commençait enfin à s'habituer à moi.

— J'en doute.

— Je suis désolée si j'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas. Tu sais bien que je n'aurais jamais fait ça si j'avais su. Tu le sais, ça, non ? »

Joey se leva et s'éloigna de son ordinateur, en essayant de ne pas avoir l'air en colère.

« C'est bon, dit-il. Ce n'est pas ta faute. Ou juste un peu ta faute.

— Mon chou, tu as honte de moi ?

— Non.

— Tu as honte de ce qu'on s'est dit au téléphone ? C'est ça ?

— Non.

— Moi oui, en fait, un peu. Y a eu des trucs assez malsains. Je ne suis pas sûre d'avoir encore envie de faire ça.

— C'est toi qui as commencé !

— Je sais, je sais. Mais tu ne peux pas me blâmer pour tout. Tu ne peux me blâmer que pour la moitié. »

Comme pour reconnaître cette vérité, il se précipita à ses pieds et s'agenouilla, il baissa la tête et posa les mains sur les jambes de Connie. Si près que ça de son jean, son plus beau jean le plus moulant, il pensa aux longues heures qu'elle avait passées dans un car

Greyhound tandis qu'il regardait des matchs universitaires de seconde catégorie et parlait au téléphone avec ses amis. Il était dans la mouise, il semblait dans une fissure inattendue du monde ordinaire, et il ne pouvait supporter de lever les yeux vers le visage de Connie. Elle posa les mains sur la tête de Joey et n'offrit aucune résistance quand, peu à peu, il se poussa en avant et pressa son visage contre la fermeture Éclair recouverte de jean.

« C'est bon, sut-elle lui dire, en lui caressant les cheveux. Ça va aller, chéri. Tout va bien aller. »

Dans sa gratitude, il lui baissa son jean et posa ses yeux clos contre sa culotte, qu'il finit également par baisser pour pouvoir appuyer ses lèvres et son menton rasés de près contre les poils rugueux, qu'elle avait arrangés pour lui, remarqua-t-il. Il sentit un des chats lui monter sur les pieds, pour attirer son attention. Minou, minou, minou...

« Je veux juste rester là pendant trois heures, dit-il en respirant l'odeur de Connie.

— Tu peux rester là toute la nuit, dit-elle. Je n'ai pas de projets. »

Mais c'est alors que le portable de Joey sonna dans la poche de son pantalon. Il le sortit pour l'éteindre et vit qu'il s'agissait de son vieux numéro de St. Paul, et de colère contre sa mère, il eut envie d'écraser le portable. Il écarta les jambes de Connie et l'attaqua avec sa langue, fouaillant et fouaillant toujours plus avant, comme pour s'emplir d'elle.

La troisième et la plus inquiétante révélation se produisit durant un interlude post-coïtal, à une heure plus tardive de la soirée. Des voisins jusque-là absents marchaient à pas lourds au-dessus du lit ; les chats miaulaient sauvagement derrière la porte. Connie lui parlait du SAT, dont il avait tout oublié, et de sa surprise en voyant que les vraies questions étaient bien plus faciles que les questions d'entraînement dans ses livres. Elle se sentait maintenant le courage de poser sa candidature dans des facs se trouvant à quelques heures de Charlottesville, y compris Morton College, qui voulait recruter des étudiants du Middle West pour une plus grande diversité géographique et qu'elle pensait désormais pouvoir intégrer.

Tout cela ne plaisait pas du tout à Joey.

« Je croyais que tu allais rester dans le Minnesota, dit-il.

— Toujours possible, dit-elle. Mais je me suis dit aussi que ce serait bien plus commode si j'étais plus près de toi, pour qu'on puisse se voir les week-ends. Je veux dire, si bien sûr tout va bien et qu'on en a toujours envie. Tu ne trouves pas que ce serait bien ? »

Joey démêla ses jambes de celles de Connie, en tentant d'y voir un peu plus clair.

« Sans doute, peut-être, dit-il. Mais, tu sais, les facs privées sont

incroyablement chères. »

C'était vrai, dit Connie. Mais Morton proposait une aide financière, et elle avait parlé à Carol de l'épargne consacrée à ses études et Carol avait admis qu'il y avait toujours beaucoup d'argent sur le compte.

« Beaucoup comme quoi ? dit Joey.

— Beaucoup comme beaucoup. Comme soixante-quinze mille. Ça pourrait suffire pour trois ans si j'obtiens l'aide financière. Et puis il y a les douze mille que j'ai réussi à mettre de côté, et je peux travailler l'été.

— C'est génial, se força-t-il à dire.

— J'allais juste attendre d'avoir vingt et un ans pour prendre l'argent. Mais après, j'ai pensé à ce que tu avais dit et j'ai compris que tu avais raison sur l'importance de faire des bonnes études.

— Mais si tu restais dans le Minnesota, cela dit, tu pourrais faire des études tout en gardant l'argent pour après. »

En haut, une télévision se mit à aboyer et les piétinements continuèrent.

« On dirait que tu ne me veux pas près de toi, dit Connie d'un ton neutre, sans reproche, énonçant simplement un fait.

— Non, non, dit-il. Pas du tout. Potentiellement, ça pourrait être super. J'essaie juste de penser de manière pratique.

— Je ne supporte déjà plus d'être dans cette maison. Et puis Carol va avoir ses bébés et ça sera encore pire. Je ne peux plus vivre là-bas. »

Il sentit alors, et ce n'était pas la première fois, un obscur ressentiment contre le père de Connie. Cela faisait maintenant un certain nombre d'années qu'il était mort, Connie n'avait jamais eu de relation avec lui et elle ne parlait que très rarement de lui, mais pour Joey cela en avait d'autant plus fait un rival masculin. Il était l'homme qui avait été là en premier. Il avait abandonné sa fille et s'était débarrassé de Carol en l'installant dans une maison au loyer peu élevé, mais son argent avait malgré tout continué à couler et à payer l'éducation catholique de Connie. C'était une présence dans la vie de Connie qui n'avait rien à voir avec Joey, et même si Joey aurait dû être heureux qu'elle ait d'autres ressources que lui – de ne pas avoir la totale responsabilité de Connie – il ne cessait de succomber à la désapprobation morale du père, qui lui semblait être la source de tout ce qui était amoral chez Connie, son étrange indifférence aux règles et aux conventions, sa capacité infinie à l'amour idolâtre, son intensité irrésistible. Et maintenant, en plus de tout cela, Joey en voulait à ce père de l'avoir rendue bien mieux lotie financièrement qu'il ne l'était lui. Le fait qu'elle se souciait de l'argent comme d'une guigne, contrairement à lui, ne faisait qu'empirer les choses.

« Fais-moi quelque chose de nouveau, lui dit-elle à l'oreille.

— Cette télé m'agace vraiment.

— Fais ce dont on a parlé, bébé. On peut tous les deux écouter la même musique. Je veux te sentir dans mon cul. »

Il oublia la télé, le sang qui jaillit dans sa tête la fit disparaître dès qu'il lui fit ce qu'elle avait demandé. Une fois ce seuil nouveau franchi, les résistances négociées, les satisfactions spécifiques remarquées, il alla se laver dans la salle de bains d'Abigail, nourrit les chats et traîna dans le salon, éprouvant le besoin d'instaurer une distance, aussi mollement et tardivement que ce fût. Il sortit son ordinateur de son sommeil, mais il n'y avait qu'un seul nouvel e-mail. Qui émanait d'une adresse qu'il ne connaissait pas à *duke.edu* et avait comme sujet *en ville* ? Ce n'est qu'après l'avoir ouvert et après avoir commencé sa lecture qu'il comprit vraiment que cela venait de Jenna. Que cela avait été tapé, caractère par caractère, par les doigts privilégiés de Jenna.

bonjour mr. berglund. Jonathan me dit que tu es dans la grande ville, comme moi. qui pourrait savoir combien de matchs de football il y a à voir et combien d'argent les jeunes banquiers parient sur les résultats ? pas moi, en tout cas. tu es peut-être toujours en train de faire des trucs de Noël comme tes blonds ancêtres protestants, mais nick dit que tu peux passer si tu as des questions sur wall st, il veut bien y répondre, je te suggère de réagir vite tant que dure son humeur généreuse (et qu'il est en vacances !), apparemment même goldman ferme à ce moment de l'année, qui pouvait le savoir, ton amie, jenna.

Il lut le message cinq fois avant qu'il commence à perdre de sa saveur. Il lui paraissait aussi propre et frais qu'il se sentait sale et les yeux rouges. Soit Jenna faisait montre d'un tact exceptionnel, soit, si elle projetait de le voir se casser le nez sur sa relation avec Nick, elle était exceptionnellement méchante. En tout cas, il voyait qu'il avait réussi à faire impression sur elle.

Une odeur de cannabis se glissa hors de la chambre, suivie de Connie, aussi nue et aux pieds aussi légers que les chats. Joey ferma l'ordinateur, tira une bouffée sur le joint qu'elle lui brandissait devant le visage, puis une autre, et encore une autre, une autre, et une autre, et une autre, et une autre.

LA COLÈRE DE L'HOMME GENTIL

Par une sinistre fin d'après-midi de mars, sous une pluie froide et collante, Walter, en voiture avec son assistante, Lalitha, se rendait de Charleston vers les montagnes du sud de la Virginie-Occidentale. Bien que Lalitha conduise vite et de façon quelque peu imprudente, Walter avait fini par préférer l'angoisse d'être son passager à la colère intraitable qui le consumait quand il était au volant – cette sensation apparemment inévitable que, de tous les conducteurs roulant sur cette route, il était le seul à voyager à la vitesse parfaite, il était le seul à atteindre le bon équilibre entre un respect trop pointilleux des règles et une transgression trop dangereuse de ces mêmes règles. Durant les deux dernières années, il avait passé de nombreuses heures à enrager sur les routes de la Virginie-Occidentale, à coller aux pare-chocs de lambins crétins avant de ralentir lui-même pour punir les grossiers personnages qui lui collaient au pare-chocs, à défendre avec acharnement la file intérieure des autoroutes contre les connards qui essayaient de le dépasser par la droite, à dépasser lui-même par la droite lorsqu'un idiot, un accro au portable ou alors un défenseur zélé de la limite de vitesse bloquait cette file, tout en brossant le portrait et en psychanalysant sauvagement les conducteurs qui refusaient d'utiliser leurs clignotants (presque toujours des hommes jeunes, pour lesquels l'usage de ces clignotants semblaient une insulte à leur virilité, déjà manifestement compromise à en juger par le gigantisme compensatoire de leurs pick-up et de leurs 4 × 4), il avait passé des heures à ressentir une haine meurtrière envers des chauffeurs routiers et leurs camions pleins de charbon violant l'interdiction de rouler à gauche, causant ainsi des accidents fatals au moins une fois par semaine en Virginie-Occidentale, à blâmer sans rien y pouvoir les législateurs corrompus de l'État qui refusaient de baisser la limite de poids des camions de charbon en dessous des 55 tonnes, malgré les nombreuses preuves des ravages qu'ils causaient, des heures à marmonner, « Incroyable ! Incroyable ! » quand un chauffeur, devant lui, freinait à un feu vert avant d'accélérer à l'orange et de le laisser bloqué au rouge, à écumer tandis qu'il attendait une bonne minute à des intersections sans aucune circulation visible à des kilomètres de chaque côté, et à ravalier avec peine, par égard pour Lalitha, les invectives qu'il désirait exprimer quand il se faisait coincer par un

conducteur refusant de faire son virage à droite autorisé au feu rouge : « Ouh-ouh ! Tu dors ? T'es pas tout seul ! Les autres sont là ! Apprends à conduire ! Bonjour ! » Mieux valait la bouffée d'adrénaline quand Lalitha appuyait sur le champignon pour dépasser des camions peinant dans des côtes que ce stress dans ses artères cérébrales quand il prenait lui-même le volant et restait alors coincé derrière ces mêmes camions. Ainsi, il pouvait regarder le bois gris à allumettes des forêts des Appalaches, les crêtes ravagées par les exploitations minières et diriger sa colère contre des problèmes qui en étaient plus dignes.

Lalitha était très euphorique lorsqu'ils attaquèrent dans leur voiture de location la grande côte de vingt-cinq kilomètres de l'I-64, un ensemble de travaux phénoménalement chers financés par le gouvernement fédéral, remporté par le sénateur Byrd à des fins électoralistes.

« Je suis prête à fêter ça, dit-elle. Vous m'invitez ce soir pour fêter ça ?

— On verra s'il y a un restaurant décent à Beckley, dit Walter, mais j'ai bien peur que ça ne soit pas le cas.

— Soûlons-nous ! On peut aller dans le meilleur endroit de la ville et boire des martinis.

— Tout à fait. Je veux bien vous offrir un martini super-géant. Et même plus d'un, si vous voulez.

— Non, mais vous aussi, enfin, dit-elle. Juste une fois. Faites donc une exception, pour l'occasion.

— Je crois bien qu'un martini pourrait vraiment me tuer, à ce stade de ma vie.

— Une bière légère, alors. Moi, je prendrai trois martinis et vous pourrez me porter dans ma chambre. »

Walter n'aimait pas beaucoup quand elle disait des choses pareilles. Elle ne mesurait pas ses propos, c'était juste une jeune femme joyeuse – en réalité, c'était le rayon de soleil le plus radieux de toute sa vie, ces derniers temps – et elle ne voyait pas pourquoi le contact physique entre employeur et employée ne pourrait pas être un sujet de plaisanterie.

« Trois martinis, ça donnerait certainement un sens nouveau à l'expression "grand chambardement", demain matin, dit-il, en une référence maladroite à la démolition à laquelle ils allaient assister dans le comté du Wyoming.

— C'est quand, la dernière fois que vous avez bu un verre ? dit Lalitha.

— Jamais. Je n'ai jamais bu.

— Même pas au lycée ?

— Jamais.

— Walter, mais c'est incroyable ! Il faut essayer ! C'est vraiment

amusant, de boire, parfois. Une bière, ça ne fera pas de vous un alcoolique.

— Ce n'est pas ce qui me soucie », dit-il en se demandant, au moment où il parlait, si c'était bien vrai.

Son père et son frère aîné, qui à eux deux avaient été le fléau de sa jeunesse, étaient des alcooliques, et sa femme, qui était en bonne voie de devenir le fléau de sa maturité, avait des penchants alcooliques. Il avait toujours envisagé sa stricte sobriété en termes d'opposition à ces trois-là – voulant tout d'abord être aussi différent que possible de son père et de son frère, et, plus tard, désirant se montrer aussi invariablement gentil avec Patty quelle pouvait, une fois ivre, être dure avec lui. C'était là une des façons dont lui et Patty avaient appris à s'entendre : lui toujours sobre, elle parfois ivre, et ni lui ni elle ne suggérant jamais que l'autre change.

« Qu'est-ce qui vous soucie, alors ? dit Lalitha.

— Je crois que cela m'inquiète de changer quelque chose qui a parfaitement marché pour moi pendant quarante-sept ans. Si ça n'est pas cassé, pourquoi le réparer ?

— Parce que c'est amusant ! »

Elle donna un brusque coup de volant pour dépasser un semi-remorque patageant dans ses propres éclaboussures.

« Je vais vous commander une bière et vous faire boire au moins une gorgée pour fêter ça. »

La forêt septentrionale de feuillus, au sud de Charleston, était maintenant d'une seule teinte, à la veille de l'équinoxe, comme une austère tapisserie de gris et de noirs. Dans une semaine ou deux, l'air chaud du sud arriverait pour verdir ces bois, et un mois plus tard les oiseaux chanteurs assez robustes pour migrer des tropiques les empliraient de leurs chants, mais le gris de l'hiver semblait à Walter être le véritable état d'origine de la forêt septentrionale. L'été n'étant qu'une grâce accidentelle annuelle.

Plus tôt dans la journée, à Charleston, lui et Lalitha, avec leur avocat local, avaient officiellement présenté aux partenaires industriels du Cerulean Mountain Trust, Nardone et Blasco, les documents dont ils avaient besoin pour commencer la démolition de Forster Hollow et pour ouvrir à l'exploitation à ciel ouvert les cinq mille six cents hectares de réserve destinés à la paruline. Des représentants de Nardone et Blasco avaient ensuite signé les piles de papiers que les avocats du Trust préparaient depuis deux ans, engageant officiellement les houillères à conclure une série d'accords de réhabilitation et de droits de transferts qui, pris tous ensemble, garantiraient que cette terre éventrée reviendrait pour toujours « à la nature ». Vin Haven, le président du conseil du Trust, avait été « présent » par le biais de la visioconférence et il appela plus tard

Walter directement sur son portable pour le féliciter. Mais Walter ne se sentait pas du tout d'humeur à célébrer quoi que ce fut, bien au contraire. Il avait fini par réussir à obtenir la disparition de douzaines de jolies collines boisées et de centaines de kilomètres de cours d'eau clairs, à la richesse biotique, des cours d'eau classes III, IV et V. Rien que pour arriver à ce résultat, Vin Haven avait dû vendre vingt millions de dollars de droits d'exploitation, en d'autres endroits de l'État, à des compagnies gazières prêtes à violer cette terre, avant d'en donner les bénéfices à d'autres groupes que Walter n'aimait pas. Et tout ça pour quoi ? Pour préserver l'« habitat » d'une espèce en voie de disparition, que l'on pouvait recouvrir d'un timbre-poste sur une carte routière de la Virginie-Occidentale.

Walter, dans sa colère et dans sa déception face au monde, se sentait comme ces grises forêts septentrionales. Et Lalitha, née dans la chaude Asie du Sud, était cette personne ensoleillée qui apportait une sorte d'été provisoire à son âme. La seule chose qu'il pouvait avoir envie de célébrer ce soir-là était que, ayant « réussi » en Virginie-Occidentale, ils étaient maintenant en mesure de se lancer à fond dans leur projet contre la surpopulation. Mais il était conscient de la jeunesse de son assistante et détestait la démoraliser.

« D'accord, dit-il. Je vais essayer une bière, une fois. En votre honneur.

— Non, Walter, en votre honneur à vous. C'est vous qui avez tout fait. »

Il secoua la tête, sachant que, sur ce point précis, elle se trompait vraiment. Sans sa chaleur, sans son charme et son courage, tout l'accord avec Nardone et Blasco aurait sans doute capoté. Il était vrai qu'il avait apporté les grandes idées ; mais les grandes idées, c'était tout ce qu'il semblait avoir. Lalitha était maintenant aux manettes dans tous les autres domaines. Elle portait une parka, avec la capuche baissée pleine de sa chevelure noire brillante, sur le tailleur rayé qu'elle avait choisi pour les formalités du matin. Elle avait les mains posées à dix heures dix sur le volant, ses poignets étaient nus, les bracelets d'argent ayant glissé sous les manches de la parka. Walter détestait des myriades de choses dans la modernité en général et dans la culture de la voiture en particulier, mais l'assurance des jeunes femmes au volant, l'autonomie qu'elles avaient atteinte durant les cent dernières années, ne figuraient pas sur la liste. L'égalité des sexes, telle qu'elle s'exprimait dans la pression du pied assuré de Lalitha sur l'accélérateur, le rendait heureux de vivre au vingt et unième siècle.

Le problème le plus difficile qu'il avait eu à résoudre pour le Trust concernait les deux cents familles, environ, pour la plupart très pauvres, qui possédaient des maisons ou des mobile homes sur de petits ou très petits lopins de terre situés à l'intérieur des limites

envisagées pour le parc aux parulines. Certains des hommes travaillaient toujours aux houillères, comme mineurs de fond ou comme chauffeurs, mais la plus grande partie d'entre eux étaient au chômage et passaient le temps avec des armes à feu et des moteurs à combustion interne, ajoutant à l'alimentation de leur famille le gibier tiré plus loin dans les bois puis transporté dans leurs tout-terrain. Walter s'était dépêché de racheter les terrains d'autant de familles que possible avant que le Trust n'attire de publicité ; il avait payé parfois à peine deux cent cinquante dollars le demi-hectare pour certains lopins dans les collines. Mais lorsque ses tentatives de courtiser la communauté écologique locale échouèrent et qu'une militante effroyablement motivée du nom de Jocelyn Zorn se mit à faire campagne contre le Trust, plus de cent familles attendaient encore, vivant pour la plupart dans la vallée de la Nine Mile Creek, qui menait à Forster Hollow.

Le problème de Forster Hollow mis à part, Vin Haven avait trouvé les vingt-cinq mille hectares parfaits pour la réserve principale. Les droits de surface de quatre-vingt-dix-huit pour cent du terrain se trouvaient entre les mains de trois sociétés seulement, les deux premières étant des holdings anonymes et économiquement rationnelles, la troisième appartenant intégralement à une famille du nom de Forster qui avait quitté l'État il y avait plus d'un siècle et se distrait maintenant confortablement en menant la grande vie en bord de mer. Les trois compagnies géraient le terrain comme une exploitation forestière certifiée et n'avaient aucune raison de ne pas vendre au Trust à un prix raisonnable. Il y avait aussi, près du centre de Haven's Hundred, une énorme concentration, vaguement en forme de sablier, de très riches filons de houille. Jusqu'à présent, personne n'avait exploité ces cinq mille six cents hectares, parce que le comté du Wyoming était bien trop éloigné de tout et bien trop montagneux, même pour la Virginie-Occidentale. Une mauvaise route étroite, impraticable pour les camions transportant le charbon, traversait les collines en sinuant le long de la Nine Mile Creek ; au bout de la vallée, près du point central du sablier, se trouvait Forster Hollow, ainsi que le clan et les amis de Coyle Mathis.

Au fil des ans, Nardone et Blasco avaient tous deux vainement essayé de traiter avec Mathis, ne récoltant que son animosité persistante. De fait, un des principaux attraits que Vin Haven avait fait valoir aux houillères, durant les négociations initiales, avait été la promesse de les débarrasser du problème posé par Mathis. « Ça fait partie de la synergie magique que nous avons ici, avait dit Haven à Walter. Nous sommes des joueurs nouveaux à qui Mathis n'a aucune raison d'en vouloir. Avec Nardone en particulier, j'ai beaucoup travaillé sur la réhabilitation en promettant de les débarrasser de

Mathis. Un tout petit peu de bonne volonté que j'ai trouvée sur le bord de la route, tout simplement parce que je n'étais pas Nardone, s'avère valoir deux millions. »

Si seulement !

Coyle Mathis incarnait le pur esprit négatif des terres reculées de la Virginie-Occidentale. Il était totalement cohérent dans sa haine d'absolument tout le monde. Être l'ennemi d'un ennemi de Mathis ne faisait de vous qu'un autre de ses ennemis. Les houillères, le syndicat des mineurs, les écologistes, toutes les formes de gouvernement, les Noirs, les Yankees blancs qui mettaient leur nez partout : il haïssait l'ensemble sans distinction. La philosophie de sa vie était, *Dégage, putain, ou tu vas le regretter*. Six générations de Mathis bourrus avaient été enterrées dans le flanc de colline pentu menant au cours d'eau, qui serait parmi les premiers sites à sauter quand les houillères arriveraient. (Personne n'avait prévenu Walter du problème posé par les cimetières en Virginie-Occidentale quand il avait accepté de travailler pour le Trust, mais il l'avait vite découvert.)

Connaissant lui-même une chose ou deux de la colère tous azimuts, Walter aurait peut-être pu gérer Mathis, si l'homme ne lui avait pas autant rappelé son propre père. Sa méchanceté têtue et autodestructrice. Walter avait préparé un joli lot d'offres attrayantes quand lui et Lalitha, n'ayant jamais reçu de réponses à leurs nombreuses lettres amicales, avaient remonté en voiture la route poussiéreuse menant à la vallée de la Nine Mile Creek, sans invitation, par une chaude et lumineuse matinée de juillet. Il était prêt à donner aux Mathis et à leurs voisins jusqu'à mille deux cents dollars le demi-hectare, plus du terrain gratuit dans une vallée assez agréable sur les marges sud de la réserve, plus les frais de déménagement, plus une exhumation et nouvelle inhumation dans les règles de l'art pour tous les ossements Mathis. Mais Coyle Mathis n'attendit même pas d'entendre les détails. Il dit « Non, N-O-N » avant d'ajouter qu'il avait l'intention de se faire enterrer dans le cimetière familial et que personne n'allait l'en empêcher. Et soudain, Walter s'est retrouvé à seize ans, étourdi de colère. De la colère non seulement contre Mathis, contre son manque de manières et de bon sens, mais aussi, paradoxalement, contre Vin Haven, qui l'opposait à un homme dont à un certain niveau il reconnaissait et admirait l'irrationalité économique. « Je suis navré », dit-il, suant abondamment sur une piste pleine d'ornières, sous un soleil de plomb, à côté d'une cour jonchée de détritrus dans laquelle Mathis l'avait clairement dissuadé de pénétrer, mais c'est tout simplement stupide. »

Lalitha, à côté de lui, qui tenait un attaché-case rempli des documents qu'ils s'étaient imaginé que Mathis pourrait peut-être vraiment signer, s'éclaircit la gorge, en une réaction explosive de

regret pour ce mot déplorable.

Mathis, un homme mince et étonnamment séduisant de presque soixante ans, décocha un sourire ravi vers les collines vertes, grouillantes d'insectes, qui les entouraient. Un de ses chiens, un clébard à moustache doté d'une physionomie absurde, se mit à grogner.

« Stupide ! dit Mathis. C'est un drôle de mot à employer, ça, monsieur. Ça pourrait bien être votre fête. C'est pas tous les jours qu'on me dit que je suis stupide. On pourrait même dire que les gens d'ici savent qu'y vaut mieux pas le faire.

— Écoutez, je suis sûr que vous êtes un homme très intelligent, dit Walter. Je parlais de...

— Je pense bien que je suis assez intelligent pour compter jusqu'à dix, dit Mathis. Et vous, monsieur ? Vous avez l'air d'avoir de l'instruction. Vous savez compter jusqu'à dix ?

— En fait, moi, je sais compter jusqu'à mille deux cent, dit Walter, et je sais multiplier ça par quatre cent quatre-vingt, et je sais comment additionner deux cent mille au produit. Et si vous vouliez bien juste prendre une minute pour écouter...

— Ma question, dit Mathis, c'est, est-ce que vous pouvez le faire à l'envers ? Allez, je vous aide à démarrer. Dix, neuf...

— Écoutez, je suis vraiment désolé d'avoir utilisé le mot stupide. Le soleil tape un peu fort, ici. Je ne voulais pas dire...

— Huit, sept...

— Peut-être qu'on reviendra une autre fois, dit Lalitha. On peut vous laisser de la documentation que vous pourrez lire à votre convenance.

— Ah, parce que vous autres vous pensez que je sais lire, pas vrai ? dit Mathis, la mine rayonnante, tandis que ses trois chiens grognaient, maintenant. Je crois que j'en suis à six. Ou c'était cinq ? Je suis vraiment stupide, j'ai déjà oublié.

— Allez, dit Walter, je vous présente des excuses sincères si j'ai...

— Quatre trois deux ! »

Les chiens, eux-mêmes apparemment plutôt intelligents, s'avancèrent, les oreilles rabaissées.

« Nous reviendrons, dit Walter avant de battre en retraite avec Lalitha.

— Je tire dans votre caisse si vous revenez ! » leur cria joyeusement Mathis.

Sur tout le trajet du retour, sur cette piste terrible menant à l'autoroute, Walter maudit bruyamment sa propre stupidité et son incapacité à contrôler sa colère, tandis que Lalitha, d'ordinaire une fontaine de louanges et de réconfort, restait pensive sur le siège du passager, ruminant sur ce qu'il fallait faire ensuite. Il n'était pas

exagéré que de dire que, sans la coopération de Mathis, tout ce qu'ils avaient déjà fait pour se garantir Haven's Hundred n'aurait servi à rien. Au fond de la vallée poussiéreuse, Lalitha donna son avis.

« Il faut le traiter comme s'il était un homme important.

— C'est un sociopathe à la petite semaine, dit Walter.

— Il n'empêche, dit-elle – et elle avait une manière indienne tout à fait charmante de prononcer cette expression qui comptait parmi ses préférées, avec une cadence hachée évoquant son côté pratique que Walter ne se lassait jamais d'entendre –, nous allons devoir flatter son ego. Il a besoin d'être le sauveur, et non celui qui capitule.

— Oui, mais malheureusement, tout ce qu'on lui demande, c'est de capituler.

— Et si j'y retournais et que je parlais à certaines des femmes ?

— C'est un putain de patriarcat, là-haut, dit Walter. Vous ne l'avez pas remarqué ?

— Non, Walter, les femmes sont très fortes. Pourquoi vous ne me laissez pas aller leur parler ?

— C'est un cauchemar. Un vrai cauchemar.

— Il n'empêche, redit Lalitha, je me demande si je ne devrais pas rester et essayer de parler aux gens.

— Il a déjà dit non à l'offre. Un non catégorique.

— Il nous faut faire une meilleure offre, alors. Vous allez devoir parler à Mr. Haven d'une meilleure offre. Repartez à Washington pour lui parler. Ça vaut probablement mieux que vous ne retourniez pas dans la vallée. Mais peut-être que toute seule, je n'aurai pas l'air aussi menaçante.

— Je ne peux pas vous laisser faire ça.

— Je n'ai pas peur des chiens. Il avait dirigé ses chiens contre vous, mais pas contre moi, je ne crois pas.

— C'est absolument sans espoir.

— Peut-être, mais peut-être pas », dit Lalitha.

Sans parler de la bravoure de Lalitha, cette jeune femme à la peau sombre, à l'ossature fine et aux traits séduisants, qui retournait seule dans la propriété de pauvres Blancs où elle avait déjà été menacée physiquement, Walter fut frappé, durant les mois qui suivirent, par le fait que c'était elle, la fille d'un ingénieur électricien élevée dans la banlieue, et non lui le fils d'un ivrogne teigneux ayant grandi dans une petite ville, qui avait pu accomplir un miracle à Forster Hollow. Non seulement Walter ne savait pas parler aux gens simples ; mais toute sa personnalité s'était formée en opposition à cette campagne isolée dont il était issu. Mathis, avec sa déraison et son ressentiment de pauvre Blanc, avait offensé l'essence même de Walter : il l'avait aveuglé de fureur. Tandis que Lalitha, qui n'avait aucune expérience des semblables de Mathis, avait pu retourner vers lui avec un esprit ouvert

et un cœur plein de sympathie. Elle avait approché ces gens de la campagne pauvres mais fiers un peu comme elle conduisait les voitures, comme si rien de mal ne pouvait arriver à une personne aussi joyeuse et aussi pleine de bonne volonté ; et ces pauvres et fiers campagnards lui avaient accordé le respect qu'ils avaient refusé à un Walter fou de colère. Le succès de Lalitha engendrait chez Walter un sentiment d'infériorité, il se sentait indigne de l'admiration de cette dernière, et il était donc d'autant plus empli de reconnaissance à son égard. Ce qui l'amena ensuite à un enthousiasme plus général envers les jeunes et leur capacité à faire le bien dans le monde. Et ce qui l'amena aussi – bien qu'il résistât à toute prise de conscience de cela – à l'aimer bien au-delà de ce qui était raisonnable.

Se fondant sur les informations que Lalitha apporta à son retour de Forster Hollow, Walter et Vin Haven avaient élaboré une nouvelle offre, outrageusement dispendieuse, pour les habitants. Se contenter de leur proposer plus d'argent, dit Lalitha, n'allait pas faire l'affaire. Pour que Mathis puisse sauver la face, il devait être le Moïse qui allait conduire son peuple vers une nouvelle Terre promise. Malheureusement, à la connaissance de Walter, les gens de Forster Hollow avaient des compétences négligeables à part la chasse, la réparation de moteurs, la culture des terres, la cueillette de plantes médicinales et l'encaissement des chèques d'allocations familiales. Vin Haven mena cependant obligeamment son enquête au sein de son large cercle d'amis hommes d'affaires et revint vers Walter avec une seule possibilité intéressante : les gilets pare-balles.

Avant de prendre l'avion pour Houston et de rencontrer Haven, au cours de l'été 2001, Walter n'était pas très familiarisé avec le concept du bon Texan, les nouvelles nationales étant tellement dominées par les mauvais. Haven possédait un grand ranch dans le Hill Country, et un autre, encore plus grand, au sud de Corpus Christi, tous deux gérés avec amour pour fournir un habitat aux oiseaux sauvages. Haven était ce genre de Texan aimant la nature qui faisait fuir avec plaisir les sarcelles cannelles à coups d'explosifs, mais qui passait également des heures à observer avec ravissement, grâce à un système de vidéosurveillance, l'évolution de bébés chouettes dans un nid sur sa propriété, et qui pouvait parler sans fin, en expert, des dessins en forme d'écailles sur le plumage hivernal du bécasseau de Baird. C'était un homme petit, bourru, à la tête ronde, que Walter avait aimé dès la première minute de son entretien d'embauche.

« Un enjeu de cent millions de dollars pour une espèce de passerine, avait dit Walter. C'est une somme intéressante. »

Haven avait penché sa tête ronde de côté.

« Ça vous pose un problème ?

— Pas nécessairement. Mais dans la mesure où l'oiseau ne figure

pas encore sur les listes fédérales, je suis curieux d'avoir votre avis.

— Mon avis, c'est que ce sont mes cent millions et que je peux les dépenser comme je veux.

— C'est juste.

— Les informations scientifiques les plus fiables que nous avons sur la paruline azurée montrent des populations qui déclinent au rythme de trois pour cent par an depuis les quarante dernières années. Simplement parce qu'elle n'a pas passé le seuil fédéral des espèces menacées, on peut vraiment dessiner la ligne qui file tout droit vers le zéro. Car c'est là que ça va, vers le zéro.

— Oui, et pourtant...

— Et pourtant il y a d'autres espèces qui sont encore plus proches de zéro. Je le sais. Et j'espère vraiment que quelqu'un d'autre s'en occupera. Je me demande souvent, est-ce que je me trancherais la gorge si on me garantissait que je pourrais ainsi sauver une espèce ? Nous savons tous qu'une vie humaine vaut plus que la vie d'un oiseau. Mais est-ce que ma misérable vie vaut toute une espèce ?

— Dieu merci ce n'est pas un choix qui est demandé à qui que ce soit.

— Dans un sens, c'est vrai, dit Haven. Mais dans un sens plus large, c'est un choix que tout le monde fait. J'ai reçu un appel du directeur du National Audubon en février dernier, juste après l'inauguration. Il s'appelle Martin Jay. Il y en a qui ont le nom adéquat pour le boulot. Martin Jay se demande si je ne pourrais pas lui arranger une rencontre avec Karl Rove à la Maison-Blanche. Il dit qu'une heure lui suffit pour persuader Karl Rove que faire de la préservation de la nature une priorité est un point gagnant pour le nouveau gouvernement. Alors, je lui dis, je crois que je peux vous arranger une heure avec Rove, mais vous devez faire quelque chose pour moi d'abord. Vous devez me trouver un institut indépendant de bonne réputation qui fera un sondage sur l'importance de faire de l'environnement une priorité pour rallier les électeurs hésitants. Si vous pouvez montrer à Karl Rove des chiffres attrayants, il sera tout ouïe. Et Martin Jay de se répandre en merci, merci beaucoup, *fabuloso*, c'est comme si c'était fait. Et je dis à Martin Jay, Il y a juste une toute petite chose, cela dit : avant de commander ce sondage et de laisser Rove le voir, il vaudrait mieux que vous ayez une assez bonne idée de ce que vont être les résultats. C'était il y a six mois. Je n'ai plus jamais entendu parler de lui.

— Vous et moi sommes plutôt du même avis sur la dimension politique de tout ça, dit Walter.

— Kiki et moi nous occupons de Laura, chaque fois qu'on le peut, dit Haven. C'est peut-être plus prometteur dans cette direction.

— C'est génial, c'est incroyable.

— On se calme. Il m'arrive de penser que W est plutôt marié à Rove qu'à Laura. Mais je ne vous ai rien dit.

— Mais alors, pourquoi la paruline azurée ?

— J'aime cet oiseau. C'est un joli petit oiseau. Il pèse moins lourd que la première phalange de mon pouce et il vole jusqu'en Amérique du Sud pour revenir chaque année. C'est une belle chose. Un homme, une espèce. Ce n'est pas assez ? Si on pouvait juste rassembler six cent vingt autres personnes, toutes les espèces d'Amérique du Nord seraient couvertes. Si vous aviez la chance de tomber sur le rouge-gorge, vous n'auriez même pas un penny à dépenser pour le préserver. Mais moi, j'aime les défis. Et le pays du charbon des Appalaches est un putain de défi. C'est juste quelque chose que vous allez devoir accepter si vous voulez diriger ça pour moi. Vous devez avoir les idées larges quant à l'exploitation à ciel ouvert. »

Durant ses quarante années passées dans le monde du pétrole et du gaz, à diriger une entreprise appelée Pelican Oil, Vin Haven avait noué des relations avec à peu près tout ceux qui comptaient au Texas, de Ken Lay et Rusty Rose à Ann Richards et le père Tom Pincelli, « le prêtre des oiseaux » du bas Rio Grande. Il était tout particulièrement proche des gens de LBI, le géant du matériel pétrolier, qui, comme son super rival Halliburton, avait fini par devenir une des plus importantes compagnies fournissant l'armée sous les gouvernements de Reagan et de Bush Senior. C'est vers LBI qu'Haven s'était tourné pour trouver une solution au problème Coyle Mathis. Contrairement à Halliburton, dont l'ancien PDG gouvernait maintenant le pays, LBI luttait toujours pour gagner son accès au nouveau gouvernement et était donc tout particulièrement disposé à rendre service à un ami personnel de George et de Laura.

Une filiale de LBI, ArDee Entreprises, avait récemment décroché un gros contrat pour fournir les gilets pare-balles de haute qualité dont les forces américaines avaient grand besoin, alors que des engins artisanaux commençaient à exploser un peu partout en Irak. La Virginie-Occidentale, avec sa main-d'œuvre bon marché et sa réglementation laxiste, qui avait de manière inattendue donné à Bush et Cheney leur marge de victoire en 2000 – en choisissant le candidat républicain pour la première fois depuis le raz-de-marée Nixon de 1972 –, était regardée avec un œil très favorable dans les cercles que fréquentait Vin Haven. ArDee Entreprises construisait à la hâte une usine de gilets pare-balles dans le comté de Whitman, et Haven, se jetant sur ArDee avant que l'embauche ait commencé, avait pu obtenir la garantie de cent vingt emplois permanents pour les gens de Forster Hollow, en échange d'une série de concessions si généreuses qu'ArDee aurait pratiquement sa main-d'œuvre pour rien. Haven promit à Coyle Mathis, par l'intermédiaire de Lalitha, de payer des logements de

grande qualité et des formations professionnelles pour lui et les autres familles de Forster Hollow, et il agrémenta encore davantage l'accord par une belle somme versée à ArDee, assez importante pour financer les assurances santé et les plans de retraite des ouvriers pour les vingt prochaines années. Quant à la sécurité de l'emploi, il suffisait de rappeler les déclarations, faites par divers membres du gouvernement Bush, selon lesquelles l'Amérique allait devoir se défendre au Moyen-Orient pendant plusieurs générations à venir.

Il n'y avait pas de fin prévisible à la guerre contre la terreur et, *ergo*, pas de fin non plus à la demande de gilets pare-balles.

Walter, qui avait une mauvaise opinion de l'aventure Bush-Cheney en Irak et une opinion encore plus mauvaise de la moralité des compagnies fournissant l'armée, était mal à l'aise de devoir travailler avec LBI et de fournir ainsi des munitions supplémentaires aux écologistes de gauche qui s'opposaient à lui en Virginie-Occidentale. Mais Lalitha était d'un enthousiasme effréné.

« C'est parfait, dit-elle à Walter. Comme ça, on peut devenir plus qu'un modèle de réhabilitation des terrains sur des bases scientifiques. On peut également être un modèle de compassion en relogant et en formant les personnes déplacées, au nom de la préservation d'espèces menacées.

— Un vilain coup de malchance, bien sûr, pour ceux qui ont capitulé tout de suite, dit Walter.

— S'ils ont toujours du mal à joindre les deux bouts, on peut leur donner du boulot aussi.

— Pour je ne sais combien de millions additionnels.

— Et le fait que ce soit patriotique est également parfait, dit Lalitha. Les gens veulent toujours faire quelque chose pour aider leur pays en temps de guerre.

— Je ne suis pas certain que ces gens-là perdent le sommeil à réfléchir à comment aider leur pays.

— Non, Walter, vous vous trompez sur ce point. Luanne Coffey a deux fils en Irak. Elle déteste ce gouvernement qui ne fait pas assez pour les protéger. On en a parlé toutes les deux. Elle déteste le gouvernement, mais elle déteste encore plus les terroristes. C'est parfait. »

Et donc, en décembre, Vin Haven se rendit à Charleston dans son jet et il accompagna personnellement Lalitha à Forster Hollow, tandis que Walter restait à bouillonner de colère et d'humiliation dans une chambre de motel de Beckley. Il n'avait pas été surprenant d'apprendre par Lalitha que Coyle Mathis s'adonnait toujours à de longues diatribes sur son patron arrogant, ce crétin coincé du cul. Elle avait joué le rôle du bon flic au maximum, et Vin Haven, qui savait vraiment parler aux gens simples (comme le prouvait son amitié avec

George W.), fut apparemment assez bien toléré à Forster Hollow aussi. Tandis qu'un petit groupe de protestataires extérieurs à la vallée, menés par cette folle de Jocelyn Zorn, défilait avec des banderoles (CONFIANCE ZÉRO POUR LE TRUST) devant la minuscule école élémentaire où se tenait la réunion, les quatre-vingts familles de la vallée abandonnèrent leurs droits et acceptèrent, sur-le-champ, quatre-vingts énormes chèques sur le compte du Trust à Washington.

Et maintenant, quatre-vingt-dix jours plus tard, Forster Hollow était devenu un village fantôme possédé par le Trust et prêt à la démolition pour le lendemain, six heures du matin. Walter n'avait vu aucune raison d'assister à la première matinée de démolition, et il en avait même trouvé plusieurs de ne pas le faire, mais Lalitha était enthousiaste à l'idée de la suppression imminente des dernières structures permanentes dans le parc aux parulines. Il l'avait séduite, quand il l'avait embauchée, avec sa vision de centaines de kilomètres carrés entièrement vides de toute souillure humaine, et elle avait gobé en grand la vision. Puisque c'était elle qui avait porté celle-ci jusqu'à sa réalisation, il ne pouvait pas vraiment lui refuser la satisfaction d'aller à Forster Hollow. Il voulait lui donner toutes les petites choses possibles, puisqu'il ne pouvait pas lui donner son amour. Il la gâtait comme il avait souvent été tenté de gâter Jessica, tout en s'en empêchant la plupart du temps, au nom d'une bonne éducation.

Lalitha était courbée en avant d'impatience, tandis qu'elle conduisait la voiture de location dans Beckley, où il pleuvait maintenant plus fort.

« Cette route sera une pataugeoire, demain, dit Walter en regardant la pluie et en notant, avec déplaisir, une aigreur de vieillard dans sa voix.

— On se lèvera à quatre heures et on roulera lentement, dit Lalitha.

— Ça, ce serait une première. Je vous ai déjà vue conduire lentement ?

— Mais je suis très excitée, Walter !

— Je ne devrais même pas être là, dit-il avec aigreur. J'étais censé faire cette conférence de presse demain matin.

— Cynthia dit que le lundi, c'est mieux pour le cycle des infos, dit Lalitha, en parlant de leur attachée de presse dont le travail, jusqu'à maintenant, avait surtout consisté à éviter la presse.

— Je ne sais pas ce que je crains le plus, dit Walter. Que personne ne vienne, ou que l'on ait une pièce pleine de journalistes.

— Oh mais c'est sûr qu'on préfère une pièce pleine. Ce sont vraiment des nouvelles fantastiques, si vous les expliquez bien.

— Tout ce que je sais, c'est que ça me fait peur. »

Séjourner à l'hôtel avec Lalitha était peut-être devenu l'aspect le

plus difficile de leur relation professionnelle. À Washington, où elle vivait au-dessus de chez lui, elle se trouvait au moins à un étage différent, et Patty était là pour, de manière générale, perturber le tableau. Au Days Inn de Beckley, ils glissèrent les mêmes cartes dans les mêmes serrures, à moins de cinq mètres l'un de l'autre, et pénétrèrent dans des chambres dont la même tristesse profonde n'aurait pu être surmontée que par une liaison illicite torride. Walter ne pouvait s'empêcher de penser à Lalitha, si seule dans sa chambre identique à la sienne. Une part de son sentiment d'infériorité consistait en de l'envie pure et simple – envie de la jeunesse de Lalitha, de son idéalisme innocent ; envie de la simplicité de sa situation, comparée à la sienne, totalement impossible – et il lui semblait que la chambre de Lalitha, bien qu'apparemment identique, était la chambre de la plénitude, celle du désir beau et permis, tandis qu'il se trouvait dans la chambre du vide et de la prohibition stérile. Il alluma la télévision sur CNN, pour la lumière, et regarda un reportage sur le dernier carnage en Irak tout en se déshabillant en vue d'une douche solitaire.

La veille au matin, avant qu'il parte vers l'aéroport, Patty était apparue sur le seuil de leur chambre.

« Je vais te dire ça le plus simplement possible, dit-elle. Tu as ma permission.

— Permission de quoi ?

— Tu sais bien de quoi. Et je te dis que tu l'as. »

Il aurait presque pu croire qu'elle le pensait si l'expression de son visage n'avait pas été aussi pitoyable, et si elle ne s'était pas tordu les mains aussi piteusement en lui parlant.

« Quoi que ce soit, dit-il, je ne veux pas de ta permission. »

Elle l'avait alors regardé d'un air suppliant, puis désespéré, et l'avait laissé. Une demi-heure plus tard, avant de sortir, il avait frappé à la porte de la petite pièce où elle écrivait et envoyait ses e-mails et où, de plus en plus fréquemment ces temps-ci, elle dormait.

« Chérie, dit-il à travers la porte, à jeudi soir. »

Ne recevant aucune réponse, il frappa à nouveau et entra. Assise sur le canapé dépliant, elle s'écrasait les doigts d'une main dans l'autre main. Son visage était tout rouge, ravagé, sillonné de larmes. Il s'accroupit à ses pieds et lui tint les mains, des mains qui vieillissaient plus vite que le reste de sa personne, des mains très osseuses à la peau fine.

« Je t'aime, dit-il. Tu comprends ça ? »

Elle hocha vivement la tête en se mordant les lèvres, appréciant sans pour autant être convaincue.

« D'accord, dit-elle en un grincement murmuré. Tu devrais y aller. »

Combien de milliers de fois encore, se demanda-t-il en descendant

les marches menant au bureau du Trust, vais-je laisser cette femme me poignarder le cœur ?

Pauvre Patty, pauvre Patty, toujours compétitive mais perdue, qui ne faisait rien de courageux ni d'admirable à Washington, et qui ne pouvait que voir l'admiration qu'il ressentait pour Lalitha. La raison pour laquelle il ne pouvait même pas s'autoriser à penser à aimer Lalitha, pour ne rien dire de faire quelque chose dans ce sens, c'était Patty. Ce n'était pas uniquement qu'il respectait la lettre de la loi maritale, c'était aussi qu'il ne pouvait supporter l'idée qu'elle sache qu'il y avait quelqu'un qu'il estimait plus qu'elle. Lalitha était meilleure que Patty. C'était un simple fait. Mais Walter avait le sentiment qu'il préférerait mourir plutôt que reconnaître cette évidence devant Patty, parce que, quelle que pût être la force de son amour pour Lalitha, et aussi impossible que fût devenue sa vie avec Patty, il aimait Patty d'une manière totalement différente, plus vaste, plus abstraite mais néanmoins essentielle, qui avait plus ou moins à voir avec le sens des responsabilités, avec le fait d'être une personne bien. S'il virait Lalitha, littéralement et/ou métaphoriquement, elle pleurerait pendant quelques mois puis reprendrait sa vie et irait accomplir de bonnes choses avec quelqu'un d'autre. Lalitha était jeune et avait reçu la bénédiction de la clarté d'esprit. Tandis que Patty, même si elle était souvent cruelle avec lui et si, récemment, elle évitait de plus en plus ses caresses, avait toujours besoin qu'il pense d'elle tout le bien du monde. Il le savait, sinon pourquoi ne l'avait-elle pas quitté ? Il le savait très, très bien. Il y avait un vide au centre de Patty et c'était son lot à lui dans la vie que de faire de son mieux pour le combler d'amour. Une vague étincelle d'espoir en elle que lui seul pouvait sauvegarder. Et donc, bien que sa situation fût déjà impossible et semblât devenir de plus en plus impossible chaque jour, il n'avait d'autre choix que de persister dans cette voie.

Émergeant de sa douche dans le motel, prenant soin de ne pas regarder dans le miroir cet énorme corps blanc d'âge moyen, il vérifia son BlackBerry et trouva un message de Richard Katz.

Hé poto, le boulot est fini, ici. On se voit à Washington ou pas ? Je vais à l'hôtel ou je dors sur ton canapé ? Je veux tous les avantages en nature que je mérite.
Mes amitiés à toutes tes belles femmes. RK

Walter étudia le message avec un malaise d'origine incertaine. C'était peut-être la faute de frappe, qui rappelait le manque de soin fondamental de Richard, mais peut-être aussi un arrière-goût de leur rencontre à Manhattan deux semaines plus tôt. Même si Walter avait été très content de revoir son vieil ami, il avait par la suite été hanté par l'insistance de Richard, au restaurant, quand il avait demandé à Lalitha de répéter le mot « putain », par ses insinuations ultérieures

sur l'intérêt de Lalitha pour la fellation, et par la façon dont lui-même, au bar de Penn Station, avait entrepris de dire du mal de Patty, ce qu'il ne s'autorisait jamais, avec qui que ce soit d'autre. À quarante-sept ans, vouloir encore tenter d'impressionner son coloc de fac en dénigrant sa femme et en dévoilant des confidences qui devraient plutôt rester tues, c'était pathétique. Bien que Richard eût lui aussi paru assez heureux de le revoir, Walter ne pouvait chasser cette vieille impression que Richard essayait de lui imposer sa vision katzienne du monde et, ce faisant, de l'accabler. Quand, à la surprise de Walter, avant qu'ils se séparent, Richard avait accepté de prêter son nom et son image à la croisade contre la surpopulation, Walter avait immédiatement appelé Lalitha pour lui annoncer la grande nouvelle. Mais elle seule avait été capable de la savourer avec un enthousiasme total. Walter avait pris le train pour Washington en se demandant s'il avait bien fait.

Et pourquoi donc, dans son e-mail, Richard avait-il mentionné la beauté de Lalitha et de Patty ? Pourquoi leur envoyer ses amitiés mais pas à Walter lui-même ? Juste un oubli, une négligence de plus ? Walter ne le pensait pas.

Un peu plus loin dans la rue du Days Inn se trouvait un restaurant spécialisé dans la viande, en plastique jusqu'à la moelle mais équipé d'un bar. C'était ridicule d'aller là, puisque ni Lalitha ni lui ne mangeaient de viande bovine, mais l'employé du motel n'avait rien de mieux à recommander. Dans un compartiment capitonné de plastique, Walter toucha avec le bord de son verre de bière celui de Lalitha, un martini gin auquel elle entreprit de régler son sort rapidement. Il fit un signe à leur serveuse d'en apporter un autre, puis il se pencha dans l'étude douloureuse du menu. Entre les horreurs du méthane des bovins, les mares d'excréments dévastateurs pour les nappes phréatiques générés par les fermes d'élevage de cochons et de poulets, les océans pillés par la pêche, les désastres écologiques qu'étaient les élevages de crevettes ou de saumons, l'orgie d'antibiotiques dans les laiteries, et le carburant gâché par la mondialisation de la production, il n'y avait pas grand-chose qu'il pouvait commander en toute bonne conscience, à part des pommes de terre, des haricots et du tilapia d'élevage.

« Et merde ! dit-il en refermant le menu. Je vais prendre le faux-filet.

— Excellent, excellente façon de fêter ça, dit Lalitha, le visage déjà rouge. Moi, je vais prendre le délicieux croque-monsieur du menu des enfants. »

La bière était intéressante. Étonnamment acide et peu savoureuse, comme de la pâte buvable. Après deux ou trois gorgées seulement, des vaisseaux sanguins dont il avait rarement entendu parler se mirent à

palpiter de manière désagréable dans son cerveau.

« J'ai reçu un e-mail de Richard, dit-il. Il veut bien venir travailler avec nous sur la stratégie. Je lui ai dit qu'il devrait venir ce week-end.

— Ha ! Vous voyez ? Vous pensiez que ça ne valait même pas la peine de lui demander.

— Non, non. Vous aviez raison. »

Lalitha remarqua quelque chose dans le visage de Walter.

« Mais vous n'êtes pas content ?

— Mais si, bien sûr, dit-il. En théorie. Il y a juste quelque chose que je ne... qui ne m'inspire pas confiance. Je crois qu'au fond je me demande pourquoi il fait ça.

— Parce que nous avons été très persuasifs !

— Oui, peut-être. Ou parce que vous êtes très jolie. »

Elle parut à la fois contente et perturbée par cela.

« C'est votre meilleur ami, n'est-ce pas ?

— C'était. Avant qu'il devienne célèbre. Et maintenant tout ce que je vois, c'est ce qui ne m'inspire pas confiance chez lui.

— Et en quoi n'avez-vous pas confiance ? »

Walter secoua la tête, il ne voulait pas parler.

« Vous n'avez pas confiance, par rapport à moi ?

— Non, ça serait très stupide, n'est-ce pas ? Je veux dire, qu'est-ce que cela pourrait me faire, après tout ? Vous êtes une adulte, vous pouvez voir par vous-même. »

Lalitha rit, elle était maintenant simplement contente, elle n'était plus du tout perturbée.

« Je crois qu'il est très drôle et très charismatique, dit-elle. Mais je le plains, en fait. Vous voyez ce que je veux dire ? Il a l'air d'être un de ces hommes qui passent tout leur temps à maintenir une posture, parce qu'ils sont faibles à l'intérieur. Rien à voir avec l'homme que vous êtes. Tout ce que j'ai vu, quand on parlait, c'est combien il vous admire, et combien il s'efforçait de ne pas trop le montrer. Vous ne le voyiez pas ? »

Le degré de plaisir que Walter ressentit en entendant cela lui parut dangereux. Il voulait le croire, mais il ne s'y fiait pas, parce qu'il savait que Richard était, à sa façon, impitoyable.

« Sérieusement, Walter. Ce genre d'homme est vraiment très primitif. Tout ce qu'il a, c'est la dignité, le self-control et sa posture. Bien peu de chose, alors que vous avez tout le reste.

— Mais ce qu'il a, c'est ce que le monde veut, dit Walter. Vous avez lu tout ce que Nexis dit sur lui. Vous savez de quoi je veux parler. Le monde ne récompense ni les idées ni les émotions, il récompense l'intégrité et le fait d'être cool. Et c'est pour ça que je n'ai pas confiance en lui. Il a truqué les cartes pour gagner tout le temps. En privé, il peut bien penser qu'il admire ce que nous faisons, mais il ne

l'admettra jamais en public, parce qu'il doit maintenir sa posture, parce que c'est ce que le monde veut, et il le sait.

— Oui, mais c'est pour ça que c'est génial qu'il travaille avec nous. Je ne veux pas que vous soyez cool. Je n'aime pas les hommes cool. J'aime les hommes comme vous. Mais Richard peut nous aider à communiquer. »

Walter fut soulagé quand la serveuse vint prendre leur commande et mit un terme au plaisir d'entendre pourquoi Lalitha l'aimait bien. Mais le danger ne fit que s'aggraver avec le second martini de Lalitha.

« Je peux vous poser une question personnelle ? dit-elle.

— Euh... bien sûr.

— Voilà ma question : vous croyez que je devrais me faire ligaturer les trompes ? »

Elle avait parlé assez fort pour que les autres tables aient pu entendre, et Walter mit instinctivement un doigt sur ses lèvres. Il se sentait déjà assez visible comme ça, trop évidemment citadin, assis avec une fille d'une race différente parmi les deux variétés de ruraux de la Virginie-Occidentale, les obèses et les très maigres.

« Cela me semble tout simplement logique, dit-elle plus doucement, puisque je sais que je ne veux pas d'enfants.

— Eh bien... dit-il, je ne... je ne... »

Il voulait dire que, puisque Lalitha voyait si rarement Jairam, son petit ami de toujours, la grossesse ne semblait pas vraiment être un souci pressant, et que, si jamais elle tombait enceinte accidentellement, elle pourrait toujours se faire avorter. Mais cela lui semblait extraordinairement inapproprié de discuter ainsi des trompes de son assistante. Elle lui souriait avec une sorte de vague timidité, comme si elle cherchait sa permission ou qu'elle craignait sa désapprobation.

« Je crois, dans le fond, dit-il, je crois que Richard avait raison, si vous vous souvenez de ce qu'il a dit. Il a dit que les gens changeaient d'avis sur ces sujets. Il vaut probablement mieux garder toutes vos options.

— Oui, mais si je sais que c'est ce que je veux maintenant, et si je ne fais pas confiance à ce que je serai dans l'avenir ?

— Vous ne serez plus ce que vous étiez, dans le futur. Vous serez une autre personne. Et cette autre personne pourrait bien vouloir des choses différentes.

— Eh bien qu'elle aille se faire foutre, cette autre personne, dit Lalitha en se penchant en avant. Si elle veut se reproduire, je n'ai déjà plus de respect pour elle. »

Walter se força à ne pas regarder les autres dîneurs.

« Mais pourquoi on parle de ça maintenant ? Vous ne voyez quasiment plus Jairam.

— Parce que Jairam veut des enfants, voilà pourquoi. Il ne veut pas croire que je suis aussi sérieuse que ça sur le sujet. Je dois le lui prouver, pour qu'il arrête de m'embêter. Je ne veux plus être sa petite amie.

— Je ne suis vraiment pas sûr que nous devrions discuter de ce genre de choses.

— D'accord, mais avec qui je peux en parler, alors ? Vous êtes la seule personne qui me comprenne.

— Mon Dieu, Lalitha, dit Walter, la tête étourdie de bière. Je suis vraiment désolé. Vraiment désolé. J'ai l'impression de vous avoir entraînée dans quelque chose où je ne voulais pas du tout vous entraîner. Vous avez encore toute la vie devant vous, et je... j'ai l'impression de vous avoir entraînée dans autre chose. »

Tout cela avait l'air complètement à côté de la plaque. En essayant de dire quelque chose de précis, de spécifiquement lié au problème de la population mondiale, il avait réussi à faire vaguement allusion à eux deux. Il avait donné l'impression d'oblitérer une possibilité plus vaste qu'il n'était pas encore prêt à oblitérer, même s'il savait que ce n'était pas réellement une possibilité.

« Ce sont mes pensées à moi, pas les vôtres, dit Lalitha. Vous ne m'avez rien mis dans la tête. Je vous demandais juste un conseil.

— Dans ce cas, je crois que mon conseil, c'est qu'il ne faut pas le faire.

— Bon, alors, je vais reprendre un verre. Ou vous me conseillez de ne pas le faire ?

— Oui, je vous conseille de ne pas le faire.

— S'il vous plaît, commandez-m'en un quand même. »

Un gouffre s'ouvrait devant Walter, dans lequel il lui était possible de sauter immédiatement. Il fut choqué de voir comment une telle chose pouvait s'ouvrir aussi rapidement devant lui. La seule autre fois – non, non, non, la seule fois – où il était tombé amoureux, il lui avait fallu pas loin d'un an avant d'agir, et même alors Patty avait fait le plus gros à sa place. Il lui apparaissait maintenant que ces choses pouvaient se régler en quelques minutes seulement. Juste deux ou trois mots imprudents de plus, une autre lampée de bière, et Dieu seul savait...

« Je voulais juste dire, fit-il, que je vous avais peut-être entraînée trop loin dans cette histoire de surpopulation. Au point que vous en soyez obsédée. Avec ma stupide colère, mes propres problèmes. Je ne voulais rien dire de plus. »

Elle hocha la tête. De minuscules perles de larmes se collaient à ses cils.

« Je me sens très paternel envers vous, bafouilla-t-il.

— Je comprends. »

Mais le mot « paternel » n'allait pas non plus – il oblitérait la sorte d'amour qu'il lui était encore trop pénible d'admettre qu'il ne se permettrait jamais.

« De toute évidence, dit-il, je suis trop jeune pour être votre père, ou presque trop jeune, et en plus, vous avez un père. Je faisais juste référence au fait que vous m'aviez demandé un conseil paternel. Au fait que j'ai, en tant que patron, et en tant que personne considérablement plus âgée, une certaine... sollicitude envers vous. En ce sens, c'est "paternel". Pas dans le sens d'un tabou quelconque. »

Tout cela semblait absolument absurde, au moment même où il le disait. Tout son putain de problème avait à voir avec des tabous. Lalitha, qui semblait le savoir, leva ses jolis yeux et les plongea dans ceux de Walter.

« Vous n'êtes pas forcé de m'aimer, Walter. Il suffit que je vous aime. D'accord ? Vous ne pouvez pas m'empêcher de vous aimer. »

Le gouffre s'agrandit de manière effrayante.

« Mais je vous aime ! dit-il. Je veux dire, dans un sens. Un sens très précis. Je vous aime, vraiment. Beaucoup. Vraiment beaucoup, en vérité. D'accord ? C'est juste que je ne vois pas où ça peut nous mener. Je veux dire, si on veut continuer à travailler ensemble, on ne peut absolument pas avoir ce genre de conversation. C'est déjà très, très, très mauvais comme ça.

— Oui, je sais, dit-elle en baissant les yeux. Et en plus, vous êtes marié.

— Oui, exactement ! Exactement. Voilà où nous en sommes.

— Oui, voilà où nous en sommes.

— Je m'occupe de votre verre. »

L'amour déclaré, le désastre évité, il alla chercher la serveuse pour commander un troisième martini, bien chargé en vermouth. Sa rougeur, qui toute sa vie avait été quelque chose qui allait et venait constamment, s'était maintenant manifestée mais ne disparaissait pas. Il fonça, tête baissée, dans les toilettes des hommes et tenta d'uriner. Son besoin était à la fois pressant et difficile à déclencher. Devant l'urinoir, respirant profondément, il était finalement sur le point de se soulager lorsque la porte s'ouvrit brusquement et que quelqu'un entra. Walter entendit le type se laver les mains et se les sécher tandis que, les joues en feu, il attendait que sa vessie surmonte sa timidité. Il était à nouveau en passe de réussir lorsqu'il se rendit compte que le type, au lavabo, traînassait délibérément. Il renonça à pisser, gâcha de l'eau en tirant la chasse pour rien et remonta la fermeture Éclair de sa braguette.

« Vous devriez peut-être voir un médecin, mon vieux, pour vos problèmes urinaires, dit lentement le type du lavabo d'un ton sadique.

Blanc, la trentaine, les épreuves de la vie marquant ses traits, il

correspondait exactement au profil dessiné par Walter du genre de conducteur qui ne croyait pas aux clignotants. Il se posta près de l'épaule de Walter pendant que ce dernier se lavait les mains et se les séchait.

« Vous aimez la viande sombre, pas vrai ?

— Quoi ?

— Je dis que je vois bien ce que vous faites avec cette négresse.

— Elle est asiatique, dit Walter en le contournant. Si vous voulez bien m'excuser...

— Un petit cadeau, c'est sympa, mais avec un petit verre, ça va plus vite, pas vrai, vieux ? »

Il y avait tant de haine dans sa voix que Walter, craignant un accès de violence, s'échappa sans même répondre. Il n'avait ni donné ni reçu de coup en trente-cinq ans, et il soupçonnait qu'un uppercut ferait beaucoup plus mal à quarante-sept ans qu'à douze. Tout son corps vibrait de cette violence non déchargée, l'injustice lui faisait tourner la tête, lorsqu'il s'assit à sa place devant un bol de laitue iceberg.

« Et votre bière ? demanda Lalitha.

— Intéressante », dit-il en vidant le reste de son verre.

Sa tête lui semblait capable de se détacher de son cou et d'aller se coller au plafond comme un ballon gonflé à l'hélium.

« Je suis désolée si j'ai dit des choses que je n'aurais pas dû.

— Ne vous en faites pas pour ça, dit-il. Je suis – *amoureux de toi, je suis terriblement amoureux de toi* –, je suis dans une position difficile, chérie. Je veux dire, pas “chérie”. Pas “chérie”. Lalitha. Chérie. Je suis dans une position difficile.

— Vous devriez peut-être prendre une autre bière, dit-elle avec un sourire malicieux.

— Parce que vous voyez, le problème, c'est que j'aime aussi ma femme.

— Oui, bien sûr », dit-elle.

Mais elle ne faisait rien pour l'aider à se sortir de là. Elle se cambra comme un chat et s'étira en avant au-dessus de la table, étalant les dix ongles pâles de ses belles et jeunes mains de chaque côté du bol de salade, l'invitant à les toucher.

« Je suis vraiment soûle », dit-elle en lui décochant un sourire malin.

Il regarda autour de lui dans cette salle de restaurant tout en plastique pour voir si son bourreau des toilettes pouvait le voir.

Le type n'était visiblement pas en vue, et personne d'autre ne les regardait indûment. En baissant les yeux sur Lalitha qui calait sa joue contre la nappe en plastique comme s'il s'agissait du plus doux des oreillers, il se souvint de la prophétie de Richard. La fille à genoux, la

tête qui s'agite, la fille qui sourit. Ah ! La clarté médiocre de la vision du monde de Richard Katz... Un élan de ressentiment transperça la rêverie de Walter et le calma. Profiter de cette fille, c'était du Richard, pas du Walter.

« Redressez-vous, dit-il sévèrement.

— Dans une minute, murmura-t-elle en agitant ses doigts écartés.

— Non, redressez-vous tout de suite. Nous sommes les représentants du Trust, et nous ne devons pas l'oublier.

— Je crois qu'il va falloir que vous me raccompagniez, Walter.

— Il faut que vous mangiez quelque chose, avant.

— Mmmm... », dit-elle, en souriant, les yeux fermés.

Walter se leva, alla voir la serveuse pour lui demander d'emballer les plats qu'ils emporteraient avec eux. Lorsqu'il regagna leur compartiment, Lalitha était toujours affalée sur la table, son troisième martini à moitié bu à hauteur de son coude. Il la releva et la soutint fermement par le haut du bras pour la mener dehors et l'installer sur le siège du passager. Il rentra pour aller chercher la nourriture et tomba, dans le vestibule vitré, sur son bourreau des toilettes.

« Putain d'amateur de chair sombre ! dit le gars. Putain de spectacle ! Qu'est-ce que tu fous là, bordel ? »

Walter voulut le contourner, mais le type lui bloqua le passage.

« J't'ai posé une question, dit-il.

— Ça ne m'intéresse pas », dit Walter.

Il essaya de le repousser, mais se retrouva plaqué violemment contre la paroi de verre, ce qui fit trembler la structure du vestibule. Mais, avant que quelque chose de pire puisse se produire, la porte intérieure s'ouvrit et l'hôtesse dure à cuire leur demanda ce qui se passait.

« Cette personne m'importune, dit Walter en respirant fort.

— Putain de pervers !

— Oui, eh bien vous allez devoir régler ça dehors, dit l'hôtesse.

— Moi, je ne vais nulle part. C'est ce salopard qui s'en va.

— Alors retournez vous asseoir à votre table et ne me parlez pas comme ça.

— J'peux plus manger, il me fait vomir, ce mec. »

Les laissant tous les deux régler ça, Walter entra et se retrouva dans la ligne de mire du regard meurtrier et haineux d'une jeune blonde robuste, visiblement la femme de son bourreau, qui se trouvait toute seule à une table près de la porte. Tandis qu'il attendait la nourriture, il se demanda pourquoi c'était ce soir, entre tous les soirs, que lui et Lalitha avaient provoqué ce genre de haine. Ils avaient reçu quelques coups d'œil appuyés çà et là, surtout dans les petites villes, mais jamais rien de pareil. En fait, il avait été agréablement surpris

par le nombre de couples mixtes qu'il avait pu voir à Charleston, et par la place généralement réduite qu'occupait le racisme parmi les nombreux fléaux affligeant l'État. La plus grande partie de la Virginie-Occidentale était trop blanche pour que la race soit un problème important. Il en arriva à la conclusion que ce qui avait attiré l'attention du jeune couple était la culpabilité, sa sale culpabilité à lui, qui irradiait de leur table. Ce n'était pas Lalitha qu'ils haïssaient, c'était lui. Et il le méritait. Lorsque la nourriture finit par arriver, ses mains tremblaient tant qu'il eut du mal à signer la facturette de la carte de crédit.

De retour au Days Inn, il porta Lalitha dans ses bras sous la pluie et la reposa à terre devant la porte de sa chambre. Il était à peu près sûr quelle aurait pu marcher, mais il voulait faire comme elle le lui avait demandé un peu plus tôt et la porter dans sa chambre. Et cela l'aidait de la tenir dans ses bras comme une enfant, cela lui rappelait ses responsabilités. Lorsqu'elle s'assit sur son lit et qu'elle tomba à la renverse, il la recouvrit avec un jeté de lit comme il avait pu jadis le faire avec Jessica et Joey.

« Je vais à côté pour manger, dit-il en écartant tendrement les cheveux sur son front. Je laisse votre dîner ici.

— Non, ne faites pas ça, dit-elle. Restez, et regardez la télé. Je vais dessoûler et on pourra dîner ensemble. »

Là encore, il se montra complaisant et lui céda, il trouva PBS sur le câble et regarda la fin de *NewsHour* – une discussion sur le passé militaire de John Kerry dont l'ineptie le rendit si nerveux qu'il eut du mal à suivre. Il ne supportait plus très bien de regarder les informations, quelles qu'elles fussent. Tout allait trop vite, bien trop vite. Il ressentit un élan de sympathie pour la campagne de Kerry, qui avait maintenant moins de sept mois pour renverser l'humeur du pays et dénoncer trois années de mensonge et de manipulation sophistiquée.

Lui-même s'était trouvé en proie à une pression énorme quand il s'était agi de faire signer les contrats avec Nardone et Blasco avant que leur accord initial avec Vin Haven expire le 30 juin et redevienne sujet à négociation. Dans sa hâte de traiter avec Coyle Mathis et de tenir la date butoir, il n'avait pas eu d'autre choix que de signer le contrat des gilets pare-balles avec LBI, aussi exorbitant et déplaisant qu'il fût. Et maintenant, avant qu'on puisse reconsidérer quoi que ce fût, les houillères se dépêchaient d'aller dévaster la vallée de la Nine Mile Creek et de progresser dans la montagne avec leurs dragues, ce qu'elles étaient libres de faire parce que l'un des rares francs succès de Walter, en Virginie-Occidentale, avait été de faire accélérer l'obtention des permis d'exploitation à ciel ouvert et de persuader l'Appalachian Environmental Law Center de retirer les sites de la Nine Mile Creek de

leurs poursuites judiciaires dilatoires. Le marché avait été conclu, et Walter devait maintenant oublier la Virginie-Occidentale dans son ensemble et se mettre à travailler sérieusement à sa croisade contre la surpopulation – il devait mettre en route le programme des stagiaires avant que les étudiants les plus progressistes du pays finalisent leurs projets pour l'été et aillent plutôt travailler à la campagne de Kerry.

Durant les deux semaines et demie qui avaient suivi sa rencontre avec Richard à Manhattan, la population mondiale s'était accrue de 7 000 000 de personnes. Un gain net de sept millions d'êtres humains – l'équivalent de la population de New York – prêts à abattre des forêts, polluer des fleuves, bitumer des prairies, jeter des déchets en plastique dans l'Océan Pacifique, brûler de l'essence et du charbon, exterminer d'autres espèces, obéir à ce putain de pape et pondre des familles de douze enfants. Pour Walter, il n'y avait pas de plus grande force maléfique au monde, pas de cause plus puissante pour désespérer de l'humanité et de la merveilleuse planète qui leur avait été donnée, que l'Église catholique, même si, de fait, les intégrismes siamois de Bush et de Ben Laden la talonnaient de près ces temps-ci. Il ne pouvait plus voir une église ni un autocollant portant les mots LES VRAIS HOMMES AIMENT JÉSUS ou un poisson sur une voiture sans que sa poitrine ne se serre de colère. Dans un endroit comme la Virginie-Occidentale, cela voulait dire qu'il se mettait en colère à peu près chaque fois qu'il s'aventurait au-dehors, ce qui bien évidemment contribuait à sa rage routière. Et ce n'était pas seulement la religion, ce n'était pas seulement ce grand n'importe quoi auquel ses compatriotes semblaient penser avoir un droit exclusif, ce n'étaient pas seulement les Wal-Mart et les seaux de sirop de maïs ou les camions monstrueux ; c'était ce sentiment que personne d'autre, dans ce pays, ne prêtait même cinq secondes d'attention à ce que cela signifiait que de mettre chaque mois 13 000 000 de nouveaux grands primates sur la surface limitée du monde. La sérénité sans nuage de l'indifférence de ses compatriotes le rendait fou de colère.

Patty avait récemment suggéré, comme antidote à sa rage routière, qu'il se distraie avec la radio chaque fois qu'il conduisait, mais, pour Walter, le message délivré par chaque station de radio était que personne d'autre en Amérique ne pensait à la destruction de la planète. Les stations de Dieu, les stations de country, celles de Limbaugh acclamaient toutes, bien sûr, la destruction ; les stations de rock et d'informations ne cessaient de faire énormément de bruit pour absolument rien ; et la radio nationale publique était, à ses yeux, encore pire. *Mountain Stage* et *A Prairie Home Companion* qui parlaient littéralement de tout et de rien pendant que la planète brûlait ! Le pire, c'était *Morning Edition* et *All Things Considered*. Le service des infos de la radio publique, qui jadis avait été plutôt de gauche, était

devenu une voix supplémentaire du centre droit et de l'idéologie de marché, qualifiant le moindre ralentissement du taux de croissance économique nationale de « mauvaise nouvelle » et gâchant délibérément de précieuses minutes d'antenne matin et soir – des minutes qui auraient pu être consacrées à donner l'alarme sur la surpopulation et les extinctions massives d'espèces – avec des critiques littéraires au sérieux prétentieux et des groupes bizarres comme Walnut Surprise.

Et la télévision : la télévision, c'était comme la radio, en dix fois pire. Un pays suivant attentivement chaque faux rebondissement d'*American Idol* tandis que le monde s'embrasait semblait, pour Walter, mériter tous les cauchemars que l'avenir lui réservait.

Il était conscient, bien sûr, qu'il ne fallait pas penser ainsi – ne serait-ce que parce que, pendant presque vingt ans, à St. Paul, il n'avait pas pensé comme ça. Il était conscient du lien intime entre colère et dépression, conscient qu'il était mentalement malsain d'être obsédé de manière aussi exclusive par des scénarios apocalyptiques, conscient de la façon dont, dans son cas, l'obsession se nourrissait de la frustration avec sa femme et de la déception causée par son fils. Il est probable que s'il avait été véritablement seul dans sa colère, il n'aurait pas tenu.

Mais Lalitha était avec lui à chaque pas. Elle ratifiait sa vision et partageait son sens de l'urgence. Lors de son premier entretien d'embauche, elle lui avait parlé d'un voyage familial dans l'ouest du Bengale, quand elle avait quatorze ans. Elle avait alors exactement le bon âge pour ne pas être simplement attristée et horrifiée, mais aussi réellement dégoûtée par la densité, par les souffrances et l'horreur de la vie humaine à Calcutta. Son dégoût l'avait poussée, une fois rentrée aux États-Unis, à s'intéresser au végétarisme et aux études écologiques, en se concentrant, à la fac, sur le problème des femmes dans les pays en voie de développement. Même s'il se trouvait qu'après ses études elle avait décroché un bon poste au Nature Conservancy, son cœur – comme celui de Walter quand il était jeune – avait toujours été du côté des questions de population et de durabilité.

Il y avait aussi, bien sûr, tout un autre versant, chez Lalitha, un versant avec une faiblesse pour les hommes forts et traditionnels. Son petit ami, Jairam, était solidement bâti et assez laid, mais il était arrogant et ambitieux, chirurgien cardiaque de formation, et Lalitha n'était en aucun cas la première jeune femme séduisante que Walter avait vue mettre ses charmes à l'abri avec le modèle Jairam pour éviter d'être ennuyée partout où elle allait. Mais six années d'escalade dans l'absurde chez Jairam semblaient finir par la guérir de cette relation. La seule vraie surprise à propos de la question qu'elle avait posée à Walter ce soir, la question sur la stérilisation, c'était qu'elle ait

même ressenti le besoin de la poser.

Oui, pourquoi lui avait-elle demandé cela ?

Il éteignit la télévision et fit les cent pas dans la chambre de Lalitha pour réfléchir de plus près à la question, et la réponse lui vint immédiatement : en fait elle lui avait demandé s'il voudrait avoir un enfant avec elle. Ou peut-être, plus précisément, elle l'avait prévenu que même si lui le voulait, elle pourrait ne pas le vouloir.

Et le plus malsain – s'il était honnête avec lui-même – c'était qu'il voulait vraiment avoir un enfant avec elle. Non pas qu'il n'adorât pas Jessica ou, de manière plus abstraite, qu'il n'aimât pas Joey. Mais leur mère lui paraissait soudain très loin de lui. Patty était une personne qui n'avait sans doute même pas ardemment désiré l'épouser, une personne dont il avait tout d'abord entendu parler par Richard, en réalité, qui avait mentionné, lors d'une lointaine soirée d'été passée à Minneapolis, que la nana avec laquelle il couchait vivait avec une star du basket qui battait en brèche ses préjugés sur les sportives. Patty avait failli s'en aller avec Richard, et à partir du fait plutôt gratifiant que cela ne s'était pas produit – elle avait succombé à l'amour de Walter à la place –, s'étaient développés toute leur vie ensemble, leur mariage, leur maison et leurs enfants. Ils avaient toujours formé un bon couple mais un couple étrange ; maintenant, de plus en plus, ils avaient simplement l'air mal assortis. Alors que Lalitha était véritablement une âme sœur, qui l'adorait de tout son cœur. Si jamais ils avaient un fils, ce fils serait comme lui.

Il continua à arpenter la chambre, très agité. Alors que son attention avait été détournée par l'alcool et les ploucs, le gouffre béant qui s'ouvrait à ses pieds n'avait cessé de grandir. Il pensait maintenant à avoir des enfants avec son assistante ! Et sans même le nier ! Et tout cela datait de moins d'une heure. Il savait que c'était tout nouveau, parce que, quand il lui avait conseillé de ne pas se faire ligaturer les trompes, il ne pensait alors vraiment pas du tout à lui.

« Walter ? dit Lalitha depuis le lit.

— Hé, comment ça va ? dit-il, en se ruant vers elle.

— Je croyais que j'allais vomir, mais maintenant je pense que ça ne va pas être nécessaire.

— C'est bien ! »

Elle lui fit un ou deux clins d'œil rapides, avec un tendre sourire.

« Merci d'être resté avec moi.

— Oh, mais de rien.

— Et comment ça va avec la bière ?

— Je ne sais même pas. »

Les lèvres de Lalitha étaient juste là, sa bouche était juste là, et le cœur de Walter semblait capable de lui faire exploser la cage thoracique tellement il battait. Embrasse-la ! Embrasse-la ! Embrasse-

la ! Voilà ce que son cœur lui disait.

C'est alors que son BlackBerry sonna. Le chant de la paruline azurée retentit.

« Allez-y, dit Lalitha.

— Euh...

— Non, non, allez-y. Je suis bien, là sur le lit. »

C'était Jessica, ce n'était pas urgent, ils se parlaient tous les jours. Mais voir son nom sur le petit écran suffit à éloigner Walter du bord du gouffre. Il s'assit sur l'autre lit et répondit.

« On dirait que tu marches, dit Jessica. Tu cours quelque part ?

— Non, dit-il. Je fête quelque chose, en fait.

— On dirait que tu fais du cardio-training, à t'entendre souffler comme ça. »

Il n'avait pas assez de force dans le bras pour tenir un simple téléphone à son oreille. Il s'allongea sur le côté et raconta à sa fille les événements de la matinée, ainsi que ses différents doutes, et elle fit de son mieux pour le rassurer. Il avait fini par apprécier le rythme de leurs appels quotidiens. Jessica était la seule personne au monde à laquelle il permettait de lui poser des questions sur lui-même avant de l'accabler à son tour de questions sur sa vie. C'est ainsi qu'elle veillait sur lui ; c'était elle l'enfant qui avait hérité de son sens des responsabilités. Bien qu'elle eût toujours l'ambition de devenir écrivain, et qu'elle occupât pour l'heure un poste d'assistante d'édition à peine payé dans Manhattan, elle avait profondément la fibre verte et espérait faire des questions d'environnement le cœur de ce qu'elle écrirait. Walter lui apprit que Richard venait à Washington et lui demanda si elle avait toujours l'intention de se joindre à eux pour le week-end, pour apporter sa précieuse jeune intelligence aux débats. Elle lui dit que oui, sans aucun doute.

« Et ta journée ? demanda-t-il.

— Euh... dit-elle. Mes colocs n'ont pas été remplacées comme par magie par de meilleures colocs pendant que je travaillais. Je dois calfeutrer ma porte avec des vêtements contre la fumée.

— Il ne faut pas les laisser fumer à l'intérieur. Il suffit de le leur dire.

— Oui, mais j'ai été mise en minorité, en fait. Elles viennent juste de commencer à fumer. Il est encore possible qu'elles comprennent que c'est idiot et qu'elles s'arrêtent. En attendant, moi je retiens littéralement mon souffle.

— Et le travail ?

— Comme d'hab. Simon est de plus en plus lourd. C'est comme une usine à sébum. Faut tout essayer quand il a traîné autour de votre bureau. Il a passé environ une heure au bureau d'Emily aujourd'hui, à essayer de la convaincre d'aller à un match des Knicks avec lui. Les

éditeurs ont toujours des billets gratuits pour plein de trucs, des événements sportifs par exemple, je ne sais pas pourquoi. J'imagine que les Knicks doivent être au bout du rouleau pour remplir leurs meilleures places comme ça. Et Emily lui balance, il faut vous dire non de combien de centaines de manières différentes ? J'ai fini par y aller et poser des questions à Simon sur sa femme. Tu sais... ta femme ? Les trois enfants à Teaneck ? Coucou ? Arrête de regarder dans le chemisier d'Emily ! »

Walter ferma les yeux et essaya de trouver quelque chose à dire.

« Papa, tu es là ?

— Je suis là, oui. Il a quel âge, euh... Simon ?

— Je ne sais pas. Âge indéterminé. Probablement pas plus de deux fois l'âge d'Emily. On se demande s'il se teint les cheveux. La couleur a l'air de changer un peu parfois, d'une semaine sur l'autre, mais ça pourrait être aussi une affaire de graisse corporelle. Heureusement, je ne suis pas directement sous ses ordres. »

Walter eut soudain peur de se mettre à pleurer.

« Papa, tu es là ?

— Oui, oui.

— C'est juste que ton portable est très silencieux quand tu ne parles pas.

— Oui, bon, dit-il, c'est génial que tu viennes pour le week-end. Je crois qu'on va installer Richard dans la chambre d'amis. On va faire une longue réunion le samedi, et une plus courte le dimanche. Essaie de mettre en place un plan concret. Lalitha a déjà de bonnes idées.

— Je n'en doute pas, dit Jessica.

— C'est très bien, alors. On se parle demain.

— D'accord. Je t'aime, papa.

— Je t'aime aussi, ma chérie. »

Il laissa le téléphone lui glisser de la main et resta un moment allongé à pleurer, en silence, secouant le lit bon marché. Il ne savait pas quoi faire, il ne savait pas comment vivre. Chaque chose nouvelle qu'il rencontrait dans sa vie le poussait dans une direction qui le convainquait totalement de sa justesse, et puis la chose suivante apparaissait et le poussait dans la direction opposée, qui lui semblait tout aussi juste. Il n'y avait pas de récit dominant : il avait l'impression d'être une boule de flipper uniquement réactive, dont le seul objet était de rester en mouvement simplement pour rester en mouvement. Abandonner son mariage et suivre Lalitha lui avait paru irrésistible jusqu'au moment où il s'était reconnu dans le collègue plus âgé de Jessica, comme un mâle américain blanc, un consommateur de plus qui pensait avoir droit à toujours plus : il perçut l'impérialisme romantique de son entichement pour quelqu'un de jeune venant d'Asie, après avoir épuisé les ressources locales. La même chose

pouvait être dite de la trajectoire qu'il avait mise en place depuis deux ans et demi avec le Trust, convaincu de la pertinence de ses arguments et de la justesse de sa mission, pour finir par avoir le sentiment, ce matin, à Charleston, qu'il n'avait fait que d'horribles erreurs. Même chose pour l'initiative sur la surpopulation : quelle meilleure façon de vivre y avait-il que de se lancer dans le défi le plus important de son temps ? Un défi qui lui paraissait truqué et stérile lorsqu'il pensait à sa Lalitha et à ses trompes ligaturées. Comment faire, pour vivre ?

Il était en train de se sécher les yeux et de se reprendre, quand Lalitha se leva et s'approcha pour poser une main sur son épaule. Une douce odeur de martini flottait dans son haleine.

« Mon patron, dit-elle doucement en lui caressant l'épaule. Vous êtes le meilleur patron du monde. Vous êtes un homme tellement merveilleux. Vous allez voir, on va se réveiller demain matin et tout ira bien. »

Il hocha la tête en reniflant et en hoquetant un peu.

« Je vous en prie, ne vous faites pas stériliser, dit-il.

— Non, dit-elle, en le caressant. Je ne vais pas le faire ce soir.

— Rien n'est aussi urgent. Il faut que ça se calme.

— Ça va se calmer, ça va se calmer. Tout va se calmer. »

Si elle l'avait embrassé, il lui aurait rendu son baiser, mais elle se contenta de continuer à lui caresser l'épaule, et il finit par être capable de recouvrer un semblant d'attitude professionnelle. Lalitha avait l'air mélancolique, mais pas trop déçue. Elle bâilla et étira les bras comme une enfant endormie. Walter la laissa avec son sandwich et regagna sa chambre avec son steak, qu'il dévora avec une coupable sauvagerie, en le tenant à deux mains et en arrachant les morceaux avec les dents, se couvrant le menton de graisse. Il repensa une fois encore à Simon, le collègue huileux et harceleur de Jessica.

Apaisé par tout ça, ainsi que par la solitude stérile de sa chambre, il se lava le visage et s'occupa de ses e-mails pendant deux heures, tandis que Lalitha dormait dans sa chambre respectée en rêvant de... quoi ? Il ne pouvait l'imaginer. Mais il sentait bien que, en s'approchant si près du gouffre avant de s'en écarter aussi maladroitement, ils s'étaient immunisés contre le danger de s'en rapprocher autant une autre fois. Ce qui lui allait bien, maintenant. C'était ainsi qu'il savait vivre : dans la discipline et dans le déni de soi. Il se reconforta en pensant qu'il s'écoulerait bien du temps avant qu'ils voyagent ensemble à nouveau.

Cynthia, son attachée de presse, lui avait envoyé par mail les moutures finales de ce qui serait donné à la presse et l'annonce préliminaire qui sortirait à midi le lendemain, dès que la démolition de Forster Hollow aurait commencé. Il y avait également une note laconique et triste d'Eduardo Soquel, le porte-parole du Trust en

Colombie, confirmant qu'il acceptait de manquer la *quinceañera* de sa fille aînée dimanche, pour venir à Washington. Walter avait besoin d'avoir Soquel à ses côtés à la conférence de presse de lundi, pour mettre l'accent sur la nature panaméricaine du parc et souligner les succès du Trust en Amérique du Sud.

Il n'était pas inhabituel que de gros contrats de préservation de terres soient gardés sous le manteau jusqu'à leur finalisation, mais rares étaient les contrats contenant une bombe comme l'ordre d'ouvrir cinq mille six cents hectares de forêt à l'exploitation à ciel ouvert. À la fin 2002, quand Walter avait simplement suggéré à la communauté écologique locale que le Trust pourrait autoriser l'exploitation à ciel ouvert sur sa réserve à parulines, Jocelyn Zorn avait alerté tous les journalistes anticharbon de la Virginie-Occidentale. Une flopée d'articles défavorables en avait résulté, et Walter avait compris qu'il ne pouvait tout simplement pas se permettre de porter toute l'affaire devant le public. L'horloge tournait ; il n'y avait pas le temps pour le lent travail d'éducation du public et de la structuration de son opinion. Mieux valait garder secrètes ses négociations avec Nardone et Blasco, mieux valait laisser Lalitha convaincre Coyle Mathis et ses voisins de signer des accords de non-divulgaration et attendre que les faits deviennent des faits accomplis. Mais là, c'était cuit, maintenant que la grosse cavalerie arrivait. Walter savait qu'il devait aller devant la presse et raconter l'histoire à sa façon, comme la « success-story » d'une réhabilitation fondée sur la science et des relogements compassionnels. Et pourtant, plus il y pensait maintenant, plus il était certain que la presse allait le massacrer pour cette affaire d'exploitation à ciel ouvert. Il pouvait très bien être coincé pendant des semaines à tenter d'éteindre toutes sortes de feux. Et pendant ce temps, l'horloge tournait également pour son initiative sur la surpopulation, qui était tout ce qui lui importait dorénavant.

Après avoir relu ce qui serait transmis à la presse, profondément mal à l'aise, il regarda une fois de plus sa boîte de réception et trouva un nouveau message, venant de capervillea@nytimes.com

Bonjour, Mr. Berglund,

Je m'appelle Dan Caperville et je travaille à un article sur la conservation des terres dans les Appalaches. Je crois comprendre que le Cerulean Mountain Trust vient de conclure un accord pour la préservation d'un vaste territoire forestier dans le comté du Wyoming en Virginie-Occidentale. J'aimerais pouvoir en parler avec vous dès que cela vous conviendra...

C'est quoi, ce bordel ? Comment le *Times* savait-il pour la signature de ce matin ? Walter était si peu disposé à réfléchir à cet e-mail, dans les circonstances présentes, qu'il rédigea une réponse immédiate et qu'il l'envoya avant d'avoir le temps d'y repenser.

Cher Mr. Caperville,

Merci infiniment pour votre demande ! J'aimerais beaucoup parler avec vous des projets passionnants du Trust.

Il se trouve que je donne une conférence de presse ce lundi matin à Washington, pour annoncer une nouvelle initiative écologique majeure tout à fait passionnante, et j'espère que vous pourrez y assister. Compte tenu de l'envergure de votre journal, je peux aussi vous envoyer une première copie de ce que nous donnerons à la presse dimanche soir. Si vous êtes disponible pour parler avec moi lundi matin, avant la conférence, je peux aussi m'arranger.

Dans l'attente de travailler avec vous...

Walter E. Berglund

Directeur général, Cerulean Mountain Trust.

Il transféra le tout à Cynthia et à Lalitha, avec le commentaire « C'est quoi, ce bordel ? », avant de faire les cent pas dans la chambre, très agité, en se disant qu'une seconde bière serait vraiment la bienvenue. (Une bière en quarante-sept ans, et il sentait déjà l'accoutumance.) La bonne chose à faire maintenant était sans doute de réveiller Lalitha, de repartir à Charleston, de prendre le premier avion, d'avancer la conférence de presse à vendredi et d'aller raconter son histoire. Mais c'était un peu comme si le monde, ce monde trop rapide qui rendait fou, conspirait à le priver des deux seules choses qu'il désirait vraiment à cet instant. Il avait déjà été empêché d'embrasser Lalitha, il voulait au moins pouvoir passer le week-end à organiser le projet contre la surpopulation avec elle, Jessica et Richard, avant de s'occuper du chaos de la Virginie-Occidentale.

À dix heures trente, arpentant toujours la pièce dans tous les sens, il se sentait si démuni, anxieux et désolé de son sort qu'il appela Patty à la maison. Il voulait récolter quelque bénéfice pour sa fidélité, ou peut-être désirait-il juste déverser sa colère sur une personne qu'il aimait.

« Salut ! dit Patty, je ne m'attendais pas à t'entendre. Tout va bien ?

— Rien ne va, c'est horrible.

— Je me doute ! C'est dur de toujours dire non quand on veut dire oui, pas vrai ?

— Oh mon Dieu, ne recommence pas ! dit-il. Je t'en prie, ne recommence pas avec ça ce soir.

— Désolée, je voulais juste me montrer compatissante.

— En fait, j'ai un problème professionnel sur les bras, là, Patty. Pas seulement un gentil petit truc personnel-émotionnel, tu me croiras ou pas. Je parle d'une sérieuse difficulté professionnelle et j'aurais bien besoin d'un peu de réconfort. Quelqu'un, à la réunion de ce matin, a fait fuiter quelque chose à la presse, et il faut maintenant que j'y aille et que je défende un truc que je ne suis même pas sûr de vouloir défendre, parce que j'avais déjà le sentiment d'avoir tout merdé ici. Disons que tout ce que j'ai réussi à faire, c'est d'autoriser qu'on fasse sauter et qu'on transforme en paysage lunaire cinq mille

six cents hectares, et maintenant le monde doit être informé, alors que le projet n'a même plus d'importance à mes yeux.

— Ah oui, c'est vrai, dit Patty, le paysage lunaire, ça paraît assez horrible.

— Merci ! Merci pour le réconfort !

— Je lisais juste ce matin un article là-dessus dans le *Times*.

— Aujourd'hui ?

— Oui, et même, ils parlent de ta paruline, et du fait que l'exploitation à ciel ouvert, c'est très mauvais pour l'oiseau.

— Incroyable ! Aujourd'hui ?

— Oui, aujourd'hui.

— Merde ! Quelqu'un a dû voir l'article dans le journal aujourd'hui et a ensuite appelé le journaliste pour la fuite. Je viens juste d'avoir de ses nouvelles il y a une demi-heure.

— Bon, en tout cas, dit Patty, je suis sûre que tu sais ce qu'il faut faire, même si l'exploitation à ciel ouvert, c'est assez horrible. »

Il posa la main sur son front, il était à nouveau au bord des larmes. Il ne pouvait croire que c'était sa femme qui lui disait ça, à cette heure-là, et ce jour-là, surtout.

« Depuis quand es-tu une grande fan du *Times* ? dit-il.

— Je dis juste que ça sent plutôt mauvais. On n'a même pas l'impression qu'il y ait débat sur cette question.

— Et c'est toi qui te moquais de ta mère qui croyait tout ce qu'elle lisait dans le *Times*.

— Ah-ah-ah ! Je suis ma mère, maintenant ? Parce que je n'aime pas l'exploitation à ciel ouvert, je deviens soudain Joyce ?

— Je dis juste que cette histoire a d'autres dimensions.

— Tu trouves qu'on devrait brûler plus de charbon. Qu'on devrait faciliter ça. En dépit du réchauffement climatique. »

Il se passa la main sur les yeux et appuya dessus jusqu'à ce que cela lui fasse mal.

« Tu veux que j'explique pourquoi ? J'y vais ?

— Si tu veux.

— On fonce vers une catastrophe, Patty. On va à l'effondrement total.

— Bon, franchement, je ne sais pas comment c'est pour toi, mais pour moi ça commence à être comme un soulagement.

— Je ne parle pas de nous !

— Ah-ah-ah ! Je n'avais pas compris. Je ne voyais vraiment pas ce que tu voulais dire.

— Je voulais dire que la population du monde et la consommation d'énergie vont devoir chuter de manière drastique à un moment. On est bien au-delà de la durabilité, même maintenant. Une fois que tout s'effondrera, il y aura une fenêtre pour que les

écosystèmes récupèrent, mais uniquement s'il reste encore un peu de nature. La grande question, c'est donc, quelle proportion de la planète sera détruite avant l'effondrement... Allons-nous l'épuiser, abattre tous les arbres et rendre tous les océans stériles, avant de nous effondrer ? Ou va-t-il y rester quelques habitats intacts qui survivront ?

— Dans un cas comme dans l'autre, toi et moi on sera morts depuis longtemps, à ce moment-là, dit Patty.

— Eh bien, avant de mourir, j'essaie de créer un habitat. Un refuge. Quelque chose qui aiderait un écosystème ou deux à passer le cap. C'est ça tout le sens de notre projet, ici.

— C'est un peu comme s'il y avait une épidémie mondiale, persista-t-elle, il y aurait cette longue file d'attente pour le Tamiflu, ou le Cipro, et toi tu ferais en sorte qu'on soit les deux dernières personnes dans la file. "Désolé, les gars, mince, on n'a plus rien." On serait bien gentils, polis et agréables et puis on crèverait.

— Le réchauffement est une grosse menace, dit Walter, ne mordant pas à l'hameçon, mais ce n'est quand même pas aussi mauvais que les déchets radioactifs. Il s'avère que les espèces savent s'adapter bien plus vite que nous ne le pensions. Si le changement climatique s'étend sur une centaine d'années, un écosystème fragile a une chance de se battre. Mais quand un réacteur explose, tout est immédiatement foutu et reste foutu pendant les cinq mille ans suivants.

— Alors oui au charbon. Brûlons plus de charbon. Ah-ah...

— C'est compliqué, Patty. Le tableau se complique, quand on commence à réfléchir aux options alternatives. Le nucléaire est une bombe à retardement. Il n'y a aucune chance de voir des écosystèmes se remettre de ce genre de catastrophe. Tout le monde parle de l'énergie éolienne, mais le vent ce n'est pas si bien que ça non plus. Cette idiote de Jocelyn Zorn a une brochure qui montre les deux choix – les deux seuls choix, apparemment. Figure A : un paysage désertique, dévasté après l'exploitation à ciel ouvert. Figure B : dix éoliennes dans un paysage de montagne beau comme au premier jour. Et qu'est-ce qui ne va pas dans ce tableau ? Ce qui ne va pas, c'est qu'il n'y a que dix éoliennes. Alors que ce qu'il nous faut, c'est en fait dix mille éoliennes. Il faut que tous les sommets de la Virginie-Occidentale soient couverts de turbines. Après, imagine un oiseau migrateur qui essaie de voler là-dedans. Et si on couvre l'État d'éoliennes, tu crois que ce sera toujours une attraction pour les touristes ? En plus, pour concurrencer le charbon, ces éoliennes doivent fonctionner constamment et pour toujours. Dans cent ans, tu auras toujours ces vieilles horreurs moches comme des culs, qui broient tout ce qui reste de la vie sauvage. Alors que le site d'exploitation à ciel ouvert, dans cent ans, si on le réhabilite

correctement, ça ne sera peut-être pas parfait, mais il y aura déjà une forêt mature appréciable.

— Et toi tu sais ça, alors que les journaux ne le savent pas ? dit Patty.

— Exact.

— Et il n'est pas possible que tu te trompes...

— Pas sur le charbon contre le vent ou le nucléaire.

— Eh bien, peut-être que si tu expliques tout ça, comme tu viens de me l'expliquer, alors les gens le croiront et tu n'auras plus de problèmes.

— Et toi tu me crois ?

— Je n'ai pas tous les faits en main.

— Mais moi je les ai, les faits, et je te le dis ! Pourquoi tu ne me crois pas ? Pourquoi tu ne peux pas me rassurer ?

— Je croyais que ça, c'était le boulot de Jeune et Jolie. J'ai perdu l'habitude, depuis qu'elle a pris les choses en main. Et en plus, elle est bien plus douée que moi, de toute façon. »

Walter mit un terme à la conversation avant qu'elle prenne un tour encore plus mauvais. Il éteignit toutes les lumières et se prépara à aller au lit, à la lueur de l'éclairage du parking pénétrant par la fenêtre. L'obscurité était le seul soulagement disponible dans son état. Il tira les doubles rideaux opaques, mais de la lumière filtrait toujours à leur base, il défit donc le deuxième lit pour utiliser les oreillers et les couvertures afin de bloquer cette lumière autant que possible. Il se mit un masque sur les yeux, s'allongea avec un oreiller sur la tête, mais même là, quelle que fût la façon dont il ajustait le masque, il restait une vague suggestion de photons égarés venant battre contre ses paupières closes, une obscurité toujours imparfaite.

Lui et sa femme s'aimaient et se causaient une douleur quotidienne. Tout ce qu'il pouvait faire dans sa vie, même son désir pour Lalitha, ne représentait guère autre chose qu'une évasion face à ces circonstances. Lui et Patty ne pouvaient vivre ensemble mais ne pouvaient imaginer vivre l'un sans l'autre. Chaque fois qu'il croyait qu'ils avaient atteint l'insoutenable point de rupture, il s'avérait qu'il y avait encore du chemin à faire avant cette rupture.

Lors d'une nuit de tempête à Washington, l'été précédent, il avait entrepris de cocher une case sur la longue et décourageante liste de choses à faire en ouvrant un compte bancaire en ligne, ce qu'il avait eu l'intention de faire depuis plusieurs années. Depuis son arrivée à Washington, Patty s'était de moins en moins investie dans la tenue de la maison, elle ne faisait même plus les courses, mais elle payait toujours les factures et tenait le compte-chèques de la famille. Walter n'avait jamais étudié les chiffres de ce compte jusqu'au moment où, après quarante-cinq minutes de frustration avec le logiciel de la

banque, il avait vu les chiffres briller sur son écran. Sa première pensée, quand il vit l'étrange répétition de retraits mensuels de cinq cents dollars, fut qu'un hacker du Nigeria ou de Moscou le volait. Mais Patty aurait sûrement remarqué ça, non ?

Il alla la trouver à l'étage, dans sa petite pièce, où elle bavardait joyeusement avec une de ses vieilles amies basketteuses – elle gratifiait toujours de ses rires et de son esprit les gens de sa vie qui n'étaient pas Walter – et lui laissa entendre qu'il ne partirait pas tant qu'elle n'aurait pas raccroché.

« C'était pour avoir du liquide, dit-elle quand il lui montra la page imprimée de l'activité du compte. C'est moi qui ai fait des retraits pour avoir du liquide.

— Cinq cents par mois ? Vers la fin de chaque mois ?

— C'est à ce moment-là que je prends mon argent liquide.

— Non, tu sors deux cents environ toutes les deux semaines. Je sais à quoi ressemblent tes retraits. Et puis, il y a aussi des frais pour un mandat. Le quinze mai ?

— Oui.

— C'est un mandat, pas du liquide. »

Au loin, dans la direction de l'Observatoire naval, là où vivait Dick Cheney, le tonnerre grondait dans un ciel de fin de soirée qui avait la couleur de l'eau du Potomac. Patty, assise sur son petit canapé, croisa les bras avec un air de défi.

« D'accord ! dit-elle. Tu m'as démasquée ! Joey avait besoin d'aide pour les loyers de l'été. Il va rembourser quand il aura l'argent, mais il ne l'avait pas, alors. »

Pour le deuxième été de suite, Joey travaillait à Washington sans vivre à la maison. Son mépris de leur aide et de leur hospitalité était déjà assez irritant pour Walter, mais le pire était encore l'identité de son employeur : une petite start-up corrompue – soutenue financièrement (mais cela n'avait à l'époque pas beaucoup d'importance pour Walter) par les amis de Vin Haven à LBI – ceux qui avaient remporté le contrat sans appel d'offres pour la privatisation de la boulangerie industrielle dans l'Irak nouvellement libéré. Walter et Joey avaient déjà eu une grosse dispute à ce sujet quelques semaines plus tôt, le 4 juillet, quand Joey était venu partager un pique-nique et avait alors tardivement révélé ses plans pour l'été. Walter avait perdu son calme, Patty était partie en courant se cacher dans sa pièce et Joey était resté assis, à faire son petit sourire de républicain. Son petit sourire Wall Street. Comme pour se montrer complaisant avec son péquenaud de père, avec ses principes à l'ancienne ; comme si lui-même savait tout mieux que tout le monde.

« Il y a une chambre absolument parfaite dans cette maison, dit Walter à Patty, mais ce n'est pas assez bien pour lui. Ça ne ferait pas

assez adulte. Ça ne serait pas assez cool. Et il faudrait peut-être qu'il prenne un bus pour aller travailler ! Avec les petites gens !

— Il doit garder sa résidence en Virginie, Walter. Et il va rembourser, d'accord ? Je savais ce que tu dirais si je t'en parlais, alors je l'ai fait sans te le dire. Si tu ne veux pas que je prenne mes propres décisions, alors il faut me confisquer le chéquier. Me prendre ma carte de crédit. Je viendrai te voir pour quémander de l'argent chaque fois que j'en aurai besoin.

— Tous les mois ! Tu lui as envoyé de l'argent tous les mois ! À monsieur l'indépendant !

— Je lui prête de l'argent. OK ? Ses amis ont des ressources assez illimitées. Il est très économe, mais s'il veut se faire un réseau, vivre dans ce monde...

— Ce monde génial des fraternités, ce monde de l'élite...

— Il a un projet. Il a un projet et il voudrait t'impressionner...

— Première nouvelle !

— C'est juste pour ses vêtements et sa vie sociale, dit Patty. Il paie ses droits d'inscription, il paie sa chambre et sa nourriture, et, peut-être, si jamais tu pouvais lui pardonner de ne pas être une copie conforme de toi dans tous les domaines, tu pourrais peut-être voir combien vous êtes semblables. Tu subvenais à tes besoins exactement de la même façon quand tu avais son âge.

— Oui, sauf que j'ai porté les trois mêmes pantalons en velours pendant mes quatre années de fac, que je ne sortais pas boire cinq soirs par semaine, et qu'il était complètement exclu que je reçoive le moindre argent de ma mère.

— Oui, mais le monde a changé, Walter. Et peut-être, je dis bien peut-être, qu'il comprend mieux que toi ce qu'on doit faire pour se lancer dans la vie.

— Travailler pour ce genre de sociétés qui traitent avec la Défense nationale, se murger tous les soirs avec des étudiants de fraternité républicains. C'est vraiment la seule façon de se lancer ? C'est la seule option ?

— Tu ne te rends pas compte combien ces jeunes sont terrifiés, aujourd'hui. Ils subissent tant de pressions. Oui, du coup ils aiment faire la fête, et alors ? »

La climatisation de la vieille demeure ne pouvait lutter contre la moiteur l'attaquant de l'extérieur. Le tonnerre commençait à gronder continuellement et dans toutes les directions ; les branches du poirier ornemental qui se trouvait devant la fenêtre s'agitèrent comme si quelqu'un l'escaladait. La sueur coulait sur toutes les parties du corps de Walter qui n'étaient pas en contact direct avec ses vêtements.

« C'est intéressant de t'entendre soudain défendre les jeunes, dit-il, dans la mesure où tu es normalement si...

— Je défends ton fils, dit-elle. Qui, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, n'est pas un de ces écervelés en tongs. Il est beaucoup plus intéressant que...

— Je n'arrive pas à croire que tu lui envoies de l'argent pour qu'il aille boire ! Tu sais ce que c'est, ça ? C'est exactement comme les subventions aux entreprises. Toutes ces entreprises censées être pour l'économie de marché et qui têtent le sein du gouvernement. "Nous devons réduire les interventions du gouvernement, nous ne voulons pas de régulations, nous ne voulons pas d'impôts, mais ah, au passage..."

— Il ne s'agit pas de téter quoi que ce soit, Walter, dit Patty avec haine.

— Je parlais métaphoriquement.

— Dans ce cas, ce que je dis, c'est que tu as choisi une métaphore intéressante.

— Oui, et je l'ai choisie avec soin. Toutes ces sociétés se prétendent adultes et favorables à la libre entreprise, alors que ce ne sont que de gros bébés qui dévorent le budget fédéral tandis que le reste du monde meurt de faim. Le Service de la faune sauvage voit son budget réduit année après année, cinq pour cent tous les ans. Tu vas dans leurs bureaux, ce sont des bureaux fantômes, maintenant. Il n'y a pas de personnel, pas d'argent pour acquérir des terres, pas...

— Ah oui, ta précieuse faune...

— C'EST IMPORTANT POUR MOI. Tu peux le comprendre, ça ? Tu ne peux pas le respecter, ça ? Si tu ne peux pas respecter ça, alors pourquoi tu vis encore avec moi ? Pourquoi tu ne pars pas ?

— Parce que partir, ce n'est pas la solution. Mais mon Dieu, tu crois que je n'y ai pas pensé ? À mettre mon grand savoir-faire, mon expérience professionnelle et mon super corps de quadragénaire sur le marché ? Je pense vraiment que ce que tu fais pour ta paruline est merveilleux...

— Arrête tes conneries.

— Oui, d'accord, c'est pas mon truc, mais...

— C'est quoi, ton truc ? Tu n'as pas de truc, justement. Tu restes assise là, et tu ne fais rien, rien de rien, tous les jours, et ça, ça me tue. Si tu voulais vraiment aller te chercher un travail, gagner une vraie paie ou faire quelque chose pour un autre être humain, au lieu de rester assise dans ta chambre à t'apitoyer sur ton sort, tu te sentiras sans doute moins inutile, voilà ce que je dis.

— Très bien, mais, chéri, personne n'est prêt à me payer cent quatre-vingt mille dollars par an pour sauver les parulines, moi. C'est un bon boulot, si on le trouve. Mais moi, je n'en trouve pas, des comme ça. Tu veux que j'aille faire des frappuccinos chez Starbucks ? Tu crois qu'après huit heures par jour au Starbucks, je vais avoir

l'impression de valoir quelque chose ?

— Possible ! Encore faudrait-il essayer ! Ce que tu n'as jamais fait, de toute ta vie !

— Enfin, voilà que ça sort ! Enfin, on y arrive !

— Je n'aurais jamais dû te laisser rester à la maison. C'était l'erreur. Je ne sais pas pourquoi tes parents ne t'ont jamais poussée à trouver un travail, mais...

— Mais j'ai bossé ! Bordel, Walter, dit-elle en voulant lui donner un coup de pied et en ne manquant qu'accidentellement son genou. J'ai travaillé tout un horrible été pour mon père. Et après, tu m'as vue à l'université, tu sais que je peux le faire. J'ai travaillé deux années pleines, là-bas. Même enceinte de huit mois, j'y allais encore.

— Tu traînais avec Treadwell à boire du café et à regarder des vidéos de matchs. Ce n'est pas un travail, Patty. C'est une faveur de la part des gens qui t'aiment. Tu as d'abord travaillé pour ton père, et après tu as travaillé pour tes amis du département de sport.

— Et seize heures par jour à la maison pendant vingt ans ? Pas payée ? Ça ne compte pas, ça ? C'était une faveur, ça aussi ? D'élever tes gosses ? De travailler dans ta maison ?

— Tout ça, c'étaient des choses que toi, tu voulais.

— Et pas toi ?

— Pour toi. Je voulais ça pour toi.

— Arrête tes conneries ! Tu voulais ça pour toi aussi. Tu étais en compétition constante avec Richard, tu le sais très bien. La seule raison pour laquelle tu l'oublies maintenant, c'est que ça n'a pas si bien marché que ça. Tu n'es plus celui qui gagne.

— Gagner n'a rien à voir là-dedans.

— menteur ! Tu as autant l'esprit de compétition que moi, et c'est juste que tu ne l'admet pas. C'est pour ça que tu ne me laisses pas tranquille. C'est pour ça qu'il faut que je trouve ce précieux boulot. Parce que je fais de toi un loser.

— Je ne veux plus écouter des choses pareilles. Il y a une autre réalité.

— Eh bien, comme tu veux, n'écoute pas, mais je suis toujours dans ton équipe. Et, tu me croiras ou pas, je veux toujours que tu gagnes. Si j'aide Joey, c'est parce qu'il est dans notre équipe, et je t'aiderai toi aussi. Je vais y aller dès demain, pour toi, et je vais...

— Pas pour moi.

— SI, SI, POUR TOI. Tu ne comprends donc pas ? Il n'y a pas de "pour moi". Je ne crois en rien. Je n'ai foi en rien. L'équipe, c'est tout ce que j'ai. Je vais donc me trouver n'importe quel travail, pour toi, comme ça tu me foudras une paix royale et tu me laisseras envoyer à Joey tout l'argent que je veux. Tu ne me verras plus beaucoup... tu ne seras plus aussi dégouté.

— Je ne suis pas dégoûté.
— Eh bien, ça dépasse mon entendement.
— Et puis tu n'es pas forcée de te trouver un boulot si tu n'en as pas envie.
— Bien sûr que si ! C'est assez clair, non ? Tu as été très clair.
— Non. Tu n'es obligée de rien. Sois juste ma Patty à nouveau. Reviens-moi. »

Elle se mit alors à pleurer, des torrents de larmes, et il s'allongea à côté d'elle. La dispute était devenue leur entrée vers la sexualité, c'était quasiment l'unique façon dont cela se produisait encore. La pluie fouettait, le ciel éclatait, et il tenta de l'emplir d'estime d'elle-même et de désir, tenta de montrer combien il avait besoin qu'elle soit la personne dans laquelle il pouvait enfouir ses soucis. Cela ne marchait jamais tout à fait, et pourtant, quand ils avaient fini, plusieurs minutes s'écoulaient durant lesquelles ils restaient étendus enlacés dans la calme majesté d'un long mariage, ils s'oubliaient dans une tristesse partagée et un pardon pour tout ce qu'ils avaient pu s'infliger, puis ils se reposaient.

Le lendemain matin, Patty sortit pour aller chercher du travail. Elle revint moins de deux heures plus tard et se glissa dans le bureau de Walter, dans la « serre » aux multiples vitrages de la grande maison, pour annoncer que le Republic of Health local l'avait engagée comme hôtesse d'accueil.

« Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, dit Walter.

— Quoi ? Et pourquoi pas ? dit Patty. C'est littéralement le seul endroit de Georgetown qui ne me met pas mal à l'aise ou qui ne me rend pas malade. Et ils avaient une place ! C'est un bon coup de chance.

— Hôtesse, ça ne paraît pas très approprié, étant donné tes talents.

— Approprié pour qui ?

— Pour les gens qui pourraient te voir.

— Et qui sont ces gens ?

— Je ne sais pas. Des gens que je pourrais contacter pour des fonds, pour un soutien législatif ou pour une aide juridique.

— Mon Dieu... Mais tu t'entends ? Tu as entendu ce que tu viens de dire ?

— Écoute, j'essaie d'être honnête avec toi. Ne me punis pas parce que je suis honnête.

— Je te punis pour ton égoïsme, Walter, pas pour ton honnêteté. Mais enfin ! "Pas approprié", ouaouh !

— Je dis que tu es trop intelligente pour un boulot de base dans une salle de sport.

— Non, tu dis que je suis trop vieille. Ça ne te gênerait pas, que

Jessica travaille là pour l'été.

— En fait, je serais déçu si c'était tout ce qu'elle voulait faire de son été.

— Doux Jésus ! Je ne peux vraiment pas gagner. "N'importe quel boulot, c'est mieux que pas de boulot du tout, ou, mais, non, désolé, attends, le boulot que tu veux et pour lequel tu es qualifiée, ça n'est pas mieux que pas de boulot du tout."

— OK, bon. Vas-y. Je m'en fous.

— Merci de t'en foutre.

— Je trouve juste que tu te brades.

— En fait, peut-être que ça ne sera que temporaire, dit Patty. Je vais peut-être avoir ma licence d'agent immobilier, comme n'importe quelle autre épouse par ici qui ne trouve pas d'emploi, et je me mettrai à vendre de sinistres petites maisons de ville au plancher tordu pour deux millions de dollars. "Dans cette salle de bains même, en 1962, Hubert Humphrey a connu un gros souci intestinal et du coup, en hommage à ce moment historique, la propriété a été placée sur le Registre National, ce qui explique les cent mille dollars d'apport que ses propriétaires exigent. Il y a également un petit buisson d'azalées assez joli derrière la fenêtre de la cuisine." Je peux aussi commencer à m'habiller en rose et en vert et porter un imper Burberry. J'achèterai un 4 × 4 Lexus avec ma première belle commission. Ce sera sans doute plus approprié.

— J'ai dit OK.

— Merci, chéri ! Merci de me laisser faire le travail que je veux ! »

Walter la regarda passer la porte à grandes enjambées et s'arrêter devant le bureau de Lalitha.

« Salut, Lalitha, dit-elle. Je viens de trouver un boulot. Je vais aller travailler à ma salle de sport.

— C'est sympa, dit Lalitha. Vous l'aimez bien, cette salle.

— Oui, mais Walter trouve que ce n'est pas approprié. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je crois que n'importe quel travail honnête peut apporter de la dignité à un être humain.

— Patty, cria Walter. J'ai dit que c'était OK.

— Vous voyez, maintenant, il a changé d'avis, dit-elle à Lalitha. Avant, il disait que c'était inapproprié.

— Oui, j'ai entendu.

— Bien sûr, ah-ah-ah, je suis sûre que vous avez entendu. Mais c'est important de prétendre le contraire, hein ?

— Ne laissez pas la porte ouverte si vous ne voulez pas qu'on vous entende, dit Lalitha froidement.

— On doit tous faire beaucoup d'efforts pour faire semblant. »

Devenir hôtesse d'accueil au Republic of Health eut sur le moral de Patty tout l'effet que Walter avait espéré qu'un travail aurait. Tout, et hélas, plus encore. Sa dépression sembla immédiatement s'alléger, mais cela ne fit que montrer combien le mot « dépression » pouvait être déroutant, parce que Walter était sûr que le malheur, la colère et le désespoir éternels de Patty persistaient sous ses nouvelles manières d'être, joyeuses et vives. Elle passait ses matinées dans sa chambre, travaillait les après-midi à la salle de sport et ne rentrait à la maison qu'après vingt-deux heures. Elle se mit à lire des magazines de mode ou de fitness et à se maquiller de manière notable. Les joggings et les jeans larges qu'elle portait à Washington, ces vêtements peu contraignants dans lesquels les personnes psychologiquement fragiles passent leurs journées, cédèrent la place à des jeans plus moulants et assez chers.

« Tu es très jolie, lui dit Walter un soir, voulant être gentil.

— Eh oui, maintenant que j'ai un salaire, dit-elle, faut bien que je le dépense, pas vrai ?

— Tu pourrais toujours apporter ta contribution charitable au Cerulean Mountain Trust, à la place.

— Ah-ah-ah !

— Nos besoins sont énormes.

— Je rigole, Walter. C'est tout. »

Mais en fait elle n'avait pas vraiment l'air de rigoler. Elle avait plutôt l'air de vouloir lui faire du mal, le mépriser, ou lui prouver quelque chose. Walter commença à s'entraîner lui-même au Republic of Health, utilisant les passes qu'elle lui avait donnés, et il fut déstabilisé par l'intense amabilité dont elle gratifiait les membres quand elle vérifiait leur carte. Elle portait des tee-shirts à toutes petites manches, aux slogans provocateurs du Republic (DES POMPES, DE LA SUEUR ET DE LA FONTE) qui mettaient en valeur ses beaux bras bronzés. Ses yeux brillaient comme ceux d'une camée aux amphétamines, et son rire, qui avait toujours ému Walter, semblait faux et de mauvais augure quand il en entendait l'écho derrière lui dans la grande salle du Republic. Elle l'offrait à tout le monde, maintenant, sans aucune discrimination, sans y penser, à tous les membres qui entraient de Wisconsin Avenue. Et puis un jour, il vit une brochure sur les augmentations mammaires posée sur le bureau de Patty à la maison.

« Mon Dieu, dit-il en l'examinant. C'est obscène.

— En fait, c'est une brochure médicale.

— C'est une brochure de malade mental, oui, Patty. C'est comme un guide qui vous apprend comment devenir encore plus dingue.

— Eh bien excuse-moi, je pensais juste que ça pourrait être sympa, pour le peu de temps qui reste à ma jeunesse relative, d'avoir enfin quelque chose qui ressemble à une poitrine. Pour voir ce que ça

fait.

— Mais tu as déjà une poitrine. J'adore ta poitrine.

— Oui, et c'est très bien, mon cher, mais en fait ce n'est pas toi qui vas prendre la décision, parce que ce n'est pas ton corps. C'est le mien. Ce n'est pas ce que tu as toujours dit ? C'est toi le féministe, dans cette maison.

— Pourquoi tu fais ça ? Je ne comprends pas.

— Eh bien peut-être que tu ferais mieux de partir, si tu n'aimes pas. Tu as déjà pensé à ça ? Ça résoudrait tout le problème, tu vois, d'un seul coup.

— Oui, mais ça n'arrivera jamais, alors...

— JE LE SAIS QUE ÇA N'ARRIVERA JAMAIS.

— Oh ! Oh ! Oh !

— Alors tu vois, pourquoi je n'irais pas m'acheter des nichons, pour m'aider à passer les années et me donner une raison pour laquelle économiser mes sous, c'est tout ce que je dis. Je ne pense pas à quelque chose de ridiculement gros. Tu pourrais même découvrir que ça te plaît. Tu as pensé à ça ? »

Walter était effrayé des effets toxiques de leurs disputes sur le long terme. Il sentait ce poison s'accumuler dans leur mariage comme dans les bassins de décantation dans les vallées des Appalaches. Là où il y avait des veines vraiment importantes, comme dans le comté du Wyoming, les houillères construisaient des usines de traitement à côté de leurs mines et utilisaient l'eau des cours d'eau les plus proches pour laver le charbon. L'eau polluée était collectée dans de grands bassins de décantation toxiques, et Walter était maintenant si inquiet de retrouver certains de ces bassins au milieu du parc aux parulines qu'il avait chargé Lalitha de lui montrer qu'il ne fallait pas trop s'inquiéter sur ce sujet. La tâche n'avait pas été facile, puisqu'il n'y avait pas moyen de contourner le fait que lorsqu'on creusait pour extraire du charbon on déterrait aussi de méchants produits chimiques comme l'arsenic ou le cadmium, inoffensifs jusque-là parce qu'enfouis depuis des millions d'années. On pouvait tenter de rejeter ces poisons dans les mines souterraines abandonnées, mais ils savaient se glisser dans la nappe phréatique et se retrouver dans l'eau potable. C'était vraiment comme toute cette merde qui était agitée lorsqu'un couple marié se disputait : une fois que certaines choses avaient été dites, comment pouvaient-elles à nouveau être oubliées ? Lalitha fut à même de faire assez de recherches pour rassurer Walter et lui dire que, si le bassin était soigneusement fermé et correctement contenu, il finissait par s'assécher suffisamment pour qu'on puisse le recouvrir de pierres broyées et de graviers et l'oublier. Cette histoire était devenue l'évangile du bassin de décantation qu'il était déterminé à répandre en Virginie-Occidentale. Il y croyait comme il croyait aux habitats

écologiques, et aux réhabilitations scientifiques, parce qu'il devait y croire, à cause de Patty. Mais là, étendu et cherchant le sommeil sur cet hostile matelas du Days Inn, entre les draps rugueux du Days Inn, il se demandait s'il y avait quoi que ce soit de vrai dans tout ça...

Il dut s'assoupir à un moment, puisque, lorsque le réveil sonna à trois heures quarante, il se sentit tiré de l'oubli avec une violence cruelle. Dix-huit heures de veille à passer dans la terreur et la colère l'attendaient à nouveau. Lalitha frappa à sa porte à quatre heures pile, fraîche comme une rose dans son jean et ses chaussures de randonnée.

« Je me sens très mal, dit-elle. Et vous ? »

— Très mal aussi. Mais au moins, vous, ça ne se voit pas, ce n'est pas comme moi. »

La pluie avait cessé dans la nuit, cédant la place à un brouillard dense, chargé des odeurs du Sud, qui était à peine moins humide. Durant le petit déjeuner pris dans un restaurant pour routiers, de l'autre côté de la route, Walter raconta à Lalitha l'e-mail de Dan Caperville du *Times*.

« Vous voulez rentrer maintenant, dit-elle. Faire la conférence de presse demain matin ? »

— J'ai dit à Caperville que je la faisais lundi.

— Vous pourriez lui dire que vous avez changé la date. Pour nous en débarrasser et avoir le week-end libre. »

Mais Walter était si douloureusement épuisé qu'il ne pouvait imaginer tenir une conférence de presse le lendemain matin. Il resta à souffrir silencieusement tandis que Lalitha, faisant ce qu'il n'avait pas eu le courage de faire la veille, lisait l'article du *Times* sur son BlackBerry.

« Il n'y a que douze paragraphes, dit-elle. Ce n'est pas si terrible. »

— Je pense que c'est pour ça que tout le monde l'a raté et qu'il a fallu que ce soit ma femme qui m'en parle.

— Vous lui avez donc parlé, hier soir. »

Lalitha semblait insinuer quelque chose, là, mais il était trop fatigué pour imaginer quoi.

« Je me demande juste qui est à l'origine de la fuite, dit-il. Et quelle est son étendue, aussi. »

— C'est peut-être votre femme.

— Oui, dit-il en riant, avant de voir l'expression dure sur le visage de Lalitha. Elle ne ferait pas une chose pareille, ne serait-ce que parce qu'elle s'en fiche.

— Mmmm... »

Lalitha mangea une bouchée de pancake et regarda autour d'elle dans la salle, avec la même expression dure et malheureuse. Elle avait, bien sûr, toutes les raisons d'en vouloir à Patty, tout comme à Walter, ce matin-là. De se sentir rejetée et seule. Mais ce furent là les

premières secondes durant lesquelles il avait jamais ressenti quelque chose ressemblant à de la froideur de sa part, et ces secondes furent effroyables. Ce qu'il n'avait jamais compris, à propos des hommes se trouvant dans sa position, dans tous les livres qu'il avait lus et tous les films qu'il avait vus sur ces hommes, tout cela lui devenait plus clair, maintenant : on ne pouvait pas sans cesse exiger un amour total, sans, à un certain moment, rendre la pareille. On ne gagnait rien simplement parce qu'on se comportait bien.

« Je veux juste qu'on puisse avoir notre réunion du week-end, dit-il. Si je peux juste avoir deux jours pour travailler sur la surpopulation, je peux tout affronter lundi. »

Lalitha finit ses pancakes sans lui adresser la parole. Walter se força également à avaler une partie de son petit déjeuner, et ils sortirent dans un matin sombre pollué de lumière artificielle. Dans la voiture de location, elle adapta le siège et les rétros, qu'il avait déplacés la veille. Comme elle se penchait pour attacher sa ceinture, il posa une main maladroite sur sa nuque et l'attira vers lui, les plaçant ainsi dans un sérieux face-à-face sous l'éclairage du bord de route.

« Je ne tiendrai pas cinq minutes sans vous à mes côtés, dit-il. Pas cinq minutes. Vous comprenez ça ? »

Après quelques secondes de réflexion, elle hocha la tête. Puis, lâchant sa ceinture, elle posa les mains sur les épaules de Walter, lui donna un baiser solennel, et recula pour juger de l'effet produit. Il eut l'impression d'avoir alors fait tout ce qu'il pouvait et de ne plus pouvoir aller plus loin. Il se contenta d'attendre tandis que, fronçant les sourcils comme une enfant qui se concentre, elle retira les lunettes de Walter, les posa sur le tableau de bord, prit le visage de Walter dans ses mains et lui toucha le nez avec son petit nez à elle. Walter fut un moment troublé de constater combien les visages de Lalitha et de Patty étaient semblables en très gros plan, mais il n'avait plus rien d'autre à faire que de fermer les yeux et de l'embrasser, et il se retrouva avec Lalitha telle qu'en elle-même, les lèvres pulpeuses, la bouche douce comme une pêche, le chaud visage plein de vie sous les cheveux soyeux. Il lutta contre un sentiment de culpabilité, à embrasser ainsi quelqu'un de si jeune. Il sentait la jeunesse de Lalitha comme une sorte de fragilité entre ses mains, et il fut soulagé quand elle se recula à nouveau pour le regarder, les yeux brillants. Il eut le sentiment que quelques mots étaient maintenant de mise, mais il ne pouvait cesser de la regarder fixement, et elle sembla prendre cela comme une invitation à enjamber le levier de vitesse pour s'asseoir maladroitement sur lui à califourchon, pour qu'il puisse vraiment l'enlacer. L'agressivité avec laquelle elle l'embrassa alors, l'abandon avide, lui apporta une joie si extrême que cela fit exploser le sol sous lui. Il était en chute libre, tout ce en quoi il croyait disparaissait dans

les ténèbres, et il se mit à pleurer.

« Mais qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle.

— Vous devez me laisser du temps.

— Du temps, du temps, oui, dit-elle, en embrassant ses larmes, avant de les essuyer avec ses pouces satinés. Walter, vous êtes triste ?

— Non, chérie, tout le contraire.

— Alors, laissez-moi vous aimer.

— Oui. Vous pouvez faire ça.

— Vraiment ? C'est d'accord ?

— Oui, dit-il en pleurant. Mais nous devrions sans doute y aller, maintenant.

— Dans une minute. »

Elle approcha sa langue des lèvres de Walter et il les ouvrit pour la laisser pénétrer. Il y avait, dans la bouche de Lalitha, plus de désir pour lui que dans tout le corps de Patty. Les épaules de Lalitha, quand il les attrapa à travers leur enveloppe de nylon, semblaient être uniquement faites d'os et de gras enfantin, sans muscles du tout, toutes d'ardente souplesse. Elle redressa le dos et s'appuya sur lui, poussant ses hanches contre la poitrine de Walter ; il n'était pas prêt pour ça. Il était certes plus proche maintenant, mais pas encore totalement présent. Sa résistance de la veille n'avait pas seulement été une affaire de tabou ou de principe, et il ne pleurerait pas que de joie.

Sentant cela, Lalitha s'écarta de lui pour étudier son visage. En réaction à ce qu'elle y vit alors, elle reprit sa place sur l'autre siège et l'observa d'une distance plus grande. Maintenant qu'il l'avait poussée à s'éloigner, il la voulait à nouveau tout près de lui, mais il se souvenait vaguement des histoires qu'il avait lues sur les hommes se trouvant dans sa position. C'était ça le plus terrible : ça s'appelait bercer une jeune fille d'illusions. Il resta assis sans bouger un moment, sous cette lumière violette inaltérable de l'éclairage public, à écouter les camions passer sur l'autoroute.

« Je suis désolé, dit-il enfin. Je suis encore en train de me demander comment vivre ma vie.

— C'est bon. Vous pouvez prendre un peu de temps. »

Il hocha la tête, prenant note du mot « un peu ».

« Mais je peux quand même vous poser une question ? dit-elle.

— Vous pouvez me poser un million de questions.

— Non, juste une, pour le moment. Vous pensez que vous pourriez m'aimer ? »

Il sourit.

« Oui, je le pense vraiment.

— C'est tout ce que j'ai besoin de savoir. »

Et elle démarra.

Quelque part, au-dessus du brouillard, le ciel virait au bleu.

Lalitha prit les petites routes pour sortir de Beckley à une vitesse totalement illégale, avec un Walter tout heureux de regarder par la fenêtre sans penser à ce qui lui arrivait, heureux de vivre simplement en chute libre. Que la forêt de feuillus des Appalaches compte parmi les écosystèmes tempérés dotés de la plus grande biodiversité dans le monde, abritant toute une variété d'espèces d'arbres, d'orchidées sauvages et d'invertébrés d'eau douce que les hautes plaines et les côtes sableuses ne pouvaient que lui envier, cela n'apparaissait pas vraiment de manière très claire à partir des routes qu'ils parcouraient. Ici, la terre s'était elle-même trahie, avec sa topographie noueuse et sa richesse de ressources extractibles, qui avaient découragé l'égalitarisme des petits fermiers de Jefferson, engendrant à la place la concentration des droits de propriété et d'exploitation entre les mains de riches étrangers à l'État, et reléguant les pauvres autochtones et les travailleurs extérieurs dans les marges : emplois de bûcherons, de mineurs, qui s'échinaient à tenter de se faire de misérables vies pré-puis postindustrielles arrachées aux minuscules parcelles qu'ils avaient, mus par le même désir de s'accoupler que celui qui maintenant s'était emparé de Walter et de Lalitha, surpeuplées de générations très rapprochées de familles trop nombreuses. La Virginie-Occidentale était la république bananière du pays, son Congo, sa Guyane, son Honduras. Les routes étaient assez pittoresques en été, mais maintenant, avec les arbres dénudés, on voyait les pâtures galeuses pleines de cailloux, les maigres canopées de jeunes pousses secondaires, les flancs de collines éventrés et les cours d'eau ravagés par l'exploitation minière, les granges délabrées et les maisons sans peinture, les mobile homes enfoncés jusqu'à la garde dans les déchets de plastique et de métal, les pistes poussiéreuses ne menant nulle part.

Un peu plus avant dans la campagne, le paysage paraissait moins décourageant. L'isolement apportait le réconfort de l'absence d'humains : cette absence était plus importante que tout le reste. Lalitha fit une brusque embardée pour éviter une grouse sur la route, qui était venue les accueillir, ambassadeur aviaire de bonne volonté invitant à apprécier les bois plus touffus, les hauteurs moins dévastées et les cours d'eau plus clairs du comté du Wyoming. Même le temps semblait s'éclaircir pour eux.

« J'ai envie de vous », dit Walter.

Elle secoua la tête.

« Ne dites plus rien, d'accord ? On a encore du travail. Faisons d'abord notre boulot et après on verra. »

Il fut tenté de lui demander de s'arrêter à l'une des petites aires de pique-nique rustiques, le long de la Black Jewel Creek (dont la Nine Mile Creek était un des affluents principaux), mais ce serait irresponsable, se dit-il, de poser à nouveau la main sur elle avant

d'être certain d'y être prêt. Le délai était supportable si la satisfaction était assurée. Et la beauté du paysage, dans ces hauteurs, la douce humidité chargée de spores de l'air en ce début de printemps, lui apportait une telle assurance.

Il était six heures passées quand ils arrivèrent à la fourche d'où partait la route pour Forster Hollow. Walter s'était attendu à croiser de lourds camions et des engins de type bulldozers sur la route de la Nine Mile Creek, mais il n'y avait pas un véhicule en vue. Ils virent plutôt de profondes ornières laissées par des pneus de tracteur dans la boue. Là où les bois empiétaient, des branches fraîchement brisées gisaient sur le sol ou pendaient maladroitement des cimes des arbres.

« On dirait que certains sont passés de bonne heure », dit Walter.

Lalitha donnait des coups d'accélérateur brutaux, pour diriger la voiture dans la boue, roulant parfois dangereusement près du bord de la route afin d'éviter les plus grosses branches tombées au sol.

« Je me demande presque s'ils ne sont pas arrivés hier, dit Walter. Je me demande s'ils n'ont pas mal compris et amené l'équipement hier pour démarrer de bonne heure.

— Ils en avaient le droit légal, dès midi.

— Mais ce n'est pas ce qu'ils nous ont dit. Ils nous ont dit six heures du matin, aujourd'hui.

— Oui, mais on parle des houillères là, Walter. »

Ils arrivèrent à l'un des endroits les plus étroits de la route, qu'ils trouvèrent déjà largement dévasté au bulldozer et à la tronçonneuse, avec des troncs d'arbres roulés dans la ravine en contrebas. Lalitha emballa le moteur pour traverser une étendue damée à la hâte, faite de boue, de pierre et de souches.

« Heureusement que c'est une voiture de location ! » dit-elle en accélérant avec entrain sur la route plus lisse qui reprenait plus loin.

Trois kilomètres plus haut, à la limite de ce qui était maintenant la propriété du Trust, la route était bloquée par deux voitures garées dos à dos devant un portail grillagé que des ouvriers en vestes orange étaient en train de monter. Walter vit Jocelyn Zorn et quelques-unes de ses militantes converser avec un chef de chantier coiffé d'un casque qui tenait un bloc-notes. Dans un autre monde, pas si différent, Walter aurait peut-être pu être ami avec Jocelyn Zorn. Elle ressemblait à Ève dans le célèbre retable de van Eyck ; elle était très pâle, avec des yeux peu expressifs et quelque chose de macrocéphale dans la hauteur du front. Mais elle avait un grand calme imperturbable, une impassibilité suggérant l'ironie et c'était le genre d'écolo amère que Walter aimait bien en général. Elle se dirigea vers Lalitha et lui, au moment où ils sortaient de la voiture pour marcher dans la boue.

« Bonjour, Walter, dit-elle. Vous pouvez nous expliquer ce qui se passe, ici ?

— On dirait des travaux de voirie, dit-il sournoisement.

— Il y a beaucoup de terre qui tombe dans le ruisseau. L'eau est déjà trouble à mi-chemin jusqu'à la Black Jewel. Je ne vois pas grand-chose en matière de contrôle de l'érosion, ici. Moins que rien, à vrai dire.

— On leur en parlera.

— J'ai demandé au Service de la protection de l'environnement de passer voir. J'imagine qu'ils seront là pour juin. Vous les avez achetés, eux aussi ? »

Sous les taches de boue piquetant le pare-chocs de la voiture la plus éloignée, Walter put distinguer le message, NARDONE M'A EU.

« On se calme un peu, Jocelyn, dit Walter. Vous ne voulez pas qu'on prenne un peu de recul, pour avoir une perspective plus large ?

— Non, dit-elle, ça ne m'intéresse pas. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la terre dans le ruisseau. Et aussi ce qui se passe derrière ces clôtures.

— Ce qui se passe, c'est que nous protégeons vingt-six mille hectares de forêts sans routes, pour l'éternité. Nous nous assurons d'un habitat d'un seul tenant pour plus de deux mille couples reproducteurs de parulines azurées. »

Zorn baissa son regard terne vers le sol boueux.

« C'est vrai, c'est votre espèce de prédilection. Ils sont très jolis.

— Pourquoi on n'irait pas tous ensemble ailleurs, dit Lalitha joyeusement, pour s'asseoir et discuter de cette perspective plus large ? Nous sommes de votre côté, vous savez.

— Non, dit Zorn. Je vais rester là un moment. J'ai demandé à mon ami de la *Gazette* de venir voir.

— Vous avez aussi parlé au *New York Times* ? Walter eut l'idée de demander.

— Oui. Et ils ont eu l'air très intéressés, en fait. L'exploitation à ciel ouvert, c'est une expression magique ces temps-ci. C'est ce que vous allez faire ici, pas vrai ?

— Nous donnons une conférence de presse lundi, dit-il. Je vais présenter le plan dans son ensemble. Je crois que, quand vous entendrez les détails, vous serez enthousiaste. On peut vous avoir un billet d'avion, si vous voulez être des nôtres. J'aimerais beaucoup que vous veniez. Vous et moi on pourrait même avoir une petite discussion publique, si vous voulez exprimer vos inquiétudes.

— À Washington ?

— Oui.

— Ben voyons.

— C'est là que nous sommes basés.

— C'est vrai. C'est là que tout est basé.

— Jocelyn, nous avons vingt mille hectares qui ne seront jamais

touchés en aucune façon. Le reste suivra dans quelques années. Je crois que nous avons pris de bonnes décisions.

— Dans ce cas, j'imagine que nous ne sommes pas d'accord là-dessus.

— Réfléchissez bien et venez nous retrouver à Washington lundi. Et dites à votre ami de la *Gazette* de m'appeler aujourd'hui, ajouta Walter en prenant une carte dans son portefeuille pour la donner à Zorn. Dites-lui que nous aimerions beaucoup le faire venir à Washington aussi, si cela l'intéresse. »

De plus haut dans les collines s'éleva un vague coup de tonnerre qui ressemblait en fait à une explosion, probablement vers Forster Hollow. Zorn mit la carte de visite dans une des poches de sa parka.

« Au fait, dit-elle, j'ai parlé avec Coyle Mathis. Je sais déjà ce que vous faites.

— Coyle Mathis n'a légalement pas le droit d'en discuter, dit Walter. Mais je serais heureux de passer un moment avec vous pour en parler.

— Le fait qu'il vive dans une maison toute neuve de cinq chambres à Whitmanville parle de lui-même.

— C'est une belle maison, non ? dit Lalitha. Bien plus jolie que là où il était.

— Vous devriez peut-être lui rendre visite pour voir s'il est d'accord avec vous sur cette question.

— Bon, en tout cas, il faut que vous déplaciez vos voitures pour qu'on puisse passer.

— Mmm, dit Zorn, impassible. J'imagine que vous pourriez appeler quelqu'un pour les remorquer, si les portables captaient, ici. Ce qui n'est pas le cas.

— Allez, Jocelyn, dit Walter dont la colère était en train de déborder les barricades qu'il avait érigées contre elle. On ne peut pas être au moins un peu adultes, là ? Reconnaître que nous sommes fondamentalement du même côté, même si nous ne sommes pas d'accord sur les méthodes ?

— Désolée, mais non, dit-elle. Moi, ma méthode, c'est de bloquer la route. »

Ne pensant pas pouvoir continuer cette discussion, Walter se mit à remonter la colline en laissant Lalitha se hâter derrière lui. Une plaie, cette matinée devenait une vraie plaie. Le chef de chantier casqué, qui n'avait pas l'air plus vieux que Jessica, expliquait aux autres femmes, avec une remarquable courtoisie, pourquoi il fallait qu'elles déplacent leurs voitures.

« Vous avez une radio ? lui demanda brusquement Walter.

— Je suis désolée, mais qui êtes-vous ?

— Je suis le directeur du Cerulean Mountain Trust. On nous

attendait au bout de la route à six heures.

— D'accord, monsieur. J'ai peur qu'on ait un problème si ces dames ne déplacent pas leurs voitures.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas envoyer un message radio pour que quelqu'un descende nous chercher ?

— Ça capte mal, malheureusement. Ces foutues vallées sont des zones mortes.

— D'accord, dit Walter en inspirant profondément. Vous pouvez peut-être nous emmener avec votre pick-up, dans ce cas, ajouta-t-il après avoir repéré un véhicule garé de l'autre côté du portail grillagé.

— J'ai peur de ne pas être autorisé à quitter l'entrée.

— Prêtez-le-nous, alors.

— Je ne peux pas faire ça non plus, monsieur. Vous n'êtes pas assuré si vous le conduisez sur le chantier. Mais si ces dames voulaient bien bouger une seconde, vous pourriez facilement y aller avec votre véhicule. »

Walter se tourna vers les femmes, dont aucune n'avait l'air d'avoir moins de soixante ans, et sourit en une vague supplication.

« S'il vous plaît, dit-il. Nous ne sommes pas avec les houillères. Nous sommes des écologistes.

— Des écologistes mon cul ! dit la plus vieille.

— Non, sérieusement, dit Lalitha d'un ton apaisant. Ce serait bien pour tout le monde si vous nous laissiez passer. Nous sommes ici pour contrôler le travail et nous assurer que c'est fait de manière responsable. Nous sommes vraiment de votre côté, et nous partageons vos inquiétudes quant à l'environnement. En fait, si une ou deux d'entre vous voulaient venir avec nous...

— J'ai peur que cela ne soit pas autorisé, dit le chef de chantier.

— Merde avec vos autorisations ! dit Walter. Nous, on doit passer ! Je suis propriétaire de cette putain de terre, moi ! Vous comprenez ça ? Tout ce que vous voyez autour de vous est à moi !

— Et alors, ça vous plaît ? lui dit la plus vieille des femmes. C'est plus aussi sympa, hein ? De se retrouver du mauvais côté...

— Vous êtes plus que libre d'y aller à pied, monsieur, dit le chef de chantier, mais ça fait une bonne trotte. Je dirais deux heures, avec toute cette boue.

— Alors, vous me passez le pick-up, d'accord ? Je vous indemniserai, ou même vous pouvez dire que je l'ai volé, tout ce que vous voulez. Mais passez-moi ce putain de pick-up. »

Walter sentit la main de Lalitha sur son bras.

« Walter, allons nous asseoir une minute dans la voiture, dit-elle avant de se tourner vers les femmes. Nous sommes réellement de votre côté et nous sommes sensibles au fait que vous veniez jusqu'ici montrer votre inquiétude pour cette merveilleuse forêt, que nous

tenons vraiment à protéger.

— Vous avez une drôle de façon de faire ça », dit la femme la plus âgée.

Alors que Lalitha guidait Walter vers la voiture de location, ils entendirent derrière eux des engins lourds remonter la route en grondant. Le grondement devint rugissement et finit par se matérialiser en une paire de gigantesques pelleteuses, larges comme la route et accompagnées de tracteurs couverts de boue. Le conducteur de la première pelleteuse laissa le moteur cracher son gaz tandis qu'il sautait à bas de son engin pour dire deux mots à Walter.

« Monsieur, il va falloir bouger votre voiture un peu plus haut pour qu'on puisse passer.

— Vous trouvez que j'ai l'air de pouvoir faire ça ? dit Walter, furieux. Vous trouvez que c'est possible, putain ?

— Je ne sais pas, monsieur, mais on ne peut pas reculer. Y a presque deux kilomètres avant le prochain endroit pour faire demi-tour. »

Avant que la colère de Walter puisse encore monter, Lalitha lui attrapa les deux bras et le regarda fiévreusement dans les yeux.

« Laissez-moi régler ça. Vous êtes trop bouleversé, là.

— Je suis bouleversé pour de bonnes raisons.

— Walter. Allez vous asseoir dans la voiture. Tout de suite. »

Il s'exécuta. Il resta assis dans la voiture pendant plus d'une heure, à jouer avec son BlackBerry muet tout en écoutant le gâchis stupide de carburant fossile venant du moteur de la pelleteuse laissé en marche. Lorsque le conducteur pensa enfin à couper le moteur, il entendit tout un chœur d'engins venant de plus loin – encore quatre ou cinq lourds camions et bulldozers supplémentaires étaient maintenant alignés. Quelqu'un devait vraiment appeler la police de l'État pour s'occuper de Zorn et de ses exaltées. En attendant, chose absolument incroyable, il était bloqué par un embouteillage au fin fond du comté du Wyoming. Lalitha allait et venait en courant sur cette route, conversant avec les différents groupes, faisant de son mieux pour instaurer un esprit de bonne volonté. Pour passer le temps, Walter dressa des listes mentales de tout ce qui avait mal tourné dans le monde depuis qu'il s'était réveillé au Days Inn. Accroissement net de la population : 60 000. Nombre d'hectares nouvellement couverts par l'urbanisme aux États-Unis : 400. Nombre d'oiseaux tués par des chats domestiques ou redevenus sauvages : 500 000. Barils de pétrole brûlés dans le monde : 12 000 000. Tonnes de gaz carbonique envoyées dans l'atmosphère : 11 000 000. Requins massacrés pour leurs ailerons et abandonnés flottant dans l'eau : 150 000... Ces chiffres, qu'il remettait constamment à jour pour passer le temps, lui apportèrent une étrange satisfaction. Il est des jours si

mauvais que seule la perspective qu'ils deviennent pires encore, seule une descente dans une véritable orgie d'horreur, peut les sauver.

Il était près de neuf heures quand Lalitha revint vers lui. Un des conducteurs, dit-elle, avait trouvé un endroit, cent cinquante mètres plus bas sur la route, où une voiture pourrait se garer pour laisser passer les gros engins. Le dernier chauffeur allait reculer son camion jusqu'à l'autoroute pour aller appeler la police.

« Vous voulez qu'on essaie de marcher jusqu'à Forster Hollow ? dit Walter.

— Non, je veux qu'on parte immédiatement. Jocelyn a un appareil photo. Il ne faut surtout pas qu'on soit photographiés sur les lieux d'une intervention de la police. »

S'ensuivit une demi-heure de passages de vitesses grinçants, de freins couinant et de giclées noires de fumée de diesel, plus quarante-cinq minutes à respirer les immondes gaz d'échappement du dernier camion qui redescendait dans la vallée en marche arrière. Une fois sur l'autoroute, enfin, dans la liberté qu'offrait la grand-route, Lalitha revint sur Beckley à une vitesse folle, pied au plancher dès la plus petite ligne droite, laissant des traces de pneus dans les virages.

Ils se trouvaient aux limites miteuses de la ville quand le BlackBerry de Walter émit son chant azuré, marquant le retour officiel à la civilisation. L'appel venait d'un numéro des Twin Cities, peut-être familial, peut-être pas.

« Papa ? »

Walter fronça les sourcils d'étonnement.

« Joey ? Ouaouh ! Bonjour !

— Ouais, bonjour.

— Tout va bien ? Je n'ai même pas reconnu ton numéro, ça fait si longtemps. »

La ligne sembla coupée, comme si l'appel avait été abandonné. Ou peut-être avait-il dit ce qu'il ne fallait pas. Mais quand Joey reprit la parole, il n'avait plus la même voix. C'était la voix de quelqu'un d'autre, d'un gosse tremblant, hésitant.

« Oui, bon alors, papa, euh... tu as une minute ?

— Oui, vas-y.

— Oui, bon, alors, je crois que ce qu'on peut dire, c'est que j'ai des ennuis.

— Quoi ?

— J'ai dit que j'avais des ennuis. »

C'était le genre d'appel que tous les parents redoutaient de recevoir, mais Walter, l'espace d'un instant, n'eut pas l'impression d'être le père de Joey.

« Oui, eh bien moi aussi ! dit-il. Comme tout le monde ! »

ÇA SUFFIT COMME ÇA !

Très peu de temps après la mise en ligne de l'interview sur le blog du jeune Zachary, la messagerie du portable de Katz commença à être saturée. Le premier message venait d'un Allemand exaspérant, Matthias Dröhner, dont Katz – il s'en souvenait vaguement – s'était péniblement débarrassé lors de la tournée de Walnut Surprise dans le *Vaterland*. « Maintenant que tu donnes à nouveau des interviews, disait Dröhner, j'espère que tu voudras bien m'en accorder une, comme tu l'avais promis, Richard. Car tu l'avais promis ! » Dröhner, dans son message, ne précisait pas comment il avait obtenu le numéro de Katz, mais on pouvait raisonnablement deviner que c'était *via* une fuite blogosphérique, à partir de la serviette de bar en papier d'une nana qu'il avait dû lever pendant la tournée. Il recevait maintenant des demandes d'interviews par e-mail aussi, sans doute en nombre bien plus important, mais il n'avait pas eu le courage de s'aventurer sur Internet depuis l'été précédent. Le message de Dröhner était suivi d'appels d'une fille de l'Oregon du nom d'Euphrosyne, d'un journaliste musical jovial à la voix tonitruante de Melbourne en Australie, et d'un DJ d'une radio de fac d'Iowa City, qui avait l'air d'avoir dix ans. Ils voulaient tous la même chose. Ils voulaient que Katz redise – mais en des termes légèrement différents, pour pouvoir le publier sous leur nom – exactement ce qu'il avait déjà dit à Zachary.

« C'était top, mec », lui dit Zachary sur le toit de White Street, une semaine après la mise en ligne, tandis qu'ils attendaient l'arrivée de l'objet du désir de Zachary, Caitlyn. Le « mec » était nouveau et déplaisant pour Katz, mais tout à fait conforme à son expérience des interviewers. Dès qu'il accédait à leurs demandes, ils ne faisaient plus semblant d'être intimidés.

« Ne m'appelle pas mec, dit-il néanmoins.

— Bien sûr, tout ce que tu veux », dit Zachary.

Il marchait sur une longue planche Trex, comme s'il s'agissait d'une poutre de gym, ses bras maigres tendus. L'après-midi était frais et orageux.

« Je dis juste que mon compteur va exploser. Je suis lu partout dans le monde. Tu ne regardes jamais tes sites de fans ?

— Non.

— Je suis à la tête du meilleur, maintenant. Je peux aller

chercher mon ordi et te montrer.

— C'est vraiment pas nécessaire.

— Je crois qu'on a un réel besoin de gens qui parlent vrai. Genre, il y a maintenant une petite minorité qui dit que tu donnes l'impression d'être un connard qui se plaint tout le temps. Mais ça, c'est juste ceux qui détestent les musiciens. Je ne m'en inquiéterais pas.

— Merci de me rassurer », dit Katz.

Quand la Caitlyn en question apparut sur le toit, accompagnée par deux acolytes femelles, Zachary resta perché sur sa poutre, trop cool pour faire les présentations, tandis que Katz posait sa cloueuse électrique et se laissait examiner par les visiteuses. Caitlyn était vêtue de fringues hippies, d'une veste de brocart et d'un manteau en velours comme en portaient Carole King et Laura Nyro, et elle aurait sans doute valu le coup d'être draguée si Katz ne s'était pas, dans la semaine qui avait suivi sa rencontre avec Walter Berglund, intéressé à nouveau à Patty. Rencontrer une adolescente de choix maintenant, c'était un peu comme sentir le parfum des fraises quand vous aviez faim d'un steak.

« Qu'est-ce que je peux faire pour vous, les filles ? dit-il.

— On t'a fait du gâteau à la banane », dit la plus potelée des acolytes, brandissant un gâteau enveloppé dans du papier alu.

Les deux autres levèrent les yeux au ciel.

« Elle t'a fait du gâteau à la banane, dit Caitlyn. Nous, on n'a rien à voir là-dedans.

— J'espère que tu aimes les petites surprises aux noix, dit la pâtissière.

— Ah-ah, Walnut Surprise, je comprends », dit Katz.

Un silence confus s'abattit sur eux. Des hélices d'hélicoptères s'agitaient très bas dans l'espace aérien de Manhattan, et le vent faisait de drôles de choses avec le bruit.

« On est des grandes fans de *Nameless Lake*, dit Caitlyn. On nous a dit que tu construisais un deck, ici.

— Eh bien, comme vous voyez, votre ami Zachary ne vous a pas menti. »

Zachary faisait trembler la planche Trex avec ses baskets orange, affectant une certaine impatience de se retrouver à nouveau seul avec Katz, et manifestant du coup quelques bonnes techniques de drague de base.

« Zachary est un jeune musicien très doué, dit Katz. Je le soutiens totalement. C'est un talent à surveiller. »

Les filles tournèrent la tête vers Zachary avec une expression d'ennui triste.

« Sérieusement, dit Katz. Vous devriez lui dire de descendre avec

vous pour aller l'écouter jouer.

— Nous, on est plus country alternative, dit Caitlyn. Pas vraiment rock ado.

— Il a quelques très bons trucs country », insista Katz.

Caitlyn redressa les épaules, prenant une pause de danseuse, et le regarda fixement, comme pour lui donner une chance de corriger l'indifférence qu'il lui témoignait. Visiblement, elle n'était pas habituée à l'indifférence.

« Pourquoi tu construis un deck ? dit-elle.

— Pour l'air frais et l'exercice.

— Pourquoi tu as besoin d'exercice ? Tu as l'air plutôt en forme. »

Katz se sentit très, très las. Se voir incapable de jouer, même pour dix secondes, le jeu que Caitlyn désirait jouer avec lui était comme prendre la mesure de l'attrait de la mort. Mourir serait la façon la plus nette de couper son lien à cette chose – l'idée de Richard Katz qu'avait cette fille – qui l'accablait. Au loin, plus au sud-ouest, se dressait l'immeuble de bureaux massif de l'ère Eisenhower qui gâchait les perspectives architecturales dix-neuvième siècle de presque tous les résidents des lofts de Tribeca. Jadis, cet immeuble avait offensé le sens de l'esthétique urbaine de Katz, mais maintenant il lui plaisait parce qu'il offensait le sens de l'esthétique urbaine des millionnaires qui avaient envahi le quartier. Il surplombait comme la mort les vies parfaites vécues en contrebas ; il était devenu un peu comme un ami.

« Jetons un coup d'œil à ce gâteau à la banane, dit-il à la potelée.

— J'ai aussi apporté des Chiclets à la menthe, dit-elle.

— Je pourrais te dédicacer le paquet, comme ça tu le garderais ?

— Ce serait top ! »

Il prit un feutre dans une boîte à outils.

« Tu t'appelles comment ?

— Sarah.

— Enchanté, Sarah. Je vais prendre ton gâteau à la banane et je le mangerai chez moi ce soir pour le dessert. »

Caitlyn observa brièvement, comme face à un scandale moral, ce mépris de sa jolie personne. Puis elle s'avança vers Zachary, suivie de l'autre fille. Et là, se dit Katz, il y avait un concept : au lieu d'essayer de baiser les filles qu'il détestait, pourquoi ne pas simplement les snober pour de bon ? Afin de maintenir son attention sur Sarah et de l'éloigner de la magnétique Caitlyn, il sortit la boîte de Skoal qu'il avait achetée pour donner à ses poumons des vacances sans cigarettes, et il en coinça une pincée entre sa gencive et sa joue.

« Je peux essayer ? dit Sarah, maintenant plus audacieuse.

— Ça va te rendre malade.

— Non, mais juste un peu ? »

Katz secoua la tête et remit la boîte dans sa poche, puis Sarah

demanda si elle pouvait utiliser la cloueuse électrique. Elle était une publicité ambulante pour l'éducation dernier cri qu'elle avait reçue : Tu as la permission de demander les choses ! Ce n'est pas parce que tu n'es pas jolie que tu n'en as pas le droit ! Ce que tu as à donner, si tu es assez audacieuse pour le proposer, sera bien accueilli par le monde ! À sa façon, elle était tout aussi fatigante que Caitlyn. Katz se demanda s'il avait été aussi fatigant à dix-huit ans, ou bien si, comme il en avait maintenant l'impression, sa colère contre le monde – sa perception du monde comme adversaire hostile et digne de sa colère – ne l'avait pas rendu plus intéressant que ces jeunes parangons d'estime de soi.

Il laissa Sarah tirer avec la cloueuse électrique (elle poussa un hurlement à cause du recul et faillit la laisser tomber) avant de l'envoyer voir ailleurs. Caitlyn avait été snobée si efficacement qu'elle ne dit même pas au revoir mais se contenta de suivre Zachary en bas. Katz alla jusqu'à la lucarne de la chambre des parents dans l'espoir d'apercevoir la mère de Zachary, mais il ne vit que le lit DUX, la toile d'Eric Fischl et la télévision à écran plat.

Le faible de Katz pour les femmes de plus de trente-cinq ans était source d'embarras. Il y avait quelque chose de triste et d'un peu malsain là-dedans, dans la mesure où cela semblait renvoyer à sa propre mère folle et absente, mais il n'y avait pas moyen d'altérer cette tendance fondamentale de son cerveau. Les jeunes étaient éternellement tentantes et éternellement insatisfaisantes, un peu comme la coke : chaque fois qu'il décrochait, il s'en souvenait comme de quelque chose de fantastique et d'insurpassable, et il en avait envie, mais dès qu'il en prenait à nouveau, il se souvenait que ce n'était pas fantastique du tout, que c'était stérile et vain : un neuro-mécanisme, avec un parfum de mort. De nos jours, surtout, les jeunes nanas étaient hyperactives dans la baise, se hâtant d'essayer toutes les positions connues de l'espèce, faisant ceci, cela et encore autre chose, avec leurs chattes de gamines sans aucune saveur et rasées de trop près pour avoir même l'air de parties de corps humain. Il se souvenait de plus de détails des quelques heures passées avec Patty Berglund que de toute une décennie de gamines. Bien sûr, il connaissait Patty depuis toujours et avait toujours été attiré par elle ; la longue attente avait sans doute joué. Mais il y avait aussi quelque chose d'intrinsèquement plus humain chez elle que chez les plus jeunes. Quelque chose de plus difficile, demandant un engagement plus fort, quelque chose qui valait plus le coup. Et maintenant que sa queue prophétique, sa verge divinatoire, pointait à nouveau dans la direction de Patty, il ne parvenait pas à se souvenir pourquoi il n'avait pas davantage profité de l'occasion qu'il avait eue avec elle. Un sens malvenu de la gentillesse, qu'il ne comprenait plus à présent, l'avait

empêché de la retrouver à son hôtel à Philadelphie, pour remettre le couvert. Ayant déjà trahi Walter une fois, au milieu d'une nuit frisque dans le nord du pays, il aurait dû foncer et le faire encore cent fois pour se sortir tout ça de la tête. La preuve de son désir se trouvait bel et bien dans les chansons qu'il avait écrites pour *Nameless Lake*. Il avait transformé son désir insatisfait en art. Mais maintenant, après avoir créé cette œuvre et en avoir récolté les récompenses douteuses, il n'avait plus aucune raison de renoncer à quelque chose qu'il désirait toujours. Et si Walter, en retour, s'autorisait la nana indienne et cessait d'être un tel raseur moralisateur, ce serait d'autant mieux pour tout le monde.

Il prit un train du vendredi soir de Newark à Washington. Il était toujours incapable d'écouter de la musique, mais son MP3, qui n'était pas un Apple, était chargé d'une piste de bruit rose – du bruit blanc dont la fréquence allait vers les basses, capable de neutraliser tous les sons ambiants que le monde pouvait lui jeter à la figure – et en mettant le casque aux épais écouteurs, en se calant vers la vitre et en tenant un roman de Bernhard tout près de son visage, il put atteindre une intimité totale jusqu'à l'arrêt du train à Philly. Là, un couple blanc d'une vingtaine d'années, portant des tee-shirts blancs et mangeant de la glace blanche dans des petits pots, s'installa dans les sièges récemment libérés devant lui. Le blanc extrême de leurs tee-shirts lui semblait être la couleur du gouvernement Bush. La nana inclina immédiatement son dossier vers lui, et quand elle eut fini sa glace, quelques minutes plus tard, elle balança le pot et la cuiller sous son siège, là où se trouvaient les pieds de Katz.

Poussant un lourd soupir, il retira son casque, se leva et balança le pot sur les genoux de la fille.

« Mon Dieu ! cria-t-elle, totalement dégoûtée.

— Hé, mon vieux, c'est quoi, ça, putain ? dit son compagnon d'un blanc resplendissant.

— Vous avez fait tomber ça sur mes pieds, dit Katz.

— Ça va, elle ne vous l'a pas balancé sur les genoux.

— Ça, c'est formidable ! dit Katz. Avoir l'air dans votre bon droit alors que c'est votre copine qui a jeté un petit pot de glace sale sur les pieds de quelqu'un.

— C'est les transports en commun ici, dit la fille. Faut prendre un jet privé si vous ne supportez pas les gens.

— Ouais, je tâcherai de m'en souvenir la prochaine fois. »

Durant la fin du trajet jusqu'à Washington, le couple ne cessa de donner des grands coups de dos contre leurs sièges, tentant ainsi de repousser les dossiers au-delà de leurs limites et empiétant de plus en plus sur l'espace de Richard. Ils ne l'avaient apparemment pas reconnu, mais si cela avait été le cas, nul doute qu'ils seraient vite en

train d'annoncer dans leur blog que Richard Katz était un vrai connard.

Il avait joué à Washington de nombreuses fois au fil des années, mais l'horizontalité et les avenues diagonales perturbantes le rendaient toujours aussi dingue. Dans cette ville, il se sentait comme un rat perdu au cœur d'un labyrinthe gouvernemental. Pour ce qu'il voyait depuis la banquette de son taxi, le chauffeur ne l'emmenait pas à Georgetown, mais à l'ambassade israélienne en vue d'un interrogatoire poussé. Les piétons, dans tous les quartiers, semblaient tous avoir pris les mêmes pilules engendrant un certain débraillé. Comme si le style individuel était une substance volatile qui s'évaporait dans la vacuité des trottoirs et les places diaboliquement vastes de Washington. La ville tout entière était un impératif monosyllabique dirigé contre Katz vêtu de son vieux blouson de motard. L'ordre étant : crève !

La demeure de Georgetown avait un certain caractère, cela dit. D'après ce que Katz avait compris, Walter et Patty n'avaient pas choisi personnellement cette maison, mais elle reflétait néanmoins l'excellent bon chic bon genre urbain qu'il avait fini par attendre d'eux. Elle avait un toit d'ardoise avec de nombreuses lucarnes et de hautes portes-fenêtres donnant sur quelque chose qui ressemblait à une vraie petite pelouse. Au-dessus de la sonnette, une plaque de cuivre marquait discrètement la présence du CERULEAN MOUNTAIN TRUST.

Jessica Berglund vint ouvrir la porte. La dernière fois que Katz l'avait vue, elle était lycéenne, et il sourit de plaisir en la voyant aussi adulte et aussi femme. Mais elle avait l'air boudeur et distrait, et elle lui dit à peine bonjour.

« Salut, euh, dit-elle, je t'emmène à la cuisine, d'accord ? »

Elle regarda par-dessus son épaule dans un long couloir au sol recouvert de parquet. La fille indienne était au bout du couloir.

« Salut, Richard, dit-elle en faisant un geste nerveux de la main.

— Une seconde, s'il te plaît », dit Jessica.

Elle avançait dans le couloir, Katz la suivit avec son sac de voyage, ils passèrent devant une grande pièce pleine de bureaux et de meubles-classeurs, puis devant une petite pièce avec une table de conférence. L'endroit sentait les semi-conducteurs chauds et le papier neuf. Dans la cuisine se trouvait une grande table de ferme française qu'il reconnut pour l'avoir vue à St. Paul.

« Excuse-moi une seconde, dit Jessica en suivant Lalitha dans une pièce ressemblant davantage à un bureau directorial au fond de la maison.

— Moi, je suis jeune, l'entendit-il dire. OK ? C'est moi, la jeune, ici. Compris ?

— Mais bien sûr ! dit Lalitha. C'est pour ça que c'est merveilleux

que vous soyez venue. Tout ce que je dis, c'est que je ne suis pas si vieille moi-même, vous voyez.

— Vous avez vingt-sept ans !

— Et ce n'est pas jeune ?

— Vous aviez quel âge quand vous avez eu votre premier téléphone portable ? Quand est-ce que vous avez commencé à naviguer sur le Net ?

— J'étais en fac. Mais, Jessica, écoutez-moi...

— Il y a une grande différence entre fac et lycée. Les gens ont maintenant une façon tout à fait différente de communiquer. Une façon que les jeunes de mon âge ont appris à maîtriser bien plus tôt que vous.

— Je le sais. Nous sommes d'accord là-dessus. Je ne vois vraiment pas pourquoi vous êtes aussi en colère contre moi.

— Pourquoi je suis en colère ? Parce que vous vous êtes arrangée pour que mon père croie que vous êtes la grande experte en jeunesse, mais ce n'est pas le cas, comme vous venez de le démontrer magistralement.

— Jessica, je connais la différence entre un texto et un e-mail. J'ai fait un lapsus parce que je suis fatiguée. J'ai à peine dormi, toute cette semaine. Ce n'est pas sympa de votre part d'en faire toute une histoire comme ça.

— Mais est-ce que vous envoyez des textos, vous ?

— Je n'ai pas besoin de le faire. On a les BlackBerry, qui font la même chose, en mieux.

— Ce n'est pas la même chose ! Mon Dieu. Mais c'est justement ça, ce que je veux dire ! Si vous n'avez pas grandi avec des portables au lycée, vous ne comprenez pas que votre téléphone, c'est très, très différent de votre e-mail. C'est une manière totalement différente d'être en contact avec les gens. J'ai des amis qui ne regardent quasiment plus leurs e-mails. Et avec papa, si vous voulez toucher les jeunes dans les facs, c'est très important de comprendre ça.

— D'accord, d'accord. Mettez-vous en colère contre moi. Mettez-vous en colère si vous voulez. Mais moi j'ai encore du travail à faire ce soir, et vous devez me laisser tranquille, maintenant. »

Jessica retourna dans la cuisine en secouant la tête, les mâchoires serrées.

« Désolée, dit-elle à Katz. Tu veux sans doute prendre une douche et dîner. Il y a une salle à manger en haut que je trouve agréable d'utiliser de temps en temps et puis j'ai, euh – elle regarda tout autour d'elle, plutôt perdue – j'ai fait une grande salade et des pâtes que je vais réchauffer. J'ai aussi du bon pain, le célèbre pain que ma mère est apparemment incapable d'aller acheter quand plein de monde vient à la maison pour le week-end.

— Ne te fais pas de souci pour moi, dit Katz. J'ai encore un bout de sandwich dans mon sac.

— Non, je vais monter te tenir compagnie. C'est juste que les choses sont un peu désorganisées, ici. Cette maison est juste... juste... commença-t-elle avant de serrer les poings. Rahh ! Cette maison !

— Calme-toi, dit Katz. Je suis content de te voir.

— Mais comment ils font pour vivre quand je ne suis pas là ? C'est ce que je ne comprends pas. Comment ça fonctionne, ne serait-ce que pour sortir les ordures ? dit Jessica en fermant la porte de la cuisine et en baissant la voix. Dieu seul sait ce qu'elle mange, celle-là. Apparemment, d'après ce que dit ma mère, elle vit de Cheerios, de lait et de sandwiches au fromage. Et puis des bananes. Mais où sont tous ces aliments ? Il n'y a même pas de lait dans le frigidaire. »

Katz fit un vague geste des mains, pour suggérer qu'il ne pouvait pas être tenu responsable de ça.

« Et tu sais, en fait, dit Jessica, il se trouve que je m'y connais un peu en cuisine régionale indienne. Parce que j'avais beaucoup d'amies indiennes à la fac. Et il y a des années, la première fois que je suis venue ici, je lui ai demandé si elle pouvait m'apprendre un peu de cuisine régionale, genre du Bengale, là où elle est née. Je suis très respectueuse des traditions des gens, et je me disais qu'on aurait pu se faire un bon grand repas ensemble, elle et moi, et vraiment s'asseoir à table comme une vraie famille. Je trouvais que ça serait cool, puisqu'elle est indienne et que je m'intéresse à la cuisine. Et elle s'est mise à rire en me regardant et m'a dit qu'elle ne savait même pas faire cuire un œuf. Apparemment, ses parents étaient tous deux ingénieurs et ils n'ont jamais préparé un seul repas de toute leur vie. Je pouvais aller me faire voir avec mon projet de repas. »

Katz lui souriait, savourant de voir avec quelle perfection elle combinait et mêlait, dans l'unité compacte de sa personne, les personnalités de ses deux parents. Elle parlait comme Patty et se scandalisait comme Walter, et pourtant elle était entièrement elle-même. Ses cheveux blonds étaient tirés en arrière et attachés avec une sévérité qui lui donnait l'air de hausser les sourcils en permanence, contribuant ainsi à une expression de surprise et d'ironie terrifiées. Il n'était pas le moins du monde attiré par elle, et l'aimait d'autant plus pour cette raison.

« Alors, où sont-ils tous ? dit-il.

— Maman est à la salle de sport, elle "travaille". Papa, en fait, je ne sais pas. Une réunion en Virginie. Il m'a dit de te dire qu'il te verrait demain matin... il pensait être là ce soir, mais il a eu un empêchement.

— Et ta mère rentre quand ?

— Tard, sûrement. Tu sais, ce n'est plus du tout évident

maintenant, mais c'était vraiment une super mère quand j'étais enfant. Tu vois ce que je veux dire ? Elle cuisinait. Accueillait les gens chaleureusement. Mettait des fleurs dans un vase près du lit... Apparemment, tout ça c'est du passé, maintenant. »

En tant qu'hôtesse de secours, Jessica conduisit Katz dans un étroit escalier à l'arrière de la maison et lui montra les grandes chambres du premier, qui avaient été converties en salon, salle à manger, pièce à vivre, ainsi que la petite pièce dans laquelle Patty avait installé son ordinateur et un canapé-lit, puis, au deuxième, la pièce tout aussi petite dans laquelle il allait dormir.

« C'est officiellement la chambre de mon frère, dit-elle, mais je parie qu'il n'a pas passé dix nuits ici depuis qu'ils ont emménagé. »

De fait, il n'y avait aucune trace de Joey, juste des meubles choisis avec le très bon goût de Walter et de Patty.

« Comment ça va avec Joey, maintenant ? »

Jessica haussa les épaules.

« Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ça.

— Vous ne vous parlez pas ? »

Elle regarda Katz avec ses yeux drôlement écarquillés et quelque peu globuleux.

« On se parle quelquefois, de temps en temps.

— Et alors ? Quelle est la situation ?

— Eh bien il est devenu républicain, alors les conversations ont tendance à ne pas être très agréables.

— Ah.

— Je t'ai sorti des serviettes. Tu veux un gant, pour te laver ?

— Je ne me suis jamais servi de ça, non. »

Lorsqu'il redescendit, une demi-heure plus tard, douché, portant un tee-shirt propre, il trouva le dîner qui l'attendait sur la table. Jessica s'assit à l'autre bout, les bras croisés bien serrés – c'était une fille très crispée dans l'ensemble – et le regarda manger.

« Félicitations, au passage, dit-elle, pour tout ce qui t'est arrivé. C'était très bizarre de t'entendre partout, tout d'un coup, et de te voir sur les playlists de tout le monde.

— Et toi ? Tu écoutes quoi ?

— Je suis plus world music, surtout africaine et sud-américaine. Mais j'ai bien aimé ton disque. Et j'ai vraiment reconnu le lac. »

Il était possible qu'elle insinuât quelque chose, en précisant cela, mais peut-être pas. Patty pouvait-elle lui avoir dit ce qui s'était passé au lac ? À elle et pas à Walter ?

« Alors, quoi de neuf ? dit-il. T'as l'air d'avoir un petit problème avec Lalitha. »

Cette fois encore, écarquillement amusé ou ironique des yeux.

« Alors ? dit-il.

— Oh rien. C'est juste que ma famille m'énerve un peu, ces temps-ci.

— J'ai l'impression que Lalitha est comme un petit problème pour tes parents.

— Mmmm.

— Elle a l'air super. Intelligente, énergique, engagée.

— Mmmm.

— Il y a quelque chose que tu voudrais me dire ?

— Non ! Je pense juste qu'elle a des vues sur mon père. Et ça fout ma mère en l'air. De regarder ce truc-là en train de se passer. Moi, je me dis, enfin, quand une personne est mariée, on la laisse tranquille, non ? On n'y touche pas, s'ils sont mariés. Non ? »

Katz s'éclaircit la gorge, pas trop sûr d'où cela allait les mener.

« En théorie oui, dit-il. Mais la vie se complique quand on vieillit.

— Mais ça ne veut pas dire qu'il faut que je l'aime. Ça ne veut pas dire qu'il faut que je l'accepte. Je ne sais pas si tu sais qu'elle vit juste au-dessus ? Elle est là absolument tout le temps. Elle est là plus que ma mère. Et je ne trouve pas que ce soit vraiment juste. Je pense qu'elle devrait partir et se trouver un logement. Mais je ne crois pas que mon père ait envie de ça.

— Et pourquoi n'a-t-il pas envie de ça ? »

Jessica lança un sourire crispé à Katz, d'un air très malheureux.

« Mes parents ont beaucoup de problèmes. Leur mariage connaît beaucoup de problèmes. Il n'y a pas besoin d'être devin pour le voir. C'est clair que ma mère est très déprimée. Depuis des années. Et elle ne s'en sort pas. Mais ils s'aiment, je sais bien qu'ils s'aiment, et ça me fait vraiment suer de voir ce qui se passe ici. Si seulement elle voulait bien partir – je parle de Lalitha –, si seulement elle voulait bien partir, pour que ma mère ait sa chance à nouveau...

— Ta mère et toi, vous êtes proches ?

— Non. Pas vraiment. »

Katz mangea en silence et attendit d'en entendre plus. Il semblait, heureux hasard, être tombé sur Jessica alors qu'elle était d'humeur à vider son sac avec la première personne qu'elle rencontrerait.

« Je veux dire, elle essaie, ajouta-t-elle. Mais elle a vraiment un don pour toujours dire ce qu'il ne faut pas. Elle ne respecte pas mon jugement. Elle ne voit pas que je suis une adulte intelligente qui peut penser par elle-même. Mon petit ami à la fac, il était incroyablement gentil et elle a été horrible avec lui. Comme si elle avait peur que je veuille l'épouser, alors elle se moquait de lui en permanence. C'était mon premier vrai petit ami, et je voulais juste prendre le temps d'en profiter, mais elle n'a pas pu nous laisser tranquilles. Il y a eu cette fois où William et moi on est venus un week-end, on voulait aller au musée et participer à une marche pour le mariage gay. On logeait ici,

et elle a commencé à lui demander s'il aimait bien quand les filles montraient leurs seins dans les fêtes des fraternités. Elle avait lu un article stupide dans le journal sur des garçons qui criaient aux filles de montrer leurs seins. Et moi, je dis, non, maman, je ne suis pas à l'université de Virginie. Il n'y a pas de fraternités dans ma fac, et ça c'est juste une crétinerie de l'âge de pierre qu'ils font dans le Sud, je ne vais pas en Floride pour les vacances de printemps, on n'est pas comme les jeunes de ton article débile. Mais elle ne lâchait pas l'affaire. Elle n'arrêtait pas de demander à William ce qu'il pensait des seins des autres filles. Et de faire semblant d'être surprise quand il disait que cela ne l'intéressait pas. Elle savait bien qu'il était sincère, pour ne rien dire de son terrible embarras d'entendre la mère de sa petite amie parler de seins, mais elle se comportait comme si elle ne le croyait pas. Pour elle, c'était une blague. Elle voulait que je me moque de William. Qui, oui, était parfois un peu difficile. Mais, enfin, on ne peut pas me laisser le temps de m'en rendre compte par moi-même ?

— C'est parce qu'elle t'aime. Elle ne voulait pas que tu épouses le mauvais gars.

— Mais je n'allais pas l'épouser ! C'est ça, l'histoire ! »

Les yeux de Katz furent attirés par les seins de Jessica, presque entièrement cachés par ses bras croisés bien serrés. Elle avait une petite poitrine, comme sa mère, mais moins bien proportionnée.

Ce qu'il ressentit alors, c'était que son amour pour Patty s'appliquait par extension à sa fille, le désir de la baiser en moins. Il voyait maintenant ce que Walter avait en tête en disant que Jessica était une jeune fille qui donnait aux personnes plus âgées un espoir pour l'avenir. Tous les voyants d'état de marche semblaient bel et bien allumés chez Jessica.

« Tu vas avoir une belle vie, dit-il.

— Merci.

— Tu as la tête bien faite. Ça me fait très plaisir de te revoir.

— Je sais, même chose pour moi, dit-elle. Je ne me souviens même plus de la dernière fois où je t'ai vu. Peut-être que j'étais encore au lycée ?

— Tu travaillais à une soupe populaire. Ton père m'avait emmené te voir là-bas.

— C'est vrai, c'étaient les années où je me constituais un CV. J'avais dix-sept activités extrascolaires. J'étais un peu comme Mère Teresa shootée aux amphètes. »

Katz se resservit en pâtes, préparées avec des olives et un genre de salade. Oui, c'était de la roquette : il était en sécurité, de retour dans le giron des bobos. Il demanda à Jessica ce qu'elle ferait si ses parents se séparaient.

« Ouahouh, je ne sais pas, dit-elle. J'espère qu'ils ne le feront pas.

Tu crois qu'ils vont se séparer ? C'est ce que papa t'a dit ?

— Je n'écarterais pas la possibilité.

— Eh bien, j'imagine que je serai alors comme tout le monde. La moitié de mes amis ont des parents divorcés. C'est juste que je n'ai jamais pensé que ça pouvait nous arriver. Jusqu'à ce que Lalitha entre en scène.

— Tu sais, il faut être deux pour danser le tango. Tu ne devrais pas être trop dure avec elle.

— Ah mais crois-moi, j'en veux aussi à papa. Et je le tiens aussi pour responsable. Je l'entends dans sa voix, et c'est vraiment... perturbant. Ça ne va pas. Tu vois, j'ai toujours cru que je le connaissais bien. Mais en fait, ce n'était pas le cas.

— Et ta mère ?

— Elle est bien évidemment malheureuse, aussi.

— Non, je veux dire, et si c'était elle qui partait ? Qu'en penserais-tu ? »

L'étonnement de Jessica devant cette question écarta toute possibilité que Patty ait pu se confier à elle.

« Je ne crois pas qu'elle pourrait faire une chose pareille, dit-elle. Sauf si papa la forçait.

— Elle est heureuse ?

— En fait, Joey dit qu'elle ne l'est pas. Je crois qu'elle a confié beaucoup de choses à Joey qu'elle ne me dit pas. Ou alors peut-être que Joey invente des trucs pour m'embêter. Enfin, elle se moque vraiment de papa, tout le temps, mais ça ne veut rien dire. Elle se moque de tout le monde... et je suis sûre qu'elle se moque aussi de moi quand je ne suis pas là. Pour elle, on est tous très amusants, et c'est sûr que ça me fait chier. Mais sa famille, c'est quand même tout pour elle. Je ne crois pas qu'elle puisse imaginer autre chose. »

Katz se demanda si cela pouvait être vrai. Patty lui avait dit elle-même, quatre ans plus tôt, qu'elle ne comptait pas quitter Walter. Mais le prophète niché dans le pantalon de Katz maintenait avec insistance le contraire, et Joey était peut-être plus fiable que sa sœur sur le sujet du bonheur de leur mère.

« Ta mère est une bien étrange personne, non ?

— J'ai de la peine pour elle, dit Jessica, quand je ne suis pas en colère contre elle, bien sûr. Elle est très intelligente et elle n'a jamais rien fait de sa vie à part être une bonne mère. La seule chose que je sais avec certitude, c'est que je ne resterai jamais à la maison à plein temps avec mes enfants.

— Tu veux donc des enfants. Malgré la crise de la surpopulation. »

Elle ouvrit grand les yeux en le regardant et rougit.

« Un ou deux, peut-être. Si jamais je rencontre le bon type. Ce qui

me paraît compromis à New York.

— New York peut être rude.

— Mon Dieu, merci. Merci de me dire ça. Je ne me suis jamais sentie, de toute ma vie, aussi rapetissée, aussi invisible et totalement maltraitée que durant ces huit derniers mois. Je croyais que New York allait être l'endroit idéal pour sortir avec des garçons. Mais les mecs sont soit des losers, soit des cons, ou alors ils sont mariés. C'est terrifiant. Je sais, je sais que je ne suis pas un canon, mais je pense que je vaudrais au moins cinq minutes de conversation polie. Ça fait huit mois, maintenant, et j'attends toujours ces cinq minutes. Je n'ai même plus envie de sortir, c'est trop démoralisant.

— Mais ce n'est pas toi, le problème. Tu es une jolie fille. Tu es peut-être trop gentille pour New York, c'est tout. C'est un peu la loi de la jungle, là-bas.

— Mais comment ça se fait qu'il y a tant de filles comme moi ? Et pas de types ? Les types bien ont tous décidé d'aller ailleurs ? »

Katz passa en revue dans sa tête les jeunes mâles de sa connaissance vivant dans l'agglomération new-yorkaise, y compris ses anciens partenaires de Walnut Surprise, et il ne put en trouver un seul en qui il pourrait avoir confiance pour sortir avec Jessica.

« Les filles viennent toutes pour travailler dans l'édition, dans l'art et dans le bénévolat, dit-il. Les types viennent pour l'argent et la musique. Du coup, il y a des critères de sélection. Les filles sont bien et intéressantes, les types sont tous des connards dans mon genre. Tu ne dois pas prendre tout ça personnellement.

— Je voudrais juste sortir une fois avec quelqu'un de sympa. »

Il regrettait maintenant de lui avoir dit qu'elle était jolie. Cela avait vaguement eu l'air d'une sorte d'avance et il espérait qu'elle ne l'avait pas pris comme ça. Malheureusement, il semblait bien que ce fût le cas.

« Tu es vraiment un connard ? dit-elle. Ou c'est juste une façon de parler ? »

La note de provocation flirteuse était inquiétante et devait être tuée dans l'œuf.

« Je suis venu ici pour rendre un service à ton père, dit-il.

— Ça ne fait pas très connard, ça, dit-elle d'un ton taquin.

— Fais-moi confiance, je sais ce que je dis. »

Il lui envoya le regard le plus noir qu'il pouvait lancer à quelqu'un, et vit que cela l'effraya un peu.

« Je ne comprends pas, dit-elle.

— Je ne suis pas ton allié sur le front indien. Je suis ton ennemi.

— Quoi ? Pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Je te l'ai dit. Je suis un connard.

— Merde. D'accord, c'est bon. »

Elle regarda le plateau de la table, les sourcils très relevés, elle était à la fois perturbée, effrayée et furieuse.

« Les pâtes sont excellentes, au passage. Merci d'avoir fait ça.

— De rien. Et prends de la salade, aussi, dit-elle en se relevant. Je crois que je vais aller lire en haut. Préviens-moi si tu as besoin d'autre chose. »

Il fit un signe de tête, et elle quitta la pièce. Il avait de la peine pour elle, mais ce qui l'amenait à Washington n'était pas très net, et cela ne servait à rien d'arrondir les angles. Quand il eut terminé de manger, il examina avec soin la grande collection de livres de Walter, sa collection encore plus grande de CD et de vinyles, avant de monter se retirer dans la chambre de Joey. Il voulait être celui qui entrerait dans la pièce où se trouvait Patty, et non celui qui serait en train d'attendre quand elle rentrerait. Être celui qui attendait le mettrait dans une position trop vulnérable ; ce n'était pas très katzien. Bien que d'ordinaire il évitât les bouchons d'oreilles, à cause de la véritable symphonie que cela déclenchait avec ses acouphènes, il en mit cette fois-ci, pour ne pas rester à guetter lâchement des bruits de pas et des voix.

Le lendemain matin, il s'attarda dans la chambre jusqu'à presque neuf heures avant de descendre l'escalier arrière en quête d'un petit déjeuner. La cuisine était vide, mais quelqu'un, sans doute Jessica, avait préparé du café, découpé des fruits et sorti des muffins. Une légère pluie printanière tombait sur le petit jardin à l'arrière de la maison, sur les narcisses et les jonquilles, ainsi que sur les épaulements des maisons voisines. Entendant des voix venir de l'avant de la demeure, Katz traversa le couloir avec son café et son muffin, pour trouver Walter, Jessica et Lalitha, tous trois bien récurés, la peau soignée, douchés-coiffés, qui l'attendaient dans la salle de réunion.

« C'est bien, dit Walter, maintenant que tu es là, on peut commencer.

— Je ne pensais pas qu'on devait se réunir aussi tôt.

— Il est neuf heures, dit Walter. C'est une journée de travail pour nous. »

Il était assis côte à côte avec Lalitha vers le milieu de la grande table. Jessica était au bout, les bras croisés, irradiant un scepticisme et une position défensive intenses. Katz s'assit en face des autres.

« Tu as bien dormi ? dit Walter.

— Très bien. Où est Patty ? »

Walter haussa les épaules.

« Elle ne vient pas à cette réunion, si c'est ce que tu veux savoir.

— Nous voulons essayer d'accomplir quelque chose, dit Lalitha. Nous ne voulons pas passer toute la journée à rire en se disant que c'est vraiment peine perdue. »

Ouaouhhh !!!

Les yeux de Jessica dardaient leurs flèches de l'un à l'autre, dans l'attente. Walter, à y regarder de plus près, avait des cernes terribles sous les yeux, et ses doigts, sur le plateau de la table, faisaient un truc qui tenait à la fois du tremblement et du tapotement. Lalitha avait elle-même l'air un peu défait, le visage bleui par la pâleur sur sa peau sombre. En observant la relation de leurs corps, leur position délibérément séparée, Katz se demanda si la chimie n'avait pas déjà fait son travail. Ils semblaient tristes et coupables, comme des amants condamnés à bien se tenir en public. Ou alors, comme des personnes qui n'avaient pas encore établi les termes de leur relation et qui n'en étaient pas satisfaites. La situation méritait une étude fine, quelle que fût l'alternative.

« On va donc commencer par le problème, dit Walter. Le problème, c'est que personne n'ose faire de la surpopulation un sujet de débat national. Et pourquoi ? Parce que le sujet n'est pas porteur. Parce que ça fait ringard. Parce que, comme pour le réchauffement de la planète, nous n'avons pas encore atteint le stade où les conséquences deviennent impossibles à nier. Et parce que nous avons l'air élitistes si nous tentons de dire aux gens pauvres ou sans instruction de ne pas avoir autant de bébés. Le fait d'avoir des familles nombreuses est inversement proportionnel au statut économique, tout comme l'âge auquel les filles commencent à avoir des bébés, ce qui est tout aussi dommageable dans une perspective quantitative. On peut diminuer le taux de croissance de moitié simplement en doublant l'âge moyen des primo-parturientes âgées de dix-huit à trente-cinq ans. C'est la raison pour laquelle les rats se reproduisent bien plus que les léopards... parce qu'ils atteignent la maturité sexuelle bien plus tôt.

— Il y a déjà un problème dans cette analogie, bien sûr, dit Katz.

— Exactement, dit Walter. C'est une fois encore la question de l'élitisme. Les léopards sont une espèce "supérieure" aux rats ou aux lapins. Il y a donc là un autre aspect du problème : on transforme les gens pauvres en rongeurs lorsqu'on attire l'attention sur leur taux de natalité élevé et la précocité de leur première procréation.

— Je crois que l'analogie avec la cigarette est bonne », dit Jessica, du bout de la table.

Il était clair qu'elle était allée dans une université chère et qu'elle avait appris à donner son avis dans les séminaires.

« Les gens qui ont de l'argent peuvent avoir du Zoloft ou du Xanax, reprit-elle. Et donc, quand on taxe les cigarettes, ou l'alcool, ce sont les pauvres qui sont le plus durement touchés. On rend les drogues bon marché plus chères.

— C'est vrai, dit Walter. Très bon point. Et ça s'applique aussi à la religion, autre grande drogue pour ceux qui n'ont pas d'opportunités

économiques. Si on s'attaque à la religion, qui est notre vrai ennemi, on s'en prend à ceux qui sont économiquement opprimés.

— Et les armes à feu, aussi, dit Jessica. La chasse, c'est plutôt pour les pauvres.

— Ha, allez dire ça à Mr. Haven, dit Lalitha avec son accent haché. Allez dire ça à Dick Cheney.

— Non, non, en fait, Jessica a raison », dit Walter.

Lalitha se tourna vers lui.

« Vraiment ? Je ne vois pas pourquoi. Qu'est-ce que la chasse a à voir avec la population ? »

Jessica leva les yeux au ciel avec impatience.

La journée pourrait bien être longue, se dit Katz.

« Tout tourne autour du même problème des libertés personnelles, dit Walter. Les gens viennent dans ce pays pour l'argent ou pour la liberté. Si tu n'as pas d'argent, tu t'accroches à tes libertés avec encore plus de rage. Même si fumer te tue, même si tu n'as pas les moyens de nourrir tes gosses, même si tes gosses se font descendre par des malades armés de fusils d'assaut. Tu peux être pauvre, mais la seule chose que personne ne peut te prendre, c'est la liberté de foutre ta vie en l'air comme tu veux. C'est ce que Bill Clinton a compris : on ne peut pas gagner des élections en parlant contre les libertés personnelles. Surtout pas contre les armes à feu, en fait. »

Que Lalitha ait hoché la tête en accord soumis à ces paroles, plutôt que de se mettre à boudier, rendit la situation plus claire. Elle était toujours en demande et Walter n'avait toujours pas cédé. Et il se trouvait dans son élément naturel, sa forteresse personnelle, lorsqu'il pouvait parler de manière abstraite. Il n'avait pas du tout changé depuis l'époque de Macalester.

« Le vrai problème, cela dit, intervint Katz, c'est le capitalisme de marché. Pas vrai ? À moins que vous comptiez rendre la reproduction hors-la-loi, votre problème, ce ne sont pas les libertés civiles. La vraie raison pour laquelle vous n'attirez personne quand vous parlez de la surpopulation, c'est parce que parler d'avoir moins de bébés, ça revient à parler des limites de la croissance. Correct ? Et la croissance n'est pas une question secondaire dans l'idéologie de la libre entreprise. Ça en est l'essence absolue. Correct ? Dans la théorie économique de la libre entreprise, il faut laisser des choses comme l'environnement en dehors de l'équation. C'était quoi le mot que tu adorais ? Les "externalités" ?

— C'est tout à fait ça, dit Walter.

— Je ne pense pas que la théorie ait beaucoup changé depuis qu'on était à la fac. La théorie, c'est qu'il n'y a pas de théorie. Vous voyez ? Le capitalisme ne peut pas parler de limites, parce que toute l'idée du capitalisme est la croissance constante du capital. Si vous

voulez être entendus dans les médias capitalistes, communiquer dans une culture capitaliste, la surpopulation ne peut avoir aucun sens. C'est du non-sens littéral. Et c'est ça, votre vrai problème.

— Dans ce cas, on devrait peut-être arrêter là, dit sèchement Jessica. Puisqu'il n'y a rien à faire.

— Je n'ai pas inventé le problème, lui dit Katz. Je ne fais que le signaler.

— Nous connaissons le problème, dit Lalitha. Mais nous sommes une organisation pragmatique. Nous ne voulons pas renverser tout un système, nous voulons juste l'améliorer. Nous essayons de faire en sorte que le débat culturel rattrape la crise, avant qu'il soit trop tard. Nous voulons faire avec la population ce que Gore a fait avec le changement de climat. Nous avons des réserves d'un million de dollars, et il y a des mesures très pratiques que nous pouvons prendre dès maintenant.

— Moi, ça ne me dérangerait pas vraiment de renverser tout le système, dit Katz. Vous pouvez y aller, je signe pour ça.

— La raison pour laquelle le système ne peut pas être renversé dans ce pays, dit Walter, c'est la liberté. La raison pour laquelle la libre entreprise en Europe est tempérée par le socialisme, c'est parce qu'ils ne sont pas aussi accrochés aux libertés individuelles qu'ici. Ils ont aussi des taux de croissance démographique plus bas, malgré des niveaux de revenus comparables. Les Européens sont en général plus rationnels, dans le fond. Et le débat sur les droits, dans ce pays, n'est pas rationnel. Il se pose sur le plan des émotions, des ressentiments de classe, et c'est pour ça que c'est si efficace, côté exploitation. Et c'est pour ça que je voudrais revenir à ce que Jessica a dit sur les cigarettes. »

Jessica fit un petit geste, comme pour dire, Merci !

Du couloir monta un bruit annonçant quelqu'un, c'était Patty, qui se déplaçait dans la cuisine sur des talons sonores. Katz, qui avait envie d'une cigarette, prit la tasse à café vide de Walter et se prépara une boule de chique à la place.

« Le changement social positif marche de haut en bas, dit Walter. Le ministre de la Santé sort son rapport, les gens instruits le lisent, les jeunes les plus intelligents commencent à se rendre compte que fumer c'est stupide, pas cool, et le taux national des fumeurs baisse. Ou alors, Rosa Parks s'assoit dans son bus, des étudiants en entendent parler, ils manifestent à Washington, ils prennent des cars pour le Sud et tout d'un coup, voilà le mouvement pour les droits civiques. Nous en sommes maintenant à un point où toute personne raisonnablement instruite peut comprendre le problème posé par la croissance démographique. La prochaine étape est donc de faire en sorte que les étudiants trouvent cool de s'inquiéter de cette question. »

Tandis que Walter s'étendait sur le sujet des étudiants, Katz s'efforçait d'entendre ce que Patty faisait dans la cuisine. La lâcheté fondamentale de sa situation commençait à lui sauter aux yeux. La

Patty qu'il désirait était la Patty qui ne désirait pas Walter : la maîtresse de maison qui ne voulait plus être une maîtresse de maison, la maîtresse de maison qui voulait baiser avec un rocker. Mais au lieu de l'appeler pour lui dire qu'il la désirait aussi, il était assis là comme un étudiant de première année, et se montrait complaisant avec les fantaisies intellectuelles de son vieil ami. Qu'y avait-il chez Walter qui lui cassait les pattes comme ça ? Il se sentait comme un insecte libre pris dans la toile gluante d'une famille. Il ne pouvait cesser d'être gentil avec Walter, parce qu'il l'aimait bien ; s'il ne l'avait pas autant aimé, il n'aurait probablement pas désiré Patty ; et s'il ne l'avait pas désirée, il ne serait pas assis ici à faire semblant. Quel bordel...

Voilà que les bruits de pas de Patty s'approchaient dans le couloir. Walter cessa de parler et inspira profondément, visiblement pour se préparer. Katz fit pivoter sa chaise vers l'entrée ; elle était là. La mère au visage juvénile, avec son côté sombre. Elle portait des bottes noires, une jupe serrée en brocart de soie noir et rouge et un imper court chic dans lesquels elle était à la fois jolie et différente de ce qu'elle était habituellement. Katz ne se souvenait pas l'avoir vue autrement qu'en jean.

« Salut Richard, dit-elle en regardant plus ou moins dans sa direction. Salut tout le monde. Comment ça se passe ?

— On démarre juste, dit Richard.

— Bon, je ne vous interromps pas, alors.

— Tu es toute élégante, dit Walter.

— Je vais faire des courses, dit-elle. Je vous vois peut-être ce soir, si vous êtes dans le coin.

— Tu prépares le dîner ? dit Jessica.

— Non, je travaille jusqu'à neuf heures. Mais, si vous voulez, je pense que je peux aller chercher quelque chose avant d'y aller.

— Ça nous aiderait bien, dit Jessica, puisqu'on va travailler toute la journée.

— Oui, eh bien, je serais ravie de préparer à dîner si je ne devais pas faire mes huit heures de boulot.

— Bon, c'est pas grave, dit Jessica. Oublie. On sortira, on se débrouillera.

— Ça me semble être le plus simple, dit Patty.

— Bien bien, dit Walter.

— Oui, bien bien, dit-elle. J'espère que vous allez tous vous amuser. »

Ayant ainsi, en deux temps trois mouvements, irrité, ignoré ou déçu chacun des quatre, elle s'éloigna dans le couloir et sortit de la maison. Lalitha, qui n'avait cessé de tapoter sur son BlackBerry dès que Patty était apparue, avait l'air le plus clairement mécontent.

« Elle travaille sept jours par semaine maintenant, ou quoi ? dit

Jessica.

— Normalement non, dit Walter. Je ne suis pas sûr de tout comprendre.

— Mais il y a quand même toujours quelque chose à comprendre, n'est-ce pas », murmura Lalitha sans cesser de tripoter son portable.

Jessica se tourna vers elle, redirigeant immédiatement son fiel.

« Vous nous dites, quand vous en avez fini avec vos e-mails, d'accord ? On va attendre que vous soyez prête, d'accord ? »

Lalitha, les lèvres serrées, continua à pianoter.

« Vous pouvez peut-être faire ça plus tard ? » dit gentiment Walter.

Elle posa sèchement le BlackBerry sur la table.

« D'accord, dit-elle. Prête ! »

La nicotine commença son circuit dans le corps de Katz et il se sentit mieux. Patty lui avait paru dans le défi, et ça, c'était bien. Par ailleurs, le fait qu'elle soit *toute élégante* n'avait pas échappé à son attention. Toute élégante pour quelle raison ? Pour se présenter à lui. Et travailler vendredi et samedi soir, pour quelle raison ? Pour l'éviter. Oui, pour jouer au même jeu de cache-cache auquel il jouait avec elle. Maintenant qu'elle était partie, il la voyait mieux, il recevait ses signaux avec moins de parasites, il pouvait s'imaginer posant les mains sur sa jolie jupe, et se souvenir du désir qu'elle avait ressenti pour lui dans le Minnesota.

Mais en attendant demeurait le problème d'une procréation trop importante : la première tâche concrète, dit Walter, était de penser à un nom pour leur initiative. Son idée de travail était « Youth Against Insanity » (Les Jeunes contre la Folie), hommage privé à « Youth Against Fascism » qu'il considérait – et Katz était d'accord là-dessus – comme l'une des meilleures chansons jamais enregistrées par Sonic Youth. Mais Jessica tenait beaucoup à ce qu'on choisisse une appellation qui dise oui plutôt que non. Du pour, plutôt que du contre.

« Les jeunes de mon âge sont plus libertaires que vous l'étiez, expliqua-t-elle. Tout ce qui peut sentir l'élitisme, ou le manque de respect pour le point de vue de quelqu'un d'autre, ils sont allergiques à ça. Votre campagne ne peut pas être une campagne qui dit aux autres ce qu'ils ne doivent pas faire. Il faut parler de ce choix cool et positif que nous faisons tous. »

Lalitha suggéra Les Vivants d'abord, ce qui heurta les oreilles de Katz, et que Jessica écrasa de tout son mépris. Et c'est ainsi qu'ils passèrent toute la matinée à se remuer les méninges, manquant cruellement, selon Katz, des services d'un professionnel des relations publiques. Ils passèrent en revue : Une planète plus déserte, Un air plus frais, Préservatifs illimités, La Coalition des déjà nés, Free Space, Qualité de la vie, Une tente pour deux et Ça suffit comme ça ! (que

Katz aimait bien mais que les autres trouvaient encore trop négatif ; il se le mit dans un coin de la tête comme titre possible pour une future chanson ou un futur album). Ils réfléchirent à Nourrissons les vivants, Soyez raisonnables, Des Têtes plus froides, Une meilleure façon de faire, La force, ce n'est pas le nombre, Moins c'est plus, Des nids plus vides, La Joie d'être sans enfants, Sans enfants pour toujours, Pas de bébé à bord, Nourrissez-vous, Osez ne pas procréer, Dépeuplez !, Deux fois hurra, Peut-être pas d'enfant, Moins que zéro, Appuyez sur le frein, À bas la famille, On se calme, Un peu de place, Plus pour moi, Élevé seul, On respire, Plus d'espace, Aimez ce qui est là, Stérile par choix, La Fin de l'enfance, Les Enfants, c'est du passé, Une famille à deux, Peut-être jamais, et Pourquoi si vite ?, et ils les rejetèrent tous. Pour Katz, l'exercice était une illustration de l'impossibilité générale de l'entreprise et du côté rance du stéréotype de la personne cool, mais Walter menait la discussion avec une justesse optimiste qui témoignait de longues années passées dans le monde artificiel des ONG. Et, chose assez incroyable, les dollars qu'il allait dépenser étaient réels.

« Je dirais, OK pour Free Space, finit-il par dire. J'aime assez l'idée de voler le mot "libre" à l'autre camp et de s'approprier la rhétorique des grands espaces de l'Ouest. Si ce truc prend, ça peut aussi être le nom de tout le mouvement, pas seulement de notre groupe. Le mouvement pour l'espace libre.

— Je suis la seule à entendre "espace libre pour se garer" ? demanda Jessica.

— La connotation n'est pas si mauvaise, dit Walter. On sait tous ce que c'est que d'avoir du mal à trouver une place pour se garer. Moins de gens sur la planète, plus de places de parking ? C'est un exemple quotidien très parlant des mauvais côtés de la surpopulation.

— Il faut voir si le nom n'est pas déjà déposé, dit Lalitha.

— Rien à foutre des marques déposées, dit Katz. Toutes les expressions connues de l'homme sont déjà déposées.

— On pourrait mettre un autre espace entre les mots, dit Walter. Un peu le contraire de EarthFirst ! Et sans le point d'exclamation. Si on nous fait un procès, on peut bâtir notre défense sur cet espace de plus. Ça sonne bien, non ? Le procès pour l'espace ?

— Vaut mieux pas de procès du tout, à mon avis », dit Lalitha.

Dans l'après-midi, après que les sandwiches furent commandés puis mangés et que Patty fut rentrée puis repartie sans avoir eu aucun contact avec eux (Katz eut un bref aperçu de son jean noir d'hôtesse quand ses jambes s'éloignèrent dans le couloir), le conseil de quatre membres de Free Space mit en place un plan pour les vingt-cinq stagiaires d'été que Lalitha avait déjà commencé à attirer et à engager. Afin d'éveiller les consciences, elle avait pensé pour la fin de l'été à un

festival de musique dans une ferme d'élevage de chèvres de huit hectares que possédait maintenant le Cerulean Mountain Trust dans la partie sud de sa réserve à parulines – projet auquel Jessica trouva immédiatement à redire. Est-ce que Lalitha comprenait quoi que ce soit à la nouvelle relation que les jeunes avaient avec la musique ? Il ne suffisait pas de faire venir un grand nom ! Il fallait envoyer vingt stagiaires dans vingt villes dans tout le pays et leur faire organiser des festivals locaux – « Un concours des groupes », dit Katz. « Oui, c'est ça, vingt concours locaux de groupes », dit Jessica. (Elle s'était montrée glaciale avec Katz toute la journée mais semblait maintenant reconnaissante de son aide pour écraser Lalitha.) En offrant des récompenses en dollars, ils pourraient attirer cinq grands groupes dans chacune des vingt villes, qui lutteraient tous pour représenter leur scène musicale locale lors d'un dernier concours en Virginie-Occidentale, sous l'égide de Free Space, avec quelques grands noms pour prononcer le jugement final et prêter leur aura à la cause visant à inverser la croissance de la population mondiale et à rendre ringard le fait d'avoir des enfants.

Katz, qui même selon ses propres critères, avait consommé des quantités colossales de caféine et de nicotine, finit dans un état presque maniaque : il se montra d'accord avec tout ce qui lui était demandé. Écrire des chansons spécialement pour Free Space, revenir à Washington en mai pour rencontrer les stagiaires de Free Space et contribuer à leur endoctrinement, faire une apparition surprise au concours new-yorkais des groupes, être maître de cérémonie pour le festival Free Space de Virginie-Occidentale, tenter de reconstituer Walnut Surprise pour qu'ils jouent à ce moment-là, harceler des grands noms pour qu'ils apparaissent avec lui et le rejoignent dans le jury final. Dans son esprit, il ne faisait rien de plus que signer des chèques en bois, parce que, malgré les substances chimiques tout à fait réelles qu'il avait ingérées, la vraie substance de son état était une idée fixe bien vivante : enlever Patty à Walter. Ça, c'était la piste rythmique, le reste était du chichi. À bas la famille : un autre titre de chanson. Et une fois la famille anéantie, il n'aurait plus besoin d'honorer aucune de ses promesses.

Il était si remonté que lorsque la réunion se termina, vers dix-sept heures, que Lalitha retourna dans son bureau pour commencer à élaborer leurs plans, et que Jessica disparut à l'étage, il accepta de sortir avec Walter. Il pensait que c'était la dernière fois qu'ils sortiraient tous les deux. Il se trouva que le groupe soudain très prisé Bright Eyes, dont le leader était un jeune talent du nom de Conor Oberst, jouait ce soir-là dans un lieu connu de Washington. Le concert était à guichets fermés mais Walter avait bien envie d'aller backstage voir Oberst et lui parler de Free Space, et Katz, qui planait, donna les

coups de téléphone plus ou moins humiliants mais nécessaires pour obtenir deux passes à la porte. Tout valait mieux que traîner dans la maison, à attendre que Patty rentre.

« Je n'arrive pas à croire que tu fasses tout ça pour moi, dit Walter au restaurant thaï, près de Dupont Circle, où ils s'étaient arrêtés pour dîner avant le concert.

— Pas de problème, mon vieux. »

Katz prit des brochettes sauce satay, se demanda si son estomac les supporterait et décida que non. Un peu plus de tabac était une très mauvaise idée, mais il en sortit de sa boîte malgré tout.

« C'est un peu comme si on arrivait enfin à faire les choses dont on parlait à la fac, dit Walter. C'est vraiment important pour moi. »

Les yeux de Katz scrutèrent nerveusement le restaurant, se posant sur tout sauf sur son ami. Il avait l'impression d'avoir sauté d'une falaise, qu'il agitait encore les jambes, mais qu'il s'écraserait très bientôt.

« Tu vas bien ? dit Walter. Tu as l'air sur les nerfs.

— Non, ça va, ça va.

— Ça n'a pas l'air d'aller. Tu t'es tapé une boîte entière de cette merde, aujourd'hui.

— J'essaie juste de ne pas fumer près de vous.

— Et je t'en remercie. »

Walter mangea toutes les brochettes tandis que Katz crachait de la salive dans son verre à eau, se sentant momentanément apaisé, dans cet état de faux calme qu'apporte la nicotine.

« Comment ça va entre toi et la fille ? dit-il. J'ai perçu comme des vibrations bizarres, aujourd'hui. »

Walter rougit et ne répondit pas.

« Tu couches avec elle ?

— Mais bon sang, Richard, ça ne te regarde pas !

— Alors, ça veut dire oui, ça ?

— Non, ça veut dire que c'est pas tes oignons, putain.

— Tu es amoureux d'elle ?

— Mon Dieu ! Ça suffit comme ça.

— T'as raison, je trouve que c'était un meilleur nom. Ça suffit comme ça ! Avec un point d'exclamation. Free Space, on dirait une chanson de Lynyrd Skynyrd.

— Pourquoi ça t'intéresse autant que je couche avec elle ? Quel est le problème ?

— Je m'interroge juste sur ce que je vois.

— Eh bien, on est différents, toi et moi. Tu comprends ça ? Tu comprends qu'il peut y avoir des valeurs plus importantes que baiser ?

— Oui, je comprends. Dans l'absolu.

— Eh bien alors, tu la fermes, là-dessus, d'accord ? »

Katz chercha des yeux leur serveur avec impatience. Il était d'une humeur de chien, et tout ce que faisait ou disait Walter l'irritait. Si Walter était trop lavette pour foncer avec Lalitha, s'il voulait continuer à jouer les béni-oui-oui, Katz s'en foutait, maintenant.

« Allez, on se casse, putain ! dit-il.

— Je peux peut-être avoir mon plat, avant ? Tu n'as peut-être pas faim, mais moi si.

— Oui, bien sûr. Excuse-moi. »

Son moral tomba en chute libre une heure plus tard, quand il se retrouva écrasé dans la foule de jeunes aux portes du 9:30 Club. Katz n'avait plus assisté à un concert depuis plusieurs années, il n'était plus allé entendre une idole des jeunes depuis sa propre jeunesse, et il s'était tellement habitué aux foules plus adultes des concerts des Traumatic et de Walnut Surprise qu'il avait oublié combien un concert de jeunes était différent. Presque religieux, avec son sérieux collectif. Contrairement à Walter, qui, avec sa soif de culture, possédait les œuvres complètes de Bright Eyes et en avait beaucoup parlé au restaurant thaï, Katz ne connaissait le groupe que de réputation. Lui et Walter étaient au moins deux fois plus âgés que tous ceux qui se trouvaient dans le club, ces garçons aux cheveux plats et ces nanas aux rondeurs à la mode. Il sentait qu'on le regardait et qu'on le reconnaissait, ça et là, tandis qu'ils s'avançaient sur la piste encore déserte avant le spectacle, et il se dit qu'il aurait difficilement pu prendre une décision pire que celle d'apparaître en public et de signaler, par sa simple présence, son approbation pour un groupe dont il ne connaissait quasiment rien. Il ne savait pas ce qui pouvait être pire, dans ces circonstances, être repéré et se faire passer de la pommade ou demeurer dans l'obscurité de la quarantaine.

« Tu veux qu'on aille backstage ? dit Walter.

— Je ne peux pas, mon pote. Je ne suis pas d'humeur.

— Juste pour faire les présentations. Ça ne prendra qu'une minute. Je peux enchaîner tout de suite sur un bon laïus.

— Je ne suis pas d'humeur. Je ne connais pas ces gens. »

La musique passée avant le spectacle, dont le choix était une prérogative du leader du groupe, était d'une étrangeté impeccable. (Katz, en tant que leader de son groupe, avait toujours détesté la posture, la finasserie des stratégies et le didactisme présidant au choix de la musique, la pression vous poussant à vous montrer groovy dans vos goûts musicaux, et il en laissait le soin aux membres de son groupe.) Les roadies étaient en train d'installer un assez grand nombre de micros et d'instruments tandis que Walter étalait l'histoire de Conor Oberst : il avait commencé à enregistrer à douze ans, il vivait toujours à Omaha, son groupe tenait davantage du collectif ou de la famille que d'un groupe de rock ordinaire. Les gosses affluaient dans la salle,

venant de toutes les entrées, très dans l'esprit Bright Eyes (pour un groupe, quel putain de nom merdique à la gloire de la jeunesse, se dit Katz), très chattes rasées. Son sentiment de s'être écrasé au sol n'était pas exactement fait d'envie, ni même uniquement de l'idée d'avoir survécu à lui-même. C'était plus du désespoir face à l'éclatement du monde. La nation menait de mauvaises guerres terrestres dans deux pays, la planète chauffait comme un grille-pain, et ici, au 9:30, tout autour de lui, se trouvaient des centaines de gamins coulés dans le moule de la Sarah au gâteau à la banane, avec leurs doux petits désirs, leur droit innocent... à quoi ? À l'émotion. À la vénération sans mélange d'un groupe superspécial. À pouvoir, ensemble, répudier de manière rituelle, durant une heure ou deux un samedi soir, le cynisme ou la colère de leurs aînés. Comme Jessica l'avait suggéré un peu plus tôt lors de la réunion, ils semblaient n'en vouloir à personne. Katz le voyait à leur habillement, qui n'exprimait rien de la rage et de l'hostilité des foules dont il avait fait partie dans sa jeunesse. Ils ne se rassemblaient pas en colère, mais pour célébrer le fait d'avoir trouvé, en tant que génération, une manière d'être plus douce et plus respectueuse. Une manière d'être, et ce n'était pas innocent, plus en harmonie avec la consommation. Et ils lui disaient tous : crève !

Oberst entra seul en scène, il portait un smoking bleu poudré, il s'harnacha d'une guitare acoustique, et susurra une ou deux longues mélopées en solo. C'était une vraie star, un jeune génie, et donc d'autant plus insupportable pour Katz. Son numéro de l'artiste à l'âme torturée, sa complaisance quand il poussait ses chansons au-delà des limites naturelles de l'endurance, ses agressions habiles contre les conventions de la pop : il faisait dans la sincérité, et quand le spectacle menaçait de montrer que cette sincérité était fausse, il donnait dans l'angoisse sincère face à la difficulté de la sincérité. Ensuite apparut le reste du groupe, dont trois adorables jeunes grâces, des choristes vêtues de robes de vamps, et ce fut l'un dans l'autre un grand concert – Katz ne put s'abaisser à le nier. Il avait juste l'impression d'être la seule personne sobre comme un chameau dans une pièce pleine d'ivrognes, le seul mécréant dans une manifestation religieuse. Il fut poignardé par un coup de nostalgie pour Jersey City, avec ses rues qui tuaient toute foi. Il avait l'impression d'avoir un travail à accomplir, là-bas, dans son créneau marginal, avant la fin totale du monde.

« Alors, tu en as pensé quoi ? lui demanda Walter d'un ton léger dans le taxi après le concert.

— Je pense que je vieillis, dit-il.

— Je les ai trouvés assez géniaux.

— Un peu trop de chansons sur les séries pour ados.

— Tout ça, c'est sur la foi, dit Walter. Leur nouveau disque, c'est

comme un incroyable effort panthéiste pour continuer à croire en quelque chose dans un monde où la mort règne. Oberst utilise le mot “élever” dans toutes ses chansons. C’est aussi le titre de l’album, *Lifted*, « Élévation ». C’est comme la religion, mais sans la connerie du dogme.

— J’admire ta capacité à l’admiration, dit Katz, en ajoutant, comme le taxi se faufilait dans la circulation à un carrefour en diagonale complexe, je ne crois pas que je vais pouvoir faire ça pour toi, Walter. Là, tout de suite, je suis plongé dans un bain de honte.

— Fais comme tu peux. Trouve tes propres limites. Si tout ce que tu veux faire, c’est passer un jour ou deux en mai pour rencontrer les stagiaires, peut-être même coucher avec une ou deux, pas de problème pour moi. Ce serait déjà beaucoup.

— Je pense recommencer à écrire des chansons.

— C’est génial ! C’est une très grande nouvelle. Je crois même que je préférerais que tu fasses ça plutôt que travailler pour nous. Mais arrête de faire des decks, pour l’amour du ciel !

— Je pourrais bien avoir besoin de continuer. Ça ne dépend pas de moi. »

À leur retour, la demeure était sombre et calme, une unique lumière brillait dans la cuisine. Walter alla directement se coucher, mais Katz traîna un moment dans la cuisine, dans l’idée que Patty pourrait l’entendre et descendre. Tout le reste mis à part, ce dont il avait maintenant grand besoin était la compagnie de quelqu’un qui aurait une certaine ironie. Il mangea des pâtes froides et fuma une cigarette dans le jardin derrière la maison. Puis il monta au premier et alla voir la petite pièce de Patty. D’après les oreillers et les couvertures qu’il avait vus sur le canapé la veille, il avait l’impression qu’elle dormait là. La porte était fermée et aucune lumière ne filtrait autour de cette porte.

« Patty », dit Katz d’une voix qu’elle aurait pu entendre si elle avait été éveillée.

Il écouta attentivement, enveloppé de ses acouphènes.

« Patty », répéta-t-il.

Sa queue ne crut pas une seconde quelle dormait, mais il était possible que la porte soit close sur une pièce vide, et il éprouvait une réticence curieuse à l’ouvrir pour vérifier. Il avait besoin d’un petit souffle d’encouragement ou une confirmation de ses instincts. Il redescendit dans la cuisine, finit les pâtes, et lut le *Post* et le *Times*. À deux heures, toujours agité par la nicotine, comme il commençait à en avoir marre de Patty, il retourna vers la petite pièce, frappa à la porte et l’ouvrit.

Elle était assise sur le canapé dans le noir, elle portait toujours son uniforme noir du gymnase, elle regardait droit devant elle, les

maines bien serrées sur ses genoux.

« Désolé, dit Katz. Tout va bien ?

— Oui, dit-elle, sans le regarder. Mais on devrait descendre. »

Il ressentit un étrange sentiment d'oppression dans sa poitrine en descendant à nouveau l'escalier du fond, un intense empressement sexuel qu'il ne pensait pas avoir éprouvé depuis le lycée. Patty le suivit dans la cuisine et ferma la porte de l'escalier derrière elle. Elle portait des chaussettes qui semblaient très douces, les chaussettes d'une personne dont les pieds n'étaient plus aussi jeunes ni aussi potelés qu'avant. Il fut agréablement surpris, comme toujours, par sa grande taille, même sans bottes ou chaussures. Les paroles d'une de ses chansons lui vinrent en tête, celles disant que le corps de Patty était le corps fait pour lui. Il en était là, le vieux Katz : ému par ses propres textes. Et ce corps, pour lui, était toujours très agréable, rien de vraiment déplaisant en aucune façon : le produit, à coup sûr, de nombreuses heures d'efforts à la salle de sport. Sur le devant de son tee-shirt noir, en grosses lettres blanches étaient écrits les mots DE LA FONTE.

« Je vais me faire une camomille, dit-elle. Tu en veux ?

— Bien sûr. Je ne crois pas avoir jamais bu de camomille.

— Ah, mais c'est que tu as vécu une vie très protégée. »

Elle alla dans l'office et en rapporta deux grandes tasses d'eau bouillante avec des étiquettes de sachets de tisane pendant sur le côté.

« Pourquoi tu n'as pas répondu la première fois que je suis monté ? dit-il. Ça fait deux heures que je suis planté là, moi.

— Je devais être perdue dans mes pensées.

— Tu croyais que j'allais tout simplement aller au lit ?

— Je ne sais pas. Je crois que je pensais sans penser, si tu vois ce que je veux dire. Mais j'ai compris que tu voulais me parler et je savais que je devais le faire. Et me voilà.

— Tu ne dois rien faire du tout.

— Non, c'est bon, on devrait parler, dit-elle en prenant place à la grande table en face de lui. Vous vous êtes bien amusés, alors ? Jessie m'a dit que vous étiez allés à un concert.

— Oui, avec environ huit cents gosses de vingt et un ans.

— Ah-ah-ah ! Mon pauvre vieux !

— Walter a aimé.

— Oh, ça, j'en suis sûre. C'est un grand fan de la jeunesse, ces temps-ci. »

Katz se sentit encouragé par la note d'insatisfaction.

« J'en déduis que ce n'est pas ton cas ?

— Moi ? Non, tu peux le dire. Exception faite, bien sûr, de mes enfants. J'aime toujours mes enfants. Mais les autres ? Ah-ah-ah ! »

Son rire aigu en trille n'avait pas changé. Sous la nouvelle

coiffure, cela dit, sous les yeux maquillés, elle paraissait plus âgée. L'âge n'allait que dans une seule direction, et le centre autoprotecteur de Katz, voyant cela, lui disait de fuir pendant qu'il était encore temps. Il avait suivi son instinct en venant ici, mais il y avait une grande différence, se rendait-il compte, entre un instinct et un projet.

« Qu'est-ce que tu n'aimes pas chez eux ? demanda-t-il.

— Eh bien, par où commencer ? dit Patty. Peut-être par les tongs. J'ai un problème avec leurs tongs. C'est comme si le monde était leur chambre à coucher. Et ils n'entendent même plus le claquement de leurs tongs, avec tous leurs gadgets et leurs écouteurs dans les oreilles. Chaque fois que je commence à détester mes voisins, par ici, je tombe sur un de ces gosses de Georgetown University dans la rue, et je pardonne alors tout aux voisins, parce qu'au moins, ce sont des adultes. Au moins, ils ne courent pas partout en tongs, pour bien nous montrer combien ils sont plus détendus et plus raisonnables que nous les adultes. Plus que la coincée que je suis, qui préférerait ne pas regarder les pieds nus des gens dans le métro. Parce que, vraiment, qui pourrait trouver à redire à d'aussi beaux orteils ? À des ongles de pied aussi parfaits ? Seule une quadragénaire trop aigrie pour infliger le spectacle de ses orteils au monde.

— Je n'avais pas vraiment remarqué les tongs.

— Tu mènes une vie vraiment protégée, dans ce cas. »

Le ton était à la fois mécanique et déconnecté, mais pas taquin, ce qui aurait permis à Katz d'embrayer. Faute d'encouragement, son empressement commençait à faiblir. Il se mettait à lui en vouloir de ne pas se trouver dans l'état qu'il avait imaginé.

« Et le coup de la carte de crédit ? dit-elle. Payer avec une carte de crédit pour un hot dog ou un paquet de chewing-gums ? Tu vois, le liquide, c'est tellement vieillot. Pas vrai ? Le liquide, en fait, ça vous force à ajouter et à soustraire. Il faut faire attention à la personne qui vous rend la monnaie. Et donc, pour un tout petit moment, vous devez être un peu moins cent pour cent cool et enfermé dans votre petit monde. Mais pas avec une carte de crédit, non. Vous la tendez sans mollir et vous la reprenez sans mollir.

— Ça ressemble plus à ceux de ce soir, dit-il. Des gosses sympas, juste un peu trop absorbés par leur personne.

— Tu ferais mieux de t'y habituer, à mon avis. Jessica me dit que tu vas te retrouver jusqu'au cou avec des jeunes tout l'été.

— Oui, peut-être.

— Ça avait l'air plus sûr que ça.

— Oui, mais je songe à me retirer, en fait. J'en ai déjà parlé à Walter. »

Patty se leva pour aller mettre les sachets de tisane dans l'évier et resta debout, lui tournant le dos.

« Du coup, ça pourrait être ta seule visite, dit-elle.

— Oui, c'est vrai.

— Dans ce cas, je suppose que je devrais être désolée de ne pas être descendue plus tôt.

— Tu pourrais toujours venir me voir en ville.

— Oui. Si j'étais invitée.

— Tu es invitée, maintenant. »

Elle pivota vers lui, les yeux plissés.

« Ne joue pas avec moi, d'accord ? Je ne veux pas de ce Richard-là. En fait, il me dégoûte. D'accord ? »

Il soutint son regard, pour tenter de lui montrer qu'il pensait ce qu'il disait – tenter de sentir lui-même qu'il le pensait – mais cela, apparemment, ne fit que l'exaspérer. Elle recula, en secouant la tête, à l'autre bout de la cuisine.

« Comment ça se passe, avec Walter ? demanda-t-il, désagréable.

— C'est pas tes oignons.

— Je n'arrête pas d'entendre ça. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Elle rougit un peu.

« Ça veut dire que c'est pas tes oignons.

— Walter dit que c'est pas super.

— Eh bien, c'est assez vrai. Dans l'ensemble, dit-elle en rougissant à nouveau. Mais tu ne te soucies que de Walter, pas vrai ? Tu te soucies du bonheur de ton meilleur ami. Tu as déjà fait ton choix. Tu m'as déjà dit très clairement ce qui était le plus important pour toi. Tu avais ta chance avec moi, et c'est lui que tu as choisi. »

Katz sentait bien qu'il commençait à perdre son calme, ce qui était extrêmement déplaisant. Une pression sur les tempes, la colère qui monte, le besoin de discuter. C'était soudain comme s'il était devenu Walter.

« Tu m'as chassé ! dit-il.

— Ah-ah-ah ! Désolé, je ne peux pas passer à Philadelphie, même un jour, à cause de ce pauvre Walter ?

— J'ai dit ça une minute. Trente secondes. Et toi, après, tu as tout fait, pendant une heure...

— Pour tout foutre en l'air. Je sais. Je sais je sais je sais. Je sais qui a tout foutu en l'air. Je sais que c'est moi ! Mais, Richard, toi tu savais bien que c'était plus dur pour moi. Tu aurais pu me tendre une perche. Comme, par exemple, pendant cette minute-là, ne pas me parler de ce pauvre Walter et de ses pauvres sentiments, mais me parler de moi, plutôt ! C'est pour ça que je dis que tu avais déjà fait ton choix. Tu ne le savais peut-être pas, mais c'est ce que tu as fait. Alors assume, maintenant.

— Patty...

— Je suis peut-être nulle, mais au moins j'ai eu du temps pour

réfléchir durant ces dernières années, et j'ai découvert certaines choses. J'ai une idée un peu plus claire de qui tu es, et de comment tu fonctionnes. Et j'imagine bien combien ce doit être difficile pour toi de voir que notre petite amie bengali ne s'intéresse pas à toi. Ce doit être terrrrrriblement déstabilisant pour toi. C'est vraiment le monde à l'envers, non ? Le mauvais trip total ! J'imagine que tu pourrais encore tenter quelque chose du côté de Jessica, mais bonne chance, dans ce cas. Si tu es vraiment au bout du rouleau, le mieux, ce serait peut-être encore Emily, du bureau du développement. Mais Walter ne s'y intéresse pas, alors je ne pense pas que ça te branchera. »

Le sang de Katz bouillonnait, il était très nerveux. C'était comme de la coke coupée à la mauvaise méth.

« Je suis venu pour toi, dit-il.

— Ah-ah-ah ! Je ne te crois pas. Tu n'y crois pas toi-même. Tu mens vraiment très mal.

— Et pourquoi je serais venu, sinon ?

— Je ne sais pas. Un intérêt pour la biodiversité et le contrôle de la population ? »

Il se souvenait que cela avait été très désagréable de discuter avec elle au téléphone. Grossièrement déplaisant, meurtrier pour sa patience. Ce dont il ne se souvenait pas, c'était pourquoi il l'avait supporté. Quelque chose dans le désir de Patty, dans la façon dont elle était venue à lui. Quelque chose qui manquait, maintenant.

« J'ai passé tellement de temps à être folle de rage contre toi, dit-elle. Tu as idée de ça ? Je t'ai envoyé tous ces e-mails et tu n'as jamais répondu, j'ai eu toutes ces conversations unilatérales humiliantes avec toi. Tu les as lus, ces e-mails ?

— La plupart.

— Ha ! Je ne sais pas si c'est mieux ou pire. Je crois que ça n'a même pas d'importance, puisque c'était entièrement dans ma tête, de toute façon. J'ai passé trois ans à vouloir quelque chose en sachant que ça ne me rendrait jamais heureuse. Mais ça ne m'empêchait pas de le vouloir. Tu étais comme une mauvaise drogue que je ne pouvais m'empêcher de désirer. Toute ma vie était devenue une sorte de deuil pour une sale drogue que je savais mauvaise pour moi. Ce n'est, littéralement, qu'hier, quand je t'ai vu, que j'ai compris que je n'avais pas besoin de cette drogue. Soudain, je me suis dit "Mais à quoi je pensais ? Il est là pour Walter".

— Non, dit-il. Pour toi. »

Elle n'écoutait même pas.

« Je me sens si vieille, Richard. Ce n'est pas parce qu'on gâche sa vie que le temps s'arrête. En réalité, il passe plus vite.

— Tu n'es pas vieille. Tu es magnifique.

— Ouais, et c'est ce qui compte vraiment, hein ? Je suis devenue

une de ces femmes qui bossent comme des folles pour garder la forme. Si je peux continuer comme ça et faire un très beau cadavre, j'aurais bien résolu le problème.

— Viens avec moi. »

Elle secoua la tête.

« Viens avec moi, c'est tout. On se trouvera un coin et Walter aura sa liberté.

— Non, dit-elle, même si c'est sympa de t'entendre enfin dire ça. Je peux l'appliquer rétroactivement aux trois dernières années et fantasmer encore plus. Cela va enrichir ma vie fantasmatique déjà si foisonnante. Maintenant je peux m'imaginer rester dans ton appartement pendant que tu fais ta tournée mondiale et que tu baisses des filles de dix-neuf ans, ou bien aller avec vous et devenir votre mère à tous – tu sais, le lait et les cookies à trois heures du matin – ou encore être ta Yoko et encaisser les reproches de tout le monde, parce que tu es lessivé et que tu ne vauds plus rien, et puis après te faire d'horribles scènes pour que tu découvres, lentement, très lentement, comme c'est chiant de m'avoir dans ta vie. Ça devrait me donner des mois et des mois de rêveries.

— Je ne comprends pas ce que tu veux.

— Crois-moi, si je le comprenais moi-même, nous n'aurions pas cette conversation. Je croyais vraiment savoir ce que je voulais. Je savais que ce n'était pas une bonne chose, mais je pensais que je savais. Et, maintenant que tu es là, c'est comme si le temps ne s'était pas du tout écoulé.

— Sauf que Walter est amoureux de cette fille. »

Elle hocha la tête.

« C'est vrai. Et tu sais quoi ? Il se trouve que c'est extraordinairement douloureux pour moi. Douloureux au point de me détruire. »

Les larmes lui emplirent les yeux et elle se tourna brutalement pour les cacher.

Katz avait assisté à bien des scènes larmoyantes en son temps, mais c'était la première fois qu'il devait regarder une femme pleurer pour l'amour de quelqu'un d'autre. Il n'aimait pas ça du tout.

« Il est rentré de Virginie-Occidentale jeudi soir, dit Patty. Je peux bien te raconter ça, puisque nous sommes de vieux amis, pas vrai ? Il est rentré de Virginie-Occidentale jeudi soir, il est venu dans ma pièce et ce qui s'est alors passé, Richard, c'est un peu ce que j'avais toujours voulu. Je dis bien *toujours* voulu. Toute ma vie d'adulte. J'ai à peine reconnu son visage ! C'était comme s'il avait perdu l'esprit. Mais la seule raison de cette impression, c'est qu'il était déjà parti. C'était comme un petit au revoir. Un petit cadeau d'adieu, pour me montrer ce que je n'aurai plus jamais. Parce que cela faisait trop longtemps que

je lui pourrissais la vie. Et maintenant, il est prêt pour quelque chose de mieux, mais ce n'est pas avec moi qu'il va l'avoir, parce que je lui ai pourri la vie pendant trop longtemps. »

D'après ce que Katz entendait là, il était apparemment arrivé quarante-huit heures trop tard. Quarante-huit heures. Incroyable.

« Mais tu peux toujours avoir ça, dit-il. Le rendre heureux, être une bonne épouse. Il oubliera cette fille.

— Peut-être, dit-elle en portant le dos de sa main à ses yeux. Si j'étais une personne vraiment saine et bien dans sa peau, c'est probablement ce que j'essaierais de faire. Parce que, comme tu sais, avant je voulais gagner. J'étais une battante. Mais j'ai développé un genre d'allergie contre les choix raisonnables. Je passe ma vie à être hors de moi tellement je me frustre toute seule.

— C'est ce que j'aime chez toi.

— L'amour, maintenant. L'amour. Richard Katz qui parle d'amour. Ce doit être le signe qu'il faut que j'aille au lit. »

C'était une réplique de sortie de scène, il ne tenta pas de l'arrêter. Sa foi dans ses instincts était si solide, cela dit, que lorsqu'il monta à son tour, dix minutes plus tard, il s'imaginait toujours qu'il pourrait peut-être la trouver dans son lit à lui, qui l'attendrait. Mais ce qu'il trouva, sur son oreiller, fut un gros manuscrit non relié avec le nom de Patty sur la première page. Le titre était « Des erreurs furent commises ».

Cela le fit sourire. Puis il se cala un gros bout de tabac à chiquer dans la bouche et s'installa pour lire, crachant périodiquement dans un vase posé sur sa table de chevet, jusqu'à ce que de la lumière apparaisse à la fenêtre. Il remarqua qu'il s'intéressait beaucoup plus aux pages qui parlaient de lui, ce qui confirma son soupçon de toujours selon lequel les gens, au bout du compte, ne veulent lire que sur eux-mêmes. Il remarqua aussi, avec plaisir, qu'il avait réellement fasciné Patty ; cela lui rappela pourquoi il l'aimait bien. Et pourtant, sa sensation dominante, en lisant la dernière page et en jetant sa chique maintenant très aqueuse dans le vase, fut une sensation de défaite. Non pas une défaite par rapport à Patty : ses talents d'écriture étaient certes impressionnants, mais il se débrouillait aussi pas mal quand il s'agissait de parler de soi. La personne qui l'avait vaincu était Walter, parce que ce document, de toute évidence, avait été écrit pour Walter, comme une sorte d'apologie désespérée impossible à lui adresser. Walter était la star du roman de Patty, Katz n'était qu'un second rôle intéressant.

Pendant un moment, dans ce qui était censé être son âme, une porte s'ouvrit assez largement pour qu'il puisse avoir un aperçu de sa fierté et de sa pathétique blessure, mais il referma violemment la porte et se dit qu'il avait été bien stupide de s'autoriser à désirer Patty. Oui,

il aimait sa façon de parler, oui, il avait une faiblesse fatale pour ce genre de nana intelligente et dépressive, mais la seule façon qu'il connaissait pour que ça marche avec une nana pareille, c'était de la baiser, puis de s'en aller, de revenir et de la rebaiser, de repartir, de la détester à nouveau, de la baiser encore une fois et ainsi de suite. Il aurait bien voulu remonter le temps et féliciter celui qu'il avait été à vingt-quatre ans, dans ce sordide squat du South Side de Chicago, pour avoir compris qu'une femme comme Patty était faite pour un homme comme Walter, qui, quelles que puissent être ses autres facettes idiotes, avait la patience et l'imagination nécessaires pour s'occuper d'elle. L'erreur de Katz, depuis lors, avait été de revenir sans cesse vers une scène dans laquelle il ne pouvait qu'être vaincu. Tout le document de Patty montrait combien il était difficile et épuisant de discerner, dans une scène comme ça, ce qui était "bien" de ce qui ne l'était pas. Il était très doué pour savoir ce qui était bien pour lui, ce qui normalement suffisait pour tous les objectifs de sa vie. Ce n'était qu'à proximité des Berglund qu'il sentait que cela ne suffisait pas. Et il en avait assez de ressentir cela ; il était prêt à passer à autre chose.

« D'accord, ma douce, dit-il. Toi et moi, c'est la fin. Tu as gagné cette fois-ci, ma vieille. »

La lumière, à la fenêtre, se faisait plus vive. Il alla dans la salle de bains jeter ses crachats et le tabac chiqué dans les toilettes avant de remettre le vase où il l'avait trouvé. Le radio-réveil annonçait 5 : 57. Il fit ses bagages et descendit vers le bureau de Walter avec le document qu'il posa au centre de la table de travail. Un petit cadeau d'adieu. Quelqu'un devait assainir l'air par ici, quelqu'un devait mettre un terme à toutes ces conneries, et de toute évidence ce n'était pas Patty qui en serait capable. Et donc, elle voulait que Katz se charge du sale boulot ? Très bien. Il était prêt à ne pas être la poule mouillée de l'équipe. Son boulot, dans la vie, c'était de dire la sale vérité. D'avoir des couilles. Il prit le grand couloir et sortit par la grande porte, équipée d'un verrou monté sur ressort. Le cliquetis, lorsqu'il la referma derrière lui, eut quelque chose d'irrévocable. Au revoir, les Berglund.

De l'air humide était arrivé dans la nuit, couvrant les voitures de Georgetown et mouillant légèrement les dalles usées des trottoirs de la ville. Des oiseaux s'activaient dans les arbres en bourgeons ; un avion fendait le ciel pâle du printemps. Même les acouphènes de Katz semblaient muets dans le silence du matin. *C'est un bon jour pour mourir !* Il tenta de se souvenir de qui avait dit ça. Crazy Horse ? Neil Young ?

Il prit son sac à l'épaule, descendit la colline vers le murmure de la circulation et finit par arriver à un long pont menant au cœur de la domination mondiale américaine. Il s'arrêta à peu près au milieu du

pont, regarda une joggeuse courir en contrebas au bord du fleuve, et tenta d'estimer, à l'intensité de l'interaction photonique entre le cul de la femme et ses rétines à lui, si c'était vraiment un bon jour pour mourir. La hauteur était suffisante pour le tuer s'il plongeait, et le plongeon était bien évidemment la seule façon de faire. Comme un homme, la tête la première. Sa queue disait oui à quelque chose, là, et ce quelque chose n'était certainement pas le cul plutôt large de la joggeuse qui s'éloignait.

Et si, en fait, la mort avait été le message de sa queue, en l'envoyant à Washington ? Et s'il s'était tout simplement trompé sur la prophétie ? Il était assez sûr que personne ne le pleurerait vraiment une fois qu'il serait mort. Il pouvait libérer Patty et Walter du fardeau qu'il était, et se libérer du fardeau d'être un fardeau. Il pouvait aller là où Molly était allée avant lui, et son père avant elle. Il baissa les yeux vers l'endroit où il atterrirait sans doute, une zone de graviers et de terre nue souvent piétinée, et il se demanda si cet endroit indistinct était digne de le tuer. Lui, le grand Richard Katz. Était-ce digne de lui ?

Il rit de sa question et continua la traversée du pont.

De retour à Jersey City, il s'attaqua à l'océan de saletés encombrant son appartement. Il ouvrit les fenêtres pour laisser pénétrer l'air chaud et procéda à un grand nettoyage de printemps. Lava et essuya chaque plat, jeta des sacs entiers de papiers inutiles, effaça manuellement trois mille spams de son ordinateur, s'arrêtant régulièrement pour inhaler les odeurs des mois les plus chauds à Jersey City, faites des effluves du marais, du port et des ordures. Le soir, il but une ou deux bières, sortit son banjo et ses guitares, s'assurant que la torsion du manche de sa Strat ne s'était pas redressée comme par magie durant tous ces mois passés dans l'étui. Il but une troisième bière et appela le batteur de Walnut Surprise.

« Salut, trouduc, dit Tim. C'est sympa d'entendre enfin ta voix...

— Qu'est-ce que je peux dire ? fit Katz.

— Qu'est-ce que tu penses de "Je suis vraiment désolé d'avoir été un gros loser, d'avoir fichu le camp en te racontant cinquante mensonges différents" ? Trouduc.

— Oui, eh bien, c'est désolant, mais j'avais vraiment des choses à faire.

— C'est vrai, être un trou du cul, ça prend vraiment du temps. Et pourquoi tu m'appelles, bordel ?

— Je me demandais comment ça allait pour toi.

— Tu veux dire à part le fait que tu aies été un gros loser et que tu nous aies baisés de cinquante façons différentes en nous mentant constamment ? »

Katz sourit.

« Tu peux peut-être noter tes doléances et me les présenter par écrit, pour qu'on puisse parler d'autre chose, là.

— J'ai déjà fait ça, connard. T'as regardé tes mails cette année ?

— Bon, t'as qu'à m'appeler, si tu en as envie, plus tard. Mon téléphone remarque.

— Ton téléphone remarque ! Elle est bonne, celle-là, Richard. Et ton ordi ? Il remarque, lui aussi ?

— Je te dis juste que je suis là si tu veux appeler.

— Et moi, tout ce que je te dis, c'est d'aller te faire foutre. ».

Katz reposa le téléphone, content de cette conversation. Il se dit que Tim ne se serait pas donné la peine d'être aussi désagréable s'il avait eu sous la main quelque chose de mieux que Walnut Surprise. Il but une dernière bière, avala un des cachets de mirtazapine qu'un docteur du bonheur berlinois lui avait donnés, et il dormit pendant treize heures.

Il se réveilla par un après-midi torride et alla se promener dans son quartier, examinant les femmes vêtues dans le style étriqué à la mode, fit de vraies courses – beurre de cacahuètes, bananes, pain. Plus tard, il alla en voiture à Hoboken pour laisser sa Strat chez son réparateur de guitares et céda à l'envie de dîner chez Maxwell's pour assister au concert qui s'y déroulerait ce soir-là. Le personnel le traita comme un général MacArthur revenant de Corée dans une disgrâce provocatrice. Les filles ne cessaient de se pencher vers lui avec leurs seins qui s'échappaient de leurs petits hauts, un type qu'il ne connaissait pas ou qu'il avait un jour connu mais qu'il avait oublié depuis longtemps ne cessait de l'approvisionner en bière, et le groupe local qui jouait, Tutsi Picnic, ne lui déplut pas. Dans l'ensemble, il se dit que sa décision de ne pas sauter du pont à Washington avait été la bonne. Se retrouver libéré des Berglund s'avérait être une sorte de mort plus douce et pas du tout déplaisante, une mort indolore, un état de simple non-existence partielle dans lequel il pouvait aller dans l'appartement d'une éditrice d'une quarantaine d'années (« une grande, grande fan ») qui l'avait coincé pendant que Tutsi Picnic jouait, tremper sa queue en elle plusieurs fois et puis, au matin, s'acheter des petits gâteaux sur le trajet du retour dans Washington Street et déplacer son pick-up avant que les heures payantes de stationnement ne commencent.

Il y avait un message de Tim sur son répondeur, mais rien des Berglund. Il se récompensa en jouant de la guitare pendant quatre heures. C'était une journée à la chaleur glorieuse, une journée bruyante de la vie de la rue s'éveillant d'un long hiver de sommeil. Les bouts de ses doigts gauches, dépourvus de cals, étaient quasiment en sang, mais les nerfs, en dessous, tués plusieurs décennies auparavant, étaient toujours morts. Il but une bière et alla au coin de la rue,

jusqu'à son resto de kebab préféré, pour s'acheter quelque chose à manger avant de retourner jouer. Lorsqu'il regagna son immeuble, son paquet de viande à la main, il trouva Patty assise sur le perron.

Elle portait une jupe de lin et un chemisier sans manches bleu avec des auréoles de sueur presque jusqu'à la taille. À côté d'elle étaient posées une grande valise et une petite pile de vêtements.

« Eh bien, eh bien, dit-il.

— J'ai été expulsée, dit-elle avec un petit sourire triste et timide. Grâce à toi. »

Sa queue, à défaut d'autres parties de sa personne, fut heureuse de cette ratification de ses pouvoirs divinatoires.

Problèmes et compagnie

La mère de Jonathan et de Jenna, Tamara, s'était blessée à Aspen. En voulant éviter une collision avec un ado d'humeur acrobate, elle avait croisé ses skis et s'était brisé deux os à la jambe gauche, au-dessus de la chaussure, et elle s'était du coup disqualifiée pour se joindre à Jenna lors de l'équipée à cheval de janvier en Patagonie. Pour Jenna, qui avait été témoin de l'accident de Tamara, qui avait poursuivi l'ado et l'avait signalé à qui de droit, tandis que Jonathan s'occupait de sa mère gisant dans la neige, cet accident ne fut que l'ultime point dans une longue liste de choses négatives survenues dans sa vie depuis sa remise de diplôme à Duke, au printemps ; mais pour Joey, qui ces dernières semaines parlait à Jenna deux ou trois fois par jour, l'accident fut un bien utile petit cadeau des dieux – la brèche qu'il attendait depuis plus de deux ans. Jenna, après l'obtention de son diplôme, avait emménagé à Manhattan afin de travailler pour un célèbre organisateur de fêtes et tenter la vie commune avec son presque fiancé, Nick ; mais en septembre, elle s'était loué un appartement pour elle et en novembre, cédant aux pressions constantes de sa famille et au travail de sape plus subtil de Joey, qui s'était imposé comme le Confident Officiel, elle déclara sa relation avec Nick nulle et non avenue, et ce de manière irréversible. À ce stade, elle prenait des doses plutôt massives de Lexapro et n'avait rien à attendre de sa vie exception faite de traverser la Patagonie à cheval, ce que Nick lui avait promis à plusieurs reprises, et qu'il avait autant de fois repoussé, invoquant son emploi du temps impossible chez Goldman Sachs. Il se trouvait que Joey avait fait un peu de cheval, quoique maladroitement, durant son été passé dans le Montana lorsqu'il était au lycée. D'après la grande quantité d'appels et de textos émis par Jenna, il avait déjà déduit qu'il avait été promu au statut d'objet transitionnel, sinon de possible petit ami en titre, et ses derniers doutes furent dissipés lorsqu'elle l'invita à partager la luxueuse chambre de l'hôtel argentin que Tamara avait réservée avant l'accident. Comme Joey avait par ailleurs des choses à faire dans le Paraguay tout proche – il finirait probablement par devoir y aller, qu'il le voulût ou pas – il dit oui à Jenna sans aucune hésitation. Le seul argument sérieux contre ce projet était que, cinq mois plus tôt, à l'âge de vingt ans, dans une crise de folie à New York, il s'était rendu

au tribunal du sud de Manhattan et y avait épousé Connie Monaghan. Mais cela n'était en aucun cas le pire de ses soucis, et il décida, pour l'heure, de ne pas y penser.

La veille de son départ en avion pour Miami, où Jenna, qui rendait visite à l'un de ses grands-parents, devait le retrouver à l'aéroport, il appela Connie à St. Paul pour annoncer la nouvelle de son voyage imminent. Il était navré de devoir se montrer menteur et dissimulateur avec elle, mais ses projets sud-américains lui donnaient une bonne excuse pour repousser une fois de plus la venue de Connie dans l'Est et son emménagement dans l'appartement situé au bord de l'autoroute qu'il avait loué dans un coin sans charme d'Alexandria. Jusqu'à il y avait quelques semaines, son excuse avait été ses études, mais il prenait maintenant un trimestre sabbatique pour s'occuper de ses affaires, et Connie, qui était malheureuse chez elle avec Carol et Blake et ses deux demi-sœurs encore tout bébés, ne comprenait pas pourquoi elle n'était toujours pas autorisée à vivre avec son mari.

« Je ne vois pas non plus pourquoi tu vas à Buenos Aires, dit-elle, si ton fournisseur se trouve au Paraguay.

— Je veux pratiquer un peu mon espagnol, dit Joey, avant d'avoir à l'utiliser pour de bon. Tout le monde dit que Buenos Aires est une ville géniale. Je dois passer par là de toute façon.

— Ou alors tu veux qu'on prenne une semaine et qu'on y passe notre lune de miel ? »

La question de la lune de miel était l'un des sujets délicats, entre eux. Joey répéta sa réplique officielle, à savoir que ses affaires le préoccupaient trop pour pouvoir se détendre en vacances, et Connie plongea dans l'un de ses silences pleins de reproche. Mais elle ne lui faisait toujours pas de reproches directs.

« N'importe où, je te jure, dit-il. Dès que j'ai été payé, je t'emmène où tu veux.

— Moi, tout ce que je veux, c'est m'installer avec toi et me réveiller à côté de toi, c'est tout.

— Je sais, je sais, dit-il. Ce serait super. Mais la pression est tellement incroyable, pour l'instant, je ne crois pas que je serais très marrant.

— Tu n'as pas besoin d'être marrant, dit-elle.

— On en parle à mon retour, d'accord ? Promis. »

En fond sonore, à St. Paul, il entendit vaguement le glapisement d'un bébé d'un an. Ce n'était pas le bébé de Connie, mais ça en était assez proche pour le rendre nerveux. Il ne l'avait vue qu'une fois depuis août, à Charlottesville, lors du long week-end de Thanksgiving. Il avait passé les vacances de Noël (autre sujet délicat) à déménager de Charlottesville à Alexandria et à faire quelques apparitions à Georgetown dans sa famille. Il avait raconté à Connie qu'il travaillait

dur sur son contrat avec le gouvernement, mais il avait en fait tué le temps à regarder des matchs de football, à écouter Jenna au téléphone, et, de manière générale, à se sentir complètement maudit. Connie aurait pu finir par le convaincre de la laisser venir, si elle n'avait pas été terrassée par la grippe. Il avait été ennuyé d'entendre sa faible voix, de savoir qu'elle était sa femme et de ne pas se précipiter à son chevet, mais il avait dû aller en Pologne à la place. Ce qu'il avait découvert à Łódź et à Varsovie, durant trois jours frustrants passés avec un interprète, un expat américain, dont le polonais s'avérait excellent pour commander dans les restaurants, mais très dépendant d'un instrument de traduction électronique dès qu'il s'agissait de traiter avec des hommes d'affaires slaves plutôt durs, l'avait tellement déprimé et effrayé que, dans les semaines qui avaient suivi son retour, il avait été incapable de se concentrer sur ses affaires plus de cinq minutes. Tout dépendait du Paraguay, maintenant. Et il était beaucoup plus plaisant de penser au lit qu'il allait partager avec Jenna qu'au Paraguay.

« Tu portes ton alliance ? lui demanda Connie.

— Euh... non, dit-il avant de se raviser. Elle est dans ma poche.

— Mmm...

— Je la mets tout de suite », dit-il en s'approchant du plat plein de pièces, sur sa table de chevet, dans lequel il avait laissé l'anneau.

Sa table de chevet était une boîte en carton.

« Elle glisse toute seule, reprit-il. C'est génial.

— Moi, je porte la mienne, dit Connie. J'adore la porter. J'essaie de me souvenir de la mettre à la main droite quand je ne suis pas dans ma chambre, mais il m'arrive d'oublier.

— N'oublie pas. Ce n'est pas bon.

— C'est pas grave, chéri. Carol ne remarque pas des trucs comme ça. Elle ne lève pas les yeux sur moi. On n'arrive même plus à se regarder.

— Oui, mais il faut qu'on fasse attention, d'accord ?

— Je ne sais pas.

— Encore un petit peu, dit-il. Jusqu'à ce que je l'annonce à mes parents. Après tu pourras la porter tant que tu veux. Je veux dire, on la portera tous les deux tout le temps. C'est ce que je voulais dire. »

Les silences sont choses difficiles à comparer, mais celui dont elle le gratifia à ce moment-là sembla particulièrement lourd de chagrin, particulièrement triste. Il savait que cela la tuait de garder ainsi leur mariage secret, et il espérait encore que la perspective de le dire à ses parents lui deviendrait moins terrifiante, mais, les mois passant, c'était de pire en pire. Il essaya de mettre son alliance, mais elle coïncait à la dernière phalange. Il l'avait achetée à la hâte, en août à New York, et elle était légèrement trop petite. Il la mit dans sa bouche, à la place,

en testa la circonférence avec sa langue, comme s'il s'agissait d'un des orifices de Connie, ce qui l'excita un peu. Cela l'unissait à elle, le renvoyait au mois d'août dernier, et à la folie de ce qu'ils avaient fait. Il glissa l'anneau, mouillé de salive, à son doigt.

« Dis-moi ce que tu portes, dit-il.

— Juste des vêtements.

— Oui mais comme quoi ?

— Comme rien. Des vêtements.

— Connie, je te jure que je vais leur dire dès que je suis payé. Il faut juste que je compartimente un peu les choses, là. Ce putain de contrat me rend fou, et je ne peux rien affronter d'autre pour le moment. Alors tu me dis ce que tu portes et c'est tout, d'accord ? Je veux pouvoir t'imaginer.

— Des vêtements.

— Je te demande pardon ? »

Mais elle s'était mise à pleurer. Il entendit un tout petit murmure, le microgramme de chagrin qu'elle voulait bien laisser passer.

« Joey, murmura-t-elle, chéri, je suis vraiment, mais vraiment désolée. Mais je ne crois pas que je puisse continuer comme ça.

— Juste encore un petit peu, dit-il. Attends au moins que je rentre de mon voyage.

— Je ne sais pas si je peux. J'ai besoin d'une toute petite chose, tout de suite. Juste une toute petite chose... qui soit vraie. Une toute petite chose qui ne soit pas rien. Tu sais bien que je ne veux pas te mettre dans une situation difficile. Mais est-ce que je peux au moins le dire à Carol ? Je voudrais juste que quelqu'un le sache. Je lui ferai jurer de ne le dire à personne.

— Elle va le dire aux voisins. Tu sais bien que c'est une pipelette.

— Non, je vais lui faire jurer.

— Et puis quelqu'un enverra ses cartes de Noël en retard, dit-il, exaspéré, fou de colère non pas contre Connie mais contre la façon dont le monde conspirait contre lui, et ils en parleront à mes parents. Et alors... et alors !!!

— Alors qu'est-ce que je peux avoir, si je ne peux pas avoir ça ? Quelle petite chose je peux avoir ? »

Son instinct avait dû dire à Connie qu'il y avait quelque chose de louche dans le voyage en Amérique du Sud. Et il se sentait vraiment coupable, maintenant, mais pas exactement à cause de Jenna. D'après ses critères moraux, le fait qu'il ait épousé Connie l'autorisait à profiter largement une dernière fois de la licence sexuelle qu'elle lui avait accordée il y avait longtemps sans jamais être expressément revenue sur sa décision. Si jamais il se passait quelque chose de fort entre lui et Jenna, il s'en occuperait plus tard. Ce qui l'empoisonnait pour le moment était le contraste entre tout ce qu'il possédait – un

contrat signé qui devait lui rapporter six cent mille dollars net si ça marchait avec le Paraguay ; la perspective d'une semaine à l'étranger avec la plus belle fille qu'il ait jamais vue – et la nullité de ce que, à ce moment précis, il pouvait offrir à Connie. La culpabilité avait été une des causes de leur union impulsive, mais il ne se sentait pas moins coupable cinq mois plus tard. Il retira l'alliance de son doigt et la remit nerveusement dans sa bouche, referma ses incisives dessus et la tourna avec sa langue. La dureté de l'or à dix-huit carats était surprenante. Il pensait que l'or était censé être un métal mou.

« Dis-moi quelque chose de bien qui va arriver, dit Connie.

— On va se faire des tonnes d'argent, dit-il en repoussant l'anneau avec sa langue vers ses molaires. Après, on fera un voyage génial quelque part, et puis un deuxième mariage et ce sera super. On va finir nos études et démarrer une entreprise. Tout va bien se passer. »

Le silence avec lequel elle accueillit tout ça était teinté d'incrédulité. Il ne croyait pas lui-même ses propres mots. Ne serait-ce que parce qu'il était pathologiquement terrifié à l'idée d'annoncer son mariage à ses parents – il avait donné à la scène de la révélation des proportions imaginaires monstrueuses –, le document qu'ils avaient signé en août ressemblait plus à un pacte de suicide qu'à un certificat de mariage : il les envoyait droit dans le mur. Leur relation n'avait de sens que dans le présent, quand ils étaient ensemble physiquement, quand ils pouvaient mêler leurs identités et se créer leur propre univers.

« J'aimerais bien que tu sois avec moi, dit-il.

— Moi aussi.

— Tu aurais dû venir à Noël. J'ai fait une erreur.

— Je n'aurais pu t'offrir que la grippe.

— Allez, donne-moi juste encore quelques semaines. Je te jure que je vais rattraper ça.

— Je ne sais pas si j'en suis capable. Mais je vais essayer.

— Je suis vraiment désolé. »

Et il était bel et bien désolé. Mais il fut aussi inexplicablement soulagé quand elle le laissa raccrocher et qu'il put tourner ses pensées vers Jenna. Il sortit l'alliance du coin de sa joue avec sa langue, il comptait l'essuyer et la ranger, mais soudain, involontairement, en une sorte de double claquement de la langue, il l'avalait.

« Putain ! »

Il sentit l'anneau presque au bout de son œsophage, comme une dureté rageuse tout en bas, au milieu des protestations de ses tissus mous. Il tenta de le faire remonter, mais ne réussit qu'à l'avaloir plus profondément, il ne le sentait même plus ; l'anneau reposait en compagnie des restes du sandwich Subway de trente centimètres qui

avait constitué son dîner. Il se précipita au-dessus de l'évier de la cuisine et se fourra un doigt dans la gorge. Il n'avait pas vomi depuis sa petite enfance, et les haut-le-cœur qui vinrent en guise de prélude lui rappelèrent combien il avait fini par avoir profondément peur de vomir. Peur de la violence du vomissement. C'était comme essayer de se tirer une balle dans la tête – il n'arrivait pas à se forcer. Il se pencha au-dessus de l'évier, la bouche grande ouverte, dans l'espoir que le contenu de son estomac pourrait juste remonter naturellement, sans violence, mais, bien sûr, cela ne se produisit pas.

« Putain ! Putain de lâche ! »

Il était dix heures moins vingt. Son avion pour Miami quittait Dulles à onze heures le lendemain matin, et il était hors de question qu'il prenne un avion avec la bague toujours calée au fond de son estomac. Il arpenta la moquette beige pleine de taches de son salon et décida qu'il ferait mieux d'aller voir un médecin. Une recherche rapide en ligne lui indiqua l'hôpital le plus proche, dans Seminary Road.

Il mit un manteau et courut jusqu'à Van Dorn Street, il cherchait un taxi à héler, mais la nuit était froide et la circulation inhabituellement rare. Il avait assez d'argent sur son compte professionnel pour s'acheter une voiture, et même une jolie voiture, mais dans la mesure où une partie de l'argent appartenait à Connie et que le reste était un prêt bancaire obtenu sur l'assurance de Connie, il faisait très attention à ses dépenses. Il se mit à déambuler sur la chaussée, comme si, en se présentant comme cible, il pourrait attirer plus de véhicules et donc un taxi. Mais il n'y avait pas de taxi, ce soir-là.

En se dirigeant à pied vers l'hôpital, il reçut un nouveau texto de Jenna sur son portable : heureuse, *é toi ?* Il répondit : *grave*. Les messages que Jenna lui envoyait, la simple vue de son nom ou de son adresse électronique n'avaient jamais cessé d'avoir un effet pavlovien sur ses gonades. Un effet très différent de celui que Connie avait sur lui (ces derniers temps, Connie le touchait chaque fois un peu plus haut, dans l'estomac, dans l'appareil respiratoire, dans le cœur), mais pas moins insistant ni intense. Jenna l'excitait comme pouvaient l'exciter de grandes sommes d'argent, comme l'abdication délicieuse de toute responsabilité sociale et le choix d'une consommation excessive des ressources pouvaient l'exciter. Il savait parfaitement bien que Jenna, c'était problèmes et compagnie. De fait, ce qui l'excitait, c'était de se demander s'il n'allait pas peut-être lui-même devenir problèmes et compagnie en tentant de l'avoir.

Le trajet jusqu'à l'hôpital le mena pile devant la façade aux vitres bleutées de l'immeuble où il avait passé toutes ses journées et nombre de ses soirées durant l'été précédent, lorsqu'il travaillait pour un

groupe du nom de RISEN (Restore Iraqi Secular Enterprise Now), une filiale de LBI qui avait remporté un contrat sans appel d'offres visant à privatiser l'industrie boulangère auparavant contrôlée par l'État dans l'Irak nouvellement libéré. Son patron, à RISEN, s'appelait Kenny Bardes, un Floridien d'une vingtaine d'années, au réseau étendu, que Joey avait réussi à impressionner une année plus tôt, lorsqu'il avait travaillé pour ce groupe de réflexion du père de Jonathan et de Jenna. Le job d'été de Joey, dans le groupe de réflexion, faisait partie des cinq emplois directement financés par LBI, et son travail, bien qu'officiellement de l'ordre du conseil pour des entités gouvernementales, consistait en fait uniquement à chercher pour LBI des pistes d'exploitation commerciale d'une invasion et d'une occupation de l'Irak, puis à rédiger et à présenter ces perspectives commerciales comme autant d'arguments en faveur de l'invasion. Pour récompenser Joey d'avoir effectué les premières recherches sur la production de pain irakienne, Kenny Bardes lui avait offert un poste à plein temps à RISEN, à Bagdad, dans la Zone verte. Pour diverses raisons, dont la résistance de Connie, les avertissements de Jonathan, un désir de rester près de Jenna, la peur de se faire tuer, la nécessité de garder une adresse en Virginie, et le sentiment inquiétant que Kenny n'était pas fiable, Joey avait décliné l'offre et accepté à la place de passer l'été à monter le bureau américain de RISEN et l'interface avec le gouvernement.

L'ouragan de merde que son père lui avait infligé parce qu'il faisait ce travail expliquait pourquoi il se sentait incapable d'annoncer son mariage à ses parents, et pourquoi il avait essayé, depuis, de prendre la mesure de son absence de scrupules. Il voulait devenir assez riche et assez coriace suffisamment vite pour ne plus jamais essuyer un tel ouragan de la part de son père. Être simplement capable de rire, de hausser les épaules et de s'éloigner : être davantage comme Jenna, qui, par exemple, savait presque tout de Connie mis à part le fait que Joey l'avait épousée, et qui néanmoins considérait Connie, au mieux, comme un surcroît d'excitation et de piquant lors des jeux auxquels elle aimerait jouer avec Joey. Jenna prenait un plaisir particulier à lui demander si sa petite amie savait qu'il parlait vraiment souvent à la petite amie de quelqu'un d'autre, ainsi qu'à l'écouter raconter les mensonges qu'il avait pu dire. Jenna, c'était vraiment problèmes et compagnie, plus encore que ce que son frère avait décrit.

À l'hôpital, Joey comprit pourquoi les rues environnantes étaient aussi désertes : toute la population d'Alexandria avait convergé aux urgences. Il lui fallut vingt minutes simplement pour se faire enregistrer, et l'infirmière à l'accueil fut très peu impressionnée par les sévères douleurs à l'estomac qu'il feignait dans l'espoir de gagner des

places dans la file d'attente. Durant l'heure et demie qu'il passa ensuite à respirer au milieu des toux et des éternuements de ses compatriotes d'Alexandria, tout en regardant la dernière demi-heure d'*Urgences* sur la télé de la salle d'attente et en envoyant des textos à des copains de fac qui profitaient encore de leurs vacances d'hiver, il commença à se dire qu'il serait bien plus facile et bien plus économique de se contenter d'aller acheter une nouvelle alliance. Cela ne coûterait pas plus de trois cents dollars, et Connie ne verrait jamais la différence. Le fait de se sentir aussi romantiquement attaché à un objet inanimé – de se dire qu'il devait à Connie de retrouver cette alliance particulière, parce qu'elle l'avait aidé à la choisir dans la 47^e Rue par un après-midi étouffant – n'augurait rien de bon quant à son projet de devenir lui-même source de problèmes.

Le toubib des urgences qui finit par le voir était un jeune type blanc aux yeux embués, le visage sévèrement marqué par le feu du rasoir.

« Pas de souci, dit-il à Joey. Ces choses-là s'arrangent toutes seules. L'objet devrait ressortir naturellement sans que vous le remarquiez.

— Je ne m'inquiète pas pour ma santé, dit Joey. Je m'inquiète de pouvoir récupérer la bague ce soir.

— Ah, dit le médecin. C'est donc un objet de valeur ?

— De grande valeur. Et j'imagine qu'il y a une... procédure ?

— Si vous devez absolument récupérer l'objet, la procédure consiste à attendre un jour ou deux, voire trois. Et ensuite... ajouta le médecin, tout sourire, il y a une vieille blague aux urgences sur cette mère qui arrive avec un petit enfant qui a avalé des pièces de monnaie. Elle demande au médecin si ça va aller pour le gosse, et le médecin lui dit, "Il faut juste attendre qu'il rende bien la monnaie". Une blague vraiment idiote, d'accord. Mais c'est la procédure, si vous tenez à récupérer l'objet.

— Non, moi je parle d'une procédure que vous pourriez mettre en route maintenant.

— Et moi je vous dis qu'il n'y en a pas.

— OK, elle était très drôle, votre blague, dit Joey. Elle m'a bien fait rire. Ha-ha-ha. Et en plus, vous l'avez bien racontée. »

Le prix de la consultation était de deux cent soixante-quinze dollars. N'étant pas assuré – les autorités de Virginie considéraient l'assurance par les parents comme étant une forme de soutien financier – il fut obligé de faire chauffer la carte de crédit sur-le-champ. Sauf s'il se constipait, ce qui était le problème opposé à celui qu'il associait avec l'Amérique latine, il pouvait maintenant s'attendre à ce que son histoire avec Jenna s'ouvre sous des auspices très odorants.

De retour à son appartement, bien après minuit, il prépara ses bagages, avant de s'étendre sur son lit pour surveiller les progrès de sa digestion. Chaque minute de sa vie, il avait digéré des tas de choses sans y prêter la moindre attention. Il lui était très étrange de penser que la paroi interne de son estomac, ainsi que son mystérieux petit intestin, faisaient autant partie de lui que son cerveau, sa langue ou son pénis. Allongé, s'efforçant de sentir les subtils sursauts, soupirs et déplacements dans son abdomen, il eut une vision de son corps comme un parent perdu de vue depuis longtemps, l'attendant au bout d'une longue route devant lui. Un parent aux contours sombres qu'il apercevait pour la première fois. Un jour, encore lointain il fallait l'espérer, il devrait se reposer sur ce corps, et un autre jour, encore plus lointain il fallait également l'espérer, son corps le laisserait tomber, et il mourrait. Il imaginait son âme, celui qu'il pensait être, comme un anneau d'or cheminant lentement à travers un pays toujours plus étrange et sentant toujours plus mauvais, vers une mort puante vraiment la merde. Il était seul avec son corps ; et puisque, bizarrement, il était ce corps-là, cela signifiait qu'il était totalement seul.

Jonathan lui manquait. C'était drôle, mais son voyage imminent représentait davantage une trahison vis-à-vis de Jonathan que de Connie. Malgré les cahots de leur premier Thanksgiving, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde durant ces deux dernières années, et ce n'était que ces derniers mois, inaugurés par le contrat de Joey avec Kenny Bartles, pour culminer avec la découverte faite par Jonathan des projets de voyage avec Jenna, que leur amitié avait tourné au vinaigre. Jusque-là, très régulièrement, Joey avait été agréablement surpris de voir combien Jonathan l'aimait sincèrement. De voir qu'il aimait tout de lui, et pas seulement les facettes qu'il jugeait bon de présenter au monde : l'étudiant de UVA relativement cool. La surprise la plus grande et la plus agréable avait été de voir combien Jonathan adorait Connie. Il était assez juste de dire que, sans la validation de leur couple par Jonathan, Joey n'aurait pas été jusqu'à l'épouser.

Exception faite de ses sites pornos préférés, qui étaient pourtant bien inoffensifs comparés à ceux qui dépannaient Joey en cas de besoin, Jonathan n'avait pas de vie sexuelle. C'était un polard, mais il y avait des gars bien plus polards qui se maquaient. Il était tout simplement d'une maladresse incurable avec les filles, maladroit au point de se désintéresser, et Connie, quand il fit enfin sa connaissance, se trouva justement être la fille avec laquelle il pouvait se détendre et être lui-même. Il est indéniable que l'investissement profond et exclusif de Connie auprès de Joey y contribua, dans la mesure où cela épargnait à Jonathan le stress de tenter de l'impressionner ou

l'inquiétude qu'elle pût vouloir quelque chose de lui. Connie se comportait avec lui comme une grande sœur, une grande sœur bien plus gentille et bien plus intéressée par lui que ne l'était Jenna. Tandis que Joey étudiait ou travaillait à la bibliothèque, elle jouait à ses jeux vidéo avec lui pendant des heures, riant de bon cœur quand elle perdait et écoutant, à sa manière limpide, les explications de Jonathan sur ces jeux. Bien que Jonathan, d'ordinaire, tînt de manière fétichiste à son lit, à son oreiller d'enfant et à son besoin quotidien de huit heures de sommeil, il quittait discrètement la chambre avant même que Joey lui réclame un peu d'intimité. Lorsque Connie rentra à St. Paul, Jonathan dit à Joey qu'il pensait que sa petite amie était étonnante, très sexy mais également très sympa, ce qui, pour la première fois, emplît Joey de fierté. Il cessa de la considérer comme une de ses faiblesses, comme un problème qui devait être résolu au plus vite, et il la vit plus comme une petite amie dont il n'était pas gêné de reconnaître l'existence. Ce qui, du coup, le mettait d'autant plus en colère contre l'hostilité voilée mais implacable de sa mère.

« Une question, Joey, lui avait dit sa mère au téléphone, durant les semaines où lui et Connie gardaient la maison de la tante Abigail. J'ai droit à une question ?

— Ça dépend de la question, avait dit Joey.

— Est-ce que toi et Connie vous vous disputez ?

— Non, maman, je ne veux pas parler de ça.

— Tu es peut-être curieux de savoir pourquoi c'est la seule question que je te pose. Peut-être juste un tout petit peu curieux ?

— Pas du tout.

— C'est parce que vous devriez vous disputer. Il y a quelque chose qui ne va pas si vous ne vous disputez pas.

— Oui, alors d'après ça, papa et toi vous avez tout bon.

— Ha-ha-ha ! C'est vraiment hilarant, Joey.

— Pourquoi je devrais me disputer avec elle ? Les gens se disputent quand ils ne s'entendent pas.

— Non, les gens se disputent quand ils s'aiment, mais qu'ils ont conservé leur personnalité et qu'ils vivent dans le monde réel. Bien sûr, je ne veux pas dire que c'est bien de se disputer excessivement.

— Non, juste ce qu'il faut. J'ai pigé.

— Si vous ne vous disputez jamais, tu dois te demander pourquoi, c'est tout ce que je dis. Pose-toi la question, où réside le fantasme ?

— Non, maman, désolé, je ne parlerai pas de ça.

— Ou plutôt, chez qui réside le fantasme, si tu vois ce que je veux dire.

— Je te jure, je vais raccrocher, et je ne t'appellerai plus pendant un an.

— Quelles sont les réalités que vous négligez...

— Maman !

— Bon, c'était ma question, et maintenant que je te l'ai posée, je n'en parlerai plus. »

Bien qu'elle n'eût pas de quoi pavoiser question bonheur, la mère de Joey persistait à lui infliger les normes de sa propre vie. Elle pensait sans doute qu'elle essayait de le protéger, mais tout ce qu'il entendait, c'était le roulement de tambour de la négativité. Elle était tout particulièrement « soucieuse » de voir que Connie n'avait pas d'autre ami que Joey. Elle cita un jour sa copine folle de la fac, Eliza, qui n'avait pas d'autres amis, et précisa que cela aurait dû être un avertissement. Joey avait répliqué que Connie avait bien des amis, et quand sa mère l'avait mis au défi de les nommer, il avait violemment refusé de parler de choses dont elle ne connaissait rien. Connie avait effectivement de vieilles amies d'école, au moins deux ou trois, mais quand elle parlait d'elles, c'était surtout pour disséquer leur superficialité ou pour comparer défavorablement leur intelligence avec celle de Joey, et il n'arrivait jamais à se souvenir de leurs noms. Sa mère avait donc touché un point sensible. Elle était trop fine pour frapper deux fois au même endroit, mais soit elle était la reine de l'allusion hostile, soit Joey était le roi de l'interprétation susceptible. Il suffisait à Patty de mentionner une visite à venir de sa vieille coéquipière Cathy Schmidt pour que Joey entende une critique implicite de Connie. S'il le lui faisait remarquer, elle la jouait tendance psy et lui demandait de réfléchir à sa susceptibilité sur le sujet. La contre-attaque qui aurait vraiment cloué le bec à Patty – lui demander combien d'amis elle s'était faits depuis la fac (réponse : aucun) – était la seule qu'il n'osait pas lancer. Elle avait l'avantage ultime injuste, lors de toutes leurs discussions, de lui faire pitié.

Connie ne nourrissait pas du tout la même inimitié envers la mère de Joey. Elle aurait eu tous les droits de se plaindre, mais ne le faisait jamais, ce qui rendait encore plus flagrante l'injustice de l'inimitié de Patty. Quand elle était petite fille, Connie avait donné de son propre chef à la mère de Joey, sans aucune suggestion de Carol, des cartes d'anniversaire qu'elle confectionnait elle-même. Patty s'était extasiée sur ces cartes chaque année, jusqu'au moment où Joey et Connie commencèrent à avoir des relations sexuelles. Connie avait continué à confectionner ses cartes d'anniversaire après cela, et Joey, alors qu'il se trouvait encore à St. Paul, avait vu sa mère en ouvrir une, jeter un coup d'œil impassible sur le contenu du message avant de s'en débarrasser comme d'une publicité. Plus récemment, Connie avait ajouté de petits cadeaux d'anniversaire – des boucles d'oreilles une année, des chocolats l'année suivante – pour lesquels elle reçut des messages de bonne réception aussi froids et impersonnels qu'un communiqué des services fiscaux. Connie faisait tout ce qu'elle

pouvait pour que la mère de Joey l'aime, sauf la seule chose qui aurait marché, à savoir cesser de fréquenter Joey. Elle avait le cœur pur et la mère de Joey lui crachait dessus. L'injustice de cette situation était également une des raisons pour lesquelles Joey l'avait épousée.

Cette injustice avait aussi, de manière indirecte, rendu le parti républicain plus séduisant aux yeux de Joey. Sa mère snobait Carol et Blake, et elle retenait contre Connie le simple fait qu'elle vivait avec eux. Elle prenait pour acquis que tous les gens qui pensaient correctement, y compris Joey, étaient du même avis à propos des goûts et opinions des Blancs issus de milieux moins privilégiés que le sien. Ce que Joey aimait chez les républicains, c'était qu'ils ne méprisaient pas les gens comme pouvaient le faire les progressistes démocrates. Ils détestaient les progressistes, certes, mais uniquement parce que les progressistes les avaient détestés en premier.

Ils en avaient tout simplement assez de ce genre de condescendance injustifiée avec laquelle sa mère traitait les Monaghan. Durant ces deux dernières années, Joey avait peu à peu échangé sa place avec Jonathan dans leurs discussions politiques, surtout sur la question de l'Irak. Joey était maintenant convaincu qu'une invasion était nécessaire pour sauvegarder les intérêts pétro-politiques américains et neutraliser les armes de destruction massive de Saddam, tandis que Jonathan, qui avait décroché des stages d'été intéressants à *The Hill* puis au *Washington Post* et qui espérait devenir journaliste politique, se méfiait chaque jour davantage de personnes comme Feith, Wolfowitz, Perle ou Chalabi, qui poussaient à la guerre. Tous les deux avaient pris plaisir à inverser leurs rôles initiaux pour devenir les aberrations politiques de leurs familles respectives, Joey parlant de plus en plus comme le père de Jonathan, et Jonathan de plus en plus comme celui de Joey. Plus Joey persistait à prendre parti pour Connie et à la défendre contre le snobisme de sa mère, plus il se sentait à l'aise avec le parti de l'antisnobisme rageur.

Et pourquoi donc restait-il avec Connie ? La seule réponse logique était qu'il l'aimait. Il avait bien eu des occasions de se libérer d'elle – il en avait même, de fait, créé certaines – mais chaque fois, au moment crucial, il avait choisi de ne pas en profiter. La première grande chance s'était produite avec son départ pour la fac. La suivante, une année plus tard, quand Connie l'avait suivi à l'est, à Morton College, Morton's Glen, en Virginie. Ce déplacement la mettait à une distance de Charlottesville facile à couvrir avec la Land Cruiser de Jonathan (que Jonathan, qui aimait bien Connie, prêtait à Joey), mais la plaçait également sur les rails d'une vie normale d'étudiante et donc de l'indépendance. Après la deuxième visite de Joey à Morton, durant laquelle ils passèrent la majeure partie de leur temps à éviter la coloc coréenne de Connie, Joey proposa que, pour son bien à elle

(puisqu'elle ne semblait pas pouvoir bien s'adapter à la fac), ils tentent une fois encore de mettre un terme à leur dépendance en cessant toute communication pendant un moment. Cette proposition n'était pas totalement dénuée de franchise ; il ne fermait pas complètement les portes d'un avenir commun. Mais il avait beaucoup écouté Jenna et espérait pouvoir passer ses vacances d'hiver avec elle et Jonathan à McLean. Lorsque Connie finit par avoir vent de ces projets, quelques semaines avant Noël, il lui demanda si elle ne voulait pas rentrer chez elle à St. Paul pour voir ses amis et sa famille (comme pourrait en avoir envie toute étudiante de première année). « Non, dit-elle, je veux être avec toi. » Stimulé par la perspective de Jenna, et ragaillardé par une ouverture récente conclue de manière tout à fait satisfaisante, qui lui était tombée dessus lors d'une fête plus ou moins officielle, il adopta une ligne dure avec Connie, qui se mit à pleurer si violemment au téléphone qu'elle en attrapa le hoquet. Elle dit qu'elle ne voulait plus jamais rentrer à la maison, qu'elle ne voulait plus jamais passer une seule nuit avec Carol et les bébés. Mais Joey la força à le faire malgré tout. Et même s'il vit à peine Jenna lors des vacances – d'abord elle était partie skier, puis elle avait retrouvé Nick à New York – il continua à penser à sa stratégie de sortie jusqu'à cette soirée du début février, lorsque Carol l'appela pour lui annoncer que Connie avait lâché Morton et qu'elle était de retour à Barrier Street, plus déprimée que jamais.

Connie avait apparemment très bien réussi à deux de ses examens finaux de décembre, mais elle ne s'était même pas présentée aux deux autres ; il y avait d'autre part une violente antipathie entre elle et sa coloc, qui écoutait les Backstreet Boys à un tel volume que les aigus s'échappant de son casque auraient pu rendre fou n'importe qui, laissait sa télé allumée sur une chaîne de téléachat toute la journée, narguait Connie à propos de son petit copain « prétentieux », en l'invitant à imaginer toutes les pétasses prétentieuses qu'il s'enfilait derrière son dos, sans parler de ses terribles cornichons qui empuantissaient la chambre. Connie était retournée à la fac en janvier, à l'essai, mais elle s'était mise à passer tant de temps au lit que les services de santé du campus finirent par intervenir et la renvoyer chez elle. Carol rapporta l'ensemble à Joey avec une sobre inquiétude et une absence de récrimination tout à fait bienvenue.

Qu'il ait laissé passer cette dernière bonne occasion de se libérer de Connie (qui ne pouvait désormais plus feindre que la dépression résultait de l'imagination de Carol) était plus ou moins lié à la nouvelle récente et amère des fiançailles, si l'on peut dire, de Jenna avec Nick, mais juste plus ou moins. Bien que Joey en sût assez pour avoir peur de la vraie maladie mentale, il lui semblait que s'il éliminait de son champ de perspectives toutes les étudiantes

intéressantes ayant une tendance à la dépression, le champ serait vite désert, à vrai dire. Et Connie avait bien des raisons d'être déprimée : sa coloc était insupportable et elle se mourait de solitude. Lorsque Carol lui passa le téléphone, elle prononça le mot « désolée » au moins cent fois. Désolée d'avoir déçu Joey, désolée de ne pas avoir été plus forte, désolée de le détourner de ses études, désolée d'avoir gâché l'argent de son inscription en fac, désolée d'être un fardeau pour Carol, désolée d'être un fardeau pour tout le monde, désolée d'être si peu intéressante quand on lui parlait. Bien que (ou plutôt parce que) elle fût trop déprimée pour lui demander quoi que ce fût – elle semblait enfin à moitié prête à accepter de le laisser s'en aller –, il lui dit que sa mère lui avait filé plein de thune et qu'il allait venir la voir. Plus elle lui disait qu'il n'avait pas besoin de faire ça, plus il savait qu'il irait.

La semaine qu'il passa alors à Barrier Street avait été la première vraie semaine adulte de sa vie. Assis avec Blake dans la grande salle, dont les dimensions étaient plus modestes que dans son souvenir, il regarda sur Fox News la couverture de l'assaut sur Bagdad et sentit que sa rancœur, qui avait persisté depuis le 11-Septembre, commençait à s'évanouir. Le pays avançait enfin, reprenait enfin son histoire à bras-le-corps, et cela allait, d'une certaine manière, de pair avec la déférence et la gratitude que lui montraient Blake et Carol. Il régala Blake avec des anecdotes sur le groupe de réflexion, les escarmouches qu'il avait eues avec des personnalités des médias, les projets post-invasion dont il faisait partie. La maison était petite et il y était grand. Il apprit à tenir un bébé dans ses bras et à incliner un biberon au bon angle. Connie était pâle et légèrement trop maigre, ses bras étaient aussi osseux et son ventre aussi creux que lorsqu'il les avait touchés pour la première fois quand elle avait quatorze ans. La nuit, au lit, il la prenait dans ses bras et essayait de l'exciter, il trimait pour pénétrer l'épaisse couche affective de sa distraction, juste assez pour se sentir bien en faisant l'amour avec elle. Les pilules quelle prenait ne faisaient pas encore effet, et il était presque heureux de la voir aussi mal ; cela lui conférait du sérieux et un but. Elle ne cessait de répéter quelle l'avait déçu, mais il avait presque l'impression du contraire. Comme si un univers d'amour nouveau et plus adulte s'était révélé : comme s'il y avait encore des portes intérieures à ouvrir indéfiniment. Par l'une des fenêtres de la chambre de Connie, il voyait la maison où il avait grandi, qui était maintenant occupée par des Noirs. Carol disait qu'ils étaient snobinards et ne parlaient à personne, avec leurs diplômes de doctorat encadrés sur le mur de la salle à manger (« Dans la salle à manger, avait insisté Carol, là où tout le monde peut les voir, même de la rue »). Joey était heureux de constater que la vue de son ancienne maison ne suscitait que peu

d'émotion chez lui. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, il avait toujours voulu dépasser cette maison, et il avait maintenant vraiment l'impression d'avoir réussi. Il alla jusqu'à appeler sa mère un soir pour lui avouer ce qui était en train de se jouer.

« Bon, dit-elle. D'accord. Je suis un peu en dehors du coup, ici. Tu dis que Connie était en fac dans l'Est ?

— Oui, mais elle a eu une sale coloc et ça l'a déprimée.

— Eh bien c'est gentil de m'en informer, maintenant que tout cela est bien réglé et que c'est du passé.

— Ton attitude ne facilite pas les confidences.

— Non, bien sûr, je suis la méchante. Toujours aussi négative. Je suis sûre que c'est comme ça que tu vois les choses.

— Y a peut-être des raisons pour ça. Tu y as déjà pensé ?

— Je pensais juste que tu étais libre et sans attaches. Tu sais, la vie d'étudiant, ça ne dure pas longtemps, Joey. Moi, je me suis liée quand j'étais jeune et j'ai manqué bien des expériences qui auraient sans doute été bonnes pour moi. Mais je n'étais peut-être pas aussi mûre que toi.

— Ouais, dit-il, se sentant de marbre et, de fait, plutôt mûr. Peut-être.

— Je voudrais te faire remarquer que tu m'as un peu menti, je ne sais plus quand, il y a deux mois, quand je t'ai demandé si tu avais des nouvelles de Connie. Et le mensonge n'est sans doute pas la plus grande preuve de maturité du monde.

— Sauf que ta question n'était pas amicale.

— Et ta réponse n'était pas honnête ! Tu ne me dois pas nécessairement l'honnêteté, mais soyons au moins francs là-dessus maintenant.

— C'était Noël. J'ai dit que je pensais qu'elle était à St. Paul.

— Exactement. Sans vouloir être lourde, quand une personne dit "je pense", cela tend à impliquer qu'elle n'est pas sûre. Tu faisais semblant de ne pas savoir quelque chose que tu savais pertinemment.

— J'ai dit où je pensais qu'elle était. Mais elle aurait pu aussi être dans le Wisconsin ou ailleurs.

— Bien sûr, en visite chez l'un de ses nombreux amis proches.

— Bon sang ! dit-il. Mais tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même, là-dessus.

— Ne te méprends pas, dit-elle. Je pense que c'est vraiment admirable de ta part d'être avec elle, en ce moment, et je le pense sérieusement. C'est tout à ton honneur. Je suis fière que tu veuilles t'occuper de quelqu'un qui est important pour toi. Je connais moi-même un peu la dépression, et crois-moi, je sais que c'est pas marrant. Connie prend quelque chose ?

— Ouais, du Celexa.

— Eh bien j'espère que ça marchera pour elle. Mon médicament à moi n'a pas très bien marché.

— Tu as pris des antidépresseurs ? Quand ?

— Oh, il n'y a pas longtemps.

— Putain, je le savais pas.

— C'est parce que, quand je dis que je veux que tu sois libre et sans attaches, je le pense vraiment. Je ne voulais pas que tu te fasses du souci pour moi.

— Oui, mais enfin quand même, tu aurais pu me le dire.

— Mais c'était juste pour quelques mois. Je n'ai vraiment pas été une patiente exemplaire.

— Il faut laisser le temps à ces médicaments, dit-il.

— Oui, c'est ce que tout le monde dit. Surtout papa, qui est un peu en première ligne avec moi. Il était bien triste de voir ces bons moments disparaître. Mais moi, j'étais heureuse de récupérer ma tête en l'état, quel qu'il soit.

— Je suis vraiment désolé.

— Oui, je sais. Si tu m'avais dit tout ça sur Connie il y a trois mois, ma réaction aurait été, la-la-la ! Maintenant, tu dois me supporter alors que je sens à nouveau les choses.

— Je voulais dire que j'étais désolé que tu aies été malheureuse.

— Merci, chéri. Je m'excuse vraiment d'être aussi sensible. »

Aussi généralisée que la dépression semblât être récemment devenue, Joey trouvait malgré tout un peu inquiétant que les deux femmes qui l'aimaient le plus en souffrent toutes deux. Le hasard ? Ou avait-il un effet réellement funeste sur la santé mentale des femmes ? Dans le cas de Connie, décida-t-il, la dépression était une des facettes de cette intensité qu'il avait toujours tant aimée chez elle. Lors de la dernière nuit qu'il avait passée à St. Paul, avant de rentrer en Virginie, il l'avait regardée se sonder le crâne du bout des doigts, comme si elle espérait ainsi faire sortir l'excès de sentiment de son cerveau. Elle lui expliqua que la raison profonde de ses pleurs apparemment sans motif était que même ses plus petites pensées négatives étaient atroces et que seules des pensées négatives, jamais des positives, lui venaient en tête. Elle se rappelait qu'elle avait perdu la casquette de base-ball UVA qu'il lui avait offerte ; qu'elle avait été trop préoccupée par sa coloc, lors de la seconde visite de Joey à Morton, pour lui demander quelle note il avait obtenue à son grand partiel d'histoire américaine ; que Carol avait fait un jour remarquer que les garçons l'apprécieraient davantage si elle était plus souriante ; qu'une de ses petites demi-sœurs, Sabrina, s'était mise à hurler la première fois où elle l'avait prise dans ses bras ; qu'elle avait bêtement avoué à la mère de Joey qu'elle allait le retrouver à New York ; qu'elle avait saigné de manière dégoûtante la veille du départ de Joey pour sa fac ; qu'elle avait écrit

des choses bizarres sur les cartes qu'elle avait envoyées à Jessica, pour tenter de redevenir amie avec la sœur de Joey, au point que Jessica n'avait jamais répondu, et ainsi de suite. Elle était perdue dans une sombre forêt de regrets et de dégoût d'elle-même, dans laquelle même le plus petit arbre prenait des proportions monstrueuses. Joey quant à lui ne s'était jamais retrouvé dans ce genre de forêt, mais il était inexplicablement attiré par cet aspect de Connie. Il fut même excité quand elle se mit à sangloter alors qu'il tentait de la baiser en guise d'adieu, en tout cas jusqu'au moment où les sanglots devinrent trémoussements, coups et haine de soi. Le niveau de détresse de Connie semblait limite dangereux, proche du suicide, et il demeura ensuite éveillé la moitié de la nuit, à essayer de la convaincre de cesser de se sentir aussi mal parce qu'elle se sentait trop mal pour lui donner ce qu'il voulait. Tout cela était épuisant, insupportable, ils tournaient en rond, et pourtant, le lendemain après-midi, alors qu'il volait vers l'Est, il lui vint à l'esprit de s'inquiéter des effets futurs du Celexa. Il pensa aux paroles de sa mère sur les antidépresseurs qui tuaient les sentiments : une Connie sans un océan de sentiments était une Connie qu'il ne connaissait pas et qu'il soupçonnait de ne pas pouvoir désirer.

Pendant ce temps, le pays était en guerre, mais c'était une guerre étrange, dans laquelle, à peu de chose près, les seules pertes se trouvaient dans l'autre camp. Joey était content de voir que l'invasion de l'Irak était la promenade de santé qu'il avait imaginée ; Kenny Bartles lui envoyait des e-mails exaltés sur la nécessité de lancer et de faire marcher son entreprise boulangère au plus vite. (Joey devait constamment expliquer qu'il était encore étudiant et qu'il ne pourrait commencer à travailler qu'après les examens finaux.) Jonathan, cela dit, était plus amer que jamais. Il faisait une fixette, par exemple, sur les antiquités irakiennes qui avaient été volées par des pillards au musée national.

« C'était une petite erreur, dit Joey. Ça arrive, ce genre de merde, pas vrai ? Mais c'est juste que tu ne veux pas reconnaître que les choses marchent bien.

— Je le reconnaîtrai quand ils trouveront le plutonium et les missiles chargés à la variole, dit Jonathan. Ce qui n'arrivera pas, parce que tout ça, c'est des conneries, des conneries inventées de toutes pièces, parce que ceux qui ont démarré tout ça sont des clowns incompetents.

— Vieux, tout le monde dit qu'il y a des ADM. Même le *New Yorker* dit qu'il y en a. Ma mère dit que mon père veut annuler leur abonnement, il est trop furieux. Mon père, tu sais, ce grand expert en politique internationale.

— Tu paries combien que ton père a raison ?

— Je ne sais pas. Cent dollars ?

— Tope là ! dit Jonathan, en tendant la main. Cent dollars qu'ils n'auront pas trouvé d'armes à la fin de l'année. »

Joey lui serra la main avant de commencer à redouter que Jonathan puisse avoir raison sur les ADM. Ce n'était pas pour les cent dollars, il allait en gagner huit mille par mois avec Kenny Bardes. Mais Jonathan, un accro aux infos politiques, semblait si sûr de lui que Joey se demanda s'il n'avait pas loupé la blague, dans ses échanges avec ses patrons du groupe de réflexion comme avec Kenny Bartles : s'il n'avait pas manqué de remarquer des clins d'œil ou un ton ironique quand ils évoquaient des raisons d'envahir l'Irak dépassant leur enrichissement personnel ou celui de leurs sociétés. De l'avis de Joey, le groupe avait bien une motivation secrète pour soutenir l'invasion : la protection d'Israël qui, contrairement aux États-Unis, était à portée de frappe des missiles pourris que les scientifiques de Saddam étaient capables de construire. Mais il croyait que les néoconservateurs étaient au moins sérieux dans leurs craintes pour la sécurité d'Israël. Et maintenant, déjà, alors que mars cédait la place à avril, ils s'agitaient et se comportaient comme si cela n'avait aucune importance si des ADM apparaissaient ; comme si la liberté du peuple irakien était la question essentielle. Joey, qui voyait surtout un intérêt financier dans cette guerre, et avait trouvé un refuge moral dans la pensée que des esprits plus sages que lui avaient de meilleures motivations, commença à se dire qu'il s'était fait pigeonner. Ce qui ne le rendit pas moins désireux de toucher le pactole, mais il se sentit un peu plus sale malgré tout.

Plongée dans ce type d'humeur, il jugea plus facile de parler à Jenna de ses projets estivaux. Jonathan, entre autres choses, était jaloux de Kenny Bartles (il devenait furieux chaque fois qu'il entendait Joey parler avec Kenny au téléphone), tandis que Jenna avait le symbole du dollar dans les yeux et était tout à fait prête à casser la baraque.

« Je te verrai peut-être à Washington, cet été, dit-elle. Je viendrai de New York et tu pourras m'inviter à dîner pour fêter mes fiançailles.

— Bien sûr, dit-il. Ça sera une soirée marrante, sans aucun doute.

— Je dois te prévenir que j'ai des goûts de luxe en matière de restaurants.

— Et qu'est-ce qu'il va penser, Nick, si je t'emmène dîner ?

— C'est toujours ça de moins qui sort de son porte-monnaie. Il ne lui viendrait jamais à l'idée d'avoir peur de toi. Mais, et ta petite amie ?

— Elle n'est pas du genre jaloux.

— C'est vrai, la jalousie, c'est si moche, ha-ha-ha.

— Ce qu'elle ne sait pas ne peut pas lui faire de mal.

— Oui, et y a pas mal de choses qu'elle ne sait pas, pas vrai ? Combien de petits coups de canif dans le contrat, à ton actif ?

— Cinq.

— Quatre de moins pour Nick et je lui retire chirurgicalement les testicules.

— Oui, mais si tu ne le savais pas, tu n'en souffrirais pas, correct ?

— Crois-moi, dit Jenna. Je le saurais. C'est la différence entre moi et ta petite amie. Je suis du genre jaloux, moi. Je deviens l'Inquisition espagnole dès qu'il s'agit de tromperie. Pas de quartier. » C'était intéressant à entendre, car c'était Jenna qui l'avait poussé, l'automne dernier, à profiter de toutes les occasions qui pourraient se présenter à lui à la fac, et c'était à Jenna qu'il avait imaginé prouver quelque chose en faisant cela. Elle lui avait appris l'art d'ignorer totalement une fille au réfectoire, après avoir rampé hors de son lit quatre heures plus tôt. « Faut pas être fleur bleue comme ça, avait-elle dit. Elles, elles veulent que tu les ignores. Tu ne leur fais pas plaisir, autrement. Tu dois faire semblant de ne les avoir jamais vues de ta vie. La dernière chose au monde qu'elles veulent, c'est que tu leur fasses des yeux de merlan frit ou que tu aies l'air coupable. Elles, elles prient pour que tu ne les mettes pas dans l'embarras. » De toute évidence, elle avait parlé d'expérience, mais il ne l'avait vraiment crue que la première fois où il avait essayé. Et depuis, sa vie avait été beaucoup plus facile. Bien qu'il eût la gentillesse de ne pas mentionner ses écarts à Connie, il continuait à penser que cela ne lui ferait pas grand-chose. (La personne dont il devait activement se cacher était Jonathan, qui avait des conceptions arthuriennes du comportement romantique et qui s'était jeté sur Joey furieusement, comme s'il était le grand frère ou le chevalier servant de Connie, lorsque la nouvelle d'une coucherie était parvenue à ses oreilles. Joey avait juré qu'aucune fermeture Éclair n'avait même été baissée, mais ce mensonge était trop absurde pour qu'on n'en ricane pas, et Jonathan l'avait traité de connard et de

menteur, qui ne méritait pas Connie.) Maintenant, il avait l'impression que Jenna, avec ses critères de fidélité fluctuants, l'avait pigeonné, un peu comme l'avaient fait ses patrons du groupe de réflexion. Elle avait fait par jeu, comme une méchanceté envers Connie, ce que les profiteurs de guerre avaient fait pour l'argent. Mais cela ne le rendait pas moins désireux de lui offrir un grand dîner, ni de gagner, avec RISEN, les moyens de le faire.

Assis seul dans l'unique bureau froid de RISEN à Alexandria, Joey transforma les fax un peu fouillis que Kenny envoyait de Bagdad en rapports convaincants sur l'utilisation judicieuse des dollars du contribuable pour convertir les boulangers subventionnés par Saddam en entrepreneurs avec une vraie comptabilité. Il se servait de ses études de cas pour les chaînes Breadmasters et Hot & Crusty, rédigées l'été précédent, pour créer un assez joli projet que pourraient suivre ces futurs entrepreneurs. Il mit en place un plan de deux ans visant à faire grimper le prix du pain à un niveau proche du marché, avec le *khubz* irakien de base comme produit d'appel, des pâtisseries vendues à des prix exorbitants et des boissons à base de café présentées de manière attractive qui, elles, rapporteraient de l'argent. De cette façon, en 2005, les subsides de la Coalition pourraient être retirés sans engendrer d'émeutes pour la faim. Tout ce qu'il faisait était des conneries, si ce n'est totalement, du moins en partie. Il n'avait pas la moindre idée de ce à quoi ressemblait une vitrine de Basra ; il se disait, par exemple, que les présentoirs réfrigérés à pâtisseries dans le style vitré de Breadmasters ne fonctionneraient pas bien dans une ville affligée de voitures piégées et d'une chaleur de cinquante-cinq degrés l'été. Mais le charabia du commerce moderne était une langue pour laquelle il s'était découvert un talent, et Kenny l'assura que tout ce qui comptait, c'était une apparence d'activité débridée et de résultats instantanés. « Tu nous arranges ça aux petits oignons, a dit Kenny, et nous on fera ce qu'il faut pour que ça colle ici. Jerry veut le libre marché tout de suite, et c'est ce qu'on va lui donner. » (« Jerry », c'était Paul Bremer, la grosse légume de Bagdad, que Kenny n'avait, si ça se trouvait, peut-être jamais rencontré.) Durant les heures d'oisiveté que Joey passait au bureau, surtout les week-ends, il chattait avec ses copains de fac qui avaient trouvé des stages non payés ou qui faisaient griller des hamburgers dans leur ville natale, et qui l'inondaient d'envie et de félicitations pour avoir décroché le job d'été le plus génial qui soit. Il avait l'impression que la progression de sa vie, que le 11-Septembre avait un peu fait dérailler, avait maintenant retrouvé sa merveilleuse trajectoire ascendante.

Pendant un temps, les seules ombres au tableau de sa satisfaction furent les reports successifs du voyage de Jenna à Washington. Un thème récurrent de leur conversation était la crainte de Jenna de ne

pas avoir fait assez de folies de son corps avant de s'engager avec Nick. (« Je ne suis pas sûre qu'avoir joué les pétasses pendant un an à Duke compte vraiment », disait-elle.) Joey percevait dans cette crainte le murmure de l'opportunité, et ne comprit pas vraiment quand, en dépit du flirt toujours plus poussé de leurs conversations téléphoniques, elle annula deux fois le projet de venir le voir, et il comprit encore moins quand il apprit de Jonathan qu'elle était allée chez ses parents à McLean sans même le lui dire.

Puis, le 4 juillet, lors d'une visite de politesse à sa famille, il condescendit à donner à son père les détails de son travail pour RISEN, dans l'espoir de l'impressionner avec l'importance de son salaire et la portée de ses responsabilités ; et son père le désavoua sur-le-champ. Jusqu'à maintenant, durant toute sa vie, leur relation avait été avant tout une impasse, une paralysie des volontés. Mais là, son père ne se contentait plus de l'envoyer promener avec un sermon sur sa froideur et son arrogance. Il criait désormais que Joey le rendait malade, que cela le dégoûtait physiquement d'avoir élevé un enfant aussi égoïste et sans cervelle au point qu'il était prêt à s'associer avec les monstres qui mettaient le pays à terre pour leur enrichissement personnel. Sa mère, au lieu de le défendre, prit la fuite : là-haut, dans sa petite pièce. Il savait bien qu'elle l'appellerait le lendemain, pour essayer d'arranger les choses, en déblatérant plein de conneries sur son père qui n'était en colère que parce qu'il l'aimait. Mais elle était trop lâche pour rester avec eux, et il ne pouvait rien faire d'autre que croiser les bras bien serrés, se coller un masque sur le visage, secouer la tête et dire à son père, encore et encore, de ne pas critiquer les choses qu'il ne comprenait pas.

« Ça veut dire quoi, ne pas comprendre ? dit son père. C'est une guerre qui est faite dans un but politique et pour le profit. Point barre !

— Ce n'est pas parce que tu n'aimes pas la politique de certains que tout ce qu'ils font est mauvais. Tu prétends que tout ce qu'ils font est mauvais, tu espères qu'ils vont échouer dans tous les domaines, parce que tu détestes leur politique. Tu ne veux même pas entendre parler des bonnes choses qui arrivent.

— Il n'y a rien de bon là-dedans !!!

— Oui, c'est vrai, le monde, c'est noir ou blanc. On est tous mauvais et vous êtes tous bons.

— Toi, tu penses que la façon dont marche le monde, c'est que les jeunes du Moyen-Orient qui ont ton âge se font exploser la tête et les jambes pour que toi tu puisses gagner des tonnes d'argent ? C'est ça, le monde parfait dans lequel tu vis ?

— Bien sûr que non, papa. Tu veux bien arrêter d'être bête une seconde ? Les gens se font tuer là-bas, parce que leur économie est

foutue. Et nous on est en train d'essayer de remettre cette économie sur pied, d'accord ?

— Tu ne devrais pas gagner huit mille dollars par mois, dit son père. Je sais que tu te penses très intelligent, mais qu'un jeune de dix-neuf ans sans qualifications puisse gagner autant, ça prouve que quelque chose ne tourne pas rond dans ce monde. Ta situation pue la corruption. Pour moi, tu sens vraiment mauvais.

— Mon Dieu, papa ! Laisse tomber.

— Je ne veux même plus savoir ce que tu fais. Ça me dégoûte trop. Tu peux le raconter à ta mère, mais fais-moi plaisir et oublie-moi. »

Joey sourit durement pour s'empêcher de pleurer. Il faisait l'expérience d'une douleur structurelle, comme si lui et son père n'avaient choisi leurs idées politiques que dans le seul but de se haïr, et la seule issue était alors la prise de distance. Ne pas tout dire à son père, ne plus le voir que lorsqu'il y était obligé, cela lui paraissait bien, aussi. Il n'était même pas en colère, il voulait juste laisser cette douleur derrière lui. Il prit un taxi pour rentrer chez lui, dans son studio meublé, que sa mère l'avait aidé à louer, et il envoya des messages à Connie et à Jenna. Connie avait dû se coucher de bonne heure, mais Jenna le rappela à minuit. Elle n'était pas l'oreille la plus attentive du monde, mais elle prit suffisamment la mesure de son 4 juillet pourri pour l'assurer que le monde n'était pas juste, qu'il ne serait jamais juste, qu'il y aurait toujours de grands gagnants et de grands perdants, et qu'elle, personnellement, dans l'existence tragiquement limitée qui lui avait été allouée, préférait être une gagnante et s'entourer de gagnants. Lorsqu'il lui fit remarquer qu'elle ne l'avait pas appelé de McLean, elle dit qu'elle n'avait pas trouvé « prudent » de le voir pour dîner.

« Et pourquoi ça ?

— Tu es un peu comme une mauvaise habitude, dit-elle. Je dois contrôler ça. Je dois garder les yeux fixés sur mon objectif.

— On dirait pourtant que toi et l'objectif, vous ne vous amusez pas beaucoup, tous les deux.

— L'objectif est trop occupé à essayer de prendre le boulot de son boss. C'est ce qu'ils font dans ce monde-là, ils essaient de se dévorer tout cru les uns les autres. Et bizarrement, personne n'y trouve à redire. Mais ça bouffe du temps aussi. Et une fille, ça aime bien qu'on la sorte de temps en temps, surtout durant son premier été après la fac.

— C'est pour ça qu'il faut que tu viennes ici, dit-il. Moi, je vais te sortir.

— Je n'en doute pas. Mais mon patron a du boulot dans les Hamptons pour les trois prochaines semaines. Mes services en tant que

porteuse de bloc-notes sont exigés. Dommage que tu aies autant de travail, sinon je pourrais essayer de te faire venir en douce. »

Il avait perdu le compte des demi-rendez-vous et des demi-promesses qu'elle lui avait faits depuis qu'ils se connaissaient. Aucune des choses sympas qu'elle suggérait ne se produisait jamais vraiment, et il avait un peu de mal à comprendre pourquoi elle se donnait la peine de continuer. Il pensait parfois que cela avait un lien avec la compétition dans laquelle elle se trouvait avec son frère. Ou peut-être était-ce parce que Joey était juif et qu'il plaisait à son père, la seule personne dont elle ne se moquait jamais. Ou peut-être encore était-elle fascinée par la relation qu'il avait avec Connie et appréciait-elle avec un plaisir délicat les pépites d'informations privées qu'il déposait à ses pieds. Ou alors peut-être était-elle vraiment accrochée à lui et voulait-elle voir ce qu'il donnerait quand il serait plus vieux et combien d'argent il pourrait gagner. Ou tout cela à la fois. Jonathan n'avait aucune piste à proposer, sauf que sa sœur, c'était problèmes et compagnie, un monstre venu de la Planète des Gâtées, avec la conscience éthique d'une éponge de mer, mais Joey pensait percevoir des choses plus profondes en elle. Il refusait de penser que quelqu'un qui disposait du pouvoir que conférait tant de beauté était totalement dépourvu d'idées quant à l'utilisation de ce pouvoir.

Le lendemain, quand il raconta à Connie sa dispute avec son père, elle ne s'étendit pas sur les mérites de leurs arguments respectifs, mais parla directement de la souffrance de Joey pour lui dire combien elle était désolée. Elle avait recommencé à travailler comme serveuse et semblait disposée à attendre tout l'été avant de le revoir. Kenny Bartles avait promis à Joey les deux dernières semaines d'août comme congés payés s'il acceptait de travailler tous les week-ends avant cela, et il ne voulait pas que Connie vienne compliquer les choses si jamais Jenna venait à Washington ; il ne voyait pas comment il pourrait s'échapper un, deux, voire trois soirs sans raconter à Connie le genre de gros mensonge qu'il tentait de limiter au maximum.

Il attribua au Celexa le calme imperturbable avec laquelle elle accepta ce délai. Mais un soir, lors d'un coup de fil de routine, alors qu'il buvait de la bière dans son appartement, elle tomba dans un silence particulièrement prolongé qu'elle rompit par ces mots, « Chéri, il y a deux ou trois choses que je voudrais te dire. » La première, c'était qu'elle avait arrêté son traitement. La seconde, c'était qu'elle avait arrêté parce qu'elle couchait avec le manager du restaurant et qu'elle en avait assez de ne pas jouir. Elle confessa tout cela avec un curieux détachement, comme si elle parlait d'une autre fille, une fille dont les agissements étaient regrettables mais compréhensibles. Le manager, dit-elle, était marié, il avait deux filles adolescentes et vivait dans Hamline Avenue.

« Je me suis dit qu'il valait mieux que je te le dise. Je peux arrêter, si tu veux. »

Joey frémit. Il trembla, presque. Un courant d'air traversait une porte mentale qu'il avait crue fermée à double tour, mais qui était en réalité grande ouverte ; une porte par laquelle il pouvait s'enfuir.

« Tu veux arrêter ? dit-il.

— Je ne sais pas, dit-elle. J'aime bien, pour le cul, mais je ne ressens rien pour lui. Je ne ressens des choses que pour toi.

— Mince, je crois qu'il faut que j'y réfléchisse.

— Je sais que c'est vraiment mal, Joey. J'aurais dû te le dire dès que c'est arrivé. Mais en fait au début c'était juste très sympa que quelqu'un s'intéresse à moi. Tu sais combien de fois on a fait l'amour depuis octobre dernier ?

— Oui, je sais. J'en suis conscient.

— Soit deux, soit zéro fois, suivant que l'on compte quand j'étais malade. Il y a quelque chose qui ne va pas, là.

— Je sais.

— On s'aime, mais on ne se voit jamais. Ça ne te manque pas ?

— Si.

— Tu as couché avec d'autres filles ? C'est comme ça que tu supportes ça ?

— Oui. Une ou deux fois. Mais jamais plus d'une fois avec la même.

— J'en étais presque sûre, mais je ne voulais pas te demander. Je ne voulais pas que tu penses que je n'allais pas te laisser faire. Et ce n'est pas pour ça que je l'ai fait, moi. Je l'ai fait parce que je me sens seule. Je me sens vraiment très seule, Joey. Ça me tue. Et la raison, c'est que je t'aime et que tu n'es pas là. J'ai couché avec quelqu'un d'autre parce que je t'aime. Je sais que ça fait bizarre, ou même malhonnête, mais c'est la vérité.

— Je te crois », dit-il.

Et c'était vrai. Mais la douleur qu'il ressentait ne semblait pas avoir le moindre rapport avec le fait qu'il la crût ou pas, avec ce qu'elle pourrait dire ou non. L'image brute et muette de sa douce Connie allongée avec un vieux porc, enlevant son jean, sa petite culotte, écartant les jambes et ce, à plusieurs reprises, ne s'était incarnée en mots que le temps qu'elle puisse les prononcer et que Joey puisse les entendre avant de redevenir muette et de se loger en lui, hors de portée des mots, comme une boule de lames de rasoir qu'il aurait avalée. Il voyait bien, raisonnablement, qu'elle ne se souciait pas plus de son gros porc de manager qu'il ne se souciait des filles, toutes ivres ou extrêmement ivres, qu'il avait rejoints dans leurs lits trop parfumés l'année précédente, mais la raison ne pouvait pas atteindre la douleur qu'il ressentait, pas plus que la simple pensée du

mot « Stop » ne peut arrêter un bus en marche. Cette douleur était assez extraordinaire. Mais aussi, étrangement bienvenue et revigorante, apportant à Joey l'annonce qu'il était vivant et qu'il était pris dans une histoire plus grande que lui.

« Dis-moi quelque chose, chéri, dit Connie.

— Et ça a commencé quand ?

— Je ne sais pas. Il y a trois mois.

— Oui, eh bien, tu devrais peut-être continuer, dit-il. Tu devrais peut-être continuer et avoir un bébé avec lui et voir s'il t'installe dans ta maison à toi. »

Cette allusion à Carole était moche, mais Connie ne fit que répondre avec sa sincérité limpide habituelle.

« C'est ce que tu veux que je fasse ?

— Je ne sais pas ce que je veux.

— Ce n'est pas du tout ce que je veux. Je veux être avec toi.

— D'accord, d'accord. Mais pas sans baiser avec quelqu'un d'autre pendant trois mois. »

La remarque aurait dû la faire pleurer et la pousser à supplier qu'il lui pardonne, ou au moins à lui envoyer une vanne en retour, mais elle n'était pas une personne ordinaire.

« C'est vrai, dit-elle. Tu as raison. C'est absolument juste. J'aurais dû te le dire dès la première fois, et puis arrêter. Mais le faire une deuxième fois, ça paraissait pas plus grave que le faire une fois. Et puis même chose avec la troisième, et la quatrième fois. Et après, j'ai voulu arrêter le médicament, parce que je trouvais stupide de coucher avec quelqu'un sans rien sentir vraiment. Et puis en fait il fallait remettre le compteur à zéro.

— Et maintenant tu sens quelque chose, c'est génial.

— Oui, c'est vraiment mieux. C'est toi la personne que j'aime, mais au moins mes extrémités nerveuses sont à nouveau sensibles.

— Alors pourquoi tu me dis ça maintenant ? Pourquoi pas attendre quatre mois ? Quatre mois, c'est pas vraiment plus grave que trois, pas vrai ?

— C'est ce que je prévoyais de faire, dit-elle. Je pensais te le dire quand je viendrais le mois prochain, et on pourrait s'arranger pour être ensemble plus souvent, et comme ça on pourrait recommencer à être monogames. C'est toujours ce que je veux. Mais j'ai recommencé à avoir de mauvaises pensées hier soir, et je me suis dit que je ferais mieux de te le dire.

— Tu es à nouveau déprimée ? Ton médecin sait que tu as arrêté le médicament ?

— Elle le sait, mais pas Carol. Carol a l'air de penser que le médicament va tout arranger entre elle et moi. Elle pense que ça va résoudre son problème pour de bon. Je prends une pilule tous les soirs

et je la mets dans mon tiroir à chaussettes. Parce que je pense qu'elle les compte quand je suis au boulot.

— Tu devrais sans doute les prendre, dit Joey.

— Je les reprendrai si je ne peux plus te voir. Mais si je te vois, je veux pouvoir tout ressentir. Et en plus, je ne crois pas que j'en aurai besoin si je te vois. Je sais que ça a l'air d'une menace, plus ou moins, mais c'est juste la vérité. Je ne suis pas en train d'essayer de t'influencer pour que tu décides de me voir ou pas. Je comprends bien que j'ai fait quelque chose de mal.

— Et tu le regrettes ?

— Je sais que je devrais dire oui, mais en fait je ne sais pas. Tu regrettes d'avoir couché avec d'autres filles ?

— Non. Et surtout pas maintenant.

— Même chose pour moi, chéri. Je suis exactement comme toi. J'espère simplement que tu t'en souviendras et que tu voudras bien qu'on se revoie. »

La confession de Connie fut pour Joey la dernière et la meilleure occasion de s'échapper, la conscience tranquille. Il aurait très facilement pu la virer pour rupture de contrat, si seulement il avait été assez en colère pour le faire. Après avoir raccroché, il se rabattit sur la bouteille de Jack Daniel's, dont il se tenait généralement à distance par discipline, puis il sortit se promener dans les rues humides de son sinistre non-quartier, appréciant la force brute de la chaleur de l'été et le rugissement collectif des climatiseurs qui luttait contre elle. Il trouva dans une des poches de son pantalon en coton une poignée de pièces, qu'il prit et commença à lancer, une ou deux à la fois, dans la rue. Il les jeta toutes, ces petites pièces de son innocence, les dix cents et les vingt-cinq cents de son autosuffisance. Il avait besoin de se débarrasser, de se débarrasser des choses. Il n'avait personne à qui raconter sa douleur, surtout pas à ses parents, mais pas davantage à Jonathan, de peur de détruire la bonne opinion que son ami avait de Connie, et certainement pas à Jenna, qui ne comprenait pas l'amour, ni à ses amis de fac – qui voyaient tous, sans exception, les petites amies comme des obstacles absurdes aux plaisirs qu'ils avaient l'intention de passer les dix prochaines années à rechercher. Il était totalement seul et ne comprenait pas comment cela lui était arrivé. Comment une douleur nommée Connie avait pu se loger au cœur de sa vie. Il devenait fou, à ressentir si précisément ce qu'elle ressentait, à la comprendre si bien, à ne pas être capable d'imaginer sa vie sans lui. Chaque fois qu'il avait une chance de s'éloigner d'elle, la logique de son intérêt personnel lui faisait défaut : elle était supplantée, comme un engrenage dont son esprit ne cessait de se dégager, par leur logique à eux.

Une semaine s'écoula durant laquelle elle ne l'appela pas, puis

une autre semaine. Il devint, pour la première fois, sensible au fait qu'elle était plus âgée. Elle avait maintenant vingt et un ans, elle était légalement une adulte, une femme intéressante qui plaisait aux hommes mariés. Aux prises avec la jalousie, il se voyait soudain comme le plus veinard des deux, le jeune garçon sur lequel elle avait jeté son ardent dévolu. Elle prenait une forme fantastiquement séduisante dans son imagination. Il avait parfois le sentiment vague que leur lien était extraordinaire, enchanté, comme un lien de conte de fées, mais il comprenait seulement maintenant à quel point il comptait sur elle. Durant les premiers jours de leur silence, il réussit à se convaincre qu'il la punissait en n'appelant pas, mais au bout d'un moment il sentit que c'était lui, le puni, celui qui attendait de voir si elle, dans son océan de sentiments, pourrait puiser une goutte de pitié et briser le silence.

Entre-temps, sa mère informa Joey qu'elle ne lui enverrait plus les mandats mensuels de cinq cents dollars. « Je crains que papa ait mis fin à cela, dit-elle avec une légèreté qui agaça Joey. J'espère en tout cas que ça a été utile. » Joey ressentit un certain soulagement à ne plus devoir se plier au désir qu'avait sa mère de l'aider, ni supporter ses coups de téléphone réguliers en retour ; il était également heureux de cesser de mentir aux autorités de Virginie à propos du montant du soutien parental. Mais par ailleurs, il avait fini par avoir besoin de ces apports mensuels pour joindre les deux bouts, et il regrettait maintenant d'avoir pris autant de taxis et commandé autant de repas durant l'été. Il ne pouvait s'empêcher de haïr son père et de se sentir trahi par sa mère, qui, au moment crucial, malgré les nombreuses doléances quant à son mariage qu'elle infligeait à Joey, semblait toujours finir par prendre le parti de son père.

C'est alors que sa tante Abigail l'appela pour lui proposer son appartement pendant la fin du mois d'août. Depuis dix-huit mois, il figurait sur la liste e-mail d'Abigail pour les performances qu'elle donnait dans de petites salles new-yorkaises aux noms bizarres, et elle l'appelait régulièrement pour le gratifier de l'un de ses monologues d'autojustification. S'il appuyait sur le bouton « Ignorer l'appel » de son téléphone, elle ne laissait pas de message, elle se contentait de continuer à appeler jusqu'à ce qu'il appuie sur « Répondre ». Il avait l'impression que les journées d'Abigail consistaient surtout à passer en revue tous les numéros qu'elle connaissait jusqu'à ce que quelqu'un finisse par répondre, et il répugnait à imaginer qui d'autre pouvait se trouver sur sa liste, étant donné le caractère ténu du lien qui les unissait. « Je me fais un petit plaisir, je m'offre des vacances à la mer, lui dit-elle. Je crains que le pauvre Tigrou soit mort du cancer des chats, mais pas avant de m'avoir coûté vrrraaiiiment cher en traitements contre le cancer des chats, et Porcinet est tout seul. » Bien

que Joey se sentît plus ou moins morveux à cause de son flirt avec Jenna, partie constituante d'un malaise plus général lié à l'infidélité, il accepta l'offre d'Abigail. S'il n'entendait plus jamais parler de Connie, se dit-il, il pourrait se consoler en débarquant dans le quartier de Jenna pour l'inviter à dîner.

C'est alors que Kenny Bardes l'appela pour lui annoncer qu'il vendait RISEN et ses contrats à un de ses amis de Floride. Il avait déjà vendu, en fait.

« Mike va t'appeler dans la matinée, dit Kenny. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il te garde jusqu'au quinze août. Je ne voulais pas me faire suer à te trouver un remplaçant après ça, de toute manière. Je suis sûr des coups bien plus juteux, là.

— Ah bon ? dit Joey.

— Ouais, LBI veut sous-traiter avec moi pour fournir une flotte de gros camions. Pas un boulot de lopette, et beaucoup plus de thunes que le pain, si tu vois ce que je veux dire. C'est du facile, aussi – pas de conneries comme les rapports trimestriels. Je livre les camions, ils font le chèque, fin de l'histoire.

— Félicitations.

— Ouais, enfin, voilà, dit Kenny. Je pourrais vraiment continuer à avoir besoin de toi, là-bas à Washington. Je recherche un associé prêt à investir avec moi et à compenser le manque à gagner qu'il va y avoir. Si tu veux bosser, tu pourrais toucher un petit salaire, en plus.

— Ça a l'air super, dit Joey. Mais je dois retourner à la fac, et je n'ai pas d'argent à investir.

— D'accord, d'accord, c'est ta vie. Mais pourquoi pas être un petit peu dans l'action malgré tout ? Si je comprends bien la littérature spécialisée, le Pladsky A10 polonais va très bien faire l'affaire. On ne les produit plus, mais il y en a des flopées sur les bases militaires de Hongrie et de Bulgarie. Et aussi quelque part en Amérique du Sud, ce qui ne m'aide pas. Mais je vais engager des chauffeurs en Europe de l'Est, pour convoier les camions à travers la Turquie et les livrer à Kirkuk. Ça va me tenir jusqu'à Dieu sait quand, et il y a aussi un sous-contrat dans les neuf cent mille pour les pièces détachées. Tu crois que tu pourrais t'occuper des pièces détachées en sous-sous-traitance ?

— Je ne connais rien aux pièces détachées de camions.

— Moi non plus. Mais Pladsky a bien construit vingt mille A10, à l'époque. Il doit y avoir des tonnes de pièces, là-bas. Tout ce que tu as à faire, c'est de les pister, de les emballer et de les expédier. Une mise de trois cent mille, qui donne neuf cent mille six mois plus tard. Ce qui est une marge éminemment raisonnable, étant donné les circonstances. Mon sentiment, c'est que c'est aussi une marge assez faible en termes de passation des marchés. Personne n'y trouvera à redire. Tu crois que tu peux mettre la main sur trois cent mille ?

— J'ai déjà du mal à mettre la main sur de quoi me payer à déjeuner, dit Joey, avec les frais d'inscription et le reste...

— Oui, je sais bien, mais en réalité, tout ce que tu as à trouver, c'est cinquante mille. Avec ça, plus un contrat signé en main, n'importe quelle banque du pays va te donner le reste. Tu peux presque tout faire sur Internet de ta chambre, comme tu veux. C'est sûr que c'est mieux que de travailler comme plongeur, hein ? »

Joey demanda un peu de temps pour réfléchir. Même avec les taxis et les repas tout prêts qu'il s'était offerts, il avait encore dix mille dollars de côté pour la prochaine année universitaire, plus huit mille autres dollars potentiels sur sa carte de crédit, et une rapide recherche sur Internet lui montra que de nombreuses banques étaient disposées à faire des prêts à intérêts élevés, avec peu de garanties ; il vit également de multiples pages sur Google pour des pièces détachées de Pladsky A10. Il était bien conscient que Kenny ne lui aurait pas offert le contrat des pièces détachées si trouver ces pièces était aussi facile qu'il l'avait laissé entendre, mais Kenny avait tenu toutes ses promesses avec RISEN, et Joey ne pouvait s'empêcher d'imaginer que dans un an, à seulement vingt et un an il pourrait valoir un demi-million de dollars, et il trouvait ça excellent. Impulsivement, parce qu'il était excité et non pas, pour une fois, préoccupé par leur relation, il brisa le silence téléphonique avec Connie pour solliciter son opinion. Bien plus tard, il allait se reprocher d'avoir eu derrière la tête les économies de Connie, dont elle pouvait maintenant jouir en toute légalité, mais au moment de son appel il se sentait plutôt dépourvu de toute motivation intéressée.

« Oh mon Dieu, chéri, dit-elle, je commençais à me dire que je n'entendrais plus jamais parler de toi.

— Ces deux dernières semaines ont été plutôt dures.

— Mon Dieu, je sais. Je commençais à me dire que je n'aurais jamais dû t'avouer quoi que ce soit. Tu pourras me pardonner ?

— Probablement.

— Oh ! Oh ! Mais c'est bien mieux que probablement pas.

— Très probablement, précisa-t-il. Si tu veux toujours venir me voir.

— Tu sais bien que oui. Plus que tout au monde. »

Elle n'avait pas du tout l'air de la femme indépendante plus âgée qu'il avait imaginée, et un petit serrement d'estomac l'avertit de freiner un peu et de se demander s'il voulait vraiment qu'elle revienne. De ne pas confondre la douleur de la perdre avec un désir réel de l'avoir. Mais il avait très envie de changer de sujet, d'éviter de s'embourber dans un territoire émotionnel abstrait, et de lui demander son avis sur l'offre de Kenny.

« Mon Dieu, Joey, dit-elle une fois qu'il lui eut expliqué, il faut

que tu le fasses. Je vais t'aider.

— Comment ?

— Je vais te donner l'argent, dit-elle comme s'il était stupide de sa part de même poser la question. J'ai encore plus de cinquante mille dollars sur mon compte-épargne. »

La simple mention de ce chiffre l'excita sexuellement. Cela le ramena à leurs débuts dans Barrier Street, lors du premier automne de lycée de Joey. Ils avaient perdu leur virginité au son de *Achtung Baby* de U2, qu'ils adoraient, surtout Connie. La première chanson dans laquelle Bono avouait qu'il était prêt à tout, *ready for the push*, avait été leur chanson d'amour, et leur déclaration au capitalisme. Cette chanson avait donné à Joey l'envie de faire l'amour, de sortir de l'enfance, de gagner du vrai argent en vendant des montres dans l'école catholique de Connie. Elle et lui étaient alors devenus partenaires dans tous les sens du terme, lui étant l'entrepreneur et le fabricant, elle sa mule loyale et sa vendeuse étonnamment douée. Avant qu'un terme soit mis à leur affaire par des bonnes sœurs aigries, elle s'était révélée maîtresse dans l'art de la vente suggestive, sa distance sereine rendant ses camarades de classe folles du produit que tous deux proposaient. Tout le monde, dans Barrier Street, y compris la mère de Joey, avait toujours pris le calme de Connie pour un manque de piquant, pour de la lenteur. Seul Joey, qui possédait le savoir de l'initié, avait vu le potentiel qu'elle recelait, et cela semblait maintenant être l'histoire de leur vie ensemble : il l'aidait et l'encourageait à battre en brèche les attentes de tout le monde, surtout de sa mère à lui, qui sous-estimait la valeur des atouts cachés de Connie. Cela était essentiel à la foi qu'il avait dans son avenir comme homme d'affaires, cette capacité à reconnaître la valeur, à guetter les occasions, et c'était également essentiel à son amour pour Connie. Les voies de Connie étaient impénétrables ! Ils avaient commencé à baisser au milieu des tas de billets de vingt dollars qu'elle ramenait de l'école.

« Tu as besoin de cet argent pour retourner à la fac, lui dit-elle néanmoins.

— Je peux faire ça plus tard, dit-elle. Toi, tu en as besoin maintenant, et moi, je peux te le donner. Tu pourras me le rendre plus tard.

— Je pourrais t'en rendre le double ! Tu aurais alors assez pour quatre années d'études.

— Si tu veux, dit-elle. Mais tu n'es pas forcé. »

Ils convinrent d'une date pour se retrouver et fêter le vingtième anniversaire de Joey à New York, scène de leurs plus belles semaines en tant que couple depuis qu'il avait quitté St. Paul. Le lendemain matin, il avait appelé Kenny pour lui dire qu'il était prêt à passer à l'action. Le prochain grand round de contrats irakiens ne se produirait

pas avant novembre, dit Kenny, et donc Joey pouvait profiter de son trimestre d'automne, il avait juste à s'assurer d'être au point pour la partie finance.

Se sentant déjà riche, il fit une folie et prit l'Acela express pour New York, il acheta une bouteille de champagne à cent dollars en se rendant à l'appartement d'Abigail. L'endroit était plus encombré que jamais, il fut heureux de fermer la porte derrière lui et de prendre un taxi pour aller attendre l'avion de Connie à La Guardia, puisqu'il avait insisté pour qu'elle vienne en avion plutôt qu'en car. La ville tout entière, avec ses piétons à moitié nus dans la chaleur d'août, ses briques et ses ponts qui pâlissaient sous la brume, était comme un aphrodisiaque. Alors qu'il allait retrouver sa petite amie, qui avait couché avec quelqu'un d'autre mais revenait soudain dans sa vie, comme un aimant vers un autre aimant, il aurait déjà pu être le roi de la ville. Lorsqu'il la vit arriver dans le hall de l'aéroport, qui évitait en sautillant les autres voyageurs, comme si elle était trop préoccupée et ne les voyait qu'à la dernière seconde, il se sentit riche de bien plus que d'argent. Riche d'importance, de vie à brûler, d'occasions folles à saisir, riche de leur histoire à tous les deux. Elle l'aperçut et se mit à hocher la tête, exprimant son accord avec quelque chose qu'il n'avait pas encore dit, le visage plein de joie émerveillée.

« Oui ! Oui ! Oui ! dit-elle spontanément, en lâchant la poignée extensible de sa valise et en se jetant sur lui. Oui !

— Oui ? dit-il en riant.

— Oui ! »

Sans même s'embrasser, ils coururent jusqu'à la zone de retrait des bagages et sortirent vers la station de taxis où, par miracle, personne n'attendait. À l'arrière de leur taxi, elle ôta son cardigan de coton dans lequel elle avait transpiré, grimpa sur les genoux de Joey puis se mit à sangloter d'une façon proche de la jouissance ou de la crise de nerfs. Le corps de Connie parut totalement, mais totalement nouveau entre les bras de Joey. Une partie du changement était réelle – elle était un peu moins sèche, un peu plus femme – mais c'était surtout dans la tête de Joey. Il se sentait excessivement reconnaissant envers Connie pour son infidélité. Ce sentiment était si fort qu'il avait l'impression que seule une demande en mariage pourrait être à la hauteur. Il aurait même pu le lui demander, là, sur place, s'il n'avait pas remarqué les marques étranges qu'elle avait à l'intérieur de l'avant-bras gauche. Une série de coupures parallèles couraient sur la peau douce, chacune d'environ cinq centimètres de long, celles qui se trouvaient le plus près du coude étaient plus vagues et presque complètement cicatrisées, celles près du poignet étaient de plus en plus fraîches et rouges.

« Ouais, dit-elle, le visage trempé, en regardant ses cicatrices avec

étonnement. J'ai fait ça. Mais ça va. »

Il lui demanda ce qui s'était passé, mais il connaissait la réponse. Il lui embrassa le front, lui embrassa la joue, lui embrassa les lèvres et la regarda gravement dans les yeux.

« Faut pas avoir peur, chéri. C'est juste un truc que je devais faire en punition.

— Mon Dieu...

— Joey, écoute-moi, je t'en prie. J'ai fait très attention et j'ai mis de l'alcool sur la lame. Il fallait juste que je fasse une coupure pour chaque soir où on ne se parlait pas. J'en ai fait trois le troisième soir et après, une chaque soir. J'ai arrêté dès qu'on s'est parlé.

— Et si je n'avais pas appelé ? Qu'est-ce que tu allais faire ? T'entailler les poignets ?

— Mais non ! Je n'étais pas suicidaire. Je faisais ça justement au lieu d'avoir ce genre de pensées. J'avais juste besoin d'avoir un peu mal. Tu peux comprendre ça ?

— Tu es sûre que tu n'étais pas suicidaire ?

— Je ne te ferais jamais une chose pareille. Jamais. »

Il fit courir ses doigts sur les cicatrices. Puis il souleva le poignet qui n'était pas mutilé et le porta à ses lèvres. En fait, il était heureux qu'elle se soit blessée pour lui ; il ne pouvait s'en empêcher. Les voies de Connie étaient impénétrables mais elles avaient du sens pour lui. Quelque part, dans la tête de Joey, Bono chantait que tout allait bien, tout allait bien.

« Et tu sais le plus incroyable ? dit Connie. J'ai arrêté à quinze coupures, ce qui est exactement le nombre de fois où je t'ai trompé. Tu m'as appelé exactement le bon soir. Un peu comme un signe. Et maintenant voilà, ajouta-t-elle en sortant de la poche arrière de son jean un chèque plié, qui avait épousé la courbe de son cul et était imprégné de la sueur de son cul. J'avais cinquante et un mille dollars sur mon compte-épargne. Ce qui est presque exactement ce que tu m'as dit que tu voulais. Un autre signe, pas vrai ? »

Il déplia le chèque, payable à JOSEPH R. BERGLUND pour un montant de CINQUANTE MILLE DOLLARS. Il n'était pas d'un naturel superstitieux, mais il devait admettre que ces signes étaient impressionnants. Un peu comme ceux qui disaient aux gens perturbés, « Tue le président MAINTENANT », ou aux gens déprimés, « Jette-toi par la fenêtre MAINTENANT ». Dans ce cas, l'impératif irrationnel urgent semblait être, « Unissez vos vies MAINTENANT ».

Sur Grand Central, la circulation quittant Manhattan était au point mort, mais en sens inverse le trafic était plutôt fluide, le taxi se faufilait, et ça aussi, c'était un signe. Qu'ils n'aient pas eu besoin d'attendre un taxi était un signe. Que le lendemain soit le jour de l'anniversaire de Joey était un signe. Il ne se souvenait même plus de

l'état dans lequel il se trouvait une heure plus tôt, lorsqu'il se rendait à l'aéroport. Il n'y avait plus que le moment présent avec Connie, et alors que, auparavant, leur chute à travers une fissure cosmique jusque dans leur univers peuplé de deux personnes s'était toujours produite la nuit, dans une chambre ou dans un espace réduit, cela se passait maintenant en plein jour, sous une brume recouvrant la métropole. Il la tint dans ses bras, le chèque reposant sur le sternum en sueur de Connie, entre les bretelles humides de son haut. Elle avait collé une main bien à plat sur la poitrine de Joey, comme si un de ses seins pouvait donner du lait. L'odeur de femme épanouie émanant de ses aisselles enivrait Joey, il aurait voulu que cette odeur soit bien plus forte, il sentait qu'il n'y avait pas de limite à la puissance de son désir que les aisselles de Connie puent réellement.

« Merci d'avoir baisé avec quelqu'un d'autre, murmura-t-il.

— Ça n'a pas été facile pour moi.

— Je sais.

— Enfin, je veux dire, dans un sens ça a été très facile. Mais presque impossible dans un autre sens. Tu connais ça, pas vrai ?

— Je connais très bien ça.

— Ça a été difficile pour toi ? Ce que tu as fait l'an dernier ?

— En fait, non.

— C'est parce que tu es un mec. Je sais ce que c'est, d'être toi, Joey. Tu me crois ?

— Oui.

— Alors, tout ira bien. »

Ce qui fut le cas durant les dix jours qui ont suivi. Plus tard, bien sûr, Joey put se rendre compte que les premiers jours inondés d'hormones, après une période de longue abstinence, ne constituaient pas vraiment le moment idéal pour prendre des décisions très importantes concernant son avenir. Il put se rendre compte que, au lieu de vouloir équilibrer le poids insupportable du don de cinquante mille dollars de Connie avec quelque chose qui était aussi lourd qu'une demande en mariage, il aurait dû écrire une reconnaissance de dettes avec un échéancier comprenant capital et intérêts. Il put se rendre compte que s'il s'était séparé d'elle, ne serait-ce qu'une heure, afin d'aller se promener ou de parler avec Jonathan, il aurait pu retrouver un peu de lucidité et de distance utiles. Il put se rendre compte que les décisions post-coïtales étaient beaucoup plus réalistes que les décisions pré-coïtales. Sur le moment, cela dit, il n'y avait rien eu de post-, tout avait été pré-, pré- et seulement pré-. Leur désir mutuel tournait sans cesse, nuit et jour, comme le compresseur du climatiseur laborieux qui se trouvait à la fenêtre de la chambre d'Abigail. Les dimensions nouvelles de leur plaisir, le sentiment de gravité adulte que leur conféraient leur entreprise commune, la

maladie et l'infidélité de Connie, rendaient leurs plaisirs précédents insignifiants et puérils en comparaison. Leur plaisir était si fort, et le besoin qu'ils en avaient si inextinguible, que lorsqu'il diminuait même ne serait-ce que pendant une heure, lors de leur troisième matinée passée en ville, Joey s'empressa d'appuyer sur le bouton le plus proche afin de le relancer.

« On devrait se marier, dit-il.

— Je pensais justement là même chose, dit Connie. Tu veux qu'on le fasse tout de suite ?

— Tu veux dire aujourd'hui ?

— Oui.

— Je crois qu'il y a une période d'attente. Il y a des examens de sang.

— Eh ben, on n'a qu'à faire ça. T'as envie ? »

Joey sentit un afflux de sang vers le bas de ses reins.

« Oui ! »

Mais ils durent d'abord baiser, excités qu'ils étaient à l'idée d'aller faire les examens sanguins. Puis ils durent baiser pour fêter l'excitation de découvrir que ces examens n'étaient pas nécessaires. Ensuite, ils allèrent se promener dans la Sixième Avenue, comme un couple ivre au point de ne plus se soucier de ce que les passants pouvaient penser d'eux, comme deux meurtriers pris en flagrant délit, avec une Connie sans soutien-gorge, libertine, qui attirait les regards appuyés des mâles, un Joey baignant dans une insouciance gonflée à la testostérone qui l'aurait poussé, à la moindre provocation, à balancer un coup de poing pour le plaisir. Il était en train de franchir le pas qui devait être franchi, le pas qu'il avait voulu franchir depuis la première fois où ses parents lui avaient dit non. La promenade de cinquante blocs d'immeubles vers le haut de la ville avec Connie, dans la confusion brûlante de klaxons de taxis et de trottoirs répugnants, lui semblait aussi longue que toute sa vie jusqu'à ce moment-là.

Ils entrèrent dans la première bijouterie vide qu'ils virent dans la 47^e Rue et demandèrent deux alliances en or qu'ils purent emporter tout de suite. Le bijoutier avait l'attirail hassidique complet – kippa, papillotes, phylactères, veste noire, livre de prières. Il regarda d'abord Joey, dont le tee-shirt blanc était taché de moutarde venant du hot-dog qu'il avait avalé en route, puis Connie, dont le visage était tout rouge à cause de la chaleur et du frottement contre le visage de Joey.

« Vous allez vous marier, tous les deux ? »

Ils hochèrent la tête, n'osant ni l'un ni l'autre vraiment dire oui à haute voix.

« Mazel tov, alors ! dit le bijoutier, en ouvrant des tiroirs. J'ai des bagues de toutes tailles pour vous. »

Joey, de très loin, à travers une fine déchirure dans sa bulle de folie par ailleurs bien solide, ressentit un regret lié à Jenna. Non pas comme une personne qu'il désirait (le désir allait revenir par la suite, lorsqu'il serait à nouveau seul et sain d'esprit) mais comme l'épouse juive qu'il n'aurait plus jamais à présent : comme la seule personne pour laquelle sa judaïté aurait pu compter. Cela faisait bien longtemps qu'il avait cessé de se soucier de cette question, et pourtant, en voyant le bijoutier avec ses accessoires hassidiques usés, les habits de sa religion minoritaire, il eut la pensée bizarre qu'il abandonnait les Juifs en épousant une goy. Aussi douteuse à bien des égards que pût être Jenna sur le plan moral, elle restait une Juive, avec des arrière-grands-tantes et arrière-grands-oncles qui avaient péri dans les camps, ce qui l'humanisait, ce qui lissait sa beauté inhumaine et donnait à Joey des regrets de l'abandonner. Détail intéressant, il ne ressentait ça que pour Jenna, pas pour Jonathan, qui était déjà totalement humain aux yeux de Joey et n'avait donc aucun besoin de la judaïté pour l'être

davantage.

« Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Connie, en regardant les bagues disposées sur du velours.

— Je ne sais pas, dit-il, de son petit nuage de regret. Elles sont toutes bien.

— Prenez-les, essayez-les, touchez-les, dit le bijoutier. Vous n'allez pas abîmer l'or. »

Connie se tourna vers Joey et scruta son regard.

« Tu es sûr que tu veux qu'on fasse ça ?

— Oui, je crois. Et toi ?

— Oui. Si toi, tu le veux. »

Le bijoutier recula de son comptoir et se trouva une occupation. Joey, se voyant à travers les yeux de Connie, ne put supporter l'incertitude qui se lisait sur son propre visage. Ce qui l'enrageait à mort, par rapport à elle. Le monde entier doutait d'elle, elle avait besoin qu'il ne doute pas d'elle, il choisit donc de ne pas le faire.

« Absolument, dit-il. Regardons ces bagues. »

Une fois qu'ils eurent choisi leurs bagues, Joey essaya de marchander le prix, sachant qu'il était censé faire ça dans ce genre de boutique, mais le bijoutier se contenta de lui envoyer un coup d'œil déçu, comme pour dire : Tu vas épouser cette fille et tu me chicanes pour cinquante dollars ?

En quittant la boutique, avec les bagues dans la poche avant de son pantalon, il faillit heurter son vieux pote de chambrée, Casey, sur le trottoir.

« Eh vieux ! dit Casey. Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Il portait un costume trois-pièces et commençait déjà à perdre ses cheveux. Joey et lui et s'étaient perdus de vue, mais Joey avait entendu dire qu'il travaillait pour l'été dans le cabinet d'avocats de son père. Tomber sur lui à ce moment-là lui parut être un autre signe important, mais un signe de quoi, il ne savait pas trop.

« Tu te souviens de Connie ? dit-il.

— Salut, Casey, dit-elle, avec un regard diaboliquement torride.

— Oui, bien sûr, salut, dit Casey. Mais c'est quoi ce bordel ? Je te croyais à Washington.

— Je suis en vacances.

— Tu aurais dû m'appeler, mon vieux, je ne savais pas du tout. Et vous faites quoi, dans la rue, tous les deux ? On s'achète une bague de fiançailles ?

— Ouais, c'est ça, dit Joey. Et toi, qu'est-ce que tu fais là ? »

Casey sortit une montre à gousset de la poche de sa veste.

« C'est pas cool, ça ? C'était au père de mon père. Je viens de la faire nettoyer et réparer.

— Elle est belle », dit Connie.

Elle se pencha pour l'admirer, et Casey décocha à Joey un froncement de sourcils interrogateur teinté d'inquiétude comique. Parmi les différentes réponses d'homme à homme acceptables, Joey choisit de produire le petit sourire suggérant de la baise paradisiaque, les exigences irrationnelles des petites amies, leur besoin de se faire offrir des babioles, et ainsi de suite. Casey posa un bref regard de connaisseur sur les épaules nues de Connie et hocha la tête d'un air entendu. Cet échange ne prit que quatre secondes, et Joey fut soulagé de voir combien il était facile, même dans un moment comme celui-là, d'apparaître aux yeux de Casey comme quelqu'un lui ressemblant : il fallait compartimenter les choses. Ce qui augurait bien de la possibilité de continuer à avoir une vie ordinaire à la fac.

« Eh vieux, t'as pas chaud, dans ce costume ? »

— Moi, j'ai du sang du Sud, dit Casey. Nous, on ne transpire pas comme vous autres du Minnesota.

— Mais c'est merveilleux de transpirer, dit Connie. J'adore transpirer l'été. »

Ce qui, de toute évidence, parut à Casey une chose trop intime pour être dite comme ça. Il remit sa montre dans sa poche et regarda au loin dans la rue.

« En tout cas, dit-il, si vous voulez sortir, vous m'appellez. »

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, dans le flot des travailleurs se pressant dans la Sixième Avenue à dix-sept heures, Connie demanda à Joey si elle n'avait pas dit quelque chose qu'il ne fallait pas.

« Je ne t'ai pas gêné, au moins ? »

— Non, dit-il. C'est un crétin fini. Il fait trente-cinq degrés et il porte un costume trois-pièces ! C'est un pédant absolu, avec sa stupide montre. Il est déjà en train de devenir son père.

— Moi, dès que j'ouvre la bouche, il en sort des choses étranges.

— Ne te fais pas de souci pour ça.

— Tu n'es pas gêné par le fait de te marier avec moi ?

— Non.

— J'avais un peu l'impression que si. Je ne dis pas que c'est de ta faute. C'est juste que je ne veux pas te gêner devant tes amis.

— Tu ne me gênes pas, dit-il, agacé. C'est juste que pratiquement aucun de mes amis n'a de copine attitrée. Je me sens juste dans une position bizarre. »

Il aurait raisonnablement pu s'attendre à une petite dispute, là ; s'attendre à ce qu'elle tente de lui arracher, par la bouderie ou le reproche, un aveu plus franc de son désir de l'épouser. Mais on ne se disputait pas avec Connie. L'insécurité, la suspicion, la jalousie, la possessivité, la paranoïa – toutes ces choses peu sympas qui exaspéraient tant ses amis qui avaient eu, même brièvement, des copines attitrées – tout cela était étranger à Connie. Qu'elle ne connût

réellement pas ces sentiments, ou qu'une puissante intelligence animale lui dictât de les réprimer, il ne sut jamais le dire. Plus il était proche d'elle, plus il avait l'étrange sensation de ne savoir absolument rien d'elle. Elle ne reconnaissait que ce qui se trouvait juste devant elle. Elle faisait ce qu'elle faisait, réagissait à ce qu'il lui disait, et semblait par ailleurs totalement insensible à ce qui pouvait se produire en dehors de son champ de vision. Il était hanté par l'insistance de sa mère sur les disputes qui seraient utiles dans une relation. De fait, il avait quasiment l'impression d'épouser Connie pour voir si elle allait enfin se disputer avec lui : pour la connaître. Mais quand il l'épousa bel et bien, le lendemain après-midi, rien ne changea. À l'arrière du taxi qu'ils prirent après le tribunal, elle croisa sa main gauche baguée avec la main gauche baguée de Joey, posa la tête sur son épaule avec ce qu'on n'aurait pas vraiment pu décrire comme du contentement, parce que cela aurait signifié qu'elle avait été mécontente auparavant. C'était plus de l'ordre d'une soumission muette à ce qu'ils avaient fait, au crime qu'ils avaient dû commettre. Quand Joey revit Casey, une semaine plus tard à Charlottesville, ni l'un ni l'autre ne mentionna Connie.

L'alliance était toujours coincée quelque part dans son abdomen quand il se fraya un chemin à travers la marée chaude des voyageurs du Miami International Airport et qu'il repéra Jenna dans l'alcôve plus fraîche et plus calme d'un salon pour les classes affaires. Elle portait des lunettes de soleil et était de surcroît protégée par un iPod et le dernier numéro du *Condé Nast Traveler*. Elle dévisagea Joey de la tête aux pieds, comme quelqu'un qui voudrait s'assurer que le produit commandé était arrivé dans des conditions acceptables, ôta son bagage à main du siège adjacent au sien et – avec un peu de réticence, sembla-t-il – retira les oreillettes de son iPod de ses oreilles. Joey s'assit, ne pouvant s'empêcher de sourire à l'idée stupéfiante de voyager avec elle. Il n'avait encore jamais volé en classe affaires.

« Quoi ? dit-elle.

— Rien, je souris, c'est tout.

— Ah bon, j'ai cru que j'avais genre un schmol sur le visage. »

Plusieurs hommes, dans le voisinage immédiat, lancèrent des coups d'œil inamicaux à Joey. Il s'efforça de les regarder de haut en retour, histoire de marquer son territoire autour de Jenna. Cela allait sans doute être lassant, se dit-il, que de devoir faire ça chaque fois qu'ils se trouveraient en public. Les hommes regardaient parfois Connie, certes, mais ils semblaient généralement accepter, sans trop de regrets, qu'elle fût à lui. Avec Jenna, déjà, il avait le sentiment que l'intérêt des autres hommes n'était pas découragé par sa présence et qu'ils continuaient à chercher comment le contourner.

« Je te préviens, je suis un peu ronchon, dit-elle. J'ai mes règles, et je viens de passer trois jours chez les vieux, à regarder des photos de leurs petits-enfants. En plus, j'y crois pas, mais maintenant ils font payer l'alcool dans ce salon. Genre, tu vois, j'aurais pu aller avec les éco et faire la même chose.

— Tu veux que j'aille te chercher quelque chose ?

— Oui, en fait. J'aimerais bien un double gin-tonic. »

Il ne sembla pas venir à l'esprit de Jenna, ni heureusement à celui du barman, que Joey n'avait pas l'âge pour commander ça. Il revint avec les verres et un portefeuille allégé et trouva Jenna qui avait remis les oreillettes et s'était replongée dans son magazine. Il se demanda si elle ne le confondait pas plus ou moins avec Jonathan, tant elle faisait peu de cas de son arrivée. Il prit le roman que sa sœur lui avait offert pour Noël, *Expiation*, et fit tous ses efforts pour s'intéresser aux descriptions de pièces et de plantes, mais il était obnubilé par le texte que lui avait envoyé Jonathan cet après-midi-là : amuse-toi bien à regarder le cul d'un cheval toute la journée. C'était la première fois qu'il avait des nouvelles de Jonathan depuis qu'il l'avait appelé, trois semaines plus tôt, pour le préparer à ses projets de voyage.

« Tout marche comme sur des roulettes, pour toi, avait dit Jonathan. D'abord l'insurrection, et maintenant la jambe de ma mère.

— Ce n'est pas comme si j'avais voulu qu'elle se casse la jambe, dit Joey.

— Mais non, j'en suis sûr. Je suis sûr que tu voulais que les Irakiens nous accueillent avec des couronnes de fleurs, aussi. Je suis sûr que tu es vraiment désolé de cette merde générale. Mais pas désolé au point de ne pas toucher le pactole.

— Et qu'est-ce que je devais dire ? Dire non ? La laisser y aller toute seule ? Elle est assez déprimée. Elle a vraiment envie de faire ce voyage.

— Et je suis sûr que Connie comprend tout ça. Je suis sûr que tu as toute son approbation.

— Si ça te regardait, je daignerais te répondre.

— Eh bien, tu sais quoi ? Ça me regarde totalement si jamais je dois lui mentir là-dessus. Je dois déjà lui mentir au sujet de Kenny Bardes chaque fois que je lui parle parce que tu lui as pris son argent et que je ne veux pas qu'elle s'inquiète. Et maintenant, il faut que je mente là-dessus aussi ?

— Et pourquoi tu n'arrêteras pas plutôt de lui parler sans arrêt, à la place ?

— Ce n'est pas sans arrêt, espèce de connard. Je lui ai parlé, genre, trois fois ces trois derniers mois. Elle me considère comme un ami, pas vrai ? Et apparemment des semaines peuvent s'écouler sans qu'elle ait de nouvelles de toi. Et donc qu'est-ce que je dois faire ? Ne

pas décrocher quand elle appelle ? Elle m'appelle pour avoir des infos sur toi. Ce qui est un peu bizarre, pas vrai ? Dans la mesure où elle est toujours ta petite amie.

— Je ne vais pas en Argentine pour coucher avec ta sœur.

— Ha-ha-ha...

— Je le jure, j'y vais en ami. Tout comme Connie et toi vous êtes amis. Parce que ta sœur est déprimée et que c'est gentil de faire ça. Connie ne le comprendrait pas, alors si tu pouvais, au cas où elle t'appelle, ne pas en parler, ce serait la chose la plus sympa pour toutes les parties concernées.

— Tu es vraiment un sac à merde, Joey, je ne veux même plus te parler. Quelque chose a changé chez toi et ça me dégoûte complètement. Si Connie appelle pendant que tu es parti, je ne sais pas ce que je vais lui dire. Je ne lui dirai probablement rien. Mais la seule raison pour laquelle elle m'appelle c'est parce que tu ne lui donnes pas assez de nouvelles, et moi ça me rend malade d'être comme ça, entre vous deux. Tu fais ce que tu veux, bordel, mais tu me laisses en dehors du coup. »

Ayant juré à Jonathan qu'il ne coucherait pas avec Jenna, Joey se sentit protégé contre toute contingence pouvant survenir en Argentine. Si rien ne se passait, cela prouverait qu'il était un homme honorable. Si quelque chose se passait, il n'aurait pas à être triste ou déçu que rien ne se soit passé. Cela répondrait à la question, toujours ouverte dans son esprit, de savoir s'il était une personne dure ou douce, et ce que l'avenir avait en réserve pour lui. Il était très curieux de cet avenir. À en juger par son texto haineux, Jonathan ne comptait pas en faire partie, quoi qu'il se passe. Et le message faisait vraiment mal, mais Joey, pour sa part, en avait assez du côté moralisateur de son ami.

Dans l'avion, à l'abri dans leurs vastes sièges, et sous l'influence d'un second verre bien rempli, Jenna daigna retirer ses lunettes de soleil et lui parler. Joey lui raconta son récent voyage en Pologne, à la recherche du mirage des pièces détachées du Pladsky A10, ainsi que sa découverte que l'immense majorité des fournisseurs, apparemment innombrables, proposant ces pièces sur Internet étaient soit bidon soit issus du même et unique dépôt de Łódź, où Joey et son interprète plus qu'inutile avaient été choqués de trouver si peu de choses à acheter, quel qu'en fût le prix. Feux arrière, garde-boue, mécanismes d'ouverture de portes, batteries et calandres, mais pas grand-chose concernant les pièces de moteur ou de suspension, si importantes pour la maintenance de véhicules qu'on ne produisait plus depuis 1985.

« Internet, c'est de la merde, non ? » dit Jenna.

Elle avait mangé toutes les amandes de son petit bol et s'attaquait maintenant à celles de Joey.

« De la merde, vraiment de la merde, dit Joey.

— Nick a toujours dit que le commerce en ligne international, c'était pour les losers. Tout ce qui est finance en ligne, en fait, sauf si le système est exclusif. Il dit que l'information gratuite, par définition, ça ne vaut rien. Genre, si un fournisseur chinois est listé sur Internet, tu peux dire, rien qu'à ça, qu'il ne vaut pas un clou.

— Oui, ça, je le sais, j'en suis bien conscient, dit Joey, qui ne voulait pas entendre parler de Nick. Mais les pièces de camion, ça devrait pouvoir s'acheter comme sur eBay. Juste un moyen commode de relier les acheteurs et les vendeurs qui pourraient être incapables de se trouver autrement.

— Tout ce que je sais, c'est que Nick n'achète jamais rien sur Internet. Il n'a même pas confiance au paiement par PayPal. Et tu sais, il est très au courant, sur toutes ces choses.

— Oui, c'est pour ça que je suis allé en Pologne. Parce qu'il faut se renseigner sur place.

— Oui, c'est ce que dit aussi Nick. »

Jenna, avec sa façon mollassonne de mâchouiller les amandes, irritait Joey, tout comme ses doigts, aussi adorables qu'ils soient, qui fouillaient méthodiquement dans son petit bol à lui.

« Je croyais que tu n'aimais pas boire, dit-il.

— Hé-hé ! Ces temps-ci, j'ai travaillé à développer ma tolérance. J'ai fait de gros progrès.

— Bien. En tout cas, dit-il, il faut que de bonnes choses m'arrivent au Paraguay, sinon je ne sais pas ce que je vais faire. J'ai dépensé une fortune à expédier ces merdes polonaises, et maintenant mon associé, Kenny, me dit qu'il n'y en a même pas assez pour que je touche quoi que ce soit. Le tout traîne dans une pâture à chèvres près de Kirkuk, sans doute même pas protégé. Et Kenny est furieux contre moi parce que je n'ai pas envoyé d'autres pièces de camion à la place, même si c'est totalement inutile si elles ne viennent pas du même modèle ou du même fabricant. Kenny, il me dit, Tu m'envoies de la quantité, parce qu'on est payé au poids, tu me croiras si tu veux. Et moi je dis, Ces camions qui ont déjà trente ans n'ont pas été faits pour les tempêtes de sable ou les étés du Moyen-Orient, ils vont tomber en panne, et quand on fait des convois dans un pays en insurrection, il ne vaut mieux pas que les camions tombent en panne. Et moi, en attendant, je sors plein de fric et je ne touche rien. »

Avouer cela à Jenna l'aurait sans doute inquiété si elle lui avait prêté la moindre attention, mais elle tirait alors sur son écran, essayant furieusement de le sortir de son réceptacle. Joey offrit galamment son aide.

« Excuse-moi, dit-elle, tu disais... ? Tu parlais de ne pas être payé ?

— Non, non, je vais être payé, sans problème. En fait, je vais sans doute gagner plus que Nick cette année.

— Ça, ça m'étonnerait, franchement.

— Oui, eh bien, ça va être beaucoup d'argent.

— Nick évolue dans un univers de rémunération totalement différent. »

Ce fut la goutte d'eau pour Joey.

« Pourquoi je suis ici ? dit-il. Tu me veux vraiment ici, avec toi ? Soit tu m'ignores, soit tu me parles de Nick, alors que je croyais que vous aviez rompu. »

Jenna haussa les épaules.

« Je t'ai dit que j'étais ronchon. Mais pour ta gouverne... Je ne suis pas terriblement intéressée par ton affaire. La raison pour laquelle tu es ici et pas Nick, c'est que j'en ai marre de l'entendre parler d'argent jour et nuit.

— Je croyais que tu aimais l'argent.

— Ce qui ne veut pas dire que j'aime en entendre parler. C'est toi qui as amené le sujet.

— Désolé !

— OK, alors. J'accepte les excuses. Mais tu sais quoi ? Je ne vois pas pourquoi je ne peux pas parler de Nick si toi tu parles de ta nana tout le temps.

— Je parle d'elle parce que toi, tu me poses des questions sur elle.

— Je ne suis pas sûre de voir la différence.

— Eh bien, en plus, c'est toujours ma copine.

— D'accord. J'imagine que c'est une différence. »

Elle se pencha soudain vers lui et lui offrit sa bouche. D'abord un simple frôlement, puis une douceur proche d'une crème fouettée tiède et enfin ses lèvres pulpeuses. Les lèvres de Jenna étaient en tout point aussi belles, aussi précieuses et dotées d'une faculté d'animation aussi complexe qu'elles le lui avaient toujours semblé. Il se plongea dans le baiser, mais elle recula et lui lança un sourire d'approbation.

« Heureux garçon », dit-elle.

Lorsqu'une hôtesse vint prendre leur commande pour le dîner, il choisit du bœuf. Il avait l'intention de ne manger que du bœuf durant tout le voyage, en se fondant sur la théorie que c'était plus ou moins constipant ; il espérait tenir jusqu'au Paraguay avant de se remettre à la chasse à l'alliance dans les toilettes. Jenna regarda *Pirates des Caraïbes* tout en mangeant, il mit ses oreillettes et le regarda avec elle, maladroitement penché dans l'espace de Jenna, car il n'avait pas sorti son écran, mais il n'y eut plus d'autre baiser, et le grand inconvénient des sièges de la classe affaires, comme il le découvrit à la fin du film quand ils baissèrent leurs dossiers pour s'allonger, c'était que les caresses ou les contacts accidentels étaient impossibles.

Il ne voyait pas comment il allait arriver à s'endormir, mais soudain ce fut le matin, on servit le petit déjeuner, puis ils furent en Argentine. Loin d'être aussi exotique que ce qu'il avait imaginé. Mis à part le fait que tout était en espagnol et que plus de gens fumaient, la civilisation ressemblait à la civilisation partout ailleurs. Les vitres, les sols carrelés, les sièges en plastique et les éclairages étaient exactement les mêmes et, pour le vol vers Bariloche, on fit embarquer les sièges arrière en premier, comme pour n'importe quel vol américain en correspondance, il n'y avait rien de fantastiquement différent dans le 727, dans les usines, dans les champs ou dans les autoroutes qu'il voyait de son hublot. La terre restait la terre et des plantes y poussaient. La plupart des passagers de la cabine de première classe parlaient anglais, et six d'entre eux – un couple anglais et une mère américaine accompagnée de ses trois enfants – se joignirent à Jenna et à Joey et traînèrent leurs bagages estampillés “Prioritaire” vers le confortable van blanc de l'Estancia El Triunfo qui les attendait dans une zone interdite au stationnement devant l'aéroport de Bariloche.

Le chauffeur, un jeune homme peu souriant avec d'épais poils noirs qui surgissaient de sa chemise à moitié boutonnée, se précipita pour s'emparer du sac de Jenna, le ranger à l'arrière et proposer à Jenna le siège du passager à l'avant, avant que Joey ait même pu se rendre compte de ce qui se passait. Le couple anglais prit les deux sièges suivants, et Joey se retrouva assis vers l'arrière avec la mère et sa fille, qui lisait un roman pour jeunes adultes se déroulant dans le monde de l'équitation.

« Je m'appelle Félix, dit le chauffeur dans un micro inutile, bienvenue dans la province du Rio Negro et s'il vous plaît attachez vos ceintures car on va conduire deux heures et la route est cabossée par endroits et j'ai des boissons fraîches pour ceux qui en veulent El Triunfo est loin mais très *louc-soueux* et vous pardonnez les bosses de la route et merci. »

L'après-midi était clair et brûlant, la route menant à El Triunfo traversait une région subalpine prospère qui ressemblait tant à l'ouest du Montana que Joey se demanda pourquoi ils avaient fait un voyage de douze mille kilomètres pour voir ça. Ce que Félix pouvait bien dire à Jenna, et il parlait sans arrêt, en un espagnol murmuré, était couvert par les braiments constants de l'Anglais, Jeremy. Il braillait sur le bon vieux temps, quand l'Angleterre était en guerre contre l'Argentine dans les Malouines (« notre deuxième meilleur moment »), la capture de Saddam Hussein (« Aahh, je me demande ce que Monsieur pouvait sentir quand il est sorti de son trou »), toute cette blague du réchauffement climatique et l'alarmisme irresponsable de ceux qui la diffusaient (« L'an prochain, ils nous mettront en garde contre le

dangereux nouvel âge de glace »), l'incompétence risible des banquiers des banques centrales d'Amérique latine (« Quand votre taux d'inflation est de mille pour cent, il me semble que votre problème, c'est plus que de la malchance »), l'indifférence louable des Sud-Américains envers le football féminin (« On vous laisse ça à vous, les Américains, d'exceller dans ce genre de mascarade »), les rouges étonnamment buvables produits par l'Argentine (« Ils battent les meilleurs vins d'Afrique du Sud à plate couture »), et sa propre salivation abondante à l'idée de manger du steak au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner (« Je suis un carnivore, un carnivore, un terrible et dégoûtant carnivore »).

Pour se changer de Jeremy, Joey engagea une conversation avec la mère, Ellen, qui était jolie sans être séduisante et portait le genre de pantalon en coton stretch qu'un certain type de mères prisait de nos jours. « Mon mari est promoteur immobilier et ça marche très bien, dit-elle. Moi, j'ai suivi une formation d'architecte à Stanford, mais maintenant je reste à la maison avec nos enfants. On a décidé de les éduquer à la maison, ce qui est très gratifiant, et aussi pratique pour les vacances, mais c'est beaucoup de travail, je vous assure. »

Ses enfants, la fille qui lisait et les deux garçons qui jouaient derrière elle, soit n'entendirent pas, soit étaient indifférents à l'idée de représenter beaucoup de travail pour leur mère. Lorsqu'elle apprit que Joey avait une petite affaire à Washington, elle lui demanda s'il connaissait Daniel Jennings.

« Dan est un de nos amis de Morongo Valley, dit-elle, qui a fait toute une recherche pour nos impôts. Il est allé jusqu'à étudier les minutes des débats au Congrès, et vous savez ce qu'il a découvert ? Il n'y a aucune base légale aux impôts fédéraux sur le revenu.

— Il n'y a aucune base légale pour quoi que ce soit, si vous y réfléchissez, dit Joey.

— Mais de toute évidence, le gouvernement fédéral ne veut pas que vous sachiez que tout l'argent qu'il a collecté cette dernière centaine d'années en fait nous appartient de droit, à nous les citoyens. Dan a un site web sur lequel dix professeurs d'histoire disent qu'il a raison, qu'il n'y a aucune base légale. Mais personne, dans les grands médias, ne veut aborder le sujet. Et vous ne trouvez pas ça un peu étrange ? On pourrait penser qu'au moins un réseau ou un journal voudrait en parler ?

— J'imagine qu'il doit y avoir un autre versant, à cette histoire, dit Joey.

— Mais pourquoi on n'en entend jamais parler ? Est-ce que ce n'est pas une info importante, que le gouvernement fédéral nous doive, à nous contribuables, trois cents milliards de dollars ? Parce que c'est le chiffre auquel Dan est arrivé, intérêts compris. Trois cents

billions de dollars.

— C'est beaucoup, lui accorda-t-il poliment. Ça ferait un million de dollars pour chaque personne du pays.

— Exactement. C'est scandaleux, vous ne trouvez pas ? Tout cet argent qu'ils nous doivent. »

Il songea à lui faire remarquer qu'il serait très difficile pour le Trésor public de rembourser, disons, l'argent qui avait été dépensé pour gagner la Seconde Guerre mondiale, mais elle ne lui semblait pas être une personne avec laquelle on pouvait discuter, et il commençait à avoir mal au cœur. Il entendait Jenna parler un espagnol assez excellent que ses vagues souvenirs de lycée ne lui permettaient pas de bien comprendre, au-delà de ses répétitions de *caballos* ceci et de *caballos* cela. Les yeux fermés, dans un van plein de cons, il fut traversé par la pensée que les trois personnes qu'il aimait (Connie), aimait bien (Jonathan) et respectait (son père) étaient toutes au moins très malheureuses à cause de lui, voire, de leur propre aveu, dégoûtées de lui. Il ne pouvait se libérer de cette pensée ; c'était comme si sa conscience venait se présenter au rapport. Il se força à ne pas vomir, parce que, à peine trente-six heures après le moment où une bonne gerbe lui aurait été très utile, ne serait-ce pas maintenant le comble de l'ironie ? Il s'était imaginé que la route le menant à la dureté, à devenir lui-même une source de problèmes, ne se ferait que graduellement plus abrupte et plus difficile, avec de nombreux plaisirs compensatoires en chemin, et qu'il aurait le temps de s'acclimater à chaque étape. Mais là, au tout début de cette route, il sentait déjà que peut-être il n'aurait pas les tripes nécessaires.

L'Estancia El Triunfo était sans aucun doute paradisiaque, cela dit. Nichée près d'un cours d'eau claire, entourée de collines jaunes s'élevant vers une ligne de crête de sierras pourpre, elle déployait des jardins abondamment arrosés, des paddocks, de petits bungalows de pierre tout à fait modernes et des écuries. La chambre de Joey et de Jenna était dotée d'étendues délicieusement inutiles de sol carrelé frais et de grandes fenêtres donnant sur les eaux vives du ruisseau en contrebas. Il avait craint qu'il y eût deux lits, mais soit Jenna avait eu l'intention de partager un grand lit avec sa mère, soit elle avait changé sa réservation. Il s'étira sur le couvre-lit de brocart d'un rouge profond, s'enfonçant dans ce luxe à mille dollars la nuit. Mais Jenna enfilaient déjà sa tenue d'équitation et ses bottes.

« Félix va me montrer les chevaux, dit-elle. Tu viens ? »

Il n'en avait pas envie, mais savait qu'il valait mieux y aller. *Leur merde pue encore*, il avait cette phrase dans la tête comme ils s'approchaient des écuries odorantes. Dans la lumière dorée du soir, Félix et un lad sortaient un splendide étalon noir en le tenant par la bride. Il sautillait, faisait des écarts et ruait un peu. Jenna alla droit

vers lui, avec un air transporté qui lui rappelait Connie, il l'en aima d'autant plus, et elle tendit le bras pour caresser l'encolure de l'animal.

« *Cuidado*, dit Félix.

— C'est bon, dit Jenna en regardant intensément l'animal dans les yeux. Il m'aime déjà. Il me fait confiance, je le vois bien. Pas vrai, mon bébé ?

— ¿ *Deseas que algo algo algo* ? dit Félix en tirant sur la bride.

— Vous voulez bien parler anglais, s'il vous plaît ? dit froidement Joey.

— Il demande si je veux qu'ils le sellent », expliqua Jenna, avant de s'adresser rapidement en espagnol à Félix, qui lui objecta qu'*algo algo algo peligroso* ; mais elle n'était pas le genre de personne qu'on contredisait. Tandis que le lad tirait plutôt brutalement sur le mors, elle saisit la crinière du cheval, Félix posa ses mains velues sur les cuisses de Jenna et la souleva sur le dos nu de l'animal. Ce dernier écarta les jambes, tout en luttant contre le mors, mais Jenna était déjà penchée bien en avant, la poitrine collée à la crinière, le visage près de l'oreille du cheval, et lui murmurait des petits mots réconfortants. Joey était totalement bluffé. Une fois le cheval calmé, elle prit les rênes, s'éloigna au petit galop vers l'autre bout du paddock tout en se lançant dans des négociations équestres obscures, pour forcer le cheval à rester en place, à reculer, à baisser et à lever la tête.

Le lad fit une remarque à Félix sur la *chica*, quelque chose de rauque et d'admiratif.

« Au fait, moi, je m'appelle Joey, dit Joey.

— Bonjour, dit Félix, les yeux rivés sur Jenna. Vous voulez aussi un cheval ?

— C'est bon pour le moment. Mais soyez gentil et parlez anglais, d'accord ?

— Comme vous voulez. »

Joey fut content de voir Jenna si heureuse à cheval. Elle avait été si négative et si dépressive, non seulement durant le voyage mais aussi au téléphone ces derniers mois, qu'il avait commencé à se demander s'il y avait vraiment quelque chose à aimer chez elle à part sa beauté. Il voyait maintenant qu'elle savait au moins profiter de ce que l'argent pouvait lui apporter. Mais pourtant, cela restait décourageant de penser à toute la fortune qu'il fallait pour la rendre heureuse. Être celui qui la maintenait en grand équipage : ce n'était pas une tâche pour les faibles.

On ne servit le dîner qu'après vingt-deux heures, à une longue table commune taillée d'un bloc dans un arbre qui devait avoir fait deux mètres de diamètre. Les légendaires steaks argentins étaient excellents et le vin suscita moult braiments d'approbation chez

Jeremy. Joey et Jenna vidèrent verre après verre, et c'est peut-être pourquoi, après minuit, alors qu'ils étaient enfin occupés à se peloter sur leur lit gigantesque, il connut sa toute première attaque d'un phénomène dont il avait beaucoup entendu parler mais qu'il avait été incapable de s'imaginer vivre. Même avec la moins séduisante de ses conquêtes, il avait été admirablement performant. Et même là, tant qu'il était enfermé dans son pantalon, il avait l'impression d'être dur comme le bois de la table d'hôte, mais soit il se trompait sur ce point, soit il ne put supporter d'être exposé au regard de Jenna. Alors qu'elle s'excitait contre la cuisse nue de Joey à travers sa culotte, grognant un peu à chaque poussée, il se sentit s'envoler de manière centrifuge, comme un satellite se libérant de la gravité, de plus en plus loin mentalement de la femme dont la langue se trouvait dans sa bouche et dont les nichons, loin d'être inexistants, s'écrasaient contre sa poitrine, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Elle continua à s'amuser plus brutalement, avec moins de souplesse que ne le faisait Connie – ça faisait partie du jeu. Mais, par ailleurs, il ne voyait pas son visage dans le noir, et du coup il n'avait que le souvenir, l'idée, de sa beauté. Il ne cessait de se dire qu'il était enfin en train de se taper Jenna, que c'était bien Jenna, Jenna, Jenna. Mais en l'absence de confirmation visuelle, tout ce qu'il avait dans ses bras était une femelle quelconque en sueur qui l'attaquait.

« On peut allumer ? dit-il.

— C'est trop clair. Je n'aime pas ça.

— Mais juste la lampe de la salle de bains ? Il fait noir comme dans un four, ici. »

Elle s'éloigna de lui en roulant sur le lit et poussa un soupir maussade.

« On ferait peut-être mieux de dormir. Il est très tard, et de toute façon, je saigne comme un bœuf. »

Il toucha son pénis et fut navré de le trouver encore plus flasque que ce qu'il pensait.

« J'ai peut-être bu un peu trop de vin.

— Moi aussi. Allez, on dort.

— Je vais juste allumer dans la salle de bains, d'accord ? »

Ce qu'il fit, et la vue de Jenna allongée sur le lit, confirmant son identité tout à fait spécifique de plus belle fille qu'il connaissait, lui donna l'espoir que tous les systèmes étaient réglés sur « Rejouer ». Il rampa jusqu'à elle et entreprit d'embrasser chaque partie de son corps, à commencer par ses chevilles et ses pieds parfaits, avant de remonter le long de ses mollets et vers l'intérieur de ses cuisses...

« Je suis désolée, mais c'est trop dégueu par là, dit-elle soudain, quand il arriva à sa culotte. »

Elle le repoussa sur le dos et prit son pénis dans sa bouche. Cette

fois encore, au début, il bandait, et la bouche de Jenna était paradisiaque, mais il décrocha un petit peu et se ramollit ; il s'inquiéta de ce ramollissement et tenta de se forcer à bander, à revenir dans le coup, à penser à cette bouche dans laquelle il se trouvait, et c'est alors que malheureusement il se dit que la fellation l'avait toujours très peu intéressé et qu'il se demanda ce qui n'allait pas chez lui. Le charme de Jenna avait toujours largement résidé dans l'impossibilité d'imaginer qu'il pourrait un jour l'avoir. Maintenant qu'elle était une personne fatiguée, ivre, en sang, qui se tortillait entre ses jambes et lui faisait une vraie gâterie de professionnelle, elle aurait quasiment pu être n'importe qui, sauf Connie.

Il faut mettre au crédit de Jenna qu'elle continua à travailler bien après que Joey eut totalement perdu la foi. Lorsqu'elle s'arrêta enfin, elle examina son pénis avec une curiosité neutre ; et elle lui donna une petite pichenette.

« Quand ça veut pas, ça veut pas, hein ?

— Je ne comprends pas. C'est vraiment gênant.

— Ha-ha, bienvenue dans mon univers sous Lexapro. »

Une fois qu'elle se fut endormie et qu'elle eut commencé à émettre de légers ronflements, il resta à bouillonner de honte, de regret et de nostalgie. Il était très, très déçu par lui-même, même s'il s'expliquait mal pourquoi il était aussi déçu de ne pas pouvoir baiser une fille dont il n'était pas amoureux et qu'il n'aimait même pas beaucoup. Il pensa à l'héroïsme de ses parents qui étaient restés ensemble durant toutes ces années, à leur besoin mutuel qui sous-tendait même la pire de leurs disputes. Il vit la déférence de sa mère envers son père sous un jour nouveau, et lui pardonna un peu. C'était malheureux d'avoir ainsi besoin de quelqu'un, c'était la preuve d'une triste faiblesse, mais lui-même, pour la première fois, semblait de ne plus être capable de tout, de ne plus pouvoir s'adapter à cent pour cent à tous les buts qu'il se fixait.

Dans la toute première lumière australe du matin, il se réveilla avec une gaule monstrueuse dont il ne doutait pas une seconde de la pérennité. Il se redressa et regarda les cheveux emmêlés de Jenna, ses lèvres entrouvertes, la ligne délicate et duveteuse de sa mâchoire, sa beauté presque sacrée. Maintenant que la lumière était plus favorable, il ne parvenait pas à comprendre comment il avait pu être aussi stupide dans le noir. Il replongea sous les draps et lui chatouilla le bas du dos, gentiment.

« Arrête ! cria-t-elle immédiatement. J'essaie de me rendormir. »

Il enfonça le nez entre ses omoplates et renifla son odeur de patchouli.

« Je suis sérieuse, dit-elle en s'écartant violemment de lui. Ce n'est pas ma faute à moi si on ne s'est endormis qu'à trois heures du

matin.

— Il n'était pas trois heures, murmura-t-il.

— C'est l'impression que ça m'a fait. Et même cinq heures.

— Il est cinq heures, maintenant.

— Beurk ! N'en parle même pas ! J'ai besoin de dormir. »

Et il resta là, pendant une éternité, à contrôler manuellement sa gaule, pour tenter de maintenir les choses à moitié en l'état. Du dehors lui parvenaient des hennissements, des coups de sabots lointains, le cri d'un coq, les bruits habituels de la campagne. Alors que Jenna continuait à dormir ou bien faisait semblant, une certaine agitation s'annonça dans les entrailles de Joey. En dépit de tous ses efforts, cette agitation prit de l'ampleur et devint une urgence supplantant toutes les autres. Il clopina jusqu'à la salle de bains et s'enferma à clé. Il avait apporté, avec son matériel de rasage, une fourchette qui devait lui servir pour la tâche extrêmement désagréable qui l'attendait. Il la tenait bien serrée dans sa main moite tandis que sa merde se glissait hors de son corps. Il y en avait beaucoup, la valeur de deux ou trois jours. De l'autre côté de la porte, il entendit sonner le téléphone, leur appel de réveil de six heures trente.

Agenouillé sur le sol froid, il examina la cuvette et les quatre gros étrons qui y flottaient, espérant bien apercevoir immédiatement l'éclat de l'or. Le premier étron était sombre, ferme et noduleux, les autres, qui venaient de plus loin, étaient plus pâles et commençaient à se désintégrer. Même si, comme tout le monde, il aimait en secret l'odeur de ses propres pets, l'odeur de sa merde, c'était autre chose. Elle puait au point de paraître mauvaise au sens moral du terme. Il tâta l'un des étrons plus pâles avec la fourchette, tenta de le retourner et d'en examiner le dessous, mais l'étron se plia et commença à s'émietter, brunissant l'eau de la cuvette, et il comprit que cette histoire de fourchette n'avait été qu'un vœu pieux. L'eau serait vite trop trouble pour qu'on y repère une bague, et si la bague se libérait de la matière qui l'enveloppait elle sombrerait au fond et pourrait même disparaître dans les canalisations. Il n'avait pas d'autre choix que de prendre chaque étron et de le fouiller avec ses doigts, et il devait faire vite, avant que les choses soient trop chargées d'eau. Il retint son souffle, ses yeux s'embuaient terriblement, il saisit l'étron le plus prometteur et abandonna sa dernière illusion, à savoir qu'une seule main pourrait suffire. Il devait se servir des deux mains, l'une pour tenir la merde, l'autre pour fouiller. Il eut un haut-le-cœur, et se mit au travail, enfonçant les doigts dans la bûche excrémentielle douce, encore chaude de son corps, et étonnamment légère.

Jenna frappa à la porte.

« Qu'est-ce qui se passe, là-dedans ?

— Une minute !

- Qu'est-ce que tu fais, tu te branles ?
- J'ai dit une minute ! J'ai la diarrhée.
- Bon sang ! Tu peux au moins me passer un tampon ?
- Dans une minute ! »

Heureusement, la bague apparut dans le deuxième étron qu'il examina. Une dureté dans toute cette mollesse, un cercle net dans le chaos. Il se rinça les mains aussi bien qu'il le put dans l'eau sale, actionna la chasse avec son coude et porta la bague jusqu'au lavabo. La puanteur était effroyable. Il se lava les mains, il lava la bague et les robinets trois fois avec plein de savon, tandis que Jenna, de l'autre côté de la porte, se plaignait que le petit déjeuner était dans vingt minutes. Il se passa alors une chose étrange, mais ce fut bien ce qu'il ressentit alors : lorsqu'il émergea de la salle de bains avec sa bague au doigt, que Jenna le bouscula avant de ressortir immédiatement en glapissant et en maudissant cette puanteur, il était devenu une personne différente. Il pouvait voir très clairement cette personne, comme s'il se tenait à côté de lui-même. Il était celui qui avait fouillé dans sa propre merde pour récupérer son alliance. Ce n'était pas la personne qu'il croyait être, ou qu'il aurait choisi d'être s'il avait été libre de son choix, mais il y avait quelque chose de réconfortant et de libérateur dans le fait d'être quelqu'un de vraiment défini, plutôt qu'une série de personnes potentielles contradictoires.

Le monde parut immédiatement ralentir sa course et se stabiliser, comme si, lui aussi, s'installait dans une nouvelle nécessité. Le premier cheval un peu fougueux qu'on lui donna aux écuries le mit à terre presque gentiment, sans malveillance, sans utiliser plus de violence que ce qui était strictement nécessaire pour le déloger de la selle. On lui donna ensuite une jument de vingt ans et, juché sur son large dos, il regarda Jenna s'éloigner rapidement sur son étalon le long d'une piste poussiéreuse, le bras droit levé en un geste d'adieu inversé, ou peut-être simplement selon les bonnes règles de l'équitation, tandis que Félix dépassait Joey au galop pour la rejoindre. Joey comprit qu'il n'était pas absurde qu'elle finisse par baiser avec Félix plutôt qu'avec lui, dans la mesure où Félix était le cavalier émérite ; ce fut pour lui comme un soulagement de penser cela, peut-être même une sorte de *mitzvah*, puisque cette pauvre Jenna avait certainement besoin d'être baisée par quelqu'un. Il passa la matinée au pas, avant de finir au petit galop, aux côtés de la jeune fille d'Ellen, Meredith, la lectrice de romans, à l'écouter étaler ses connaissances impressionnantes en matière équestre. Il ne se sentait pas faible, ce faisant, mais au contraire plus affirmé. L'air andin était très plaisant. Meredith semblait avoir un petit béguin pour lui et elle lui donnait de patients conseils pour qu'il parvienne à être moins perturbant pour sa monture. Jeremy, quand le groupe se retrouva pour une collation de milieu de

matinée près d'une source, sans aucun signe de Jenna ou de Félix, se montra plus méchamment pédagogique envers sa femme calme et rubiconde, à laquelle il reprocha d'avoir traîné trop loin derrière les chevaux de tête. Joey, mettant ses mains propres en coupelle pour boire de l'eau de source dans une vasque de pierre, et ne se souciant plus du tout de ce que pouvait mijoter Jenna, ressentit une certaine compassion pour Jeremy. C'était amusant de faire du cheval en Patagonie – là-dessus, elle avait eu raison.

Son sentiment de paix perdura jusque tard dans l'après-midi, lorsqu'il écouta sa messagerie au téléphone de la chambre, aux frais de la mère de Jenna, et qu'il trouva des messages de Carol Monaghan et de Kenny Bardes.

« Salut, poussin, c'est ta belle-mère, dit Carol. Quelle histoire ! Belle-mère ! C'est vraiment étrange de dire un mot pareil. Je trouve que c'est une nouvelle fantastique, mais tu sais quoi, Joey ? Je vais être honnête avec toi. Je crois que si tu aimes assez Connie pour l'épouser, et si tu penses avoir assez de maturité pour entrer dans la vie conjugale, alors tu devrais avoir la décence de prévenir tes parents. C'est juste mon avis, mais je ne vois aucune raison de garder ça secret, sauf si tu as honte de Connie. Et je ne sais vraiment pas quoi dire d'un gendre qui a honte de ma fille. Je vais peut-être simplement dire que je ne sais pas très bien garder les secrets, mais je suis personnellement opposée à ce genre de silence. D'accord ? Je n'en dirais pas plus. »

« Qu'est-ce qui se passe, bordel ? dit Kenny Bardes. Mais tu es où, bordel ? Je viens de t'envoyer dix e-mails. Tu es au Paraguay ? C'est pour ça que tu ne me réponds pas ? Quand le contrat dit le 31 janvier, le ministère de la Défense veut dire le 31 janvier, bordel ! J'espère seulement que tu as un sacré truc pour moi en réserve, parce que le 31 janvier c'est dans neuf jours. J'ai déjà LBI au cul parce que ces putains de camions tombent tous en panne. Une connerie dans la conception de l'essieu arrière, j'espère seulement que tu as des essieux arrière pour moi. Ou ce que tu veux, mon vieux. Tu me files quinze tonnes de putains d'ornements de capot, et je te dirai merci beaucoup. Tant que tu ne m'as rien donné, tant qu'on n'a pas vu une date confirmée par une bonne vraie livraison, moi je suis à poil. »

Jenna revint à la tombée du jour, encore plus belle couverte de poussière.

« Je suis amoureuse, dit-elle. J'ai rencontré le cheval de mes rêves.

— Je dois partir, dit immédiatement Joey. Je dois aller au Paraguay.

— Quoi ? Quand ?

— Demain matin. Idéalement, ce soir.

— Mon Dieu, t'es fâché à ce point ? Ce n'est pas ma faute si tu m'as menti sur tes dons de cavalier. Je ne suis pas venue ici pour marcher au pas. Je ne suis pas venue non plus pour gâcher cinq nuits de chambre double.

— Oui, désolé. Je te rembourserai ma moitié.

— Je m'en fous de ton putain de remboursement, dit-elle en le toisant avec mépris. Je veux juste dire, t'es sûr que tu ne peux pas trouver encore un autre moyen de te montrer décevant ? Je ne suis pas certaine que tu aies bien fouillé la boîte à déception.

— C'est vraiment méchant, de dire ça, répondit-il calmement.

— Crois-moi, je peux être encore plus méchante, et j'y compte bien.

— Eh bien, tiens, je ne t'ai pas dit que j'étais marié. Je suis marié. J'ai épousé Connie. Nous allons vivre ensemble. »

Jenna écarquilla les yeux, comme si elle avait mal.

« Mon Dieu, tu es bizarre ! T'es vraiment pas net, bordel...

— J'en suis bien conscient.

— Je croyais que tu me comprenais vraiment. Contrairement à tous les autres types que j'ai rencontrés. Merde, mais je suis idiote !

— Mais non, dit-il, pris de pitié pour le handicap qu'était sa beauté.

— Mais si tu crois que je suis désolée d'apprendre que tu es marié, tu te trompes lourdement. Si tu crois que je te voyais en chair à mariage, mon Dieu... Je ne veux même pas dîner avec toi.

— Dans ce cas, je ne veux pas dîner avec toi non plus.

— Super, dit-elle. Tu es maintenant officiellement le pire compagnon de voyage de tous les temps. »

Pendant qu'elle se douchait, il fit ses bagages puis s'attarda sur le lit, pensant que, peut-être, maintenant que l'abcès avait été crevé, ils pourraient faire l'amour une fois, pour s'épargner la honte et la défaite de ne pas l'avoir fait, mais lorsque Jenna sortit de la salle de bains, dans un épais peignoir siglé Estancia El Triunfo, elle lut bien l'expression sur le visage de Joey, et lui dit, « Pas question. »

Il haussa les épaules.

« Tu es sûre ?

— Oui, je suis sûre. Rentre chez toi voir ta petite femme. Je n'aime pas les gens bizarres qui me mentent. Je suis franchement gênée, à ce stade, de me trouver dans la même chambre que toi. »

Il partit donc pour le Paraguay, et ce fut un désastre. Armando da Rosa, le propriétaire du plus grand magasin de surplus militaire du pays, était un ex-officier sans cou avec des sourcils blancs qui se rejoignaient et des cheveux qui semblaient avoir été teints au cirage noir. Ses locaux, situés dans une sale banlieue d'Asunción, avaient des sols recouverts de lino ciré et, sous un drapeau paraguayen qui

pendait mollement à une hampe de bois, il y avait un grand bureau en métal. La porte arrière donnait sur des hectares de mauvaises herbes, de terre et de cabanes aux toits de tôle ondulée rouillée, surveillés par de gros chiens qui n'étaient que crocs, squelette et poils hérissés et semblaient avoir échappé de justesse à l'électrocution. L'impression que Joey se fit à partir du monologue erratique de da Rosa, débité dans un anglais à peine meilleur que l'espagnol de Joey, fut que da Rosa avait connu un revers de carrière quelques années auparavant et avait coupé à la cour martiale grâce aux efforts de certains de ses amis officiers qui lui étaient restés loyaux ; il avait reçu à la place, par décision de justice, une concession pour vendre des surplus et du matériel militaire qui n'était plus utilisé. Il portait une tenue de combat et une arme de poing qui mettait Joey mal à l'aise tandis qu'il marchait devant lui. Ils avancèrent dans des herbes toujours plus hautes et broussailleuses, toujours plus vibrantes du bourdonnement des énormes frelons sud-américains, jusqu'au moment où ils arrivèrent devant une clôture irrégulièrement couronnée de barbelé et tombèrent sur le filon principal des pièces détachées de camions Pladsky A10. La bonne nouvelle, c'était qu'il y en avait vraiment beaucoup. La mauvaise, c'était qu'elles étaient dans un état abominable. Une rangée de capots de camions ourlés de rouille gisaient, à moitié renversés comme des dominos tombés ; des essieux et des pare-chocs étaient entassés comme des piles de vieux os de poulets géants, des blocs moteurs traînaient dans les mauvaises herbes comme les excréments d'un T. Rex ; des monticules coniques de pièces plus petites mais plus sévèrement rouillées avaient des fleurs de schamps qui poussaient sur leurs flancs. En avançant dans les herbes, Joey retourna des nids de pièces en plastique couvertes de boue et/ou cassées, des nœuds de serpents de tuyaux et de courroies craquelés par les intempéries, ainsi que des cartons ayant contenu des pièces en train de se dégrader, portant des mots en polonais. Il dut lutter contre des larmes de déception en voyant tout ça.

« Beaucoup de rouille, hein, dit-il.

— C'est quoi, rouille ? »

Il en prit une grosse plaque sur l'enjoliveur le plus proche.

« La rouille. De l'oxyde de fer.

— C'est à cause de la pluie, expliqua da Rosa.

— Je peux vous donner dix mille dollars pour le tout, dit Joey. Si ça pèse plus de trente tonnes, je peux vous donner quinze mille. C'est beaucoup plus que la valeur de tout ça.

— Pourquoi vous voulez cette merde ?

— J'ai une flotte de camions que je dois entretenir.

— Mais vous êtes un très jeune homme. Pourquoi vous voulez ça ?

— Parce que je suis idiot. »

Da Rosa regarda au loin, vers la nouvelle jungle de broussailles bourdonnante, au-delà de la clôture.

« Je peux pas tout vous donner.

— Et pourquoi ?

— Ces camions, l'armée utilise pas. Mais peut utiliser s'il y a guerre. Alors mes pièces prennent valeur. »

Joey ferma les yeux et frémit devant tant de stupidité.

« Quelle guerre ? Vous allez vous battre contre qui ? La Bolivie ?

— Je dis que s'il y a guerre, on a besoin de ces pièces.

— Ces putains de pièces sont inutilisables. Je vous en offre quinze mille dollars. *Quince mil dólares.* »

Da Rosa secoua la tête.

« *Cincuenta mil.*

— Cinquante mille dollars ? Pas-ques-tion. Putain ! Vous comprenez ? Pas question.

— *Treinta.*

— Dix-huit. *Diez y ocho.*

— *Veinticinco.*

— Je vais y réfléchir, dit Joey en faisant demi-tour vers le bureau. Je vais réfléchir à vingt mille, si ça dépasse les trente tonnes. *Veinte*, d'accord ? Ma dernière offre. »

Pendant une minute ou deux, après avoir serré la main grasseuse de da Rosa et avoir retrouvé le taxi qui l'avait attendu dans la rue, il fut content de lui, de la façon dont il avait mené la négociation, et de sa bravoure à voyager ainsi au Paraguay. Ce que son père ne comprenait pas, ce que seule Connie comprenait, c'était qu'il savait garder la tête froide, une qualité en affaires. Il soupçonnait que cet instinct lui venait de sa mère, une compétitrice-née, et il ressentait une satisfaction filiale particulière en l'exerçant. Le prix qu'il avait arraché à da Rosa était bien plus bas que ce qu'il s'était autorisé à espérer, et même avec le coût d'un transporteur local pour charger les pièces dans des containers et les acheminer à l'aéroport, même avec la somme effroyable que cela lui coûterait ensuite de transporter les containers par avion jusqu'en Irak, il s'assurait toujours un bénéfice obscène. Mais, comme le taxi traversait des parties plus anciennes, coloniales, d'Asunción, il commença à craindre de ne pas y arriver. De ne pas pouvoir envoyer de telles merdes aux forces américaines qui tentaient de gagner une difficile guerre non conventionnelle. Même s'il n'était pas à l'origine du problème – c'était Kenny Bardes le responsable, qui avait choisi les Pladsky, obsolètes et plus bas que bas de gamme pour remplir son propre contrat – ce problème était malgré tout le sien. Qui de surcroît créait un autre problème, encore plus grave : en additionnant les coûts de démarrage et l'expédition

dérisoire mais dispendieuse des pièces de Lodz, il avait déjà dépensé tout l'argent de Connie et la moitié du premier versement de son prêt bancaire. Quand bien même il pourrait encore reculer et se sortir de là, il laisserait Connie ruinée et serait lui-même lourdement endetté. Il fit tourner l'alliance nerveusement autour de son doigt, la fit tourner encore et encore, il voulait se la mettre dans la bouche comme réconfort mais il eut peur de l'avaler à nouveau. Il essaya de se dire qu'il devait y avoir d'autres pièces de A10 ailleurs, dans un entrepôt négligé mais à l'abri de la pluie en Europe de l'Est, mais il avait déjà passé de longues journées à chercher sur Internet et à téléphoner un peu partout, les chances étaient donc minimales.

« Connard de Kenny ! dit-il à haute voix, tout en pensant que c'était un moment fort peu approprié pour développer une conscience. Putain de criminel ! »

De retour à Miami, pendant qu'il attendait sa correspondance, il se força à appeler Connie.

« Salut chéri ! dit-elle joyeusement. C'était comment, Buenos Aires ? »

Il glissa sur les détails de son itinéraire et alla droit au récit de ses angoisses.

« On dirait que tu t'es débrouillé merveilleusement, dit Connie. Je veux dire, vingt mille dollars, c'est un prix super, non ?

— Sauf que c'est à peu près dix-neuf mille dollars de plus que ce que ça vaut.

— Non, chéri, ça vaut ce que Kenny va te payer.

— Parce que toi, tu ne trouves pas que ça devrait m'inquiéter sur le plan moral ? De vendre de vraies merdes au gouvernement ? »

Connie resta silencieuse, le temps de réfléchir à la question.

« Je crois, finit-elle par dire, que si ça te rend trop malheureux, tu ne devrais peut-être pas le faire. Moi, je veux que tu ne fasses que des choses qui te rendent heureux.

— Je ne vais pas perdre ton argent, dit-il. C'est la seule chose que je sais.

— Mais non, tu peux le perdre. C'est bon. Tu gagneras de l'argent autrement. Je te fais confiance.

— Je ne vais pas le perdre. Je veux que tu retournes à la fac. Je veux qu'on ait une vie ensemble.

— Eh bien, allons-y ! Je suis prête, si toi tu l'es. Je suis vraiment prête. »

Sur le tarmac, sous un ciel de Floride d'un gris instable, des armes de destruction massive bel et bien réelles circulaient çà et là. Joey aurait souhaité appartenir à un monde différent, un monde plus simple dans lequel on pourrait vivre une belle vie sans nuire à quiconque.

« J'ai eu un message de ta mère, dit-il.

— Je sais, dit Connie. J'ai mal fait, Joey. Je ne lui ai rien dit, mais elle a vu ma bague et elle m'a demandé, alors je ne pouvais pas ne pas lui dire.

— Elle fait chier parce qu'elle trouve que je devrais le dire à mes parents.

— On s'en fout. Tu leur diras quand tu seras prêt. »

Il était d'humeur fort sombre en arrivant à Alexandria. Il n'avait plus Jenna à laquelle penser ou sur laquelle fantasmer, il ne pouvait plus imaginer une issue positive au Paraguay, il n'avait plus rien devant lui, sinon des tâches désagréables. Il dévora un paquet entier de chips ondulées, puis appela Jonathan pour exprimer son repentir et chercher du réconfort dans l'amitié.

« Et le pire, dit-il, c'est que j'y suis allé alors que j'étais marié.

— Hé mec ! dit Jonathan. T'as épousé Connie ?

— Ouais. En août.

— C'est la chose la plus folle que j'aie jamais entendue.

— Je me suis dit que je ferais mieux de te le dire, puisque tu finiras par l'apprendre par Jenna. Et je peux t'assurer qu'elle ne m'a pas à la bonne, là, tout de suite.

— Elle doit être royalement dégoûtée, tu veux dire.

— Je sais que tu la trouves horrible, mais ce n'est pas vrai. Elle est juste vraiment perdue, et tout ce que les gens voient, c'est son physique. Elle a bien moins de chance que toi. »

Joey entreprit de raconter à Jonathan l'histoire de l'alliance, la scène immonde dans la salle de bains, avec ses mains pleines de merde et Jenna qui tape à la porte, et, dans ses éclats de rire et ceux de Jonathan, dans les grognements dégoûtés de ce dernier, il trouva la consolation qu'il cherchait. Ce qui pendant cinq minutes avait été répugnant allait maintenant faire une histoire géniale pour toujours. Lorsqu'il finit par admettre que Jonathan avait eu raison à propos de Kenny Bardes, la réaction de Jonathan fut claire et nette.

« Il faut que tu te retires de cette affaire.

— Ce n'est pas facile. Il faut que je protège l'investissement de Connie.

— Trouve une porte de sortie. Fais-le. Ce qui se passe là-bas est vraiment mauvais. Pire que ce que tu sais.

— Tu me détestes toujours ? dit Joey.

— Je ne te déteste pas. Je crois que tu as été un vrai connard. Mais te détester, ça n'est pas dans mes projets. »

Joey se sentit suffisamment requinqué par cette conversation pour aller se coucher et dormir pendant douze heures. Le lendemain matin, alors que c'était le milieu de l'après-midi en Irak, il appela Kenny Bardes et demanda à pouvoir être libéré du contrat.

« Et les pièces, au Paraguay ? dit Kenny.

— Y avait la quantité. Mais ce n'était que des merdes rouillées et inutilisables.

— Envoie quand même. Moi, je les ai au cul.

— C'est toi qui as acheté ces stupides A10, dit Joey. Ce n'est pas ma faute s'il n'y a pas de pièces.

— Mais tu viens de me dire qu'il y avait des masses de pièces. Et moi je te dis de les envoyer. J'ai loupé un truc, là ?

— Je te dis que tu devrais trouver quelqu'un d'autre pour racheter ma part. Je ne veux plus faire partie de ce truc.

— Joey, Joey, écoute-moi, mon vieux. Tu l'as signé, ce contrat. Et on a carrément explosé le délai pour la première expédition. Tu ne peux pas me lâcher maintenant. Sauf si tu veux bouffer tout ce qui est déjà sorti de ta poche. Pour l'instant, je n'ai même pas la thune pour te racheter ta part, parce que l'armée ne m'a pas encore payé pour les pièces, parce que ton envoi de Pologne était trop léger. Essaie un peu de voir les choses de mon point de vue, tu ne veux pas ?

— Mais les pièces du Paraguay sont vraiment nulles, je ne pense même pas qu'ils vont les accepter.

— Laisse-moi juger. Je connais les gens de LBI sur le terrain, ici. Je peux m'arranger pour que ça marche. Tu m'envoies juste trente tonnes, et tu peux repartir lire de la poésie ou tout ce que tu veux.

— Comment je peux savoir que tu vas pouvoir t'arranger pour que ça marche ?

— C'est mon problème, d'accord ? Ton contrat, tu l'as signé avec moi, et moi, ce que je te dis, c'est tu m'envoies de la quantité et tu auras ton argent. »

Joey ne savait pas ce qui était pire, la peur que Kenny soit en train de lui mentir, la peur de se faire baiser non seulement de tout l'argent qu'il avait déjà dépensé, mais aussi de tout bénéfice important dans l'avenir, ou alors l'idée que Kenny disait la vérité et que LBI allait payer huit cent cinquante mille dollars pour des pièces presque sans valeur. Il ne voyait pas d'autre choix que de passer par-dessus Kenny et de discuter directement avec LBI. Ce qui lui valut une matinée au téléphone, à passer d'une personne à l'autre au siège de LBI à Dallas, avant d'avoir enfin le bon vice-président au bout du fil. Joey exposa son dilemme aussi simplement que possible.

« Il n'y a pas de bonnes pièces pour ces camions. Kenny Bardes ne veut pas me racheter ma part du contrat, et je ne veux pas vous envoyer des mauvaises pièces.

— Bardes accepte ce que vous avez ? dit le VP.

— Oui. Mais elles ne valent rien.

— Ce n'est pas votre problème. Si Bardes les accepte, ça ne vous regarde plus. Je vous suggère de procéder immédiatement à

l'expédition.

— Je crois que vous ne me comprenez pas tout à fait, dit Joey. Je vous dis qu'elle ne vous arrange pas, cette expédition. »

Le VP digéra cela un instant.

« Nous ne ferons plus affaire avec Kenny Bardes dans l'avenir. Nous ne sommes pas du tout contents de cette histoire de A10. Mais ce n'est pas votre problème. Votre problème, c'est que vous pourriez être attaqué pour rupture de contrat.

— Par qui... par Kenny ?

— C'est totalement hypothétique. Cela n'arrivera pas, si vous envoyez les pièces. Il faut juste vous souvenir que ce n'est pas une guerre parfaite dans un monde parfait. »

Et Joey essaya de se souvenir de ça. Essayait de se souvenir que le pire qui pouvait arriver, dans ce monde rien moins que parfait, c'était que tous les A10 tombent en panne et doivent être remplacés par de meilleurs camions par la suite, que la victoire en Irak soit du coup repoussée de manière insensible, et que les contribuables américains gaspillent quelques millions de dollars avec lui, Kenny Bartles, Armando da Rosa et les connards de Lodz. Avec la même détermination qu'il avait mobilisée pour attraper ses étrons, il repartit au Paraguay, engagea un transporteur, contrôla le chargement de trente-deux tonnes de pièces dans des containers, et but cinq bouteilles de vin durant les cinq soirées qu'il dut passer à attendre que Logística Internacional charge les containers dans un antique C-130 avant de partir avec les pièces ; mais il n'y avait pas d'anneau en or caché dans ce tas de merde. Lorsqu'il rentra à Washington, il continua à boire, lorsque Connie arriva enfin avec trois valises pour s'installer avec lui, il continua à boire et à mal dormir, et quand Kenny l'appela de Kirkuk pour lui dire que la livraison avait été acceptée et que les huit cent cinquante mille dollars de Joey étaient en route, il passa une si mauvaise nuit qu'il appela Jonathan pour lui avouer ce qu'il avait fait.

« Oh, mec, ça c'est vraiment nul, dit Jonathan.

— Comme si je ne le savais pas.

— Croise les doigts pour ne pas te faire prendre. J'entends déjà beaucoup d'histoires sur les contrats à dix-huit milliards qu'ils ont passés en novembre. Je ne serais pas surpris s'il y avait des auditions au Congrès.

— Il n'y a pas quelqu'un à qui je pourrais le dire ? Je ne veux même pas cet argent, sauf ce que je dois à Connie et à la banque.

— Très noble de ta part.

— Je ne pouvais pas filouter Connie sur son argent. Tu sais que c'est uniquement pour ça que je l'ai fait. Mais je me demande si tu pourrais pas raconter ce qui se passe à quelqu'un du *Post*. Genre, tu

aurais reçu ça d'une source anonyme ?

— Pas si tu veux que ça reste anonyme. Et sinon, tu sais qui va morfler, non ?

— Mais si c'est moi qui dénonce l'affaire ?

— Dès que tu fais ça, Kenny te charge. LBI te charge. Ils ont un poste entier dans leur budget pour charger les balances. Tu feras un bouc émissaire parfait. Le joli petit étudiant avec les pièces de camion rouillées ? Le *Post* va s'en régaler. Non que tes sentiments ne t'honorent pas. Mais je te recommande vraiment de la boucler. »

Connie trouva du travail dans une agence d'intérim le temps que ces sales huit cent cinquante mille dollars aient fini de circuler dans le système. Joey passa ses journées à regarder la télévision, à jouer à des jeux vidéo et à tenter d'apprendre à tenir une maison, à penser à un repas et à aller faire les courses pour le préparer, mais le simple trajet jusqu'au supermarché l'épuisait. La dépression qui depuis des années avait poursuivi les femmes les plus proches de lui semblait finalement avoir trouvé sa vraie proie et plongé ses crocs dans sa chair. La seule chose qu'il lui fallait absolument faire, annoncer à sa famille qu'il avait épousé Connie, il en était incapable. La nécessité de cet aveu remplissait le petit appartement comme un camion Pladsky A10, le repoussait dans les marges, ne lui laissait pas assez d'air à respirer. Elle était là quand il se réveillait et elle était là quand il allait se coucher. Il n'imaginait pas annoncer la nouvelle à sa mère, parce qu'inévitablement elle ne manquerait pas de percevoir ce mariage comme un coup personnel dirigé contre elle. Ce qui, d'une certaine façon, était probablement le cas. Mais il ne craignait pas moins la conversation avec son père, la réouverture de la blessure. Et donc, chaque jour, alors même que le secret l'étouffait, alors même qu'il imaginait Carol lâchant la nouvelle à tous ses anciens voisins, dont l'un ou l'autre raconterait vite le tout à ses parents, il remettait cette annonce à un autre jour. Que Connie n'émît aucune récrimination faisait de ce problème son problème à lui uniquement.

Et puis un soir, sur CNN, il vit qu'une embuscade avait été tendue en dehors de Falloujah, dans laquelle plusieurs camions américains étaient tombés en panne, laissant leurs chauffeurs se faire massacrer par les insurgés. Même s'il ne vit aucun A10 dans le reportage de CNN, son angoisse devint telle qu'il dut se soûler pour pouvoir dormir. Il se réveilla quelques heures plus tard, en sueur, presque sobre, à côté de sa femme, qui dormait littéralement comme un bébé – avec sa douce et calme confiance dans le monde –, et il sut alors qu'il devait appeler son père dès le matin. Il n'avait jamais eu aussi peur. Mais il voyait bien maintenant que personne d'autre ne pourrait le conseiller sur ce qu'il devait faire, révéler l'affaire et en supporter les conséquences ou la boucler et garder l'argent, il savait aussi que

personne d'autre ne pouvait l'absoudre. L'amour de Connie était trop inconditionnel, celui de sa mère trop égocentré, celui de Jonathan trop secondaire. C'était à son père, strict et pétri de principes, qu'un récit exhaustif devait être fait. Il s'était battu contre lui toute sa vie, et le temps était maintenant venu d'admettre qu'il était vaincu.

L'OGRE DE WASHINGTON

Le père de Walter, Gene, était le plus jeune fils d'un Suédois au caractère difficile, Einar Berglund, qui avait immigré au tournant du vingtième siècle. Il y avait certes bien des choses désagréables dans la Suède rurale – le service militaire obligatoire, les pasteurs luthériens qui se mêlaient de la vie de leurs paroissiens, une hiérarchie sociale qui empêchait toute mobilité vers le haut – mais ce qui avait en fait poussé Einar vers l'Amérique, selon l'histoire que Dorothy avait racontée à Walter, c'était un problème avec sa mère.

Einar était l'aîné de huit enfants, le prince héritier d'une famille vivant dans une ferme du sud de l'Österland. Sa mère, qui n'était peut-être pas la première femme à ne pas être satisfaite de son mariage avec un Berglund, avait privilégié scandaleusement son premier-né, l'habillant avec des vêtements plus beaux que ceux qui étaient réservés à sa fratrie, lui donnant la crème qui flottait sur le lait des autres, le dispensant des tâches à la ferme pour qu'il puisse se consacrer à son éducation et à sa mise. (« L'homme le plus vaniteux que j'aie jamais rencontré », dit Dorothy.) Le soleil maternel avait brillé pour Einar pendant vingt ans, mais ensuite, par erreur, sa mère eut un bébé sur le tard, un fils, et elle s'enticha de lui comme elle s'était jadis entichée d'Einar ; Einar ne le lui pardonna jamais. Incapable de supporter de ne plus être le favori, il partit pour l'Amérique le jour de son vingt-deuxième anniversaire. Une fois installé là-bas, il ne revint jamais en Suède, ne revit jamais sa mère, avouait fièrement qu'il avait oublié le moindre mot de sa langue maternelle et se lançait, à la plus petite provocation, dans de longues diatribes contre « le pays le plus stupide, le plus suffisant, et à l'esprit le plus étroit sur cette terre ». Il devint une donnée de plus dans l'expérience américaine d'autogouvernement, une expérience statistiquement faussée dès le départ, puisque ceux qui avaient fui l'Ancien Monde surpeuplé pour le nouveau continent n'étaient pas les personnes dotées de gènes sociables ; c'étaient au contraire ceux qui ne s'entendaient pas bien avec les autres.

Jeune homme, dans le Minnesota, il travailla d'abord comme bûcheron et abattit les dernières forêts vierges, puis il fut terrassier dans un groupe construisant des routes ; ne gagnant pas grand-chose dans l'un ou l'autre cas, Einar fut attiré par l'idée communiste que son

travail était exploité par les capitalistes de la côte Est. Puis, un jour, en écoutant un imprécateur communiste fulminer dans Pioneer Square, il avait eu une révélation et avait compris que la seule façon d'avancer dans son nouveau pays, c'était d'exploiter lui-même le travail des autres. Avec plusieurs de ses jeunes frères qui l'avaient suivi en Amérique, il monta une société de construction de routes. Pour s'occuper durant les mois de gel, lui et ses frères fondèrent également une petite ville sur les rives du haut Mississippi et ils y ouvrirent un bazar. Il est possible qu'il ait encore eu à ce moment-là ses idées politiques radicales, puisqu'il accordait des facilités de caisse illimitées aux fermiers communistes, finlandais pour la plupart, qui trimaient pour gagner leur vie une fois que le capital de la côte Est avait pris sa part. Le bazar perdit assez vite de l'argent, et Einar était sur le point de vendre sa part, lorsqu'un de ses anciens amis, un homme du nom de Christiansen, ouvrit une boutique concurrente de l'autre côté de la rue. Par pure méchanceté (d'après Dorothy), Einar dirigea son bazar pendant cinq années supplémentaires, jusqu'au creux de la Grande Crise, accumulant des reconnaissances de dettes impossibles à honorer auprès de tous les fermiers à quinze kilomètres à la ronde, jusqu'à ce que le pauvre Christiansen soit finalement acculé à la banqueroute. Einar s'installa alors à Bemidji, où il fit de bonnes affaires comme constructeur de routes, mais il finit par vendre son entreprise à un prix désastreusement bas à un associé aux manières mielleuses qui prétendait avoir des sympathies socialistes.

L'Amérique, pour Einar, était le pays de la liberté non suédoise, le pays des espaces ouverts où un fils pouvait encore s'imaginer être spécial. Mais rien ne perturbe davantage ce sentiment d'être spécial que la présence d'autres êtres humains qui se sentent tout aussi spéciaux. Il avait certes atteint, par son intelligence innée et un dur travail, un certain niveau d'aisance et d'indépendance, mais pas suffisamment de l'une ou de l'autre, et il devint donc un cas d'école en matière de colère ou de déception. Quand il prit sa retraite, dans les années cinquante, il se mit à envoyer aux membres de sa famille des lettres de Noël dans lesquelles il fustigeait la stupidité du gouvernement américain, les iniquités de sa politique économique, la fatuité de sa religion – développant, par exemple, dans des vœux de Noël particulièrement caustiques, un parallèle rusé entre la Madone non mariée de Bethléem et la « prostituée suédoise » Ingrid Bergman, dont la naissance de sa « bâtarde » (Isabella Rossellini) venait d'être fêtée par des médias américains contrôlés par « les intérêts des grandes multinationales ». Bien qu'étant lui-même un entrepreneur, Einar détestait le monde des affaires. Bien qu'ayant fait une carrière fondée sur des contrats passés avec le gouvernement, il haïssait également le gouvernement. Et même s'il aimait la grand-route, cette

route le rendait fou et malheureux. Il s'achetait des berlines américaines avec les moteurs les plus puissants possible, afin de pouvoir rouler à plus de cent cinquante sur les routes toutes plates de l'État du Minnesota, dont il avait construit un grand nombre, et dépasser en rugissant les imbéciles qui se trouvaient sur son chemin. Si une voiture s'approchait en face la nuit avec ses feux de route, Einar répliquait en mettant lui-même ses feux de route et en les laissant allumés. Si un crétin osait tenter de le dépasser sur une route à deux voies, il mettait le pied au plancher pour maintenir son allure puis décélérât pour empêcher l'audacieux de reprendre sa place dans la file, en éprouvant un plaisir particulier en cas de danger de collision avec un camion arrivant en face. Si un autre conducteur lui coupait la route ou lui refusait une priorité, il poursuivait le véhicule coupable et tentait de le pousser à une sortie de route, pour pouvoir bondir hors de sa voiture et hurler des malédictions à l'adresse du conducteur. (La personnalité sensible au rêve de liberté sans limite est une personnalité qui est aussi encline, si jamais le rêve venait à tourner à l'aigre, à la misanthropie et à la rage.) Einar avait soixante-dix-huit ans lorsqu'une manœuvre terriblement malheureuse le força à choisir entre le choc frontal et un profond fossé sur la Route 2. Sa femme, qui était assise sur le siège du passager et qui, contrairement à Einar, avait attaché sa ceinture de sécurité, passa trois jours à l'hôpital de Grand Rapids avant d'expirer de ses brûlures. Selon la police, elle aurait pu survivre si elle n'avait pas tenté d'extraire son mari mort de leur Eldorado en flammes. « Il l'a traitée comme un chien toute sa vie, avait dit le père de Walter par la suite, et puis il a fini par la tuer. » Des quatre enfants d'Einar, Gene était celui sans ambition, celui qui était resté près de la maison familiale, celui qui voulait profiter de la vie, celui qui avait un millier d'amis. Ce qui était en partie sa nature et en partie un reproche délibéré adressé à son père. Gene avait été une star du hockey quand il était lycéen à Bemidji et ensuite, après Pearl Harbor, au grand chagrin de son père antimilitariste, il s'était engagé très jeune dans l'armée. Il servit à deux reprises dans le Pacifique, et s'en sortit chaque fois sans blessure, mais aussi sans promotion supérieure au grade de soldat de première classe ; il rentra à Bemidji pour faire la fête avec ses amis et travailler dans un garage, ignorant les injonctions pressantes de son père de profiter du *G. I. Bill*. Il n'est pas certain qu'il aurait épousé Dorothy s'il ne l'avait pas mise enceinte, mais dès qu'ils furent mariés il entreprit de l'aimer avec toute la tendresse dont il croyait que son père avait privé sa mère.

Que Dorothy ait malgré tout fini par trimer comme un chien pour lui, et que son fils Walter ait fini par le haïr pour cela, ce ne fut qu'un des aléas de la destinée familiale. Au moins Gene n'insistait-il pas, comme l'avait fait son père, pour dire qu'il était supérieur à sa femme.

Au contraire, il la réduisit en esclavage à cause de ses faiblesses à lui – son penchant pour l'alcool, en particulier. Les autres traits par lesquels il en vint à ressembler à Einar furent indirectement similaires dans leur origine. Il était d'un populisme véhément, se targuait avec beaucoup de fierté de ne pas être quelqu'un de spécial et était attiré, du coup, par le versant sombre de la politique de droite. Il aimait sa femme et il lui était reconnaissant, il était réputé chez ses amis et compagnons vétérans pour sa générosité et sa loyauté, et pourtant, et de plus en plus souvent en vieillissant, il se trouva enclin à de brûlantes éruptions de ressentiment berglundien. Il détestait les Noirs, les Indiens, les gens instruits, les gens prout-prout, et surtout, il détestait le gouvernement fédéral ; il aimait sa liberté (de boire, de fumer, d'aller retrouver ses potes dans une cabane pour aller pêcher dans la glace) d'autant plus intensément qu'elle demeurait modeste. Il ne se montrait méchant avec Dorothy que lorsqu'elle suggérait, avec une sollicitude timide – car elle blâmait surtout Einar, et non Gene, pour les défauts de Gene –, qu'il devrait boire un peu moins.

La part que Gene reçut de l'héritage d'Einar, bien que très réduite par les termes masochistes de la vente de l'affaire d'Einar, fut encore assez importante pour lui permettre de se payer le petit motel de bord de route dont il se disait depuis longtemps que ce serait « chouette » de le posséder et de le gérer. Le Whispering Pines, quand Gene l'acheta, avait des canalisations défailiantes, un sérieux problème de moisissure et se trouvait déjà trop près d'une grande route très fréquentée par des camions chargés de minerais, qui devait de surcroît être bientôt élargie. Derrière le motel, il y avait une ravine pleine de déchets et de jeunes bouleaux vigoureux, dont l'un poussait à travers un caddy de supermarché cassé qui finirait par l'étrangler et en stopper la croissance.

Gene aurait dû savoir qu'un motel plus accueillant ne manquerait pas d'apparaître sur le marché local, si seulement il pouvait être un peu patient. Mais les mauvaises décisions d'affaires ont leur propre calendrier. Pour investir sagement, il aurait dû être une personne plus ambitieuse, et puisque ce n'était pas son genre, il était impatient d'en finir avec son erreur, de dépenser tout son magot et de commencer à s'efforcer d'oublier combien d'argent il avait gaspillé, de l'oublier littéralement, pour se souvenir tout aussi littéralement d'une somme ressemblant davantage à celle qu'il dit plus tard à Dorothy avoir payée. Il y a, après tout, une forme de bonheur dans le malheur, s'il s'agit du bon malheur. Gene n'avait plus à craindre de grande déception dans l'avenir, puisqu'il l'avait déjà vécue ; il avait passé cet obstacle, il était devenu tout seul et pour toujours une victime du monde. Il contracta un autre prêt écrasant pour payer un nouveau système d'assainissement, et tous les désastres qui suivirent, petits ou

grands – comme un pin tombé à travers le toit du bureau de réception, un client qui a payé en liquide et qui a vidé des poissons sur le couvrelit de la chambre 24, le panneau au néon COMPLET qui a brillé tout au long d'un week-end du 4 Juillet avant que Dorothy le remarque et l'éteigne – contribuèrent à confirmer sa conception du monde et de la place miteuse qu'il y occupait.

Durant les quelques premiers étés passés au motel, les membres de la fratrie de Gene qui avaient mieux réussi amenèrent leur famille d'autres États pour rester là une semaine ou deux à des prix spéciaux dont la négociation laissa tout le monde insatisfait. Les cousins de Walter prirent possession de la piscine piquetée de tanin tandis que ses oncles aidaient Gene à appliquer de l'enduit sur le parking ou à tenter de stopper le glissement de terrain à l'arrière de la propriété avec des traverses de chemin de fer. Au fond de cette ravine propre à vous filer la malaria, près des vestiges du caddie de supermarché, Leif, le cousin sophistiqué de Walter, venu de Chicago, raconta des histoires édifiantes et poignantes sur les banlieues des grandes villes ; dont la plus mémorable et la plus anxiogène, pour Walter, fut celle d'un élève de quatrième d'Oak Park qui avait réussi à se retrouver nu avec une fille et qui, ne sachant pas trop ce qui allait se passer par la suite, lui avait fait pipi sur les jambes. Parce que les cousins de la ville ressemblaient bien plus à Walter que ses propres frères, ces premiers étés furent les plus heureux de son enfance. Chaque jour apportait son lot de nouvelles aventures et de nouveaux incidents : piqures de frelon, vaccins antitétaniques, mauvaises mises à feu de bouteilles-fusées, méchants cas d'empoisonnement au sumac, ou quasi-noyades. Tard le soir, lorsque la circulation se faisait moins dense, les pins qui se trouvaient près de la réception murmuraient vraiment.

Assez vite, cela dit, les autres épouses Berglund s'allièrent en un front du refus et les visites cessèrent. Pour Gene, ce fut juste une preuve de plus du mépris de sa fratrie, qui se pensait trop chic pour son motel, et, de manière générale, appartenait à cette classe privilégiée d'Américains qu'il était de plus en plus content de rabaisser et de mépriser. Il fit de Walter la victime de sa dérision uniquement parce que Walter aimait ses cousins de la ville et qu'ils lui manquaient. Dans l'espoir de le voir se démarquer d'eux, Gene assigna à son fils friand de livres les tâches de maintenance les plus sales et les plus viles. Walter grattait la peinture, frottait les taches de sang ou de sperme sur les moquettes, et, grâce à des cintres métalliques, allait à la pêche des masses de saletés et de cheveux en décomposition dans les bondes des baignoires. Si un client avait laissé des toilettes particulièrement sales après une diarrhée, et si Dorothy n'était pas là pour nettoyer avant, Gene forçait ses trois garçons à regarder les dégâts puis, après avoir poussé les frères de Walter à une hilarité

répugnante, il laissait Walter seul pour tout laver. En disant, « Ça lui fera du bien ». Et les frères d'ajouter, en écho, « Ouais, ça lui fera du bien ». Si Dorothy apprenait ça et lui en faisait le reproche, Gene restait assis à sourire et à fumer avec un plaisir sans mélange, il absorbait la colère de sa femme sans la lui retourner – fier, comme toujours, de ne jamais lever la voix ou la main contre elle. « Allez, Dorothy, t'occupe pas de ça, disait-il. Le travail lui fait du bien. Ça lui apprend à ne pas trop s'y croire. »

C'était un peu comme si toute l'hostilité que Gene aurait pu diriger contre sa femme qui avait fait des études supérieures, ce à quoi il se refusait de peur de ressembler à Einar, avait trouvé une cible plus acceptable en la personne de son fils cadet, qui, comme Dorothy elle-même pouvait le voir, était assez fort pour le supporter. Dorothy choisit la justice à long terme. À court terme, il aurait pu être injuste de la part de Gene de se montrer aussi dur envers Walter, mais au bout du compte son fils allait réussir, alors que son mari ne serait jamais grand-chose. Quant à Walter lui-même, en accomplissant sans se plaindre les sales tâches que lui assignait son père, en refusant de pleurer ou de geindre auprès de Dorothy, il montrait à son père qu'il pouvait le battre, même à son propre jeu. Les chocs nocturnes d'un Gene chancelant contre les meubles, ses paniques puériles quand il n'avait plus de cigarettes, ses critiques constantes de ceux qui avaient bien réussi : si Walter n'avait pas été continuellement occupé à le haïr, il aurait pu le prendre en pitié. Et il y avait peu de choses que Gene craignait davantage que la pitié.

Lorsque Walter eut neuf ou dix ans, il confectionna un panneau « Non fumeur » qu'il posa sur la porte de la chambre qu'il partageait avec Brent, son petit frère, que les cigarettes de Gene gênaient. Walter ne l'aurait pas fait pour son propre compte – il aurait préféré laisser Gene lui souffler de la fumée directement dans les yeux plutôt que se plaindre. Et Gene, pour sa part, ne se sentait pas suffisamment à l'aise avec Walter pour arracher tout simplement le panneau. Il se contenta donc de se moquer de lui.

« Et si ton petit frère veut fumer au milieu de la nuit ? Tu vas le forcer à sortir dans le froid ?

— Il respire déjà bizarrement la nuit, à cause de la fumée, dit Walter.

— Première nouvelle.

— Je suis avec lui, je l'entends.

— Je dis juste que tu as mis ce panneau pour vous deux, d'accord, et qu'est-ce qu'il en pense, Brent ? Il partage bien la chambre avec toi, non ?

— Il a six ans, dit Walter.

— Gene, je crois que Brent pourrait bien être allergique à la

fumée, dit Dorothy.

— Moi, je crois que c'est plutôt Walter qui est allergique à moi.

— On ne veut personne avec une cigarette dans notre chambre, c'est tout, dit Walter. Tu peux fumer de l'autre côté de la porte, mais pas dans la pièce.

— Je ne vois pas la différence, que la cigarette soit d'un côté de la porte ou de l'autre.

— C'est une nouvelle règle pour notre chambre, c'est tout.

— Alors comme ça, c'est toi qui fais les règles, ici, c'est ça ?

— Dans notre chambre, oui, c'est ça », dit Walter.

Gene était sur le point de dire quelque chose de rageur lorsqu'une expression d'épuisement l'inonda. Il secoua la tête et décocha le sourire tordu et réfractaire avec lequel, toute sa vie, il avait répondu aux affirmations d'autorité. Il est possible aussi qu'il ait alors vu, dans l'allergie de Brent, l'excuse qu'il cherchait pour adjoindre à la réception un « bar » dans lequel il pourrait fumer en paix et où ses amis pourraient passer boire un coup avec lui. Dorothy avait vu juste en pensant que ce bar causerait la perte de Gene.

Le grand refuge, dans l'enfance de Walter, à part l'école, avait été la famille de sa mère. Le père de Dorothy était médecin dans une petite ville, et sa fratrie, ainsi que ses oncles et tantes comptaient des professeurs d'université, un couple marié d'anciens artistes de music-hall, un peintre amateur, deux libraires et plusieurs célibataires qui étaient sûrement gays. La famille de Dorothy vivant dans les Twin Cities invitait Walter pour de fantastiques week-ends de musées, de musique et de théâtre ; ceux qui vivaient encore dans l'Iron Range organisaient de gigantesques pique-niques l'été et des fêtes à Noël. Ils aimaient jouer aux pantomimes ou à d'anciens jeux de cartes comme la canasta ; ils avaient des pianos et ils chantaient tous ensemble. Ils étaient également tous si clairement inoffensifs que même Gene se détendait en leur compagnie, qu'il riait de leurs goûts ou de leurs idées politiques comme autant d'excentricités, qu'il les prenait gentiment en pitié pour leurs échecs dans les entreprises viriles. Ils faisaient ressortir en lui un côté plus familial que Walter adorait mais dont il ne profitait que rarement, sauf au moment de Noël, quand on faisait les bonbons.

Cette affaire de bonbons était trop lourde et trop importante pour être laissée uniquement à Dorothy et à Walter. La production commençait le premier dimanche de l'Avent et se poursuivait pendant la majeure partie de décembre. Des ustensiles nécromantiques – chaudrons et égouttoirs de métal, lourds engins en aluminium pour préparer les noix – sortaient alors de profonds placards. De grandes dunes de sucre et des tourelles de boîtes en fer-blanc saisonnières apparaissaient. Plusieurs mètres cubes de beurre salé étaient mis à

fondre avec du lait et du sucre (pour le fudge sans chocolat) ou juste avec du sucre (pour le célèbre toffee de Noël de Dorothy) ou bien encore étaient étalés par Walter dans l'escadrille de réserve de poêles et de casseroles peu profondes que sa mère, au fil des années, avait achetées dans des brocantes. Il y avait de grands débats quant aux « boules dures », aux « boules molles » et au « craquant ». Gene, avec son tablier, agitait les chaudrons comme un rameur viking, faisant de son mieux pour ne pas laisser tomber de cendre de cigarette dedans. Il avait trois antiques thermomètres à bonbons dont les étuis de métal avaient la forme des palettes en bois des fraternités et dont la nature consistait à ne signaler aucune augmentation de température pendant plusieurs heures pour ensuite, tout d'un coup et tous ensemble, afficher les températures auxquelles le fudge brûlait et le toffee durcissait comme de la résine. Dorothy et lui ne formaient jamais davantage une équipe que lorsqu'ils se battaient contre le temps pour ajouter les noix et verser le caramel liquide. Venait ensuite la tâche brutale du découpage du toffee trop dur : la lame du couteau se courbant sous l'énorme pression que lui infligeait Gene, le son désagréable (moins entendu que ressenti dans la moelle des os, ou dans les nerfs des dents) d'une pointe aiguisée s'émoissant sur le fond d'un plat de métal, les explosions d'ambre brun poisseux, les cris paternels, *Putain de bordel de merde !*, et les injonctions récriminatrices maternelles de ne pas jurer ainsi.

Lors du dernier week-end de l'Avent, alors que quatre-vingts ou cent boîtes avaient été doublées de papier ciré et remplies de fudge, de toffee et garnies de dragées, Gene, Dorothy et Walter partaient les distribuer. Cela leur prenait tout le week-end, souvent plus. Mitch, le frère aîné de Walter, restait au motel avec Brent qui, bien qu'il devînt plus tard pilote de chasse, était un enfant souvent malade en voiture. Les friandises étaient d'abord distribués aux nombreux amis de Gene à Hibbing, puis après maints retours sur leurs pas et maintes impasses, à des amis et parents plus lointains, jusque dans l'Iron Range et à Grand Rapids, voire au-delà. Il était inconcevable de ne pas accepter une tasse de café et un petit gâteau dans chaque maison. Entre deux arrêts, Walter, assis à l'arrière avec un livre, observait un petit carré de soleil se poser sur la banquette, et puis, quand un angle droit finissait par être atteint, se glisser à travers le canyon du sol de la voiture pour réapparaître, déformé, sur le dossier du siège avant. Dehors s'étendaient les sempiternels et dérisoires terrains boisés, les sempiternelles tourbières recouvertes de neige, les pubs pour de l'engrais vendu dans des boîtes en fer-blanc clouées aux poteaux téléphoniques, les faucons aux ailes repliées et les audacieux corbeaux. Sur la banquette, à côté de lui, s'empilaient les paquets venant des foyers qui avaient déjà été visités – des plats cuisinés

scandinaves, des gourmandises finlandaises ou croates, des bouteilles de « remontant » offertes par les amis célibataires de Gene – et diminuait lentement le tas de boîtes en fer des Berglund. Le grand mérite de ces boîtes était qu'elles contenaient les mêmes bonbons qu'au début du mariage de Gene et Dorothy. Le bonbon s'était graduellement transformé, au fil des ans, et était passé du statut de douceur à celui de souvenir de douceurs d'antan. C'était le seul cadeau annuel dont les pauvres Berglund pouvaient encore être riches.

Walter finissait son année de première lorsque le père de Dorothy mourut et lui laissa la petite maison au bord du lac dans laquelle elle avait passé ses étés d'enfance. Dans l'esprit de Walter, la maison était associée aux problèmes de santé de sa mère, parce que c'était là que, petite fille, elle avait passé de longs mois à lutter contre l'arthrite qui avait handicapé sa main droite et déformé son bassin. Sur une étagère basse près de la cheminée se trouvaient les pauvres vieux « jouets » avec lesquels elle s'était « amusée » pendant des heures – un genre de casse-noix avec des ressorts en acier, une trompette en bois à cinq pistons – pour tenter de préserver et même d'augmenter la mobilité dans les articulations ravagées de ses doigts. Les Berglund avaient toujours eu trop à faire au motel pour passer beaucoup de temps dans la petite maison, mais Dorothy l'aimait bien, et rêvait d'y prendre sa retraite avec Gene s'ils pouvaient un jour se débarrasser du motel, ce qui explique pourquoi elle n'avait pas tout de suite été d'accord quand Gene avait proposé de la vendre. Gene était en mauvaise santé, le motel était hypothéqué en totalité, et le faible attrait qu'il avait pu un jour posséder était maintenant totalement érodé par la dureté des hivers de Hibbing. Mitch avait fini ses études et travaillait comme détaillant en carrosserie, il vivait toujours à la maison et dépensait toute sa paie en filles, boissons, armes à feu, matériel de pêche ou pour sa Thunderbird gonflée. Gene aurait peut-être vu la maison d'un autre œil si le petit lac sans nom avait recélé des poissons plus intéressants à pêcher que des crapets ou des perches, mais puisque ce n'était pas le cas, il ne voyait pas l'intérêt de garder une maison de vacances dont ils n'auraient de toute façon pas le temps de profiter. Dorothy, d'ordinaire un parangon de pragmatisme résigné, en devint si triste qu'elle resta couchée pendant plusieurs jours, se plaignant d'une migraine. Et Walter, qui était tout disposé à souffrir mais qui ne supportait pas de la voir souffrir, intervint.

« Je peux aller dans la maison et la réparer, cet été, et puis on pourra peut-être la louer, dit-il à ses parents.

— On a besoin de toi ici, dit Dorothy.

— Mais de toute façon, je ne suis là que pour un an encore. Comment vous ferez quand je serai parti ?

— On verra quand on y sera, dit Gene.

— Tôt ou tard, vous allez devoir engager quelqu'un.
— C'est pour ça qu'il va falloir vendre la maison, dit Gene.
— Il a raison, Walter, dit Dorothy. Je déteste l'idée, mais il a raison.

— Oui, et Mitch, alors ? Il pourrait au moins payer une part de loyer, vous pourriez engager quelqu'un, avec ça.

— Il se débrouille seul, maintenant, dit Gene.

— Mais maman lui prépare toujours ses repas et lui fait sa lessive ! Pourquoi il ne paie pas au moins un peu le loyer ?

— Ça ne te regarde pas.

— Mais ça regarde maman ! Tu préfères vendre la maison de maman que de faire grandir Mitch !

— C'est sa chambre, et je ne vais pas le virer de là.

— Tu crois vraiment qu'on pourrait louer la maison ? dit Dorothy pleine d'espoir.

— Il faudrait faire le ménage toutes les semaines, et la lessive aussi, dit Gene. On n'en finirait plus.

— Je pourrais y aller une fois par semaine, dit Dorothy. Ce ne serait pas si difficile.

— Mais c'est maintenant, qu'on a besoin de l'argent, dit Gene.

— Et si je faisais comme Mitch ? dit Walter. Et si je disais non ? Et si j'allais passer l'été dans cette maison pour la remettre en état ?

— Tu n'es pas Jésus-Christ, dit Gene. On peut se débrouiller ici sans toi.

— Gene, on peut au moins essayer de louer la maison l'été prochain. Si ça ne marche pas, on pourra toujours la vendre.

— J'irai le week-end, dit Walter. Ça va, comme ça ? Mitch peut me remplacer le week-end, non ?

— Si tu veux essayer de convaincre Mitch, te gêne pas, dit Gene.

— Je ne suis pas son père !

— Allez, y'en a assez », dit Gene en gagnant son bar.

La raison pour laquelle Gene laissait carte blanche à Mitch était assez claire : il voyait en son fils aîné une réplique presque exacte de lui-même et ne voulait pas le traiter comme il avait jadis été traité par Einar. Mais la timidité de Dorothy envers Mitch était plus mystérieuse pour Walter. Peut-être était-elle déjà trop usée par son mari pour avoir encore la force ou le cœur de lutter également contre son fils, ou peut-être entrevoyait-elle déjà l'avenir raté de Mitch et souhaitait-elle qu'il puisse profiter de quelques années supplémentaires de douceur à la maison avant que le monde ne lui fasse subir toute sa dureté. En tout cas, il revint à Walter de frapper à la porte de Mitch, couverte d'autocollants STP ou Pennzoil, et de tenter d'être comme un parent pour son frère aîné.

Mitch était allongé sur son lit, il fumait une cigarette en écoutant

Bachman-Turner Overdrive sur la stéréo qu'il avait achetée avec son salaire. Le sourire récalcitrant qu'il adressa à Walter ressemblait à celui de leur père, en plus railleur.

« Qu'est-ce que tu veux ? »

— Je veux que tu commences à payer un loyer ici, ou que tu bosses un peu, ou alors que tu ailles ailleurs.

— Et depuis quand tu es le patron ?

— Papa a dit que je devrais te parler.

— T'as qu'à lui dire de me parler lui-même.

— Maman ne veut pas vendre la maison du lac, alors il faut que quelque chose change.

— C'est son problème.

— Bon sang, Mitch. Tu es la personne la plus égoïste que je connaisse.

— C'est ça, c'est ça. Toi, tu vas aller à Harvard ou un truc comme ça, et moi je vais finir ici, à m'occuper de ce motel. Mais c'est moi l'égoïste.

— Mais oui !

— J'essaie de faire un peu d'économies au cas où Brenda et moi on en aurait besoin, mais je suis l'égoïste. »

Brenda était la très jolie fille que ses parents avaient pratiquement reniée parce qu'elle sortait avec Mitch.

« Et c'est quoi, tes grands projets d'économies ? dit Walter. T'acheter plein de trucs que tu pourras mettre au clou plus tard ? »

— Je travaille dur. Et alors, je n'ai pas le droit de m'acheter des trucs ?

— Je travaille dur, moi aussi, et je n'ai rien, parce que je ne suis pas payé.

— Et cette caméra ?

— C'est un prêt du lycée, crétin. Ce n'est pas à moi.

— Oui, eh bien moi, personne ne me prête rien, parce que je ne suis pas un fayot trouillard.

— Oui, mais je ne vois pas en quoi ça justifie que tu ne paies pas de loyer. Tu pourrais au moins aider le week-end. »

Mitch examina son cendrier comme s'il s'agissait d'une cour de prison grouillant de détenus poussiéreux, en se demandant comment y glisser un de plus.

« Depuis quand t'es le Jésus-Christ du coin ? dit-il, sans originalité. Je n'ai pas à négocier avec toi. »

Mais Dorothy refusa de parler avec Mitch (« Je préfère encore vendre la maison », dit-elle), et Walter, à la fin de l'année scolaire, qui marquait également le début de la haute saison pour le motel, si on peut parler de haute saison, décida de forcer les choses en se mettant en grève. Tant qu'il restait dans les environs, il ne pouvait pas ne pas

faire ce qu'il y avait à faire. La seule manière de contraindre Mitch à prendre ses responsabilités, c'était de partir, c'est ainsi qu'il annonça qu'il allait passer l'été à réparer la maison du lac et à faire un film expérimental sur la nature. Son père lui dit que s'il voulait retaper la maison pour la vendre, ça lui convenait, mais que la maison serait vendue de toute façon. Sa mère le supplia d'oublier cette maison. Elle dit qu'elle s'était montrée égoïste en insistant autant, la maison n'avait pas d'importance pour elle, elle voulait juste que tout le monde s'entende bien, et quand Walter répondit qu'il partait de toute façon, elle cria que s'il se souciait vraiment de ce qu'elle voulait, il ne partirait pas. Mais, pour la première fois, il se sentait vraiment très en colère contre elle. Cela n'avait aucune importance, qu'elle l'aime autant ou qu'il la comprenne si bien – il la haïssait de se soumettre aussi humblement à son père et à son frère. Il ne le supportait plus. Il demanda à sa meilleure amie, Mary Siltala, de le conduire à la maison du lac avec un sac de paquetage plein de vêtements, quarante litres de peinture, son vieux vélo sans dérailleur, un exemplaire de poche d'occasion de *Walden*, la caméra super-8 qu'il avait empruntée au département audiovisuel du lycée, plus huit boîtes jaunes de film super-8. Ce fut, de loin, l'acte le plus rebelle qu'il eût jamais commis.

La maison était pleine de crottes de souris et de cloportes morts, elle avait besoin, outre un coup de peinture, d'un nouveau toit et de nouvelles moustiquaires pour les fenêtres. Walter consacra sa première journée au nettoyage de la maison et au désherbage pendant une dizaine d'heures, puis il partit se promener dans les bois, sous le soleil immuable de la fin d'après-midi, en quête des beautés de la nature. Il n'avait que vingt-quatre minutes de réserve de pellicule, et après en avoir perdu trois sur des chipmunks, il se rendit compte qu'il devait chercher quelque chose de moins facile à atteindre. Le lac était trop petit pour attirer les plongeurs, mais quand il sortit le canoë en toile pour explorer des recoins rarement visités, il débusqua un genre de héron, un butor qui nichait dans les roseaux. Les butors étaient parfaits – si timorés qu'il pouvait les épier tout l'été sans même user vingt et une minutes de film. Il s'imagina réalisant un court-métrage expérimental qu'il intitulerait « Butoritude ».

Il se levait à cinq heures tous les matins, se badigeonnait d'antimoustique et ramait très lentement et très silencieusement vers les roseaux, la caméra reposant sur ses genoux. C'était dans les habitudes des butors de se tapir dans les roseaux, camouflés par leurs fines rayures verticales beige et marron, et d'embrocher de petits animaux avec leur bec. Quand ils sentaient le danger, ils se figeaient, le cou tendu et le bec pointant vers le ciel, ils ressemblaient alors à des roseaux secs. Lorsque Walter se rapprochait, dans l'espoir d'apercevoir plus de butors et moins de néant dans son viseur, ils

disparaissaient généralement, mais il leur arrivait parfois de prendre leur envol, et il devait alors se pencher brusquement en arrière afin de les suivre avec sa caméra. Bien qu'il s'agît de véritables machines à tuer, il les trouvait hautement sympathiques, surtout pour le contraste entre leur plumage terne quand les ailes étaient repliées, et le magnifique gris et le noir d'ardoise de leurs ailes déployées quand ils volaient. Humbles et furtifs sur terre, près de leur demeure marécageuse, c'étaient des seigneurs dans le ciel.

Dix-sept années passées dans un espace confiné avec sa famille lui avaient donné une soif de solitude dont il découvrait seulement maintenant qu'elle allait être inextinguible. N'entendre que le vent, les chants d'oiseaux, les insectes, les poissons qui bondissent, les branches qui craquent, les feuilles de bouleau qui crissent les unes contre les autres : il ne cessait de s'arrêter pour savourer ce silence bruisant pendant qu'il grattait la peinture sur les murs extérieurs de la maison. Le trajet aller-retour en vélo pour se rendre à la coopérative de Fen City lui prenait une heure et demie. Il se faisait de grandes marmites de lentilles et de soupe aux haricots, d'après des recettes de sa mère, et, le soir, il jouait avec le flipper à ressorts, vénérable mais encore en service, qui se trouvait dans la maison depuis toujours. Il lisait au lit jusqu'à minuit et même alors il ne s'endormait pas immédiatement, mais s'immergeait dans le silence.

Une fin d'après-midi, un vendredi, son dixième jour au lac, alors qu'il rentrait en canoë avec quelques images supplémentaires peu satisfaisantes de butors, il entendit des moteurs de voitures, de la musique forte, puis des motos qui avançaient dans l'allée. Le temps de sortir le canoë de l'eau, Mitch, la sexy Brenda et trois autres couples – trois potes brutasses de Mitch et trois filles en pattes d'éph ultra-moulants et en débardeurs – déchargeaient de la bière, du matériel de camping et des glacières sur la pelouse, derrière la maison. Le moteur d'un pick-up diesel ronronnait comme un fumeur qui tousse, alimentant une stéréo qui jouait Aerosmith. Une des brutasses avait un rottweiler au collier clouté retenu par une grosse chaîne.

« Hé, l'amoureux de la nature, dit Mitch. J'espère que la compagnie ne te dérange pas.

— Si, justement, dit Walter en rougissant, malgré lui, à l'idée que les autres devaient le trouver tout sauf cool. Ça me dérange beaucoup. Je suis ici tout seul. Tu ne peux pas rester.

— Bien sûr que si, dit Mitch. En fait, c'est toi qui ne devrais pas être là. Tu peux rester ici ce soir si tu veux, mais maintenant je suis là. Tu es sur ma propriété.

— Ce n'est pas ta propriété.

— Je la loue, maintenant. Tu voulais que je paie un loyer, et voilà ce que je loue.

— Et ton boulot ?

— J'ai arrêté. J'ai quitté tout ça. »

Walter, presque en larmes, entra dans la maison et cacha la caméra dans un panier à linge sale. Puis il partit en vélo dans un crépuscule soudain dénué de tout charme, rempli de moustiques et d'hostilité, et il appela la maison de la cabine qui se trouvait devant la coopérative de Fen City. Oui, lui confirma sa mère, elle, Mitch et son père avaient eu des mots violents et ils avaient décidé que la meilleure solution était de garder la maison dans la famille et de laisser Mitch faire les réparations pour qu'il apprenne à prendre ses responsabilités.

« Mais maman, ici, ça va être la fête non-stop. Il va foutre le feu à la maison.

— Peut-être, mais je me sens plus à l'aise de t'avoir ici et Mitch là-bas, de son côté, dit-elle. Tu avais raison, là-dessus, mon chéri. Maintenant, tu peux rentrer. Tu nous manques et tu n'as pas vraiment encore l'âge de passer tout l'été tout seul.

— Mais je m'amuse beaucoup, ici. Et je fais plein de choses.

— Je suis désolée, Walter. Mais c'est ce qu'on a décidé. »

Sur le chemin du retour dans une quasi-obscurité, il entendit le bruit à plus de sept cents mètres. Des solos de guitare de rock macho, des cris rauques imbibés, les aboiements du chien, des pétards, un moteur de moto qui crépite et qui hurle. Mitch et ses amis avaient dressé des tentes et allumé un grand feu, ils tentaient maintenant de faire griller à la flamme des hamburgers dans un nuage de fumée de shit. Ils ne regardèrent même pas Walter quand il entra dans la maison. Il s'enferma dans la chambre, s'allongea sur le lit pour subir la torture du bruit. Mais pourquoi ne pouvaient-ils pas rester tranquilles ? Pourquoi ce besoin d'attaquer à coups de décibels un monde dans lequel certaines personnes aimaient le silence ? Le brouhaha ne cessa pas. Il provoquait une fièvre dont tous les autres semblaient protégés. Une fièvre d'aliénation et d'apitoiement sur soi. Qui s'embrasa en Walter cette nuit-là et allait lui donner pour toujours la haine de cette tonitruante vox populi, mais aussi, curieusement, une aversion pour le plein air. Il était venu à la nature le cœur grand ouvert, et la nature, dans sa faiblesse, qui n'était pas sans rappeler la faiblesse de sa mère, l'avait abandonné. Elle s'était laissé trop facilement déborder par des idiots bruyants. Il aimait la nature, mais de manière abstraite uniquement, et pas plus qu'il n'aimait les bons romans ou les films étrangers, et moins qu'il viendrait à aimer Patty et les enfants ; c'est donc ainsi qu'il devint, durant les vingt années qui suivirent, un citoyen. Même lorsqu'il quitta la 3M pour travailler dans l'écologie, son intérêt premier avec le Nature Conservancy, et par la suite avec le Trust, était avant tout de préserver des poches de nature des exactions de ruraux comme son frère. L'amour qu'il ressentait

pour les créatures dont il protégeait l'habitat se fondait sur la projection : sur l'identification avec son propre vœu de voir les gens bruyants le laisser tranquille.

Exception faite de quelques mois passés en prison, durant lesquels Brenda se retrouva seule avec leurs petites filles, Mitch vécut continuellement à la maison du lac jusqu'à la mort de Gene, six ans plus tard. Il posa un nouveau toit et stoppa le délabrement général, mais il abattit aussi plusieurs des plus grands et plus beaux arbres du terrain, dénuda la pente qui descendait jusqu'au lac pour en faire une aire de jeux pour ses chiens et creusa une piste pour un scooter des neiges, autour de l'autre rive du lac, là où les butors avaient jadis niché. Pour autant que Walter en ait su quelque chose, il ne paya jamais un cent de loyer à Gene et à Dorothy.

Le fondateur des Traumatics savait-il même ce qu'était le trauma ? Voilà ce qu'était le trauma : descendre dans votre bureau de bonne heure un dimanche matin, en pensant joyeusement à vos enfants, qui vous avaient tous deux rendus très fier durant les deux derniers jours, pour trouver sur votre table un long manuscrit, rédigé par votre femme, qui confirmait vos pires craintes quant à elle, vous-même et votre meilleur ami. La seule expérience vaguement comparable dans la vie de Walter avait été la première fois qu'il s'était masturbé, dans la chambre 6 du motel, en suivant les amicales instructions (« Prends de la vaseline ») du cousin Leif. Il avait quatorze ans, et le plaisir avait tellement éclipsé tous les autres plaisirs antérieurs, et l'issue avait été si cataclysmique et si étonnante, qu'il avait eu l'impression d'être un héros de science-fiction arraché en quatre dimensions d'une vieille planète vers une nouvelle. Le manuscrit de Patty fut tout aussi prenant et bouleversant. Sa lecture, comme cette première séance de masturbation, lui parut ne durer qu'un instant. Il se releva une fois, au début, pour aller fermer à clé la porte de son bureau, et il se retrouva soudain en train de lire la dernière page, il était exactement dix heures douze, le soleil qui tombait sur ses fenêtres n'était plus celui qu'il avait toujours connu. C'était une méchante étoile jaunasse, dans un coin étrange et désolé de la galaxie, et sa tête à lui n'était pas moins altérée par la distance interstellaire qu'il venait de traverser.

Il sortit de la pièce avec le manuscrit et passa devant Lalitha qui tapait quelque chose à son bureau.

« Bonjour, Walter.

— Bonjour », dit-il en frissonnant après avoir perçu son agréable odeur du matin.

Il traversa la cuisine et grimpa l'escalier de derrière jusqu'à la petite pièce où l'amour de sa vie était encore en pyjama de flanelle,

lovée dans sa couette sur le canapé, une tasse de café au lait à la main, et regardait une chaîne de sport présentant le tournoi de basket de la NCAA. Le sourire qu'elle lui adressa – un sourire qui était un peu comme le dernier éclat de ce soleil familial qu'il avait maintenant perdu – devint une expression d'horreur quand elle vit ce qu'il tenait à la main.

« Et merde ! dit-elle en éteignant la télévision. Merde, Walter. Oh-oh, dit-elle en secouant violemment la tête. Non ! Non, non, non ! »

Il ferma la porte derrière lui et glissa le dos le long de la porte pour finir assis par terre. Patty inspira, inspira encore, et encore, mais elle ne parla pas. La lumière, à la fenêtre, était surnaturelle. Walter trembla à nouveau, ses molaires claquaient, alors même qu'il tentait de se contrôler.

« Je ne sais pas où tu as trouvé ça, dit Patty. Mais ce n'était pas pour toi. Je l'ai donné à Richard hier soir pour qu'il s'éloigne de moi, justement. Je voulais qu'il sorte de notre vie ! J'essayais de m'en débarrasser, Walter. Je ne sais pas pourquoi il a fait ça ! Mais c'est horrible, ce qu'il a fait ! »

À une distance de nombreux parsecs, il l'entendit qui se mettait à pleurer.

« Je n'ai jamais voulu que tu lises ça, dit-elle, d'une voix pleurnicharde et aiguë. Je le jure devant Dieu, Walter. Je te le jure devant Dieu. J'ai passé ma vie entière à essayer de ne pas te faire souffrir. Tu es si bon avec moi, tu ne mérites pas ça. »

Elle pleura ensuite un long moment, entre dix et cent minutes. Tous les programmes réguliers du dimanche matin furent suspendus devant cette urgence, et le cours normal de la journée s'en trouva effacé à un point qu'il ne put même en éprouver une quelconque nostalgie. Le hasard avait voulu que la partie du sol qui se trouvait juste devant lui ait été la scène d'un autre type d'urgence, juste trois soirs auparavant, une urgence bénigne, un accouplement agréablement traumatique qui maintenant, dans l'après-coup, ressemblait à un signe précurseur de cette deuxième urgence, maligne cette fois. Il était monté tard le jeudi soir et avait attaqué Patty sexuellement. Avait accompli, avec l'accord surpris de Patty, les actions bestiales qui, sans cet accord, auraient été celles d'un violeur : il lui avait arraché le pantalon noir qu'elle mettait pour aller au travail, l'avait renversée par terre, et l'avait brutalement pénétrée. Si cela lui avait jamais traversé l'esprit de faire cela dans le passé, il ne l'aurait pas fait, car il ne pouvait oublier qu'elle avait été violée quand elle était jeune. Mais la journée avait été longue et perturbante – sa quasi-infidélité avec Lalitha si brûlante, le blocage dans le comté du Wyoming si irritant, l'humilité, dans le ton de voix de Joey au téléphone, si nouvelle et si gratifiante – que Patty lui avait soudain

paru être, lorsqu'il était entré dans sa pièce, un peu comme son objet. Son objet obstiné, son épouse frustrante. Et il en avait marre, marre de tous ces raisonnements et de toute cette compréhension, il l'avait donc jetée par terre et baisée comme une brute. L'expression de découverte qui était alors apparue sur le visage de Patty, qui devait sans doute refléter sa propre expression à lui, le fit s'arrêter presque dès qu'ils eurent commencé. S'arrêter, se dégager, s'asseoir à califourchon sur sa poitrine et lui planter son érection, qui semblait deux fois plus forte qu'à l'accoutumée, dans le visage. Pour lui montrer ce qu'il était en train de devenir. Ils souriaient tous deux comme des fous. Puis il fut à nouveau en elle et, au lieu des habituels petits soupirs prudes d'encouragement, elle poussa de vrais hurlements, ce qui l'embrasa d'autant plus ; le lendemain matin, en entrant dans son bureau, il comprit, au silence glacé de Lalitha, que les hurlements avaient empli toute la vaste demeure. Quelque chose avait commencé ce jeudi-là dans la soirée, seulement il ne savait pas trop quoi. Mais maintenant, le manuscrit de Patty lui avait montré de quoi il s'agissait. Il s'agissait de la fin. Elle ne l'avait jamais vraiment aimé. Elle avait juste voulu ce que le maléfique ami de Walter avait. Tout cela rendait maintenant Walter heureux de ne pas avoir brisé la promesse qu'il avait faite à Joey lors du dîner à Alexandria le lendemain soir, la promesse de ne dire à personne, et surtout pas à Patty, qu'il avait épousé Connie Monaghan. Ce secret, tout comme bien d'autres plus inquiétants que Joey lui avait confiés, avait pesé sur Walter tout le week-end, durant la longue réunion et le concert de la veille. Il s'était senti mal de ne pas avoir mis Patty au courant de ce mariage, un peu comme s'il la trahissait. Mais, maintenant, il voyait bien qu'en termes de trahison, la sienne était ridiculement petite. Petite à en pleurer.

« Richard est toujours dans la maison ? finit-elle par demander, en s'essuyant le visage avec son drap.

— Non, je l'ai entendu partir avant que je me lève. Je ne crois pas qu'il soit revenu.

— Merci mon Dieu, c'est déjà ça. »

Comme il aimait sa voix ! Mais l'entendre maintenant le tuait.

« Alors, vous avez baisé, hier soir ? dit-il. J'ai entendu parler dans la cuisine. »

Sa voix était aussi stridente que le cri d'un corbeau. Patty inspira profondément, comme si elle se préparait à de mauvais traitements prolongés.

« Non, dit-elle. Nous avons discuté et puis je suis allée me coucher. Je te l'ai dit, c'est fini. Il y a eu un petit problème, il y a des années, mais c'est fini.

— Des erreurs furent commises.

— Tu dois me croire, Walter. C'est vraiment, vraiment fini.

— Sauf que je ne te plais pas autant physiquement que mon meilleur ami. Ça n'a jamais été le cas apparemment. Et ça ne le sera jamais.

— Ooohh, dit-elle en fermant les yeux comme pour prier, ne me cite pas, s'il te plaît. Traite-moi de putain, dis-moi que je suis le cauchemar de ta vie, mais je t'en prie, essaie de ne pas me citer. Je te demande juste cette petite faveur, s'il te plaît.

— Il craint peut-être aux échecs, mais il est vraiment fort à l'autre jeu.

— D'accord, dit-elle en fermant les yeux plus fort. Tu vas me citer. D'accord. Cite-moi. Vas-y. Fais ce que tu as à faire. Je sais que je ne mérite pas ta pitié. Mais il faut que tu saches que c'est juste la pire chose que tu puisses me faire.

— Désolé. Je croyais que tu aimais parler de lui. En fait, je pensais même que c'était surtout ça qui t'intéressait dans le fait de me parler.

— Tu as raison. C'était le cas. Je ne vais pas te mentir. Pendant, environ trois mois. Mais c'était il y a vingt-cinq ans, avant que je tombe amoureuse de toi et que je fasse ma vie avec toi.

— Et quelle vie satisfaisante ! "Il n'y avait pas vraiment de problème", je crois que c'est ta phrase. Même si les faits semblent suggérer autre chose. »

Elle grimaça, les yeux toujours fermés.

« Tu veux peut-être lire le tout maintenant et choisir les pires phrases ? Tu veux faire ça et qu'on en finisse ?

— En fait, ce que je veux, c'est te l'enfoncer dans la gorge. Je veux t'étouffer avec, putain !

— D'accord, t'as qu'à faire ça. Ce serait de toute façon un soulagement comparé à ce que je ressens en ce moment. »

Il serrait le manuscrit si fort qu'il en avait des crampes dans la main. Il relâcha la prise et le laissa glisser entre ses jambes.

« À dire vrai, je n'ai pas grand-chose à ajouter, dit-il. Je crois qu'on a fait le tour. »

Elle hocha la tête.

« Bien.

— Sauf que je ne veux plus te voir. Je ne veux plus me trouver dans la même pièce que toi. Je ne veux plus entendre le nom de cette personne. Je ne veux plus rien avoir à faire avec l'un ou l'autre. Jamais. Je veux juste être seul pour réfléchir au fait que j'ai gâché ma vie entière en t'aimant.

— Oui, OK, dit-elle en hochant à nouveau la tête. Mais non, en fait. Non, je ne suis pas d'accord avec ça.

— Je m'en fiche.

— Je sais. Mais écoute-moi. »

Elle renifla bruyamment, se reprit, posa sa tasse de café par terre. Ses larmes avaient adouci ses yeux, rosi ses lèvres, ce qui la rendait très jolie, mais ça n'avait plus aucune importance pour Walter.

« Je n'ai jamais voulu que tu lises ça, dit-elle.

— Et qu'est-ce que ça fout chez moi si ce n'est pas ce que tu voulais, putain ?

— Tu me crois ou pas, mais c'est la vérité. C'était juste quelque chose que je devais écrire pour moi, pour tenter d'aller mieux. C'était un projet thérapeutique, Walter. Je l'ai donné à Richard hier soir pour essayer de lui expliquer pourquoi je suis restée avec toi. Pourquoi je suis toujours restée avec toi. Pourquoi je veux toujours rester avec toi. Je sais bien qu'il y a des choses dans ce texte qui doivent être horribles à lire pour toi, je ne peux même pas imaginer à quel point ce doit être horrible, mais il n'y a pas que ça. J'ai écrit ça alors que j'étais déprimée, et c'est plein de toutes les mauvaises choses que je ressentais alors. Mais je commence enfin à me sentir mieux. Surtout après ce qui s'est passé l'autre nuit – je me sentais mieux ! Comme si on avait enfin trouvé une sorte de brèche ! Ce n'est pas ce que tu as éprouvé, toi aussi ?

— Je ne sais pas ce que j'ai éprouvé.

— J'ai aussi écrit des choses sympas sur toi, non ? Beaucoup, beaucoup plus de choses sympas que de choses pas sympas, non ? Si tu regardes le tout avec objectivité ? Je sais que tu ne peux pas le faire, mais n'empêche, à part toi, tout le monde verrait ces choses sympas. Que tu as toujours été plus gentil avec moi que je n'ai jamais cru le mériter de quiconque. Que tu es la personne la plus formidable que j'ai jamais rencontrée. Que toi, Joey et Jessica, vous êtes toute ma vie. Que c'était juste une mauvaise partie de moi-même qui a un jour regardé ailleurs, pendant peu de temps, à un moment vraiment difficile de ma vie.

— Tu as raison, croassa-t-il. Je n'ai sans doute pas vu ça.

— Mais c'est là, Walter ! Peut-être, plus tard, quand tu y repenseras, tu te souviendras que c'est là.

— Je n'ai pas l'intention d'y penser beaucoup.

— Pas maintenant, mais plus tard. Et même si tu ne veux toujours pas me parler, peut-être que tu me pardonneras un petit peu. »

La lumière à la fenêtre pâlit soudain, à cause du passage d'un nuage printanier.

« C'est la pire chose que tu pouvais me faire, dit-il. La pire, je te dis, et tu savais très bien que c'était la pire, mais tu l'as faite quand même. Alors, à quoi je pourrais avoir envie de repenser, à ton avis ?

— Je suis tellement désolée, dit-elle en pleurant à nouveau. Je suis vraiment désolée que tu ne puisses pas voir les choses comme je les vois. Je suis vraiment désolée de tout ce qui s'est passé.

— Ça ne s'est pas "passé". Tu l'as fait. Tu as baisé avec ce salopard qui est allé laisser ça sur mon bureau pour que je le lise.

— Mais Walter, je t'en prie, Walter, c'était juste sexuel.

— Tu lui as fait lire des choses sur moi que tu ne m'aurais jamais fait lire.

— Juste sexuel, stupide, et il y a quatre ans. C'est quoi, comparé à toute notre vie ?

— Écoute, dit-il en se levant. Je ne veux pas te crier dessus. Pas avec Jessica dans la maison. Mais tu dois m'aider, et ne pas mentir, sinon je vais hurler comme un malade, putain !

— Mais je ne mens pas.

— Je suis sérieux, dit-il. Je ne vais pas te crier dessus. Je vais quitter cette pièce, et je ne veux plus jamais te voir après. Et c'est là qu'on va avoir un petit problème, parce qu'en fait moi, je dois travailler dans cette maison, ce n'est donc pas très commode pour moi de déménager.

— Je sais, je sais, dit-elle. Je sais que je dois partir. Je vais attendre le départ de Jessica, et je disparaîtrai de ta vue. Je comprends totalement ce que tu ressens. Mais je dois te dire une chose, avant de partir, juste pour que tu saches. Je veux être sûre que tu sais que c'est comme un coup de poignard dans le cœur pour moi, de te laisser avec ta collaboratrice. C'est comme si on m'écorchait vive. Je ne peux pas le supporter, Walter, ajouta-t-elle en le regardant d'un air implorant, je souffre tant et je suis si jalouse, je ne sais pas ce que je vais faire.

— Ça te passera.

— Peut-être. Un jour. Un petit peu. Mais tu vois ce que ça veut dire, si je ressens ça en ce moment ? Tu vois ce que ça veut dire, quel est celui que j'aime ? Tu vois ce qui se passe vraiment ici ? »

La vue des yeux suppliants et fous de Patty devint, à ce moment-là, si violemment douloureuse et répugnante pour lui – elle produisit un tel paroxysme de révolte qui s'ajoutait à la souffrance qu'ils s'étaient infligés durant leur mariage – qu'il commença à crier malgré lui : « *Qui m'a poussé à ça ? Pour qui je n'étais jamais assez bien ? Qui a toujours eu besoin de plus de temps pour y penser ?* » Tu ne crois pas que vingt-six ans, c'est assez long, pour y penser ? Il te faut encore combien de temps, putain de merde ? Tu crois qu'il y a quelque chose qui m'a surpris dans ce que tu as écrit ? Tu crois que je ne connais pas chaque putain de détail de chaque putain de minute ? Et je t'aimais malgré tout, parce que je ne pouvais pas m'en empêcher. Et j'ai gâché toute ma vie.

— Ce n'est pas juste, non, ce n'est pas juste.

— Qu'elle aille se faire foutre, la justice ! Et va te faire foutre toi aussi ! »

Il fit s'envoler les feuilles blanches du manuscrit d'un coup de pied, mais fut assez discipliné pour ne pas claquer la porte derrière lui en sortant. En bas, dans la cuisine, Jessica se faisait griller un bagel ; un petit sac de voyage était posé sur la table.

« Mais où est tout le monde, ce matin ?

— Ta mère et moi on a eu une petite dispute.

— On dirait, répondit Jessica en écarquillant ironiquement les yeux, sa réaction habituelle au fait d'appartenir à une famille moins équilibrée qu'elle. Tout va bien, maintenant ?

— On verra, on verra.

— J'espérais prendre le train de midi, mais je peux en prendre un plus tard, si tu veux. »

Parce qu'il avait toujours été proche de Jessica et qu'il avait l'impression de pouvoir compter sur son soutien, il ne lui vint pas à l'esprit qu'il commettait une erreur tactique en la repoussant et en la laissant partir. Il ne vit pas combien il allait être crucial d'être le premier à lui annoncer la nouvelle et à lui raconter l'histoire comme il fallait : il n'imaginait pas la rapidité avec laquelle Patty, avec ses instincts de compétitrice, entreprendrait de consolider son alliance avec sa fille en lui emplissant les oreilles de sa version de l'histoire (papa jette maman sous un prétexte fallacieux et se met en ménage avec sa jeune assistante). Il ne pensait à rien d'autre qu'au moment présent, et il était étourdi de sentiments qui n'avaient précisément rien à voir avec la paternité. Il embrassa Jessica et la remercia chaleureusement d'être venue l'aider à lancer Free Space, avant de regagner son bureau pour aller regarder par les fenêtres. L'état d'urgence s'était suffisamment calmé en lui pour qu'il se souvienne de tout le travail qui l'attendait, mais pas suffisamment pour qu'il s'y mette. Il regarda un passereau sautiller autour d'une azalée prête à fleurir ; il envia l'oiseau de ne rien savoir de ce que lui savait ; il aurait échangé son âme avec la sienne sur-le-champ. Pour ensuite s'envoler, connaître le soutien de l'air, même pour une heure : l'échange n'était pas sorcier à comprendre, et l'oiseau, dans son indifférence joyeuse à Walter, dans l'assurance de sa propre nature, semblait tout à fait conscient du fait qu'il valait bien mieux être un oiseau.

Après un laps de temps plutôt surnaturel, alors qu'il avait entendu le roulement d'une grosse valise et le claquement de la porte d'entrée, Lalitha tapa à son bureau et passa la tête.

« Tout va bien ?

— Oui, dit-il. Viens t'asseoir sur mes genoux. »

Elle haussa les sourcils.

« Quoi, maintenant ?

— Oui, maintenant. Pourquoi pas maintenant ? Ma femme est

partie, pas vrai ?

— Elle est sortie avec une valise, oui.

— Eh bien, elle ne reviendra pas. Alors viens, toi. Pourquoi pas. Il n'y a personne dans la maison. »

Elle s'exécuta. Elle n'était pas de nature hésitante, Lalitha. Mais la chaise de bureau était mal adaptée pour ce genre de sport ; elle dut s'accrocher au cou de Walter pour rester à bord, et même alors la chaise tangua dangereusement.

« C'est ce que tu veux ? dit-elle.

— En fait non. Je ne veux pas être dans ce bureau.

— Je suis d'accord. »

Il avait tant à penser qu'il savait qu'il se mettrait à penser pendant des semaines sans interruption si jamais il commençait maintenant. La seule chose à faire pour ne pas penser, c'était de plonger en avant. Une fois dans la petite chambre mansardée de Lalitha, les anciens quartiers du personnel, qu'il n'avait pas vue depuis qu'elle y avait emménagé et dont le sol était devenu une course d'obstacles entre des vêtements propres en tas et des vêtements sales en piles, il la coinça contre le mur latéral de la lucarne et se donna aveuglément à la seule personne qui le désirait inconditionnellement. Il s'agissait là d'un autre état d'urgence, il n'y avait plus ni heure ni jour, le cas était désespéré. Il la souleva et la cala contre ses hanches, se mit à tituber, ses lèvres collées à celles de Lalitha, et ils baisèrent féroce­ment sans même se déshabiller, entre des piles d'autres vêtements ; puis l'une de ces pauses lui tomba dessus, un souvenir gênant du caractère universel de la montée vers l'acte sexuel, le côté si impersonnel, ou plutôt *prépersonnel*. Il se dégagea soudainement, alla vers le petit lit défait, et renversa une pile de livres et de documents relatifs à la surpopulation.

« L'un de nous deux doit partir à six heures pour aller chercher Eduardo à l'aéroport, dit-il. Je veux juste te le rappeler.

— Il est quelle heure, là ? »

Il retourna le réveil poussiéreux de Lalitha pour vérifier.

« Deux heures dix-sept, s'émerveilla-t-il, n'ayant jamais vu de sa vie une heure aussi étrange.

— Désolée pour le désordre, dit Lalitha.

— J'aime bien ça. J'adore comme tu es. Tu as faim ? J'ai un peu faim.

— Non, Walter, dit-elle en souriant. Je n'ai pas faim. Mais je peux t'apporter quelque chose.

— Je pensais à un truc comme du lait de soja, par exemple. Une boisson au soja.

— Je vais t'en chercher. »

Elle descendit, et il fut étrange de penser que les bruits de pas

qu'il entendit remonter, une minute plus tard, appartenaient à la personne qui allait prendre la place de Patty dans sa vie. Elle s'agenouilla à côté de lui, le regarda intensément, avidement, tandis qu'il buvait le lait de soja. Puis elle déboutonna la chemise de Walter de ses doigts agiles aux ongles pâles. D'accord, bon, se dit-il. D'accord. On avance. Mais alors qu'il finissait lui-même de se déshabiller, les scènes de l'infidélité de sa femme, telles qu'elle les avait narrées avec autant d'exhaustivité, remontèrent en lui, entraînant dans leur sillage une envie vague mais bien réelle de lui pardonner ; et il comprit qu'il devait écraser cette envie. Sa haine de Patty et de son ami venait de naître, elle était encore hésitante, elle ne s'était pas encore endurcie, la vue et le son pitoyables des sanglots de Patty étaient encore trop frais dans son esprit. Heureusement, Lalitha s'était déshabillée et ne portait plus maintenant qu'une culotte blanche à petits pois rouges. Elle se tenait debout devant lui, insouciant, s'offrant à son inspection. Le corps de Lalitha, dans toute sa jeunesse, était absolument fabuleux. Sans faille, défiant la gravité, d'autant plus insupportable à regarder. Certes, il avait jadis connu le corps d'une femme encore un peu plus jeune, mais il n'en avait aucun souvenir, il était alors lui-même trop jeune pour remarquer la jeunesse de Patty. Il tendit la main pour en appuyer la paume contre le petit monticule chaud et couvert de coton, entre les jambes de Lalitha. Elle poussa un petit cri, ses genoux plièrent, elle s'effondra sur lui, l'inondant d'une douce souffrance.

Le combat pour ne pas faire de comparaison commença alors vraiment, le combat, en particulier, pour chasser de sa tête la phrase de Patty, « Il n'y avait pas vraiment de problème ». Il comprenait, rétrospectivement, que lorsqu'il avait demandé du temps à Lalitha, cela reposait sur une connaissance assez fine de lui-même. Mais le temps, maintenant qu'il avait jeté Patty dehors, n'était plus une option. Il avait besoin du petit coup rapide tout simplement pour pouvoir continuer à fonctionner – pour ne pas se faire avoir par la haine et l'apitoiement sur soi – et, d'une certaine façon, le coup fut très doux, parce que Lalitha était vraiment folle de lui, elle exsudait le désir, elle dégoulinait presque littéralement de désir. Elle plongeait ses yeux dans les siens avec amour et joie, déclarait belle, parfaite, merveilleuse la virilité que dans son document Patty avait vilipendée et sur laquelle elle avait craché. Comment ne pas aimer ça ? Walter était un homme dans la force de l'âge, elle était adorable, jeune et insatiable ; et c'était précisément ce qu'il pouvait ne pas aimer. Les émotions de Walter ne tenaient pas le coup face à la vigueur et à l'urgence de leur attirance animale, face au caractère interminable de leur accouplement. Elle avait besoin de le chevaucher, elle avait besoin d'être écrasée sous son corps, elle avait besoin de se retrouver les jambes sur les épaules de Walter, elle avait besoin d'être prise en

levrette, elle avait besoin de se pencher au-dessus du lit, elle avait besoin de presser son visage contre le mur, elle avait besoin d'enrouler les jambes autour de lui, de rejeter la tête en arrière et de faire voler ses jeunes seins très ronds dans toutes les directions. Tout cela semblait particulièrement riche de sens pour elle, elle était un puits sans fond de bruits angoissés, et lui, il achetait le tout. Il était en bonne forme cardio-vasculaire, tout excité des extravagances de Lalitha, synchro avec les désirs de cette dernière, et il l'aimait beaucoup. Malgré cela, ce n'était pas vraiment personnel, et il ne parvenait pas à atteindre l'orgasme. Ce qui était fort étrange, un problème entièrement nouveau qu'il n'avait pas anticipé, en partie dû, peut-être, à son manque de familiarité avec les préservatifs, et aussi au fait que Lalitha était incroyablement mouillée. À combien de reprises, durant les deux dernières années, avait-il joui en pensant à son assistante, chaque fois en quelques minutes ? Cent fois. De toute évidence, son problème était maintenant psychologique. Le réveil de Lalitha marquait trois heures cinquante-deux quand ils s'effondrèrent enfin. Il n'était pas tout à fait évident qu'elle ait joui, mais il n'osa pas le lui demander. Et c'est alors que dans son épuisement, le Contraste, tapi dans le noir, saisit l'occasion de s'imposer, car Patty, chaque fois qu'elle pouvait être persuadée de s'intéresser un peu, avait fait le boulot pour eux deux avec une fiabilité certaine, les laissant tous deux raisonnablement satisfaits, ce qui permettait à Walter d'aller travailler ou de lire un livre, et à Patty de faire ces petites choses à la Patty qu'elle aimait bien faire. Les difficultés mêmes de Patty créaient de la friction, et la friction menait à la satisfaction...

Lalitha embrassa la bouche gonflée de Walter.

« Tu penses à quoi ?

— Je ne sais pas, dit-il. À beaucoup de choses.

— Tu regrettes ce qu'on a fait ?

— Non, non, j'en suis très heureux.

— Tu n'as pas l'air vraiment heureux.

— Attends, je viens juste de mettre ma femme à la porte après vingt-quatre ans de mariage. Il y a juste quelques heures.

— Je suis navrée, Walter. Tu peux encore revenir en arrière. Je peux partir et vous laisser tous les deux.

— Non, s'il y a une chose que je peux te promettre, c'est ça. Je ne reviendrai jamais en arrière.

— Et tu veux être avec moi ?

— Oui. »

Il prit les cheveux noirs de Lalitha à pleines mains, ils sentaient le shampoing à la noix de coco, et il s'en recouvrit le visage. Il avait maintenant ce qu'il avait désiré, mais cela lui donnait malgré tout un sentiment de solitude. Après tout ce temps passé à se languir, un

temps infini en fait, il se retrouvait au lit avec cette fille finie qui était très jolie et très brillante et très engagée, mais aussi très désordonnée, une fille détestée par Jessica, et qui, de surcroît, ne savait pas cuisiner. Et elle était tout ce qui comptait pour lui, le seul rempart entre lui et la multitude de pensées qu'il ne voulait pas avoir. La pensée de Patty avec Richard au Nameless Lake ; la façon très humaine et très spirituelle dont ils s'étaient tous les deux parlé ; la réciprocité adulte de leur relation sexuelle ; leur bonheur parce qu'il n'était pas là. Il fondit en larmes dans les cheveux de Lalitha, elle le consola, elle lui essuya ses larmes, et ils refirent l'amour, avec plus de fatigue, plus de douleur, jusqu'au moment où il finit par jouir, sans fanfare, dans la main de la jeune femme.

Quelques jours difficiles s'ensuivirent. Eduardo Soquel, arrivant de Colombie, fut récupéré à l'aéroport et installé dans la « chambre » de Joey. Douze journalistes assistèrent à la conférence de presse du lundi matin, Walter et Soquel y survécurent, et une longue interview en tête à tête fut offerte à Dan Caperville du *Times*. Walter, qui avait travaillé dans les relations publiques toute sa vie, fut capable de faire taire son agitation intérieure, de rester fixé sur le message et de ne pas tomber dans les gros panneaux journalistiques. Le parc panaméricain aux parulines, dit-il, allait représenter un nouveau paradigme de préservation de la nature, fondé sur la science et financé par des fonds privés ; la laideur indéniable de l'exploitation minière à ciel ouvert était plus que contrebalancée par la perspective « d'emplois verts » durables (écotourisme, reforestation, forêt certifiée) en Virginie-Occidentale et en Colombie ; Coyle Mathis et les autres montagnards déplacés avaient coopéré totalement et positivement avec le Trust et seraient vite embauchés par une filiale de LBI, le généreux partenaire du Trust. Walter devait mobiliser une maîtrise de lui-même toute particulière quand il faisait l'éloge de LBI, étant donné ce que Joey lui avait dit. Après sa conversation avec Dan Caperville, il sortit dîner tard avec Lalitha et Soquel et il but deux bières, ce qui monta à trois la consommation de toute sa vie.

Le lendemain après-midi, une fois Soquel reparti à l'aéroport, Lalitha ferma à clé la porte du bureau de Walter et s'agenouilla entre ses jambes pour le récompenser de ses travaux.

« Non, non, non », dit-il en s'éloignant d'elle sur sa chaise de bureau à roulettes.

Elle le poursuivit à genoux.

« Je veux juste te voir. J'ai si faim de toi.

— Lalitha, non. »

Il entendait son staff s'activer à l'avant de la maison.

« Juste une seconde, dit-elle en lui ouvrant la braguette. Je t'en prie, Walter. »

Il pensa à Clinton et à Lewinsky, et puis, en voyant la bouche de son assistante pleine de sa chair, et ses yeux qui se levaient vers lui en souriant, il repensa à la prophétie de son maléfique ami. Tout cela semblait rendre Lalitha heureuse, et pourtant...

« Non, je suis désolé », dit-il en la repoussant aussi gentiment qu'il le put.

Elle fronça les sourcils. Elle était blessée.

« Tu dois me laisser faire, dit-elle, si tu m'aimes.

— Je t'aime mais ce n'est pas le bon moment.

— Je veux que tu me laisses faire. Je veux tout faire tout de suite.

— Je suis désolé mais c'est non. »

Il se leva et referma sa braguette. Lalitha demeura à genoux un moment, la tête baissée. Puis, elle aussi se leva, elle lissa sa jupe sur ses cuisses, et s'éloigna, d'un air malheureux.

« Il y a un problème dont nous devons d'abord parler, dit-il.

— D'accord. Parlons donc de ton problème.

— Le problème, c'est qu'il faut virer Richard. »

Le nom, qu'il avait jusqu'alors refusé de prononcer, était en suspens dans l'air.

« Et pourquoi on devrait faire ça ? dit Lalitha.

— Parce que je le hais, parce qu'il a eu une liaison avec ma femme, et que je ne veux plus jamais entendre son nom, parce qu'il est absolument hors de question que je travaille avec lui. »

En entendant ces mots, Lalitha sembla se ratatiner. Elle baissa la tête, ses épaules s'affaissèrent, elle devint une petite fille triste.

« C'est pour ça que ta femme est partie, dimanche ?

— Oui.

— Et tu es toujours amoureux d'elle, c'est ça ?

— Non !

— Bien sûr que si. C'est pour ça que tu ne me veux pas près de toi, là.

— Non, ce n'est pas vrai. C'est totalement faux.

— Il n'empêche, dit-elle en se redressant vivement, on ne peut pas virer Richard. C'est mon projet, et j'ai besoin de lui. J'ai déjà parlé de lui aux stagiaires, et j'ai besoin qu'il m'aide pour août. Alors tu as peut-être un problème avec lui, et tu es peut-être superdésolé pour ta femme, mais je ne le vire pas.

— Chérie, dit Walter. Lalitha. Je t'aime, vraiment. Tout va bien se passer. Mais essaie de te mettre à ma place.

— Non ! dit-elle en s'approchant de lui, étourdie par un sentiment de rébellion enjouée. Je m'en fiche ! Mon boulot, c'est de faire notre travail contre la surpopulation, et je vais le faire. Si ce travail est vraiment important pour toi, si je suis vraiment importante pour toi, tu vas me laisser faire à ma façon.

— C'est important. Tu es terriblement importante. Mais...

— Mais rien, alors. Je ne mentionnerai plus son nom. Tu peux quitter la ville quand il viendra voir les stagiaires en mai. Et on verra comment on fait en août quand on y sera.

— Mais il ne va plus vouloir participer. Samedi, il parlait déjà de faire marche arrière.

— Laisse-moi lui parler, dit-elle. Tu t'en souviendras peut-être, je suis assez bonne pour persuader les gens de faire ce qu'ils ne veulent pas faire. Comme employée, je suis assez efficace, et j'espère que tu seras assez gentil pour me laisser faire mon travail. »

Il se précipita de l'autre côté de son bureau pour la prendre dans ses bras, mais elle s'échappa.

Parce qu'il aimait l'ardeur et l'engagement de Lalitha, parce qu'il était accablé par sa colère, il n'insista pas. Mais comme les heures passèrent, puis plusieurs jours, et qu'elle ne lui annonçait pas que Richard se retirait de Free Space, Walter en déduisit qu'il devait toujours en être. Richard, qui ne croyait à foutre rien ! La seule explication imaginable, c'était que Patty lui avait parlé au téléphone et l'avait culpabilisé au point qu'il restait dans le programme. Et l'idée de ces deux-là, en train de se parler au téléphone, quel que fût le sujet, même pour quelques minutes, mais surtout s'il s'agissait de voir comment épargner « ce pauvre Walter » (oh, cette expression de Patty, cette expression abominable) et comment sauver son petit projet chéri, un peu comme un prix de consolation, le rendait malade de faiblesse, de corruption, de compromis et de petitesse. En plus, cela s'interposait aussi entre Lalitha et lui. Leurs ébats sexuels, quoique quotidiens et prolongés, étaient assombris par la sensation qu'il éprouvait que Lalitha l'avait trahi avec Richard, elle aussi, un petit peu, et du coup ils ne pouvaient devenir aussi personnels qu'il l'aurait souhaité. Partout où il se tournait, il y avait Richard.

Tout aussi perturbant, mais de manière différente, était le problème posé par LBI. Lorsqu'ils avaient dîné ensemble, Joey, dans un déploiement émouvant d'humilité et de remords, lui avait expliqué le contrat sordide dans lequel il avait été impliqué et, tel que Walter voyait les choses, le superméchant, dans cette affaire, c'était LBI. Kenny Bardes était de toute évidence un de ces clowns têtes brûlées, un sociopathe de troisième zone qui finirait tôt ou tard en prison ou au Congrès. La bande Cheney-Rumsfeld, aussi fétides qu'aient pu être leurs motivations pour envahir l'Irak, aurait malgré tout sans doute préféré recevoir des pièces de camion utilisables plutôt que les déchets paraguayens que Joey avait expédiés. Quant à Joey, même s'il aurait dû se méfier et ne pas s'engager avec Bardes, il avait convaincu Walter qu'il n'avait fait que continuer pour Connie ; sa loyauté pour elle, ses terribles remords, et sa bravoure en général (il n'avait que vingt ans !),

tout cela était à mettre à son crédit. Le responsable, donc – ceux qui avaient à la fois une connaissance totale de la fraude et toute autorité pour l'approuver – c'était LBI. Walter n'avait pas entendu parler du vice-président auquel Joey s'était adressé, celui qui l'avait menacé d'un procès, mais sans aucun doute, ce type travaillait dans un bureau proche de celui du pote de Vin Haven qui avait été d'accord pour implanter une usine de gilets pare-balles en Virginie-Occidentale. Durant le dîner, Joey avait demandé à Walter ce qu'il devrait faire à son avis. Dénoncer l'affaire ? Ou simplement abandonner ses bénéfices à une œuvre caritative pour invalides de guerre, et retourner à la fac ? Walter avait promis d'y penser pendant le week-end, mais le week-end, c'était le moins qu'on pouvait dire, ne s'était pas montré propice à une calme réflexion morale. Ce ne fut qu'en présence des journalistes, le lundi matin, alors qu'il peignait LBI comme un partenaire pro-environnement exceptionnel, qu'il prit la mesure de sa propre implication.

Il tentait, maintenant, de séparer ses intérêts personnels – si le fils du directeur général du Trust portait cette triste histoire devant les médias, Vin Haven pourrait bien le virer et LBI pourrait même revenir sur leurs accords en Virginie-Occidentale – de ce qui était le mieux pour Joey. Même si Joey s'était montré arrogant et avide, il semblait très dur de demander à un garçon de vingt ans affligé de parents problématiques d'endosser toute la responsabilité morale et d'être sali publiquement, voire d'être traîné en justice. Et pourtant Walter était bien conscient que le conseil qu'il voulait donc donner à Joey – « Donne tes bénéfices à des œuvres caritatives et reprends le cours de ta vie » – les arrangeait beaucoup, lui et le Trust. Il voulait demander l'avis de Lalitha, mais il avait promis à Joey de ne rien dire à quiconque, il appela donc Joey pour lui dire qu'il réfléchissait toujours à la question et lui demander si lui et Connie voudraient bien se joindre à lui pour dîner le soir de son anniversaire la semaine prochaine ?

« Bien sûr, dit Joey.

— Il faut aussi que je te dise, dit Walter, ta mère et moi, on s'est séparés. C'est dur pour moi de te dire ça, mais ça s'est passé dimanche. Elle est partie pour quelque temps et on ne sait pas trop ce qui va se passer.

— Ouais... dit Joey.

— Quoi ouais ? dit Walter en fronçant les sourcils. T'as compris ce que je viens de te dire ?

— Ouais. Elle me l'a déjà dit.

— Oui, bien sûr. Comment en serait-il autrement ? Et elle t'a...

— Ouais. Elle m'a dit beaucoup de choses. Beaucoup trop d'informations, comme toujours.

— Alors tu comprends ma...

— Ouais.

— Et tu es toujours d'accord pour dîner avec moi pour mon anniversaire ?

— Ouais. On sera là sans faute.

— Eh bien, merci, Joey. Je t'aime, pour ça. Je t'aime pour beaucoup de choses.

— Ouais. »

Walter laissa ensuite un message sur le portable de Jessica, comme il le faisait deux fois par jour depuis le dimanche fatidique, sans qu'elle ait encore rappelé. « Jessica, écoute-moi, dit-il. Je ne sais pas si tu as parlé avec ta mère, mais quoi qu'elle puisse te raconter, il faut que tu me rappelles pour entendre ce que moi j'ai à dire. D'accord ? S'il te plaît, rappelle-moi. Il y a bien deux côtés dans cette histoire, et je crois que tu dois entendre les deux côtés. » Il aurait été bien utile de pouvoir ajouter qu'il n'y avait rien entre son assistante et lui, mais en fait, ses mains, son visage et son nez étaient tellement imprégnés de l'odeur du vagin de Lalitha que cette odeur persistait encore faiblement, même après sa douche.

Il se sentait compromis et en train de perdre sur tous les fronts. Un mauvais coup de plus vint l'atteindre le second dimanche de sa nouvelle liberté, sous la forme d'un long article de Dan Caperville en une du *Times* : « Le Trust, ami des houillères, détruit les montagnes pour mieux les sauver ». L'article n'était pas vraiment inexact sur le plan des faits, mais le *Times* n'avait de toute évidence pas été dupé par la vision différente que Walter pouvait avoir de l'exploitation à ciel ouvert. L'unité sud-américaine du parc aux parulines n'était même pas mentionnée dans l'article, et les meilleurs arguments de Walter – un paradigme nouveau, une économie verte, une réhabilitation fondée sur la science – étaient relégués presque à la fin de l'article, bien en dessous de la description que faisait Jocelyn Zorn de lui en train de hurler, « Cette *** de terre est à moi ! », bien en dessous du souvenir de Coyle Mathis, « Il m'a traité d'imbécile en me regardant dans le blanc des yeux ». L'idée de fond de l'article, mis à part le fait que Walter était une personne extrêmement désagréable, c'était que le Cerulean Mountain Trust s'acoquinait avec l'industrie du charbon et l'entreprise travaillant pour l'armée, LBI, qu'il permettait une exploitation à ciel ouvert à grande échelle sur sa réserve prétendument intouchée, que les écologistes locaux détestaient le Trust qui avait chassé de leurs maisons ancestrales les vrais habitants de la campagne, qui avait été fondé et financé par un magnat de l'énergie fuyant la publicité, Vincent Haven, qui, avec la connivence du gouvernement Bush, détruisait d'autres parties de la Virginie-Occidentale en forant des puits de gaz.

« Ça ne va pas si mal, ça ne va pas si mal, dit Vin Haven quand Walter l'appela chez lui à Houston le dimanche après-midi. On a notre parc aux parulines, personne ne peut nous le reprendre. Vous et votre copine, vous avez bien travaillé. Quant au reste, vous voyez maintenant pourquoi je n'ai jamais cherché à parler à la presse. C'est toujours négatif, jamais positif.

— J'ai parlé avec Caperville pendant deux heures, dit Walter. Je croyais vraiment qu'il était d'accord avec moi sur les points essentiels.

— Oui, eh bien, vos points y sont, dit Vin. Quoique pas trop visibles. Mais ne vous faites pas de souci pour ça.

— Mais je m'en fais, justement ! D'accord, on a le parc, ce qui est génial pour les parulines. Mais l'ensemble est supposé être un modèle. Et avec cet article, on dirait plutôt le modèle de ce qu'il ne faut pas faire.

— Ça passera. Une fois qu'on aura sorti le charbon et qu'on commencera la réhabilitation, les gens verront que vous aviez raison. Et ce Caperville, il sera aux nécros, à ce moment-là.

— Mais ça va prendre des années !

— Vous avez d'autres projets ? C'est ça, l'histoire ? Vous pensez à votre CV ?

— Non, Vin, je suis frustré avec les médias, c'est tout. Les oiseaux ne comptent pas du tout, tout tourne autour des intérêts humains.

— Et ça sera comme ça tant que les oiseaux ne contrôleront pas les médias, dit Vin. Je vous vois à Whitmanville, le mois prochain ? J'ai dit à Jim Elder que je ferai une apparition à l'inauguration de l'usine de gilets pare-balles, à condition qu'on ne me demande pas de poser pour des photos. Je pourrai vous prendre avec le jet au passage.

— Merci, on va prendre un vol commercial, dit Walter. Pour économiser du fuel.

— Essayez de vous souvenir que je gagne ma vie en vendant du fuel.

— C'est vrai, ah-ah ! Vous marquez un point, là. »

C'était agréable d'avoir l'approbation paternelle de Vin, mais les choses auraient été encore plus agréables si Vin n'avait pas donné l'impression d'être un père aussi douteux. Le pire, dans l'article du *Times* – mis à part la honte d'être présenté comme un connard dans une publication lue avec confiance par tous les gens que Walter connaissait –, c'était sa peur que le *Times* ait en fait raison sur le Cerulean Mountain Trust. Il avait craint d'être massacré dans les médias, et maintenant que c'était bel et bien le cas il devait réfléchir plus sérieusement aux raisons de cette crainte.

« Je t'ai entendu pendant cette interview, dit Lalitha. Tu as été bon. La seule raison pour laquelle le *Times* ne peut admettre qu'on ait raison, c'est parce qu'ils devraient alors revenir sur tous leurs éditoriaux contre l'exploitation à ciel ouvert.

— C'est ce qu'ils font en ce moment avec Bush et l'Irak, en fait.

— Bon, tu as payé le prix. Et maintenant, toi et moi, on va toucher notre petite récompense. Tu as dit à Mr. Haven qu'on fonçait avec Free Space ?

— Je trouvais que j'avais de la chance de ne pas être viré, dit Walter. Ça ne me semblait pas être le bon moment pour lui dire que je comptais dépenser la totalité du fonds discrétionnaire sur quelque chose qui va sans doute récolter une publicité encore pire.

— Mais, chéri, dit-elle, en l'étreignant et en posant la tête contre son cœur. Personne d'autre ne comprend les belles choses que tu accomplis. Personne sauf moi.

— C'est fort probable », dit-il.

Il aurait aimé rester dans ses bras un moment, mais le corps de Lalitha avait d'autres idées, et son propre corps y consentit. Ils passaient maintenant leurs nuits sur le lit trop étroit de Lalitha, puisque les pièces de Walter étaient encore trop pleines des traces de Patty – cette dernière ne lui avait donné aucune instruction à cet égard et il ne pouvait se résoudre à agir de son propre chef. Il ne fut pas surpris de voir que Patty ne reprenait pas contact, et pourtant ce silence lui paraissait tactique, hostile. Pour une personne qui, de son propre aveu, ne faisait que commettre des erreurs, elle projetait une ombre assez décourageante sur ce qu'elle pouvait bien faire, là où elle se trouvait. Walter se sentait lâche de se cacher d'elle dans la chambre de Lalitha, mais que pouvait-il faire d'autre ? Il était assiégé de toutes parts.

Le soir de son anniversaire, quand Lalitha fit visiter à Connie les bureaux du Trust, il emmena Joey dans la cuisine pour lui dire qu'il ne savait toujours pas quoi lui recommander.

« Je ne pense vraiment pas que tu devrais dénoncer l'affaire, dit-il. Mais je me méfie de moi, sur cette question. J'ai l'impression d'avoir un peu perdu mes repères moraux, ces temps-ci. L'histoire avec ta mère, l'histoire du *New York Times*... tu es au courant ?

— Ouais », dit Joey.

Il avait les mains dans les poches et s'habillait toujours comme un étudiant républicain, blazer bleu et mocassins brillants. Pour Walter, il était vraiment un étudiant républicain.

« Le portrait de moi n'est pas très reluisant, non ?

— Naan, dit Joey. Mais je crois que la plupart des gens ont pu voir que l'article n'était pas objectif. »

Avec gratitude, sans poser de questions, Walter accepta que son

fil le rassure. Il se sentait vraiment très petit.

« Il faut que j'aille à ce truc de LBI la semaine prochaine, en Virginie-Occidentale, dit-il. Ils vont ouvrir une usine de gilets pare-balles dans laquelle toutes les familles qui ont été déplacées iront travailler. Tu vois, je ne suis pas la bonne personne à interroger sur LBI, parce que je suis trop impliqué.

— Pourquoi tu dois y aller ?

— Je dois faire un discours. Je dois exprimer ma reconnaissance au nom du Trust.

— Mais tu l'as déjà, ton parc pour tes parulines. Pourquoi ne pas t'arrêter là ?

— Parce qu'il y a un autre grand programme, celui de Lalitha contre la surpopulation, et je dois rester en bons termes avec mon patron. En fait, c'est son argent qu'on va dépenser.

— Dans ce cas, il vaut mieux y aller », dit Joey.

Il ne paraissait pas convaincu, et Walter détestait avoir l'air si faible et si petit. Comme s'il voulait se donner l'air encore plus faible et encore plus petit, il demanda à Joey s'il avait des nouvelles de Jessica.

« Je lui ai parlé, dit Joey, les mains dans les poches, les yeux rivés sur le sol. Je crois qu'elle est plutôt en colère contre toi.

— Je lui ai laissé environ vingt messages.

— Tu peux arrêter là. Je ne crois pas qu'elle les écoute. Les gens n'écoutent pas tous les messages de leur portable, de toute façon, ils regardent juste qui a appelé.

— Mais tu lui as dit qu'il y avait deux côtés, dans cette histoire ? »

Joey haussa les épaules.

« Je ne sais pas. Y a deux côtés ?

— Oui, bien sûr ! Ta mère s'est très mal comportée avec moi. Elle a fait une chose qui m'est incroyablement douloureuse.

— Je ne crois pas vraiment vouloir plus d'informations, dit Joey. Et je crois qu'elle m'en a déjà parlé, de toute façon. Je n'ai pas envie de choisir un camp.

— Elle t'en a parlé quand ? Il y a combien de temps ?

— La semaine dernière. »

Joey savait donc ce que Richard avait fait – ce que Walter avait laissé son meilleur ami, son ami rock-star, faire. Le rétrécissement dans le regard de son fils était maintenant total.

« Je vais me prendre une bière, dit-il. Puisque c'est mon anniversaire.

— Connie et moi, on peut en avoir une aussi ?

— Oui, c'est pour ça que je vous ai dit de venir ici de bonne heure. Mais en fait, Connie peut boire ce qu'elle veut au restaurant,

aussi. Elle a bien vingt et un ans ?

— Ouais.

— Et, ce n'est pas pour te harceler, c'est juste pour savoir : tu as dit à maman que tu étais marié ?

— Papa, je m'en occupe, dit Joey en serrant les mâchoires. Mais laisse-moi faire les choses à ma façon, d'accord ? »

Walter avait toujours bien aimé Connie (il avait même, en secret, plutôt bien aimé la mère de Connie, pour sa façon de flirter avec lui). Pour l'occasion, elle portait des talons dangereusement hauts et une bonne couche d'ombre à paupières ; elle était encore assez jeune pour chercher à se vieillir. À La Chaumière, il put observer, le cœur en émoi, combien Joey était tendrement attentionné avec elle – il se penchait pour lire le menu avec elle et harmoniser leurs choix – et comment Connie, puisque Joey n'avait pas l'âge légal, déclina l'offre de Walter de prendre un cocktail et choisit un Coca Light à la place. Ils avaient l'un envers l'autre une sorte de confiance tacite, qui rappelait à Walter ce qu'il y avait eu entre lui et Patty lorsqu'ils étaient très jeunes, un couple formant un front uni face au monde ; ses yeux s'embruèrent quand il vit leurs alliances. Lalitha, mal à l'aise, essayait de prendre ses distances avec les deux jeunes gens pour s'aligner sur un homme qui avait presque le double de son âge, et elle se commanda un martini tout en entreprenant de remplir le vide conversationnel en parlant de Free Space et de la crise de la population mondiale ; Joey et Connie écoutèrent avec là courtoisie exquise d'un couple sûr de son univers uniquement peuplé de deux personnes. Même si Lalitha évitait d'afficher un air de propriétaire vis-à-vis de Walter, il n'avait aucun doute que Joey savait qu'elle était plus qu'une simple assistante. Tout en buvant sa troisième bière de la soirée, Walter se sentit devenir de plus en plus honteux de ce qu'il avait fait et de plus en plus reconnaissant de voir Joey prendre les choses si calmement. Rien ne l'avait rendu plus furieux chez Joey, au fil des années, que cette coquille de calme ; mais maintenant, comme il en était heureux ! Son fils avait gagné cette guerre, et il en était heureux.

« Et donc, Richard travaille encore avec vous ? dit Joey.

— Euh, oui, dit Lalitha. Et il nous aide beaucoup. En fait il vient juste de me dire que les White Stripes pourraient nous soutenir pour le festival d'août. »

Joey fronça les sourcils en réfléchissant à cela, tout en prenant bien garde à ne pas regarder son père.

« On devrait y aller, dit Connie à Joey. On peut y aller ? demanda-t-elle à Walter.

— Bien sûr que oui, dit-il, en se forçant à sourire. Ça devrait être très sympa.

— J'aime beaucoup les White Stripes, déclara-t-elle joyeusement, de sa manière dénuée de tout sous-entendu.

— Je t'aime beaucoup, dit Walter. Je suis heureux que tu fasses partie de la famille. Je suis très heureux que tu sois avec nous ce soir.

— Moi aussi, je suis heureuse d'être là. »

Joey ne parut pas gêné par cet échange sentimental, mais ses pensées étaient clairement ailleurs. Vers Richard, vers sa mère, vers le désastre familial en train de se déployer. Et il n'y avait rien que Walter pût dire pour rendre les choses plus faciles pour lui.

« Je ne peux pas, dit Walter à Lalitha à leur retour, seuls, à la maison. Je ne veux plus que ce connard soit dans le coup.

— On en a déjà parlé, dit-elle en traversant le couloir à pas vifs vers la cuisine. On a résolu le problème.

— Sauf qu'il faut qu'on en reparle, dit-il en la poursuivant.

— Non. Tu as vu comme le visage de Connie s'est éclairé quand j'ai parlé des White Stripes ? Qui d'autre que lui peut nous amener des talents pareils ? Nous avons pris notre décision, c'était une bonne décision, et je n'ai aucune envie d'entendre combien tu es jaloux de la personne avec laquelle ta femme a couché. Je suis fatiguée, j'ai trop bu et il faut que je dorme, maintenant.

— C'était mon meilleur ami, murmura Walter.

— Je m'en fiche, vraiment, Walter. Je sais que tu penses que je suis juste une jeune, mais en fait je suis plus âgée que tes enfants, j'ai presque vingt-huit ans. Je sais que c'était une erreur de tomber amoureuse de toi. Je sais que tu n'étais pas prêt, mais maintenant je suis amoureuse de toi, et toi tu ne penses qu'à elle.

— Je pense à toi constamment. Je dépends énormément de toi.

— Tu couches avec moi parce que je te désire et que tu peux le faire. Mais le monde tourne encore totalement autour de ta femme. Ce qu'elle peut avoir de si spécial, je ne le comprendrai jamais. Elle passe tout son temps à baver sur les gens. Moi, j'ai besoin d'une pause, pour pouvoir dormir un peu. Tu devrais peut-être dormir dans ton lit, ce soir, et penser à ce que tu veux faire.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? supplia-t-il. Je croyais qu'on passait une bonne soirée d'anniversaire.

— Je suis fatiguée. La soirée a été fatigante. Je te vois demain matin. »

Ils se séparèrent sans un baiser. Il trouva un message de Jessica sur son téléphone fixe, soigneusement laissé pendant qu'il était dehors à dîner, pour lui souhaiter un joyeux anniversaire. « Désolée de ne pas avoir répondu à tes messages, disait-elle. J'ai été très occupée et je ne savais pas trop quoi dire. Mais j'ai pensé à toi, aujourd'hui, et j'espère que tu as passé une bonne journée. On peut peut-être se parler un jour, mais je ne sais pas trop quand j'aurai le temps. »

Clic.

Ce fut pour Walter un soulagement, durant toute la semaine qui suivit, de dormir seul. Se trouver dans une pièce encore pleine des vêtements, des livres et des photos de Patty, apprendre à se blinder contre elle. Dans la journée, il y avait beaucoup de travail administratif en retard à accomplir : des structures de gestion des terres à mettre en place en Colombie et en Virginie-Occidentale, une contre-offensive médiatique à lancer, de nouveaux donateurs à trouver. Walter avait même pensé qu'il pourrait être possible de faire une pause sexuelle avec Lalitha, mais leur proximité quotidienne rendait cela inconcevable – ils en avaient besoin, encore et toujours. Cela dit, il regagnait son lit pour dormir.

La veille de leur départ pour la Virginie-Occidentale, alors qu'il préparait ses bagages, il reçut un appel de Joey, qui lui annonçait qu'il avait décidé de ne rien dévoiler sur LBI et Kenny Bartles.

« Ils sont dégoûtants, dit-il, mais mon ami Jonathan n'arrête pas de me dire que je ne ferai de tort qu'à moi-même si je rends les choses publiques. Je pense donc que je vais simplement donner les bénéfices. Au moins, ça m'économisera pas mal d'impôts. Mais je voulais m'assurer que tu pensais toujours que c'était bien.

— C'est bien, Joey, dit Walter. Je trouve ça très bien. Je sais que tu es très ambitieux. Je sais que ça doit être très dur pour toi de donner tout cet argent. C'est déjà beaucoup.

— Enfin, c'est pas comme si je n'avais pas fait ma part. Je n'en ai pas fait plus, c'est tout. Maintenant, Connie peut retourner à la fac, et ça c'est bien. Je pense prendre une année sabbatique pour travailler et la laisser me rattraper.

— C'est super. C'est super de vous voir tous les deux veiller l'un sur l'autre comme ça. Il y avait autre chose ?

— Euh, juste que j'ai vu maman. »

Walter tenait toujours à la main deux cravates, une rouge et une verte, n'ayant pas encore fait son choix. Un choix, se rendit-il compte, qui n'était pas particulièrement important.

« Ah bon ? dit-il, en choisissant la verte. Où ? À Alexandria ?

— Non. À New York.

— Comme ça, elle est à New York.

— Euh, en fait, à Jersey City », dit Joey.

Quelque chose dans la poitrine de Walter se serra pour ne plus se détendre.

« Ouais, Connie et moi, on voulait le lui dire personnellement. Tu sais, pour le mariage. Et ça s'est pas trop mal passé, en fait. Elle a été plutôt gentille avec Connie. Tu sais bien, toujours condescendante, un peu faux-cul aussi, elle n'arrêtait pas de rire, mais pas méchante. Je crois qu'elle est distraite par plein d'autres choses. En tout cas, on a

trouvé que ça s'était plutôt bien passé. Au moins Connie. Moi, j'ai trouvé que c'était plutôt, euh-euh... mais je voulais que tu saches qu'elle est au courant, comme ça, je ne sais pas, si jamais tu lui parles, tu n'as plus besoin de cacher ça. »

Walter regarda sa main gauche, qui était devenue toute blanche et paraissait très nue sans l'alliance.

« Elle est chez Richard ? réussit-il à demander.

— Euh, ouais, je crois, pour l'instant, dit Joey. Fallait pas que je le dise ?

— Il était là ? Quand tu l'as vue ?

— En fait ouais. Oui. Ce qui était sympa pour Connie, parce qu'elle aime bien sa musique. Il lui a montré ses guitares et tout. Je ne sais pas si je t'ai dit qu'elle voulait apprendre la guitare. Elle a une assez belle voix, aussi. »

Où Walter avait-il exactement pensé que Patty s'installerait, il n'aurait su le dire. Avec son amie Cathy Schmidt, avec une autre de ses anciennes coéquipières, peut-être avec Jessica, peut-être même avec ses parents. Mais après l'avoir entendue clamer, drapée dans sa dignité, que tout était fini entre elle et Richard, il n'avait pas une seconde imaginé qu'elle pourrait se trouver à Jersey City.

« Papa ?

— Quoi ?

— Papa, je sais que c'est bizarre, d'accord ? Tout ça est très bizarre. Mais tu as une copine, toi aussi ? Alors, ça va, non ? Les choses sont différentes, maintenant, et il faudrait qu'on se mette tous à les regarder en face. Tu ne crois pas ?

— Ouais, dit Walter. Tu as raison. Il faut qu'on regarde ça en face. »

Dès qu'il eut raccroché, il ouvrit violemment un tiroir de la commode, prit son alliance dans la boîte à boutons de manchettes dans laquelle il l'avait laissée, la jeta dans les toilettes et tira la chasse. D'un grand geste du bras, il fit tomber tous les cadres de Patty du plateau de la commode – Joey et Jessica en enfants innocents, des photos d'équipe de joueuses de basket dans des tenues années soixante-dix très attendrissantes, les portraits de lui les plus flatteurs qu'elle préférerait – et il écrasa avec ses pieds les cadres et leurs vitres jusqu'au moment où il perdit tout intérêt pour cela et alla se cogner la tête contre le mur. Apprendre qu'elle était retournée vers Richard aurait dû le libérer, aurait dû lui permettre de jouir de Lalitha avec la conscience complètement tranquille. Pourtant, cela ne lui faisait pas l'effet d'une libération, mais d'une mort, plutôt. Il comprenait maintenant (ce que Lalitha avait compris depuis le début) que les trois dernières semaines avaient simplement été une sorte de retour sur investissement, une faveur qu'il méritait après la trahison de Patty.

Malgré ses déclarations sur le fait que son mariage était fini, il n'en avait jamais cru un traître mot. Il se jeta sur le lit pour pleurer et finit par se mettre dans un état qui rendit préférables tous les autres états qu'il avait pu un jour connaître. Le monde avançait, le monde était plein de gagnants, LBI et Kenny Bardes engrangeaient des fortunes, Connie reprenait ses études, Joey faisait ce qu'il fallait, Patty vivait avec une star du rock, Lalitha menait son juste combat, Richard revenait à la musique, Richard était encensé dans la presse alors qu'il se montrait bien plus offensif que Walter, Richard séduisait Connie, Richard amenait les White Stripes... tandis que Walter était laissé en arrière avec les morts, les mourants et les oubliés, les espèces en voie de disparition, ceux qui ne savaient pas s'adapter...

Vers deux heures du matin, il entra en chancelant dans la salle de bains et trouva un vieux flacon des trazodones de Patty, ayant dépassé de dix-huit mois leur date de péremption. Il en prit trois, incertain de leur efficacité, mais ils firent encore de l'effet : il fut réveillé à sept heures par la douche très énergique de Lalitha. Il portait encore ses vêtements de la veille, toutes les lampes étaient allumées, la pièce était dévastée, il avait la gorge très sèche à cause d'un ronflement probablement violent, et sa tête le faisait souffrir pour un très grand nombre de bonnes raisons.

« On doit prendre un taxi maintenant, dit Lalitha, en lui tirant sur le bras. Je croyais que tu étais prêt.

— Peux pas y aller, dit-il.

— Allez, viens, on est déjà en retard. »

Il se redressa en essayant de garder les yeux ouverts.

« Il faut vraiment que je prenne une douche.

— On n'a pas le temps. »

Il se rendormit dans le taxi et se réveilla toujours dans le taxi, sur l'autoroute, bloqué dans un bouchon causé par un accident. Lalitha appelait la compagnie aérienne.

« On doit passer par Cincinnati, maintenant, lui dit-elle. On a raté notre vol.

— Pourquoi on n'arrête pas tout ? dit-il. J'en ai marre d'être Monsieur Parfait.

— On va sauter le déjeuner et aller directement à l'usine.

— Et si j'étais Monsieur Mauvais ? Tu m'aimerais encore ? »

Elle le regarda d'un air soucieux.

« Walter, tu as pris des médicaments ?

— Sérieusement, tu m'aimerais encore ? »

L'air soucieux de Lalitha s'accrut, et elle ne répondit pas. Il s'endormit dans la salle d'embarquement à National ; puis dans l'avion pour Cincinnati ; puis à Cincinnati ; puis dans l'avion pour Charleston ; puis dans la voiture de location que Lalitha conduisit à

grande vitesse jusqu'à Whitmanville, où il se réveilla en se sentant mieux, en ayant soudainement faim, sous un ciel d'avril couvert et dans un paysage désolé sur le plan biotique, le genre de paysage devenu une spécialité américaine. D'énormes églises aux façades de plastique, un Wal-Mart, un Wendy's, de vastes files pour tourner à gauche, des forteresses roulantes blanches. Rien à aimer pour un oiseau par ici, sauf si cet oiseau était un merle ou un corbeau. L'usine de gilets pare-balles (ARDEE ENTERPRISES, DU GROUPE LBI) était construite en gros blocs de parpaing, le parking fraîchement bitumé était déjà défoncé sur les bords et s'émiettait parmi les mauvaises herbes. Le parking se remplissait peu à peu de gros véhicules, dont un Navigator noir d'où émergeaient Vin Haven et quelques autres en costume, juste au moment où Lalitha arrêta la voiture de location en faisant crisser les pneus.

« Désolés d'avoir manqué le déjeuner, dit-elle à Vin.

— Je crois que le meilleur repas, ce sera le dîner, dit Vin. Faut espérer, après ce qu'on a eu au déjeuner. »

L'intérieur de l'usine baignait dans d'agréables et fortes odeurs de peinture, de plastique et de machines neuves. Walter nota l'absence de fenêtres et donc le choix de la lumière électrique. Des chaises pliantes et une estrade avaient été installées devant un fond de matériaux de forme oblongue enveloppés de plastique et calés contre le mur. Environ une centaine de Virginiens traînaient là, parmi eux se trouvait Coyle Mathis, vêtu d'un sweat-shirt trop large et d'un jean tout aussi large qui avait l'air si neuf qu'il avait dû l'acheter au Wal-Mart en venant. Deux équipes de télévision locale avaient installé des caméras sur l'estrade, sous une banderole qui proclamait EMPLOIS + SÉCURITÉ NATIONALE = SÉCURITÉ DE L'EMPLOI.

Vin Haven (« Vous pouvez regarder sur Nexis toute la nuit, vous ne trouverez rien après quarante-sept années dans le monde des affaires ») était assis juste derrière les caméras, tandis que Walter, après avoir demandé à Lalitha une copie du discours qu'il avait écrit et qu'elle avait relu, alla rejoindre les autres types en costume – Jim Elder, directeur général adjoint de LBI, et Roy Dennett, PDG de sa filiale éponyme – sur les chaises, derrière l'estrade. Au premier rang du public, les bras croisés bien haut sur sa poitrine, trônait Coyle Mathis. Walter ne l'avait pas revu depuis leur malheureuse rencontre dans le jardin de Mathis (qui n'était maintenant plus qu'un champ stérile de gravats). Il regardait fixement Walter avec un air qui lui rappela une fois de plus son père. L'air d'un homme qui tente de repousser, par la férocité de son mépris, toute trace de son embarras ou toute pitié de la part de Walter. Walter en fut triste pour lui. Pendant ce temps, Jim Elder, au micro, commençait par louer nos braves soldats partis en Irak et en Afghanistan, et Walter fit à Mathis

un sourire timide, pour lui montrer qu'il était triste pour lui, triste pour eux deux. Mais l'expression, sur le visage de Mathis, ne changea pas, et il ne cessa pas non plus de le regarder fixement.

« Je crois que nous allons maintenant entendre quelques mots du Cerulean Mountain Trust, dit Jim Elder, ce Trust qui est responsable de tous ces merveilleux emplois durables apportés à Whitmanville et à l'économie locale. Accueillez donc avec moi Walter Berglund, directeur général du Trust. Walter ? »

La tristesse qu'il éprouvait pour Mathis s'était faite plus générale, une tristesse universelle, une tristesse existentielle. Sur le podium, il chercha des yeux Vin Haven et Lalitha, qui étaient assis l'un à côté de l'autre, et leur adressa à chacun un petit sourire de regret et d'excuse. Puis il se pencha vers le micro.

« Merci, dit-il. Bienvenue. Bienvenue, tout spécialement, à Mr. Coyle Mathis, et aux hommes et femmes de Forster Hollow qui vont être embauchés dans cette usine qui semble vraiment peu performante sur le plan de l'énergie. Une longue route depuis Forster Hollow, n'est-ce pas ? »

Exception faite du bourdonnement sourd des systèmes, il n'y avait aucun bruit, sinon l'écho de sa voix amplifiée. Il jeta un rapide coup d'œil à Mathis, dont l'expression resta figée sur le mépris.

« Et donc, oui, bienvenue, dit-il. Bienvenue dans la classe moyenne ! Voilà ce que je veux vous dire. Mais, très vite, avant d'aller plus loin, je veux aussi dire à Mr. Mathis, qui est là, au premier rang : je sais que vous ne m'aimez pas. Et je ne vous aime pas non plus. Mais, vous voyez, quand vous refusiez d'avoir quoi que ce soit à voir avec nous, je respectais ça. Je ne l'appréciais pas, mais j'avais du respect pour votre position. Pour votre indépendance. Vous voyez, c'est parce que je venais en fait d'un endroit qui ressemble un peu à Forster Hollow, et après j'ai rejoint la classe moyenne. Et maintenant, vous faites partie de cette classe moyenne vous aussi, et je veux vous souhaiter la bienvenue à tous, parce qu'elle est merveilleuse, notre classe moyenne américaine. C'est le pilier de l'économie du monde entier ! »

Il vit Lalitha murmurer quelque chose à Vin.

« Et maintenant que vous avez ces emplois dans cette usine de gilets pare-balles, continua-t-il, vous allez pouvoir participer à cette économie. Vous aussi, vous pouvez contribuer à ruiner les ultimes parcelles d'habitat original en Asie, en Afrique et en Amérique du Sud ! Vous aussi, vous allez pouvoir vous acheter des écrans plasma de deux mètres de large, qui consomment une quantité incroyable d'énergie, même quand ils ne sont pas allumés ! Mais c'est très bien, parce que c'est pour ça qu'on vous a chassés de chez vous pour commencer, pour pouvoir faire sauter vos collines de toujours et

alimenter les générateurs à charbon qui sont la cause première du réchauffement climatique et autres choses excellentes comme les pluies acides. C'est un monde parfait, n'est-ce pas ? C'est un système parfait, parce que tant que vous avez vos écrans plasma de deux mètres de large et l'électricité pour les faire fonctionner, vous n'avez pas besoin de penser aux vilaines conséquences de tout ça. Vous pouvez regarder *Survivor : Indonésia*, jusqu'à la disparition de l'Indonésie ! »

Coyle Mathis fut le premier à le huer. Il fut vite rejoint par bien d'autres. De manière périphérique, par-dessus son épaule, Walter vit Elder et Dennett se lever.

« Très rapidement, reprit-il, parce que je veux rester bref. Quelques remarques encore sur ce monde parfait. Je voudrais évoquer ces nouveaux gros véhicules qui font du trente litres au cent que vous allez pouvoir vous acheter et conduire autant que vous le voudrez, maintenant que vous m'avez rejoint dans la classe moyenne. La raison pour laquelle ce pays a besoin de tant de gilets pare-balles, c'est que certaines personnes, dans certaines parties du monde, ne veulent pas qu'on leur vole tout leur pétrole, afin de faire marcher vos véhicules. Et donc, plus vous avez ce genre de véhicules, plus vos jobs dans l'usine de gilets pare-balles seront protégés. Ce n'est pas parfait, ça ? »

Le public s'était levé et avait commencé à crier à son adresse, en lui disant de la fermer.

« Ça suffit, dit Jim Elder, en essayant de l'écarter du micro.

— Encore une ou deux choses ! cria Walter, tout en se battant pour arracher le micro à sa base avant de s'éloigner avec en sautillant. Je veux tous vous souhaiter la bienvenue, à vous qui allez travailler pour une des corporations les plus corrompues et les plus sauvages du monde ! Vous m'entendez ? LBI n'en a rien à foutre de vos fils et de vos filles qui saignent en Irak, tant qu'ils font des bénéfices à mille pour cent ! Je le sais, c'est vrai ! J'ai les faits qui le prouvent ! Ça fait partie de cet univers parfait de la classe moyenne dans laquelle vous allez entrer ! Maintenant que vous travaillez pour LBI, vous pouvez enfin gagner assez d'argent pour empêcher vos enfants de s'engager dans l'armée et d'aller mourir dans les camions bousillés et les mauvais gilets pare-balles de LBI ! »

Le micro avait été coupé, Walter recula vivement, loin de cette masse de gens qui s'approchaient.

« ET PENDANT CE TEMPS, cria-t-il, NOUS AJOUTONS TREIZE MILLIONS D'ÊTRES HUMAINS CHAQUE MOIS SUR CETTE TERRE ! TREIZE MILLIONS DE PERSONNES EN PLUS QUI VONT S'ENTRETUER DANS LA COMPÉTITION POUR DES RESSOURCES LIMITÉES ! ET QUI VONT ANÉANTIR TOUTE AUTRE CRÉATURE VIVANTE AU PASSAGE ! C'EST UN PUTAIN DE MONDE PARFAIT TANT QUE VOUS

NE PRENEZ PAS EN COMPTE LES AUTRES ESPÈCES ! NOUS SOMMES LE CANCER DE CETTE PLANÈTE ! LE CANCER DE CETTE PLANÈTE ! »

C'est à ce moment-là qu'il reçut un coup à la mâchoire, asséné par Coyle Mathis en personne. Il chavira sur le côté, sa vision s'emplit d'insectes d'un blanc aveuglant, il perdit ses lunettes et décida qu'il en avait peut-être assez dit. Il était maintenant entouré de Mathis et d'une douzaine d'autres hommes, qui entreprirent de lui faire vraiment mal. Il tomba à terre, tenta de fuir à travers une forêt de jambes chaussées de tennis chinoises qui lui filaient des coups de pied. Il se roula en boule, provisoirement sourd et aveugle, la bouche pleine de sang, avec au moins une dent cassée, et reçut d'autres coups. Puis les coups se calmèrent, et d'autres mains s'occupèrent de lui, dont celles de Lalitha. Quand le son revint, il l'entendit hurler de rage, « *Poussez-vous ! Poussez-vous !* » Il s'étouffa et cracha une gorgée de sang sur le sol. Elle laissa tomber ses cheveux dans le sang et scruta son visage.

« Ça va ? »

Il sourit comme il put.

« Ça commence à aller mieux.

— Mon patron. Mon pauvre cher patron.

— Ça va vraiment mieux. »

C'était la saison de la migration, des envols, des chants et des amours. Dans les néotropiques, où la diversité était aussi vaste que partout ailleurs sur cette terre, quelques centaines d'espèces d'oiseaux commencèrent à s'agiter et abandonnèrent derrière elles plusieurs milliers d'autres espèces, dont un bon nombre étaient des proches parents sur le plan taxinomique, qui se contentaient de coexister là dans la surpopulation et de se reproduire à leur guise tropicale. Parmi les centaines d'espèces de tanagras d'Amérique du Sud, quatre exactement prirent leur envol pour les États-Unis, risquant les désastres du périple pour l'abondance de nourriture et d'endroits où nicher dans les bois tempérés durant l'été. Les parulines azurées remontèrent le long des côtes du Mexique et du Texas pour se disperser dans les forêts de feuillus des Appalaches et des monts Ozark. Les colibris à gorge rubis vinrent prospérer sur les fleurs de Veracruz avant de traverser les mille deux cents kilomètres du Golfe, brûlant la moitié de leur poids, et d'atterrir à Galveston le temps de reprendre leur souffle. Les sternes se rendirent d'une zone subarctique à une autre, les martinets dormirent en plein vol sans jamais atterrir, les grives chanteuses attendirent un vent du sud pour voler non-stop pendant douze heures, traversant des États entiers en une nuit. Des gratte-ciel, des lignes électriques, des éoliennes, des antennes-relais et

la circulation routière fauchèrent des millions de migrants, des millions d'autres arrivèrent au but, et un grand nombre retrouvèrent exactement le même arbre que celui dans lequel ils avaient niché l'année précédente, la même ligne de crête ou les mêmes marais où ils avaient commencé leur vie ; une fois rendus, les mâles se mirent à chanter. Chaque année, à leur arrivée, ils trouvaient leur habitat de plus en plus bitumé, avec des parkings ou des autoroutes, de plus en plus couvert de rondins destinés à faire des palettes, de plus en plus fragmenté en sous-divisions, totalement dénudé par endroits à cause du forage pétrolier ou de l'exploitation du charbon, divisé par la construction de centres commerciaux, déchiqueté par la production d'éthanol, ou alors défiguré de manières variées par des pistes de ski, des circuits de motos ou des parcours de golf. Les migrants, épuisés par leur voyage de huit mille kilomètres, devaient lutter pour ce qui restait de leur territoire avec ceux qui étaient arrivés plus tôt ; ils cherchaient en vain un partenaire, abandonnaient l'idée de faire un nid et survivaient sans se reproduire, avant de se faire tuer par des chats errants chassant pour le plaisir. Mais les États-Unis étaient toujours un pays riche et relativement jeune, et on pouvait encore trouver des zones pleines d'oiseaux si on s'en donnait la peine.

Ce que Walter et Lalitha entreprirent de faire, à la fin avril, dans un van chargé d'équipement de camping. Ils avaient tout un mois devant eux avant que leur travail avec Free Space commence réellement, et leurs responsabilités au Trust avaient pris fin. Quant à leur empreinte carbone, avec leur van gourmand en essence, Walter se consola en se disant qu'il avait fait tous ses trajets à vélo ou à pied pendant les vingt-cinq dernières années et qu'il ne possédait plus aucune résidence à part la petite maison fermée de Nameless Lake. Il pensait qu'on lui devait bien une folie pétrolière après une vie entière de vertu, un été au cœur de la nature en compensation de l'été dont il avait été privé dans son adolescence.

Durant le séjour de Walter à l'hôpital du comté de Whitman, où on s'occupa de sa mâchoire déboîtée, de son visage éclaté et de ses côtes cassées, Lalitha avait désespérément tenté de faire passer son coup d'éclat comme une *crise psychotique induite par la trazodone*.

« Il était littéralement somnambule, plaïda-t-elle auprès de Vin Haven. Je ne sais pas combien il a pris de cachets, mais plus d'un, en tout cas, et ce juste quelques heures plus tôt. Il ne savait absolument plus ce qu'il disait. C'est ma faute, je n'aurais pas dû le laisser parler. C'est moi que vous devez renvoyer, pas lui.

— J'ai pourtant bien l'impression qu'il avait une assez bonne idée de ce qu'il disait, répliqua Vin, étonnamment peu en colère. C'est vraiment dommage qu'il intellectualise les choses à outrance comme ça. Il avait si bien travaillé, et puis il a fallu qu'il aille intellectualiser

tout ça. »

Vin avait organisé une visioconférence avec les membres de son conseil, qui avaient entériné sa proposition de mettre un terme immédiat à la collaboration de Walter, il avait ensuite donné instruction à ses avocats d'exercer son option de rachat sur la partie appartenant aux Berglund de la maison de Georgetown. Lalitha informa les candidats stagiaires de Free Space que les fonds avaient été coupés, que Richard Katz se retirait du projet (Walter, sur son lit d'hôpital, avait fini par l'emporter sur ce point), et que l'existence même de Free Space était en péril. Certains candidats répondirent par e-mail qu'ils annulaient leur candidature ; deux dirent qu'ils espéraient encore pouvoir travailler bénévolement ; les autres ne répondirent même pas. Parce que Walter allait être expulsé de la maison et qu'il refusait de parler à sa femme, Lalitha appela Patty pour lui. Patty vint avec un van de location quelques jours plus tard, tandis que Walter se cachait dans le Starbucks le plus proche, et elle emporta les biens qu'elle ne voulait pas voir partir en garde-meuble.

Ce ne fut qu'à la fin de cette journée très désagréable, après le départ de Patty et le retour de Walter de son exil caféiné, que Lalitha regarda son BlackBerry et qu'elle y trouva quatre-vingts nouveaux messages de la part de jeunes gens, de tout le pays, qui voulaient savoir s'il n'était pas trop tard pour se porter volontaire pour Free Space. Leurs adresses e-mail avaient plus de piquant que celles des premiers candidats – toutes du genre jeuneprogressiste@univ-chicetchère.edu. C'était plutôt superfregan et contrelesmines ; c'était plutôt pornfétal et jainboy3, jwlinthr, @gmail et @cruzio. Le lendemain matin, il y en avait cent de plus, ainsi que des propositions de jeunes groupes de quatre villes – Seattle, Missoula, Buffalo et Détroit – pour aider à organiser des événements Free Space dans leurs communautés.

Ce qui s'était passé, comme Lalitha le comprit rapidement, c'est que le reportage télé local sur le coup d'éclat de Walter et la bagarre qui avait suivi avait été largement diffusé. Il était depuis peu possible de faire passer des vidéos sur Internet, et le clip de Whitmanville (cancerdelaplanète.wmv) avait inondé les franges radicales de la blogosphère, les sites des fanas du complot du 11-Septembre, les amoureux des arbres, les aficionados du Fight Club et de PETA, dont l'un d'eux avait ensuite déniché le lien vers Free Space sur le site web du Cerulean Mountain Trust. D'un jour à l'autre, bien qu'ayant perdu ses fonds et sa tête d'affiche musicale, Free Space s'était acquis une solide base de fans et, en la personne de Walter, un héros.

Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait plus vraiment gloussé, mais il gloussait tout le temps, maintenant, avant de grogner parce qu'il avait mal aux côtes. Un après-midi, il sortit et revint avec un

vieux van blanc Econoline et une bombe de peinture verte, et il écrivit en lettres grossières FREE SPACE sur les flancs et à l'arrière du van. Il voulait foncer et dépenser son argent, les bénéfices à venir de la vente de la maison, pour financer la fondation durant l'été, imprimer de la documentation, payer une maigre indemnité aux stagiaires et pouvoir donner un peu d'argent aux groupes participant au concours, mais Lalitha entrevit des problèmes légaux potentiels liés au divorce et ne le laissa pas faire. Ce sur quoi Joey, de manière tout à fait inattendue, après avoir eu vent des projets estivaux de son père, fit un chèque de cent mille dollars à Free Space.

« C'est ridicule, Joey, dit Walter. Je ne peux pas le prendre.

— Bien sûr que si, dit Joey. Le reste va aller aux anciens combattants, mais Connie et moi, on pense que ta cause est tout aussi intéressante. Tu t'es occupé de moi quand j'étais petit, pas vrai ?

— Oui, mais parce que tu étais mon enfant. C'est ce que font les parents. On n'attend rien en retour. Tu n'as jamais paru comprendre ce concept.

— Mais tu ne trouves pas ça drôle, que je puisse faire ça ? C'est une bonne blague, non ? C'est juste de l'argent de Monopoly. Il ne signifie rien pour moi.

— J'ai mes propres économies, que je pourrais dépenser, si je voulais.

— Eh bien, garde-les pour quand tu seras vieux, dit Joey. Ce n'est pas comme si j'allais tout donner à des associations caritatives quand je vais me mettre à gagner de l'argent pour de vrai. Là, ce sont des circonstances spéciales. »

Walter était si fier de Joey, si heureux de ne plus avoir à se battre contre lui, et donc si prêt à le laisser prendre les commandes, qu'il ne lutta pas contre le chèque. La seule véritable erreur qu'il commit fut de le dire à Jessica. Elle s'était enfin décidée à lui parler quand il s'était retrouvé à l'hôpital, mais le ton de sa voix avait été très clair, elle n'était pas prête à devenir amie avec Lalitha. Et par ailleurs, elle n'était pas impressionnée par ce qu'il avait dit à Whitmanville.

« Même sans parler du fait que "le cancer de la planète" est exactement le genre d'expression qu'on avait tous jugée contre-productive, dit-elle, je ne crois pas que tu aies choisi le bon ennemi. Tu envoies un message vraiment peu utile quand tu mets dos à dos l'environnement et les gens peu instruits qui essaient d'améliorer leurs conditions de vie. Je veux dire, je sais bien que tu n'aimes pas ces gens-là. Mais il faut que tu caches ça, il ne faut pas l'afficher. »

Lors d'un coup de téléphone ultérieur, elle fit une allusion agacée à son frère républicain, et Walter tint à dire que Joey était une autre personne depuis qu'il avait épousé Connie. En fait, dit-il, Joey était maintenant un des donateurs principaux de Free Space.

« Et où il a trouvé l'argent ? s'empessa de demander Jessica.

— Oh, en fait, ce n'est pas tant que ça, dit Walter en rétro pédalage immédiat, se rendant compte de son erreur. Nous sommes un tout petit groupe, tu sais bien, tout est relatif. C'est juste que, symboliquement, il nous donne quelque chose... ça en dit long sur le fait qu'il a changé.

— Hum...

— Je veux dire, ça n'a rien à voir avec ta contribution. La tienne était énorme. Passer ce week-end avec nous, pour nous aider à créer le projet. C'était énorme.

— Et alors, qu'est-ce que tu vas faire, dit-elle. Tu vas te faire pousser les cheveux et te mettre à porter un bandana sur la tête ? Te balader dans ton van ? La vraie crise de la quarantaine ? C'est ça qu'on doit attendre ? Parce que moi, je voudrais bien rester la petite voix tranquille qui te dit qu'elle t'aimait bien comme tu étais.

— Je te promets de ne pas porter les cheveux longs. Pas de bandana non plus. Je ne veux pas t'embarrasser.

— Ça, j'ai bien peur que ça ait déjà commencé. »

Cela devait sans doute arriver : elle parlait de plus en plus comme Patty. Sa colère l'aurait davantage chagriné s'il n'avait pas joui, chaque minute de chaque jour, de l'amour d'une femme qui aimait tout de lui. Son bonheur lui rappelait les premières années avec Patty, l'époque où ils faisaient équipe pour élever les enfants et rénover la maison, mais il était maintenant bien plus présent à lui-même, sachant apprécier son bonheur plus vivement et plus profondément, et Lalitha n'était pas la source d'inquiétude, l'énigme et l'inconnue à forte tête que Patty, à un certain niveau, était toujours restée pour lui. Avec Lalitha, on voyait ce qu'on avait. Leurs moments au lit, dès qu'il se fut remis de ses blessures, devinrent ce qui lui avait toujours manqué, sans qu'il ait jamais su que ça lui manquait.

Une fois que les déménageurs eurent retiré toute trace des Berglund de la maison, Walter et Lalitha partirent avec le van vers la Floride, avec l'intention de rouler ensuite vers l'ouest en traversant le sud du pays avant qu'il fasse trop chaud. Il avait très envie de lui montrer un butor, et ils virent leur premier butor dans le marais de Corkscrew en Floride, près d'une mare ombragée et d'un circuit de planches croulant sous le poids des retraités et des touristes, mais c'était un butor sans butoritude, qui demeurerait à la vue de tous tandis que les flashes des appareils photo des touristes rebondissaient contre son camouflage dérisoire. Walter voulut absolument qu'ils aillent sur les digues couvertes de terre de Big Cypress à la recherche d'un vrai butor, d'un timide, et il gratifia Lalitha d'une imprécation prolongée sur les dégâts écologiques causés par les conducteurs de véhicules tout-terrain, tous ces frères de Coyle Mathis et de Mitch Berglund.

Pourtant, malgré les dégâts, la jungle de broussailles et les mares d'eau noire étaient toujours pleines d'oiseaux, ainsi que d'innombrables alligators. Walter finit par repérer un butor dans un marécage souillé de cartouches de fusil et de canettes de Budweiser décolorées par le soleil. Lalitha freina dans un nuage de poussière et admira comme il convenait l'oiseau dans ses jumelles avant d'être interrompue par un camion à plateau chargé de trois véhicules tout-terrain qui passa en rugissant.

Elle n'avait encore jamais campé, mais était tout à fait partante pour l'aventure ; elle était aussi incroyablement sexy aux yeux de Walter, dans ses vêtements spécial safari. Le fait qu'elle ne craigne pas les coups de soleil et qu'elle n'attire pas les moustiques autant que lui facilita bien les choses par ailleurs. Il essaya de lui enseigner quelques rudiments de cuisine, mais elle préférait les tâches du montage de la tente et de la préparation de l'itinéraire. Il se levait tous les matins avant l'aube, préparait du café dans leur machine à six tasses, puis lui apportait son *latte* au lait de soja dans la tente. Ensuite, ils allaient se promener dans la rosée et la lumière blonde comme du miel. Elle ne partageait pas l'engouement de Walter pour la nature, mais elle avait vraiment l'œil pour repérer de petits oiseaux cachés dans un feuillage dense, elle étudiait les guides et grommelait de plaisir quand elle pouvait corriger les erreurs d'identification commises par Walter. Plus tard dans la matinée, quand la vie aviaire s'était calmée, ils roulaient vers l'ouest durant plusieurs heures et recherchaient des parkings d'hôtel annonçant des connexions wifi, pour qu'elle puisse contacter par e-mail ses stagiaires éventuels et qu'il puisse poster sur son blog les textes qu'elle lui avait rédigés. Après cela, un autre parc d'État, un autre pique-nique pour le dîner, une autre session extatique dans la tente.

« Tu en as assez, de tout ça ? dit-il un soir, dans un camping spécialement beau et désert, au pays du mesquite dans le sud-ouest du Texas. On pourrait s'installer dans un motel pour une semaine, nager dans la piscine, faire notre travail.

— Non, j'adore te voir si heureux de chercher les animaux, dit-elle. J'adore te voir heureux, après tout ce temps où tu as été si malheureux. J'adore être sur la route avec toi.

— Mais tu en as peut-être assez quand même ?

— Pas encore, dit-elle, même si je ne pense pas être une fana de la nature. Pas comme toi, en tout cas. Pour moi, c'est surtout quelque chose de très violent. Ce corbeau qui dévorait les bébés moineaux, ces gobe-mouches, le raton laveur qui mangeait ces œufs, les faucons qui tuent tous les autres. Les gens parlent du caractère paisible de la nature, mais moi, ça me paraît être tout le contraire de paisible. C'est une tuerie constante. C'est encore pire que les êtres humains.

— Pour moi, dit Walter, la différence, c'est que les oiseaux ne tuent que parce qu'ils doivent manger. Ils ne le font pas par colère ni gratuitement. Ce n'est pas névrotique, chez eux. Pour moi, c'est ça qui rend la nature paisible. Les choses vivent ou ne vivent pas, mais l'ensemble n'est pas empoisonné par le ressentiment, la névrose et l'idéologie. C'est un soulagement par rapport à ma propre colère névrotique.

— Mais tu n'as plus l'air en colère.

— C'est parce que je suis avec toi chaque minute du jour, je ne suis plus aussi compromis, non plus, et je n'ai pas besoin d'affronter les gens. Mais je soupçonne que la colère va revenir.

— Ça ne me gênera pas si c'est le cas, dit-elle. Je respecte tes raisons d'être en colère. C'est aussi pour ça que je t'aime. Mais je suis juste heureuse de te voir heureux.

— Je ne cesse de penser que tu ne pourrais pas être plus parfaite, dit-il en la prenant par les épaules. Et alors toi, tu dis quelque chose qui est encore plus parfait. »

À la vérité, il était troublé par l'ironie de sa situation. En laissant enfin parler sa colère, d'abord avec Patty, puis à Whitmanville, et en s'extirpant du coup à la fois de son mariage et du Trust, il avait supprimé deux causes essentielles de cette colère. Pendant un temps, sur son blog, il avait essayé de mettre en sourdine et de requalifier son héroïsme type « cancer de la planète » pour insister sur le fait que le méchant de l'affaire, c'était le Système, et non les habitants de Forster Hollow. Mais ses fans l'avaient tancé si rondement et si fortement pour cela (« aie un peu de couilles, mon vieux, ton discours était grave génial », etc.) qu'il en vint à songer qu'il leur devait un aveu honnête de toutes les pensées venimeuses qu'il avait pu nourrir en roulant à travers la Virginie-Occidentale, toutes ces opinions fondamentalement anticroissance qu'il avait pu ravalé au nom du professionnalisme. Il avait accumulé des arguments incisifs et des données accablantes depuis la fac ; le moins qu'il pût maintenant faire était de les partager avec des jeunes gens pour lesquels, miraculeusement, cela semblait important. La rage folle de son lectorat était agaçante, cela dit, et discordante avec son humeur paisible. Lalitha, pour sa part, avait déjà de quoi faire : elle devait faire le tri parmi les centaines de nouveaux candidats stagiaires et appeler ceux qui lui paraissaient les plus aptes à se montrer responsables et non violents ; presque tous ceux qu'elle jugeait sains d'esprit étaient des jeunes femmes. Son engagement à lutter contre la surpopulation était aussi pratique et humanitaire que celui de Walter était abstrait et misanthrope ; le fait qu'il l'enviât autant et qu'il souhaitât lui ressembler davantage était un signe de son amour toujours plus profond pour elle.

La veille de l'ultime destination de leur voyage d'agrément – le

comté de Kern, en Californie, foyer de reproduction d'innombrables oiseaux chanteurs – ils firent une étape pour voir Brent, le frère de Walter, dans la ville de Mojave, près de la base aérienne où il était cantonné. Brent, qui ne s'était jamais marié, dont le héros sur le plan personnel et politique était le sénateur John McCain, et dont le développement émotionnel semblait s'être arrêté quand il s'était engagé dans l'armée de l'air, n'aurait pu être plus totalement indifférent à la séparation de Walter et de Patty, ainsi qu'à la relation de son frère avec Lalitha, qu'il appela à plusieurs reprises « Lisa ». Il paya le déjeuner, cela dit, et donna des nouvelles de leur frère Mitch.

« Je pensais à ça, dit-il, si la maison de maman est toujours vide, tu pourrais accepter que Mitch l'habite quelque temps. Il n'a pas de téléphone, pas d'adresse, je sais qu'il boit toujours et ça fait environ cinq ans qu'il a arrêté de payer les pensions pour ses enfants. Tu sais que Stacy et lui ont eu un autre enfant juste avant qu'ils se séparent...

— Et ça fait combien ? dit Walter. Six ?

— Non, juste cinq. Deux avec Brenda, un avec Kelly, deux avec Stacy. Je ne crois pas que ça l'aide qu'on lui envoie de l'argent, parce qu'il ne fera que le boire. Mais je pense qu'un endroit où vivre, ce serait bien pour lui.

— C'est très gentil de ta part, Brent.

— Je le dis, c'est tout. Je sais où tu en es, avec lui. Mais c'est juste, tu sais, au cas où la maison serait vide. »

Cinq petits, voilà une nichée appropriée pour un oiseau chanteur, puisque les oiseaux étaient persécutés et chassés par l'humanité, mais pas pour un humain, et ce nombre empêcha Walter de compatir au sort de Mitch. Mal dissimulé au fond de son crâne se nichait son souhait que les gens, dans le monde, se reproduisent un peu moins, pour qu'il puisse, lui, se reproduire un peu plus, une fois encore, avec Lalitha. Ce souhait, bien sûr, était honteux : il était le leader d'un mouvement anticroissance, il avait déjà eu deux enfants à une époque déplorable sur le plan démographique, il n'était plus déçu par son fils, et il avait presque l'âge d'être grand-père. Et pourtant il ne cessait de s'imaginer mettre Lalitha enceinte. C'était à l'origine de toutes leurs séances de baise, et c'était la signification cachée dans le fait qu'il trouvait son corps si beau.

« Non, non chéri, dit-elle en souriant, nez à nez avec lui, lorsqu'il en parla dans la tente, dans un camping du comté de Kern. C'est comme ça, avec moi. Tu le savais. Je ne suis pas comme les autres filles. Je suis aussi dingue que toi, mais de manière différente. J'avais été claire, non ?

— Absolument claire. Je vérifiais, c'est tout.

— Eh bien tu peux toujours vérifier, mais la réponse sera toujours la même.

— Et tu sais pourquoi ? Pourquoi tu es différente ?

— Non, mais je sais ce que je suis. Je suis la fille qui ne veut pas de bébé. C'est ma mission sur cette terre. C'est mon message.

— J'aime ce que tu es.

— Dans ce cas, disons que c'est la seule chose qui n'est pas parfaite entre nous. »

Ils passèrent le mois de juin à Santa Cruz, où la meilleure amie de fac de Lalitha, Lydia Han, poursuivait maintenant des études de troisième cycle en littérature. Ils dormirent par terre chez elle, puis campèrent dans le jardin, avant d'aller planter leur tente dans les forêts de séquoias. Avec l'argent de Joey, Lalitha avait acheté des billets d'avion pour les vingt stagiaires qu'elle avait choisis. Le directeur de recherche de Lydia Han, Chris Connery, un universitaire marxiste aux cheveux fous spécialiste de la Chine, permit aux stagiaires de dérouler leurs sacs de couchage sur sa pelouse et d'utiliser ses salles de bains ; il offrit également à Free Space une salle de conférences sur le campus pour trois jours de formation et de réunions intensives. La fascination apparente de Walter pour les dix-huit filles stagiaires – avec leurs dreadlocks ou leur crâne rasé, leur corps couvert de piercings et/ ou de tatouages pénibles à voir, et leur fertilité collective si intense qu'il pouvait quasiment la sentir – le faisait rougir constamment alors qu'il prêchait devant elles contre les maux d'une croissance démographique non contrôlée. Il fut soulagé de pouvoir s'échapper et d'aller faire de la randonnée avec le professeur Connery dans les espaces sauvages entourant Santa Cruz, dans les collines brunes et les vallées couvertes de séquoias, d'écouter les prophéties optimistes de Connery sur l'effondrement économique mondial et la révolution des travailleurs, de voir des oiseaux peu familiers de la côte californienne, de rencontrer quelques jeunes *freegans* et autres radicaux collectivistes vivant sur des terres publiques dans une pauvreté de principe. J'aurais dû être prof de fac, songea-t-il.

Ce n'est qu'en juillet, lorsqu'ils quittèrent la sécurité de Santa Cruz pour reprendre la route, qu'ils se retrouvèrent immergés dans la fureur qui s'était emparée du pays cet été-là. Pourquoi les conservateurs, qui contrôlaient les trois branches du gouvernement fédéral, étaient-ils toujours aussi furieux – contre les sceptiques respectables de la guerre en Irak, contre les couples gays qui désiraient se marier, contre le fade Al Gore et la prudente Hillary Clinton, contre les espèces en voie de disparition et leurs défenseurs, contre les impôts et le prix de l'essence qui étaient parmi les plus bas de toutes les nations industrialisées, contre les grands médias possédés par des corporations pourtant conservatrices, contre les Mexicains qui tondaient leurs pelouses et faisaient leur vaisselle –, tout cela demeurerait un mystère pour Walter. Son père avait été tout aussi

furieux, bien sûr, mais dans une période beaucoup plus progressiste. Et cette fureur conservatrice avait engendré une contre-fureur de gauche qui le laissa sans voix lors des journées Free Space de Los Angeles et de San Francisco. Parmi les jeunes auxquels il parla, l'épithète générale appliquée à tout le monde, de George Bush et Tim Russert à Tony Blair ou John Kerry, était « enfoiré ». Que le 11-Septembre ait été organisé par Halliburton et la famille royale saoudienne était une conviction quasi universelle. Trois groupes inconnus différents chantèrent des chansons dans lesquelles ils parlaient sans ambages de torturer et de tuer le président et le vice-président (*Je te chie dans la bouche/Big Dick, et ça fait du bien/Ouais, Little Georgie/Une balle dans la tempe fera l'affaire*). Lalitha avait insisté auprès des stagiaires et surtout de Walter sur la nécessité d'être disciplinés dans leur message, de s'en tenir aux faits quant à la surpopulation, de ratisser le plus large possible. Mais, sans l'attraction exercée par de grands noms comme ceux que Richard aurait pu leur apporter, leurs rassemblements n'attirèrent surtout que la frange de ceux qui étaient déjà convaincus, le genre de mécontents qui arpentaient les rues en portant des masques de ski pour lutter contre l'OMC. Chaque fois que Walter montait sur scène, il était acclamé pour son coup d'éclat de Whitmanville et ses textes percutants dans son blog, mais dès qu'il suggérait de se montrer malin et de laisser les faits parler par eux-mêmes, le public se calmait ou se mettait à chanter leurs slogans préférés – « Le cancer de la planète ! » « Que le pape aille se faire foutre ! ». À Seattle, où l'ambiance était spécialement mauvaise, il quitta la scène sous quelques huées. Il fut mieux reçu dans le Middle West et dans le Sud, particulièrement dans les villes universitaires, mais les foules étaient également beaucoup moins denses. Quand Lalitha et lui atteignirent Athens, en Georgie, il avait du mal à se lever le matin. La route l'avait épuisé et il était oppressé par l'idée que cette méchante rage du pays n'était rien de plus que l'écho amplifié de sa propre colère, qu'il avait laissé son ressentiment envers Richard priver Free Space d'une base de supporters plus importante, et qu'il dépensait de l'argent que Joey aurait été mieux avisé de donner au Planning familial. Sans Lalitha, qui était chargée de la conduite la plupart du temps, et de lui insuffler des doses régulières d'enthousiasme, il aurait pu abandonner la tournée pour repartir observer les oiseaux.

« Je sais que tu es découragé, lui dit Lalitha, alors qu'ils quittaient Athens. Mais je suis sûre que nous sommes en train de rendre la question très visible. Les hebdomadaires gratuits citent tous verbatim les sujets de nos discours dans leurs annonces. Les blogueurs et les comptes rendus en ligne parlent tous de la surpopulation. Personne n'en avait plus parlé depuis les années soixante-dix. Et puis d'un coup, du jour au

lendemain, tout le monde en parle. L'idée est là, partout dans le monde. De nouvelles idées germent déjà en marge. Ce n'est pas parce que ce n'est pas toujours tout rose que tu devrais te décourager.

— J'ai sauvé deux cents kilomètres carrés en Virginie-Occidentale, dit-il. Et encore plus que ça en Colombie. Ça a été du bon travail, avec de vrais résultats. Pourquoi je n'ai pas continué dans cette voie ?

— Parce que tu savais que ça ne suffisait pas. La seule chose qui va vraiment nous sauver, c'est d'amener les gens à changer leur façon de penser. »

Il regarda sa petite amie, ses mains fermement serrées sur le volant, ses yeux ardents fixés sur la route, et il se dit qu'il pourrait presque exploser du désir d'être comme elle, mais aussi de gratitude parce qu'elle acceptait qu'il soit lui-même.

« Mon problème, c'est que je n'aime pas assez les gens, dit-il. Je ne crois pas vraiment qu'ils peuvent changer.

— Mais si, tu aimes les gens. Je ne t'ai jamais vu être méchant avec quiconque. Tu n'arrêtes pas de sourire quand tu parles aux gens.

— Je ne souriais pas, à Whitmanville.

— En fait, si. Même là-bas. Et c'est d'ailleurs ce qui rendait les choses bizarres. »

Par cette canicule, il n'y avait de toute façon pas beaucoup d'oiseaux à observer. Une fois le territoire marqué et la reproduction accomplie, ce n'était absolument pas à l'avantage d'un petit oiseau de rester trop visible. Walter partait se promener le matin dans des refuges et des parcs qu'il savait être encore pleins de vie, mais les herbes trop hautes et les arbres trop feuillus demeuraient immobiles dans l'humidité estivale, comme des maisons fermées à son approche, comme des couples qui n'avaient d'yeux que pour eux-mêmes. L'hémisphère Nord baignait dans l'énergie du soleil, la vie végétale se transformait silencieusement en nourriture pour les animaux, avec les bourdonnements et les gémissements des insectes comme seuls produits dérivés sonores. C'était l'heure du retour sur investissement pour les migrants néotropicaux, les jours qui devaient être saisis. Walter envoyait ces oiseaux, qui avaient une tâche à accomplir, tout en se demandant s'il ne déprimait pas parce que c'était le premier été, en quarante ans, où il ne travaillait pas.

Le concours national des groupes pour Free Space devait avoir lieu le dernier week-end d'août et, malheureusement, en Virginie-Occidentale. L'État n'était pas central et plutôt difficile à atteindre par les transports en commun, mais quand Walter, sur son blog, avait proposé de changer de lieu, les fans étaient déjà tout excités de se rendre en Virginie-Occidentale, de faire honte à cet État pour son taux de natalité élevé, le fait qu'il appartienne aux houillères, son

importante population de chrétiens intégristes, et sa responsabilité pour avoir fait basculer l'élection de 2000 en faveur de George Bush. Lalitha avait demandé à Vin Haven la permission d'organiser la fête dans l'ancienne ferme d'élevage de chèvres appartenant au Trust, comme elle l'avait toujours eu en tête, et Haven, stupéfait par sa témérité, et tout aussi incapable que quiconque de résister à sa main de fer dans son gant de velours, avait accepté.

Un trajet épuisant à travers la Rust Belt fit grimper leur kilométrage au-delà des quinze mille et leur consommation pétrolière au-delà des trente barils. Il se trouva que leur arrivée dans les Twin Cities, à la mi-août, coïncida avec le premier front froid de l'été annonçant l'automne. Partout dans la forêt boréale du Canada, du nord du Maine et du Minnesota, dans cette grande forêt boréale encore substantiellement intacte, les parulines, les gobe-mouches, les canards et les moineaux en avaient terminé avec leur travail de parents, ils avaient perdu leur plumage de reproducteurs pour des couleurs plus propices au camouflage, et recevaient, avec le froid du vent et le nouvel angle du soleil, le signal du départ vers le Sud. Souvent, les parents partaient en premier, laissant leurs jeunes derrière pour qu'ils s'entraînent à voler, qu'ils cherchent un peu et finissent par trouver seuls leur route, plus maladroitement, avec des taux de mortalité plus élevés, vers leurs territoires hivernaux. Moins de la moitié de ceux qui partaient à l'automne reviendraient au printemps.

Les Sick Chelseas, un groupe de St. Paul que Walter avait jadis vu en première partie des Traumaticos en se disant qu'ils ne survivraient pas une année de plus, étaient toujours sur pied et avaient réussi à faire venir assez de fans autour de Free Space pour voter pour eux lors de la grande soirée de Virginie-Occidentale. Les autres visages familiers dans le public comprenaient Seth et Merrie Paulsen, les anciens voisins de Walter dans Barrier Street, qui avaient l'air d'avoir trente ans de plus que tout le monde, sauf Walter bien sûr. Seth fut emballé par Lalitha, il ne pouvait s'empêcher de la fixer des yeux, il ignore les supplications de Merrie, qui se disait fatiguée, et insista pour un souper tardif après la bataille, au Taste of Thailand. Ce fut vraiment la fête aux ragots, dans la mesure où Seth harcela Walter pour obtenir des détails, à propos du mariage maintenant notoire de Connie et de Joey, sur les conditions de vie de Patty, sur l'histoire précise de la relation de Walter avec Lalitha, sur les circonstances exactes du dézingage de Walter par le *New York Times* (« Bon sang, ils ne t'ont pas loupé »), pendant que Merrie bâillait et se donnait une contenance résignée.

De retour au motel, très tard, Walter et Lalitha connurent quelque chose qui ressemblait à une vraie dispute. Ils avaient eu comme projet

de prendre quelques jours dans le Minnesota, pour aller voir Barrier Street, le Nameless Lake et Hibbing, pour voir s'ils trouvaient Mitch, mais Lalitha voulait maintenant aller tout de suite en Virginie-Occidentale.

« La moitié des gens qui sont là-bas, se décrivent eux-mêmes comme des anarchistes, dit-elle. Ce n'est pas pour rien. Il faut qu'on y aille tout de suite pour nous occuper de la logistique.

— Non, dit Walter. La seule raison pour laquelle on a placé St. Paul en dernier, c'était pour qu'on puisse prendre quelques jours de repos. Tu ne veux pas voir où j'ai grandi ?

— Bien sûr que si. On le fera plus tard. On le fera le mois prochain.

— Mais nous y sommes ! On peut prendre deux jours et aller ensuite directement dans le comté du Wyoming. Comme ça on n'aura pas besoin de refaire toute la route. Ça n'a pas de sens de faire trois mille kilomètres de plus.

— Pourquoi tu fais ça ? dit-elle. Pourquoi tu ne veux pas t'occuper maintenant de ce qui est important, et t'occuper plus tard du passé ?

— Parce que c'était notre projet.

— C'était un projet, pas un contrat.

— Et puis, je crois que je me fais un peu de souci pour Mitch, aussi.

— Mais tu détestes Mitch !

— Ça ne veut pas dire que je veux que mon frère vive dans la rue.

— Oui, mais un mois de plus, ce n'est pas si terrible, dit-elle. On reviendra tout de suite après. »

Il secoua la tête.

« Je veux aussi voir la maison. Ça fait plus d'un an qu'elle est vide.

— Non, Walter. C'est toi et moi, c'est notre truc, et c'est maintenant.

— On pourrait même laisser le van ici, prendre l'avion et louer une voiture. On ne perdrait qu'une journée. On aurait encore toute une semaine pour la logistique. Tu veux bien faire ça pour moi ? »

Elle lui prit le visage dans ses mains et lui adressa un regard de border collie.

« Non, dit-elle. Toi, tu vas faire ça pour moi.

— Eh bien vas-y, dit-il en se reculant. Prends l'avion. J'arrive dans deux jours.

— Mais enfin, pourquoi tu me fais ça ? C'est à cause de Seth et Merrie ? Ils t'ont trop fait repenser au passé ?

— Oui, c'est vrai.

— Eh bien, sors-toi ça de la tête et viens avec moi. On doit rester

ensemble. »

Comme un courant froid au fond d'un lac un peu plus chaud, une ancestrale dépression aux gènes suédois s'infiltrait en lui : le sentiment de ne pas mériter une partenaire comme Lalitha ; de ne pas être fait pour une vie de liberté et d'héroïsme hors la loi ; d'avoir besoin de lutter contre une situation plus terne et plus durablement insatisfaite pour se forger une existence. Et il se rendait compte que, uniquement parce qu'il nourrissait ces sentiments-là, il commençait à instiller un malaise avec Lalitha. Et il valait mieux, se dit-il tristement, qu'elle apprenne au plus vite ce qu'il était vraiment. Qu'elle comprenne son lien avec son frère, son père et son grand-père. Il secoua à nouveau la tête.

« Je vais m'en tenir à ce que j'ai décidé, dit-il. Je vais partir deux jours en van. Si tu ne veux pas venir avec moi, on va te prendre un billet d'avion. »

Tout aurait pu être différent si elle avait pleuré à ce moment-là. Mais elle était obstinée, fougueuse, et en colère contre lui ; le lendemain matin, il la conduisit à l'aéroport en s'excusant jusqu'au moment où elle lui dit de se taire.

« C'est bon, dit-elle. J'ai encaissé. Je ne m'en fais plus pour ça ce matin. On fait ce qu'on a à faire. Je t'appelle quand j'arrive et je te vois très bientôt. »

C'était un dimanche matin. Walter appela Carol Monaghan, puis roula dans des artères familières jusqu'à Ramsey Hill. Blake avait abattu quelques arbres et quelques buissons de plus dans le jardin de Carol, mais à part ça rien n'avait trop changé dans Barrier Street. Carol embrassa chaleureusement Walter, pressant ses seins contre lui d'une manière qui ne semblait pas très familiale ; ensuite, pendant une heure, tandis que les jumelles glapissaient autour d'eux dans la grande salle adaptée à la sécurité des enfants et que Blake ne cessait de se lever, de sortir et d'entrer nerveusement, les deux parents jouèrent tous deux aux beaux-parents.

« Je mourais d'envie de vous appeler, quand j'ai découvert ça, dit Carol. J'ai dû lutter pour me retenir de ne pas faire votre numéro. Je ne comprenais pas du tout pourquoi Joey ne voulait pas vous le dire.

— Tu sais, il a eu des problèmes avec sa mère, dit Walter. Et avec moi aussi.

— Et comment va Patty ? J'ai appris que vous n'étiez plus ensemble.

— C'est vrai.

— Je ne vais pas me retenir, sur ce coup, Walter. Je vais dire ce que je pense, même si ça me vaut toujours des ennuis. Je crois que cette séparation, elle a commencé il y a longtemps. Je détestais la façon dont elle te traitait. On avait l'impression que tout tournait

toujours autour d'elle. Voilà... je l'ai dit.

— Tu sais, Carol, ces choses-là, c'est compliqué. Et maintenant elle est aussi la belle-mère de Connie. Alors, j'espère que vous allez toutes les deux trouver un moyen de vous entendre.

— Ha mais, moi, ça n'a pas d'importance, on n'a pas besoin de se voir. J'espère juste qu'elle va reconnaître que ma fille a vraiment un cœur d'or.

— Moi je le reconnais, sans aucun doute. Je pense que Connie est une fille merveilleuse, avec un gros potentiel.

— Oui mais toi, tu as toujours été le gentil, de vous deux. Toi aussi tu as un cœur d'or. J'ai toujours été contente que tu sois mon voisin, Walter. »

Il choisit de laisser passer l'injustice du propos, de ne pas rappeler à Carol les nombreuses années où Patty leur avait témoigné de la générosité à elle et à Connie, mais il se sentit très triste pour Patty. Il savait les efforts qu'elle avait déployés pour s'améliorer, et cela le chagrinait de se retrouver maintenant avec tous ceux qui ne voyaient que le côté moins bon de Patty. La boule qui était coincée dans sa gorge prouvait bien qu'en dépit de tout il l'aimait encore. En se mettant à genoux pour se lancer dans une interaction courtoise avec les jumelles, il se rappela qu'elle avait toujours été beaucoup plus à l'aise que lui avec les jeunes enfants, qu'elle avait si bien su s'oublier avec Jessica et Joey quand ils avaient l'âge des jumelles ; qu'elle s'était absorbée dans sa tâche avec bonheur. Il valait bien mieux, décida-t-il, que Lalitha soit partie en Virginie-Occidentale pour le laisser souffrir seul dans le passé.

Après avoir échappé à Carol, et avoir déduit de l'adieu froid de Blake qu'il ne lui avait toujours pas pardonné d'être de gauche, il roula jusqu'à Grand Rapids, s'arrêta pour faire quelques courses et arriva au Nameless Lake à la fin de l'après-midi. Un funeste panneau À VENDRE était apposé sur la propriété voisine, celle des Lundner, mais la maison de Walter avait supporté 2004 à peu près aussi bien qu'elle avait supporté les autres années. Le double de clé pendait toujours derrière le vieux banc rustique en bouleau, et cela ne lui fut pas trop intolérable de se retrouver dans les pièces où sa femme et son meilleur ami l'avaient trahi ; suffisamment d'autres souvenirs l'inondaient avec assez de vigueur pour en prendre la place. Il râta et balaya jusqu'à la nuit, heureux d'avoir un vrai travail à faire, pour une fois, et ensuite, avant de se coucher, il appela Lalitha.

« C'est complètement dingue, ici, dit-elle. C'est bien que je sois venue et c'est bien aussi que tu ne sois pas resté, parce que je crois que tu ne le supporterais pas. C'est un peu Fort Apache. Notre personnel a pratiquement besoin d'un service d'ordre pour les protéger des fans qui sont arrivés en avance. On dirait que tous les fous de

Seattle ont déboulé ici. On a installé un petit camp près du puits, avec un WC mobile, mais il y a déjà trois cents personnes qui l'assiègent. Ils sont partout sur le terrain, ils boivent dans le même ruisseau à côté duquel ils chient et ils se mettent les gens du coin à dos. Il y a des graffitis tout le long de la route qui mène ici. Je dois envoyer des stagiaires dans la matinée pour présenter des excuses aux gens dont la propriété a été abîmée et pour proposer de repeindre. Je cours partout pour dire aux gens de se calmer, mais ils sont tous défoncés et ils se sont étalés partout sur plus de cinq hectares, il n'y a pas de leader, c'est totalement déstructuré. Après, la nuit est tombée, il s'est mis à pleuvoir et j'ai dû repartir en ville pour trouver un motel.

— Je peux prendre l'avion demain, dit Walter.

— Non, viens avec le van. Il faut qu'on puisse camper sur place. Et maintenant, ça ne ferait que te mettre en colère. Moi, je peux gérer sans me mettre trop en colère, et les choses devraient s'être améliorées quand tu arriveras.

— Bien, mais conduis prudemment, d'accord ?

— Oui, dit-elle. Je t'aime, Walter.

— Je t'aime aussi. »

La femme qu'il aimait l'aimait. Il le savait avec certitude, mais c'était tout ce qu'il savait avec certitude, maintenant ou jamais ; tous les autres faits vitaux restaient inconnus. Si elle avait conduit vraiment prudemment, par exemple. Si elle avait roulé ou non à toute allure sur une route de comté rendue glissante par la pluie pour retrouver le site le lendemain matin, si elle avait pris ou non les virages aveugles de montagne dangereusement vite. Si un camion des houillères avait débouché dans l'un de ces virages et fait ce que ces camions faisaient chaque semaine quelque part en Virginie-Occidentale. Ou si quelqu'un conduisant un énorme 4 × 4, peut-être quelqu'un dont la grange avait été recouverte des graffitis FREE SPACE OU CANCER DE LA PLANÈTE, avait vu une jeune femme à la peau sombre, au volant d'une voiture coréenne de location, avait fait un écart pour se mettre dans sa file et s'était collé à son pare-chocs ou l'avait dépassée en serrant trop, voire l'avait forcée à quitter la route sans bas-côté.

Quelle qu'en fut la raison exacte, vers huit heures moins le quart, à huit kilomètres au sud de la ferme, la voiture de Lalitha plongeait dans un profond ravin pentu et alla s'écraser contre un noyer d'Amérique. Le rapport de police ne put même pas offrir l'assurance vaguement réconfortante que la mort avait été instantanée. Mais le traumatisme était sévère, le bassin était cassé, l'artère fémorale sectionnée et elle était certainement morte avant que Walter, à sept heures trente, heure du Minnesota, remette le double de clé sous le banc et file chercher son frère dans le comté d'Aitkin.

De sa longue expérience avec son père, il savait que les

alcooliques sont plus accessibles à la conversation le matin. Tout ce que Brent avait pu lui dire sur la dernière ex de Mitch, Stacy, était qu'elle travaillait dans une banque à Aitkin, le siège du comté ; il fit donc un tour rapide des banques de la ville et trouva Stacy dans la troisième. Elle était jolie, dans le style d'une fille de la campagne un peu costaude, elle avait l'air d'avoir trente-cinq ans et parlait comme une adolescente. Elle n'avait jamais rencontré Walter, mais semblait tout à fait prête à lui faire endosser une grande responsabilité dans l'abandon par Mitch de ses enfants.

« Vous pourriez essayer la ferme de son ami Bo, dit-elle en haussant les épaules d'un air maussade. Aux dernières nouvelles, Bo le laissait dormir dans l'appartement au-dessus de son garage, mais ça, c'était il y a trois mois. »

Le comté d'Aitkin, marécageux, érodé par la glaciation, sans aucune ressource minière, était le comté le plus pauvre du Minnesota, il était donc plein d'oiseaux, mais Walter ne s'arrêta pas pour les regarder, il roula tout droit sur la Route 5 du comté et trouva la ferme de Bo. Il y avait un grand champ jonché des restes montés en graines d'une récolte de colza, un champ de maïs plus petit, bien plus envahi de mauvaises herbes. Bo lui-même, à genoux dans l'allée menant à la maison, réparait la béquille d'une bicyclette de fillette ornée de serpentins roses en plastique, tandis qu'une tripotée de jeunes enfants entraient et sortaient de la maison par la porte principale ouverte. Les joues de Bo étaient colorées par le gin, mais il était jeune et avait la carrure d'un lutteur.

« Comme ça, vous êtes le frère de la grande ville, dit-il en regardant d'un air incrédule le van de Walter.

— C'est moi, dit Walter. On m'a dit que Mitch vivait avec vous ?

— Ouais, il va et vient. En ce moment, vous allez sans doute pouvoir le trouver à Peter Lake, sur le camping du comté. Vous avez besoin de le voir pour une raison particulière ?

— Non, je passais, c'est tout.

— Ouais, les choses ont été un peu rudes pour lui, depuis que Stacy l'a viré. J'essaie de l'aider un peu.

— Elle l'a viré ?

— Oh enfin, vous savez, y a toujours deux côtés, dans ces histoires, pas vrai ? »

Il fallait rouler à peu près une heure pour atteindre Peter Lake, dans la direction de Grand Rapids. En arrivant au camping, qui tenait un peu d'une casse de voitures et manquait particulièrement de charme sous le soleil de midi, Walter aperçut un vieux type ventru, accroupi à côté d'une tente rouge tachée de boue, qui écaillait un poisson au-dessus d'un journal. Ce n'est qu'après être passé en voiture devant lui qu'il se rendit compte, à la ressemblance avec son père, que

c'était Mitch. Il gara le van près d'un peuplier, pour avoir un peu d'ombre, et se demanda ce qu'il faisait là. Il n'était pas prêt à proposer à Mitch la maison de Nameless Lake, il pensait qu'il pourrait y vivre avec Lalitha pendant une saison ou deux, le temps de décider de leur avenir. Mais il voulait aussi ressembler davantage à Lalitha, se montrer moins craintif et plus humain, et bien qu'il pût comprendre qu'il serait peut-être plus gentil de laisser Mitch tranquille, il inspira profondément et se dirigea vers la tente rouge.

« Mitch », dit-il.

Mitch écaillait un crapet de vingt-cinq centimètres et ne leva pas les yeux.

« Ouais.

— C'est Walter. Ton frère. »

Il leva les yeux cette fois, avec une grimace de réflexion qui devint vite un vrai sourire. Il avait perdu son physique avantageux, ou plutôt ses traits harmonieux s'étaient réduits à une petite oasis faciale perdue dans un désert bouffi et tanné.

« Putain de merde, le petit Walter ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis juste passé te voir. »

Mitch s'essuya les mains sur son bermuda de coton très sale et en tendit une à Walter. Une main molle que Walter serra fort.

« Ouais, pour sûr, c'est super, dit Mitch, sans penser à quoi que ce soit de spécial. J'allais juste m'ouvrir une bière. Tu veux une bière ? Ou tu ne bois toujours pas ?

— Je veux bien une bière », dit Walter.

Il se dit alors que ça aurait été plus dans le style Lalitha d'avoir apporté à Mitch un pack de six, puis il se dit que c'était également gentil de permettre à Mitch d'être généreux. Il ne savait pas ce qui était le plus gentil. Mitch traversa son petit campement très désordonné et alla vers une énorme glacière, pour en revenir avec deux canettes de PBR.

« Ouais, dit-il, j'ai vu le van arriver et je me suis demandé qui c'étaient, ces hippies qui arrivaient là. T'es un hippie, maintenant ?

— Pas exactement. »

Tandis que les mouches et les guêpes se régalaient des boyaux de poisson laissés par Mitch qui avait abandonné son projet, ils s'assirent tous deux sur d'antiques tabourets de camping en bois et en toile piquetée de moisi, qui avaient appartenu à leur père. Walter reconnut d'autres objets tout aussi antiques sur le site. Mitch, comme leur père, était un grand bavard et, à l'écouter l'informer sur son mode actuel d'existence, sur la litanie des mauvais moments, des blessures au dos, des accidents de voiture et des différends conjugaux irréconciliables qui l'avaient mené à cette vie, Walter fut frappé de voir qu'il était un alcoolique très différent de ce que leur père avait été. L'alcool, ou

alors le passage du temps, semblait avoir effacé tout souvenir de leur animosité mutuelle. Il ne montrait aucune trace d'un sens quelconque de ses responsabilités, ni, du coup, d'attitude de défense ou de ressentiment. C'était une journée ensoleillée et il faisait juste ce qu'il avait à faire. Il buvait régulièrement, mais sans précipitation ; l'après-midi allait être long.

« Et donc, comment tu gagnes de l'argent ? dit Walter. Tu travailles ? »

Mitch se pencha en chancelant un petit peu et ouvrit une boîte à matériel de pêche dans laquelle se trouvaient une petite pile de billets et peut-être cinquante dollars en monnaie.

« Ma banque, dit-il. J'ai assez pour tenir toute la saison chaude. J'étais veilleur de nuit à Aitkin l'hiver dernier.

— Et qu'est-ce que tu vas faire quand tu n'en auras plus ?

— Je trouverai quelque chose. Je sais me débrouiller.

— Et tu te soucies de tes enfants ?

— Oui, ça m'arrive. Mais ils ont de bonnes mères qui savent s'en occuper. Je ne saurais pas les aider, dans ce domaine. J'ai fini par le comprendre. Je suis juste bon à m'occuper de moi.

— Tu es un homme libre.

— Tu l'as dit. »

Ils se turent. Une brise légère s'était levée, projetant des millions de diamants sur la surface de Peter Lake. À l'autre bout, quelques pêcheurs paressaient dans des canots en aluminium. Quelque part, plus près, un corbeau croassait, et un autre campeur coupait du bois. Walter avait passé ses journées dehors tout l'été, très souvent dans des endroits bien plus lointains et sauvages que celui-là, mais jamais il ne s'était senti plus loin de tout ce qui constituait sa vie que maintenant. Ses enfants, son travail, ses idées, les femmes qu'il aimait. Il savait que son frère n'était pas intéressé par cette vie – il était au-delà de tout intérêt pour quoi que ce fut – et il n'avait aucun désir d'en parler. De lui infliger ça. Mais, au moment même où son téléphone portable sonna, révélant un numéro inconnu en Virginie-Occidentale, il était en train de se dire combien sa vie avait été chanceuse et heureuse.

DES ERREURS FURENT COMMISES (CONCLUSION)

Comme une lettre à son lecteur,
par Patty Berglund

Chapitre 4 : Six années

L'autobiographe, soucieuse de son lecteur et de la perte qu'il a subie, soucieuse aussi qu'un certain type de voix ferait mieux de s'abîmer dans le silence face au caractère de plus en plus sombre de la vie, a déployé tous ses efforts pour tenter d'écrire ces pages à la première et à la deuxième personne. Mais elle semble condamnée, hélas, en tant qu'écrivain, à rester une de ces sportives qui parlent d'elles à la troisième personne. Même si elle croit avoir authentiquement changé, se débrouiller infiniment mieux que dans le passé, et donc mériter d'être à nouveau entendue, elle ne peut toujours pas se résoudre à abandonner cette voix qu'elle avait trouvée quand elle n'avait pas rien d'autre à quoi se raccrocher, même si cela signifie que son lecteur va jeter ce document directement dans sa vieille corbeille marquée au logo de Macalester College.

L'autobiographe commence par reconnaître que six années représentent un long silence. Au tout début, quand elle a quitté Washington, Patty s'est dit que la fermer était la chose la plus gentille qu'elle pût faire, pour elle comme pour Walter. Elle savait qu'il serait furieux d'apprendre qu'elle était partie habiter avec Richard. Elle savait qu'il en conclurait qu'elle n'avait aucun égard pour ses sentiments à lui et qu'elle avait dû mentir ou se mentir quand elle avait insisté sur le fait qu'elle l'aimait lui, et pas son ami. Mais que les choses soient bien notées : avant d'aller à Jersey City, elle avait passé une nuit seule dans un Marriott de Washington à compter les puissants somnifères qu'elle avait emportés avec elle, et à examiner le petit sac en plastique avec lequel les clients de l'hôtel sont censés doubler le seau à glaçons. Et il est facile de dire, « Certes, mais elle ne s'est pas tuée, n'est-ce pas ? » et de penser qu'elle ne faisait que se mettre en scène, s'apitoyer sur son sort, se leurrer et autres assertions pronominales de ce genre. L'autobiographe maintient néanmoins que Patty était très mal ce soir-là, qu'elle n'avait jamais été plus mal et avait dû constamment se forcer à penser à ses enfants. Le niveau de sa douleur, bien que peut-être pas plus important que celui de Walter, était pourtant très élevé. Et Richard était la personne qui l'avait mise dans cette situation. Richard était la seule personne qui pouvait comprendre, la seule personne qu'elle supporterait de voir sans mourir de honte, la seule personne dont elle était sûre qu'il la désirait

toujours. Elle avait dévasté la vie de Walter, elle ne pouvait plus rien y faire, et donc, se disait-elle, elle pouvait tout aussi bien tenter de sauver la sienne.

Mais aussi, pour être honnête, elle était furieuse contre Walter. Même s'il avait été très douloureux pour lui de lire certaines pages de son autobiographie, Patty pensait toujours qu'il avait été injuste, en la jetant hors de la maison. Elle trouvait qu'il avait eu une réaction excessive, qu'il l'avait mal traitée et se mentait à lui-même en niant qu'il voulait se débarrasser d'elle pour retrouver sa copine. La colère de Patty était par ailleurs renforcée par la jalousie parce que cette fille aimait vraiment Walter, tandis que Richard n'est pas le genre d'homme à être réellement capable d'aimer quelqu'un (sauf, de manière assez émouvante, Walter). Bien que Walter ne vît certainement pas les choses de cet œil, Patty se sentait dans son bon droit en allant à Jersey City chercher le réconfort, le retour sur investissement et le regain d'estime de soi que pouvait apporter le fait de coucher avec un musicien égoïste.

L'autobiographe ne va pas s'étendre sur les détails des mois que Patty a passés à Jersey City, reconnaissant uniquement que gratter cette ancienne démangeaison ne fut pas sans plaisirs intenses bien qu'éphémères, et note qu'elle regrettait de ne pas avoir gratté cette même démangeaison quand elle avait vingt et un ans, que Richard déménageait à New York et quelle était repartie dans le Minnesota à la fin de l'été pour voir si Walter voulait toujours d'elle. Car il faut que cela soit noté : elle n'eut pas un seul rapport sexuel à Jersey City sans penser à la dernière fois qu'elle avait fait l'amour avec son mari, sur le sol de la pièce de Patty à Georgetown. Sans aucun doute, Walter voyait Patty et Richard comme des monstres d'indifférence à ses sentiments, il n'empêche qu'ils ne purent jamais ni l'un ni l'autre échapper à sa présence. Concernant, par exemple, l'engagement de Richard d'aider Walter dans son initiative contre la surpopulation, ils avaient simplement pris pour acquis que Richard devait le faire. Et qui plus est non pas par culpabilité, mais par amour et par admiration. Ce qui, étant donné ce que cela coûtait à Richard de feindre auprès de musiciens plus célèbres qu'il se souciait de la surpopulation mondiale, aurait dû être un signe pour Walter. La vérité était que rien, entre Patty et Richard, ne durerait jamais, parce qu'ils ne pouvaient être qu'une série de déceptions l'un pour l'autre, parce qu'aucun des deux n'égalait Walter aux yeux de l'autre. Chaque fois que Patty se retrouvait seule après l'amour, elle sombrait dans la tristesse et la solitude, parce que Richard serait toujours Richard, tandis qu'avec Walter, il y avait toujours eu la possibilité, aussi faible qu'elle fût, et aussi lente à se réaliser qu'elle fût, que leur histoire pourrait évoluer et devenir plus profonde. Lorsque Patty apprit par les enfants le discours

fou qu'il avait fait en Virginie-Occidentale, elle se mit à désespérer totalement. Il semblait que Walter avait eu besoin de se débarrasser d'elle tout simplement pour devenir une personne plus libre. Leur ancienne théorie – qu'il l'aimait plus et avait plus besoin d'elle qu'elle ne l'aimait et avait besoin de lui – s'était appliquée exactement en sens inverse. Et maintenant, elle avait perdu l'amour de sa vie.

C'est alors que survint la terrible nouvelle de la mort de Lalitha, et Patty ressentit bien des choses simultanément : un grand chagrin et de la compassion pour Walter, une grande culpabilité pour toutes les fois où elle avait souhaité la mort de Lalitha, une peur soudaine de sa propre mort, un éclair fugitif d'espoir égoïste que Walter pourrait maintenant la reprendre, et ensuite un grand regret écœurant d'être retournée vers Richard, rendant ainsi certain que Walter ne la reprendrait jamais. Tant que Lalitha vivait, il y avait eu une chance que Walter s'en lasse, mais maintenant qu'elle était morte, il n'y avait plus aucun espoir pour Patty. Elle avait haï cette fille et ne s'en était pas cachée, elle n'avait donc maintenant aucun droit de le consoler, et elle savait que cela aurait l'air tout simplement monstrueux de profiter d'une telle circonstance pour tenter de se refauffer dans la vie de Walter. Elle essaya pendant des jours de rédiger des condoléances dignes du chagrin de Walter, mais le gouffre entre la pureté des sentiments de Walter et l'impureté des siens était infranchissable. Le mieux qu'elle pût faire, c'était de lui signifier son chagrin indirectement, par l'intermédiaire de Jessica, en espérant que Walter croirait à son désir de le réconforter et qu'il verrait que, n'ayant envoyé aucunes condoléances, elle ne pouvait plus jamais communiquer sur quoi que ce fût d'autre. D'où, ces six années de silence.

L'autobiographe aimerait pouvoir signaler que Patty a quitté Richard immédiatement après la mort de Lalitha, mais elle est en fait restée trois mois de plus. (Personne ne la prendra jamais pour un pilier de détermination et de dignité.) Elle savait, déjà, qu'il s'écoulerait bien du temps, peut-être sa vie entière, avant que quelqu'un qu'elle apprécie réellement ait à nouveau envie de coucher avec elle. Et Richard, à sa manière loyale quoique peu convaincante, faisait de son mieux pour être un Homme Gentil, maintenant qu'elle avait perdu Walter. Elle n'aimait pas Richard à la folie, mais elle l'aimait au moins un peu pour cet effort (toutefois, que cela soit dit, c'était avant tout Walter qu'elle aimait, puisque c'était Walter qui avait mis cette idée d'être un Homme Gentil dans la tête de Richard). Il se mettait à table courageusement pour manger les repas qu'elle lui avait préparés, se forçait à rester à la maison pour regarder des films avec elle, supportait les fréquents débordements émotifs de Patty, mais elle était constamment consciente du dérangement que son

arrivée avait causé au moment où se réveillait l'engagement musical de Richard – son besoin d'être dehors toute la nuit avec ses musiciens, ou bien seul dans sa chambre, ou alors dans de nombreuses chambres d'autres filles – et bien qu'elle respectât ces besoins dans l'absolu, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir ses propres besoins, comme celui de ne pas sentir l'odeur d'une autre fille sur Richard. Pour sortir de la maison et gagner un peu d'argent, elle travaillait le soir comme *barista*, préparant ces boissons au café dont elle s'était jadis tant moquée. De retour à la maison, elle se donnait beaucoup de mal pour être drôle, agréable, pour ne pas être chiante, mais la situation devint vite assez infernale, et l'autobiographe, qui en a déjà sans doute dit bien plus sur ce sujet que ce que le lecteur a vraiment envie de savoir, lui épargnera les scènes de jalousie mesquine, de récriminations mutuelles et de franche déception qui menèrent à la séparation avec Richard en des termes pas très agréables. L'autobiographe se rappelle là les tentatives de son pays pour s'extirper du Vietnam, qui se terminèrent avec nos amis vietnamiens chassés du toit de l'immeuble de l'ambassade, repoussés devant les hélicoptères prêts à décoller, abandonnés au massacre ou à la détention brutale. Mais c'est réellement tout ce qu'elle dira sur Richard, mis à part une toute petite remarque figurant à la fin de ce document.

Durant ces cinq dernières années, Patty a vécu à Brooklyn, travaillant comme assistante scolaire dans une école privée, aidant des élèves du cours préparatoire à maîtriser leur acquisition du langage, et entraînant des enfants plus âgés au softball et au basket. Voici comment elle se retrouva avec cet emploi payé une misère mais par ailleurs quasi idéal :

Après avoir quitté Richard, Patty alla vivre chez son amie Cathy dans le Wisconsin, et il se trouvait que la compagne de Cathy, Donna, avait eu des jumelles deux ans auparavant. Entre le travail de Cathy comme avocate commise d'office et celui de Donna dans un foyer pour femmes, elles gagnaient à deux l'équivalent d'un salaire décent et jouissaient d'un unique sommeil décent pour deux. Patty offrit donc ses services comme baby-sitter à plein temps et tomba immédiatement amoureuse de ses protégées. Elles s'appellent Natasha et Selena et sont d'adorables quoique singulières petites filles. Elles semblaient être nées avec un sens du comportement victorien – même leurs hurlements, lorsqu'elles se sentaient obligées d'en pousser, étaient précédés de quelques instants de réflexion judicieuse. Les fillettes étaient avant tout centrées sur elles-mêmes, bien sûr, ne cessant de s'observer, de se consulter, d'apprendre l'une de l'autre, de comparer leurs jouets ou repas respectifs avec un réel intérêt mais rarement avec envie ou désir de compétition ; elles semblaient conjointement sages. Lorsque Patty parlait à l'une d'elles, l'autre écoutait, avec une

attention respectueuse sans toutefois être effacée. Elles avaient deux ans, elles devaient donc être surveillées constamment, mais Patty ne s'en lassait absolument jamais. À la vérité – et se souvenir de cela lui faisait du bien – elle était aussi bonne avec les petits enfants qu'elle était affreuse avec les adolescents. Elle ne cessait de s'émerveiller devant les miracles de l'acquisition des savoir-faire moteurs et du langage, de la socialisation, du développement de la personnalité, et les progrès des jumelles étaient parfois vraiment visibles d'un jour sur l'autre ; elles étaient drôles sans en avoir conscience, avaient des besoins simples, clairs, et elles plaçaient une grande confiance en Patty. L'autobiographe ne sait trop comment exprimer le caractère concret de son bonheur, mais elle voyait bien que s'il y avait une erreur qu'elle n'avait pas commise, c'était d'avoir voulu devenir mère.

Elle serait restée bien plus longtemps dans le Wisconsin si son père n'était pas tombé malade. Le lecteur a sans aucun doute entendu parler du cancer de Ray, de la soudaineté agressive de la déclaration de la maladie et de la rapidité des progrès de cette même maladie. Cathy, elle-même une personne très sage, poussa Patty à aller chez ses parents à Westchester avant qu'il soit trop tard. Patty s'y rendit tremblante, la peur au ventre, pour trouver que la maison de son enfance n'avait pas beaucoup changé depuis la dernière fois où elle y avait mis les pieds. Les cartons datant d'anciennes campagnes électorales étaient encore plus nombreux, le moisi dans le sous-sol encore plus intense, les tours formées par les livres recommandés par le *Times* et appartenant à Ray étaient encore plus hautes et plus chancelantes, les classeurs de Joyce, pleins de recettes jamais essayées des pages cuisine du *Times* étaient encore plus épais, les piles de suppléments du dimanche du *Times* encore plus jaunes, les poubelles pour le recyclage encore plus débordantes, les résultats des efforts optimistes de Joyce en matière de culture florale encore plus poignants et aléatoires, le progressisme réflexif de sa vision du monde encore plus éloigné de la réalité, son malaise en présence de sa fille aînée encore plus prononcé, et la jovialité narquoise de Ray encore plus déconcertante. La seule chose sérieuse dont se moquait insolemment Ray ces temps-ci était sa mort imminente. Son corps, contrairement à tout le reste, avait beaucoup changé. Il était très émacié, il avait les yeux enfoncés et le teint blafard. Lorsque Patty arriva, il se rendait toujours à son bureau quelques heures chaque matin, mais cela ne dura qu'une semaine. En le voyant si mal, elle se détesta de s'être montrée longtemps si froide avec lui, elle détesta son refus puéril de pardonner.

Non que Ray, bien sûr, ne fut pas toujours Ray. Chaque fois que Patty l'enlaçait, il lui tapotait le dos une seconde avant d'écarter les bras pour les agiter dans l'air, comme s'il ne pouvait ni lui rendre son

étreinte ni la repousser. Pour détourner l'attention, il se fixait d'autres objets de moquerie – la carrière artistique d'Abigail, la religiosité de sa belle-fille (nous reviendrons sur cette question plus tard), la participation de sa femme à cette « plaisanterie » qu'était le gouvernement de l'État de New York, les ennuis professionnels de Walter, qu'il avait lues dans le *Times*.

« On dirait que ton mari s'est retrouvé avec une bande d'escrocs, dit-il un jour. Il est lui-même un peu escroc apparemment.

— Walter n'est pas un escroc, dit Patty. Absolument pas.

— C'est ce que Nixon disait, aussi. Je me souviens de son discours comme si c'était hier. Le président des États-Unis qui assure la nation qu'il n'est pas un escroc. Et ce mot, "escroc" ! Je n'ai jamais autant ri. "Je ne suis pas un escroc." Hilarant.

— Je n'ai pas lu l'article sur Walter, mais Joey dit qu'il était totalement partial.

— Joey, c'est bien ton fils républicain, je ne me trompe pas ?

— Il est très certainement plus conservateur que nous.

— Abigail nous a dit qu'elle avait pratiquement dû brûler ses draps après le passage de Joey et de sa petite amie chez elle. Des taches partout, apparemment. Sur les meubles, aussi.

— Ray, Ray ! Je ne veux pas entendre parler de ça ! Essaie de te souvenir que je ne suis pas comme Abigail.

— Bon. En tout cas, je ne pouvais pas m'empêcher de repenser, en lisant cet article, au soir où Walter s'était tellement emballé avec son Club de Rome. Il a toujours été un peu braque. Ça a toujours été mon impression. Je peux le dire, maintenant, non ?

— Pourquoi, parce que nous sommes séparés ?

— Oui, ça aussi. Mais je me disais, étant donné que je ne vais pas vivre longtemps, je pourrais aussi bien dire ce que je pense.

— Tu as toujours dit ce que tu pensais. À outrance. »

Ray sourit alors, songeur.

« Pas toujours, Patty. Moins que tu ne le penses, en fait.

— Cite-moi une chose que tu as voulu dire et que tu n'as pas dite.

— Je n'ai jamais été très bon pour exprimer mon affection. Je sais que ça a été dur pour toi. Surtout pour toi, sans doute. Tu as toujours pris les choses tellement au sérieux, comparée aux autres. Et puis tu as eu ce terrible coup de malchance au lycée.

— Le terrible coup de malchance, c'est surtout la façon dont vous avez géré ça ! »

Sur ce, Ray leva une main en guise d'avertissement, comme pour prévenir toute autre parole déraisonnable.

« Patty, dit-il.

— Quoi, c'est vrai !

— Patty, c'est juste que... Nous faisons tous des erreurs. Ce que je

veux dire, c'est que je ressens vraiment de... de l'affection pour toi. Beaucoup d'amour. Mais j'ai beaucoup de mal à l'exprimer.

— Tant pis pour moi, dans ce cas, j' imagine.

— J'essaie d'être sérieux, là, Patty. J'essaie de te dire quelque chose.

— Je le sais, papa », dit-elle, s'effondrant en des sanglots plutôt amers.

Et il se remit à la tapoter, il posa la main sur son épaule, avant de la retirer sans trop savoir pourquoi et de la laisser en suspens ; et il fut alors clair pour elle que son père ne pouvait pas se comporter autrement.

Tandis qu'il se mourait, une infirmière libérale allait et venait, et Joyce, à plusieurs reprises, en présentant des excuses alambiquées, s'échappa vers Albany pour des votes « importants » ; Patty dormait dans son lit d'enfant, relisait ses livres d'enfance préférés et luttait contre le désordre de la maison, sans même demander la permission de jeter des magazines des années quatre-vingt-dix et des cartons de documents sur la campagne Dukakis. C'était la saison des catalogues de graines, et elle et Joyce profitèrent avec reconnaissance de la passion sporadique de Joyce pour le jardinage, qui leur donnait au moins un intérêt commun dont elles pouvaient parler. Autant que possible, toutefois, Patty restait auprès de son père, elle lui tenait la main et s'autorisait à l'aimer. Elle pouvait presque sentir physiquement ses organes émotionnels se réordonner en elle, braquant enfin les projecteurs sur son apitoiement sur son propre sort, dans toute son obscénité, comme une hideuse excroissance pourpre en elle qu'il fallait exciser. À passer autant de temps à écouter son père se moquer de tout, quoique de plus en plus faiblement chaque jour, elle fut perturbée de constater combien elle lui ressemblait, de comprendre pourquoi ses propres enfants n'étaient pas plus réceptifs à sa capacité à s'amuser des choses, et pourquoi elle aurait mieux fait de se forcer à voir davantage ses parents lors des années cruciales où elle était elle-même parent de jeunes enfants, afin de mieux appréhender la réaction de ses enfants envers elle. Son rêve de créer une vie nouvelle, à partir de rien, en toute indépendance, n'avait été que cela, un rêve. Elle était bien la fille de son père. Ni lui ni elle n'avaient jamais vraiment désiré grandir, et maintenant ils devaient s'y employer ensemble. Il ne sert à rien de nier que Patty, qui sera toujours tiraillée par son esprit de compétition, était contente de voir qu'elle était moins gênée par la maladie de son père, qu'elle en avait moins peur que les autres membres de sa fratrie. En tant que fille, elle avait voulu croire qu'il l'aimait plus que tout, et maintenant, alors qu'elle glissait sa main dans celle de son père, en tentant de l'aider à passer des moments de souffrance que même la morphine ne pouvait qu'abrégé – mais ne

pouvait pas faire disparaître –, cela devint vrai, ils firent en sorte que cela se réalise, ce qui changea Patty.

Durant le service funèbre, dans l'église unitarienne de Hastings, elle repensa à l'enterrement du père de Walter. Ici, aussi, il y eut du monde – facilement cinq cents personnes. Apparemment, tous les avocats, juges et procureurs présents ou passés de Westchester assistèrent au service et ceux qui prononcèrent des éloges de Ray dirent tous la même chose : il avait non seulement été l'avocat le plus capable qu'ils avaient jamais vu, mais aussi le plus gentil, le plus travailleur et le plus honnête. La portée et l'ampleur de sa réputation professionnelle étourdirent Patty et furent une révélation pour Jessica, assise à côté d'elle ; Patty pouvait déjà prévoir (à juste titre, d'ailleurs) les reproches que lui adresserait Jessica, par la suite, des reproches fondés de surcroît, de l'avoir privée d'une relation importante avec son grand-père. Abigail alla au pupitre et parla pour la famille, elle voulait être drôle, mais se montra surtout déplacée et centrée sur elle-même, avant de se rattraper partiellement en s'effondrant en lourds sanglots.

Ce ne fut que lorsque la famille sortit en file indienne, à la fin du service, que Patty aperçut le groupe de gens très modestes qui occupaient les derniers rangs, plus d'une centaine en tout, Noirs, Hispaniques ou appartenant à d'autres minorités pour la plupart, de toutes formes et de toutes tailles, portant des costumes et des robes qui semblaient visiblement être ce qu'ils avaient de mieux ; ils affichaient la dignité patiente des gens qui avaient davantage l'habitude des enterrements qu'elle. Il s'agissait des anciens clients *pro bono* de Ray, ou des familles de ces clients. Lors de la réception, un par un, ils s'approchèrent des différents Emerson, dont Patty, pour leur serrer la main et donner un bref témoignage du travail que Ray avait accompli en leur faveur, tout en les regardant dans les yeux. Les vies qu'il avait sauvées, les injustices qu'il avait réparées, la bonté dont il avait fait preuve. Patty ne fut pas totalement bluffée par tout ça (elle connaissait trop bien le prix à payer à la maison pour être bon au-dehors), mais elle fut malgré tout assez surprise, et ne put alors cesser de penser à Walter. Elle regrettait maintenant amèrement d'avoir été dure avec lui à propos de ses croisades en faveur des autres espèces, elle voyait bien qu'elle l'avait fait par envie – de l'envie pour ces oiseaux à cause de l'amour si pur qu'ils lui inspiraient, de l'envie pour Walter lui-même à cause de sa capacité à les aimer. Elle aurait voulu pouvoir aller vers lui, tant qu'il était encore vivant, pour lui dire sans ambages : je t'adore pour ta bonté.

Une des choses qu'elle se trouva bientôt apprécier particulièrement chez Walter était son indifférence à l'argent. Enfant, elle avait eu elle-même la chance de pouvoir développer cette même

indifférence, et question chance, elle avait été récompensée par cette autre aubaine d'avoir pu épouser Walter, dont elle avait apprécié l'indifférence aux biens sans trop y penser et sans en éprouver de gratitude jusqu'à la mort de Ray, quand elle dut à nouveau plonger dans le cauchemar familial des questions d'argent. Les Emerson, comme Walter l'avait dit bien des fois à Patty, représentaient une économie de pénurie. Dans la mesure où il parlait métaphoriquement (c'est-à-dire émotionnellement), elle voyait bien parfois qu'il avait raison, mais parce qu'elle avait grandi comme l'intruse dans la famille et qu'elle n'avait pas participé à la compétition financière familiale, il lui fallut un temps très long pour vraiment comprendre combien la richesse toujours tapie et toujours immonde des parents de Ray – l'artificialité de la pénurie – était à l'origine des problèmes de la famille. Elle n'en prit la pleine mesure que lorsqu'elle put coïncider Joyce, dans les jours qui suivirent le service funèbre de Ray, pour lui arracher l'histoire du domaine de la famille Emerson dans le New Jersey, et qu'elle apprit le dilemme dans lequel Joyce se trouvait.

La situation était la suivante : en tant que conjointe survivante de Ray, Joyce possédait maintenant le domaine, que Ray avait reçu à la mort d'August, six ans plus tôt. Ray avait un caractère qui lui permettait de tourner en dérision et d'ignorer les requêtes des sœurs de Patty, Abigail et Veronica, qui l'enjoignaient de « s'occuper » du domaine (à savoir de le vendre et de leur donner leur part), mais maintenant qu'il était parti, Joyce subissait les assauts pressants et quotidiens de ses deux filles cadettes, et Joyce n'avait pas vraiment les épaules pour résister à ces pressions. Et pourtant, malheureusement, elle avait toujours les mêmes raisons que Ray de ne pas pouvoir « s'occuper » du domaine, excepté l'attachement sentimental de Ray pour celui-ci. Si elle mettait la propriété sur le marché, les deux frères de Ray pouvaient tout à fait exprimer un droit moral sur une bonne part du prix de vente. Il se trouvait aussi que la vieille maison de pierre était alors occupée par le frère de Patty, Edgar, par sa femme Galina et par leurs bientôt quatre jeunes enfants ; la bâtisse était par ailleurs défigurée de manière dommageable par les « rénovations » constantes du bricoleur Edgar qui, se trouvant sans travail, sans économies mais avec de nombreuses bouches à nourrir, n'avait jusqu'à rien achevé si ce n'est quelques démolitions ici ou là. Enfin, Edgar et Galina menaçaient, si Joyce les expulsait, d'aller s'installer dans une colonie en Cisjordanie, emmenant avec eux les seuls petits-enfants que Joyce avait connus, pour vivre grâce à la charité d'une fondation basée à Miami dont le sionisme arrogant mettait Joyce très mal à l'aise.

Joyce s'était bien sûr lancée tête baissée dans le cauchemar. Jeune boursière, elle avait été séduite par le côté WASP de Ray, par la

richesse et l'idéalisme social de sa famille. Elle n'avait aucune idée de ce dans quoi elle allait être aspirée, du prix qu'elle finirait par payer les décennies d'excentricités répugnantes, de jeux d'argent puérils et la discourtoisie autoritaire d'August. Elle, la pauvre fille juive de Brooklyn, allait bientôt voyager sur les deniers des Emerson en Égypte, au Tibet ou jusqu'au Machu Picchu ; elle allait dîner avec Dag Hammarskjöld et Adam Clayton Powell. Comme tant de gens qui deviennent des personnages politiques, Joyce n'était pas quelqu'un d'autonome ; elle l'était encore moins que Patty. Elle avait besoin de se sentir véritablement extraordinaire ; devenir une Emerson renforça son sentiment qu'elle l'était, et quand elle commença à avoir des enfants, elle eut également besoin de sentir qu'eux aussi étaient extraordinaires, comme pour compenser ce qui lui manquait au fond d'elle-même. Tel fut le refrain de l'enfance de Patty : nous ne sommes pas comme les autres familles. Les autres familles ont des assurances, mais papa ne croit pas aux assurances. Les enfants des autres familles ont des petits boulots après les cours, mais nous, nous préférons que tu explores tes talents extraordinaires et que tu poursuives tes rêves. Les autres familles doivent se soucier de l'argent en cas de coup dur, mais l'argent de grand-père est suffisant pour que nous n'ayons pas ce problème. Les autres doivent être réalistes, avoir une carrière et économiser pour l'avenir, mais même après tous les dons charitables de grand-père il y a encore un grand pot plein d'or pour toi.

Ayant délivré ces messages au fil des années, et les ayant laissés façonner la vie de ses enfants, Joyce se sentait maintenant, alors qu'elle avouait le tout à Patty de sa voix tremblante, « sans forces » et « un tout petit peu coupable » face aux exigences d'Abigail et de Veronica qui voulaient la vente du domaine. Dans le passé, sa culpabilité s'était manifestée de manière plutôt souterraine, sous forme de virements irréguliers mais substantiels à ses filles, et dans sa suspension de tout jugement quand, par exemple, Abigail se précipita tard un soir à l'hôpital, auprès du lit de mort d'August, pour lui arracher un chèque de dernière minute de dix mille dollars (Patty apprit l'affaire par Galina et Edgar, qui trouvaient cela très injuste mais étaient surtout fort chagrinés, lui sembla-t-il, de ne pas avoir eu l'idée eux-mêmes), mais maintenant Patty éprouvait l'intéressante satisfaction de voir la culpabilité de sa mère, qui avait toujours été implicitement de gauche, appliquée à ses enfants en toute lumière.

« Je ne sais pas ce que papa et moi avons fait, dit-elle. Je crois que nous avons dû faire quelque chose. Que trois de nos quatre enfants ne soient pas vraiment prêts à... pas vraiment prêts à, enfin. Subvenir entièrement à leurs besoins. Je suppose que j'ai... oh, je ne sais pas. Mais si Abigail me demande encore une fois de vendre la maison de grand-père... Et peut-être que je le mérite, d'une certaine

façon. Je suppose qu'à ma façon, je suis plus ou moins responsable.

— Il suffit que tu lui dises non, dit Patty. Elle n'a pas à te torturer par elle.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment tu as pu devenir aussi différente, aussi indépendante, dit Joyce. Tu n'as certainement pas l'air d'avoir ce genre de problèmes. Oui, je sais bien que tu as des problèmes. Mais tu as l'air... plus forte, en fait. »

Sans exagération aucune : ce fut là l'un des dix moments les plus gratifiants de la vie de Patty.

« Walter ne nous a jamais laissés manquer de rien, dit-elle d'une voix hésitante. Un homme génial. Ça a aidé.

— Et tes enfants... ? Sont-ils... ?

— Ils sont comme Walter. Ils savent travailler. Et Joey est à mon sens le jeune le plus indépendant d'Amérique du Nord. J'imagine qu'il doit tenir ça de moi.

— J'aimerais bien connaître mieux... Joey, dit Joyce. J'espère que... maintenant que les choses sont différentes... maintenant que nous... s'interrompit-elle pour rire bizarrement, un rire dur et parfaitement étudié... maintenant que nous sommes pardonnés, j'espère que je pourrai le voir un peu.

— Je suis sûre que ça lui plairait aussi. Il s'intéresse à ses racines juives.

— Oui, enfin, je ne suis pas du tout sûre d'être la bonne personne à qui parler de ça. Il ferait peut-être mieux de s'adresser à... Edgar. »

Et Joyce se remit à rire de son rire étrangement étudié.

Edgar n'était pas devenu plus juif, ou alors de manière tout à fait passive. Au début des années quatre-vingt-dix, il avait fait ce que n'importe quel titulaire d'un doctorat en linguistique aurait pu faire : devenir trader. Quand il cessa d'étudier les structures grammaticales de l'Asie de l'Est pour s'intéresser à la Bourse, il gagna rapidement assez d'argent pour attirer et retenir l'attention d'une jeune et jolie Juive russe, Galina. Dès qu'ils furent mariés, le côté russe matérialiste de Galina s'affirma clairement. Elle poussa Edgar à gagner toujours plus d'argent et à le dépenser dans une grande maison de Short Hills, New Jersey, dans des manteaux de fourrure, de lourds bijoux et autres articles plutôt tape-à-l'œil. Pendant un temps, Edgar, qui dirigeait sa propre société, connut un tel succès qu'il apparut enfin sur le radar de son grand-père ordinairement distant et autoritaire, et ce dernier, dans un moment de possible démente sénile précoce, peu après la mort de sa femme, permit à Edgar, par avidité, de s'occuper de remettre à flot son portefeuille d'actions, en vendant ses valeurs américaines de premier ordre pour investir lourdement dans l'Asie du Sud-Est. August révisa pour la dernière fois son testament au sommet de la bulle financière asiatique, alors qu'il paraissait tout à fait juste de léguer ses

investissements à ses fils cadets et la maison du New Jersey à Ray. La bulle, comme prévu, explosa, August mourut peu après, et les deux oncles de Patty héritèrent de quasiment rien, alors que le domaine, à cause de la construction de nouvelles autoroutes et du développement urbain rapide dans le nord-ouest du New Jersey, doublait de valeur. La seule façon, pour Ray, de maintenir à distance les revendications morales de ses frères était de garder la maison et de laisser Edgar et Galina y vivre, ce qu'ils furent heureux de faire, dans la mesure où ils avaient fait faillite avec le naufrage des investissements d'Edgar. C'est également à ce moment-là que le côté juif de Galina se manifesta. Elle embrassa la tradition orthodoxe, abandonna toute contraception, et aggrava leur situation financière déjà déplorable en ayant toute une flopée de bébés. Edgar ne se passionnait pas davantage pour le judaïsme que le reste de la famille, mais il était la créature de Galina, et ce, encore plus depuis la faillite, et il la suivit pour avoir la paix. Et, oui, aussi, Abigail et Veronica haïssaient Galina.

Telle était la situation que Patty entreprit de gérer pour sa mère. Elle était spécifiquement qualifiée pour cette tâche, dans la mesure où elle était la seule enfant de Joyce qui était disposée à travailler pour gagner sa vie, ce qui suscita chez elle le plus miraculeux et le plus bienvenu des sentiments : Joyce avait de la chance d'avoir une fille comme elle. Patty put savourer ce sentiment pendant plusieurs jours avant qu'il ne se fige en prise de conscience : en fait, elle était à nouveau aspirée dans des schémas familiaux pernicious et elle était à nouveau en compétition avec sa fratrie. Certes, elle avait déjà ressenti des démangeaisons compétitives pendant qu'elle s'occupait de Ray ; mais personne n'avait contesté son droit d'être avec lui, et sa conscience était restée claire quant à ses motivations. Néanmoins, une soirée passée avec Abigail suffit à faire à nouveau bouillonner les jus de la compétition.

Vivant avec un homme très grand à Jersey City et ne voulant pas trop ressembler à une mère de famille un peu mûre ayant choisi la mauvaise sortie d'autoroute, Patty s'était achetée une paire de bottes assez chic à hauts talons carrés, et ce fut peut-être la partie la moins sympathique de sa personnalité qui la poussa à porter ces bottes lorsqu'elle alla retrouver la plus petite de ses sœurs. Elle dominait Abigail, la dominait comme un adulte domine un enfant, alors qu'elles quittaient l'appartement de cette dernière pour se rendre dans un café du quartier qu'elle fréquentait régulièrement. Comme pour compenser sa petite taille, Abigail se lança dans son discours d'ouverture – un discours de deux heures – pour permettre à Patty d'assembler un puzzle assez complet de sa vie : l'homme marié, maintenant exclusivement évoqué sous le nom de Tête-de-Nœud, avec lequel elle avait gâché ses douze meilleures années, pour les possibilités de

mariage, à attendre que les enfants de Tête-de-Nœud terminent le lycée, afin qu'il puisse quitter sa femme, ce qu'il avait fini par faire, mais pour une femme plus jeune qu'Abigail ; les hommes gays méprisant les hétéros, vers lesquels elle s'était tournée dans sa recherche d'une compagnie masculine plus agréable ; la communauté excessivement vaste des acteurs, dramaturges, comiques et autres artistes de scène au chômage dont elle était visiblement un membre apprécié et généreux ; le cercle des amis qui achetaient en boucle des billets pour les spectacles des uns et des autres, et ceux qui collectaient des fonds, lesquels venaient pour la majeure partie de sources comme le chéquier de Joyce ; la vie, ni excitante ni exceptionnelle mais néanmoins admirable et essentielle au fonctionnement de New York, la vie de bohème. Patty fut sincèrement heureuse de voir qu'Abigail s'était trouvé une place dans le monde. Ce ne fut que lorsqu'elles rentrèrent dans l'appartement d'Abigail pour un « digestif », quand Patty aborda le sujet d'Edgar et Galina, que les choses tournèrent à l'aigre.

« Tu es déjà allée au kibboutz du New Jersey ? dit Abigail. Tu as vu leur *milch cow* ?

— Non, j'y vais demain, dit Patty.

— Avec un peu de chance, Galina ne se souviendra pas qu'elle doit enlever le collier et la laisse d'Edgar avant ton arrivée, et ça lui donne un look vrrraaiiiment séduisant. Très viril et très religieux. Tu peux parier sans problème qu'elle ne va pas se casser à nettoyer la merde de vache dans la cuisine. »

Patty expliqua alors sa proposition : Joyce allait vendre le domaine, donnerait la moitié de la somme aux frères de Ray et diviserait le reste entre Abigail, Veronica, Edgar et elle-même (elle-même voulant dire Joyce et non Patty, dont l'intérêt pour l'argent était insignifiant). Abigail ne cessa de secouer la tête durant cette explication.

« Pour commencer, est-ce que maman t'a parlé ou pas de l'accident de Galina ? Elle a heurté un agent qui fait traverser les enfants devant l'école à une intersection. Dieu merci pas les enfants, juste ce vieil homme avec son gilet orange. Elle était distraite par sa marmaille, assise à l'arrière, et lui a foncé droit dessus. Ça s'est passé il y a environ deux ans et, bien sûr, elle et Edgar avaient laissé tomber leur assurance auto, parce qu'ils sont comme ça, tous les deux. Rien à faire des lois de l'État du New Jersey, rien à faire que papa ait une assurance auto ou pas. Edgar n'en voyait pas le besoin, et Galina, qui vivait déjà ici depuis quinze ans, disait que tout était différent en Rrrrrussie, qu'elle ne savait pas. L'assurance de l'école a payé pour l'agent, qui maintenant ne peut plus marcher, mais elle a la main sur tous leurs biens, à hauteur d'une somme pas possible. Tout l'argent

qu'ils peuvent gagner maintenant ira à la compagnie d'assurance. »

Joyce, c'était intéressant, n'avait pas mentionné cela à Patty.

« Oui, c'est sûrement comme ça que ça doit se passer, dit-elle. Si le type est handicapé, c'est lui qui doit avoir l'argent. Correct ?

— Il n'empêche que ça veut dire qu'ils vont foutre le camp en Israël, puisqu'ils n'ont plus un sou. Ce qui me va... *sayonara* ! Mais bonne chance pour faire accepter ça à maman. Elle est plus fana de la marmaille que moi.

— Alors pourquoi est-ce un problème pour toi ?

— Parce que, dit Abigail, Edgar et Galina ne devraient rien avoir, parce qu'ils ont eu la jouissance de la maison pendant six ans et qu'ils l'ont bien bousillée, et parce que cet argent va tout simplement disparaître, de toute façon. Tu ne penses pas qu'il devrait aller à ceux qui peuvent en faire bon usage ?

— Pour moi, l'agent pourrait en faire bon usage.

— Il a déjà été bien payé. Maintenant, c'est juste la compagnie d'assurance, et ces compagnies ont des assurances pour ces choses-là. »

Patty fronça les sourcils.

« Quant aux oncles, dit Abigail, je dirais pas de bol pour eux. Ils ont fait un peu comme toi, ils ont foutu le camp. Ils n'ont pas eu à supporter comme nous les pets de grand-père à toutes les vacances. Papa y est allé quasiment toutes les semaines, toute sa vie, pour manger les sales biscuits aux noix de pécan de grand-mère. Je ne me souviens vraiment pas avoir vu ses frères en faire autant.

— En fait, tu dis qu'on mérite d'être payé pour ça ?

— Et pourquoi pas ? C'est toujours mieux que de ne pas être payé. Les oncles n'ont pas besoin de l'argent, de toute façon. Ils se débrouillent déjà trrrrrs bien comme ça. Mais pour moi, ou pour Ronnie, ça changerait tout.

— Abigail ! explosa Patty. On ne va pas pouvoir s'entendre, tu sais... »

Percevant peut-être une touche de pitié dans la voix de Patty, Abigail prit une expression stupide, une expression méchante.

« Je ne suis pas celle qui est partie, dit-elle. Je ne suis pas celle qui regardait tout le monde de haut, qui ne supportait pas les blagues, qui a épousé monsieur Surhumain, le Bon Gars Vertueux du Minnesota, monsieur Zarbi, l'Amoureux de la nature, sans même faire semblant de ne pas nous détester. Tu crois que tu te débrouilles très bien, tu crois que tu es très supérieure, et maintenant monsieur Surhumain le Bon Gars t'a plaquée pour une raison inexplicable qui n'a de toute évidence rien à voir avec tes qualités exceptionnelles, et tu crois que tu peux revenir et nous la jouer miss Adorable et Sympa, ambassadrice de bonne volonté, Florence Nightingale. Tout ça est vrrraaiiement intéressant. »

Patty prit soin d'inspirer profondément plusieurs fois avant de répondre.

« C'est ce que je disais, dit-elle, je ne crois pas que toi et moi on s'entendra un jour.

— La seule raison pour laquelle je dois appeler maman tous les jours, dit Abigail, c'est que toi, de ton côté, tu essaies de tout foutre en l'air. J'arrêterai de l'ennuyer à la minute où tu repartiras t'occuper de tes oignons. Ça te va ?

— Et pourquoi ce ne sont pas mes oignons ?

— Tu as dit toi-même que tu te foutais de l'argent. Si tu veux prendre ta part et la donner aux oncles, pas de problème. Si ça t'aide à te sentir supérieure et à avoir bonne conscience, pas de problème. Mais ne nous dis pas ce qu'on doit faire.

— D'accord, dit Patty. Je crois qu'on en a dit assez, là. Juste une question – pour être sûre que je comprends bien – tu penses vraiment qu'en ayant pris toute ta vie des choses à Ray et à Joyce, tu leur faisais une faveur ? Tu crois que Ray faisait une faveur à ses parents en lui prenant des choses ? Et tu penses que tu mérites d'être payée pour toutes ces faveurs ? »

Abigail adopta une autre expression étrange et sembla réfléchir.

« Mais oui, absolument ! dit-elle. Absolument, tu l'as très bien dit. C'est ce que je pense. Et que, visiblement, ça te semble bizarre, c'est bien un signe que ça n'est pas tes oignons. Tu ne fais pas plus partie de la famille que Galina, à ce stade. C'est juste que tu crois encore en faire partie. Alors, pourquoi tu ne laisserais pas maman tranquille pour qu'elle prenne elle-même ses décisions ? Et je ne veux pas que tu parles à Ronnie, non plus.

— En fait, que je lui parle ou pas, ce n'est pas vraiment tes oignons.

— C'est absolument mes oignons et je te dis de la laisser tranquille. Tu ne vas faire que la perturber.

— Elle, c'est la personne avec le QI de combien, cent quatre-vingt, c'est ça ?

— Elle ne va pas bien, depuis la mort de papa, et il n'y a aucune raison d'aller la torturer. Je doute fort que tu m'écoutes, mais je sais ce que je dis, vu que j'ai passé environ mille fois plus de temps avec Ronnie que toi. Essaie de penser un peu aux autres. »

Le domaine jadis impeccable des Emerson, lorsque Patty s'y rendit le lendemain matin, tenait du croisement entre une photo de Walker Evans et la Russie du dix-neuvième siècle. Une vache se trouvait au milieu du court de tennis, désormais dépourvu de filet, avec ses lignes en caoutchouc maintenant déchirées ou tordues. Edgar labourait l'ancienne pâture aux chevaux avec un petit tracteur, s'arrêtant environ tous les quinze mètres quand le tracteur s'enfonçait

dans le sol détrempé par les pluies du printemps. Il portait une chemise blanche boueuse et des bottes de caoutchouc toutes crottées ; il avait pris pas mal de graisse et de muscle et rappela plus ou moins à Patty le Pierre de *Guerre et Paix*. Il laissa le tracteur en équilibre précaire dans le champ et marcha dans la boue pour rejoindre l'allée où elle s'était garée. Il lui expliqua qu'il plantait des pommes de terre, beaucoup de pommes de terre, dans le but de rendre sa famille encore plus autonome l'an prochain. Pour le moment, comme c'était le printemps, maintenant que les récoltes de l'an dernier et les réserves de gibier étaient épuisées, la famille dépendait beaucoup des dons de nourriture de la congrégation Beit Midrash : par terre, devant la porte de la grange, se trouvaient des cartons de conserves, des céréales en vrac et des palettes enveloppées de cellophane, chargées de nourriture pour bébé. Certaines palettes avaient été ouvertes et en partie liquidées, ce qui donna à Patty l'impression que cela faisait un bon moment que cette nourriture était à la merci des intempéries et n'avait pas été rentrée dans la grange.

Certes, la maison était un chaos de jouets, de vaisselle sale et sentait un peu la bouse, mais le pastel de Renoir, l'esquisse de Degas et la toile de Monet étaient encore accrochés à leur place de toujours. Patty se retrouva immédiatement avec, dans les bras, un joli bébé d'un an, chaud, adorable et pas vraiment propre, confié par Galina qui, très enceinte, regardait toute la scène avec les yeux indifférents d'un métayer. Patty avait fait la connaissance de Galina le jour du service funèbre de Ray, mais elle lui avait à peine parlé. Galina était une de ces mères débordées, noyées dans la maternité, échevelées, les joues écarlates, les vêtements n'importe comment, la chair qui s'échappait d'un peu partout, mais elle aurait tout à fait pu être encore jolie si elle y avait consacré quelques minutes.

« Merci de venir nous voir, dit-elle. C'est pour nous une véritable épreuve, de voyager, maintenant, pour nous organiser et tout et tout. »

Avant de pouvoir se lancer dans ce qui l'amenait, Patty dut profiter un peu du petit garçon qu'elle avait dans les bras, se frotter le nez contre le sien, le faire rire. Elle eut la folle pensée qu'elle pourrait l'adopter, alléger ainsi le fardeau de Galina et d'Edgar, et embarquer pour une nouvelle vie. Comme s'il s'en apercevait, le bébé lui couvrit le visage de ses mains, tirant avec joie sur sa peau.

« Il aime bien sa tante, dit Galina. Sa tante Patty, si longtemps absente. »

Edgar entra par la porte de derrière, sans ses bottes, mais avec d'épaisses chaussettes grises qui étaient également boueuses et pleines de trous.

« Tu veux du Raisin Bran ? dit-il. On a aussi du Chex. »

Patty déclina l'offre et alla s'asseoir à la table de la cuisine, son

neveu sur les genoux. Les autres enfants étaient tout aussi adorables – les yeux sombres, curieux, audacieux sans être grossiers – et elle comprenait pourquoi Joyce les aimait autant et ne voulait pas qu'ils quittent le pays. L'un dans l'autre, après la pénible conversation avec Abigail, Patty avait du mal à voir cette famille comme les méchants de l'affaire. Ils lui semblaient plutôt être, littéralement, des enfants perdus.

« Alors, dites-moi comment vous voyez votre avenir », dit-elle.

Edgar, qui de toute évidence était habitué à laisser Galina parler pour lui, s'assit pour gratter des morceaux de boue sur ses chaussettes tandis qu'elle expliquait qu'ils se débrouillaient mieux avec le travail de la terre, que leur rabbin et la synagogue leur apportaient un merveilleux soutien, qu'Edgar était sur le point d'obtenir son certificat de producteur de vin casher pour exploiter les vignes des grands-parents, et qu'il y avait beaucoup de gibier.

« Du gibier ? s'étonna Patty.

— Des cerfs, précisa Galina. Un nombre incroyable de cerfs. Edgar, tu en as tué combien, l'automne dernier ?

— Quatorze, dit Edgar.

— Quatorze, sur notre propriété ! Et ils reviennent tout le temps, c'est stupéfiant.

— Oui, mais le problème, dit Patty, tout en essayant de se souvenir si manger du cerf était casher, c'est que ce n'est pas vraiment votre propriété. C'est plutôt celle de Joyce, maintenant. Et je me demandais, puisque Edgar est tellement doué pour les affaires, si ça n'aurait pas plus de sens s'il reprenait un travail, qu'il ait un vrai revenu et que Joyce puisse prendre sa décision pour cette maison. »

Galina secouait la tête avec énergie.

« Il y a les assurances. Les assurances veulent tout ce qu'il gagne, ça s'élève à je ne sais pas combien de centaines de milliers.

— D'accord, mais si Joyce pouvait vendre l'endroit, vous auriez de quoi payer les assurances, je veux dire les compagnies d'assurances, et vous pourriez prendre un nouveau départ, après.

— Cet homme est un arnaqueur ! dit Galina, les yeux brillants. Vous avez entendu l'histoire, j'imagine. Cet agent est un arnaqueur cent pour cent garanti. Je l'ai à peine percuté, à peine touché, et maintenant il ne peut plus marcher ?

— Patty, dit Edgar, qui avait une voix remarquablement semblable à celle de Ray, quand il se montrait condescendant. Tu ne comprends vraiment pas la situation.

— Je suis désolée... qu'est-ce que je ne comprends pas ?

— Votre père voulait que la ferme reste dans la famille, dit Galina. Il ne voulait pas qu'elle disparaisse dans les poches de producteurs de théâtre sordides et obscènes qui font soi-disant de

“l’art”, ou chez des psychiatres à cinq cents dollars la consultation qui prennent l’argent de votre petite sœur sans qu’elle aille jamais mieux. Comme ça, on a toujours la ferme, vos oncles vont l’oublier, et s’il y avait un vrai besoin, je ne parle pas de “l’art” obscène ou des psychiatres charlatans, Joyce peut toujours en vendre une partie.

— Edgar, dit Patty, c’est aussi comme ça que tu vois les choses ?

— Oui, en gros.

— Eh bien moi, je pense que c’est très généreux de votre part. Garder ainsi en vie la flamme des souhaits de papa. »

Galina se pencha vers le visage de Patty, comme pour l’aider à comprendre.

« Nous, on a les enfants, dit-elle. On aura bientôt six bouches à nourrir. Vos sœurs pensent que je veux aller en Israël... je ne veux pas aller en Israël. On aime notre vie, ici. Et vous ne croyez pas qu’on mérite quelque chose, à avoir les enfants que vos sœurs n’auront pas ?

— Oui, ils ont l’air de gosses adorables, admit Patty, dont le neveu sommeillait dans ses bras.

— Alors, laissez tomber, dit Galina. Venez voir les enfants quand vous voulez. On n’est pas méchants, on n’est pas des cinglés, on adore avoir de la visite. »

Lorsque Patty repartit vers Westchester, elle se sentait triste et découragée, et elle se consola en regardant du basket à la télé (Joyce était à Albany). Le lendemain après-midi, elle retourna en ville et vit Veronica, le bébé de la famille, la plus démolie de tous. Il y avait toujours eu quelque chose de très étrange chez Veronica. Pendant longtemps, cela avait eu à voir avec son apparence, ses yeux sombres, sa minceur, son côté lutin, une apparence qui l’avait poussée à adopter différents comportements autodestructeurs, comme l’anorexie, la promiscuité sexuelle ou la boisson. Sa beauté avait maintenant presque disparu – elle était plus lourde, mais pas lourde comme les obèses ; elle rappela à Patty son ancienne amie Eliza, qu’elle avait entrevue jadis, de nombreuses années après la fac, dans un bureau bondé délivrant les permis de conduire – et son étrangeté était maintenant plus spirituelle : une absence de lien à toute logique ordinaire, une sorte d’amusement détaché face à l’existence d’un monde en dehors d’elle-même. Elle avait jadis été très prometteuse (en tout cas aux yeux de Joyce) comme peintre et comme ballerine, avait été remarquée et courtisée par un certain nombre de jeunes gens de valeur, mais avait subi par la suite des épisodes de grave dépression, à côté desquels la dépression de Patty ressemblait à une promenade de santé. D’après Joyce, elle travaillait désormais comme assistante administrative dans une compagnie de danse. Elle vivait dans un deux pièces à peine meublé de Ludlow Street, où Patty, bien qu’ayant téléphoné à l’avance, eut l’impression de l’avoir interrompue dans un

exercice de profonde méditation. Elle répondit à l'interphone et laissa sa porte entrouverte, laissant à Patty le soin de la retrouver dans sa chambre, sur un matelas de yoga, vêtue d'une vieille tenue de gym de Sarah Lawrence ; sa souplesse de jeune danseuse s'était transformée en une flexibilité de yogi plutôt étonnante. Visiblement, elle regrettait que Patty soit venue, et cette dernière dut rester assise sur le lit pendant une demi-heure, en attendant une éternité des réponses à ses questions simples, avant que Veronica se résigne enfin à l'idée de la présence de sa sœur.

« Ces bottes sont superbes, dit-elle.

— Oh, merci.

— Je ne porte plus de cuir, mais quelquefois, quand je vois de belles bottes, ça me manque.

— Ah, oui ? dit Patty d'un ton encourageant.

— Je peux les sentir ?

— Quoi, mes bottes ? »

Veronica fit oui de la tête et rampa vers Patty pour inhaler le haut des bottes.

« Je suis très sensible aux odeurs, dit-elle les yeux fermés comme en extase. C'est la même chose avec le bacon... j'aime toujours l'odeur, même si je n'en mange plus. C'est très intense pour moi, c'est presque comme si je le mangeais.

— Hum, hum, continua Patty, toujours sur le même ton.

— Pour moi, c'est carrément comme de n'avoir ni le beurre ni l'argent du beurre.

— D'accord. Je vois. C'est intéressant. Même si j' imagine que tu n'as jamais mangé de cuir. »

Cette fois, Veronica rit très fort et devint pour un temps assez « petite sœur ». Contrairement à tous les autres membres de la famille, sauf Ray, elle avait beaucoup de questions à poser sur la vie de Patty et sur le tour que cette vie avait pris récemment. Elle trouvait d'une drôlerie extraordinaire les moments précisément les plus douloureux de l'histoire de sa sœur, et une fois que Patty fut habituée aux rires de Veronica sur le naufrage de son mariage, elle comprit que cela faisait beaucoup de bien à cette dernière d'entendre parler de ses ennuis. Cela semblait lui confirmer une sorte de vérité familiale, ce qui lui faisait du bien. Mais plus tard, devant un thé vert, dont Veronica avoua qu'elle buvait au moins quatre litres par jour, Patty aborda le sujet du domaine, et les rires de sa sœur se firent plus vagues et plus fuyants.

« Sérieusement, dit Patty. Pourquoi tu ennues Joyce avec l'argent ? S'il n'y avait qu'Abigail pour la harceler, je crois qu'elle pourrait le supporter, mais venant de toi aussi, ça la met vraiment mal à l'aise.

— Je ne crois pas que maman ait besoin de mon aide pour être mal à l'aise, dit Veronica, amusée. Elle se débrouille très bien toute seule.

— Eh bien disons que tu la mets encore plus mal à l'aise.

— Je ne crois pas. Je crois qu'on se fabrique notre propre ciel et notre propre enfer. Si elle veut se sentir moins mal à l'aise, elle peut vendre le domaine. Tout ce que je demande, c'est assez d'argent pour ne plus avoir à travailler.

— Qu'est-ce qu'il y a de mal, dans le fait de travailler ? dit Patty, entendant là un écho d'une question similaire que Walter lui avait un jour posée. C'est bon pour l'estime de soi, de travailler.

— Je peux travailler, dit Veronica. D'ailleurs, je travaille en ce moment. C'est juste que je préférerais ne pas travailler. C'est casse-pieds et ils me traitent comme une secrétaire.

— Mais tu es secrétaire. Tu es sans doute la secrétaire qui a le plus haut QI de New York.

— J'ai juste hâte d'arrêter, c'est tout.

— Je suis sûre que Joyce accepterait de te payer des études pour que tu puisses trouver un job plus en adéquation avec tes talents. »

Veronica éclata de rire.

« Mes talents ne semblent pas être de l'ordre de ce que le monde recherche. C'est pour ça qu'il vaut mieux que je les exerce quand je suis toute seule. Je veux juste qu'on me laisse tranquille, Patty. C'est tout ce que je demande, maintenant. Qu'on me laisse tranquille. C'est Abigail qui ne veut pas que l'oncle Jim et l'oncle Dudley aient quoi que ce soit. Moi, je m'en fiche un peu tant que je peux payer mon loyer.

— Ce n'est pas ce que dit Joyce. Elle dit que tu ne veux pas non plus qu'ils aient quelque chose.

— J'essaie juste d'aider Abigail à avoir ce qu'elle veut. Elle veut créer sa propre troupe d'actrices et partir en Europe, là où les gens l'apprécieront. Elle veut vivre à Rome et être adulée, en fait. »

À nouveau, le même éclat de rire.

« Et ça, ça m'irait, reprit-elle. Je n'ai pas besoin de la voir trop souvent. Elle est gentille avec moi, mais tu sais comment elle parle. Je finis toujours par me dire, à la fin d'une soirée avec elle, qu'il aurait mieux valu rester toute seule. J'aime bien être seule. Je préfère réfléchir sans être distraite.

— Et donc, tu tortures Joyce parce que tu ne veux pas voir Abigail trop souvent ? Pourquoi ne pas tout simplement voir moins Abigail ?

— Parce qu'on m'a dit que ça n'était pas bien, de voir personne. Elle est un peu comme une télé en arrière-fond. Ça me tient compagnie.

— Mais tu viens de dire que ça ne te faisait même pas plaisir de la voir !

— Je sais. C'est dur à expliquer. J'ai une amie à Brooklyn que je verrais sans doute plus souvent si je ne passais pas autant de temps avec Abigail. Ce serait sans doute bien, ça aussi. En fait, quand j'y pense, je suis sûre que ce serait bien. »

Et Veronica de rire à nouveau en pensant à son amie.

« Mais pourquoi Edgar ne verrait-il pas les choses comme toi ? dit Patty. Pourquoi lui et Galina ne continueraient-ils pas à vivre à la ferme ?

— Il n'y a probablement aucune raison. Et c'est sans doute toi qui es dans le vrai. Galina est incontestablement épouvantable, je crois qu'Edgar le sait, je crois que c'est pour ça qu'il l'a épousée... pour nous l'infliger. Elle est sa revanche pour avoir été le seul garçon de la famille. Et personnellement je m'en fiche un peu tant que je ne suis pas obligée de la voir, mais Abigail ne la supporte pas.

— Et donc, au fond, tu fais tout ça pour Abigail.

— Elle a des exigences. Moi, je ne veux rien, mais je suis heureuse de l'aider à satisfaire ses exigences.

— Sauf que tu veux assez d'argent pour ne plus jamais avoir à travailler.

— Oui, ça, ça serait vraiment sympa. Je n'aime pas être la secrétaire de quelqu'un. Et surtout, je déteste répondre au téléphone, dit-elle en riant. Je trouve que les gens parlent trop, en général. »

Patty avait l'impression d'avoir dans la main une énorme boule de Bazooka qu'elle ne pouvait décoller de ses doigts ; les fils de la logique de Veronica étaient infiniment élastiques et n'adhéraient pas seulement à Patty, ils restaient aussi collés entre eux.

Par la suite, alors qu'elle quittait la ville en train, Patty fut frappée comme jamais par le fait que ses parents avaient bien mieux réussi que tous leurs enfants, y compris elle-même, et qu'il était bien étrange qu'aucun d'entre eux n'ait hérité d'une once du sens des responsabilités sociales qui avait motivé Joyce et Ray toute leur vie. Elle savait que Joyce se sentait coupable de cela, surtout pour la pauvre Veronica, mais elle savait aussi que cela avait dû être un coup terrible pour l'ego de Joyce d'avoir des enfants aussi peu flatteurs pour elle, et qu'elle mettait sûrement sur le compte des gènes de Ray, de la malédiction du vieil August Emerson, la bizarrerie et l'inefficacité de ses enfants. Patty se rendit alors compte que la carrière politique de Joyce n'avait pas fait que causer ou aggraver les problèmes de sa famille : cet engagement avait aussi été le moyen, pour elle, d'échapper à ces problèmes. Rétrospectivement, Patty voyait maintenant quelque chose de poignant et même d'admirable dans la détermination de Joyce à s'absenter, à devenir une femme politique, à

faire du bien dans le monde, et par là même à se sauver. Et, comme elle-même avait pris des mesures extrêmes pour tenter de se sauver, Patty voyait bien que Joyce n'était pas la seule à avoir de la chance, d'avoir une fille comme elle : Patty aussi avait de la chance d'avoir une mère comme Joyce.

Il restait une chose importante qu'elle ne comprenait pas, cela dit, et, lorsque Joyce rentra d'Albany le lendemain après-midi, en rage contre les sénateurs républicains qui paralysaient le gouvernement de l'État (Ray n'étant hélas plus là pour taquiner Joyce sur le rôle des démocrates dans cette même paralysie), Patty l'attendait dans la cuisine avec une question. Question qu'elle posa dès que Joyce eut enlevé son imperméable.

« Pourquoi tu n'es jamais venue voir un seul de mes matchs de basket ?

— Tu as raison, dit immédiatement Joyce, comme si cela faisait trente ans qu'elle s'attendait à cette question. Tu as raison, tu as raison, mille fois raison. J'aurais dû venir plus souvent.

— Alors pourquoi tu ne l'as pas fait ? »

Joyce réfléchit un moment.

« Je ne peux pas vraiment l'expliquer, dit-elle, si ce n'est qu'on était très occupés, qu'on ne pouvait pas tout faire. On a commis des erreurs, en tant que parents. Tu en as probablement fait aussi. Tu peux sans doute comprendre que parfois les choses sont un peu confuses, et qu'on a trop à faire. Et que c'est un vrai combat que de tenter de tout faire.

— Mais c'est là le problème, dit Patty. Tu avais le temps pour le reste. Mais c'était précisément mes matchs, que tu n'allais pas voir. Et je ne parle pas d'aller à tous les matchs. Je parle de ne jamais aller voir un seul match.

— Mais pourquoi tu mets ça maintenant sur le tapis ? Je t'ai dit que j'étais désolée, que c'était une erreur.

— Je ne te fais pas de reproche, dit Patty. Je te pose la question parce que, tu vois, j'étais vraiment bonne au basket. Vraiment très bonne. J'ai sans doute fait plus d'erreurs que toi comme mère, ce n'est donc pas une critique. Je me dis juste que ça t'aurait fait plaisir de voir combien j'étais bonne. Que j'avais du talent. Tu te serais sentie vraiment bien. »

Joyce détourna le regard.

« Je suppose que je ne me suis jamais intéressée au sport.

— Mais tu allais aux rencontres d'escrime d'Edgar.

— Pas souvent.

— Plus que tu n'allais voir mes matchs. Et on ne peut pas dire que tu aimais tant que ça l'escrime. Ni qu'Edgar était très bon. »

Joyce, dont la maîtrise d'elle-même était d'ordinaire parfaite, alla

jusqu'au réfrigérateur pour sortir une bouteille de vin blanc que Patty avait quasiment liquidée la veille au soir. Elle versa ce qui restait dans un verre à jus de fruits, en but la moitié, rit d'elle-même, puis but l'autre moitié.

« Je ne sais pas pourquoi tes sœurs ne se débrouillent pas mieux, dit-elle en passant du coq-à-l'âne. Mais Abigail m'a dit un jour une chose intéressante. Une chose terrible, qui me déchire encore aujourd'hui. Je ne devrais pas te le dire, mais je ne sais pas pourquoi, j'ai confiance en toi, tu n'en parleras. Abigail était totalement... ivre. C'était il y a longtemps, elle essayait encore de devenir comédienne de théâtre. Il y avait alors un rôle génial et elle pensait bien remporter le casting, mais ça n'avait pas marché. J'ai voulu l'encourager, je lui ai dit que je croyais en son talent, et qu'il fallait qu'elle continue à tenter sa chance. Et alors elle m'a dit un truc vraiment terrible. Elle a dit que c'était moi, oui, moi, la raison pour laquelle elle avait échoué. Moi qui n'avais jamais été autre chose qu'un soutien, toujours un soutien. Mais c'est ce quelle m'a dit.

— Elle a expliqué pourquoi ?

— Elle a dit... commença Joyce en regardant tristement vers son jardin fleuri. Elle a dit que la raison pour laquelle elle ne pouvait pas réussir, c'était que si jamais elle réussissait, alors je lui prendrais ça. Ce serait mon succès, pas le sien. Ce qui n'est pas vrai ! Mais c'est comme ça qu'elle ressentait les choses. Et la seule façon pour elle de me montrer ce quelle ressentait, et de continuer à me faire souffrir, pour que je ne puisse pas repenser que tout allait bien avec elle, c'était de continuer à échouer. Tu sais, j'ai toujours horreur de penser à ce moment ! Je lui ai dit que ce n'était pas vrai, et j'espère qu'elle m'a crue, parce que ce n'est pas vrai !

— D'accord, dit Patty, ça a dû être dur. Mais quel est le rapport avec mes matchs de basket ? »

Joyce secoua la tête.

« Je ne sais pas, j'ai juste repensé à ça.

— Mais moi je réussissais, maman. C'est ça, le truc bizarre. Je réussissais vraiment. »

Et là, soudain, le visage de Joyce se chiffonna terriblement. Elle secoua à nouveau la tête, comme par répugnance, en essayant de refouler ses larmes.

« Je le sais, dit-elle. J'aurais dû venir. Je me le reproche.

— Mais c'était vraiment pas un problème, que tu ne sois pas là. C'était même mieux, au bout du compte. Je posais juste la question par curiosité.

— Je crois que ma vie n'a pas toujours été heureuse, fut la conclusion de Joyce, après un long silence. Ni facile, ni exactement ce que je voulais. Arrivée à un certain point, il faut juste que j'essaie de

ne pas penser trop à certaines choses, ou alors ça va me briser le cœur. »

Et ce fut tout ce que Patty tira d'elle. Ce n'était pas grand-chose, cela ne résolvait aucun mystère, mais il faudrait faire avec. Ce même soir, Patty présenta le résultat de ses démarches et proposa un plan d'action que Joyce, avec moult hochements dociles de la tête, accepta dans tous ses détails. Le domaine serait vendu, Joyce donnerait la moitié de l'argent aux frères de Ray, elle placerait la part d'Edgar sur le reste dans une fiducie d'où Edgar et Galina retireraient assez pour vivre (à condition qu'ils n'émigrent pas), et elle offrirait de grosses sommes à Abigail et à Veronica. Patty, qui finit par accepter soixante-quinze mille dollars pour démarrer une nouvelle vie sans aide de Walter, se sentit fugitivement coupable par rapport à lui, en pensant aux forêts désertes et aux champs en jachère qu'elle avait contribué à condamner à la fragmentation et au développement immobilier. Elle espérait que Walter comprendrait que le malheur collectif des goglus des prés, des pics-verts et des orioles dont elle avait dévasté les habitats n'était pas plus grand, dans ce cas particulier, que celui de la famille qui vendait sa terre.

Et l'autobiographe veut dire ceci sur sa famille : l'argent qu'ils ont si longtemps attendu, à propos duquel ils se sont montrés si peu civils, n'a pas totalement été perdu, pour finir. Abigail, en particulier, s'est épanouie dans son cercle d'artistes dès qu'elle a eu un poids financier à mettre dans la balance ; Joyce appelle maintenant Patty chaque fois que le nom d'Abigail apparaît à nouveau dans le *Times* ; elle et sa troupe connaissent apparemment un grand succès en Italie, en Slovénie et dans d'autres pays européens. Veronica peut enfin être tranquille dans son appartement, dans un ashram du nord de l'État, comme dans son atelier, et il est possible que ses tableaux, qui paraissent toujours à Patty trop personnels et jamais tout à fait finis, soient un jour prisés comme des œuvres de génie par les générations futures. Edgar et Galina ont emménagé dans la communauté ultraorthodoxe de Kyrias Joel, dans l'État de New York, où ils ont eu un dernier (cinquième) bébé et ils ne semblent pas faire vraiment de mal à qui que ce soit. Patty les voit tous, à part Abigail, plusieurs fois par an. Voir ses neveux et ses nièces est bien sûr ce qu'elle préfère, mais elle a aussi récemment accompagné Joyce pour une visite de jardins anglais, voyage qu'elle a aimé bien davantage que ce qu'elle aurait pensé, et chaque fois qu'elle retrouve Veronica, elles rient beaucoup toutes les deux.

Dans l'ensemble, cela dit, elle mène avant tout sa petite vie à elle. Elle court toujours quotidiennement, dans Prospect Park, mais elle n'est plus obsédée par les exercices physiques, ni par quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs. Une bouteille de vin lui fait deux jours, maintenant,

parfois trois. À l'école où elle travaille, elle a le bonheur de ne pas être obligée de traiter directement avec les parents d'aujourd'hui, qui sont bien plus fous et sous pression qu'elle l'a jamais été. Ils semblent penser que cette école devrait aider leurs enfants du cours préparatoire à rédiger les premières moutures de leur lettre de candidature pour la fac et à leur donner le vocabulaire pour passer le SAT, ce qui n'aura lieu que dans dix ans. Mais Patty a affaire à des gosses, qui sont vraiment des gosses – de petits individus intéressants et surtout encore purs qui ne demandent qu'à apprendre à écrire, pour pouvoir raconter leurs histoires. Patty les retrouve en petits groupes, elle les encourage, et ils sont assez grands pour pouvoir se souvenir plus tard de Mrs. Berglund. Les enfants de l'école primaire se souviendront sûrement d'elle, parce que c'est l'aspect de son travail qu'elle préfère : rendre, en tant que coach, le dévouement total, l'amour un peu rude et ce travail d'équipe que ses propres coaches lui ont jadis donnés. Presque chaque jour de l'année scolaire, après les cours, pendant quelques heures, elle disparaît, s'oublie, pour redevenir une des filles, pour être unie par l'amour de la victoire dans les matchs, et pour désirer sans arrière-pensée, de tout son cœur, que ses joueuses gagnent. Un univers qui lui permet ça, à ce moment relativement tardif dans sa vie, bien qu'elle n'ait pas été la meilleure des personnes, ne peut pas être totalement cruel.

Les étés sont plus difficiles, indubitablement. C'est le moment où le vieil apitoiement sur soi et où l'esprit de compétition resurgissent en elle. Par deux fois, Patty s'est forcée à se porter bénévole au département des parcs de la ville pour travailler en plein air avec des enfants, mais il s'avère qu'elle est incroyablement nulle pour ce qui est de s'occuper de garçons de plus de six ou sept ans, et c'est pour elle un véritable combat que de bouger pour bouger ; elle a besoin d'une vraie équipe, de son équipe, pour se discipliner et se concentrer sur la victoire. Les jeunes institutrices célibataires de son école, qui sont des fêtardes impénitentes (du genre fêtardes qui gerbent dans la baignoire, ou qui se tapent de la tequila dans la salle des profs à trois heures de l'après-midi), se font plus rares en été, et une personne ne peut pas rester toute seule à lire continuellement, ou à faire le ménage dans son minuscule appartement qui est de toute façon déjà propre, tout en écoutant de la musique country, sans jamais avoir envie de faire aussi la fête. Les deux soi-disant histoires quelle a eues avec des hommes de son école largement plus jeunes quelle, deux relations plus ou moins longues dont le lecteur ne veut sûrement pas entendre parler et qui de toute manière se sont résumées à des moments maladroits et des discussions torturées, ont toutes deux commencé pendant l'été. Durant les trois dernières années, Cathy et Donna l'ont gentiment invitée à passer le mois de juillet dans le Wisconsin.

Le pilier de sa vie, bien sûr, est Jessica. Au point que Patty prête un soin rigoureux à ne pas en faire trop et à ne pas la noyer dans sa demande affective. Jessica est une bête de somme, et non un animal de cirque comme Joey, et quand Patty a quitté Richard et a regagné du coup une certaine respectabilité morale, Jessica s'est mise en tête de réorganiser la vie de sa mère. Nombre de ses suggestions étaient assez évidentes, mais, dans sa gratitude et sa contrition, Patty présentait humblement ses progrès lors de leurs dîners réguliers du lundi soir. Même si elle en savait un peu plus sur la vie que Jessica, elle avait aussi commis bien plus d'erreurs. Cela lui coûtait fort peu de laisser sa fille se croire importante et utile, et leurs discussions menaient toujours directement à son emploi du moment. Dès qu'elle fut à nouveau sur pied, elle put offrir à Jessica son soutien en retour, mais elle devait aussi être très prudente dans ce domaine. Lorsqu'elle lut les textes excessivement poétiques du blog de sa fille, des textes pleins de phrases largement perfectibles, la seule chose qu'elle s'autorisa à dire fut, « Génial ! ». Lorsque Jessica donna son cœur à un musicien, un petit batteur infantile qui avait lâché ses études à NYU, Patty dut oublier tout ce quelle savait sur les musiciens pour adopter, au moins tacitement, la conviction de Jessica qui pensait que la nature humaine avait récemment fondamentalement changé : que les gens de son âge, même les musiciens, étaient très différents de ceux de l'âge de Patty. Et quand le cœur de Jessica fut brisé, lentement mais totalement, Patty dut se forcer pour exprimer sa surprise devant le caractère imprévisible de ce scandale incroyable. Même si ce fut difficile, elle fut heureuse de faire l'effort, en partie parce que Jessica et ses amis sont vraiment assez différents de Patty et de sa génération – le monde leur semble plus effrayant, la route vers l'âge adulte plus dure et moins évidemment gratifiante – mais surtout parce qu'elle a maintenant besoin de l'amour de Jessica et quelle ferait quasiment n'importe quoi pour la garder dans sa vie.

Un des bienfaits incontestables de sa séparation avec Walter a été le rapprochement de leurs enfants. Dans les mois qui suivirent le départ de Washington de Patty, elle comprit, puisqu'ils étaient tous deux au courant de choses qu'elle n'avait dites qu'à l'un des deux, qu'ils communiquaient régulièrement, et il n'était pas difficile de deviner que la substance de leurs conversations était leurs parents, des parents si destructeurs, si égoïstes et embarrassants. Même après que Jessica eut pardonné à Walter et à Patty, elle demeura proche de son frère d'armes, s'étant liée avec lui dans les tranchées.

Comment les deux membres de cette fratrie ont-ils pu négocier les contrastes frappants entre leurs personnalités, ce fut quelque chose que Patty prit intérêt à observer, vu ses propres échecs dans ce domaine. Joey semble avoir été tout spécialement perspicace en ce qui

concerne la duplicité du petit batteur de Jessica, lui expliquant certaines choses que Patty avait trouvé plus diplomate de taire. Le fait que Joey, qui devait réussir brillamment dans quelque chose, ait pu se montrer aussi florissant dans un domaine que Jessica approuvait, a bien sûr aidé. Ce qui ne veut pas dire que Jessica ne lève plus jamais les yeux au ciel ou qu'elle ne cède plus jamais à l'esprit de compétition. Elle ne digère pas que Walter, avec son réseau sud-américain, ait pu diriger Joey vers les cultures de café d'ombre au moment pile où on pouvait faire fortune dans ce domaine, alors qu'il n'y a rien que Walter ou Patty puissent faire pour aider Jessica dans la carrière qu'elle s'est choisie dans l'édition littéraire. Elle est frustrée de se consacrer, comme son père, à une entreprise déclinante, en voie de disparition, et sans profit, tandis que Joey s'enrichit presque sans rien faire. Elle ne peut pas non plus cacher le fait qu'elle envie Connie qui voyage dans le monde entier avec Joey, qui peut visiter tous ces pays tropicaux qui justement l'enthousiasment le plus sur le plan multiculturel. Mais Jessica, quoique à contrecœur, admire réellement la sagacité de Connie qui a décidé d'attendre avant d'avoir des enfants ; on l'a également entendu admettre que Connie s'habillait plutôt bien pour une fille du Middle West. Et il est indéniable que le café d'ombre est meilleur pour l'environnement, en particulier pour les oiseaux, et il faut féliciter Joey qui communique sur ce point et gère astucieusement cela sur le plan marketing. Joey a bel et bien vaincu Jessica, en d'autres termes, et c'est encore une des raisons pour lesquelles Patty se donne tant de mal pour être proche de sa fille.

L'autobiographe aimerait pouvoir écrire que tout va bien entre elle et Joey, aussi. Mais hélas ce n'est pas le cas. Joey continue à présenter à Patty une porte blindée, une porte plus froide et plus dure que jamais, une porte dont elle sait quelle restera fermée tant qu'elle n'aura pas prouvé à son fils qu'elle a accepté Connie. Et, encore hélas, bien que Patty ait fait de gros progrès dans bien des domaines, apprendre à aimer Connie n'en fait pas partie. Et que Connie s'active assidûment à cocher chaque case dans le tableau de la belle-fille parfaite ne fait qu'empirer les choses. Patty le sent jusqu'au plus profond d'elle-même, en vérité Connie ne l'aime pas davantage qu'elle ne l'aime. Il y a quelque chose dans son attitude vis-à-vis de Joey, quelque chose d'impitoyablement possessif, compétitif et exclusif, quelque chose de malsain, qui fait se dresser les cheveux sur la tête de Patty. Bien qu'elle désire devenir une meilleure personne à tous égards, elle commence à prendre tristement conscience que cet idéal pourrait bien être impossible à atteindre, et que cet échec s'interposera toujours entre elle et Joey, et sera son châtiment éternel pour toutes les erreurs qu'elle a commises avec lui. Joey, inutile de le dire, se montre scrupuleusement poli avec Patty. Il l'appelle une fois

par semaine et se souvient des noms de ses collègues et de ses élèves préférés, il lance et parfois accepte des invitations ; il lui accorde les petites bribes d'attention que sa loyauté envers Connie lui permet. Durant ces deux dernières années, il est allé jusqu'à rembourser, avec les intérêts, l'argent qu'elle lui avait envoyé quand il était à la fac – de l'argent dont elle a trop besoin, sur un plan concret et émotionnel, pour pouvoir le refuser. Mais la porte intérieure de Joey lui reste close, et elle ne peut imaginer comment elle pourrait se rouvrir.

Ou plutôt, pour être précise, elle ne peut imaginer qu'une seule façon. L'autobiographe craint que le lecteur n'ait pas envie de la connaître, mais elle va la mentionner malgré tout. Elle imagine que, si elle pouvait, d'une manière ou d'une autre, revivre avec Walter, se sentir à nouveau en sécurité dans son amour, quitter leur lit chaud chaque matin et le regagner chaque soir en sachant qu'elle est à nouveau à lui, elle pourrait enfin pardonner à Connie et devenir enfin sensible à ces qualités que tous les autres trouvent si attachantes chez elle. Elle pourrait alors apprécier de se trouver assise à la table du dîner chez Connie, son cœur pourrait se réjouir de la loyauté et de la dévotion de Joey envers sa femme, et Joey, en retour, pourrait lui ouvrir un peu sa porte, si seulement elle pouvait rentrer à la maison après le dîner avec Walter, reposer sa tête sur l'épaule de Walter, en sachant qu'on lui a pardonné. Mais bien sûr, il s'agit là d'un scénario hautement improbable, et en tout cas pas un scénario qu'elle mérite, si le mot justice a un sens.

L'autobiographe a maintenant cinquante-deux ans et les paraît. Ces derniers temps, ses règles sont étranges et irrégulières. Tous les ans, au moment de payer les impôts, il semble que l'année qui vient de s'écouler a été plus courte que la précédente, tant celles-ci deviennent de plus en plus similaires. Elle peut imaginer plusieurs raisons affligeantes expliquant pourquoi Walter n'a pas demandé le divorce – il pourrait, par exemple, la haïr encore trop pour entrer en contact, même minimal, avec elle – mais son cœur persiste à voir un encouragement dans le fait qu'il ne l'a toujours pas fait. Elle a déjà demandé, gênée, à ses enfants, s'il y avait une femme dans sa vie, et elle s'est réjouie d'apprendre que non. Non pas parce qu'elle lui refuse le bonheur, ni parce qu'elle aurait encore un droit ou une propension à la jalousie, mais parce que cela signifie qu'il reste l'ombre d'une chance pour qu'il estime toujours, comme elle le pense plus que jamais, qu'ils n'ont pas été l'un pour l'autre uniquement le pire, mais aussi le meilleur. Ayant commis tant d'erreurs au cours de sa vie, elle a toutes les raisons de croire qu'elle est là aussi irréaliste : elle ne parvient pas à imaginer un obstacle aussi fatal qu'évident à leur réconciliation. Mais cette pensée ne lui laisse pas de répit. Il lui vient jour après jour, année après année exactement similaire, ce désir pour

le visage, pour la voix, pour la colère mais aussi pour la gentillesse de Walter, ce désir pour son compagnon.

Et c'est vraiment tout ce que l'autobiographe a à dire à son lecteur, exception faite de l'explication, en conclusion, de ce qui l'a amenée à écrire ces pages. Il y a quelques semaines, dans Spring Street, à Manhattan, alors qu'elle rentrait chez elle après une lecture dans une librairie, donnée par un jeune romancier que Jessica publiait avec enthousiasme, Patty a vu un homme grand, la cinquantaine, qui marchait à vive allure vers elle sur le trottoir et elle s'est rendu compte qu'il s'agissait de Richard Katz. Il a les cheveux courts et gris, maintenant, il porte des lunettes qui lui donnent un air étrangement distingué, même s'il s'habille toujours comme un gamin de vingt ans de la fin des années soixante-dix. En le croisant ainsi dans le sud de Manhattan, où il est impossible d'être aussi invisible qu'au cœur de Brooklyn, Patty fut sensible au fait qu'elle devait paraître bien vieille, ressemblant un peu à une mère inepte. Si elle avait pu se cacher, elle l'aurait fait, pour épargner à Richard la gêne de la voir, et pour s'épargner la gêne d'être son objet sexuel déchu. Mais il était impossible de se cacher, et Richard, dans l'un de ses efforts coutumiers pour se montrer décent, après quelques bonjours maladroits, l'invita à aller boire un verre de vin.

Dans le bar où ils ont atterri, Richard a écouté Patty donner de ses nouvelles avec la demi-attention de l'homme occupé qui a réussi. Il paraissait avoir enfin fait la paix avec son succès – il dit, sans gêne ni forme d'excuse, qu'il avait fait un de ces trucs d'avant-garde pour l'académie de musique de Brooklyn, et que sa petite amie du moment, apparemment une documentariste en vogue, l'avait présenté à différents jeunes metteurs en scène branchés cinéma d'auteur comme Walter, et qu'il avait déjà quelques projets de bande originale dans ses tiroirs. Patty se permit un petit pincement au cœur en le voyant relativement satisfait, puis un autre petit pincement à la pensée de cette puissante petite amie, avant de se mettre à parler, comme toujours, de Walter.

« Tu n'es plus du tout en contact avec lui, dit Richard.

— Non, répondit-elle. C'est un peu comme dans certains contes de fées. Nous ne nous sommes plus parlé depuis le jour où j'ai quitté Washington. Six ans et pas un mot. Je n'ai de ses nouvelles que par les enfants.

— Tu devrais peut-être l'appeler.

— Je ne peux pas, Richard. J'ai laissé passer ma chance il y a six ans, et maintenant je pense qu'il veut juste qu'on le laisse tranquille. Il vit à la maison du lac et il travaille là-bas pour le Nature Conservancy. S'il voulait qu'on renoue le contact, il pourrait toujours m'appeler.

— Il pense peut-être la même chose de son côté. »

Elle secoua la tête.

« Je crois que tout le monde reconnaît qu'il a souffert plus que moi. Je ne pense pas qu'on puisse être assez cruel pour croire que ce soit à lui de m'appeler. En plus, j'ai déjà dit à Jessie, très clairement, que j'aimerais le revoir. Je serais très surprise si elle ne lui avait pas passé l'information – il n'y a rien qu'elle préférerait plus que sauver la situation. Donc, je crois qu'il souffre toujours, qu'il est toujours en colère et qu'il nous hait toujours, toi et moi. Et qui pourrait vraiment le lui reprocher ?

— Moi, un petit peu, dit Richard. Tu te souviens quand il m'a infligé son silence, à la fac ? C'était vraiment des conneries. C'est mauvais pour son âme. C'est le côté de sa personnalité que je n'ai jamais pu supporter.

— Dans ce cas, c'est toi qui devrais peut-être l'appeler.

— Non, dit-il en riant. Mais j'ai enfin réussi à lui faire un petit cadeau... tu verras ça dans un ou deux mois si tu ouvres l'œil. Un petit cri amical à travers les fuseaux du temps. Mais je n'ai jamais su faire des excuses. Alors que toi...

— Comment ça, alors que moi ? »

Il faisait déjà signe à la serveuse pour lui demander l'addition.

« Tu sais raconter les histoires, dit-il. Pourquoi tu ne lui raconterais pas une histoire ? »

CANTERBRIDGE
ESTATES LAKE

Il y a, pour un chat domestique, bien des façons de mourir à l'extérieur, comme le démembrement par un coyote ou le passage sous une voiture, mais lorsque Bobby, le chat adoré de la famille Hoffbauer, n'est pas rentré à la maison un soir de début juin, et que nulle trace de lui n'a pu être trouvée, malgré tous les appels, toutes les fouilles dans le périmètre de Canterbridge Estates, toutes les battues sur la route du comté, toutes les photos de Bobby punaisées sur les arbres du coin, on fut largement convaincu, dans Canterbridge Court, que Bobby avait été tué par Walter Berglund.

Canterbridge Estates était un nouveau lotissement, une douzaine de maisons spacieuses dans le style moderne à salles de bains multiples, sur la rive sud-ouest d'un petit point d'eau maintenant officiellement baptisé Canterbridge Estates Lake. Bien que le lac fût plutôt isolé, en fait, le système financier de la nation s'était récemment mis à prêter de l'argent quasiment pour rien, et la construction de ce lotissement, tout comme l'élargissement et le goudronnage de la route qui y menait, avait momentanément ravivé l'économie stagnante du comté d'Itasca. Des taux d'intérêt peu élevés avaient également attiré des retraités venant des Twin Cities, ainsi que de jeunes familles du coin, dont les Hoffbauer, qui s'étaient alors acheté la maison de leurs rêves. Lorsqu'ils commencèrent à emménager, durant l'automne 2007, leur rue paraissait encore très primitive. Les jardins, devant et derrière les maisons, étaient irréguliers, hérissés d'herbes chétives, couverts de gros blocs de roches glaciaires impossibles à déplacer et des rares bouleaux qui n'avaient pas été abattus ; l'ensemble faisait penser, au final, au projet scolaire de terrarium qu'un enfant aurait terminé à la hâte. Les chats de ce nouveau quartier préféraient, on le comprend, parcourir les bois et les bosquets adjacents à la propriété Berglund, là où se trouvaient les oiseaux. Et Walter, avant même que la dernière maison de Canterbridge soit occupée, était déjà passé de porte en porte pour se présenter et demander aux voisins de bien vouloir garder leurs chats à la maison.

Walter, en vrai natif du Minnesota, était raisonnablement sympathique, mais il y avait quelque chose chez lui, une sorte de tremblement politique dans la voix, un début de barbe grise de fanatique sur ses joues, qui caressait les familles de Canterbridge Court à rebrousse-poil. Walter vivait seul dans une vieille maison de vacances isolée et délabrée, et bien qu'il fut indéniablement plus

agréable pour ces familles de regarder de l'autre côté du lac et de voir son joli terrain que cela ne l'était pour lui de voir leurs jardins nus, et bien que certains aient pu un instant se soucier du bruit que la construction de leur maison devait causer, personne n'aime se sentir comme un intrus dans le paysage idyllique d'autrui. Ils avaient payé, après tout ; ils avaient bien le droit d'être là. De fait, leurs impôts fonciers étaient dans l'ensemble beaucoup plus élevés que ceux de Walter, et la plupart d'entre eux devaient faire face à un gonflement de leurs mensualités et vivaient avec des revenus limités ou bien économisaient pour les études de leurs enfants. Quand Walter, qui de toute évidence ne connaissait pas ces soucis, vint se plaindre de leurs chats, ils eurent l'impression qu'ils comprenaient mieux son inquiétude pour les oiseaux que lui ne comprenait le privilège hyper- raffiné de pouvoir s'inquiéter pour eux. Linda Hoffbauer, membre de l'Église évangélique et sans doute la personne la plus politisée de la rue, fut tout spécialement offensée.

« Comme ça Bobby tue des oiseaux, dit-elle à Walter. Et alors ?

— Le problème, dit Walter, c'est que les petits chats ne sont pas originaires d'Amérique du Nord au départ, et donc nos oiseaux n'ont jamais appris à se défendre contre eux. Ce n'est pas vraiment une lutte équitable.

— Les chats tuent les oiseaux, dit Linda. Ils font ça, ça fait partie de leur nature, c'est tout.

— Oui, mais ces chats sont une espèce venue du Vieux Monde, dit Walter. Ils ne font pas partie de notre nature. Ils ne seraient pas là si nous ne les avions pas introduits. C'est ça, le problème.

— Pour être honnête avec vous, dit Linda, tout ce qui m'importe, c'est d'apprendre à mes enfants à s'occuper d'un animal domestique et à en être responsables. Vous êtes en train de me dire que ce n'est pas possible ?

— Non, bien sûr que non, dit Walter. Mais vous gardez déjà Bobby dans la maison l'hiver. Tout ce que je vous demande, c'est de le garder à l'intérieur en été aussi, au nom de l'écosystème local. Nous vivons dans une zone importante pour la reproduction d'un certain nombre d'espèces d'oiseaux qui sont déjà menacées en Amérique du Nord. Et ces oiseaux ont des enfants, eux aussi. Quand Bobby tue un oiseau en juin ou en juillet, il laisse aussi derrière lui un nid plein de bébés qui ne vont pas vivre.

— Il faut donc que ces oiseaux se trouvent un autre endroit où nicher. Bobby adore courir dehors en liberté. Ce n'est pas juste de le garder enfermé quand il fait beau.

— Bien sûr. Oui. Je sais que vous aimez votre chat. Et s'il voulait bien rester dans votre jardin, tout irait bien. Mais cette terre appartenait aux oiseaux, avant même de nous appartenir. Et ce n'est

pas comme s'il y avait un moyen de dire aux oiseaux que c'est un mauvais endroit pour nicher. Eux, ils continuent de venir ici, et ils continuent de se faire tuer. Et le problème plus vaste, c'est qu'ils ont aussi de moins en moins d'espace, parce qu'il y a de plus en plus de constructions. Il est donc important que nous essayions d'être des gestionnaires responsables de cette terre merveilleuse dont nous nous sommes emparés.

— Eh bien, je suis désolée, dit Linda, mais mes enfants sont plus importants pour moi que les enfants d'un oiseau. Je ne pense pas que ce soit une position extrême, comparée à la vôtre. Dieu a donné le monde aux humains, et pour moi ça suffit.

— J'ai moi-même des enfants, et je comprends cela, dit Walter. Mais nous ne faisons que parler de garder votre Bobby à la maison. Sauf si vous et votre chat, vous vous parlez, je ne vois pas comment vous pouvez savoir qu'il n'aime pas être enfermé à la maison.

— Mon chat est un animal. Les bêtes de cette terre n'ont pas reçu le langage. Seuls les humains l'ont reçu. C'est grâce à des choses comme ça que nous savons que nous avons été créés à l'image de Dieu.

— D'accord, alors je vous le demande, comment savez-vous qu'il aime courir en liberté ?

— Les chats adorent être dehors. Tout le monde adore être dehors. Quand le temps se réchauffe, Bobby est devant la porte, il veut sortir. Je n'ai pas besoin de lui parler pour le comprendre.

— Mais si Bobby est juste un animal, et non un humain, pourquoi sa possible préférence pour le plein air bafouerait-elle le droit des oiseaux à élever leur famille ?

— Parce que Bobby fait partie de notre famille. Mes enfants l'aiment, et nous voulons qu'il soit heureux. Si nous avions un oiseau, nous voudrions aussi qu'il soit heureux. Mais nous n'avons pas d'oiseau, nous avons un chat.

— Bon, merci de m'avoir écouté, dit Walter. J'espère que vous allez y réfléchir et peut-être revenir sur votre position. »

Linda était très offensée par cette conversation. Walter n'était même pas vraiment un voisin, il n'appartenait pas à l'association des propriétaires, et le fait qu'il conduise une voiture hybride japonaise, sur laquelle il avait récemment apposé un autocollant OBAMA, signalait, dans l'esprit de Linda, une certaine mécréance et de l'indifférence envers les épreuves des familles qui devaient travailler dur, comme la sienne, qui luttait pour joindre les deux bouts et élever leurs enfants afin d'en faire des citoyens bons et aimants dans un monde dangereux. Linda n'était pas très populaire dans Canterbridge Court, mais elle était crainte comme la personne qui pouvait frapper à votre porte si vous aviez laissé votre bateau garé dans votre allée pour une nuit, en

violation du contrat liant les propriétaires, ou si l'un de ses enfants avait vu un de vos enfants allumer une cigarette derrière le collège, ou si elle avait découvert un défaut mineur dans la construction de sa maison et voulait savoir si la vôtre avait le même. Après la visite de Walter, ce dernier devint, dans son ressassement constant de l'épisode, le cinglé fana d'animaux qui lui avait demandé si elle parlait avec son chat.

De l'autre côté du lac, au cours d'un ou deux week-ends de cet été-là, les gens de Canterbridge Estates remarquèrent des visiteurs chez Walter, un jeune couple séduisant, dans une Volvo noire neuve. Le jeune homme était blond et très musclé, sa femme ou sa petite amie, svelte, un peu à la manière des jeunes citadines sans enfants. Linda Hoffbauer déclara que le couple « avait l'air arrogant », mais la majeure partie de la communauté fut soulagée de voir ces visiteurs respectables, dans la mesure où Walter, malgré toute sa politesse, leur avait paru être un ermite potentiellement pervers. Certains, parmi les habitants plus âgés de Canterbridge, partisans de longues promenades matinales, trouvaient maintenant l'audace d'adresser la parole à Walter quand ils le croisaient sur la route. Ils apprirent que le jeune couple était son fils et sa belle-fille, qui avaient une affaire florissante à St. Paul, et qu'il avait également une fille célibataire vivant à New York. Ils lui posèrent des questions fondamentales sur son statut marital, dans l'espoir de savoir s'il était divorcé ou simplement veuf, et quand il se montra assez rusé pour éluder ces questions, un des voisins les plus au fait sur le plan technologique alla sur Internet et découvrit que Linda Hoffbauer avait eu raison, après tout, de suspecter Walter d'être un fou et une menace. Il avait apparemment fondé un groupe écologique radical qui s'était dissout après la mort de sa cofondatrice, une jeune femme au nom étrange qui, très clairement, n'était pas la mère de ses enfants. Dès que cette information intéressante circula dans le quartier, les promeneurs du matin cessèrent de parler à Walter – moins, peut-être, parce que son extrémisme les inquiétait, que parce que son existence d'ermite avait maintenant fortement le goût du chagrin, de ce chagrin terrible dont il vaut mieux s'éloigner, un chagrin qui dure et qui, comme toutes les formes de folie, semble toujours menaçant, voire contagieux.

Plus tard durant l'hiver suivant, quand la neige commença à fondre, Walter réapparut dans Canterbridge Court, il portait cette fois un carton plein d'un genre de bavoirs pour chats, en latex de couleurs vives. Il prétendait qu'un chat portant ce bavoir pouvait s'amuser dehors autant qu'il le voulait, grimper aux arbres, s'attaquer aux phalènes, tout sauf se jeter avec efficacité sur les oiseaux. Il dit qu'attacher une clochette au collier du chat s'était révélé inutile pour ce qui était de prévenir les oiseaux. Il ajouta que l'estimation

optimiste du nombre d'oiseaux chanteurs tués chaque jour par des chats en Amérique du Nord s'élevait à un million, ce qui voulait dire 365 000 000 par an (et cela, insistait-il, était une estimation basse, qui n'incluait pas les poussins morts de faim des oiseaux tués). Bien que Walter ne parût pas se rendre compte qu'il serait très fastidieux de mettre ce truc autour du cou du chat chaque fois qu'il sortait, ni penser à l'air idiot du chat avec son bavoir de latex bleu ou rouge, les propriétaires les plus âgés de chats dans la rue acceptèrent poliment les bavoirs et promirent de les essayer, pour que Walter les laisse tranquilles et qu'ils puissent jeter les bavoirs. Seule Linda refusa carrément cet accessoire. Aux yeux de Linda, Walter était comme ces huiles de gauche du gouvernement qui voulaient distribuer des préservatifs dans les écoles, reprendre aux gens leurs armes à feu et forcer tous les citoyens à porter une carte nationale d'identité. Elle se sentit inspirée de lui demander si les oiseaux se trouvant sur son terrain lui appartenaient et sinon, en quoi cela le regardait si Bobby aimait bien les chasser. Walter répondit dans un jargon de bureaucrate en évoquant la loi sur les oiseaux migrateurs d'Amérique du Nord, qui interdisait censément de faire du mal à tout oiseau n'étant pas considéré comme du gibier qui traversait les frontières canadienne ou mexicaine. Ce qui rappela à Linda le désagréable souvenir du nouveau président du pays, qui voulait abandonner la souveraineté nationale aux Nations Unies, et elle dit à Walter, aussi civilement qu'elle le put, qu'elle était très occupée à élever ses enfants et qu'elle apprécierait qu'il ne vienne plus frapper à sa porte.

Sur un plan diplomatique, Walter n'avait pas vraiment choisi le bon moment pour débarquer avec ses bavoirs. Le pays venait de plonger dans une profonde récession économique, la Bourse était dans les choux, et cela semblait presque obscène de sa part de continuer à être ainsi obsédé par les oiseaux. Même les couples de retraités de Canterbridge Court souffraient – la chute de leurs investissements en avait forcé plusieurs à renoncer à leurs séjours hivernaux en Floride ou en Arizona – et deux des familles plus jeunes de la rue, les Dent et les Dolberg, n'avaient pas réussi à honorer toutes leurs traites (traites qui avaient gonflé au pire moment) et allaient sans doute perdre leur demeure. Tandis que Teagan Dolberg attendait des réponses de la part de sociétés d'aide au crédit qui semblaient changer de numéro de téléphone et d'adresse chaque semaine, et de la part de conseillers fédéraux bon marché spécialisés dans l'endettement, qui se révélèrent n'être ni fédéraux ni bon marché, les sommes incroyables dues sur ses comptes Visa et MasterCard imposaient des remboursements mensuels de trois voire quatre mille dollars, et les amies et voisines auxquelles elle avait vendu des packs de dix séances de manucure, dans le simili salon qu'elle avait installé dans son sous-sol, continuaient à venir pour

se faire faire les ongles sans toutefois apporter davantage de revenu. Même Linda Hoffbauer, dont le mari avait des contrats de voirie sûrs avec le comté d'Itasca, avait décidé de baisser son thermostat et de laisser ses enfants aller à l'école en bus au lieu de les conduire et de les rechercher avec son 4 × 4. Les sujets d'angoisse flottaient comme un nuage d'aoûtats au-dessus de Canterbridge Court ; ils envahissaient toutes les maisons *via* les infos du câble, les débats à la radio et Internet. Il y avait pas mal de bavardage sur Twitter, mais le monde bruisant et frémissant de la nature, que Walter avait invoqué comme si les gens étaient toujours censés s'en soucier, c'était l'angoisse de trop.

On entendit à nouveau parler de Walter en septembre, lorsqu'il alla distribuer des tracts dans le quartier sous couvert de la nuit. Les maisons des Dent et des Dolberg étaient maintenant vides, leurs fenêtres s'étaient assombries comme s'étaient éteintes les lumières d'attente quand les appels d'urgence avaient fini par tranquillement raccrocher, mais les autres résidents de Canterbridge Estates se réveillèrent tous un matin pour trouver sur le pas de leur porte une lettre poliment intitulée « Chers voisins », reprenant les arguments antichats que Walter avait déjà présentés deux fois, plus quatre pages de photos qui étaient tout sauf polies. Walter avait apparemment passé tout son été à rassembler des documents sur les morts d'oiseaux survenues sur sa propriété. Chaque photo (il y en avait plus de quarante) était accompagnée d'une date et d'un nom d'espèce. Les familles de Canterbridge qui n'avaient pas de chat furent offensées d'avoir été incluses dans la distribution, et celles qui avaient un chat furent offensées par l'apparente certitude de Walter que chaque mort d'oiseau survenue sur sa propriété était la faute de leur petit animal favori. Linda Hoffbauer fut d'autant plus folle de rage que le document avait été laissé à un endroit où un de ses enfants aurait très facilement pu tomber sur ces images traumatisantes de moineaux sans tête et d'entrailles sanglantes. Elle appela le shérif du comté, qu'elle et son mari fréquentaient, pour voir si peut-être Walter pourrait être tenu coupable de harcèlement illégal. Le shérif déclara que ce n'était pas le cas, mais il fut d'accord pour passer chez Walter et lui donner un petit avertissement – une visite qui conduisit à la découverte inattendue que Walter était diplômé en droit et qu'il était parfaitement au fait non seulement de ses droits garantis par le Premier Amendement, mais aussi du contrat liant les propriétaires de Canterbridge Estates, qui contenait une clause exigeant que les animaux domestiques soient en permanence surveillés par leurs propriétaires ; le shérif conseilla donc à Linda de déchirer le document et de passer à autre chose.

Puis vint l'hiver tout blanc, et les chats du quartier battirent en retraite dans les maisons (où, comme Linda elle-même dut l'admettre,

ils semblaient parfaitement contents de se trouver), et le mari de Linda entreprit personnellement de dégager la neige sur la route du comté de telle manière que Walter devait pelleter pendant une heure pour dégager le bout de son allée à chaque nouvelle chute de neige. Maintenant que les arbres n'avaient plus de feuilles, le voisinage avait une bonne vue, de l'autre côté du lac gelé, sur la petite maison Berglund, aux fenêtres de laquelle on n'avait jamais vu scintiller de télévision. Il était difficile d'imaginer ce que Walter pouvait y faire, tout seul, dans la grande nuit hivernale, sinon ruminer l'hostilité et les critiques. Sa maison se trouva totalement dans le noir pendant une semaine à Noël, ce qui sembla indiquer une visite dans sa famille à St. Paul, ce qui était aussi difficile à imaginer : un tel cinglé pouvait-il être aimé par des gens ? Linda, en particulier, fut soulagée à la fin des vacances, quand le cinglé reprit sa vie d'ermite et qu'elle put elle-même retrouver sa haine non diluée par la pensée que quelqu'un pouvait avoir de l'affection pour lui. Un soir de février, le mari de Linda annonça que Walter avait porté plainte auprès du comté pour le blocage délibéré de son allée, ce quelle eut finalement plaisir à entendre. Il était bon de savoir qu'il était conscient qu'ils le haïssaient.

D'une manière tout aussi perverse, lorsque la neige finit par fondre, que les bois reverdirent, que Bobby fut à nouveau autorisé à sortir et qu'il disparut assez vite, Linda eut la sensation qu'une démangeaison profonde venait d'être grattée, cette sorte de démangeaison primale qui ne fait justement qu'empirer quand on la gratte. Elle comprit immédiatement que Walter était derrière la disparition de Bobby, et ressentit une gratification intense en constatant que son voisin s'était élevé à hauteur de sa haine à elle, qu'il lui avait donné une cause nouvelle et un carburant nouveau : il était prêt à jouer avec elle au jeu de la haine et à être le représentant local de tout ce qui n'allait pas dans le monde de Linda. Tout en organisant la recherche du chat disparu de ses enfants et en claironnant l'angoisse de ces derniers auprès de tout le voisinage, elle se délectait en secret de cette angoisse et prenait plaisir à pousser ses enfants à haïr Walter pour cette perte. Elle aimait Bobby, mais elle savait que c'était un péché que d'idolâtrer une bête. Le péché qu'elle haïssait réellement résidait chez son soi-disant voisin. Quand il devint clair que Bobby ne reviendrait pas, elle emmena ses enfants au refuge pour animaux du coin et les laissa choisir trois nouveaux chats, que, dès le retour à la maison, elle libéra de leurs boîtes en carton, en les expédiant dans la direction des bois de Walter.

Walter n'avait jamais aimé les chats. Pour lui, ils étaient les sociopathes de l'univers des animaux de compagnie, une espèce domestiquée comme un mal nécessaire en vue du contrôle des

rongeurs et par la suite fétichisée comme les pays malheureux peuvent fétichiser leur armée, saluant les uniformes des tueurs comme les propriétaires de chats caressaient l'adorable fourrure de leurs animaux et leur pardonnaient leurs griffes et leurs crocs. Il n'avait jamais vu, dans le museau d'un chat, autre chose qu'un manque de curiosité et qu'un intérêt autocentré narquois ; il suffisait de l'exciter avec une souris en caoutchouc pour découvrir sa vraie nature. Mais avant de venir vivre dans la maison de sa mère, cela dit, il avait eu des maux bien pires contre lesquels lutter. Maintenant qu'il était responsable des ravages causés par les chats errants sur les terrains qu'il gérait au nom du Nature Conservancy, et maintenant que la blessure infligée à son lac par la construction du Canterbridge Estates se doublait de l'insulte des chats des résidents circulant librement, son vieux préjugé antifélins prit de l'ampleur et devint cette sorte de malheur fulgurant et ces doléances quotidiennes dont les mâles dépressifs Berglund ont de toute évidence besoin pour donner du sens et de la substance à leurs vies.

Les doléances des deux années passées – l'horreur des tronçonneuses, des pelleteuses, des petites explosions et de l'érosion, des marteaux et des coupe-carreaux et du rock à plein tube – tout cela était maintenant terminé et il avait besoin d'autre chose.

Certains chats sont paresseux ou inaptes à tuer, mais Bobby, matou noir à pattes blanches, n'était pas de ceux-là. Bobby était assez rusé pour battre en retraite dans la maison des Hoffbauer à la tombée de la nuit, lorsque les ratons laveurs et les coyotes devenaient un danger, mais chaque matin, durant les mois sans neige, on pouvait le voir se lancer de nouveau le long de la rive sud dénudée du lac pour pénétrer sur le terrain de Walter et aller y tuer des créatures. Moineaux, tohis, grives, parulines à gorge jaune, chardonnerets, troglodytes. Les goûts de Bobby étaient plutôt éclectiques, ses capacités d'attention sans limites. Il ne se lassait jamais de tuer et il ajoutait à cela le défaut de l'absence de loyauté et de gratitude, il se souciait donc rarement de rapporter ses proies à ses propriétaires. Il capturait sa victime, jouait avec, la massacrait, il lui arrivait de la grignoter un peu, mais il se contentait généralement d'abandonner la carcasse. Les bois herbeux et dégagés en contrebas de la maison de Walter, ainsi que l'habitat limitrophe attiraient tout particulièrement les oiseaux, et donc Bobby. Walter avait toujours sous la main un petit tas de cailloux pour le bombarder, et il avait une fois réussi un toucher de cible aqueux avec le robinet à pression de son tuyau d'arrosage, mais Bobby avait vite appris à rester dans les bois au petit matin, en attendant que Walter parte au travail. Certains des terrains du Nature Conservancy que gérait Walter se trouvaient assez loin pour qu'il soit absent plusieurs nuits et, presque invariablement, quand il

rentrait à la maison, il trouvait une nouvelle scène de carnage sur la pente, derrière sa maison. Si ce genre de chose ne s'était produit qu'en cet endroit, il aurait peut-être pu le supporter, mais savoir que ça se passait partout le rendait fou.

Et pourtant, il était trop sensible et trop respectueux de la loi pour tuer le chat de quelqu'un. Il pensa aller chercher son frère Mitch pour faire le boulot, mais le casier judiciaire de Mitch ne plaidait pas en faveur de cette solution, et Walter savait bien que Linda Hoffbauer ne ferait probablement que prendre un autre chat. Ce ne fut qu'après un deuxième été d'échecs dans ses efforts diplomatiques et pédagogiques, et après que le mari de Linda Hoffbauer eut bloqué l'allée de Walter avec de la neige une fois de trop, qu'il décida que, bien que Bobby ne fût qu'un chat parmi soixante-quinze millions de chats américains, le temps était venu pour cet animal de payer personnellement pour sa carrière de sociopathe. Walter se procura un piège et des instructions détaillées auprès d'une des entreprises menant la guerre quasiment perdue d'avance contre les chats errants sur les terres du Nature Conservancy, et avant l'aube d'un matin de mai, il installa le piège, appâté avec des foies de poulet et du bacon, le long du trajet que Bobby avait l'habitude de parcourir sur sa propriété. Il savait bien que face à un chat intelligent, on n'avait qu'une seule chance, avec un piège. Doux à ses oreilles furent les cris félins montant de la colline deux heures plus tard. Il chargea le piège agité et puant la merde dans sa Prius et l'enferma dans le coffre. Le fait que Linda Hoffbauer n'avait jamais mis de collier à Bobby – sans doute trop restrictif, pour la précieuse liberté de son chat – rendit les choses plus faciles pour Walter qui, après un trajet de trois heures, déposa l'animal dans un refuge de Minneapolis, où on allait soit le tuer soit le fourguer à une famille citadine qui le garderait enfermé.

Il n'était pas préparé à l'attaque de dépression qui le terrassa sur la route à la sortie de Minneapolis. À ce sentiment de perte, ce gâchis et ce chagrin : le sentiment que lui et Bobby avaient en fait été tous les deux mariés d'une certaine façon et que même un horrible mariage était moins solitaire que pas de mariage du tout. Malgré lui, il visualisa la triste cage dans laquelle Bobby allait maintenant vivre. Il savait bien que cela ne servait à rien d'imaginer que les Hoffbauer allaient manquer à Bobby – les chats ne savaient rien faire d'autre que d'utiliser les gens – mais il y avait malgré tout quelque chose de pitoyable dans le fait qu'il ait été piégé.

Cela faisait presque six ans qu'il vivait seul et qu'il s'en débrouillait. La section de l'État du Nature Conservancy, qu'il avait jadis dirigée, et dont les bonnes relations avec les corporations et les millionnaires le rendait maintenant malade, avait accédé à sa demande de le réengager comme régisseur tout au bas de l'échelle et,

durant les mois de gel, comme assistant pour des tâches administratives particulièrement mornes et prenantes. Il ne faisait pas grand-chose d'éblouissant sur les terres qu'il surveillait, mais il ne faisait pas de mal non plus, et les journées qu'il passait parmi les conifères, les plongeurs, les troglodytes et les pics-verts lui apportaient le soulagement de l'oubli. Ses autres tâches – rédiger des demandes de subvention, recenser la littérature sur la faune sauvage, passer des appels téléphoniques en faveur d'une nouvelle taxe pour soutenir une fondation écologique au niveau de l'État, qui avait pour finir recueilli plus de votes dans l'élection de 2008 qu'Obama lui-même – étaient tout aussi peu sujettes à controverse. Tard le soir, il préparait un des cinq repas frugaux qui maintenant lui suffisaient, et ensuite, parce qu'il ne lisait plus de romans, qu'il n'écoutait plus de musique et ne faisait plus rien d'autre pouvant être lié aux sentiments, il se faisait plaisir en jouant aux échecs ou au poker sur son ordinateur et, parfois, en regardant de la pornographie grossière, sans aucune relation avec les émotions humaines.

En de telles périodes, il se faisait l'effet d'un vieux con cinglé vivant dans les bois, et il prenait soin de débrancher son téléphone, de peur que Jessica appelle pour voir comment il allait. Avec Joey, il pouvait encore être lui-même, parce que non seulement Joey était un homme, mais surtout un homme Berglund, trop froid et délicat pour être intrusif, et même si Connie était plus difficile à gérer, parce qu'il y avait toujours une dimension sexuelle dans sa voix, de la sexualité et un flirt innocent, il n'était jamais trop dur de la faire parler d'elle-même et de Joey, parce qu'elle était très heureuse en réalité. La véritable épreuve, c'était Jessica. Sa voix ressemblait plus que jamais à celle de Patty, et Walter se retrouvait souvent en sueur à la fin de leurs conversations, à cause de l'effort fourni pour maintenir l'échange centré sur sa vie à elle, ou à défaut sur son travail à lui. Il y avait eu un temps, après l'accident de voiture qui avait radicalement mis un terme à sa vie, où Jessica lui était tombée dessus et s'était occupée de son chagrin. Elle avait en partie fait cela dans l'espoir qu'il aille mieux, et quand elle avait compris qu'il n'irait pas mieux, qu'il n'avait pas envie d'aller mieux, qu'il n'avait jamais voulu aller mieux, elle s'était mise très en colère contre lui. Il avait fallu à Walter plusieurs années difficiles pour apprendre à Jessica, avec froideur et sévérité, à le laisser tranquille et à s'occuper de sa propre vie. Chaque fois qu'un silence s'abattait maintenant entre eux, il sentait qu'elle se demandait s'il fallait renouveler son assaut thérapeutique, et il trouvait profondément épuisant de devoir inventer de nouvelles tactiques conversationnelles, semaine après semaine, pour l'en empêcher.

Lorsqu'il rentra enfin de sa mission à Minneapolis, après une visite productive de trois jours dans un vaste terrain du comté de

Beltrami, il trouva une feuille de papier agrafée au bouleau se trouvant à l'entrée de son allée, M'AVEZ-VOUS VU ? disait le message, JE M'APPELLE BOBBY ET MA FAMILLE ME CHERCHE. Le museau noir de Bobby ne ressortait pas bien sur la photocopie – ses yeux pâles et hésitants semblaient spectraux et perdus – mais Walter voyait bien maintenant, comme jamais avant, pourquoi quelqu'un pourrait trouver ce museau digne de protection et de tendresse. Il ne regrettait pas d'avoir supprimé une menace pour l'écosystème, sauvant ainsi la vie de nombreux oiseaux, mais la vulnérabilité de petit animal qu'il percevait maintenant dans le museau de Bobby l'éclairait sur une faille fatale dans son propre caractère, cette faille qui lui faisait prendre en pitié même les êtres qu'il détestait le plus. Il avança dans son allée, tentant de profiter de la paix provisoire qui régnait dorénavant sur sa propriété, l'absence d'angoisse au sujet de Bobby, la lumière d'un soir de printemps, les bruants à gorge blanche chantant *pure sweet Canada Canada Canada*, mais il avait la sensation d'avoir vieilli de plusieurs années durant les quatre nuits où il avait été absent.

Ce même soir, alors qu'il se faisait des œufs au plat avec des toasts, il reçut un appel de Jessica. Peut-être l'appelait-elle dans un but précis, ou peut-être entendit-elle quelque chose dans la voix de son père, une sorte de perte de détermination, mais, dès qu'ils eurent épuisé les maigres nouvelles que la semaine de Jessica avait pu produire, il resta silencieux si longtemps qu'elle en trouva l'audace de déclencher une nouvelle offensive.

« Alors, j'ai vu maman, l'autre soir, dit-elle. Elle m'a dit quelque chose d'intéressant et je pense que tu aimerais l'entendre. Tu veux l'entendre ?

— Non, dit-il sévèrement.

— Bon, et ça te gêne si je te demande pourquoi ? »

Du dehors, dans le crépuscule bleuté, par la fenêtre ouverte de la cuisine, venait le cri lointain d'un enfant appelant, *Bobby !*

« Écoute, dit Walter. Je sais qu'elle et toi vous êtes proches, et ça me va. Je serais désolé si ce n'était pas le cas. Je veux que tu aies deux parents. Mais si ça m'intéressait d'avoir de ses nouvelles, je l'appellerais moi-même. Je ne veux pas que tu te mettes dans la position de celle qui passe les messages.

— Ça ne me dérange pas, d'être dans cette position.

— Ce que je dis, c'est que ça me dérange, moi. Ça ne m'intéresse pas de recevoir des messages.

— Je ne crois pas que ce soit un mauvais message, celui qu'elle veut t'envoyer.

— Je me fiche du genre de message que ça peut être.

— Alors, est-ce que je peux te demander pourquoi tu ne divorces pas ? Si tu ne veux plus rien avoir à faire avec elle ? Parce que, tant

que tu n'es pas divorcé, tu lui donnes un peu comme de l'espoir. »

Une autre voix d'enfant avait rejoint la première, et les deux appelaient *Booobbyy ! Booobbyy !* Walter ferma la fenêtre.

« Je ne veux pas entendre parler de ça, dit-il à Jessica.

— D'accord, papa, mais tu pourrais au moins répondre à ma question ? Pourquoi tu ne divorces pas ?

— C'est quelque chose auquel je ne veux pas penser tout de suite.

— Mais ça fait six ans ! Il serait temps de commencer à y penser, non ? Ne serait-ce que par simple esprit de justice ?

— Si elle veut divorcer, elle n'a qu'à m'écrire. Elle n'a qu'à faire écrire une lettre par un avocat.

— Ce que je dis, moi, c'est pourquoi tu ne veux pas divorcer, toi ?

— Je ne veux pas avoir à m'occuper de toutes les choses que cela viendrait agiter. J'ai quand même le droit de ne pas faire quelque chose que je ne veux pas faire.

— Mais qu'est-ce que ça agiterait ?

— De la douleur. J'ai assez souffert comme ça. Et je souffre encore.

— Je le sais, papa. Mais Lalitha est partie, maintenant. Ça fait six ans qu'elle est partie. »

Walter secoua la tête violemment, comme s'il avait reçu une giclée d'ammoniaque en plein visage.

« Je ne veux pas penser à ça. Je veux juste sortir de chez moi chaque matin et observer des oiseaux qui n'ont rien à voir avec tout ça. Des oiseaux qui ont leur propre vie, et leurs propres combats. Et puis essayer de faire quelque chose pour eux. Ils sont les seuls êtres qui me semblent encore aimables. À part toi et Joey, bien sûr. Je n'ai rien d'autre à dire, et je ne veux plus que tu me poses de questions.

— Oui, mais tu as pensé à voir un thérapeute ? Tu vois, pour pouvoir avancer dans ta vie ? Tu n'es pas si vieux que ça, tu sais.

— Je ne veux pas changer, dit-il. Je passe quelques minutes difficiles chaque matin, puis je sors pour me dépenser et si je reste debout assez tard, je peux m'endormir. On va voir un thérapeute si on veut changer quelque chose. Je n'aurais rien à dire à un thérapeute.

— Mais tu aimais maman, non ?

— Je ne sais pas. Je ne me souviens pas. Je ne me souviens que de ce qui s'est passé après son départ.

— Tu sais, elle est plutôt adorable, en fait. Elle est assez différente de ce quelle était. Elle est un peu devenue la mère parfaite, aussi incroyable que ça paraisse.

— Comme je te l'ai dit, j'en suis heureux pour toi. Et je suis heureux que tu l'aies dans ta vie.

— Mais tu ne la veux pas dans ta vie à toi.

— Écoute, Jessica, je sais que c'est ce que tu veux. Je sais que tu

veux un dénouement heureux. Mais je ne peux pas changer mes sentiments, juste parce que c'est quelque chose que tu souhaites.

— Et tes sentiments, c'est que tu la hais.

— Elle a fait son choix. C'est tout ce que j'ai à dire.

— Désolée, papa, mais c'est grotesque et injuste. C'est toi qui as fait le choix. Elle ne voulait pas partir.

— Je suis sûr que c'est ce quelle te dit. Tu la vois toutes les semaines, je suis sûr qu'elle t'a vendu sa version, qui j'en suis persuadé aussi doit être très clémentine pour elle. Mais tu ne vivais pas avec elle pendant les cinq années avant son départ. C'était un cauchemar, et je suis tombé amoureux de quelqu'un d'autre. Ça n'avait jamais été mon intention, de tomber amoureux de quelqu'un d'autre. Et je sais que tu es très malheureuse que ça se soit produit. Mais la seule raison pour laquelle ça s'est produit, c'est que ta mère était impossible à vivre.

— Dans ce cas, tu devrais divorcer. Tu lui dois au moins ça, après toutes ces années de mariage, non ? Si tu pensais assez de bien d'elle pour rester avec elle durant toutes ces bonnes années, tu ne lui dois pas au moins le respect de divorcer honnêtement ?

— Ça n'a pas été des années aussi bonnes que ça, Jessica. Elle n'a cessé de me mentir, tout ce temps... je ne crois pas que je lui doive grand-chose pour ça. Et, je te l'ai dit, si elle veut divorcer, elle peut.

— Elle ne veut pas divorcer ! Elle veut revivre avec toi !

— Je ne peux même pas imaginer la voir une minute ! Tout ce que je peux imaginer, c'est une souffrance insupportable, rien, qu'à sa vue.

— N'est-il pas possible, papa, que la raison pour laquelle il te serait si douloureux de la voir, c'est parce que tu l'aimes toujours ?

— Parlons d'autre chose, Jessica. Si ce que je ressens peut avoir de l'importance pour toi, tu ne me parleras plus de ça. Je ne veux pas avoir peur de décrocher le téléphone quand tu appelles. »

Il resta un long moment assis, le visage dans les mains, son dîner intact, tandis que la maison s'assombrissait lentement, que le monde printanier de la terre cédait la place au monde plus abstrait du ciel : des volutes roses stratosphériques, le froid profond d'un espace tout aussi profond, les premières étoiles. C'était ainsi que sa vie allait, dorénavant : il chassait Jessica et la regrettait à la seconde où elle avait disparu. Il pensa retourner à Minneapolis le lendemain matin pour récupérer le chat et le rendre à ces enfants qui le pleuraient, mais il ne pouvait pas davantage faire ça que d'appeler Jessica pour s'excuser. Ce qui était fait était fait. Ce qui était passé était passé. Dans le comté de Mingo, en Virginie-Occidentale, lors du matin le plus couvert et le plus moche de sa vie, il avait demandé aux parents de Lalitha s'il pouvait voir le corps de leur fille. Les parents étaient des gens froids et excentriques, des ingénieurs, avec un fort accent. Le

père avait les yeux secs, mais la mère ne cessait d'exploser, bruyamment, sans raison apparente, en un gémissement bizarre de pleureuse, qui ressemblait un peu à un chant, curieusement cérémonial et impersonnel, comme une élegie pour une idée. Walter se rendit seul à la morgue, sans penser à rien. Son amour gisait sous un drap sur un brancard d'une hauteur peu commode, trop haut pour qu'il soit possible de s'agenouiller à ses côtés. Les cheveux de Lalitha étaient comme toujours, soyeux, épais et noirs, comme toujours, mais quelque chose n'allait pas dans sa mâchoire, une blessure scandaleusement cruelle et impardonnable, et le front, lorsqu'il l'embrassa, était plus froid que le front d'une jeune personne ne devait l'être dans un monde juste. Cette froideur le pénétra par les lèvres et ne le quitta plus. Ce qui était passé était passé. Son bonheur sur cette terre était mort, plus rien n'avait de sens. Communiquer avec sa femme, comme le lui demandait instamment Jessica, aurait signifié l'abandon de ses derniers moments avec Lalitha, et il avait le droit de ne pas faire cela. Il avait le droit, dans un univers aussi injuste, de ne pas se montrer clément avec sa femme, tout comme il avait le droit de laisser les petits Hoffbauer appeler en vain leur Bobby, parce que plus rien n'avait de sens.

Trouvant de la force dans ses refus – assez de force, certainement, pour sortir de son lit le matin et se propulser à travers de longues journées passées dehors et de longs trajets sur des routes congestionnées par les vacanciers et les riches de la grande banlieue – il avait survécu à un été de plus, l'été le plus solitaire de toute sa vie. Il dit à Joey et à Connie, avec une part de vérité (une très petite part), qu'il était trop occupé pour les recevoir, et il renonça à se battre contre les chats qui continuaient à envahir ses bois ; il ne se voyait pas s'infliger un autre drame du genre de celui qu'il avait vécu avec Bobby. En août, il reçut une épaisse enveloppe venant de sa femme, une sorte de manuscrit sans doute relatif au « message » dont Jessica avait parlé, il le mit de côté, sans l'avoir ouvert, dans le meuble de classement dans lequel il conservait leurs anciens avis d'imposition, leurs anciens relevés de compte commun et son testament auquel il n'avait jamais retouché. Moins de trois semaines plus tard, il reçut un paquet rembourré spécial CD, portant comme adresse d'expédition Katz, à Jersey City ; il enfouit cela aussi, sans l'ouvrir, dans le même meuble. Avec ces deux envois, comme avec les titres des journaux qu'il ne pouvait éviter de lire quand il allait à Fen City pour ses courses – de nouvelles crises au pays et à l'étranger, d'autres mensonges répandus par des fous d'extrême droite, de nouveaux désastres écologiques éclatant dans cette fin de partie mondiale –, il sentait le monde extérieur se refermer sur lui, exigeant sa considération, mais tant qu'il restait seul dans les bois il pouvait

demeurer fidèle à son refus. Il venait d'une longue lignée de partisans du refus, et il avait le caractère pour ça. Il ne semblait presque plus rien rester de Lalitha ; elle lui revenait comme les oiseaux morts dans la nature – d'une légèreté inconcevable au début, puis dès que leurs petits cœurs cessaient de battre, ils n'étaient à peine plus que des petits bouts de duvet et d'osselets creux, que le vent dispersait facilement – mais cela ne faisait que le rendre plus déterminé à tenir au peu qui lui restait d'elle.

Ce qui explique pourquoi, en ce matin d'octobre où le monde finit par arriver chez lui, sous la forme d'une berline Hyundai d'un modèle nouveau, garée à mi-hauteur de son allée, dans la courbe maintenant couverte d'herbes où Mitch et Brenda avaient jadis garé leur bateau, il ne s'arrêta pas pour voir qui se trouvait dans la voiture. Il se dépêchait de prendre la route, une réunion du Nature Conservancy l'attendait à Duluth, et il ne ralentit l'allure que le temps de voir que le siège du conducteur était incliné en arrière, et que ce conducteur dormait peut-être. Il avait des raisons d'espérer que celui ou celle se trouvant dans la voiture serait parti quand il reviendrait, parce que sinon pourquoi n'avait-on pas frappé à sa porte ? Mais la voiture était toujours là, le capot arrière réfléchissant la lumière de ses phares, quand il déboucha de la route du comté à huit heures ce soir-là.

Il sortit et alla regarder par la vitre de la voiture garée là, il constata qu'elle était vide et que le siège avait été remis en position droite. Les bois étaient froids ; l'air était calme et sentait la possibilité de la neige ; le seul bruit audible était un vague gargouillis humain venant de Canterbridge Estates. Il rentra dans sa voiture et s'avança vers la maison où une femme, Patty, était assise sur le perron, dans le noir. Elle portait un jean et une veste en velours léger. Elle avait ramené ses jambes contre sa poitrine pour lutter contre le froid, et son menton reposait sur ses genoux.

Il éteignit le moteur et attendit un long moment, entre vingt et trente minutes, qu'elle se lève et vienne lui parler, si c'était ce qu'elle était venue faire. Mais elle ne bougea pas et il finit par rassembler le courage nécessaire pour quitter sa voiture et se diriger vers la maison. Il s'arrêta brièvement sur le seuil, il était à moins de cinquante centimètres d'elle, pour lui donner une chance de prendre la parole. Mais elle ne releva pas la tête. Le refus de parler de Walter était si enfantin qu'il ne put s'empêcher de sourire. Mais ce sourire était un aveu dangereux, et il l'étouffa brutalement, se blinda, entra dans la maison et ferma la porte derrière lui.

Sa force n'était pas infinie, néanmoins. Il ne put s'empêcher d'attendre dans le noir, près de la porte, pendant un autre long moment, peut-être une heure, prêtant l'oreille pour entendre si elle bougeait, luttant pour ne pas manquer le plus léger coup frappé sur la

porte. Ce qu'il entendit, au lieu de cela, dans son imagination, fut Jessica lui disant qu'il devait se montrer juste : qu'il devait au moins à sa femme la courtoisie de lui dire de s'en aller. Et pourtant, après six ans de silence, il sentait que le moindre mot prononcé reviendrait à reconsidérer tout le reste – cela mettrait à mal tout son refus et nierait tout ce qu'il avait voulu signifier par ce refus.

À la longue, comme s'il sortait d'un rêve à moitié éveillé, il alluma une lampe, but un verre d'eau et se trouva attiré par le meuble de classement, comme en une sorte de compromis ; il pouvait au moins jeter un œil sur ce que le monde avait à lui dire. Il ouvrit d'abord le paquet de Jersey City. Il n'y avait pas de petit mot, juste un CD enveloppé de plastique. Il s'agissait en fait d'une performance solo de Richard Katz pour un petit label, avec un paysage boréal sur lequel s'inscrivait le titre *Songs for Walter*.

Il entendit un cri aigu de douleur, le sien, comme si c'était celui de quelqu'un d'autre. *L'enculé, l'enculé*, ce n'était pas juste. Il retourna le CD d'une main tremblante et lut les titres des chansons. La première s'intitulait, « Deux gosses, ça va, pas de gosses, c'est mieux ».

« Putain ! Espèce d'enfoiré, dit-il en souriant et pleurant à la fois. C'est vraiment injuste, ça, espèce d'enfoiré ! »

Après avoir pleuré un moment devant tant d'injustice, et devant la possibilité que Richard ne soit pas totalement sans cœur, il rangea le CD dans le paquet et ouvrit l'enveloppe de Patty. Elle contenait un manuscrit dont il ne lut qu'un court paragraphe, avant de se ruer sur la porte et de l'ouvrir en agitant les feuilles vers Patty.

« Je ne veux pas de ça ! cria-t-il. Je ne veux pas te lire ! Je veux que tu prennes ça, et que tu montes dans ta voiture pour te réchauffer, parce qu'il fait un putain de froid, ici ! »

De fait, elle était agitée de frissons, mais elle semblait bloquée dans sa position repliée et ne leva pas les yeux pour voir ce qu'il tenait. En fait, elle baissa encore un peu plus la tête, comme s'il était en train de taper dessus.

« Va dans ta voiture ! Va te réchauffer ! Je ne t'ai pas demandé de venir ici ! »

Ce ne fut peut-être qu'un frisson particulièrement violent, mais elle eut l'air de secouer la tête en entendant cela, un petit peu.

« Je te promets que je t'appellerai, dit-il. Je te promets que nous aurons une conversation au téléphone si tu t'en vas maintenant et si tu vas te réchauffer.

— Non, dit-elle d'une toute petite voix.

— Comme tu veux, alors, gèle ! »

Il referma la porte et traversa la maison en courant pour ressortir par la porte de derrière et aller jusqu'au lac. Il était résolu à avoir froid aussi si elle persistait à vouloir geler sur place. Il tenait encore le

manuscrit à la main, machinalement. De l'autre côté du lac brillaient les lumières dispendieuses de Canterbridge Estates, avec les écrans géants diffusant ce que les gens croyaient être les nouvelles du soir. Tout le monde était bien au chaud dans sa tanière, les centrales électriques de l'Iron Range alimentées au charbon acheminaient le courant dans le réseau, et l'Arctique était encore assez arctique pour envoyer du givre sur les bois tempérés d'octobre. Il avait toujours assez mal su comment vivre, mais jamais autant qu'en cet instant. Cependant, comme la morsure de l'air devenait moins tonique et plus sérieuse, plus comme un froid dans ses os, il se mit à s'inquiéter pour Patty. Claquant des dents, il remonta la colline et contourna la maison pour retrouver le perron et la découvrir affalée, moins repliée sur elle-même, la tête dans l'herbe. Chose tout à fait effrayante, elle ne tremblait plus.

« Allez Patty, d'accord, dit-il en s'agenouillant. Ça ne va pas, ça, tu sais ? Je vais t'amener à l'intérieur. »

Elle bougea un peu, avec raideur. Ses muscles semblaient avoir perdu toute élasticité, aucune chaleur n'émanait du velours de sa veste. Il tenta de la relever, mais en vain, il la porta donc à l'intérieur, la posa sur le canapé et la recouvrit avec une pile de couvertures.

« C'est vraiment stupide, dit-il en mettant de l'eau à chauffer dans une bouilloire. Les gens meurent, en faisant des choses comme ça. Patty ? Pas besoin qu'il fasse moins quinze, on peut mourir à moins un. Tu es vraiment stupide d'être restée assise là si longtemps. Enfin, mais tu as vécu combien d'années dans le Minnesota ? Tu n'as donc rien appris ? C'est complètement idiot, ça, putain ! »

Il mit la chaudière plus fort et apporta une grande tasse d'eau brûlante ; il la redressa pour qu'elle boive, mais elle recracha le tout sur le canapé. Lorsqu'il voulut lui en redonner, elle secoua la tête en émettant de vagues sons de résistance. Elle avait les doigts glacés, les bras et les épaules d'un froid sans vie.

« Mais putain, Patty, c'est tellement idiot ! Tu pensais à quoi ? C'est vraiment le truc le plus stupide que tu m'aies jamais fait. »

Elle s'endormit pendant qu'il se déshabillait, et se réveilla à peine quand il souleva les couvertures pour lui enlever sa veste, puis son pantalon, avant de s'allonger à côté d'elle, en sous-vêtements, et de remonter les couvertures sur eux deux.

« Bon, tu ne t'endors pas, d'accord, dit-il en pressant le maximum de surface de son corps contre la peau d'une froideur marmoréenne de Patty. Ce qui serait particulièrement stupide, là, ce serait de perdre conscience. D'accord ?

— Mmm... », dit-elle.

Il la prit dans ses bras et lui frotta doucement le corps, tout en la maudissant constamment, tout en maudissant la position dans laquelle

il l'avait mise. Pendant un long moment, elle ne se réchauffa pas du tout, elle ne cessait de s'endormir et s'éveillait à peine, mais quelque chose finit par réagir en elle, et elle se mit à trembler et à le serrer très fort. Il continua à la serrer dans ses bras et à lui frotter la peau, et puis, tout d'un coup, elle ouvrit grand les yeux et plongeait son regard dans celui de Walter.

Les yeux de Patty ne cillaient pas. Il y avait toujours quelque chose de quasi mort en eux, quelque chose de très lointain. Elle semblait voir jusqu'au fond de Walter et même au-delà, vers l'espace froid de l'avenir dans lequel ils seraient tous deux bientôt morts, vers le néant dans lequel Lalitha, la mère et le père de Walter étaient déjà passés, et pourtant elle le regardait droit dans les yeux et il sentait qu'elle se réchauffait à chaque minute. Il cessa donc de simplement regarder ses yeux pour la regarder *dans* les yeux, leur renvoyant la même expression avant qu'il soit trop tard, avant que cette connexion entre la vie et ce qu'il y avait après la vie se perde, pour laisser Patty entrevoir toute la vilénie qu'il y avait en lui, toutes les haines de deux mille nuits solitaires, tandis que tous deux étaient encore en contact avec le vide dans lequel la somme de tout ce qu'ils avaient fait ou dit, toutes les souffrances qu'ils s'étaient infligées, toutes les joies qu'ils avaient partagées, serait plus légère que la plus petite plume flottant dans le vent.

« C'est moi, dit-elle. Juste moi.

— Je sais », dit-il, avant de l'embrasser.

Presque tout en bas de la liste des dénouements liés à Walter concevables pour les résidents de Canterbridge Estates, il y avait la possibilité qu'ils puissent regretter de le voir partir. Personne, et Linda moins que tout autre, n'aurait pu prévoir ce dimanche après-midi de début décembre, quand la femme de Walter, Patty, gara la Prius de Walter dans Canterbridge Court et commença sa tournée de porte en porte, se présentant brièvement, sans être le moins du monde intrusive, avant de leur offrir un plat recouvert de cellophane plein de cookies de Noël qu'elle avait faits elle-même. Linda se trouva dans une position inconfortable, lorsqu'elle fit la connaissance de Patty, parce qu'il n'y avait rien d'immédiatement détestable chez elle, et parce qu'il était impossible de refuser un cadeau à l'approche des fêtes. La curiosité, à défaut d'autre chose, la poussa à inviter Patty à entrer, et, avant que Linda ait le temps de s'en rendre compte, Patty était déjà à genoux dans le salon, attirant les chats vers elle pour les caresser tout en demandant leurs noms. Elle semblait être aussi chaleureuse que Walter était froid. Quand Linda lui demanda comment il se faisait qu'elles ne se soient encore jamais rencontrées, Patty eut un petit rire en trille et lui dit, « Oh, Walter et moi, on prenait un peu de recul. »

Formulation à la fois étrange et maligne, à laquelle il était difficile de trouver une faille morale claire. Patty resta assez longtemps pour admirer la maison et sa vue sur le lac couvert de neige, et, en partant, elle invita Linda et sa famille à la réception qu'elle et Walter donnaient pour le jour de l'An.

Linda n'avait pas très envie de pénétrer dans la maison du meurtrier de Bobby, mais lorsqu'elle apprit que toutes les autres familles de Canterbridge Court (sauf deux qui se trouvaient déjà en Floride) viendraient à la fête, elle succomba à un mélange de curiosité et de trêve des confiseurs. En vérité, Linda connaissait quelques problèmes de popularité dans le quartier. Elle avait certes son propre cercle dévoué d'amis et d'alliés à son église, elle était également une fervente partisane de l'esprit de quartier, mais, en acquérant trois autres chats pour remplacer son Bobby, dont certains voisins indécis pensaient qu'il avait peut-être pu mourir de causes naturelles, elle avait sans doute réagi de manière excessive ; l'idée flottait qu'elle était quelque peu vindicative. Et donc, tout en laissant son mari et ses enfants à la maison, elle prit son 4 × 4 pour se rendre chez les Berglund le jour de l'An et fut totalement démontée par l'hospitalité particulière que lui témoigna Patty. Elle lui présenta sa fille et son fils, puis, sans la quitter, la conduisit dehors jusqu'au lac pour lui montrer sa maison de loin. Linda eut l'impression qu'elle était manipulée par une experte, qu'elle pourrait bien apprendre de Patty une chose ou deux sur l'art de se gagner les cœurs et les esprits ; déjà, en moins d'un mois, Patty avait réussi à charmer même ces voisins qui n'ouvraient plus franchement leur porte quand Linda venait se plaindre auprès d'eux : ceux qui la laissaient plantée dans le froid. Elle fit plusieurs courageuses tentatives pour faire trébucher Patty et ainsi révéler son côté de gauche déplaisant, lui demandant si elle était également une fana des oiseaux (« Non, mais je suis une fana de Walter, alors c'est un peu compris dans le lot », dit Patty) et si elle souhaitait fréquenter une église dans le coin (« Je trouve que c'est bien qu'il y en ait tant, pour le choix », dit Patty), avant de conclure que sa nouvelle voisine était une adversaire trop redoutable pour qu'on l'attaque de front. Comme pour entériner la déroute, Patty avait préparé une sorte de mousse élaborée et apparemment très goûteuse, dont Linda, avec un sens presque plaisant de la défaite, prit une large portion.

« Linda, dit Walter, qui l'accosta alors qu'elle se resservait. Un grand merci pour votre visite.

— C'était gentil de la part de votre femme de m'inviter », dit Linda.

Walter avait apparemment recommencé à se raser régulièrement depuis le retour de sa femme – il paraissait très rose, du coup.

« Écoutez-moi, dit-il, je suis absolument navré pour la disparition

de votre chat.

— Vraiment ? dit-elle. Je croyais que vous détestiez Bobby.

— Je le détestais, c'est vrai. C'était une machine à tuer les oiseaux. Mais je sais que vous l'aimiez, et c'est difficile de perdre un animal de compagnie.

— Oui, mais on en a trois, maintenant. »

Il hocha la tête calmement.

« Essayez de les garder à la maison, si c'est possible. Ils y seront plus en sécurité.

— Excusez-moi... c'est une menace ?

— Non, pas une menace, dit-il. Juste un fait. Le monde est dangereux pour les petits animaux. Je peux vous apporter autre chose à boire ? »

Il fut clair pour tout un chacun ce jour-là, et dans les mois qui suivirent, que c'était sur Walter lui-même que Patty avait la plus grande influence, question chaleur humaine. Maintenant, au lieu de filer devant ses voisins dans sa Prius rageuse, il s'arrêtait, baissait sa vitre et disait bonjour. Le week-end, il emmenait Patty sur la zone de glace solide que les gosses du quartier entretenaient pour jouer au hockey et il lui apprenait à patiner, activité dans laquelle, en un temps remarquablement court, elle devint assez bonne. Durant les périodes de court dégel, on pouvait voir les deux Berglund faire de longues promenades ensemble, parfois même jusqu'à Fen City, et quand vint la grande fonte des neiges, en avril, et que Walter reprit son porte-à-porte dans Canterbridge Court, ce ne fut pas pour admonester les gens à propos de leurs chats, mais pour les inviter à se joindre à lui et à un ami scientifique pour une série de randonnées dans la nature en mai et en juin, dans le but d'apprendre à connaître le patrimoine local et de voir de près une partie de cette merveilleuse vie dont regorgeaient les bois. À ce stade, Linda Hoffbauer abandonna les ultimes vestiges de sa résistance à Patty, admettant volontiers qu'elle savait gérer un mari, le voisinage aima ce ton nouveau chez Linda et lui ouvrit un peu plus largement ses portes.

Ce fut donc, l'un dans l'autre, triste d'apprendre soudain, au milieu d'un été durant lequel les Berglund avaient organisé plusieurs barbecues et étaient très demandés question mondanités, qu'ils partaient s'installer à New York à la fin août. Patty expliqua qu'elle avait un bon boulot dans l'enseignement qu'elle voulait retrouver, que sa mère, toute sa fratrie, sa fille et le meilleur ami de Walter vivaient tous à New York ou dans les environs, et que, même si la maison du lac avait été très importante pour Walter et pour elle au fil des années, tout avait une fin. Quand on lui demanda s'ils reviendraient peut-être pour les vacances, le visage de Patty s'assombrit et elle dit que ce n'était pas ce que désirait Walter. Il allait plutôt laisser la gestion de sa

propriété à une fondation écologique locale, dans le but d'en faire un sanctuaire pour les oiseaux.

Quelques jours avant le départ des Berglund dans un gros camion de location, dont Walter activa le klaxon tandis que Patty faisait de grands signes d'adieu, une société spécialisée vint ériger une haute clôture antichats autour de toute la propriété (Linda Hoffbauer, maintenant que Patty était partie, osa déclarer que cette clôture était plutôt moche), et très vite d'autres ouvriers vinrent éventrer la petite maison des Berglund, ne laissant debout que la charpente, comme refuge pour les chouettes ou les hirondelles. À ce jour, l'accès à la réserve n'est permis qu'aux oiseaux et aux résidents de Canterbridge Estates, par un portail dont ils connaissent la combinaison, sous une petite plaque en céramique ornée de la photo d'une jolie jeune femme à la peau sombre dont le nom a été donné au lieu.

FIN

Crédits et remerciements

L’auteur tient à remercier pour leur aide sur ce livre :

Kathy Chetkovich et Elisabeth Robinson ; Joel Baker, Bonnie et Cam Blodgett, Scott Cheshire, Rolland Comstock, Nick Fowler, Sarah Graham, Charlie Herlovic, Tom Hjelm, Lisa Léonard, David Means, George Packer, Deanna Shemek, Brian Smith, Lorin Stein, et David Wallace ; l’Académie américaine de Berlin et le Cowell College de l’Université de Californie à Santa Cruz.

L’éditrice remercie Cyrielle Ayakatsikas pour son aide précieuse.

Illustration de la couverture : Melissa Hutton, *Push*, 2011.

[1] Ce ne fut que quelques années après l’université que Patty vit une photo de Kadhafi, et même alors, bien que frappée par la ressemblance avec Richard Katz, elle ne s’étonna pas du fait que la Libye lui semblait avoir le chef d’État le plus mignon du monde.

[2] Il apparut à Patty, lors du trajet en autocar entre Chicago et Hibbing, que peut-être la raison pour laquelle Richard l’avait méprisée était quelle ne s’y connaissait pas vraiment en musique et qu’il en avait conçu de l’agacement. Mais elle n’aurait rien pu y faire.